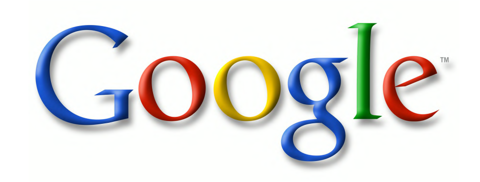
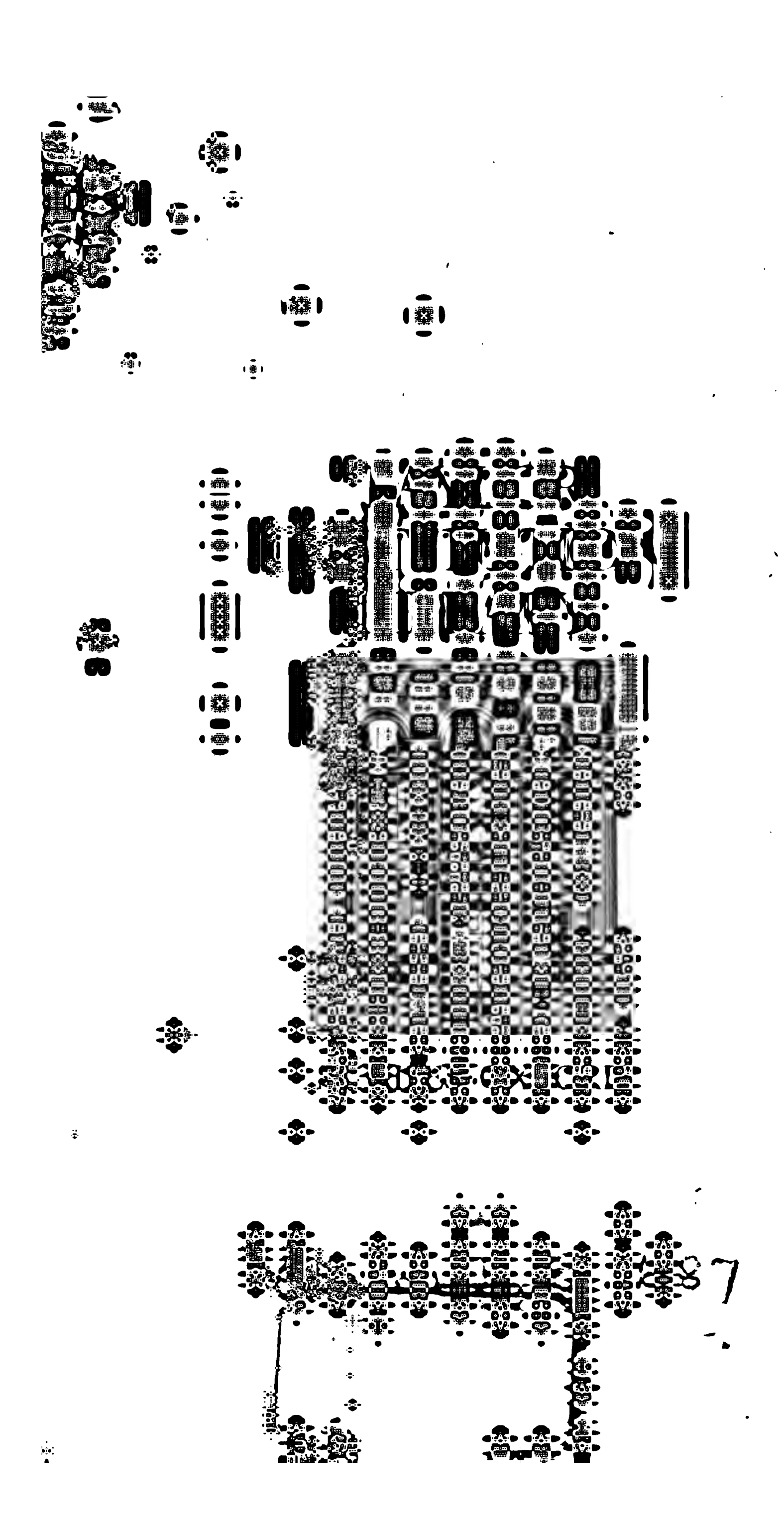






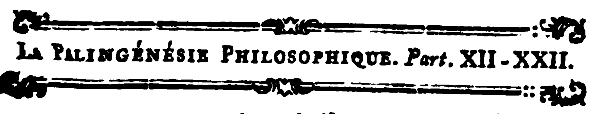
COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

TOME SEIZIEME.

ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE PHILOSOPHIE DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Royale des Sciences de Paris; de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg; des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue, & de celle de Médecine de Paris; des Académies Royales des Sciences de Lyon, de Stockholm, de Coppenhague; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville; des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

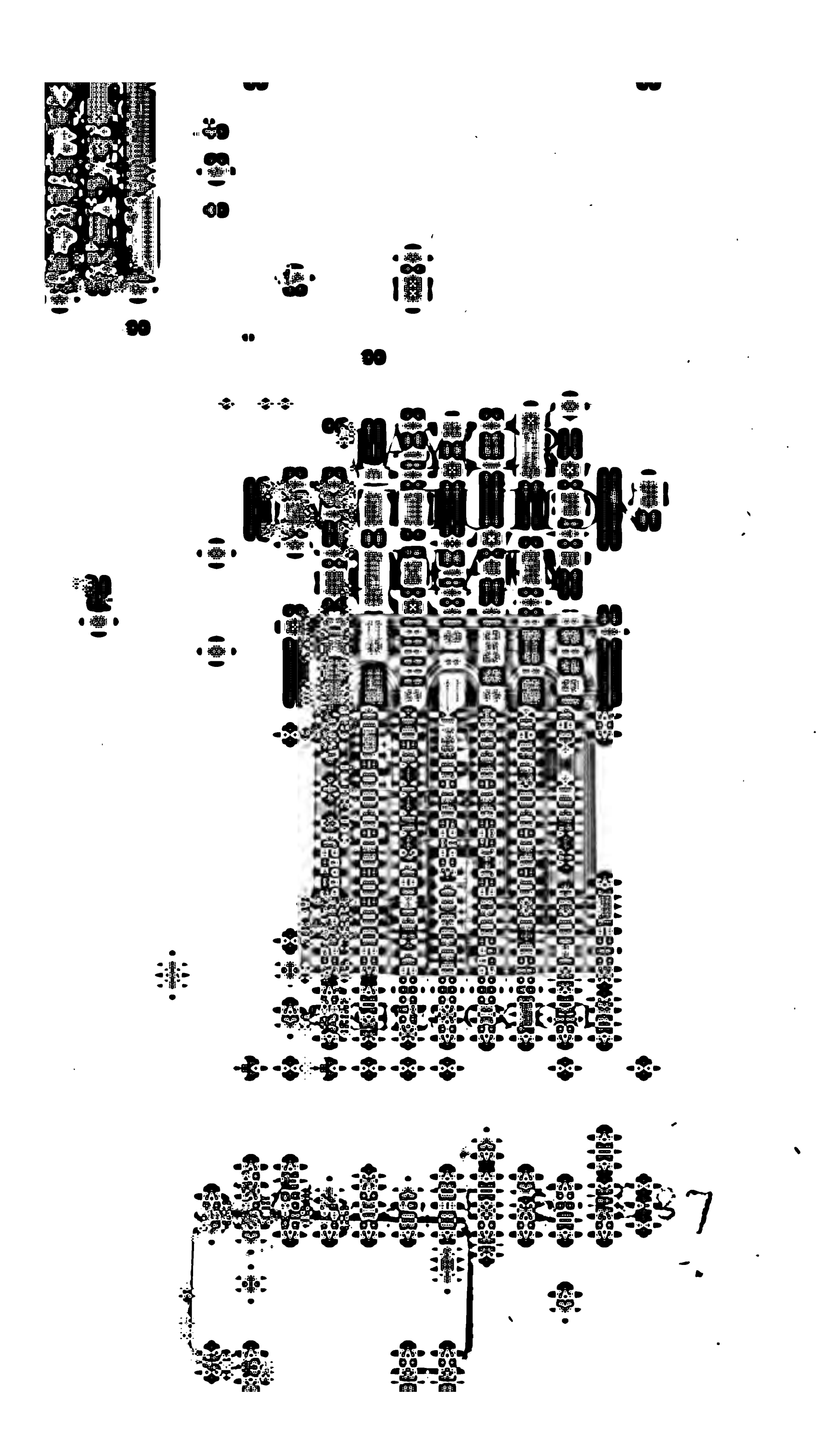
TOME SEIZIEME.



LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE. *Part.* XII-XXII.

A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils,
Imprimeurs & Libraires du ROI.

M. DCC. LXXXIII.



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

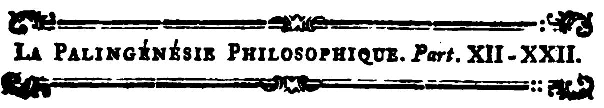
TOME SEIZIEME.

ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE PHILOSOPHIE

DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Royale des Sciences de Paris ; de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue, & de celle de Médecine de Paris ; des Académies Royales des Sciences de Lyon, de Stockholm, de Coppenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville ; des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

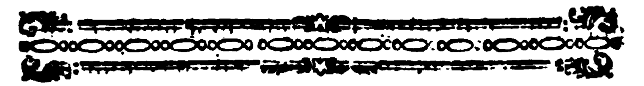
TOME SEIZIEME.



LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE. *Part.* XII - XXII.

A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils,
Imprimeurs & Libraires du ROI.

M. DCC. LXXXIII.



PALINGÉNÉSIE
PHILOSOPHIQUE.
DOUZIEME PARTIE.

IMPERFECTION
ET BORNES NATURELLES
DE NOS CONNOISSANCES.

CHAPITRE I

Ce qu'est un Animal aux yeux de l'Auteur.

Réflexions à ce sujet.

SI l'on a bien suivi le fil de mes méditations sur la perfection organique, (1) on aura conçu de hautes idées de la structure de l'Animal, & l'on se sera, en quelque sorte, pénétré de la

(1) Parties IX & X de cet Ecrit.

grandeur du Sujet. J'en suis moi-même si fortement pénetré, que je ne ferai pas difficulté de dire, que si une INTELLIGENCE CÉLESTE nous dévoiloit en entier la méchanique d'une simple fibre & tous les résultats immédiats & médiats de cette méchanique, nous acquerrions par ce seul trait des connoissances plus relevées de l'organisation de l'Animal, que par toutes les découvertes de la Physiologie moderne. C'est que l'extrême étonnement que nous causeroit la savante construction de cette fibre si simple, si peu organisée en apparence, nous feroit aisément juger de celui où nous jeteroit la vue distincte & complete d'un viscere, d'un organe, & surtout celle de l'ensemble de tous les organes ou du système entier de l'Animal.

CEPENDANT, quand nous connoîtrions à fond tout ce grand appareil d'organes relatif à l'état actuel de notre Monde, je me persuade que nous ne connoîtrions encore que l'écorce ou les enveloppes de l'Animal. Prenez ce mot d'*enveloppe* dans son sens propre & physiologique; car, suivant mes idées, tout cela ne feroit point l'*Animal*. Il ne feroit pas plus l'Animal, que la Chenille n'est le Papillon. (2)

(2) *Essai anal.* Parag. 714, 715, 716, &c. *Consid. sur*

J'AI assez montré dans les premieres Parties de cet Ecrit combien il est vraisemblable que les Animaux sont appellés à revêtir un jour un autre état qui perfectionnera & ennoblira toutes leurs Facultés. J'ai assez fait sentir que les moyens physiques de ce perfectionnement peuvent exister actuellement dans l'Animal & qu'ils ont pu y exister dès le commencement des choses. (3) On comprend que je veux parler de ce Germe impérissable auquel je conçois que l'Ame est unie, & qu'elle ne doit point abandonner. C'est cette Ame unie de tout tems à ce Corps invisible, qui constitue, dans mon hypothese, la véritable *Personne* de l'Animal. Tout le reste n'en est donc que l'écorce, l'enveloppe ou le masque.

AINSI, un Chien, un Cheval, un Cerf, &c. ne sont point cette tête, ce corps, ces jambes, ces yeux, ces oreilles, &c. que nous voyons, que nous palpons & que nous dissequons : tout cela n'est à mes yeux qu'un fourreau, un habit ou comme je viens de le dire, un masque qui nous cache la Personne & ne nous laisse appercevoir que ses actions.

les Corps org. Art. CLIX, CLX, CLXI. *Cont.* Part. IX, Chap. V, X, XII, XIV.

[3] Consultez la Part. VI de cet Ecrit.

Afin donc que nous puſſions acquérir une notion complete de l'Animal, il faudroit que l'Intelligence, dont je parlois il n'y a qu'un moment, fît tomber le maſque & qu'il nous montrât à découvert l'Etre que la Nature a ſi bien déguiſé. Quels ne feroient point alors notre ſurpriſe & notre raviſſement ! Combien cette métamorphoſe nous paroîtroit-elle plus étonnante que toutes celles de la Fable ! Mais, très-probablement notre ſurpriſe ſeroit muette ; non-ſeulement parce qu'elle ſeroit extrême ; mais ſur-tout parce que nous manquerions de termes pour exprimer ce qui s'offriroit à notre vue. Nous ſerions à peu près dans le cas d'un Homme qui ſeroit tranſporté dans le Monde de Vénus : quand cet Homme poſſéderoit tout le Dictionnaire Encyclopédique, il eſt bien probable qu'il ſeroit encore dans l'impuiſſance de décrire ce qu'il découvriroit dans ce Monde-là.

Que ſeroit-ce enfin, ſi l'Intelligence que je ſuppoſe nous dévoiloit en même tems tous les rapports ſecrets du Corps auparavant inviſible de l'Animal avec ſon Corps groſſier, & s'il nous manifeſtoit encore tous les rapports du premier avec l'état futur de notre Monde ! La tête d'un Moucheron deviendroit ainſi pour nous une Bibliotheque où nous lirions infiniment plus

de choses & de choses incomparablement plus intéressantes & plus relevées que tout ce que renferment les plus riches Collections de Philosophie & d'Histoire naturelle.

CHAPITRE II.

Considérations générales sur l'imperfection des connoissances humaines.

Réflexions au sujet de nos Bibliotheques *& de nos* Encyclopédies.

QUAND je considere que le lieu que nous occupons n'est qu'un point dans l'Espace ; que notre Vie n'est qu'un instant dans la Durée ; quand je réfléchis profondément sur les bornes étroites de nos Facultés, sur l'imperfection de nos Méthodes & de nos Instrumens, sur la lenteur de nos mouvemens & de toutes les opérations soit de notre Corps, soit de notre Esprit ; sur la petitesse, le lieu ou l'éloignement d'un nombre presqu'infini d'objets qui sont ainsi hors de la portée de nos Sens & de nos meil-

leurs Inſtrumens; ſur la nature, la multiplicité & la complication des rapports qui lient tous ces Objets; quand, dis-je, je réfléchis profondément ſur toutes ces Choſes & ſur une multitude d'autres Choſes qui en dépendent; je ne puis m'empècher de penſer que ce Monde que nous habitons n'a pas été fait principalement pour nous. Il me paroît plus philoſophique de préſumer que notre Terre eſt un Livre, que le GRAND ETRE a donné à lire à des INTELLIGENCES qui nous ſont fort ſupérieures, & où elles étudient à fond les Traits infiniment multipliés & variés de ſon ADORABLE SAGESSE. Je conçois qu'il eſt d'autres INTELLIGENCES beaucoup plus élevées qui poſſedent à fond des Livres incomparablement plus étendus & plus difficiles, & dont celui-là n'eſt qu'une page ou plutôt un paragraphe.

Je n'entreprendrai pas ici de montrer en détail combien nos Connoiſſances de tout genre ſont imparfaites: ce ſeroit la matiere d'un très-grand Ouvrage & d'un Ouvrage trop au-deſſus de mes forces. Il ſuffiroit, ce me ſemble, pour ſe convaincre de l'extrême imperfection de toutes nos Sciences & de tous nos Arts de parcourir ces vaſtes Compilations qu'on publie de tems en tems ſous les divers Titres de *Bibliotheques*,

de *Dictionnaires*, d'*Encyclopédie*, &c. On n'imaginera pas, ſans doute, que des Ouvrages ſi volumineux ne ſoient pleins que de vérités; mais on penſera qu'ils contiennent avec le petit nombre de nos Connoiſſances certaines & de nos Connoiſſances probables, le grand nombre des opinions & des rêves de tous les tems & de tous les lieux. Si quelque choſe peut faire pardonner aux Auteurs d'avoir conſacré dans leurs Recueils ces ſavantes chimeres, c'eſt la conſidération qu'elles peuvent ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſprit humain. Il nous manque un *Bilan* exact de nos Connoiſſances: le Livre qui le donneroit ſeroit le plus précieux de tous les Livres; il ſeroit auſſi le plus difficile à exécuter. Il faut une prodigieuſe juſteſſe d'Eſprit pour donner à chaque choſe ſon juſte prix, & ſurtout pour apprécier les probabilités en tout genre.



CHAPITRE III.

Divers traits de l'imperfection de nos connoissances.

Les Forces : les Elémens : &c.

LEs Corps agissent les uns sur les autres par différentes Forces. Ces Forces ne nous sont connues que par quelques-uns de leurs effets. Le Physicien observe ces effets & le Mathématicien les calcule; mais ni l'un ni l'autre ne connoissent le moins du monde les Causes qui operent ces effets.

LE Physicien observe une infinité de mouvemens dans la Nature : il connoît les Loix générales du mouvement; il connoît encore les Loix particulieres des mouvemens de certains Corps : le Mathématicien éleve sur ces Loix des Théories qui embrassent depuis les molécules de l'Air ou de la Lumiere jusqu'à Saturne & ses Lunes. Mais ni le Physicien ni le Mathématicien ne savent le moins du monde ce que le mouvement est en soi.

Il n'est pas doutoux que le Magnétisme, l'Electricité, la Chaleur ne tiennent à des fluides très-subtils : une foule de faits nous assurent de l'existence de ces fluides & nous en découvrent les Loix : une multitude d'expériences nous en manifestent les opérations & les jeux divers ; & pourtant que connoissons-nous de la nature intime de ces Fluides ? rien du tout.

Nous savons que les Corps sont formés d'Elémens ou de Particules primitives : nous savons encore qu'il est différens ordres d'Elémens : nous savons enfin, au moins par le raisonnement, que de la nature, de l'arrangement ou de la combinaison des Elémens résultent les divers Composés dont les Nomenclatures nous donnent le fastueux Catalogue : mais, que connoissons-nous de la nature intime des Elémens, de leur arrangement ou de leurs combinaisons? rien du tout.



CHAPITRE IV.

Autres traits de l'imperfection de nos connoissances.

Les mixtes que le Chymiste tente de décomposer:

les recherches du Physicien sur la Lumiere, l'Air, l'Eau, &c:

l'Anatomie des Plantes & des Animaux.

QUELLE n'est donc point l'imperfection de nos Connoissances sur les Composés, tandis que nous ignorons profondément le secret de leur formation! Le Chymiste se vanteroit-il de le connoître? il croit décomposer les mixtes: il ne fait que les diviser grossiérement: il démolit un Bâtiment, & nous montre un tas de ruines. A-t-il percé jusques dans l'intérieur, dans la substance même de ces Matériaux entassés? Et combien de ces Matériaux qui échappent à ses Sens & à ses Instrumens! Combien en est-il qu'il méconnoît entiérement parce qu'ils sont trop déguisés!

ON a disséqué les Plantes, les Animaux, & si l'on veut, la Lumiere: on a analysé l'Air: en connoissons-nous mieux la structure intime

des Plantes & des Animaux? En ſavons-nous, mieux ce qu'un globule de Lumiere, une molécule d'Air ſont en eux-mêmes? en poſſédons-nous mieux le véritable ſecret de la compoſition d'un rayon ſolaire? le plus habile Phyſicien pourroit-il nous dire préciſément pourquoi un rayon rouge eſt moins réfrangible qu'un rayon violet? pourroit-il nous dire encore comment les ſept rayons colorés ſe réuniſſent pour former un rayon principal? pourroit-il nous dire enfin, quel eſt le Principe de cette prodigieuſe célérité de la Lumiere, qui lui fait parcourir plus de trente-quatre millions de lieues en ſept ou huit minutes? Et combien de queſtions particulieres qui ſont enveloppées dans ces queſtions générales, & que la Phyſique moderne ne réſout point!

L'EXCELLENT Analyſte de l'Air (1) connoiſſoit-il mieux le fond de la méchanique de ce Fluide que le grand Analyſte de la Lumiere ne connoiſſoit le ſecret de la compoſition d'un rayon coloré? Si on avoit demandé à ce profond Analyſte de l'Air comment ſont faites les particules intégrantes de ce Fluide, d'où lui vient ce prodigieux reſſort, comment il perd ſon élaſticité,

(1) Le célebre HALES: *Analyſe de l'air.*

comment il la recouvre, comment il tranfmet tous les tons? que penfe-t-on qu'il auroit répondu à toutes ces queftions?

INTERROGEZ cet excellent Phyficien [2] qui s'eft plu à approfondir la formation de la Glace, & à étudier les jeux de la Nature dans ce phénomene fi commun & fi intéreffant: demandez-lui fi fes profondes recherches lui ont découvert le véritable fecret de cette formation, & s'il fait précifément pourquoi les filets de la Glace tendent à s'affembler fous un angle de 60 degrés? Il vous répondra modeftement qu'il n'a là-deffus que de pures conjectures, & que cette tendance finguliere dépend, fans doute, *de la ftructure intime des particules intégrantes de l'Eau & de la Matiere éthérée élaftique qui les pénetre.* Il finira par vous dire, qu'il fait profeffion d'ignorer comment eft faite une molécule d'Eau ou une particule d'Ether. La Phyfique moderne, cette Phyfique qui nous paroît fi perfectionnée, ne peut donc pas même nous apprendre comment fe forme un fimple filet de Glace ni comment deux de ces filets fe réuniffent fous un certain angle. Nous ap-

[2] M. de MAIRAN : *Differtation fur la Glace.* Paris 1749. Chap. XII, Pag. 178.

prend-elle mieux comment se forme un Sel, un Cryſtal ?

Les Malpighi, les Grew, les Swammerdam, les Morgagni, les Haller ne nous ont montré que la premiere ſuperficie des Plantes & des Animaux ; & cette ſuperficie exigeoit pourtant tous les talens & toute la ſagacité de ces grands Maîtres pour être bien vue : quelle intelligence, quelle capacité, quels moyens ſeroient donc néceſſaires pour atteindre à la ſeconde ſuperficie ! & ce ne ſeroit encore qu'une ſuperficie ! *Nous autres Anatomiſtes*, diſoit avec autant d'eſprit que de vérité un des meilleurs Scrutateurs de la Nature ; (3) *nous ſommes comme les Crocheteurs de Paris, qui en connoiſſent toutes les rues juſqu'aux plus petites & aux plus écartées ; mais qui ne ſavent pas ce qui ſe paſſe dans les Maiſons.*

Cet habile homme avoit raiſon : l'Anatomiſte voit des vaiſſeaux, des nerfs, des glandes, des muſcles, des viſceres, &c. & il ne ſait pas ſeulement comment eſt faite une ſimple

(3) M. Mery : Eloge de cet Académicien ; *Oeuvres* de Fontenelle ; Tom. VI, Pag. 175 & 176 de l'Edit. de Paris, 1742.

fibre. A force de recherches & d'expériences il parvient à s'assurer de l'existence d'une Puissance invisible qui anime tout le systême musculaire ; il nomme cette Puissance l'*Irritabilité* ; il sait que c'est par elle que la fibre musculaire se contracte, & c'est là tout ce qu'il en connoît de certain. Il ignore donc aussi profondément ce que cette Puissance est en soi, que l'Astronome ignore ce que l'Attraction est en elle-même.

DEMANDEZ au plus savant des Anatomistes s'il sait précisément comment s'operent les sécrétions ? comment sont faits les organes qui les exécutent ? comment se forme un globule de sang, une goutte de bile, de lait ou de lymphe ? Si cet Anatomiste est aussi modeste que savant, il répondra par un *je n'en sais rien.* Lui demanderez-vous après cela, s'il sait ce que sont proprement les esprits-animaux ? quelle est la structure intime des organes qui les préparent ou qui les filtrent ? comment ils sont préparés ou filtrés ? comment ils agissent ? comment sont construits les canaux infiniment déliés qui les conduisent aux différentes parties du Corps ? comment ils y sont conduits avec tant de célérité, de justesse & de force ? à toutes ces questions & à mille autres semblables

le ſage Anatomiſte répondroit encore par un *je n'en ſais rien.*

QU'ON y prenne garde néanmoins ; un Corps organiſé quel conque eſt un Syſtême dont toutes es pieces ſont ſi étroitement enchaînées entr'elles, que l'ignorance abſolue ſur la plus petite piece doit néceſſairement répandre de l'obſcurité ſur tout le Syſtême. Par une conſéquence naturelle de ce principe, ſi nous connoiſſions à fond comment eſt faite une ſimple fibre ; comment cette fibre ſe nourrit ; comment elle s'aſſimile ou s'incorpore les molécules alimentaires, comment elle croît par cette incorporation ; ſi, dis-je, nous poſſédions à fond cela, nous connoîtrions comment le Corps entier ſe nourrit, croît ou végete, & nous réſoudrions facilement une foule de problêmes anatomiques.

C'EST ainſi que l'obſcurité impénétrable qui enveloppe les Elémens des Corps ſe répand ſur toute la Nature, & ne nous la laiſſe voir que comme une grande Enigme dont les Philoſophes cherchent vainement le mot depuis trois mille ans.

CHAPITRE V.

Autre trait sur le même sujet :

l'Union de l'Ame & du Corps.

ET que dirai-je du plus profond de tous les mysteres que renferme la Création terrestre, l'Union de l'Ame & du Corps! Que savons-nous de certain sur cette Union si étonnante? deux petits faits, dont, à la vérité, nous déduisons bien des conséquences, mais qui ne nous éclairent point du tout sur le comment de la chose. Nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'à l'occasion du mouvement d'un certain nerf l'Ame a une certaine sensation. Nous savons encore très-certainement qu'à l'occasion d'une certaine sensation l'Ame a une certaine volition qui est accompagnée d'un certain mouvement dans une ou plusieurs parties de son Corps. Mais, savons-nous tant soit peu comment l'ébranlement d'un certain nerf fait naître ou occasione dans l'Ame une certaine sensation, & comment à l'occasion d'une certaine volition il s'excite un certain mouvement dans une ou plusieurs parties du

du Corps ? L'Ame, toujours présente à son Corps, ne sait pas le moins du monde comment elle lui est présente. Elle a un sentiment très-clair de son existence ou de son Moi; elle sait très-bien ce qu'elle n'est pas, & ignore profondément ce qu'elle est. Elle voit, entend, goûte, palpe, meut, & n'a pas la plus légere connoissance du secret de toutes ces opérations. Elle ne connoît pas mieux ce Cerveau sur lequel elle opere ou paroît opérer, qu'elle ne connoît le fond de son Etre. Tout ce qu'elle voit, entend, goûte palpe, lui paroît hors d'elle, & un raisonnement très-simple la convainc que toutcela se passe en elle. Les Génies puissans qui ont tenté dans ces derniers tems de pénétrer ce mystere, nous ont étonnés par la singularité ou la hardiesse de leurs inventions & ne nous ont point du tout instruits.



CHAPITRE VI.

Imperfection de nos Connoissances sur la structure & les révolutions de notre Globe.

VOILA déja bien des traits frappans de notre ignorance : combien d'autres traits pourrois-je en rassembler qui ne paroîtroient pas moins frappans ! Ce Globe que nous habitons, sur lequel nous voyageons ou plutôt nous ramponsi ce Globe dont nous décrivons si pompeusement la superficie, & dans lequel nous pratiquons avec le doigt de petits trous, qu'il nous plaît d'appeller de *profondes mines*; ce globe sur lequel s'élevent çà & là de petites excroissances que nous nommons des *Montagnes*, dont à force de Trigonométrie nous avons la gloire de mesurer l'élévation, & dont après bien des travaux nous parvenons à détacher quelques petits grains ou fragmens que nous nommons d'énormes blocs de pierre ; ce Globe dont nous déterminons avec tant de précision la figure, les dimensions, le lieu, les mouvemens, & sur lequel nous faisons tant & de si belles recherches ; ce Globe, dis-je, dont nous modifions la surface de mille &

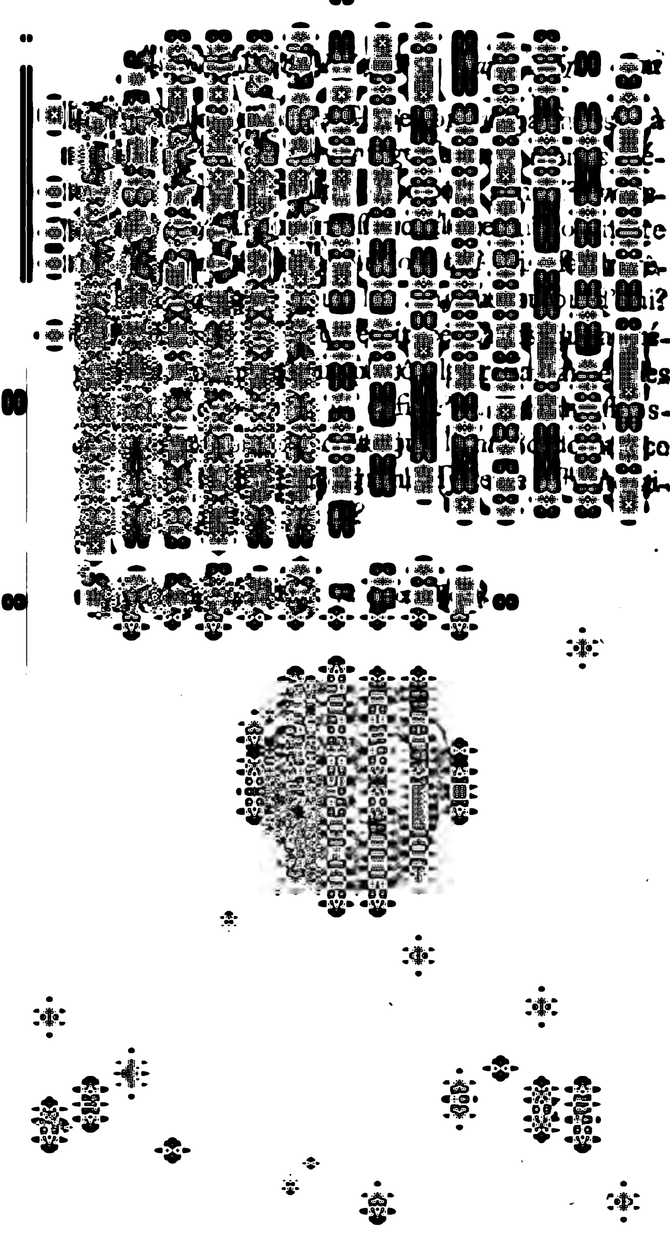
mille manieres, & que nous croyons bonnement être fait tout exprès pour nous, le connoissons-nous mieux que ses principales Productions? Avons-nous percé jusques dans ses entrailles? nous sommes-nous promenés autour de son Centre? avons-nous pénétré dans ce Centre même? pouvons-nous dire ce qu'il renferme? savons-nous où réside ce fond permanent de chaleur, inhérent à la Terre, indépendant de l'action du Soleil, & qui prévient l'engourdissement général? nous sommes-nous introduits dans les Laboratoires de la Nature? l'avons-nous surprise dans le travail? avons-nous découvert comment elle forme les Métaux, les Minéraux, les Pierres précieuses? savons-nous comment elle prépare ces matieres inflammables, dont l'embrasement plus ou moins subit ébranle presque en un instant de si grands Continens? Toutes ces choses & une infinité d'autres qui en sont des dépendances naturelles demeurent ensevelies pour nous dans une nuit impénétrable, & à peine connoissons-nous l'épiderme de notre Globe.

Nous voyons très-bien que cet épiderme est composé de couches à peu près paralleles, de différens grains, tantôt horisontales & tantôt plus ou moins inclinées à l'horison. Nous par-

venons assez facilement à dénombrer celles de ces couches qui sont à notre portée, à les caractériser, à les mesurer, à décrire, au moins de gros en gros, les diverses Productions qu'elles renferment, à assigner l'origine de quelques-unes: mais est-ce là connoître l'épiderme de notre Globe? découvrons-nous tout cet épiderme? ce que nous en découvrons n'est au plus que la premiere pellicule qui est formée de ces couches que nous décrivons & que nous dénombrons avec tant de complaisance & de détail.

SAVONS-NOUS néanmoins comment ces diverses couches ont été formées? sommes-nous en état d'assigner précisément les tems, la maniere, les progrès & toutes les circonstances de leur formation? sommes-nous parvenus à nous démontrer à nous-mêmes la véritable origine de ces grands amas de Coquillages & d'autres Corps marins qu'on rencontre si fréquemment dans ces couches? avons-nous sur ces Objets intéressans plus que des conjectures? Ces conjectures ne se contredisent-elles point les unes les autres? ne contredisent-elles point les faits?

MAIS, pourquoi m'arrêterois-je plus longtems à montrer combien nos connoissances sur



CHAPITRE VII.

Imperfection de nos Connoissances sur le Monde microscopique.

JE le disois ailleurs; il est un Monde des Invisibles; je n'entends pas par ce mot le Monde des Esprits: j'entends cet Assemblage d'Etres organisés que leur effroyable petitesse met hors de la portée de nos Sens & de nos Instrumens les plus parfaits. Si on supposoit que l'Animalcule 27 millions de fois plus petit qu'un Ciron est le dernier terme de notre vue microscopique, je dirois, qu'ici seroient les limites du Monde visible. Mais où est le Philosophe qui ne conçoive très-bien que cet Animalcule peut être une Baleine pour beaucoup de ces Etres qui habitent le Monde des Invisibles?

JE ne veux pas néanmoins écraser l'Imagination sous le poids immense de cette sorte d'Infini: je ne veux que persuader à la raison des choses qui sont faites uniquement pour elle. Pouvons-nous dire que nous connoissions l'Animalcule dont il s'agit? nous savons qu'il existe; nous avons apperçu quelques-uns de ses mouvemens;

il nous ont paru spontanés, & c'est à quoi se réduit toute notre connoissance. Mais nous a-t-il été donné de découvrir les divers ressorts qui font mouvoir cet Atome vivant? pouvons-nous percer dans les abîmes de son organisation; contempler à nud le systême entier de ses vaisseaux, de ses nerfs, de ses visceres, &c? Cet Animalcule se propage; pouvons-nous assigner au juste le rapport de sa grandeur à celle de ses Petits? que dis-je! connoissons-nous les proportions sous lesquelles ces Petits existoient lors que l'Animalcule lui-même ne faisoit que de naître? Et que sera-ce encore que cette petitesse déja si prodigieuse, quand nous voudrons remonter plus haut dans l'origine de cette Espece d'Animalcules! N'oublions point sur-tout qu'elle tient encore au Monde visible, puisque nous pouvons au moins l'appercevoir à l'aide de nos meilleurs Microscopes: que penserons nous donc de ces Especes incomparablement plus dégradées & à l'égard desquelles celle-ci est une Baleine?

Ces réflexions me rappellent fortement à ces Germes dont tous les Etres organisés tirent leur origine, & qui composent la Partie la plus considérable de ce Monde d'infiniment petits, qui ne peut-être apperçu que par les yeux de la Raison. Si les faits les mieux constatés, si les

raisonnemens les plus logiques concourent à établir une préformation organique ; il faut que les Etres vivans aient existé dès le commencement des Choses, ou il faudroit dire, qu'il y a eu un tems dans lequel rien d'organisé n'étoit, & qu'il est venu un tems où quelque chose d'organisé a commencé d'être par la vertu d'une certaine méchanique à nous inconnue.

Je ne reviendrai plus à combattre ces hypothèses purement méchaniques qu'on a imaginées pour essayer de rendre raison de la premiere origine des Etres vivans : le Lecteur judicieux conviendra sans peine que les décisions les plus claires & les plus multipliées de la Nature ne leur sont point favorables. (1)

Mais ces Germes que nous préférons d'admettre ; ces Germes qui doivent être aussi anciens que l'Univers ; [2] ces Germes où l'Organique va s'abîmer dans une si épouvantable petitesse ; ces Germes, dis-je, les connoissons-nous

(1) Je renvoie ici au *Tableau des Considérations*, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII, & à la Partie IX de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez la Part. VI de cet Ecrit.

tant soit peu? Pouvons-nous décider s'ils ont été emboîtés originairement les uns dans les autres ou s'ils ont été disséminés à la naissance du Monde dans toutes les parties de la Nature? S'il est des raisons qui rendent l'emboîtement plus probable que la dissémination; si l'emboîtement est la loi de la Nature, pouvons-nous dire que nous soyions faits pour contempler à découvert ces divers ordres d'infinis, toujours décroissans, abîmés les uns dans les autres, & qu'un développement plus ou moins lent tend continuellement à rapprocher des frontieres du Monde visible? Savons-nous comment s'operent les premiers accroissemens de ces Points vivans & quelle est la progression que suivent ces accroissemens dans les différens ordres de ces Points organiques?



CHAPITRE VIII.

Conséquence genérale :

que la terre n'a pas été faite principalement pour l'Homme.

JE m'arrête; j'en ai dit assez pour le but que je m'étois proposé : maintenant je prie mon Lecteur de peser toutes ces réflexions, d'analyser toutes ces questions autant qu'il en sera capable, & de me dire après cela s'il est probable que ce Monde ait été fait principalement pour nous? Je veux néanmoins supposer pour quelques momens que nous sommes les principaux Objets de la Création terrestre. Dans cette supposition, retranchons l'Homme de dessus la Terre : il n'y a plus de Contemplateur des Oeuvres du TOUT-PUISSANT : c'est en vain que les trois Regnes étalent ces Trésors de SAGESSE & de BONTÉ que notre Contemplateur admiroit, & qui élevoient son Ame à la SOURCE ÉTERNELLE de toute Perfection. Les Animaux dans lesquels le sentiment est le plus développé, jouissent, il est vrai, du bienfait de la Création; mais ils

ne peuvent réfléchir ſur ce bienfait & remonter à l'AUTEUR du bienfait. Toute la Nature eſt un Temple, & il n'y a plus d'Adorateur dans ce Temple : les Animaux, comme les Plantes, n'en ſont que de purs ornemens ; la DIVINITÉ y eſt ſans ceſſe préſente, & il n'y a plus de Sacrificateur qui LUI porte les hommages de toutes les Créatures.

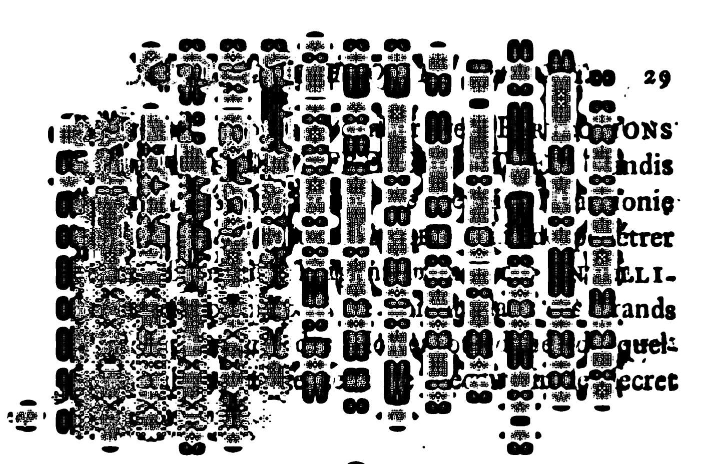
RÉTABLISSONS l'Harmonie *terreſtre* ; reſtituons à la Chaîne ſon maître Chaînon ; rendons l'Homme à notre Monde, & il s'y trouvera des Yeux pour en contempler les beautés, un Cœur pour les ſentir & une Bouche pour les célébrer.

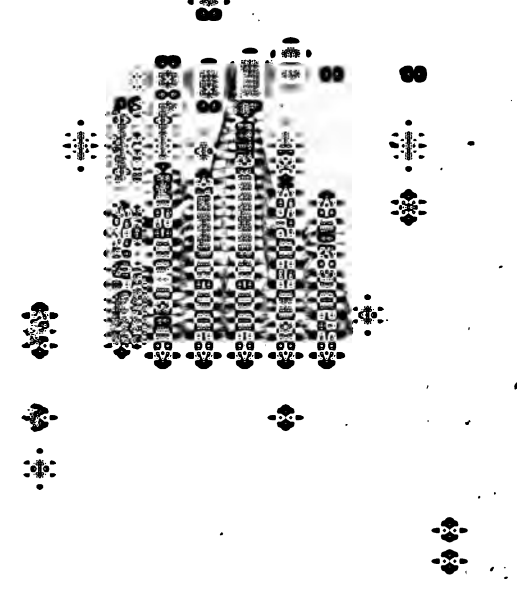
MAIS, ces beautés que l'Homme peut contempler & qu'il contemple dans les ſentimens profonds d'admiration, de reſpect & de gratitude qu'elles lui inſpirent, ne ſont que la plus petite partie de celles que notre Monde renferme. L'Homme n'habite que dans les Parvis les plus extérieurs de ce Temple où il adore le GRAND-ETRE. Il ne lui eſt point permis de pénétrer dans le Sanctuaire, bien moins encore dans le *Saint des Saints*. Que ſont néanmoins les beautés que renferment les Parvis, en comparaiſon de celles qui éclatent de toutes parts

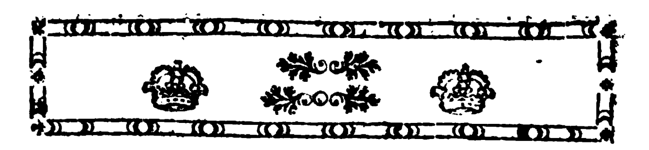
dans le Sanctuaire & sur-tout dans le Saint des Saints! Je puis dire, avec vérité, que l'Homme est à l'égard de ces Parties si cachées de la Création terrestre, ce que les Animaux sont à l'égard des Parties qu'il lui est permis de contempler.

QUOI donc! il n'y auroit point de Spectateur pour contempler les plus belles Parties de la Création terrestre, pour en admirer la magnifique ordonnance, pour en étudier les rapports divers, en saisir l'ensemble, la progression, la convergence & s'élever par cette échelle de merveilles jusqu'au Trône de CELUI QUI EST?

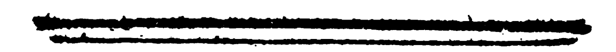
ASSURÉMENT notre Monde a été fait principalement pour des INTELLIGENCES d'un Ordre très-élevé & dont les Facultés sublimes peuvent en embrasser l'Economie entiere & les faire jouir de la PRÉSENCE AUGUSTE de l'ÉTERNEL. C'est à de telles INTELLIGENCES qu'il a été donné de contempler les révolutions de notre Globe beaucoup mieux que nous ne contemplons dans l'Histoire les révolutions des Empires. Ce sont ces INTELLIGENCES qui parcourent sans s'égarer les ténébreux Dédales de la Nature, & qui s'enfonçant dans ses Abîmes les plus profonds, y puisent sans cesse de nouvelles vérités & de







TREIZIEME PARTIE.



SUITE DU *MEME SUJET.*

CHAPITRE I.

Réflexions sur ce que l'Esprit humain peut ou ne peut en matiere de découvertes.

A toutes les réflexions que j'ai présentées dans la Partie précédente, on m'objectera, sans doute, qu'il n'est pas impossible que l'Intelligence humaine se perfectionne assez dans la suite des Ages pour percer enfin ces mysteres qui nous paroissent aujourd'hui impénétrables.

On me renverra à ce que j'ai dit moi-même dans les *Considérations*, (1) lorsque méditant sur les progrès de l'Esprit humain, je m'énonçois ainsi. " Voyez les progrès de la Physique & „ de l'Histoire naturelle depuis la renaissance „ des Lettres; combien de vérités inconnues „ aux Anciens & de conséquences sûres à dé„ duire de ces vérités! On ne sauroit dire quelles „ sont les bornes de l'Intelligence humaine „ en matiere d'expérience & d'observation; „ parce qu'on ne sauroit dire ce que l'Esprit „ d'invention peut ou ne peut pas. L'Antiquité „ pouvoit-elle deviner l'Anneau de Saturne, „ les merveilles de l'Electricité, celles de la „ Lumiere, les Animalcules des infusions, &c.? „ L'invention de quelques Instrumens nous a „ valu toutes ces vérités: & ne pourra-t-on „ pas un jour les perfectionner, ces Instru„ mens, & en inventer de nouveaux qui por„ teront nos connoissances fort au-delà du terme „ où nous les voyons aujourd'hui? „

Je répete encore à présent ce que je disois alors: je suis même persuadé que nous touchons à des découvertes dont nous ne saurions nous faire aucune idée & qui reculeront beaucoup

(1) *Corps organ.* Art. CCXI.

les limites de nos Connoiſſances actuelles. Que ne pouvons-nous pas nous promettre de ces Lunettes acromatiques qui exercent depuis quelque tems les plus ſavans Phyſiciens & les plus habiles Artiſtes! Combien d'autres Inſtrumens ne pourra-t-on point perfectionner! Combien de nouvelles Machines, de nouveaux procédés, de nouvelles combinaiſons ne pourra-t-on point inventer qui laiſſeront nos plus grands Phyſiciens bien loin derriere ceux qui auront le bonheur de découvrir ces moyens nouveaux que nous ne ſoupçonnons pas même! L'Antiquité pouvoit-elle mieux deviner nos Verres de toute eſpece que les merveilles de tout genre qu'ils nous ont découvert? pouvoit-elle ſoupçonner ces Inſtrumens de Méchanique & de Chymie auxquels nous avons dû tant de vérités qui lui étoient inconnues? pouvoit-elle deviner ce grand nombre de procédés & de combinaiſons qui ont ſi fort accrû de nos jours la ſomme de ces vérités? Le tems n'étoit pas venu où l'Art d'obſerver & d'expérimenter devoit éclairer le Monde & prendre la place de cette vaine Scolaſtique qui dominoit trop dans ces Siecles de ténebres.

MAIS, combien de myſteres qu'il eſt très-évident que nous ne parviendrons jamais ici-bas

bas à pénétrer, parce qu'ils n'ont aucune proportion avec l'état présent de nos Facultés ! Je dois développer ma pensée par quelques exemples.

CHAPITRE II.

Autre exemple de l'imperfection de nos Connoissances :

la vraie nature de l'Etendue matérielle.

Un Corps quelconque est un composé de parties. Ces parties sont elles-mêmes des composés de parties plus petites : celles-ci sont formées de parties plus petites encore, & nous ignorons où cela se termine.

Il est néanmoins très-certain qu'il y a un terme à cette dégradation. Nos Microscopes ont prodigieusement multiplié ici les termes ou les degrés ; & nous concevons à merveille la possibilité d'une beaucoup plus grande perfection de ces Instrumens, & par là un accroissement très-considérable dans le nombre des termes ou des degrés dont nous parlons.

SUPPOSONS maintenant que nos Microſcopes aient acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir : en verrions-nous mieux ces derniers Elémens dans leſquels tous les Corps vont enfin ſe réſoudre ? N'eſt-il pas apparent que ces Elémens doivent être des Subſtances ſimples, & des Subſtances ſimples peuvent-elles jamais devenir l'objet de notre connoiſſance intuitive ?

QUAND on dit que les Corps ſont formés d'Atomes inſécables, dit-on plus que des mots ? car lorſqu'il s'agit de rendre raiſon de l'Etendue matérielle, eſt-il permis en bonne Philoſophie de ſe borner à des Atomes ? ces Atomes ne ſont-ils pas eux-mêmes de l'étendue matérielle ? la raiſon de cette étendue ſeroit donc ainſi dans l'étendue ; ce qui n'expliqueroit rien du tout.

ET ne ſeroit-ce pas choquer autant la bonne Philoſophie que de ſoutenir que DIEU a créé des Atomes inſécables dont IL a formé les corps ? Puiſque DIEU n'a pu actualiſer que ce qui étoit poſſible ; il faudroit donc toujours rendre raiſon pourquoi l'Etendue matérielle étoit poſſible.

SI l'on prend la peine de méditer ces prin-

cipes généraux, ne ſera-t-on point tenté de croire avec l'Inventeur des fameuſes *Monades*, que l'Etendue matérielle n'eſt qu'un pur phénomene, une ſimple apparence relative à notre maniere d'appercevoir ?

Il s'enſuivroit ainſi de ces Principes, que nous ne ſommes point faits pour appercevoir les Corps tels qu'ils ſont en eux-mêmes ou dans leur réalité. Si nous pouvions pouſſer l'analyſe juſqu'aux Elemens premiers, le phénomene de l'Etendue diſparoîtroit entiérement pour nous & nous n'appercevrions plus que des Etres ſimples, ſi des Etres ſimples peuvent être apperçus.

Toute la Nature ne feroit donc pour nous qu'un grand & magnifique phénomene, un jeu admirable d'Optique, un Syſtême régulier d'apparences; car ces apparences ſeroient déterminées par les Loix les plus ſages, & ce ſeroit uniquement ces Loix qu'il nous ſeroit donné de connoître & ſur leſquelles nous formerions ces belles Théories qui conſtituent le fond le plus précieux de nos Connoiſſances naturelles (1)

(1) †† J'ébauchois ici le Syſtême de Leibnitz ſur les *Monades*, contre lequel les Euler & les Lambert ont élevé des objections très-fortes qui n'empêchent pas d'admirer le Génie auſſi original que profond de l'Inventeur.

Ce qu'il y a au moins de plus évident, c'est que nous n'appercevons que les derniers résultats des premiers Principes. Tout ce qui est au-delà de ces résultats est couvert des plus épaisses ténebres. Il nous est permis de contempler les Décorations ; mais la vue des Machines nous est interdite.

CHAPITRE III.

Autres exemples de l'imperfection de nos Connoissances :

les Particules élémentaires des Composés, &c.

Sans remonter néanmoins aux Principes premiers des Corps, à ces Principes qu'on peut nommer *métaphysiques*, je me bornerai à demander, si nous pouvons espérer de découvrir jamais à l'aide de nos meilleurs Verres les particules primitives ou les Elémens *physiques* de ces Composés ; que nous jugeons les plus simples ou les plus homogenes. Verrons-nous jamais au Microscope les particules élémentaires d'une molécule de Terre, d'un grain de Sel, d'une lamelle d'Or, d'une goutte

d'Eau, &c.? Parviendrons-nous jamais à obſerver auſſi diſtinctement la forme, les proportions, l'arrangement & les combinaiſons diverſes de ces Particules élémentaires, que nous obſervons les Compoſés qui en ſont les derniers réſultats.

Je le demande encore; parviendrons-nous jamais à contempler les Particules conſtituantes de ces Fluides qui ſont les principaux Agens de la Nature? nos Inſtrumens ſeront-ils un jour aſſez perfectionnés pour nous dévoiler le ſecret de la compoſition du Fluide magnétique, du Fluide électrique, de l'Air, du Feu élémentaire? La Lumiere, qui joue un ſi grand rôle dans notre Monde, & ſans laquelle il exiſteroit à peine pour nous; la Lumiere, qui pénétre intimement tous les Corps & qui s'unit probablement à leurs particules intégrantes; la Lumiere qui met notre Ame en commerce avec toute la Nature; cette Lumiere, dis-je, qui nous éclaire ſans ceſſe, la verrons-nous jamais elle même? nous ſera-t-il jamais acccordé ici bas de découvrir les particules intégrantes d'un rayon rouge & d'appercevoir ce qui les diſtingue de celles d'un rayon violet? Contemplerons-nous jamais ici-bas les jeux variés de la Lumiere comme nous contemplons ceux d'un

gerbe d'eau ou d'une cascade? Qui ne sent point que pour voir la Lumiere elle-même, il faudroit qu'il existât un Fluide qui fît à son égard ce qu'elle fait à l'égard des Corps grossiers quand elle nous les rend visibles? Il ne suffiroit pas même qu'il existât un tel Fluide; il faudroit encore que nous eussions des organes qui lui fussent appropriés & qui fussent assez sensiles pour nous en transmettre les impressions; car les fibres les plus délicates de notre œil seroienr à l'égard de ce Fluide d'énormes cables qui n'en sentiroient pas le moins du monde l'action.

POUR que nous appercevions les Objets, il ne suffit point qu'ils nous réfléchissent la Lumiere; il faut encore qu'ils nous la réfléchissent en assez grande quantité pour faire sur nos yeux une impression sensible. Nos verres en rassemblant un plus grand nombre de rayons & en les rassemblant sous un certain angle, suppléent jusqu'à un certain point à la foiblesse de notre vue. Mais, s'il existe des Corps d'une si effroyable petitesse qu'ils ne puissent réfléchir à la fois qu'un seul rayon, comment les Microscopes les plus parfaits pourroient-ils nous les faire découvrir?

Telle est apparemment la raison pourquoi les Particules primitives ou élémentaires des Composés nous demeureront toujours inconnues ici-bas. Telles sont les bornes naturelles, qui ont été prescrites dans ce Monde à notre Connoissance intuitive, & au-delà desquelles le raisonnement tenteroit vainement de percer.

CHAPITRE IV.

Bornes naturelles assignées à notre Faculté de connoître, & qui résultent de notre Constitution physique.

La foiblesse ou plutôt la grossiéreté de nos Sens & les imperfections nécessaires de nos Instrumens ne sont pas les seules bornes naturelles qui aient été prescrites sur la Terre à notre Connoissance intuitive. Notre Constitution physique en renferme d'autres qu'il ne nous est pas plus permis de franchir. Je m'explique.

Je disois (1) que l'intérieur de notre Globe

[1] Voyez le Chap. VI de la Partie XII.

ne nous eſt point ou preſque point connu ; & je l'ai aſſez fait ſentir. Quand il y auroit quelque part une large route qui conduiroit dans ſes entrailles les plus profondes & juſques dans ſon Centre, pourrions-nous profiter de cette route & y pénétrer un peu profondément pour y étudier à notre aiſe la ſtructure interne de ce Globe ? Reſpirerions-nous librement à une lieue de profondeur, & ne ſerions-nous pas étouffés ſi nous entreprenions de pouſſer un peu plus loin ? & que ſeroit cette profondeur relativement au rayon entier ? une quinze-centieme. Nos poumons ayant été conſtruits ſur des rapports déterminés à une certaine denſité de l'air, nous ſommes néceſſairement renfermés dans les limites de cette denſité, & ces limites ſont fort étroites.

Il ne nous eſt donc pas plus poſſible de connoître l'intérieur de notre Planete, qu'il ne nous l'eſt de connoître à fond l'intérieur de la moindre des Productions qui couvrent ſa ſurface. Nous rencontrons par-tout des Abîmes, & nous ignorons quels ſont les plus profonds : nous ne pouvons pas plus ſonder le Ciron que le Globe de la Terre. Oſerons-nous préſumer encore que nous ſommes les premiers Objets de la Création terreſtre ?

CHAPITRE V.

Imperfection de nos Connoissances sur le Monde moral :

exemple pris de l'Histoire moderne.

NOUS contemplons dans l'Histoire la naissance, l'élévation & la chûte de ces anciens Empires qui n'existent plus que dans ces Monumens qu'elle nous conserve : nous nous plaisons à suivre assidument dans des Feuilles hebdomaires les divers changemens qui surviennent aux différens Etats qui partagent notre Europe : nous goûtons un secret plaisir à observer du fond de notre Cabinet les intrigues des Cours, les négociations des Ministres, les marches des Généraux, les révolutions du Commerce, les progrès des Sciences & des Arts, & pour ainsi dire, l'accroissement de l'Esprit humain : nous formons sur tout cela une suite de réflexions que nous généralisons plus ou moins, sur laquelle nous repassons de tems en tems avec complaisance, & que nous serions tentés de regarder comme des Mémoires pour servir à

l'Hiſtoire de l'Eſprit humain : mais, ces Mémoires contiennent-ils des Connoiſſances plus parfaites que celles que nous avons de la ſtructure de notre Globe & de ſes Productions ?

QUE découvrons-nous de ce grand ſpectacle qu'offre le Monde moral ? Connoiſſons-nous mieux les Cauſes qui déterminent les mouvemens du Cœur & de l'Eſprit, que nous ne connoiſſons celles qui déterminent les mouvemens des Corps ? en un mot; le Monde moral nous eſt-il mieux connu que le Monde phyſique ?

DEMANDEZ au Moraliſte le plus profond s'il ſait préciſément comment le Cœur humain eſt fait ? ce que ſont les inclinations, les affections, les paſſions ? ce qui les diſtingue eſſentiellement les unes des autres ? comment elles ſe développent, ſe nourriſſent, ſe fortifient, ſe combattent, ſe répriment, s'entr'aident ? comment elles agiſſent ſur la Volonté dans chaque cas particulier ? comment le tempérament, les alimens, le genre de vie, le chaud, le froid, le ſec, l'humide influent ſur l'Ame ? comment telle ou telle circonſtance donnée ajoute à cette influence, la diminue ou la modifie ? comment l'Eſprit apperçoit, juge, raiſonne, agit ? comment l'Entendement détermine la Volonté, celle-ci

la Liberté ? d'où vient que l'Homme eſt ſouvent ſi différent de lui-même, ſi plein de contradictions, ſi petit, ſi grand, ſi foible, ſi fort ? ce qu'eſt cette ſorte d'Inſtinct que l'Homme ſemble partager avec la Brute ? comment il ſe combine avec la Raiſon & diverſifie ſes effets ? Si ce Moraliſte, comme je le ſuppoſe, a beaucoup approfondi ſon Sujet, & s'il eſt auſſi ſage que profond, il avouera ſans peine qu'il n'a ſur tout cela que des à peu près ou des conjectures plus ou moins probables, & il ajoutera, que la Science de l'Homme eſt, à ſon avis, la plus imparfaite de toutes.

Combien ce judicieux Philoſophe auroit-il raiſon ! eſt-il dans la Nature un Labyrinthe plus tortueux & plus obſcur que le Cœur humain ? eſt-il un Abîme plus profond ? qui peut parcourir ſans s'égarer les nombreux détours de ce Labyrinthe ? qui peut ſonder ces profondeurs ? " qui peut ſéparer ces lumieres & „ ces ombres réunies dans notre Cahos ? le „ Dieu qui eſt en nous. „ [1]

Voyez combien d'excellens Traités nous poſſédons en matiere de Phyſique, d'Hiſtoire na-

(1) Pope, *Eſſai ſur l'Homme*. Londres, 1736. Epit. II, pag. 43.

turelle, d'Economie, d'Arts, &c. & nous n'avons point encore de Syſtême tant ſoit peu complet de Morale. " Peut-il, cet Homme qui enſeigne
„ aux Planetes les cercles qu'elles doivent dé-
„ crire, qui marque leurs points d'élévation
„ & d'abaiſſement; peut-il décrire ou fixer
„ un ſeul mouvement de l'Ame ? Hélas ! quel
„ prodige ! la partie ſupérieure de l'Homme peut
„ s'élever ſans obſtacle, & empiéter d'Art en
„ Art; mais, quand l'Homme travaille à ſon
„ propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même,
„ à peine a-t-il commencé, qu'il s'égare; &
„ telle eſt ſa Raiſon qu'elle s'égare également
„ pour penſer trop & pour penſer trop peu. „ [2]

L'ESPECE humaine, conſidérée dans ſes grandes Parties, paroît aſſez conſtante & uniforme; mais dès qu'on deſcend dans le détail, les variétés ſe multiplient preſque à l'infini, & on vient bientôt à penſer que pour avoir un Syſtême un peu complet de Morale, il faudroit, en quelque ſorte, avoir la Morale de chaque Individu, comparer entr'elles toutes ces Morales particulieres, & en déduire des réſultats plus ou moins généraux qui ſeroient comme les premiers élémens du Syſtême.

[2] POPE, pag. 28, 31.

Qu'observons-nous dans nos Semblables? quelques-unes de leurs actions extérieures : & ces actions, que sont-elles ? de simples effets. Pouvons-nous assigner les véritables Causes de ces effets? Lorsque nous plaçons ces Causes dans l'ambition, dans l'amour de la Gloire ou dans quelqu'autre passion, remontons-nous aux premiers Principes de ces effets moraux ? ce ne sont encore que des effets que nous prenons pour des Causes. Et ces effets, sommes-nous assez habiles pour en faire une analyse exacte & les décomposer jusques dans leurs derniers élémens ?

Lorsque Belle-isle projette de dépouiller l'Héritiere magnanime des Césars, & que l'ambition d'un seul Homme embrase l'Europe entiere, nous-nous étonnons qu'une si petite Cause puisse produire de si grands effets; nous suivons le plus loin qu'il nous est possible la chaine de ces effets; nous admirons cette étrange concaténation d'événemens qui naissant les uns des autres remplissent sans interruption cette scene tragique, & nous finissons par de longs raisonnemens sur ce qu'une petite passion d'un très-petit Individu peut dans le Monde politique. Mais remontons-nous assez haut dans nos savantes spéculations? qu'il y a loin encore du

point où nous nous arrêtons à celui où il faudroit atteindre pour saisir le premier chainon de cette longue & malheureuse chaîne ! Quelques fibres plus déliées que la cent millionieme partie d'un cheveu, qui se sont ébranlées un peu trop fortement dans le Cerveau de BELLE-ISLE, sont ce premier chaînon que nous n'appercevons pas ; & combien de chaînons intermédiaires que nous n'appercevons pas non plus ! [3]

VOILA néanmoins ce qu'il faudroit *voir* pour jouir pleinement du grand spectacle que présente le Monde moral. Je ne dis pas assez ; il faudroit voir encore ce qui a mis ces fibres en mouvement, & ici commence une autre chaîne imperceptible, qui se pliant & se repliant sans cesse sur elle-même, se prolonge à l'indéfini. Sommes-nous faits pour jouir ainsi de ce spectacle ? nous qui en saisissons à peine les parties les plus saillantes & qui nous perdons si facilement dans la foule des détails !

(3) Voyez ci-dessus ce que j'ai dit sur la production & sur l'association des idées, dans l'Ecrit intitulé *Application des Principes psychologiques*. Consultez encore les Art. XV, XVI XVII, XVIII de l'*Analyse abrégée*.



CHAPITRE VI.

Conséquence :

que l'Homme n'apperçoit que les dehors du Monde moral.

SI l'Homme ne peut pénétrer le fond de son Etre ; s'il ne connoît pas mieux ses Semblables qu'il ne se connoît lui-même ; quel sera donc le Spectateur des Merveilles les plus cachées de l'Humanité ? La plus belle, la plus riche, la plus étonnante Partie du Monde moral seroit-elle donc sans Contemplateur ? La SOUVERAINE INTELLIGENCE étaleroit-ELLE dans ce *Saint des Saints* de la Création terrestre les immenses Trésors de SON ADORABLE SAGESSE, tandis qu'il n'y auroit point d'Yeux pour les admirer & d'Intelligence capable de saisir l'Ensemble de ce merveilleux Systême ?

NOUS contemplons les secousses du Monde politique comme nous contemplons celles du Monde physique. Nous voyons des matieres combustibles s'enflammer, des gouffres s'ouvrir, des Volcans vomir des torrens de flammes, des

Villes s'écrouler ſur leurs fondemens, la Mer ſe répandre ſur les Terres, des Iſles ſortir de ſon ſein, de vaſtes Continens s'ébranler, le Globe entier frémir, & nous n'appercevons point la premiere étincelle qui allume dans les entrailles de la Terre ces prodigieux embrâſemens; nous ne découvrons point le petit caillou qui en ſe détachant d'une voûte ſouterraine produit cette étincelle; nous ignorons la cauſe qui détache ce caillou, la cauſe de cette cauſe, & que n'ignorons-nous point encore! Ces INTELLIGENCES à qui il a été donné de découvrir le jeu ſecret des fibres les plus déliées d'un Cerveau, voient partir cette étincelle; que dis-je! découvrent le petit caillou & toute la chaîne dont le caillou & l'étincelle ne ſont que deux chaînons.

LES ſenſations, les idées, les affections, les paſſions ſont les élémens du Monde moral; non les élémens premiers, mais les élémens dérivés; & nous ne connoiſſons pas mieux ces élémens que nous ne connoiſſons ceux du Monde phyſique. Je parle ici d'une connoiſſance complete, & point du tout de ces à peu près qui ne ſauroient jamais conſtituer une véritable Science.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Notions générales de Cosmologie.

Ce que seroit la Science parfaite.

S'IL est en Cosmologie (1) un principe aussi fécond que certain, c'est celui de cette liaison universelle qui enchaîne toutes les Parties de la Nature. Plus on entre dans le détail, & plus on découvre de ces chaînons qui unissent tous les Etres.

LA Cosmologie est la Science du Monde. Elle est la Représentation *symbolique* du Monde. La Cosmologie parfaite seroit donc celle qui représenteroit exactement toutes les Parties de la Nature & leurs rapports divers dans un détail qui ne laisseroit rien échapper.

MAIS, puisque toutes les Parties de la Nature sont enchaînées ensemble, & que celles

(1) †† LA *Cosmologie* est cette Science qui s'occupe principalement de l'enchaînement ou de l'Harmonie de toutes les Parties de l'Univers.

qui nous paroissent les plus isolées tiennent à d'autres par des rapports secrets ; il s'ensuit que la Cosmologie parfaite seroit celle qui contiendroit une Méthode nécessaire ; je veux dire, une Méthode telle qu'on passeroit toujours d'une Production à une autre par un enchaînement si exactement correspondant à celui de la Nature, que tout autre enchaînement ne la représenteroit pas avec la même fidélité.

J'IMAGINE donc, que comme dans la Géométrie, on conçoit que le point produit par son mouvement la ligne, celle-ci la surface, cette derniere le solide ; il y a de même dans la Nature une Méthode cachée qui exprime exactement sa marche & qui en est la représentation idéale.

C'EST cette Méthode que saisissent ces INTELLIGENCES SUPÉRIEURES pour qui principalement notre Monde a été fait. Elles découvrent ainsi la raison prochaine de la maniere, du lieu & du tems de chaque Etre.

QUI ne voit que nos Méthodes les plus parfaites ne sauroient approcher de celle-là, & que

toutes ſont pleines de lacunes, de ſauts, d'inverſions? (2)

Mais, notre Monde tient à tout le Syſtême Planétaire dont il fait partie; ce Syſtême tient aux Syſtèmes voiſins; ceux-ci ſont liés à des Syſtêmes plus éloignés, (3) & le même enchaînement que nous appercevons entre les Etres terreſtres régne ainſi dans toute l'étendue de l'Univers.

Il eſt donc une Méthode néceſſaire uniververſelle qui repréſente au naturel l'Univers entier, & qui en eſt comme l'Equiſſe ſymbolique.

" Ainsi, la ceinture que ſe file une Chenille
" a ſes rapports à l'Univers comme l'Anneau de
" Saturne. Mais, combien de Pieces différentes
" interpoſées entre la ceinture & l'Anneau, &
" entre Saturne & les Mondes de Syrius! Si
" l'Univers eſt un Tout, & comment en douter
" après tant & de ſi belles preuves d'un enchaî-
" nement univerſel? la ceinture de la Chenille

(2) Voy. *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. III, VII Part. II, Chap. II, X, XI, XIII, Part. VIII, Chap. XVI, XVII.

(3) Conſultez la Part. VI de cette *Palingénéſie.*

„ tiendra donc aussi aux Mondes de Syrius.
„ Quelle INTELLIGENCE que celle qui saisit
„ d'une seule vue cette chaîne immense de rap-
„ ports divers & qui les voit se résoudre tous
„ dans l'*Unité* & l'Unité dans sa CAUSE ! „ (4)

„ UN même Dessein général embrasse toutes
„ les Parties de la Création. Un Globule de lu-
„ miere, une molécule de terre, un grain de
„ Sel, une Moisissure, un Polype, un Coquil-
„ lage, un Oiseau, un Quadrupede, l'Hom-
„ me ne sont que différens traits de ce Des-
„ sein, qui représente toutes les modifications
„ possibles de la Matiere de notre Globe. Mon
„ expression est trop au dessous de la réalité :
„ ces Productions diverses ne sont pas diffé-
„ rens traits du même Dessein ; elles ne sont
„ que différens points d'un trait unique, qui
„ par ses circonvolutions infiniment variées
„ trace aux yeux du CHÉRUBIN étonné les for-
„ mes, les proportions & l'enchaînement de
„ tous les Etres terrestres. Ce trait unique
„ crayonne tous les Mondes, le CHÉRUBIN lui-
„ même n'en est qu'un point, & la MAIN ADO-

[4] *Contemplation de la Nature*, Partie XII, Chapitre XVI.

„ RABLE qui traça ce trait, possede seule la „ maniere de le décrire. " (5)

SI ces INTELLIGENCES auxquelles il a été donné de connoître notre Monde, ne connoissent que ce seul Monde; il est évident, que malgré la grande supériorité de leurs Facultés, il est une multitude de Choses dont la raison leur échappe: c'est que la raison de ces Choses est dans le Systême général qu'elles ne peuvent embrasser.

MAIS, si ces INTELLIGENCES connoissent encore d'autres Mondes, & si ces Mondes sont ceux qui ont le plus de rapports avec le nôtre; elles peuvent découvrir ainsi la raison d'un beaucoup plus grand nombre d'Etres particuliers. Ces divers Mondes sont autant de Livres qui servent à l'explication les uns des autres, & qui font partie de cette immense Bibliotheque de l'Univers que le premier des CHÉRUBINS ne se flatte pas d'épuiser.

LES connoissances de tout genre ne se perfectionnent que par les comparaisons que l'Es-

[5] *Contemplation de la Nature.* Partie VIII, Chapitre XVII.

prit établit entr'elles. Plus l'Esprit connoît, plus il compare. Plus ses connoissances sont parfaites, plus ses comparaisons sont exactes. Les Connoissances réfléchies dérivent originairement des Connoissances intuitives. Plus les Connoissances intuitives sont claires, completes, étendues, plus les Connoissances réfléchies sont distinctes, adéquates, universelles.

Puis donc que le raisonnement repose essentiellemment sur l'observation, quelle ne doit pas être la perfection de la Méthaphysique & de la Logique des Intelligences qui lisent notre Monde & l'interprètent par les Mondes auxquels il a le plus de rapports.



CHAPITRE VIII.

Vraie destination de l'Homme sur la Terre : appropriation de ses Facultés à son état présent..

ESt-il néceſſaire je le faſſe remarquer? tout ce que je viens d'expoſer ſur l'imperfection & ſur les bornes naturelles de nos Connoiſſances ne tend point à favoriſer un Scepticiſme univerſel qui ſeroit la deſtruction de toute Philoſophie. Je n'ai voulu qu'indiquer quelles ſont les Conoiſſances auxquelles nous ne ſaurions eſpérer d'atteindre ici-bas.

En approfondiſſant la nature de nos Facultés, on reconnoît qu'elles ont un rapport plus direct à nos beſoins phyſiques & moraux qu'à nos plaiſirs intellectuels. Elles paroiſſent plus faites pour nous conduire à ce degré de bonheur auquel nous pouvons eſpérer de parvenir ſur la Terre, que pour ſatisfaire cette inſatiable & ardente curioſité qui nous preſſe ſans ceſſe.

que nous connoiſſons des Etres corpo-

rels suffit à nos besoins physiques : ce que nous connoissons des Etres-mixtes suffit à nos besoins moraux. Je ne parle que du nécessaire : le superflu nous sera accordé un jour. Quand nous connoîtrions à fond la nature de certains Corps en retirerions-nous de plus grands services dans les divers cas où nous les appliquons avec le plus de succès ? Quand nous connoîtrions à fond la maniere d'agir de la Rhubarbe en feroit-elle un tonique plus puissant pour notre estomac ? Quand nous saurions à fond comment sont faites les molécules du fluide magnétique, nos boussoles nous conduiroient-elles plus sûrement d'un bout du Monde à l'autre ?

Ne connoissons-nous pas assez des autres Hommes pour en tirer les services le plus essentiels & pour leur rendre tous ceux dont nous sommes capables ? Je le demande encore ; une connoissance plus parfaite du Cœur humain seroit-elle pour nous un bien réel ? ne nous feroit-elle point éprouver beaucoup plus de peines que de plaisirs ?

Je me borne à quelques exemples pour faire entendre ma pensée : je touche à un Sujet inépuisable ; je dois craindre de m'engager

trop avant. Je sais que si nous possédions une Théorie parfaite, notre Pratique le seroit aussi. Mais, prenons garde que nous ne serions plus alors des Hommes; nous serions des Etres d'un ordre plus élevé, & la SOUVERAINE SAGESSE a voulu placer sur la Terre des Etres tels que nous. ELLE a voulu y placer des Hommes & non des ANGES : mais ELLE a préordonné dès le commencement les moyens qui éleveront un jour l'Homme à la sphere de ces INTELLIGENCES CÉLESTES.

TOUT est harmonique dans chaque Monde: l'Univers entier est lui-même tout harmonie. Les Facultés corporelles & les Facultés spirituelles de l'Homme sont en rapport direct avec ce Monde où il devoit passer les premiers instans de sa durée. La perfection de ses Facultés spirituelles dépend en dernier ressort de la perfection de ses facultés corporelles. Pour accroître la perfection des premieres, il faudroit accroître la perfection des dernieres.

MAIS, si les Facultés corporelles de l'Homme étoient perfectionnées sans que rien changeât dans l'Economie présente de notre Monde, cet accroissement de perfection deviendroit un supplice pour l'Homme.

ECOUTONS avec quelle nobleſſe & quelle préciſion le Poëte philoſophe (1) à ſu exprimer cette vérité coſmologique. " Le bon„ heur de l'Homme (que l'orgueil ne le crût„ il ainſi !) n'eſt pas de penſer ou d'agir au„ delà de l'Homme même, d'avoir des puiſ„ ſances de Corps & d'Eſprit au-delà de ce „ qui convient à ſa nature & à ſon état. „ Pourquoi l'Homme n'a-t-il point un œil mi„ croſcopique ? en voici une raiſon claire : „ l'Homme n'eſt pas une Mouche. Et quel en „ ſeroit l'uſage, ſi l'Homme pouvoit conſidérer „ un Ciron, & que ſa vue ne pût s'éten„ dre juſqu'aux Cieux ? Quel ſeroit l'uſage „ d'un toucher plus délicat, ſi, ſenſibles & „ tremblotans de tout, les douleurs & les ago„ nies s'introduiſoient par chaque pore ? d'un „ odorat plus raffiné, ſi les parties volatiles „ d'une roſe par leurs vibrations dans le cer„ veau nous faiſoient mourir de peines aro„ matiques ? d'une oreille plus fine ? la Na„ ture tonneroit toujours & nous étourdiroit „ par la muſique de ſes Spheres roulantes. O „ combien nous regretterions alors que le „ CIEL nous eût privé du doux bruit des „ zéphirs & du murmure des ruiſſeaux ! Qui

(1) POPE, *Eſſai ſur l'Homme* : Ep. I.

„ peut ne pas reconnoître la bonté & la sa-
„ gesse de la PROVIDENCE également & dans
„ ce qu'elle donne & dans ce qu'elle refu-
„ se ? „

. . . . „ Cesse donc, & ne taxe
„ point cet ordre d'imperfection. Notre bon-
„ heur dépend de ce que nous blâmons.
„ Connois ton être, ton point. LE CIEL t'a
„ donné un juste, un heureux degré d'aveu-
„ glement & de foiblesse. Soumets-toi, sûr
„ d'être aussi heureux que tu peux l'être dans
„ cette Sphere ou dans quelqu'autre Sphere
„ que ce soit ; & sûr, soit dans l'heure de
„ ta naissance, soit dans celle de ta mort,
„ de trouver ton salut entre les mains de CE-
„ LUI QUI dispose de tout. „

NOTRE destinée actuelle est de ne voir que la superficie des Etres, de ramper d'un fait à un autre fait, d'analyser ces faits, de les comparer entr'eux & d'en tirer quelques résultats plus ou moins immédiats : voilà notre véritable Science. Ce que nous pouvons connoître le mieux ce sont les effets : ils étoient aussi ce qu'il nous importoit le plus de connoître. Les effets sont les Loix de la Nature, & c'est

ſur ces Loix que nous fondons nos raiſonnemens les plus ſolides.

Si nous ne connoiſſons pas la nature intime de cette Force ſecrete (2) qui eſt le principe du mouvement perpétuel du cœur ; nous ſavons au moins que le cœur ſe meut, que le ſang circule, & l'Art de guérir repoſe ſur ce fait. Si nous ignorons ce que la Peſanteur eſt en ſoi, nous connoiſſons au moins quelques-uns de ſes principaux effets ; & les plus belles Parties de notre Phyſique s'élevent ſur cette baſe.

Il ne faut qu'avoir un peu étudié la Nature pour être convaincu que la moindre de ſes Productions pourroit conſumer en entier la vie du Naturaliſte le plus laborieux. SWAMMERDAM a fait un *in-Folio* ſur le Pou, & il penſoit ne l'avoir qu'eſquiſſé. Le Ver-de-terre va fournir à l'Emule [3] de l'Obſervateur Hollandois la matiere d'un aſſez gros Volume. Je le diſois ailleurs : l'Au-

(2) L'*Irritabilité*. Voyez le Chap. XXXIII de la Partie X de la *Cont. de la Nature*.

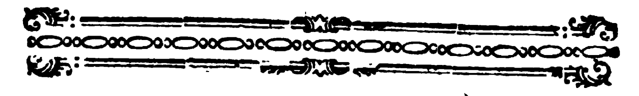
(3) M. l'Abbé SPALLANZANI. Il a répété avec le plus grand ſuccès mes premieres expériences ſur la régénération du Ver-de-terre, & a été incomparablement plus loin que moi. Quand ſon Ouvrage ſur les Reproductions animales paroîtra il étonnera les Phyſiciens.

TEUR de la Nature a marqué du ſceau de ſon IMMENSITÉ toutes ſes Oeuvres.

Nous ſommes ſur-tout appellés à être vertueux, parce que nous ſommes appellés à être heureux & qu'il n'eſt point de bonheur ſolide ſans la vertu. Mais la vertu ſuppoſe eſſentiellement la connoiſſance: nous avons donc reçu le juſte dégré de connoiſſance qui correſpondoit à la grande fin de notre Etre. Sachons jouir avec reconnoiſſance du peu que nous connoiſſons: nous en ſavons aſſez pour être ſages & point aſſez pour être vains.

„ HOMME ſois donc humble dans tes eſpé-
„ rances & ne prends d'eſſor qu'avec crainte.
„ Attends ce grand Maître, la mort, & adore
„ DIEU. Il ne te fait point connoître quel ſera
„ ton bonheur à venir, mais il te donne l'eſ-
„ pérance pour être ton bonheur préſent. Une
„ eſpérance éternelle fleurit dans le cœur de
„ l'Homme: il n'eſt jamais heureux, il doit tou-
„ jours l'être. L'Ame inquiete & renfermée en
„ elle-même, ſe repoſe & ſe promene dans la
„ vie à venir. „ (4)

(4) POPE, *Eſſai ſur l'Homme*: Ep. I.



QUATORZIEME PARTIE.

PRINCIPES ET CONJECTURES SUR LA LIAISON ET LA NATURE *DES* DEUXE'CONOMIES *CHEZ LES ANIMAUX.*

CHAPITRE I.

Notions préliminaires ſur la liaiſon des deux E'conomies chez les Animaux.

PENSERONS NOUS donc à préſent que nous connoiſſions l'Animal, cette Partie la plus intéreſſante de la Création terreſtre ; nous, qui

connoiſſons à peine les groſſes pieces de ſa charpente ? Nous ne découvrons de ſon Économie terreſtre que ce qui eſt en proportion avec nos Facultés & nos Inſtrumens, & ſon E'conomie future nous eſt entiérement voilée.

C'EST quelque choſe cependant que la Raiſon conçoive au moins la poſſibilité de cette Diſpenſation future, & que les conſéquences légitimes qu'elle tire des PERFECTIONS DIVINES rendent cette Diſpenſation probable. Un trait de lumiere jaillit du ſein de ces ténebres & la Raiſon ſe plait à le recueillir, parce qu'elle ſaiſit avidement tout ce qui tend à agrandir ſes vues & à lui donner de plus hautes idées de la Création & de la BONTÉ SUPREME.

MAIS, cet ATTRIBUT ADORABLE que nous nommons BONTÉ dans la CAUSE PREMIERE, eſt proprement cette SOUVERAENE *SAGESSE* QUI a tout préordonné pour le plus grand bonheur des Etres ſentans & des Etres intelligens.

LA SAGESSE agit par des Loix conformes à SA NATURE. Ces Loix ſont les Regles immuables de SA VOLONTÉ. Une de ces Loix exige que l'état antécédent d'un Etre détermine ſon état ſubſéquent : c'eſt que ſi l'état ſubſéquent

d'un Etre n'étoit pas déterminé par l'état qui a précédé immédiatement, il n'y auroit aucune raison suffisante [1] de l'existence de cet état subséquent.

La Volonté Divine ne sauroit être Elle-même cette raison suffisante, parce qu'il est contre la nature de la Volonté de se déterminer sans motif. [2]

Or, comment la Volonté Divine pouvoit-elle être déterminée à faire succéder l'état B à l'état A, si l'état A ne renfermoit rien qui déterminât par lui-même l'existence de l'état B? Si tout autre état avoit pu être également choisi, comment la Volonlé Divine auroit-elle pu se déterminer entre tant d'états divers qui, dans cette supposition, pouvoient également succéder à l'état A?

Je ne fais que rappeller ces principes généraux sur la nature de la Volonté: je les ai suffisamment développés dans un autre Ecrit (3).

(1) Consultez la Partie VII de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez l'Art. XII & l'Article XIII de l'*Analyse abrégée*. Consultez encore la partie VIII de cette *Palingénésie*.

(3) *Essai anal.* Chap. XII, XIX.

Il

Il ſuit donc de ces principes que l'Etat préſent des Animaux renferme des choſes qui détermineront par elles-mêmes leur Etat futur.

Ainsi, chaque inſtant de la durée des Animaux eſt déterminé par l'inſtant qui précede. L'inſtant actuel détermine à ſon tour l'inſtant qui ſuit. Cette chaîne ſe prolonge de la même maniere au-delà de ce terme que nous nommons improprement la mort, & la Perſonnalité ſe conſervant toujours par les moyens phyſiques préordonnés, forme cette ſorte d'Unité permanente qui conſtitue le moi de l'Individu [4]

Le changement qui ſurviendra aux Animaux dans l'Economie future ſera donc qu'ils retiendront plus ou moins de l'Economie précédente. Les deux Economies ſont liées dès à préſent par des nœuds qui nous ſont inconnus, & il n'y n'y aura point proprement de ſaut dans le paſſage de l'une à l'autre.

La Conſtitution actuelle de l'Animal; je dis ſa Conſtitution organique & pſychologique, renferme donc des particularités ſecretes qui ſont le fondement de la liaiſon de cette Conſtitution avec celle qui doit lui ſuccéder.

(4) Conſultez la Part. III de cet Ecrit.

CHAPITRE II.

Remarques psychologiques sur la Personnalité.

Si la Bonté Suprême a voulu le plus grand bonheur possible de tous les Etres vivans, elle a voulu apparemment que chaqu'Etre vivant pût sentir l'accroissement de son bonheur; car, comme je le disois ailleurs, (1) c'est être plus heureux encore que de sentir qu'on l'a été moins & qu'on l'est davantage. L'Etre vivant qui passeroit à un état plus heureux sans conserver aucun souvenir de son état précédent, ne seroit point par rapport à lui le même Etre, parce qu'il ne seroit point par rapport à lui la même Personne.

La Personnalité dans chaque Individu tient essentiellement à la mémoire des états antécédens. Je parle toujours de la Personnalité relativement au sentiment que chaque Individu a de son Moi (2). La Mémoire tient elle-

(1) *Essai anal.* §. 725. Voyez encore la Part. III de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez l'*Essai anal.*, §. 703, 704, 705, 706, 707, &c.

même aux déterminations que certaines fibres du Cerveau contractent & qu'elles conservent. [3]

Afin donc que chaque Etre-mixte conserve dans un autre état, par des voies naturelles, le sentiment de sa propre Personnalité, il faut nécessairement que son Ame demeure unie à une Machine organique qui conserve les impressions des états antécédens ou au moins quelques-unes de ces impressions.

Il faut donc encore par une conséquence légitime, que cette Machine organique à laquelle l'Ame demeure unie après la mort, retienne, quelques-uns de ces rapports qu'elle soutenoit avec l'ancienne Machine dont elle est séparée.

Ces rapports doivent être d'autant plus multipliés & diversifiés, que l'Animal possede un plus grand nombre de Sens & de Sens plus exquis, & que ces Sens ont été affectés plus souvent, plus fortement par plus d'Objets différens.

(3) *Essai anal.* §. 57, Chap. XXII. *Analyse abr.* Article IX, X, XI, *Paling.* Part. II.



CHAPITRE III.

Conjectures sur l'accroissement de l'Industrie des Animaux dans l'Economie future.

Sources de la perfection de l'Animal.

MAINTENANT je prie mon Lecteur de se retracer à lui-même ces traits frappans d'induſtrie; j'ai preſque dit d'Intelligence que nous offrent les Animaux, & que j'ai crayonnés dans la *Contemplation de la Nature.* J'ai montré combien ces procédés ingénieux dépendent de *l'organiſation.* J'ai conſidéré le Corps de l'Animal comme une ſorte d'Inſtrument ou de Métier deſtiné à exécuter avec précision & du premier coup les divers procédés relatifs à la conſervation de l'Individu ou à celle de l'Eſpece. Mais, j'ai fait voir en même-tems qu'il eſt probable qu'une Ame eſt préſente à ce Métier; qu'elle éprouve par ſon miniſtere des ſenſations plus ou moins variées, plus ou moins agréables qui influent à leur tour ſur les mouvemens de la Machine. [1]

(1) *Cont.* Part. XI, Chap. XXV, XXVII, Part. XII, Chap. XXVIII, XXXIII. *Eſſai anal.* § 774, 775, 776, 777.

Ces procédés qui nous surprennent tant dans les Animaux, ces procédés que nous racontons avec tant de complaisance, que nous embellissons peut-être trop; & qui nous semblent supposer un rayon de cette Lumiere qui brille dans l'Homme; ces procédés, dis-je, bien médités par le Philosophe, peuvent lui aider à juger des choses étonnantes que chaque Espece pourroit exécuter dans des genres plus ou moins analogues, si toutes les Facultés propres à l'Espece acquéroient un plus grand degré de perfection.

On voit assez que je ne veux point du tout insinuer ici, que ce que chaque Espece exécute dans l'Économie présente, elle l'exécutera encore dans l'Économie à venir. Je ne veux point insinuer, par exemple, que l'Araignée, l'Abeille, le Castor exécuteront sous la nouvelle Economie les mêmes Ouvrages que nous admirons aujourd'hui. Si l'on a bien saisi les idées que j'ai exposées dans les premieres Parties de cette *Palingénésie*, on comprendra que je suis fort éloigné de supposer d'aussi grands rapports entre les deux Economies.

Je veux simplement insinuer que la Constitution actuelle de ces Animaux industrieux ren-

ferme des chofes que nous ne pouvons deviner, & qui ont des rapports plus directs à l'Economie future qu'à l'Economie préfente. Ce font ces préordinations fecretes qui fe manifefteront dans un autre état qui donneront naiffance à de nouveaux procédés fort fupérieurs à ceux qui étonnent le Naturalifte. Ces nouveaux procédés ne reffembleront, fans doute, pas plus aux anciens, que les Inventions furprenantes de SÉBASTIEN (2) n'ont reffemblé à celles de fon enfance.

JE conçois donc, comme je le difois ailleurs, (3) qu'il eft dans chaque Animal un fond préordonné d'organifation d'où naîtra un jour le perfectionnement de toutes fes Facultés, & qui détermine dès à préfent la place qu'il occupera dans la nouvelle Economie.

NE préfumons pas néanmoins que l'adroite & vigilante Araignée fera placée dans cette

(2) LE Pere SÉBASTIEN TRUCHET Carme, de l'Académie des Sciences, célebre Méchanicien. Il n'étoit encore qu'Enfant, qu'il exécutoit déja de petites Machines qui annonçoient ce qu'il feroit un jour. Il exécuta enfuite des Tableaux mouvans de la plus favante compofition & qu'on ne fe laffoit point d'admirer. Voyez fon *Eloge* par FONTENELLE.

(3) Part. I, II, III de cette *Paling*.

Economie au-dessus de l'Ane qui nous paroît si stupide. " Ne nous méprenons point : » les traits brillans d'intelligence que quelques » Insectes nous offrent nous surprennent, » parce que nous ne nous attendions pas à » les trouver dans des Animaux que nous ju- » gions à peine capables de sentir. Notre ima- » gination s'échauffe aisément sur ces agréa- » bles nouveautés, & nous donnons bientôt » à ces Insectes plus de génie qu'ils n'en ont » réellement. Nous exigeons, au contraire, » beaucoup des grands Animaux, apparem- » ment parce que nous leur voyons une struc- » ture plus ressemblante à la nôtre : aussi » sommes-nous fort portés à les dégrader dès » qu'ils ne remplissent pas notre attente. Il » en est cependant dont l'esprit ne se mani- » feste pas par des traits, pour ainsi dire, sail- » lans, mais par un grand nombre de petits » traits peu sensibles, qui réunis forment une » somme d'Intelligence supérieure à celle de » l'Insecte le plus industrieux. „ (4)

L'Ane est placé dans l'Economie présente fort au-dessus de l'Araignée, & il conservera dans un autre état la prééminence qu'il a

[4] *Cont. de la Nat.* Part. IV, Chap. III.

ſur elle. La perfection de l'Animal doit ſe meſurer par le nombre & la perfection de ſes Sens : la portée de l'Inſtinct dépend en dernier reſſort de ces deux conditions. L'Ane a les mêmes Sens que l'Homme ; & ſi ſon Toucher paroît fort obtus, il en eſt probablement dédommagé par les qualités plus éminentes de ſes autres Sens. C'eſt par ſes Sens que l'Animal eſt en commerce avec la Nature. Plus le nombre de ſes Sens eſt grand ; plus ſes Sens ſont exquis, & plus il connoît d'Objets & de qualités de chaque Objet. Plus les Sens d'un Animal ſe rapprochent de ceux de l'Homme, & plus les ſenſations de cet Animal ſont nombreuſes & diverſifiées. Plus l'Animal a de ſenſations & de ſenſations diverſes, & plus il compare. Plus il compare & plus ſon Inſtinct s'étend & ſe perfectionne. L'Ane a donc un plus grand nombre de ſenſations & des ſenſations plus diverſes que l'Araignée. Il connoît bien plus d'Objets ; il compare davantage ; il tient à la Nature par plus de liens. Les Facultés de ſon Ame, déja plus étendues, plus développées ſe perfectionneront proportionnellement dans l'Economie future. (5)

[5] Conſultez ici ce que j'ai expoſé ſur l'*Aſſociation des idées chez les Animaux* dans l'Ecrit qui a pour titre *Application des Principes pſychologiques*, &c.

CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet.

Comment le Naturel de l'Animal pourra être changé dans l'Economie future.

BEAUCOUP des procédés les plus industrieux des Animaux ont aujourd'hui pour principale fin la conservation de l'Espece. Si les Animaux ne doivent point propager dans l'Economie à venir, il est bien évident que leur Constitution *organique* ne renfermera alors aucune de ces déterminations relatives à la propagation de l'Espece. (1) Mais aux procédés dont il s'agit succéderont d'autres procédés qui seront en rapport direct avec le nouvel état des Animaux & avec l'état correspondant du Globe. Le grand Tableau de l'Animalité sera changé & présentera des scenes bien plus intéressantes que toutes celles que nos Naturalistes y contemplent à présent.

JE reprendrai ici un principe qui ne me sera

(1) Voyez la fin de la Part. I de cette *Paling*.

pas contesté par ceux qui ont beaucoup médité sur les PERFECTIONS de l'ETRE SUPREME: c'est que SA VOLONTÉ tend essentiellement au bien & au plus grand bien. Cette SAGESSE ADORABLE QUI a appellé à l'existence l'Universalité des Etres, parce qu'il étoit de SA NATURE de faire des Heureux & le plus d'Heureux qu'il étoit possible; cette SAGESSE a voulu, sans doute, la plus grande perfection possible de toutes ses Créatures. Et si SON Plan exigeoit que les Etres sentans qui habitent une certaine Planete passassent successivement par divers degrés subordonnés de perfection, ELLE a préétabli dès le commencement les moyens destinés à accroître de plus en plus la somme de leur perfection & à lui donner enfin toute l'extension que leur Nature peut comporter.

DE ce principe si consolant & si fécond mon cœur se plait à tirer une conséquence qui paroît en découler naturellement: c'est que les Animaux parvenus à une autre Economie dépouilleront leurs Qualités malfaisantes & ne retiendront de leur ancienne Economie que les Qualités dont le perfectionnement s'accordera avec cet état plus relevé pour lequel ils auront été originairement faits.

NON, dans les vues de cette IMMENSE BONTÉ QUI SE manifeste à nous par des traits si variés, si nombreux, si touchans, la derniere destination du Tigre n'étoit point de s'abreuver de sang & de vivre de carnage. Sa cruauté est, pour ainsi dire, étrangere à ce qui constitue proprement le fond de son Etre : elle tient uniquement à son tempérament actuel ou à cette enveloppe grossiere qu'il doit dépouiller, & qui n'est en rapport direct qu'avec l'état présent de notre Globe (1) Mais, l'Ame du Tigre a des Puissances ou des Facultés qui touchent d'assez près à l'Intelligence, & qui ne sont pas liées indissolublement à ses Qualités mal-faisantes. Son Instinct est déja fort développé : ses Sens lui donnent une multitude de perceptions & de sensations diverses qu'il compare plus ou moins. L'évolution future du petit Corps organique auquel je suppose que son Ame demeure unie, déploiera toutes ces Puissances qui sont à-présent comme concentrées ou enveloppées & élevera le Tigre au rang des Etres pensans. Le redoutable Animal sera ainsi métamorphosé, & après cette métamorphose paroîtra un nouvel Animal qui ressemblera moins encore au premier que le Papillon ne ressemble à la Chenille.

[1] Consultez les premieres Parties de cette *Paling.* & en particulier le premier Chap. de la Part. XII.

CHAPITRE V.

Pensées sur l'Ame des Bêtes & sur le Matérialisme.

J'Ai dit dans l'Avant-propos de cet Ouvrage que le dogme philosophique de l'existence de l'Ame des Bêtes reposoit principalement sur l'analogie, & j'ai indiqué en quoi consiste ici l'analogie. Je me persuade de plus en plus que si l'on n'avoit point intéressé la RELIGION dans cette matiere purement philosophique, on auroit cédé plus volontiers aux preuves analogiques & à celles de sentiment, & on ne se seroit pas élevé avec tant de chaleur contre la survivance de l'Ame des Bêtes.

Il est même assez singulier que des Philosophes qui n'étoient point Cartésiens & qui admettoient l'existence de l'Ame des Bêtes, aient soutenu que cette Ame périssoit à la mort de l'Animal, précisément parce que cette Ame n'étoit pas une Ame humaine.

Je ne puis trop le dire : ce qui seroit démon-

tré vrai en bonne Philoſophie, ſeroit démontré vrai en bonne Théologie. J'entends par la bonne Théologie cette RELIGION AUGUSTE qui eſt elle-même la Philoſophie la plus ſublime & la mieux appropriée aux beſoins de l'Homme.

Si les Bêtes ont une Ame, cette Ame eſt auſſi indiviſible, auſſi indeſtructible par les Cauſes ſecondes que celle de l'Homme: c'eſt qu'une Subſtance ſimple ne peut être ni diviſée ni décompoſée. L'Ame des Bêtes ne peut donc périr que par l'anéantiſſement; & je ne vois pas que la RELIGION annonce en termes exprès cet anéantiſſement: mais je vois qu'elle exalte les immenſes Tréſors de la BONTÉ DIVINE.

LES preuves analogiques de l'exiſtence de l'Ame des Bêtes paroiſſent d'autant plus fortes qu'on les approfondit davantage. Il ne faut pas s'en tenir ici à quelques traits; il faut en raſſembler & en comparer le plus qu'il eſt poſſible. Si une ſaine Philoſophie établit ſolidement que la Matiere ne peut penſer, (1) l'Homme n'eſt pas tout Matiere; il eſt un Etre-mixte; il eſt le Réſultat de l'Union de deux Subſtances. Les Animaux dont l'organiſation ſe rapproche tant de celle de l'Homme; les Animaux dont les pro-

(1) Voyez la Préface de l'*Eſſai anal.*

cédés imitent si bien certains procédés de l'Homme, ne seroient-ils donc que de purs Automates? Les Philosophes, qui par des motifs louables ont soutenu l'automatisme des Brutes n'avoient-ils point à craindre qu'on ne se servît de leurs argumens subtils pour défendre l'automatisme de l'Homme?

Ce n'est point du tout que je croie que si l'on pouvoit démontrer l'automatisme de l'Homme, la RELIGION seroit en péril: je n'ai pas fait difficulté de le dire, (2) je ne me fais aucune peine de le répéter: quand il seroit vrai que l'Homme tout entier n'est que Matiere, il n'en seroit pas moins appellé à être heureux ou malheureux dans une autre vie relativement à la nature de ses actions. L'AUTEUR de l'Univers, QUI conserve l'Univers lui-même, cette grande Machine si prodigieusement composée, manqueroit-il de moyens pour conserver l'Homme purement matériel? Mais, les Philosophes dont je parle ont été bien éloignés de comprendre ceci, & il en est encore qui croiroient que tout seroit perdu, si on démontroit une fois l'automatisme de l'Homme ou ce qui revient au même que tout l'Homme n'est que pur organisme.

[2] *Essai anal.*

On a donc pris la queſtion par le côté le moins philoſophique : on a fait dépendre les eſpérances de l'Homme d'une choſe dont elles ne dépendoient point (3). On a ſoutenu l'exiſtence de l'Ame humaine, parce que l'Homme eſt un Etre moral, & qu'un Etre moral doit être récompenſé ou puni. Il falloit admettre l'exiſtence de l'Ame humaine, parce qu'en bonne Philoſophie on ne ſauroit rendre raiſon ſans elle de tous les phénomenes de l'Homme, & en particulier du ſentiment ſi clair & ſi ſimple qu'il a de ſon *Moi*. Il falloit prouver l'exiſtence de l'Ame humaine par les conſidérations frappantes que préſentent les Propriétés de la Matiere comparées avec les Facultés de l'Homme. Voilà ce que j'ai eſſayé de faire dans la Préface de l'*Eſſai analytique* & en d'autres endroits du Livre ; (4) & voilà ce qui devoit empêcher de me ranger parmi les Matérialiſtes. Mais la plupart des Lecteurs liſent du pouce ; ils ont vu que je parlois ſouvent de fibres & de mouvemens de fibres ; il ne leur en a pas fallu davantage pour être perſuadés que j'étois Matérialiſte. Je leur pardonne de tout mon cœur la

(3) Conſultez la Partie VIII de cette *Paling.*

(4) Voy. la Note I de l'Art. XIX de l'*Anal. abrég.*

précipitation de leur jugement & je me borne à les renvoyer encore à mon Livre.

Les Ecrivains qui ont beaucoup loué l'excellent Locke sur ce qu'il n'avoit point osé décider que la Matiére ne pût pas penser, n'avoient-ils dans l'esprit & dans le cœur que de célébrer la modeste réserve du Sage ? Le doute de cet Homme illustre ne flattoit-il point en secret une des opinions favorites de ces Ecrivains ? & cette opinion l'ont-ils envisagée sous le même point de vue que l'Auteur de l'*Essai analytique* ? Les Philosophes doivent être les Bienfaiteurs du Genre-humain ; ils le sont toutes les fois qu'ils détruisent des préjugés dangereux. Mais, seroit-ce un préjugé dangereux que de croire que la Matiere ne peut penser ? Ne seroit-il point d'une trop malheureuse facilité d'abuser du sentiment contraire ? Lorsque les Philosophes entreprennent de détruire ce qu'ils nomment des *préjugés*, il seroit très-convenable qu'ils leur substituassent des choses d'une utilité équivalente. Il ne faut pas que le Philosophe ressemble à la Mort qu'on peint armée d'une faulx : mais, si le Philosophe peut quelquefois être représenté armé d'une faulx, il doit au moins porter dans l'autre main une truelle.

Je

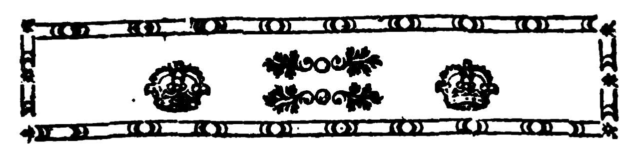
Je ne fais si l'on ne pourroit point prouver par un argument assez direct l'existence de l'Ame des Bêtes : cet argument repose essentiellement sur la proportion que nous observons entre les effets & les causes. Ce n'est pas ici le lieu d'anatomiser la question métaphysique s'il est des Causes. Quelque sentiment qu'on embrasse là-dessus il demeurera toujours vrai qu'il est dans la Nature un ordre en vertu duquel certaines Choses précedent constamment d'autres Choses. Nous donnons le nom de *Causes* à ces Choses qui précedent, & nous nommons *effets* celles dont elles sont immédiatement suivies. J'admèts cet ordre de la Nature comme une Loi universelle dont j'ignore profondément le comment, & je regarde cette Loi comme universelle, parce qu'elle ne se dément jamais ou que du moins on ne l'a jamais vu se démentir.

Voici donc l'argument qui s'offre actuellement à mon Esprit en faveur de l'Ame des Bêtes. Si je me suis servi plusieurs fois d'un certain bâton pour frapper un Chien, il arrivera que si je le lui montre, même d'assez loin, il s'enfuira en courant & qu'il parcourra un très-grand terrein pour éviter le coup qu'il croit le menacer. Or, quelle proportion y a-t-il entre les rayons qui, partis du baton, vont frapper la

rétine du Chien, & les mouvemens si considérables & si long-tems continués qu'il se donne pour éviter le coup ? Un certain mot que j'aurois prononcé avec une certaine inflexion de voix auroit produit sur l'Animal des effets analogues.

Je n'ignore pas que les Partisans de l'automatisme des Brutes répliqueront que la Machine a été construite avec un tel art, que la plus petite impulsion dans une de ses parties peut suffire pour exciter dans d'autres parties les plus grands mouvemens. Mais combien cette réponse est elle subtile ! combien est-elle vague ! combien est-elle peu propre à persuader cet automatisme qu'on s'obstineroit vainement à défendre ! combien l'hypothese d'un principe sentant & actif, distinct de la Matiere, explique-t-elle plus simplement ou plus heureusement tous les phenomenes ! combien est-elle par cela même plus philosophique ! j'ai donc dit plus probable.





QUINZIEME PARTIE.

ESSAI D'APPLICATION
DE L'IRRITABILITÉ
AUX POLYPES, &c.

NOUVEAUX ETRES
MICROSCOPIQUES.

DU DROIT DE L'HOMME
SUR LES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Difficultés d'expliquer les phénomenes du Polype.

Réflexions sur les tentatives de l'Auteur à ce sujet.

LE Polype a paru d'abord favoriser beaucoup l'opinion de l'automatisme des Brutes. Un Animal

dont chaque morceau devient lui-même un Animal pareil au premier ne semble pas devoir appartenir à la Classe des Etres mixtes. Comment l'Ame d'un tel Animal pourroit-elle être divisée ? comment pourroit-elle se retrouver entiere dans chaque morceau ? comment ces morceaux, encore informes ou dans lesquels la régénération n'a pas achevé de se faire, montreht-ils les mêmes inclinations que l'Animal entier ?

Le Polype peut être greffé sur lui-même ou sur un Polype de son espece. Peut-on greffer des Ames ? que devient donc l'Ame du Sujet ou celle de la Greffe ? quel est ici le siege de la Personnalité ?

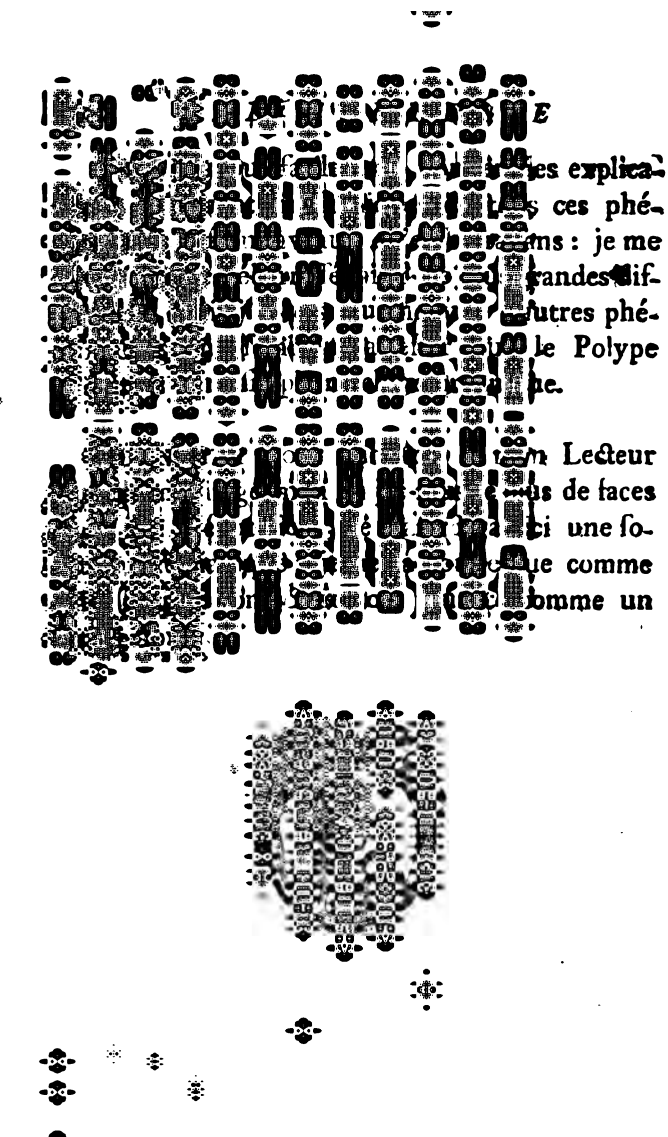
En refendant le Polype d'une certaine maniere on en fait une Hydre à plusieurs têtes : y a-t-il une Ame individuelle dans chacune de ces têtes ? y a-t-il ici autant de Personnes distinctes que de têtes ? (1)

Toutes ces questions & une foule d'autres

(1) Consultez sur tout ceci le Chap. XI du T. I, & le Chap. II du Tom. II des *Consid. sur les Corps organ.* ou les Chap. IX & XV de la Part. VIII, & le Chap. I de la Partie IX de la *Cont. de la Nature.*

que le Polype fait naître paroissent au premier coup-d'œil autant d'énigmes indéchiffrables. Je n'ai pas la présomption de prétendre les avoir déchiffrées. Mais, j'ai essayé de poser quelques principes physiques & psychologiques qui m'ont semblé propres à répandre une foible lueur dans ces épaisses ténebres. (2) Peut-être aurois-je mieux fait de ne point tenter de sonder ces profonds mysteres; mais j'avouerai ingénument que mon but étoit principalement de montrer au moins que la découverte du Polype ne favorise pas le moins du monde le matérialisme. Si l'on veut bien méditer mes principes & se rendre attentif à leur enchaînement & à leurs conséquences naturelles, je me flatte qu'on ne jugera pas que que j'aie déraisonné sur cette ténébreuse matiere. Je ne sais même si on ne sera pas un peu surpris que j'aie pu me rendre assez clair pour faire entendre facilement ma pensée. Je n'ai eu ici d'autre guide que mes propres méditations, & tout mon mérite n'a consisté qu'à ne point abandonner le fil, à la vérité fort délié, que j'avois en main.

[2] On peut voir l'exposition de ces principes & leur application aux cas les plus embarrassans, Chap. III T. II des *Corps org.*



es explica-
ces phé-
ns : je me
randes dif-
utres phé-
le Polype
he.

Lecteur
de faces
ci une so-
ue comme
omme un

CHAPITRE II.

Explication des phénomenes du Polype par la seule Irritabilité

Réflexions sur la Vitalité.

J'AI raconté dans la Partie II. de mon *Traité d'Insectologie*, Obs. XIV, les mouvemens si remarquables que se donnoient des morceaux de certains Vers d'eau douce que j'ai multipliés de bouture. (1) J'ai dit, que des Vers de cette Espece, *auxquels j'avois coupé la tête, alloient en avant à peu près comme si rien ne leur eût manqué; qu'ils sembloient chercher à se cacher; qu'ils savoient se détourner à la rencontre de quelque obstacle; &c.* En rappellant ce fait dans l'Article CCXXXV des *Considérations sur les Corps organisés*, j'ai ajouté ce qui suit.

" CEUX de mes Lecteurs qui ont lu les beaux „ Mémoires de Mr. de HALLER sur l'*Irritabi-* „ *lité* entrevoient déja ce qu'on peut dire pour

(1) Voyez la *Contemplation de la Nature*; Part. VIII, Chap. X, où je donne une légere idée de la structure de ces Vers.

„ tâcher de résoudre la difficulté dont il s'agit
„ ici. On sait que l'Irritabilité est cette Proprié-
„ té de la fibre musculaire en vertu de laquelle
„ elle se contracte d'elle-même à l'attouchement
„ de tout corps, soit solide soit fluide. C'est
„ par elle que le cœur détaché de la poitrine
„ continue quelque tems à battre. C'est par elle
„ que les intestins séparés du bas-ventre & par-
„ tagés en plusieurs portions comme nos Vers,
„ continuent pendant un tems à exercer leur
„ mouvement péristaltique. C'est par elle enfin,
„ que les membres de quantité d'Animaux con-
„ tinuent à se mouvoir après avoir été séparés
„ de leur tronc. Dira-t-on que ces portions d'in-
„ testins qu'on voit ramper sur une table com-
„ me des Vers sont mises en mouvement par
„ une Ame qui réside dans leurs membranes?
„ Admettra-t-on aussi une Ame dans la queue
„ du Lézard pour rendre raison des mouve-
„ mens si vifs & si durables qu'on y observe
„ après qu'on l'a coupée? Voudra-t-on encore
„ que ce soit une Ame logée dans l'aiguillon de
„ la Guêpe, qui le darde au dehors assez long-
„ tems après que le Ventre a été séparé du
„ corselet? Assurément ces faits sont bien aussi
„ singuliers & aussi embarrassans que ceux que
„ j'ai rapportés dans le passage cité ci-dessus;

„ qui ne voit pourtant que les uns & les autres „ ne sont que les résultats d'une méchanique „ secrete? Mr. de HALLER a prouvé que le cœur „ séparé de la poitrine cesse de battre dès qu'on „ purge les ventricules du peu de sang qu'ils „ renfermoient encore: l'Irritabilité, cette For- „ ce dont la nature nous est inconnue, n'agit „ plus alors; rien ne l'excite. C'est donc par „ les contractions que l'attouchement d'un corps „ étranger produit dans les fibres musculaires „ de nos Vers, dans celles des portions d'in- „ testins, dans celles de la queue du Lézard, „ &c. que s'operent ces mouvemens qui nous „ paroissent volontaires & qui ne sont pour- „ tant que purement machinaux. La Machine „ est montée pour les exécuter & elle les exé- „ cute dès qu'elle est mise en jeu. „

Je suppose à présent qu'on n'a pas oublié que le Corps du Polype a la forme d'un petit boyau. (2) Quand on partage ce boyau transversalement dans le milieu de sa longueur, la moitié postérieure est un boyau plus court. Ce boyau est aveugle; je veux dire, qu'il n'est ouvert que par son bout antérieur. Si l'on présente à

(2) *Corps org.* Art. CCV. *Contemplation*, Partie IX, Chap. I.

ce bout antérieur quelque Proie; par exemple, un petit Ver vivant, le boyau fera effort pour l'engloutir, & il y parviendra peu à peu, &c.

Voila donc une moitié de Polype, non-régénérée, qui paroît avoir les mêmes inclinations qu'un Polype parfait & s'acquitter d'une de ses fonctions les plus essentielles.

Que faut-il donc penser de l'Ame du Polype & du Siege qu'elle y occupe? ne diroit-on pas que cette Ame réside universellement dans tout le Corps?

Je conviens sans peine que la difficulté est très-grande: mais est-elle absolument irrésoluble? l'Irritabilité ne fourniroit-elle point un moyen de la résoudre? Il est démontré que tout le Corps du Polype est très-irritable. Cette moitié de Polype qui *dévore* des Proies, & qui n'est exactement que la moitié inférieure d'un petit sac charnu ou plutôt gélatineux; cette moitié, dis-je, ne seroit-elle point irritée par l'attouchement & par l'agitation de la Proie? les mouvemens que cette irritation occasioneroit dans les bords de l'ouverture du sac ne conduiroient-ils point par une suite naturelle du jeu des parties à cette opération que nous nommons la *déglu-*

tition? A l'égard de la digestion elle n'a rien du tout d'embarrassant & l'on voit assez qu'elle peut se réduire, comme bien d'autres fonctions vitales, à un pur méchanisme.

C'est donc proprement la déglutition qui est ici le point le plus difficile à expliquer. Mais, qu'on y prenne garde; il n'est sûrement pas plus difficile à expliquer que les mouvemens du cœur d'un grand Animal après que ce muscle si irritable a été séparé de la Poitrine. L'espece de Faculté loco-motive dont jouissent des morceaux d'intestins coupés récemment, semble bien plus embarrassante encore, & s'explique pourtant de la maniere la plus heureuse par le seul secours de l'Irritabilité. (3) J'invite mon Lecteur à relire avec attention ce passage du Livre des *Corps organisés* que je transcrivois il n'y a qu'un moment. Il ne faut pas accroître les difficultés en accroissant le merveilleux.

Il ne seroit pas même impossible que le Polype tout entier ne fût qu'un Corps organisé simplement irritable. L'extension si considérable de ses bras pourroit n'être qu'un relâchement

[3] Consultez sur l'*Irritabilité* le Chap. XXXIII de la Part. X de la *Contempl.*

extrême de ces parties. L'attouchement des Proies pourroit y exciter des contractions au moyen desquelles ces bras ou ces fils si déliés s'entortilleroient autour de la Proie, se raccourciroient de plus en plus & porteroient cette Proie à la bouche. Celle-ci éprouveroit des contractions ou des mouvemens analogues. La Proie seroit engloutie, digérée, & le résidu rejeté par le même méchanisme.

CETTE application de l'Irritabilité au Polype me fait naître quelques réflexions sur la *Vitalité.* Nous observons des gradations dans les trois regnes: (4) la Nature ne passeroit-elle point des Etres organisés inanimés aux Etres organisés animés, par des Etres simplement vitaux; je veux dire, par des Etres organisés simplement irritables? Dans ces Etres mitoyens l'Irritabilité constitueroit seule le Principe de la vie. L'action continuelle des liquides sur les solides irritables imprimeroit à ces derniers les divers mouvemens qui caractériseroient cette sorte de vie. Ce seroit de cette vie dont le Polype jouiroit au moins tandis qu'il demeureroit mutilé. Elle appartiendroit peut-être encore à quantité d'autres Especes de Polypes qui paroissent

[4] Part. II, III, IV de la *Contempl.*

des Animaux beaucoup plus déguisés; tels que les Polypes *à bouquet*, (5) les Polypes *en nasse*; (6) ceux *en entonnoir*, (7) ceux *des infusions*, (8) & bien d'autres Etres organisés microscopiques.

[5] *Corps organisés*; Art. CXCIX, CCI, CCCXIX, CCXX. *Contempl.* Part. VIII, Chap. XI.

[6] *Cont.* Part. VIII, Chap. XIII.

(7) *Corps organisés*; Article CC. *Contemplation*; Partie VIII, Chap. XII.

(8) Voyez la curieuse *Dissertation* de M. WRISBERG, Professeur d'Anatomie dans l'Académie de Gottingue & habile Observateur. Cette Dissertation, qui est toute entiere sur les Animalcules des infusions, présente bien des particularités intéressantes, qui prouvent la sagacité de l'Observateur.



CHAPITRE III.

Réflexions sur le Monde microscopique.

QUOIQUE le monde microscopique ne nous soit pas plus connu que les Terres australes de notre Globe, nous en connoissons cependant assez pour concevoir les plus grandes idées des merveilles qu'il recele, & pour être profondément étonnés de la variété presqu'infinie des Modeles sur lesquels l'Animalité a été travaillée. Les Voyageurs qui ont côtoyé les rives de ce Monde microscopique y ont découvert des Habitans dont les figures, les habillemens & les procédés ne ressemblent à rien de tout ce qui nous étoit connu. Ils n'ont pas même toujours trouvé des termes pour exprimer clairement ce qu'ils appercevoient au bout de leurs Lunettes. Il leur est arrivé, en quelque sorte, ce qui arriveroit à un Habitant de la Terre qui seroit transporté dans la Lune : comme il manqueroit d'idées analogues, il seroit privé de ces termes de comparaison qui aident à peindre les Objets.

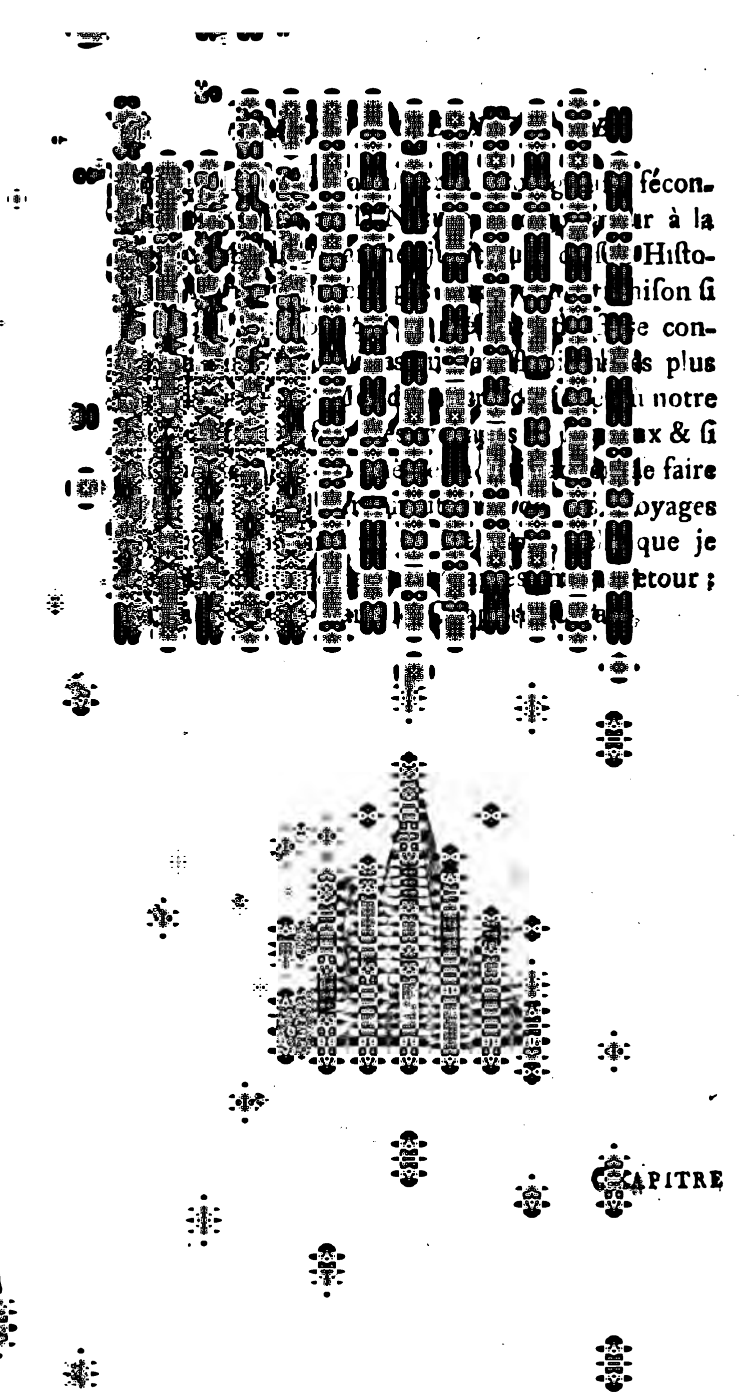
LE Polype à bras nous avoit déja beaucoup

étonné par ses ressemblances avec la Plante & par la singularité de sa structure. Nous n'imaginions pas qu'il existoit bien d'autres Animaux de la même Classe beaucoup plus travestis encore, & dont nous n'aurions jamais deviné les formes & la multiplication. Les Polypes dont je parle sont un des grands prodiges du Monde microscopique : ils ont été nommés des Polypes *à bouquet*, & cette dénomination rend heureusement leurs apparences extérieures. Je les ai décrits fort au long dans mes deux derniers Ouvrages d'après le sage & célebre Observateur qui nous les a fait connoître (1). J'ai encore décrit d'après lui, d'autres Especes de Polypes microscopiques, qui n'offrent pas des particularités moins étranges (2) ni moins propres à perfectionner la Logique du Naturaliste.

Si cet excellent Observateur qui a enrichi l'Histoire naturelle de vérités si neuves & si imprévues, cédoit enfin aux pressantes invitations que je ne cesse de lui faire de publier la suite de ses découvertes, le Public y trouveroit de

(1) *Contempl.* Part. VIII, Chap. XI.

[2] Les Polypes *en entonnoir*, & les Polypes *en masse*. *Contemplation*; Part. VIII, Chap. XII & XIII.



fécon-
r à la
Histo-
nison si
e con-
s plus
notre
x & si
le faire
oyages
que je
etour ;

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Nouveaux Etres microscopiques :

Les Tubiformes, *les* Tænia, *les* Navettes.

LEs Ruisseaux, les Mares, les Etangs fourmillent dans certains tems d'une multitude d'Especes différentes de très-petits Polypes & d'Etres microscopiques qui n'ont point encore de nom. Une feuille, un brin d'Herbe, un fragment de bois pourri tiré au hasard du fond d'un Ruisseau & mis dans un Poudrier (1) plein d'eau, est un petit Monde pour l'Observateur qui sait le voir. Mr. TREMBLEY m'a montré au Microscope le 12 de Novembre 1765, un de ces Etres invisibles à l'œil nud & sans nom, dont je vais tâcher de donner une idée d'après ce que j'ai

[1] LES Naturalistes donnent le nom de *Poudriers* à certains vases d'un Verre blanc, dans lesquels ils renferment les Insectes pour les étudier plus commodément. Ces pots de verre blanc, de figure cylindrique, où l'on renferme des confitures, sont des especes de Poudriers.

vu moi-même (2) & d'après ce que Mr. TREMBLEY m'en a rapporté.

CET Etre microſcopique ne reſſemble pas mal à un très-petit Tube, & je lui donnerois volontiers le nom de *Tubiforme*. Il eſt fort tranſparent. A l'ordinaire il eſt fixé par une de ſes extrémités ſur quelqu'appui. L'autre extrémité ſe termine quelquefois en pointe mouſſe; d'autrefois elle ſemble coupée net; on croit même y appercevoir une ouverture, comme ſeroit celle d'un Tube capillaire.

CET Etre ſingulier eſt ordinairement immobile; il lui arrive cependant de tems en tems de ſe balancer ou de vibrer aſſez lentement. Il fait plus; il vient à ſe détacher de l'appui & à nager de côté & d'autre, tantôt dans une poſition verticale, tantôt plus ou moins oblique à l'Horizon, quelquefois horizontale, ſans qu'on

[2] IL y avoit bien long-tems que je n'avois eu le plaiſir de fixer l'œil à un microſcope : j'ai dit ailleurs combien cet Inſtrument avoit fatigué & affoibli ma vue : c'étoit, en quelque ſorte, pour moi une renaiſſance que de me retrouver cloué à un Microſcope. J'ajouterai néanmoins, que malgré tout le mal qu'il m'a fait j'ai encore la vue aſſez bonne de près pour compter les œufs d'une Puce ſans le ſecours d'aucun verre.

puiſſe découvrir comment il exécute de pareils mouvemens. S'il rencontre dans ſa courſe le tranchant d'une feuille ou quelque fil, même très-délié, on le voit avec ſurpriſe s'y fixer par une de ſes extrémités, s'y implanter comme une quille. Son adhérence à l'appui, dont la maniere nous eſt inconnue, eſt aſſez forte pour qu'il ſoit en état de réſiſter aux mouvemens qu'on imprime à l'appui ou à l'eau.

Mr. Trembley qui avoit obſervé ces *Tubiformes* il y avoit plus de 20 ans, mais qui n'avoit pu alors les étudier, a découvert dans l'Automne de 1765 une de leurs manieres de multiplier, & je l'ai obſervée moi-même à ſon Microſcope. Voici en abrégé comment la choſe ſe paſſe.

On apperçoit d'abord le long du Tubiforme un trait fort délié, qui ſemble le partager par le milieu ſuivant ſa longueur. Ce trait ſe renforce de plus en plus; il paroît plus profond, plus tranché; enfin, il paroît double. On reconnoît que cette apparence d'un double trait eſt produite par la diviſion actuelle de deux moitiés longitudinales du Tubiforme. On s'en aſſure en continuant d'obſerver : on voit les deux moitiés tendre continuellement à ſe ſéparer l'une

de l'autre. Tandis qu'elles ſont encore paralleles ou appliquées l'une à l'autre, le Tubiforme paroît amplifié; ſon diametre eſt double ou à-peu-près de celui d'un Tubiforme qui ne multiplie pas actuellement. Bientôt le parallélisme ceſſe; les deux moitiés commencent à s'écarter l'une de l'autre, tantôt par l'extrémité ſupérieure, tantôt par l'inférieure. La ſéparation s'accroît peu à peu, & le Tubiforme ſemble s'ouvrir comme un Compas. Lorſqu'il eſt entiérement ouvert, on voit deux Tubiformes inclinés l'un à l'autre comme les jambes d'un Compas, & qui ſont encore unis par une de leurs extrémités. Cette diviſion naturelle s'acheve au bout de quelques heures.

Si l'on compare cette maniere de multiplier des Tubiformes avec celle des Polypes à bouquet, (3) on leur trouvera de grands rapports. Mais, la premiere differe de la ſeconde par une particularité eſſentielle; le Polype à bouquet ſe contracte avant que de ſe partager; & le Tubiforme ne paroît point du tout ſe contracter avant que de ſe diviſer.

On comprend bien que chaque moitié du

(3) Conſultez le Chap. XI de la Part. VIII de la *Contemplation de la Nature*.

Tubiforme qui vient de ſe partager, & qui eſt devenue elle-même un Tubiforme parfait, peut ſe partager à ſon tour, & elle ſe partage en effet.

De ces diviſions naturelles & ſucceſſives naiſſent des Grouppes plus ou moins nombreux de Tubiformes: auſſi ces Etres ſinguliers ſont-ils fort multipliés dans les Eaux.

Parmi ces Tubiformes on en remarque de beaucoup plus courts les uns que les autres; ce qui porteroit à ſoupçonner qu'ils ſe diviſent encore tranſverſalement.

J'ajouterai que les Grouppes qu'ils compoſent m'ont paru réveiller dans l'Eſprit l'image de certaines Concrétions ſalines ou cryſtallines.

Mr. Trembley m'a montré au Microſcope d'autres Etres aquatiques dont la figure imite extrêmement en petit celle du *Tænia*. J'ai diſtingué aſſez nettement deux Eſpeces de ces Etres: peut-être néanmoins ne ſont-ce là que de pures variétés. Quoi qu'il en ſoit; la premiere Eſpece, qui m'a paru fort longue, alloit en s'effilant vers une de ſes extrémités. J'y appercevois çà & là des traits tranſverſaux aſſez eſpacés, & qui ne reſſembloient pas mal aux inciſions

annulaires de cette Espece de Tænia que j'ai nommée *à anneaux longs*. [4] Je n'ai remarqué aucun mouvement dans cette sorte de *Tænia microscopique*. L'autre Espece m'a paru fort courte, & beaucoup plus applatie. Les traits transversaux étoient si serrés, si rapprochés les uns des autres, qu'ils sembloient se confondre. Ces Etres n'avoient qu'une demi transparence; & on juge bien qu'on ne découvroit point entre les traits transversaux cette sorte de travail qui se fait beaucoup remarquer dans cette Espece de Tænia dont j'ai donné la description. On pourroit conjecturer avec quelque vraisemblance que le Tænia microscopique se multiplie en se divisant transversalement ou par anneaux.

J'AI dit en parlant des Tubiformes, qu'ils se partagent sans *se contracter*. Mr. TREMBLEY a observé un autre Être microscopique qui multiplie en se partageant de la même maniere. Il ressemble assez à la navette d'un Tisseran. Il est

(4) *Dissertation sur le Tænia, &c. Oeuvres*, Tom. III 8vo. Dans la question III de cette Dissertation j'ai indiqué les caracteres qui m'ont paru propres à distinguer deux Especes de Tænia. Un de ces caracteres consiste dans la longueur respective des anneaux. J'ai donc nommé une des Especes le Tænia à *anneaux longs*: l'autre le Tænia à *anneaux courts*.

porté ſur un pédicule comme les Cloches d'un Polype à bouquet. Il ſe diviſe par le milieu ſuivant ſa longueur; en ſorte qu'après cette diviſion naturelle on voit deux *Navettes* ſur un même pédicule. Chaque Navette abandonne enſuite le pédicule & va s'établir ailleurs.

TOUS ces Etres microſcopiques ſont d'une petiteſſe qui ne nous permet guere que de nous aſſurer de leur exiſtence & qui nous laiſſe dans de profondes ténebres ſur leur véritable nature. Nous ne ſommes un peu fondés à les juger des Animalcules que ſur l'analogie de leur multiplication aves celle des plus grands Polypes à bouquet.

A PROPOS des Polypes *à bouquet*, Mr. TREMBLEY m'en a fait voir au Microſcope qui m'ont paru d'une petiteſſe prodigieuſe: on pourroit les comparer à un amas de très-petits grains de Cryſtal. Ils en ont tout l'éclat.

QUELLE foule de merveilles ne recelent donc point une Mare ou un Ruiſſeau, & combien l'Echelle des Etres organiſés eſt-elle étendue! Combien nos connoiſſances ſur le Regne animal & en général ſur le Syſtême organique ſont-

elles imparfaites ! Je ne l'ai pas dit encore assez (5). Combien est-il utile que nous nous pénétrions fortement du sentiment de notre ignorance pour être plus réservés à prononcer sur les voies de l'AUTEUR de la Nature (6) !

CHAPITRE V.

Pensées au sujet des Êtres microscopiques.

QUAND on n'a pas observé soi-même la Nature, on se livre facilement aux premieres idées qui s'offrent à l'Esprit sur certaines Productions qui paroissent s'éloigner beaucoup de celles qu'on connoit le plus. C'est ainsi qu'un Physicien qui n'auroit jamais vu de Polypes ni aucun de ces Etres microscopiques dont je viens de parler admettroit aisément que ces Etres sont simplement irritables ou vitaux. Cette hypothese lui plairoit même d'autant plus qu'elle lui paroîtroit

(5) Voyez sur-tout la Partie XII de cette *Palingénésie*.

(6) Consultez encore les Chap. XVI, XVII de la Partie VIII de la *Contempl.*

plus commode. Mais, si ce Physicien venoit une fois à observer ces différens Etres & tous ceux qui leur sont analogues; s'il les étudioit long-tems; s'il suivoit avec soin les procédés & les mouvemens divers par lesquels ils semblent pourvoir à leur conservation; je doute qu'il hésitât beaucoup à les ranger parmi les Animaux. (1)

[1] LES Animalcules des infusions sont bien propres à confirmer ceci. Il faut lire dans l'excellente *Dissertation* Italienne de M. l'Abbé SPALLANZANI sur ces Animalcules, publiée en 1765, ce qu'il raconte de leur structure, de leur mouvemens, de leur instinct. Il en a découvert de plusieurs Especes, toutes assez caractérisées. La plupart ont une figure arrondie & applatie. Ils ont une sorte de bec plus ou moins alongé. Ils sont transparens, & leur transparence permet de découvrir dans leur intérieur un amas de très-petits globules qui dans quelques-uns semblent arrangés avec art. D'autres Animalcules ont des figures fort alongées & qui tiennent plus ou moins de celle d'un très-petit Ver. On apperçoit dans leur intérieur une sorte de canal qu'on soupçonneroit analogue à l'estomac & aux intestins.

A l'égard de leurs mouvemens & de leur instinct, je ne saurois mieux faire que de transcrire ici ce que l'habile Observateur en rapporte lui-même dans son second Chapitre.

« Le propre de ces Animaux étoit de s'élancer avec avi-
» dité sur les petites parcelles qui se détachent lentement
» des semences dans les infusions. Mais on remarque outre
» cela une particularité qui n'est pas à négliger : c'est que

Je ne prononcerai point néanmoins sur la *nature* de ces Etres microscopiques & sur celle de quantité d'autres Etres qui paroissent s'en rapprocher plus ou moins. Le terme très-géné-

„ ces Animaux savent se détourner avec beaucoup d'adresse „ des obstacles qu'ils rencontrent, & même s'éviter entr'eux. „ J'en ai vu des centaines, renfermés dans le plus petit es- „ pace, se mouvoir à l'ordinaire, & ne jamais se heurter l'un „ l'autre en marchant. Souvent même il leur arrivoit de chan- „ ger brusquement de direction ou d'en prendre une diamé- „ tralement opposée à celle qu'ils avoient prise d'abord; cepen- „ dant je ne me suis jamais apperçu, du moins d'une maniere „ sensible, qu'ils aient été donner de la tête contre les corps „ qui se trouvoient sur leur route. J'ai plié la petite lame de „ verre qui soutient la goutte d'eau de l'infusion, afin de „ faire descendre la liqueur dans cette courbure; & je les „ ai vu alors descendre vers le fond, mais sans être plus gê- „ nés dans leurs mouvemens que les Poissons qui nagent „ contre le courant de l'eau. „

„ . . . Lorsque la liqueur est sur le point de s'évaporer „ entiérement, on a beaucoup de plaisir à voir ces petits Etres „ & sur-tout les plus robustes d'entr'eux, se tourmenter, „ faire des culbutes sur la tête, s'agiter en rond, rallentir „ leur agitation par degrés, & enfin se trouvant à sec, s'ar- „ rêter sur le champ & expirer. „

Le judicieux Auteur conclut de la maniere qui suit. " On „ devroit, je crois, conclure de toutes les Observations que „ j'ai faites jusqu'ici, que les mouvemens ordinaires de nos

ral d'*Etres* par lequel je les désigne, indique assez que je ne veux point décider de ce qu'ils sont ou ne sont pas. Mais, j'avouerai que j'aurois plus de penchant à les regarder comme de véritables Animaux.

Nous ne saurions assigner le point précis où finit l'Echelle de l'Animalité. Nous avons vu dans

„ Animalcules aquatiques ne sont point purement méchani-
„ ques, mais vraiment réguliers, produits par un principe
„ intérieur & spontané, & qu'il faut placer ces Etres dans
„ la Classe des Animaux vivans, non pas assurément d'une
„ maniere impropre & figurée; mais en parlant rigoureuse-
„ ment & dans le vrai. „

“ En effet, cette maniere de s'observer avec l'œil, de bec-
„ queter doucement les parcelles des Végétaux dispersés dan
„ l'infusion, de se réunir lorsque le fluide se desseche, de
„ s'attrouper dans les endroits où l'évaporation est plus lente,
„ de passer du repos à un mouvement rapide sans y être dé-
„ terminés par aucune impulsion étrangere, de nager contre
„ l'effort du courant, de savoir adroitement éviter les obs-
„ tacles & s'éviter eux-mêmes en marchant, enfin, cette
„ faculté de changer brusquement de direction & d'en prendre
„ même une toute opposée, sont autant de signes évidens &
„ incontestables d'un tel principe. „

Voyez dans le Chap. XIX de la Part. VIII de la *Contemplation* les nouvelles observations de l'Auteur sur les Animalcules dont il s'agit.

la Partie IV de cette *Palingénésie*, qu'il n'est point du tout démontré que les Plantes soient absolument insensibles : si elles ne l'étoient point en effet, l'Echelle de l'Animalité se prolongeroit fort au-delà du point où nous présumions qu'elle finissoit. La Nature est comme cette image que présente le Prisme : tout y est nuancé à l'indéfini. " Nous traçons des lignes sur cette image, „ disois-je en terminant mon *Parallele des Plantes & des Animaux*; (2) & nous appellons „ cela faire des *Genres* & des *Classes*. Nous n'appercevons que les teintes dominantes, & les „ nuances délicates nous échappent. Les Plantes & les Animaux ne sont que des modifications de la Matiere organisée. Ils participent „ tous à une même essence, & l'Attribut distinctif nous est inconnu. "

En effet; pour que nous pussions assigner le point précis où l'Echelle de l'Animalité expire, il faudroit que nous pussions prouver qu'il existe une organisation qui répugne essentiellement à toute Union avec une Ame ou un Principe immatériel & sentant. Et pour que nous pussions

(2) *Contemplation de la Nature*, Part. X.

prouver cela, il faudroit que nous connussions à fond toutes les modifications de la Substance matérielle organique & toutes celles de la Substance immatérielle sentante. Je ne dis pas assez; il faudroit encore que nous connussions la nature intime des deux Substances.

Supposons qu'un habile Naturaliste prétende avoir découvert un caractere distinctif de la Plante & de l'Animal: supposons que ce caractere est très-marqué: ne resteroit-il pas toujours la plus grande incertitude sur son universalité. Ne faudroit-il pas que ce Naturaliste eût fait le dénombrement le plus exact de toutes les Especes de Plantes & de toutes les Especes d'Animaux, pour qu'il pût être sûr de la réalité de ce caractere? & où seroit le Naturaliste aussi sage qu'instruit, qui oseroit se flatter de connoître toutes les Especes des Etres organisés?

Nous ne savons pas mieux où finit l'Organisation que nous ne savons où finit l'Animalité. Nous ne connoissons point la limite qui sépare l'accroissement pour intussusception de l'accroissement par apposition. Mais, nous entrevoyons assez qu'une sorte d'apposition intervient dans le premier, puisqu'il résulte essentiellement de l'application successive de matieres

étrangeres à un fond primordial. (3) Ces deux manieres de croître ont donc quelque chose de commun: elle ne sont donc pas fort éloignées l'une de l'autre. Le Végétal paroissoit bien aussi éloigné de l'Animal, lorsque le Polype est venu les rapprocher. Est-il impossible qu'on découvre un jour quelque Production qui rapprochera de même le Végétal du Minéral, l'intussusception de l'apposition?

Je ne veux ni organiser tout ni animaliser tout: mais, je ne veux pas qu'on s'imagine que ce qui ne paroît point organisé n'est point du tout organisé, & que ce qui ne paroît point Animal n'est point du tout Animal.

Si donc nous ne découvrons aucune raison philosophique de borner l'Echelle de l'Animalité à telle ou telle Production; s'il est très-raisonnable de ne prétendre point renfermer la Nature dans l'étroite capacité de notre Cervelet; s'il est aussi satisfaisant que raisonnable de penser que les Etres sentans ont été le plus multipliés qu'il étoit possible; nous préférerons d'admettre que tous ces Etres mouvans qui peuplent le Monde microscopique sont doués de vie & de

(1) Consultez ici la Part. XI de cette *Paling.*

ſentiment. Et ſi nous admettons encore, au moins comme probable, que la MAIN ADORABLE QUI les a formés, les deſtine à une beaucoup plus grande perfection, le Tableau de l'Animalité s'embellira de plus en plus & nous offrira la Perſpective la plus raviſſante & la mieux proportionnée aux idées ſublimes que nous devons nous former de la SUPREME BIENFAISANCE.

COMMENT un Philoſophe dont le Cœur eſt auſſi bien fait que l'Eſprit, ne ſe plairoit-il point à conſidérer ces nombreuſes Familles d'Animaux répandues dans toutes les Parties de notre Globe, comme autant d'ordres différens d'Intelligences ſubalternes, déguiſées pour un tems ſous des formes très-différentes de celles qu'elles revêtiront un jour, & ſous leſquelles elles déploieront ces admirables Facultés dont elles ne nous donnent à préſent que de foibles indices? Le moindre des Etres microſcopiques devient ainſi à mes yeux un Etre preſque reſpectable: ma Raiſon ſe plait à percer cette écorce qui cache ſa véritable nature, & à contempler dans cet Etre, ſi chétif en apparence, les libéralités infinies de l'ETRE DES ETRES.

CHAPITRE VI.

Le Droit de la Nature.

L'Homme moral.

LORSQU'ON étudie la nature de l'Homme, on ne tarde pas à découvrir que cet Etre si excellent a des rapports de divers genres avec tous les Etres qui l'environnent.

DE ces rapports, comme d'une Source féconde, découle l'importante Théorie des Loix naturelles de l'Homme.

LES Loix naturelles sont donc les résultats des rapports que l'Homme soutient avec les divers Etres : (1) définition plus philosophique que celles de la plupart des Jurisconsultes & des Moralistes.

L'HOMME parvient par sa Raison à la connoissance de ces rapports divers. C'est en étudiant

(1) *Essai anal. sur les Facultés de l'Ame.* §. 40, 272. Part. VIII de cette *Paling.*

sa propre nature & celle des Etres qui l'environnent, qu'il démêle les liaisons qu'il a avec ces Etres & que ces Etres ont avec lui.

CETTE connoissance est celle qu'il lui importe le plus d'acquérir, parce que c'est uniquement sur elle que repose son véritable bonheur.

CE seroit la chose la plus contraire à la Nature, que l'Homme pût être *véritablement* heureux en violant les Loix du Monde qu'il habite : c'est que ce sont ces Loix mêmes qui peuvent seules conserver & perfectionner son Etre.

L'HOMME assujetti à ces Loix par son CRE'ATEUR, aspireroit-il donc en insensé au privilege d'être intempérant impunément, & prétendroit-il changer les rapports établis entre son estomac & les alimens nécessaires à sa conservation ?

IL y a donc dans la Nature un Ordre préétabli, dont la fin est le plus grand bonheur possible des Etres sentans & des Etres intelligens.

L'ETRE intelligent & moral connoît cet ordre & s'y conforme. Il le connoît d'autant mieux

qu'il est plus intelligent. Il s'y conforme avec d'autant plus d'exactitude qu'il est plus moral.

La moralité consiste donc essentiellement dans la conformité des jugemens & des actions de l'Homme avec l'Ordre établi ou ce qui revient au même, avec l'Etat des Choses.

L'Etat des Choses est proprement leur nature particuliere & leurs relations.

L'Homme moral en usera donc à l'égard de chaque Etre relativement à la nature propre de cet Etre & à ses rapports.

L'Homme choqueroit donc la moralité s'il traitoit un Etre sentant comme un Etre insensible, un Animal comme un caillou.

Le Droit naturel, qui est le Systême des Loix de la Nature, s'étend donc à tous les Etres avec lesquels l'Homme a des rapports.

Ce Droit embrasse donc dans sa sphere les Substances inanimées comme les Substances animées. Il ne laisse aucune action de l'Homme dans une indétermination proprement dite. Il les régit toutes. Il ne regle pas moins la conduite de

l'Homme à l'égard d'un Atome vivant qu'à l'égard de son Semblable.

L'HOMME vraiment moral tâchera donc de ne rien faire dont il ne puisse se rendre raison à lui-même. Toutes ses actions seront plus ou moins réfléchies. Moins l'Homme est intelligent & moral & plus il produit de ces actions qu'il lui plait de nommer *indifférentes*.

CONCEVONS donc que plus un Etre intelligent est parfait, & moins il produit de ces actions qu'on peut nommer *indifférentes*. Il y a, sans doute, quelque part dans l'Univers des Etres intelligens si parfaits ; je dirai si réfléchis, que leurs moindres actions ont un but & le meilleur but.

VOILA une foible esquisse d'un Droit de la Nature qui n'est pas précisément celui qu'on a coutume d'enseigner dans les Ecoles : mais pourquoi rester au-dessous de son Sujet, & limiter l'Etre de l'Homme, dont la sphere enveloppe la Nature entiere ?

SI ce *Droit* lie l'Homme aux moindres Substances, comme à lui-même & à ses Semblables, quelle multitude de liaisons n'établit-il point

entre l'Homme & ſon CRÉATEUR! Combien ces liaiſons annoncent-elles l'excellence de l'Homme & ſa ſuprême élévation ſur tous les Animaux!

L'HOMME, enrichi de la Connoiſſance des la Nature [2] & de celle de ſon DIVIN AUTEUR, puiſera dans ces Connoiſſances ſublimes des principes invariables de conduite qui dirigeront toutes ſes actions au but le plus raiſonnable & le plus noble.

L'HOMME, appellé par la prééminence de ſes Facultés à dominer ſur tous les Etres terreſtres, ne violera point les Loix fondamentales de ſon Empire. Il reſpectera les droits & les privileges de chaque Etre. Il fera du bien à tous quand il ne ſera forcé de faire du mal à aucun. Il ne ſera jamais Tyran; il ſera toujours Monarque.

LE ſceptre du Dominateur des Etres terreſ-

(2) CE que je dis ici de la Connoiſſance de la Nature, n'eſt point oppoſé à ce que j'ai dit dans les Parties XII & XIII, de l'imperfection & des bornes de cette Connoiſſance. J'ai montré à la fin de la Part. XIII, que notre Connoiſſance eſt proportionnée à nos vrais beſoins, & j'ai indiqué quels ſont ces beſoins. Parce que nous ignorons beaucoup, il ne s'enſuit pas que nous n'en ſachions point aſſez pour être heureux, c'eſt-à-dire, vertueux.

tres ſera donc un ſceptre de juſtice & d'équité. Il exercera en Monarque ſon droit de vie & de mort ſur les Animaux. Il ne les fera point ſouffrir ſans raiſon & abrégera leurs ſouffrances lorſqu'il ſera obligé de les immoler à ſes beſoins, à ſa ſûreté ou à ſon inſtruction. Humain & bienfaiſant par principes autant que par ſentiment, il adoucira leur ſervitude, modérera leur travail, ſoulagera leurs maux, & n'endurcira jamais ſon cœur à la voix touchante de la compaſſion. Il ne regardera point comme une action purement indifférente d'écraſer un Moucheron qui ne lui fait & ne peut lui faire aucun mal. Comme il ſait que ce Moucheron eſt un Etre ſenſible qui goûte à ſa maniere les douceurs de l'exiſtence, il ne le privera point de la vie par plaiſir, par caprice ou ſans réflexion : il reſpectera en lui la MAIN QUI l'a formé, & n'abuſera point de ſa ſupériorité ſur un Etre que ſon ſouffle pourroit détruire.



CHAPITRE VII.

Suite du même sujet.

Du Droit de l'Homme sur les Animaux.

JE l'ai dit; l'Homme intelligent & moral se conforme à la nature & aux relations des Etres. Il ne les confond point quand il peut les distinguer, & il s'applique à les distinguer. Ainsi, dès que l'expérience & le raisonnement lui rendent probable que tel ou tel Etre est doué de Sentiment, il en agit à l'égard de cet Etre conformément aux rapports naturels que la Sensibilité met entre l'Homme & tous les Etres qui participent, comme lui, à cette noble prérogative. Il est Homme; tout ce qui respire peut intéresser son humanité. Il est un Etre moral; les jugemens de sa Raison éclairée sont pour lui des Loix, parce qu'ils sont les Résultats de la connoissance qu'il a de l'Ordre établi. Il est ainsi à lui même sa propre Loi: & quand il n'auroit point de SUPÉRIEUR, il n'en demeureroit pas moins soumis aux Loix de la Raison.

JE le disois encore; l'Homme moral ne se

permet que le moins d'actions indifférentes ou machinales qu'il est possible. Il agit le plus souvent en vue de quelque motif, & ce motif est toujours assorti à la noblesse de son être. La plupart de ses actions sont réfléchies, parce qu'il les compare sans cesse aux Loix de l'Ordre. Il ne se fait point une récréation de détruire des Etres organisés; il n'arrache pas une feuille, un brin d'Herbe sans quelque motif que sa Raison approuve. C'est ainsi apparemment qu'en usoit cet Etre si moral, l'estimable DES BILLETTES.
» Le Bien Public, l'Ordre, dit son illustre (1)
» Historien, toujours sacrifiés sans scrupule,
» & même violés par une mauvaise gloire,
» étoient pour lui des objets d'une passion vive
» & délicate. Il la portoit à tel point, & en
» même tems cette sorte de passion est si rare,

(1) FONTENELLE; Eloge de M. DES BILLETTES. Je ne puis laisser échapper cette occasion de payer à l'illustre Historiographe de l'Académie le tribut de reconnoissance que je lui dois & que j'aime à lui devoir. Ses excellens *Eloges* sont peut-être ce qui a le plus contribué à développer chez moi le goût des bonnes Choses, & à m'inspirer un desir vif de bien faire. C'est que les exemples disent plus que les préceptes, & qu'ils disent bien davantage encore quand ils sont présentés par un Peintre qui sait embellir & animer tout, mettre chaque Objet à sa place, & rendre avec art sa forme & ses couleurs. Ces Eloges inimitables ont été la lecture favorite de ma jeunesse & ils sont encore celle de mon âge viril.

„ qu'il est peut-être dangereux d'exposer au „ Public, que quand il passoit sur les marches „ du Pont-neuf, il en prenoit les bouts qui „ étoient moins usés, afin que le milieu qui „ l'est toujours davantage, ne devînt pas trop „ tôt un glacis. " Un tel homme ne se jouoit point, sans doute, de la Vie de l'innocent Moucheron. Combien ne seroit-il pas à souhaiter, ajouterai-je avec l'Historien, que l'Ordre ou le Bien général fût toujours aimé avec la même superstition !

Les Animaux sont des Livres admirables où le Grand Etre a rassemblé les traits les plus frappans de sa souveraine Intelligence. L'Anatomiste doit ouvrir ces Livres pour les étudier & connoître mieux sa propre structure : mais, s'il est doué de cette Sensibilité délicate & raisonnée qui caractérise l'Homme moral il ne s'imaginera point en les feuilletant qu'il feuillette une Ardoise. Jamais il ne multipliera les Victimes malheureuses de son instruction & ne prolongera leurs souffrances au-delà du but le plus raisonnable de ses recherches. Jamais il n'oubliera un instant que tout ce qui est doué de vie & de sensibilité a droit à sa commisération.

Je proposerai ici pour modele à tous les Ana-

tomiftes, ce célebre Scrutateur de la Nature à la fagacité & au burin duquel nous devons le merveilleux *Traité Anatomique* de la *Chenille*; (2) Ouvrage immortel dont nous n'avions pas même foupçonné la poffibilité, & que je regarde comme la plus belle preuve de fait de l'Exiftence d'une PREMIERE CAUSE INTELLIGENTE. Avec quel plaifir & quel étonnement ne lit-on point ces mots à la page XIII de la Préface! " Com„ me je ne me fuis propofé de publier qu'un „ fimple Traité d'Anatomie, l'on ne doit pas s'at„ tendre à trouver ici de grands détails phyfio„ logiques; cette partie, fi pleine d'incertitu„ des, pour être expofée comme il faut, auroit „ exigé nombre d'expériences, que la répugnan„ ce que j'ai à faire fouffrir les Animaux ne „ m'a pas permis de tenter; répugnance, qui „ eft même allée fi loin, que j'ai ufé de la plus „ grande épargne par rapport à mes Sujets, & „ que je ne crois point que tout ce Traité ait „ coûté la vie à plus de huit ou neuf Chenilles. „ Encore ai-je eu toujours foin de les noyer „ dans de l'eau avant que de les ouvrir." Si GELON *ftipuloit pour l'Humanité* (3) quand il in-

(2) Voyez l'Art. XIV du *Tableau des Confid.*

(3) MONTESQUIEU, *Efprit des Loix.*

terdiſoit aux Carthaginois vaincus les Sacrifices humains; LYONET ſtipuloit pour l'Animalité quand il traçoit ainſi les devoirs de l'Anatomiſte en ſe peignant ſi naïvement lui-même.

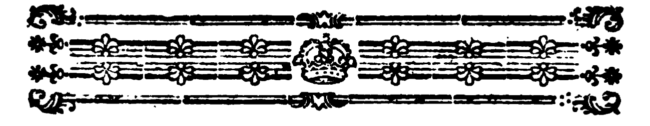
CETTE qualité de l'Ame que nous nommons la *Senſibilité*, eſt un des plus puiſſans reſſorts de l'Etre ſocial. C'eſt elle qui rend à la Société univerſelle les ſervices les plus prompts, les plus sûrs, les plus néceſſaires. Elle dévance la réflexion, toujours un peu tardive, & ſupplée à propos à la lenteur de celle-ci.

L'HOMME, de tous les Etres terreſtres le plus ſocial, a donc un grand intérêt à cultiver la Senſibilité, puiſqu'elle fait partie de ce bel aſſortiment de qualités qui conſtitue l'Etre moral. Mais, il ne permettra point qu'elle dégénere en foibleſſe & qu'elle dégrade ſon Etre.

L'HOMME riſqueroit de corrompre bientôt ſes mœurs s'il ſe familiariſoit trop avec les ſouffrances & le ſang des Animaux. Cette vérité morale eſt ſi ſaillante qu'il ſeroit ſuperflu de la développer: ceux qui ſont chargés par état de diriger les Hommes ne la perdront jamais de vue. Je regarderois l'opinion de l'automatiſme des Bêtes comme une ſorte d'héréſie philoſophique, qui

deviendroit dangereuſe pour la Société ſi tous ſes Membres en étoient fortement imbus. Mais, il n'eſt pas à craindre qu'une opinion qui fait violence au Sentiment & qui contredit ſans ceſſe la voix de la Nature, puiſſe être généralement adoptée. CELUI qui a fait l'Homme pour dominer ſur les Animaux, ſemble avoir voulu prévenir par cette voix ſecrete l'abus énorme de ſa Puiſſance, & avoir ménagé aux malheureux Sujets un accès au cœur du Monarque, lorſqu'il eſt ſur le point de devenir Deſpote.

SI mon hypotheſe eſt vraie, la SOUVERAINE BONTÉ auroit beaucoup plus fait encore pour ces innocentes Victimes des beſoins toujours renaiſſans d'un Maître ſouvent dur & ingrat. ELLE leur auroit réſervé les plus grands dédommagemens dans cet Etat futur dont la probabilité paroît accroître à meſure qu'on approfondit les conſidérations philoſophiques ſur leſquelles elle repoſe & que je me ſuis plu à expoſer en détail dans cet E'crit. La bienveuillance univerſelle me l'a dicté, & je m'eſtimerois heureux ſi j'avois réuſſi, au gré de mes deſirs, à inſpirer à tous mes Lecteurs cette bienveuillance.



SEIZIEME PARTIE.

IDÉES
SUR
L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

Principes préliminaires sur la nature de l'Homme.

SI les Animaux paroissent appellés à jouir dans un autre état d'une perfection plus relevée, quelle ne doit pas être celle qui est réservée dans une autre Vie à cet Etre qui n'est Animal que par son Corps, & qui par son Intelligence touche aux NATURES SUPÉRIEURES !

L'HOMME eſt un Etre-mixte : il réſulte de l'Union de deux Subſtances. L'eſpece particuliere de ces deux Subſtances, & ſi l'on veut encore, la maniere dont elles ſont unies conſtituent la nature propre de cet Etre qui a reçu le nom d'*Homme*, & le diſtinguent de tous les autres Etres.

LES modifications (1) qui ſurviennent aux deux Subſtances par une ſuite des diverſes circonſtances où l'Etre ſe trouve placé, conſtituent le Caractere propre de chaque Individu de l'Humanité.

L'HOMME a donc ſon eſſence (2) comme tout ce qui eſt ou peut être. Il étoit de toute Eternité dans les Idées de l'ENTENDEMENT DIVIN ce qu'il a été lorſque la VOLONTÉ EF-

(1) CE mot exprime en général tous les changemens qui ſurviennent ou peuvent ſurvenir à un Etre. Ainſi les différentes figures qu'un Corps revêt, ſont différentes *modifications* de ce Corps. Il en eſt de même des idées de l'Ame; elles ſont auſſi des modifications de l'Ame.

(2) L'ESSENCE d'une choſe eſt ce qui fait qu'elle eſt ce qu'elle eſt, ou ſi l'on veut, qu'elle nous paroît être ce qu'elle eſt. Ainſi, nous diſons que l'*Etendue* & la *Solidité* conſtituent l'*Eſſence* du Corps; parce que le Corps nous paroît toujours *étendu* & *ſolide* & que nous ne ſaurions nous le repréſenter ſans étendue & ſans ſolidité.

FICACE l'a appellé de l'état de ſimple poſſible à l'Etre.

LES Eſſences ſont immuables. Chaque Choſe eſt ce qu'elle eſt. Si elle changeoit eſſentiellement, elle ne ſeroit plus cette Choſe : elle ſeroit une autre Choſe eſſentiellement différente.

L'ENTENDEMENT DIVIN eſt la Région éternelle des Eſſences. DIEU ne peut changer SES IDÉES, parce qu'il ne peut changer SA NATURE. Si les Eſſences dépendoient de SA VOLONTÉ, la même Choſe pourroit être cette Choſe & n'être pas cette Choſe.

TOUT ce qui eſt ou qui pouvoit être exiſtoit donc d'une maniere déterminée dans l'ENTENDEMENT DIVIN. L'Action par laquelle DIEU a actualiſé les Poſſibles ne pouvoit rien changer aux déterminations eſſentielles & idéales (3) des Poſſibles.

(3) LES *déterminations idéales* d'un Etre ſont ici ſes Qualités eſſentielles, ſes Attributs conſidérés dans les *idées* de l'ENTENDEMENT DIVIN. LEIBNITZ avoit dit; que l'ENTENDEMENT DIVIN étoit la *Région éternelle des Eſſences*; parce que tout ce qui exiſte exiſtoit de toute éternité comme poſſible ou en idée dans l'ENTENDEMENT de DIEU. J'exprimerai cette vérité ſublime en d'autres termes : le Plan entier de l'Univers exiſtoit de toute éternité dans l'ENTENDE-

Il exiſtoit donc de toute éternité dans l'Entendement divin un certain Etre poſſible, dont les déterminations eſſentielles conſtituoient ce que nous nommons la Nature humaine.

Si, dans les idées de Dieu, cet Etre étoit appellé à durer; ſi ſon exiſtence ſe prolongeoit à l'infini au-delà du tombeau, ce ſeroit toujours eſſentiellement le même Etre qui dureroit ou cet Etre ſeroit détruit & un autre lui ſuccéderoit; ce qui ſeroit contre la ſuppoſition.

Afin donc que ce ſoit l'Homme & non un autre Etre qui dure, il faut que l'Homme conſerve ſa propre nature & tout ce qui le différencie eſſentiellement des autres Etres-mixtes.

Mais, l'Eſſence de l'Homme eſt ſuſceptible d'un nombre indéfini de modifications diverſes, & aucune de ces modifications ne peut changer l'Eſſence. Newton encore enfant étoit eſ-

ment du supreme Architecte. Toutes les Parties de l'Univers & juſqu'au moindre Atome étoient d[illegible]nés dans ce Plan. Tous les changemens qui devoient ſurvenir aux différentes Pieces de ce Tout immenſe y avoient auſſi leurs Repréſentations. Chaque Etre y étoit figuré par ſes Caracteres propres; & l'Acte par lequel la souveraine Puissance a réaliſé ce Plan, eſt ce que nous nommons la Création.

ſentiellement le même Etre qui calcula depuis la route des Planetes.

De tous les Etres terreſtres l'Homme eſt incontestablement le plus perfectible. L'Hottentot paroît une Brute, Newton un Ange. L'Hottentot participe pourtant à la même Eſſence que Newton; & placé dans d'autres circonſtances, l'Hottentot auroit pu devenir lui-même un Newton.

Si la conſidération des Attributs divins & en particulier de la Bonté supreme fournit des raiſons plauſibles en faveur de la conſervation & du perfectionnement futurs des Animaux, (4) combien ces raiſons acquierent-elles plus de force quand on les applique à l'Homme, cet Etre intelligent, dont les Facultés éminentes ſont déja ſi développées ici-bas & ſuſceptibles d'un ſi grand accroiſſement; à l'Homme enfin, cet Etre moral qui a reçu des *Loix*, qui peut les connoître, les obſerver ou les violer!

Mais, puiſque cet Etre qui paroît ſi manifeſtement appellé à durer & à accroître en per-

(4) On peut conſulter les trois premieres Parties de cette *Paling.* & la Part. XIV du même Ouvrage.

fection

fection, est essentiellement un Etre-mixte, il faut que son Ame demeure unie à un Corps : si cela n'étoit point, ce ne seroit pas un *Etre-mixte*, ce ne seroit pas l'Homme qui dureroit & qui seroit perfectionné. La permanence de l'Ame ne seroit pas la permanence de l'Homme : l'Ame n'est pas tout l'Homme, le Corps ne l'est pas non plus : L'Homme résulte essentiellement de l'Union d'une certaine Ame à un certain Corps.

L'HOMME seroit-il décomposé à la Mort pour être récomposé ensuite? L'Ame se sépareroit-elle entiérement du Corps (5) pour être unie ensuite à un autre Corps? Comment concilieroit-on cette opinion commune avec le Dogme si philosophique & si sublime qui suppose que la VOLONTE' EFFICACE a créé tout & conserve tout par un Acte unique? [6]

SI les observations les plus sûres & les mieux faites concourent à é tablir que cette VOLONTÉ ADORABLE a préformé les Etres organisés ; si nous découvrons à l'œil une préformation dans

[5] ON le croit communément & sans aucune preuve. Je reviendrai ailleurs à ceci.

(6) Consultez la Partie VI de cette *Paling*.

plusieurs Especes ; (7) n'est-il pas probable que l'Homme a été préformé de maniere que la mort ne détruit point son Etre & que son Ame ne cesse point d'être unie à un Corps organisé ?

COMMENT admettre en bonne Métaphysique des Actes successifs dans la VOLONTÉ IMMUABLE ? Comment supposer que cette VOLONTÉ qui a pu péordonner tout par un seul Acte, intervient sans cesse & immédiatement dans l'Espace & dans le Tems ? Crée-t-elle d'abord la Chenille, puis la Chrysalide, ensuite le Papillon ? Crée-t-elle à chaque instant de nouveaux Germes ? Infuse-t-elle à chaque instant de nouvelles Ames dans ces Germes ? En un mot ; la grande Machine du Monde ne va-t-elle qu'au doigt & à l'œil ?

SI un Artiste nous paroît d'autant plus in-

(7) LES observations des meilleurs Naturalistes prouvent que la Plante préexiste dans la graine, le Papillon dans la Chenille, le Poulet dans l'œuf, &c. Ceux qui desireront des détails sur ces faits intéressans pourront consulter les Chap. IX, X, XII du Tom. I des *Consid. sur les Corps org.* les Chap. VIII, IX, X, XI, XII de la Part. VII de la *Cont. de la Nat.* ainsi que les Chap. I, II, VI, VII, X, XI, XII, XIV de la Part. IX du même Ouvrage. Ils pourront se borner, s'ils le veulent, à parcourir ce *Tableau des Consid.* que j'ai inséré dans cette *Paling.* ou les Part. X & XI du même Livre.

telligent, qu'il a ſu faire une Machine qui ſe conſerve & ſe meut plus long-tems par elle-même ou par les ſeules forces de ſa méchanique, pourquoi refuſerions-nous à l'Ouvrage du SUPREME ARTISTE une prérogative qui annonceroit ſi hautement & ſa PUISSANCE & ſon INTELLIGENCE INFINIES ?

COMBIEN eſt-il évident que l'AUTEUR de l'Univers a pu exécuter un peu en grand pour l'Homme, ce qu'IL a exécuté ſi en petit pour le Papillon [8] & pour une multitude d'autres Etres organiſés, qu'IL a jugé à propos de faire paſſer par une ſuite de métamorphoſes apparentes, qui devoient les conduire à leur état de perfection terreſtre ?

COMBIEN eſt-il manifeſte que la SOUVERAINE PUISSANCE a pu unir dès le commencement l'Ame humaine à une Machine inviſible & indeſtructible par les Cauſes ſecondes & unir cette Machine à ce Corps groſſier ſur lequel ſeul la mort exerce ſon Empire !

SI l'on ne peut refuſer raiſonnablement de

(8) AVEC beaucoup de dextérité & d'attention l'on parvient à démêler dans la Chenille les Parties propres au Papillon, & même aſſez long-tems avant la métamorphoſe.

reconnoître la possibilité d'une telle préordination, je ne verrois pas pourquoi on préféreroit d'admettre que DIEU intervient immédiatement dans le tems qu'il crée un nouveau Corps organisé, pour remplacer celui que la mort détruit & conserver ainsi à l'Homme sa nature d'Etre-mixte.

IL ne suffiroit pas même que DIEU créât un nouveau Corps; il faudroit encore que le nouveau Cerveau qu'IL créeroit contînt les mêmes déterminations (9) qui constituoient dans l'ancien le Siege de la Personnalité; autrement ce ne seroit plus le même Etre qui seroit conservé ou restitué.

LA Personnalité tient essentiellement à la Mémoire: celle-ci tient au Cerveau ou à certaines déterminations que les fibres sensibles contractent & qu'elles conservent. Je crois l'avoir assez prouvé dans l'*Essai Analytique*, (10) & dans l'*Analyse abrégée* [11] de l'Ouvrage. Qu'on

(9) LES mêmes conditions *physiques* ou matérielles auxquelles la Mémoire a été attachée.

(10) Chap. VII; §. 57, Chap. XXII; §. 625, 626, 627, & suiv.

(11) Art. IX, X, XI, XV, XVI, XVII, XVIII.

prenne la peine de réfléchir un peu ſur ces preuves, & je me perſuade qu'on les trouvera ſolides. Je dois être dipenſé de reproduire ſans ceſſe les mêmes preuves: je puis ſuppoſer que mes Lecteurs ne les ont pas totalement oubliées.

PUIS donc que la Mémoire tient au Cerveau & que ſans elle il n'y auroit point pour l'Homme de Perſonnalité, il eſt très-évident qu'afin que l'Homme conſerve ſa propre Perſonnalité ou le ſouvenir de ſes états paſſés, il faut, comme je le diſois, [12] qu'il intervienne l'un ou l'autre de ces trois moyens:

" Ou une action immédiate de DIEU ſur
" l'Ame; je veux dire, une Révélation inté-
" rieure :

" Ou la création d'un nouveau Corps dont le

ſuffiroit de ſavoir que certains accidens purement phyſiques affoibliſſent & détruiſent même la Mémoire, pour qu'on ne pût douter qu'elle ne dépende de l'état du Cerveau. Telle eſt ici-bas la condition de l'Homme, que l'altération des organes groſſiers trouble ou interrompt le Jeu de l'Inſtrument délié auquel l'Ame eſt immédiatement unie.

(12) *Eſſai anal.* §. 730.

„ Cerveau contiendroit des fibres propres à re-
„ tracer à l'Ame le souvenir dont il s'agit :

" Ou une telle préordination que le Cerveau
„ actuel en contînt un autre sur lequel le
„ premier fit des impressions durables, & qui fût
„ destiné à se développer dans une autre vie. „

Je laisse au Lecteur philosophe à choisir entre ces trois moyens : je m'assure, qu'il n'hésitera pas à préférer le dernier, parce qu'il lui paroîtra plus conforme à la marche de la Nature, qui prépare de loin toutes ses productions & les amene par un développement plus ou moins accéléré à leur état de perfection.

CHAPITRE II.

Considérations sur le Siege physique de la Personnalité & sur les organes du Sentiment.

Conséquence générale.

L'Ame humaine, unie à un Corps organisé, devoit recevoir par l'intervention ou à l'occasion de ce Corps une multitude d'impressions diver-

ſès. Elle devoit ſur-tout être avertie par quelque ſentiment intérieur de ce qui ſe paſſeroit dans différentes parties de ſon Corps : comment auroit-elle pu autrement pourvoir à la conſervation de celui-ci ?

Il falloit donc qu'il y eût dans les différentes parties du Corps des organes très-déliés & très-ſenſibles qui allaſſent rayonner dans le Cerveau, où l'Ame devoit être préſente *à ſa maniere*, (1) & qui l'avertiſſent de ce qui ſurviendroit à la partie à laquelle ils appartiendroient.

Les nerfs ſont ces organes : on connoît leur délicateſſe & leur ſenſibilité. On ſait qu'ils tirent leur origine du Cerveau.

Il y a donc quelque part dans le Cerveau un Organe *univerſel*, qui réunit, en quelque ſorte, toutes les impreſſions des différentes parties du Corps, & par le miniſtere duquel l'Ame agit ou paroît agir ſur différentes parties du Corps.

(1) Je dis *à ſa maniere*; parce que l'Ame étant immatérielle ne peut être préſente à un lieu à la maniere d'un Corps. Il ne nous eſt point donné de pénétrer ce Myſtere. Il doit nous ſuffire que l'exiſtence de l'Ame ſoit prouvée par des Argumens ſolides.

CET Organe univerſel eſt donc proprement le *Siege de l'Ame.*

IL eſt indifférent au Sujet qui nous occupe que le Siege de l'Ame ſoit dans le Corps *calleux*, dans la *Moëlle alongée* ou dans toute autre partie du Cerveau. Je le faiſois remarquer dans l'Ecrit *ſur le Rappel des Idées par les Mots :* (2) „ il eſt bien evident que tout le Cerveau n'eſt „ pas plus le Siege du Sentiment, que tout „ l'Oeil n'eſt le ſiege de la viſion... Il importe „ fort peu à mes principes de déterminer pré- „ ciſément quelle eſt la Partie du Cerveau qui „ conſtitue proprement le Siege de l'Ame. Il „ ſuffit d'admettre avec moi qu'il eſt dans le „ Cerveau un lieu où l'Ame reçoit les impreſ- „ ſions de tous les Sens & où elle déploie ſon „ Activité. „

QUELLE que ſoit donc la Partie du Cerveau que l'Anatomie enviſage comme le Siege de l'Ame, il demeurera toujours très-probable que cette Partie qu'on peut voir & toucher n'eſt que l'extérieur, l'écorce ou l'enveloppe du véritable Siege de l'Ame. Les dernieres extrémités des filets nerveux, la maniere dont ces filets ſont

(2) Voyez l'Ecrit intitulé *Eſſai d'Application des Principes pſychologiques de l'Auteur.*

dispofés & dont ils agiffent dans cet Organe univerfel, ne font pas des chofes qui puiffent tomber fous les *Sens* de l'Anatomifte & devenir l'objet de fes obfervations ou de fes expériences.

AINSI, cette Partie du Cerveau que l'Anatomie regarde comme le *Siege* de l'Ame, elle ne la connoît à peu près point, & il n'y a pas la moindre apparence qu'elle la connoiffe jamais ici-bas. (3) C'eft cette Partie qui pourroit renfermer le Germe de ce nouveau Corps deftiné dès l'Origine des Chofes à perfectionner toutes les Facultés de l'Homme dans une autre vie. C'eft ce Germe enveloppé dans des tégumens périffables qui feroit le véritable Siege de l'Ame humaine, & qui conftitueroit proprement ce qu'on peut nommer la *Perfonne* de l'Homme. Ce Corps groffier & terreftre, que nous voyons & que nous palpons, n'en feroit que l'étui, l'enveloppe ou la dépouille.

CE Germe, préformé pour un Etat futur, feroit impériffable ou indeftructible par les Caufes

(3) † † Confultez fur l'intéreffante queftion du Siege de l'Ame la Note 5 que j'ai ajoutée à l'Ecrit intitulé *Suite du rappel des idées par les mots*, qui fe trouve au-devant de cette *Palingénéfie*.

qui operent la diſſolution du Corps terreſtre. Par combien de moyens divers & naturels l'AUTEUR de l'Homme n'a-t-IL pas pu rendre impériſſable ce Germe de vie ? N'entrevoyons-nous pas aſſez clairement que la matiere dont ce Germe a pu être formé & l'art infini avec lequel elle a pu être organiſée, ſont des cauſes naturelles & ſuffiſantes de conſervation ?

LA célérité prodigieuſe des penſées & des mouvemens de l'Ame, la célérité des mouvemens correſpondans des organes & des membres paroiſſent indiquer que l'Inſtrument immédiat de la penſée & de l'action eſt compoſé d'une matiere dont la ſubtilité & la mobilité égalent tout ce que nous connoiſſons ou que nous concevons de plus ſubtil & de plus actif dans la Nature.

NOUS ne connoiſſons ou nous ne concevons rién de plus ſubtil ni de plus actif que l'Ether, le Feu élémentaire ou la Lumiere. Etoit-il impoſſible à l'AUTEUR de l'Homme de conſtruire une machine organique avec les élémens de l'Ether ou de la Lumiere & d'unir pour toujours à cette Machine une Ame humaine ? Aſſurément aucun Philoſophe ne ſauroit diſconvenir de la poſſibilité de la choſe : ſa probabilité re-

pose principalement, comme je viens de le dire, sur la célérité prodigieuse des opérations de l'Ame & sur celle des mouvemens correspondans du Corps.

Les impressions des Objets se propagent en un instant indivisible des extrémités du Corps au Cerveau par le ministere des nerfs. On a cru pendant long-tems que les nerfs vibroient (4) comme les cordes d'un Instrument de Musique, & on expliquoit par ces vibrations la propagation instantanée des impressions. Mais, l'aptitude à vibrer suppose l'élasticité, & on a reconnu que les nerfs ne sont point élastiques. Il y a plus; il est prouvé que tous les Corps organisés sont gélatineux avant que d'être solides: les Arbres les plus durs, les os les plus pierreux n'ont été d'abord qu'un peu de gelée épaissie: on conçoit même un tems où ils pouvoient être presque fluides. Quantité d'Animaux restent purement gélatineux pendant toute leur vie: les Polypes de différentes Classes en sont des exemples, & tous ces Polypes sont d'une sensibilité exquise. Comment admettre des cordes élastiques dans des Animaux si mols?

(4) C'est-à-dire, faisoient des vibrations ou exécutoient des mouvemens analogues à ceux d'un Pendule, mais incomparablement plus prompts.

Puis donc que les nerfs ne sont point élastiques & qu'il est des Animaux qui sont toujours d'une mollesse extrême, il faut que la propagation instantanée des impressions s'opere par l'intervention d'un fluide extrêmement subtil & actif, qui réside dans les nerfs & qui concoure avec eux à la production de tous les phénomenes de la Sensibilité & de l'Activité de l'Animal.

C'est ce fluide qui a reçu le nom de *fluide nerveux* ou d'*esprits-animaux* & que le Cerveau est destiné à séparer de la masse des humeurs.

Je le disois d'après mon illustre Ami, le Pline (5) de la Suisse:" le Cerveau du Poulet „ n'est le huitieme jour qu'une eau transparente „ & sans doute organisée. Cependant le Fœtus „ gouverne déja ses membres; preuve nou- „ velle & bien sensible de l'existence des es- „ prits-animaux; car comment supposer des „ cordes élastiques [6] dans une Eau trans- „ parente? „

(5) M. de Haller, *Consid. sur les Corps org.* Article CXLIII.

(6) C'est-à-dire, qui sont capables de ressort. Un Corps est dit *élastique*, lorsque ployé ou courbé, il se redresse subitement dès qu'on l'abandonne à lui-même.

Divers phénomenes de l'Homme & des Animaux ont paru indiquer que les esprits-animaux avoient quelque analogie avec le fluide électrique (7) ou la Lumiere: c'est au moins l'opinion d'habiles Physiciens. Ils ont cru appercevoir dans l'Homme & dans plusieurs Animaux des particularités remarquables, qu'ils ont regardées comme des signes non-équivoques de l'analogie des Esprits-animaux avec la matiere électrique.

Je n'entrerai pas dans cette discussion; elle

(7) L'ELECTRICITE' est cette Propriété commune à un très-grand nombre de Corps, en particulier, au Verre & aux Résines, en vertu de laquelle, frottés ou chauffés, ils attirent & repoussent alternativement les corps légers placés dans leur voisinage. Cette Propriété qui a tant occupé les Physiciens depuis 30 ans, & qui leur a offert des phénomenes si surprenans & si variés, paroît résider dans un fluide très-subtil qui a reçu le nom de *fluide électrique*, & que le frottement ou la chaleur met en action & chasse des pores des Corps où il étoit logé. Ce fluide se manifeste dans certaines expériences sous les différentes formes d'Aigrettes lumineuses, d'étincelles, de dards enflammés, &c. Il avoit été réservé à notre Siecle de découvrir l'analogie de ce fluide avec la matiere du Tonnerre, & nos Physiciens sont devenus de nouveaux PROMÉTHÉES. † † Consultez sur ceci la Note 7 du Chap. XIII, Part. V de la *Contempl.* Consultez encore sur l'Electricité *animale* la Note 5 du même Chapitre. Vous y verrez les merveilles que présentent en ce genre la Torpille & l'Anguille de Surinam.

ſeroit aſſez inutile & me conduiroit trop loin. Il doit me ſuffire d'avoir indiqué les raiſons principales qui rendent très-probables l'exiſtence, la ſubtilité & l'énergie des eſprits-animaux. Ce ſont ces Eſprits qui établiſſent un commerce continuel & réciproque entre le Siege de l'Ame & les différentes Parties du Corps.

Les nerfs eux-mêmes interviennent ſans doute dans ce Commerce. Nous ne ſavons point comment ils ſe terminent dans le Cerveau. Nous ne connoiſſons point comment ſont faites leurs extrémités les plus déliées: la matiere dont elles ſont formées pourroit être d'une ſubtilité dont nous n'avons point d'idées, & proportionnée à celle de cette matiere dont je ſuppoſe que le véritable Siege de l'Ame eſt compoſé.

Quoiqu'il en ſoit; il demeure toujours certain que nous n'avons des idées ſenſibles que par l'intervention des Sens, & que la Faculté qui conſerve ces idées & qui les retrace à l'Ame, tient eſſentiellement à l'organiſation du Cerveau; puiſque lorſque cette organiſation s'altere ces idées ne ſe retracent plus ou ne ſe retracent qu'imparfaitement.

Si donc l'Homme doit conſerver ſa Perſon-

nalité dans un autre Etat; si cette Personnalité dépend essentiellement de la Mémoire; si celle-ci ne dépend pas moins des déterminations que les Objets impriment aux fibres sensibles & qu'elles retiennent; il faut que les fibres qui composent le véritable Siege de l'Ame participent à ces déterminations, qu'elles y soient durables, & qu'elles lient l'Etat futur de l'Homme à son Etat passé.

Si l'on n'admet pas cette supposition philosophique, il faudra admettre, comme je le remarquois, que DIEU créera un nouveau Corps pour conserver à l'Homme sa propre Personnalité ou qu'IL se révélera immédiatement à l'Ame. [8]

[8] JE le disois Part. VII, Chap. VII : « je ne vois » que mon hypothese qui puisse expliquer physiquement ou » sans aucune intervention miraculeuse, la conservation de la » Personnalité ou de cette conscience qui rend l'Homme sus- » ceptible de récompenses & de châtimens. Je suis néanmoins » bien éloigné de penser que mon hypothese satisfasse à toutes » les difficultés : mais j'ose dire qu'elle me paroît satisfaire » au moins aux principales : par exemple, à celles qu'on » tire de la dispersion des particules constituantes du Corps » par sa destruction; de la volatilisation de ces particules, » de leur introduction dans d'autres Corps, soit végétaux, » soit animaux; de leur association à ces Corps; des Antropo- » phages, &c, &c. »

CHAPITRE III.

De la question si l'Homme peut s'assurer par les seules Lumieres de sa Raison de la certitude d'un Etat futur.

TELS sont très-en raccourci les principes & les conjectures que la Raison peut fournir sur l'Etat futur de l'Homme & sur la liaison de cet Etat avec celui qui le précede. Mais, ce ne sont là encore que de simples probabilités ou

On auroit bien peu médité cette hypothese sur la *Résurrection*, si l'on m'objectoit, comme on l'a fait; que si une fievre chaude dérange ou détruit même les fonctions du Siege de l'Ame; la mort doit y occasioner de bien plus grands désordres. Comment n'a-t-on pas apperçu que je pourrois tourner la même objection contre l'Ame elle-même? N'est-il pas reconnu qu'elle suit à-peu-près les progrès du perfectionnement & de la dégradation du Corps auquel elle est maintenant unie? Ne répondroit-on pas à l'objection, comme on l'a fait cent fois, que cette dépendance de l'Ame n'est dûe qu'à son Union actuelle avec le Corps? J'applique la même réponse à l'union du Cerveau grossier à ce Corps éthéré que je regarde comme le véritable Siege de l'Ame. Je voudrois qu'on fût moins empressé à chercher des objections contre une hypothese, qu'à étudier cette hypothese & à juger de l'enchaînement des principes sur lesquels elle est fondée. Il est pour l'ordinaire assez facile de trouver des objections; il l'est souvent assez peu de saisir l'ensemble d'un systême.

tout

tout au plus de grandes vraiſemblances : peut-on préſumer qu'un jour la Raiſon pouſſera beaucoup plus loin, & qu'elle parviendra enfin par ſes ſeules forces à s'aſſurer de la certitude de cet Etat futur réſervé au premier des Etres terreſtres?

NOUS avons deux manieres naturelles de connoître ; l'intuitive & la réfléchie.

LA Connoiſſance intuitive eſt celle que nous acquérons par les Sens & par les divers Inſtrumens qui ſuppléent à la foibleſſe de nos Sens.

LA Connoiſſance réfléchie eſt celle que nous acquérons par les comparaiſons que nous formons entre nos idées ſenſibles & par les réſultats que nous déduiſons de ces comparaiſons.

POUR que notre connoiſſance intuitive pût nous conduire à la certitude ſur cet Etat futur réſervé à l'Homme, il faudroit que nos Sens ou nos inſtrumens nous démontraſſent dans le Cerveau une Préorganiſation manifeſtement & directement relative à cet Etat : il faudroit que nous puſſions contempler dans le Cerveau de l'Homme le Germe d'un nouveau Corps, comme le Naturaliſte contemple dans la Chenille le Germe du Papillon.

Mais, si ce Germe du Corps futur existe déja dans le corps visible; si ce Germe est destiné à soustraire la véritable Personne de l'Homme à l'action des causes qui en détruisent l'enveloppe ou le masque, il est bien évident que ce Germe doit être formé d'une matiere prodigieusement déliée, & telle à peu près que celle de l'Ether ou de la Lumiere.

Or, est-il le moins du monde probable que nos instrumens seront un jour assez perfectionnés pour mettre sous nos yeux un corps organisé formé des élémens de l'Ether ou de ceux de la Lumiere? (1)

Notre connoissance réfléchie dérive essentiellement de notre connoissance intuitive: c'est toujours sur des idées purement sensibles que notre Esprit opere lorsqu'il s'éleve aux notions les plus abstraites. Je l'ai montré très en détail dans les Chapitres XV & XVI de l'*Essai analytique*. Si donc notre connoissance intuitive ne peut nous conduire à la certitude sur l'Etat futur de l'Homme, comment notre Connoissance réfléchie nous y conduiroit-elle? La Raison

(1) Je prie mon Lecteur de consulter ici ce que j'ai exposé dans les Parties XII & XIII sur l'imperfection & les bornes naturelles de nos Connoissances.

tireroit-elle une conclufion certaine de prémiffes (2) probables?

Si nous faifons abftraction du Corps pour nous en tenir à l'Ame feule, la chofe n'en demeurera pas moins évidente: une Subftance fimple pourroit-elle jamais devenir l'objet immédiat de notre Connoiffance intuitive? L'Ame peut-elle fe voir & fe palper elle-même? Le fentiment intime qu'elle a de fon Moi n'eft pas une Connoiffance intuitive ou directe qu'elle ait d'elle même ou de fon Moi: elle n'acquiert la *confcience* [3] métaphyfique ou l'*apperception* de fon être, que par ce retour qu'elle fait fur elle-même lorfqu'elle éprouve quelque perception, & c'eft ainfi qu'elle fait qu'elle exifte. Je le difois ailleurs? (4) " comment acquérons-„ nous le fentiment de notre propre exiftence?

(2) En Logique on nomme *prémiffes*, les deux premieres propofitions d'un Raifonnement fur lefquelles eft fondée une troifieme propofition qu'on nomme la *conclufion*. Cette derniere propofition ne peut donc être certaine quand les deux autres ne font que probables.

[3] Cette *confcience* eft très-différente de la *confcience* en Morale. La *confcience* en Métaphyfique eft ce fentiment qui affure l'Ame que c'eft elle-même qui éprouve telle ou telle fenfation.

[4] *Analyfe abrégée*, Art. I.

„ n'eſt-ce pas en réfléchiſſant ſur nos propres „ ſenſations? ou du moins nos premieres ſen- „ ſations ne ſont-elles pas liées eſſentiellement „ à ce ſentiment qu'a toujours notre Ame que „ c'eſt elle qui les éprouve, & ce ſentiment eſt- „ il autre choſe que celui de ſon exiſtence? „

NOTRE Connoiſſance réfléchie nous démontre très-bien qu'une Subſtance ſimple ne peut périr comme une Subſtance compoſée: mais, notre Connoiſſance réfléchie peut-elle nous démontrer rigoureuſement que l'Ame ne périſſe point à la mort ou qu'il n'y ait point pour l'Ame une maniere de ceſſer d'être ou de ſentir qui lui ſoit propre? Une pareille démonſtration n'exigeroit-elle pas une Connoiſſance parfaite de la nature intime de l'Ame & de ſes rapports à l'*Union*. (5)

NOTRE Connoiſſance réfléchie nous montre très-clairement que l'exercice & le développement de toutes les Facultés de l'Ame-humaine dépendant plus ou moins de l'organiſation, & cette vérité philoſophique eſt encore à divers égards du reſſort de notre Connoiſſance intuitive: car nos Sens & nos inſtrumens nous découvrent beaucoup de choſes purement phyſi-

[5] Son *Union* avec le Corps.

ques, qui ont une grande influence ſur les opérations de l'Ame.

Nous ne ſavons point du tout ce que l'Ame humaine eſt en ſoi ou ce qu'elle eſt en qualité d'Eſprit pur. Nous ne la connoiſſons un peu que par les principaux effets de ſon union avec le Corps. C'eſt plutôt l'Homme que nous obſervons que l'Ame humaine. Mais, nous déduiſons légitimement de l'obſervation des phénomenes de l'Homme l'exiſtence de la Subſtance ſpirituelle qui concourt avec la Subſtance matérielle à la production de ces phénomenes. [6]

[6] VOICI comment j'eſſayois de prouver la *ſimplicité* de l'Ame dans la Préface de l'*Eſſai analytique*. Ceux qui ont cru appercevoir dans ce Livre une teinte de Matérialiſme, n'avoient ſûrement pas donné aſſez d'attention à cet endroit de la Préface & à pluſieurs autres endroits de l'Ouvrage où j'établiſſois l'immatérialité de l'Ame. Ils avoient jugé trop légérement d'un Livre qui demandoit à être médité.

" Nous avons le Sentiment diſtinct de pluſieurs impreſ-
» ſions ſimultanées, & ce Sentiment eſt toujours un & ſimple.
» Comment concilier la ſimplicité & la clarté de ce Senti-
» ment avec l'Etendue & avec la Mobilité? Ces deux Ob-
» jets que je vois diſtinctement agiſſent ſur deux points dif-
» férens de mon *Senſorium* ou du *Siege* de mon Ame. Le
» point qui reçoit l'action de l'un n'eſt pas le point qui re-
» çoit l'action de l'autre; car les parties de l'Etendue ſont
» diſtinctes les unes des autres : l'Etendue ne peut donc avoir
» le Sentiment un & ſimple de deux choſes diſtinctes. Je

AINSI, l'Ame humaine eſt, en quelque ſorte, un Etre relatif à un autre Etre auquel elle

„ compare deux objets ; & de cette comparaiſon il naît en „ moi une troiſieme perception encore diſtincte des deux „ autres : c'eſt donc un troiſieme point de mon *Senſorium* „ qui eſt affecté ; & j'ai de même le Sentiment un & ſimple „ de ces trois impreſſions ſimultanées. L'Etendue matérielle „ ne compare donc pas ; car le point où tomberoit la com- „ paraiſon ſeroit toujours très-diſtinct de ceux que les Objets „ comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en réſulter un „ Sentiment unique ; un *Moi*. Mais les Objets n'agiſſent ſur „ l'Organe que par impulſion : deux Objets qui l'affectent „ à la fois y excitent donc à la fois deux impulſions diſtinctes. „ Un Corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens ſe „ prête à l'impreſſion de tous deux, & prend un mouvement „ compoſé, qui eſt ainſi le produit des deux impulſions, „ ſans être ni l'une ni l'autre de ces impulſions en particulier. „ Le Sentiment clair de ces deux impreſſions ne peut donc ré- „ ſulter de ce mouvement. Le ſentiment du Moi ne réſide donc „ pas dans la Subſtance matérielle.

„ C'eſt ainſi que nous ſommes conduits à admettre qu'il eſt „ en nous quelque choſe qui n'eſt pas Matiere, & à qui ap- „ partiennent le Sentiment & la Penſée. Nous nommons cette „ choſe une *Ame*, & nous diſons que l'Ame eſt une Subſ- „ tance *immatérielle* pour déſigner l'oppoſition que nous re- „ marquons entre ſes Facultés & les Propriétés de la Subſ- „ tance *matérielle*. Ces deux Subſtances ne nous offrent rien „ de commun ; & pourtant elles ſont unies, & l'Homme ré- „ ſulte de leur union. „

Et en finiſſant cette Préface j'ajoutois : " ce n'eſt point „ parce que je crois l'Ame un Etre plus excellent que la „ Matiere que j'attribue une Ame à l'Homme : c'eſt unique- „ ment parce que je ne puis attribuer à la Matiere tous les „ phénomenes de l'Homme. „

devoit être unie. Cette union, incompréhensible pour nous, a ses Loix & n'est point arbitraire.

Si ces Loix n'avoient pas eu leur fondement dans la nature des deux Substances, comment la SOUVERAINE LIBERTÉ auroit-ELLE pu intervenir dans la Création de l'Homme? [7] La SAGESSE agiroit-ELLE sans motifs, & puiseroit-ELLE ces motifs ailleurs que dans les idées qu'ELLE a de la nature intime des Etres?

NOTRE Connoissance intuitive & notre Connoissance réfléchie ne peuvent donc nous fournir aucune preuve démonstrative de la certitude d'un Etat futur réservé à l'Homme. Je parle des preuves tirées de la nature même de cet Etre. Mais, la Raison qui sait apprécier les vraisemblances en trouve ici qu'elle juge d'une grande force & sur lesquelles elle aime à insister.

Si la Raison essayoit de déduire de la considération des PERFECTIONS de DIEU, & en particulier de SA JUSTICE & de SA BONTÉ, des conséquences en faveur d'un Etat futur de l'Hom-

(7) CECI ne sauroit être entendu que par ceux qui ont lu & médité le §. 119 de l'*Essai anal.*

me ; je dis que ces conséquences ne seroient encore que probables : c'est que la Raison ne peut embrasser le Système entier de l'Univers, & qu'il seroit *possible* que ce Système renfermât des Choses qui s'opposassent à la permanence de l'Homme : c'est encore que la Raison ne peut être parfaitement sûre de connoître exactement ce que la JUSTICE & la BONTÉ sont dans l'ETRE SUPREME.

Je ne développerai pas actuellement ces propositions : ceux qui ont réfléchi mûrement sur cet important Sujet & qui savent juger de ce que la Lumiere naturelle peut ou ne peut pas, me comprennent assez, & c'est à eux seuls que je m'adresse.

CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet.

Réflexions sur les bornes naturelles de notre Connoissance relativement à l'Etat futur de l'Homme.

ON se tromperoit beaucoup & on me feroit le plus grand tort si l'on pensoit que j'ai des-

ſein d'affoiblir ici les preuves que la Raiſon nous donne de l'exiſtence d'une autre Vie. Je veux ſimplement faire ſentir fortement que ces preuves, quoique très-fortes, ne ſauroient nous conduire dans cette matiere à ce qu'on nomme en bonne Logique la *certitude morale*. Qui eſt plus diſpoſé que je le ſuis à ſaiſir & à faire valoir ces belles preuves, moi qui ai oſé en employer quelques-unes pour eſſayer de montrer qu'il n'eſt pas improbable que les Animaux mêmes ſoient appellés à une autre Économie! [1]

Je dirai plus; ces préſomptions en faveur d'une E'conomie future des Animaux rendent plus frappantes encore les preuves que la Raiſon nous donne d'un Etat futur de l'Homme. Si le Plan de la SAGESSE DIVINE embraſſe juſqu'à la reſtitution & au perfectionnement futurs du Vermiſſeau, que ne doit-il point renfermer pour cet Etre qui domine avec tant de ſupériorité & de grandeur ſur tous les Animaux!

SUPPOSONS qu'il nous fût permis de voir juſqu'au fond dans la tête d'un Animal & d'y démêler nettement les élémens de ce nouveau Corps dont nous concevons ſi clairement la poſſibilité:

(1) Part. I, II, III, XIV.

ſuppoſons que nous découvriſſions diſtinctement dans ce nouveau Corps bien des choſes qni ne nous paruſſent point du tout relatives à l'Economie préſente de l'Animal ni à l'Etat préſent de notre Globe; ne ſerions-nous pas très-fondés à en déduire la certitude ou au moins la très-grande probabilité d'un Etat futur de l'Animal? & ce grand accroiſſement de probabilité à l'égard de l'Animal n'en ſeroit-il pas un plus conſidérable encore en faveur de l'Etat futur de l'Homme?

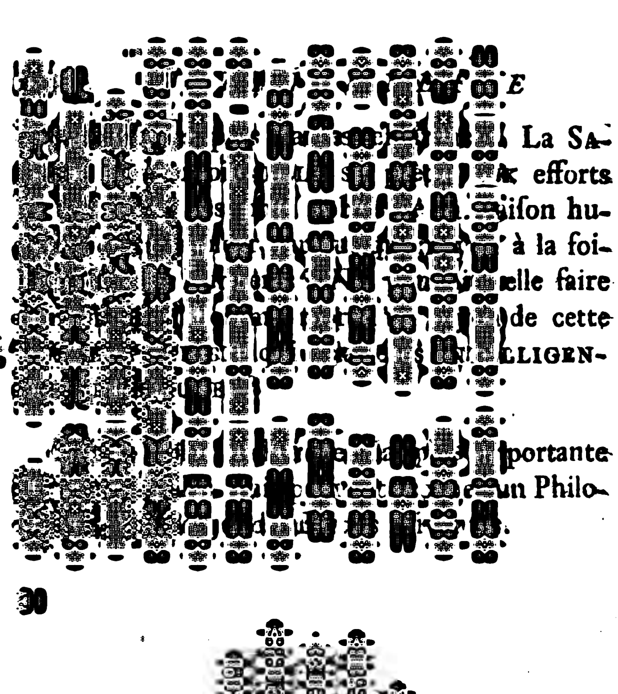
Nous aurions donc ou à peu près cette certitude morale qui nous manque & que nous deſirons, ſi notre Connoiſſance intuitive pouvoit percer le fond de l'organiſation de notre Etre & nous manifeſter clairement ſes Rapports divers à un Etat futur. Mais, n'eſt-il pas évident que dans l'Etat préſent des Choſes, notre Connoiſſance intuitive ne ſauroit pénétrer juſques-là? Afin donc que notre maniere naturelle de connoître par intuition [2] pût nous dévoiler ce grand myſtere, il ſeroit néceſſaire que nous acquiſſions de nouveaux Organes ou de nouvelles Facultés. Et ſi notre Connoiſſance intuitive changeoit à un tel point, nous ne ſe-

[2] Par le miniſtere des Sens.

rions plus précisément ces mêmes Hommes que DIEU a voulu placer sur la Terre ; nous serions des Etres fort supérieurs, & nous cesserions d'être en rapport avec l'Etat actuel de notre Globe. Je suis encore obligé de renvoyer ici à ce que j'ai dit des bornes naturelles de nos Connoissances dans la Partie XIII de cet Ouvrage.

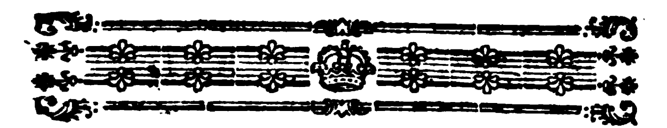
L'AUTEUR de notre Etre ne pouvoit-IL donc nous donner cette certitude morale, le grand objet de nos plus chers desirs, sans changer notre Constitution présente? La SUPREME SAGESSE auroit-ELLE manqué de moyens pour nous apprendre ce que nous avons tant d'intérêt à savoir & à savoir avec certitude? Je conçois facilement qu'ELLE a pu laisser ignorer aux Animaux leur Destination future: ils n'auroient plus été des Animaux s'ils avoient connu ou simplement soupçonné cette Destination: ils auroient été des Etres d'un ordre plus relevé, & le Plan de la SAGESSE exigeoit qu'il y eût sur la Terre des Etres vivans qui fussent bornés aux pures sensations & qui ne pussent s'élever aux notions abstraites.

MAIS, l'Homme, cet Etre intelligent & moral, étoit fait pour porter ses regards au-delà du tems, pour s'élever jusqu'à l'ETRE des ETRES



La Sa-
efforts
ifon hu-
à la foi-
elle faire
de cette
LLIGEN-

portante
un Philo-



DIX-SEPTIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES SUR L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LES MIRACLES.

CHAPITRE I.

Introduction aux Recherches sur le CHRISTIANISME.

IL me semble que j'ai assez prouvé dans la Partie précédente, que notre Connoissance naturelle ne sauroit nous conduire à la certitude

morale sur l'Etat futur de l'Homme. C'est toujours en vertu du rapport ou de la proportion d'un Objet avec nos Facultés que nous parvenons à saisir cet Objet & à opérer sur les idées qu'il fait naître. Si cette proportion n'existe point, l'Objet est hors de la sphere de nos Facultés, & il ne sauroit parvenir naturellement à notre connoissance. Si l'Objet ne soutient avec nos Facultés que des rapports éloignés ou indirects, nous ne saurions acquérir de cet Objet qu'une connoissance plus ou moins *probable* : elle sera d'autant plus probable que les rapports seront moins éloignés ou moins indirects. Il faut toujours pour appercevoir un Objet qu'il y ait une certaine proportion entre la lumiere qu'il réfléchit & l'Oeil qui rassemble cette lumiere.

MAINTENANT je me demande à moi-même, si sans changer les Facultés de l'Homme, il étoit impossible à l'AUTEUR de l'Homme de lui donner une Certitude morale de sa destination future?

JE reconnois d'abord que je serois de la plus absurde témérité si je décidois de l'impossibilité de la chose; car il seroit de la plus grande absurdité qu'un Etre aussi borné, aussi chétif que

je le suis osât prononcer sur ce que la PUISSANCE ABSOLUE peut ou ne peut pas.

MAIS, jusqu'ici je n'ai fait proprement que supposer l'Existence de ce PREMIER ETRE auquel j'attribue la création de l'Univers. Il s'agit à présent de me convaincre moi-même de cette Existence, puisque c'est sur elle que repose essentiellement tout ce que je puis affirmer de la Destination de l'Homme. Je ne crains point de m'engager dans cette haute recherche: si ce GRAND ETRE que je suppose existe en effet; si je suis SON Ouvrage; s'IL veut mon bonheur, comment douterois-je qu'IL ne m'ait donné des moyens de m'assurer de SON Existence? comment présumerois-je que la plus importante & la plus consolante de toutes les vérités ne soit point susceptible de preuve? Je suis doué de Raison: par elle je parviens à la connoissance des Choses, & par elle je communique cette connoissance à mes Semblables. Cette Raison, qui me donne tant de supériorité sur tous les Animaux, est apparemment le moyen que l'AUTEUR de mon Etre m'a fourni pour m'élever jusqu'à LUI & me convaincre qu'IL existe. Je vais donc appliquer ma Raison à l'examen de cette grande & sublime Vérité, dont toutes les Vérités que je connois découlent comme de leur premier principe.

CHAPITRE II.

DIEU CRÉATEUR ET LÉGISLATEUR.

Preuves de l'exiſtence de cet ETRE SUPREME.

DE toutes les vérités la plus évidente pour moi eſt que j'exiſte. Si donc je ne puis révoquer en doute ma propre exiſtence, je puis affirmer que quelque Choſe exiſte.

JE n'ai pas la même certitude qu'il exiſte hors de moi un Univers préciſément tel que celui dont j'ai les idées: mais, j'ai la certitude la plus parfaite de l'exiſtence de mes idées, des différences qui ſont entr'elles & de l'ordre dans lequel elles ſe préſentent à moi. Je ne ſuis même certain que j'exiſte que parce que j'ai des idées ou que je penſe.

AINSI, ſoit qu'il exiſte hors de moi un Univers tel que celui dont j'ai les idées, ſoit que cet Univers n'ait qu'une exiſtence purement idéale ou qu'il n'exiſte que dans mes propres idées, je ſuis toujours aſſuré que certaines choſes

exiſtent

existent & qu'il est un certain ordre entre ces Choses.

TOUT ce qui existe doit avoir une raison pourquoi il existe & pourquoi il existe d'une maniere plutôt que d'une autre. Ceci revient à dire que je suis constitué de façon que je ne puis concevoir que le néant produise quelque chose. Si donc je me représente un tems où rien n'existoit, il me sera impossible de concevoir que quelque chose ait pu commencer d'être.

IL y a donc une raison pourquoi je suis & pourquoi je suis d'une maniere plutôt que d'une autre.

CETTE raison est en moi ou hors de moi. Si elle est en moi, j'existe par la seule force de ma nature. J'ai donc toujours été & je ne puis cesser d'être: car s'il y avoit eu un tems où je n'étois point, je n'aurois jamais pu commencer d'être. Je ne puis donc cesser d'être, puisque si j'ai en moi la raison de mon existence, ma nature est d'exister.

SI, au contraire, la raison de mon existence est hors de moi, je n'existe point par la seule force de ma nature; j'ai commencé d'être &

je puis cesser d'être. La Cause de mon existence aura donc existé avant moi; car la Cause est antérieure à l'effet.

Un Etre qui existe par sa propre nature ou dont l'Essence est d'exister, est un Etre qui existe *nécessairement*. La non-existence d'un tel Etre seroit donc une contradiction.

Un Être qui existe *nécessairement*, est donc un Etre qui ne peut pas ne point exister ni exister autrement.

La Métaphysique définit, en effet, *le nécessaire, ce qui est & qui ne peut pas ne point être ni être autrement*; ce qu'elle rend en d'autres termes quand elle dit; que le *Nécessaire* est *ce dont le contraire implique contradiction ou est impossible en soi.*

Le *nécessaire* est donc tel par sa propre nature: il n'est déterminable que d'une seule maniere: il est essentiellement tout ce qu'il est. Si le nécessaire étoit déterminable de plusieurs manieres, aucune de ces manieres ne lui seroit essentielle: il pourroit donc changer de maniere d'être: il n'impliqueroit donc plus contradiction qu'il pût être autrement: il ne seroit donc plus

le *nécessaire* rigoureux ou *métaphysique*, suivant la définition du terme.

Ainsi, dans la rigueur métaphysique il ne suffit point pour qu'un Etre soit *nécessaire*, qu'il ne change point ; il faut encore qu'il ne puisse changer : il ne suffit point que les Attributs de cet Etre demeurent constamment les mêmes ; il faut encore que la nature d'un tel Etre exclue par elle-même jusqu'à la possibilité du changement de ses Attributs. Un Etre qui ne changeroit jamais, mais qui pourroit toujours changer ne seroit donc pas un Etre *nécessaire* au sens métaphysique.

Tout Etre existe d'une maniere déterminée : il est ce qu'il est. La même Chose ne peut pas être & n'être pas en même tems ; être à la fois de plusieurs manieres différentes.

L'Etre *nécessaire* existe donc d'une maniere déterminée : & parce que sa maniere déterminée d'exister est inséparable de son existence, sa maniere déterminée d'exister est aussi nécessaire que son existence. Il est donc *essentiellement* ce qu'il est, puisque s'il pouvoit être autrement, il ne seroit pas *nécessaire*.

Ceci eſt d'une évidence parfaite : l'Etre dont l'*Eſſence* eſt d'exiſter, exiſte avec certaines déterminations ou certains Attributs qui conſtituent ſa nature ou en vertu deſquels il eſt ce qu'il eſt. Or; puiſque ces déterminations ou ces Attributs conſtituent l'Eſſence de cet Etre, & que cette Eſſence eſt d'exiſter ; il s'enſuit que les déterminations ou les Attributs de cet Etre ne peuvent changer ; car ils ſont cet Etre lui-même. Les déterminations ou les Attributs de l'Etre *néceſſaire* ſont donc *immuables.*

Ainsi, je nomme *contingent* tout Etre qui *peut exiſter ou ne pas exiſter ou qui peut exiſter d'une autre maniere.*

J'ai la plus parfaite certitude que je change à chaque inſtant. L'état où j'étois il n'y a qu'un moment n'eſt plus celui où je ſuis dans le moment préſent. La raiſon de mon exiſtence n'eſt donc pas en moi ; je n'exiſte donc pas par ma propre nature ; je ne ſuis donc pas un Etre *néceſſaire* ; mes déterminations ſont variables ; j'ai un ſentiment très-clair des changemens qui me ſurviennent : je ſuis donc un Etre *contingent.*

Si j'applique ce raiſonnement à l'Univers, tel que je le conçois hors de moi, j'aurai le

même résultat essentiel. Il sera vrai encore que l'Univers porte tous les caracteres de la *contingence.*

J'ENTENDS par l'*Univers*, cet Assemblage d'Etres que je me représente comme existans hors de moi. Cette représentation est très-réelle, quoique l'Objet puisse être très différent des idées que je m'en forme. Je l'ai reconnu; je ne suis pas plus sûr que j'existe, que je le suis que j'ai des idées. Or, mes idées me représentent un Univers comme existant hors de moi, & cette représentation est indépendante de ma Volonté. Je raisonne donc sur cet Univers, comme si j'étois assuré qu'il existe hors de mon Entendement de la même maniere que je me le figure ou au moins d'une maniere analogue. Si mes conséquences reposent sur des principes certains; si elles découlent immédiatement de ces principes; ma conclusion générale n'en demeurera pas moins vraie, soit que l'Univers existe réellement hors de moi, soit qu'il n'existe que dans mes idées. (1)

[1] LE célebre BULFINGER, qui a si bien mérité de la Philosophie, avoit débuté comme moi dans sa Démonstrations de l'Existence de DIEU. Je l'ignorois quand je composois ceci; un Ami vient de m'en avertir, & je me félicite d'autant plus de m'être rencontré avec ce sage & profond Métaphysi-

Tous les Etres qui m'environnent ou dont j'ai les idées ſont dans un changement continuel. Je n'en connois aucun dont je puiſſe légitimement affirmer qu'il eſt le même deux inſtans. Je ſuis auſſi aſſuré de ces changemens que je le ſuis que j'ai les idées de ces Etres. Des Etres qui changent continuellement ne ſont donc pas des Etres *néceſſaires* au ſens que j'ai attaché à ce mot. Les Etres qui m'environnent ou que je me repréſente comme exiſtans hors de moi ſont donc des Etres *contingens*. La non-exiſtence de ces Etres ne feroit donc pas une contradiction ; puiſque leur maniere d'exiſter changeant continuellement ils n'ont rien en eux-mêmes qui les détermine à exiſter d'une maniere plutôt que d'une autre. Leur Eſſence n'eſt donc pas d'exiſter : ils ne ſont pas *eſſentiellement* tout ce qu'ils ſont : car ſi leur Eſſence étoit d'exiſter, leur maniere d'être dans un inſtant donné ſeroit telle qu'il impliqueroit contradiction qu'elle ne fût point ou qu'elle pût ceſſer d'être. La choſe eſt évidente : dans un Etre dont l'Eſſence eſt d'exiſter, tout ce qui le fait être comme il eſt ne peut ni ceſſer d'être ni être autrement : la raiſon en eſt que ce qui le fait être comme il eſt, eſt ſon Eſſence elle-même, & cette Eſſence

cien, que j'en ſuis plus ſûr d'avoir ſuivi une bonne route pour parvenir à établir ſolidement la grande vérité dont il s'agit.

étant d'exister, ce qui le fait être comme il est ne peut ni cesser d'être ni être autrement.

Ces Etres que je me représente comme existans hors de moi forment cet Assemblage que je nomme l'*Univers*. Si donc ces Etres changent sans cesse, l'Assemblage qu'ils composent doit changer aussi; car cet Assemblage n'est que ces Etres eux-mêmes considérés dans leur Ensemble. L'Univers n'a donc pas une existence plus nécessaire que les Etres qui le composent: il est donc *contingent*.

J'observe encore que cet Assemblage que je désigne par le mot d'*Univers* n'est qu'une notion très-générale sous laquelle je me représente une multitude presqu'infinie d'Etres divers. L'Univers n'est donc proprement qu'une abstraction de mon Esprit: il n'est pas un Etre réel; mais il est la Collection d'un nombre presqu'infini d'Etres particuliers. Ce sont donc ces Etres dont je considere l'existence comme quelque chose de réel, & si cette existence est *contingente*, il faut bien que l'Ensemble qui en résulte soit *contingent* aussi.

Une autre considération s'offre à mon Esprit: tous les Etres qui tombent sous mes Sens sont

composés. J'y découvre des parties distinctes & dans ces parties d'autres encore ; je parviens même à m'assurer que je ne saurois atteindre au dernier terme de cette composition. Des Etres composés peuvent donc être décomposés, & j'en vois un grand nombre qui le sont en effet. Tous peuvent l'être par la pensée. Or, des Etres qui résultent de l'aggrégat d'une multitude d'autres Etres ne peuvent posséder une existence *nécessaire* ; puisque la seule possibilité de leur décomposition suffiroit pour que leur non-existence ne fût pas une contradiction.

Si je conçois les Composés divisés jusques dans leurs dernieres parties, je pourrai nommer ces parties les élémens (2) des Composés ; désigner ensuite ces élémens eux-mêmes par le mot plus général de Matiere, & donner aux différens aggrégats de la Matiere le nom général de Corps.

Si je viens à considérer les différens Corps qui tombent sous mes Sens, je reconnoîtrai

[2] Je prends ici le mot d'*élémens* dans le sens usité en *Physique*, & point du tout dans celui de LEIBNITZ & de ses Disciples. On voit assez que l'acception que je donne ici à ce mot est relative au point de vue sous lequel j'envisage mon Sujet & au but particulier que je me propose.

bientôt qu'ils ont tous quelque chose de commun ; que tous sont étendus, impénétrables, résistans ; & parce que ces propriétés sont absolument inséparables de l'idée que j'ai du Corps, je les nommerai les *Propriétés essentielles* des Corps.

POUSSANT ensuite plus loin mon examen, je remarquerai que l'*Etendue* est toujours figurée & qu'il n'est aucun Corps dont la figure ne puisse changer & ne change en effet d'une maniere plus ou moins sensible. J'en conclurai donc légitimement qu'il n'est aucune figure qui soit *nécessaire* & que les Corps peuvent revêtir successivement une infinité de figures différentes.

MAIS, parce que dans un Etre dont l'Essence est d'exister, la maniere déterminée d'exister est inséparable de l'Essence, je dois convenir que tout Etre dont la maniere d'exister peut changer & change en effet, ne peut posséder une existence *nécessaire.* Les Corps dont la maniere d'être peut changer & change en effet, ne possedent donc pas une existence *nécessaire.*

LES Elémens des Corps ne peuvent pas non plus posséder une existence *nécessaire* ; puisqu'il ne sauroit survenir aucun changement dans les Corps qui ne résulte en dernier ressort de quel-

que changement qui survient aux Elémens dont les Corps ne sont que de simples aggrégats.

Je fais une derniere observation : parmi les Corps que j'apperçois il en est qui sont en repós & d'autres qui sont en mouvement. Je vois encore que le même Corps peut être tantôt en repos & tantôt en mouvement. Je conçois très-distinctement que l'état d'un Corps en mouvement n'est pas le même que celui que je désigne par le terme de repos. Il survient donc un certain changement à un Corps qui passe de l'état de repos à celui de mouvement. Et ici encore je reconnois que le Corps ne possede pas une existence *nécessaire*, puisque sa maniere d'être est susceptible de changemens divers. Or, s'il ne peut rien se passer dans le Corps qui ne résulte en dernier ressort de quelque chose qui se passe dans les Elémens dont le Corps est composé; il s'ensuit qu'il survient un certain changement aux Elémens lorsque le Corps passe du repos au mouvement. La maniere d'être des Elémens est donc susceptible de changemens divers : les Elémens n'ont donc pas une existence *nécessaire*.

Si donc je ne découvre rien en moi & hors de moi qui ne porte les caracteres de la *contingence*,

il faut qu'il y ait hors de moi & hors des autres Etres une Raison pourquoi j'existe, & pourquoi ces autres Etres existent, & pourquoi j'existe, ainsi que ces Etres, d'une maniere plutôt que de toute autre.

La même conséquence générale me paroît découler essentiellement de la progression des Etres successifs : c'est que je n'ignore pas que dans une suite quelconque il doit toujours y avoir un *premier Terme*, & qu'un nombre actuellement infini est une contradiction : c'est que l'*Infini* du Métaphysicien n'est point l'*Infini* du Géometre : c'est qu'une Chaîne d'Etres successifs changeant continuellement sa maniere d'être, ne peut pas plus posséder une existence nécessaire que ne le peuvent les Anneaux qui la composent, dont il est évident qu'il n'en est aucun qui demeure le même deux instans : c'est enfin, qu'un Etre *collectif* ou *composé* dépendant essentiellement de l'association de ses parties, est par cela même *contingent* ; car la dissociation de ces parties est toujours possible ou n'implique en soi aucune contradiction. Puis donc qu'une Chaîne d'Etres successifs ne peut exister par soi, il faut qu'il y ait hors d'elle une Cause de son existence.

Ce n'eſt pas que j'apperçoive une liaiſon néceſſaire entre ce que je nomme une *Cauſe* & ce que je nomme un *effet* : mais, je ſuis obligé de reconnoître que je ſuis fait de maniere que je ne puis admettre qu'une Choſe eſt, ſans qu'il y ait une Raiſon pourquoi elle eſt & pourquoi elle eſt comme elle eſt & non autrement.

J'ai nommé *néceſſaire* tout ce qui eſt & qui ne pouvoit pas ne pas être ni être autrement. Or, je vois clairement que l'état actuel de chaque Choſe n'eſt pas *néceſſaire* ; puiſque j'obſerve qu'il varie ſuivant certaines Loix. Je conçois donc clairement que chaque Choſe pourroit être autrement qu'elle n'eſt : j'ai appellé cela *contingence*, & je dis, que dans ma maniere de concevoir, chaque Choſe eſt *contingente* de ſa nature.

J'infere donc de cette contingence qu'il eſt une Raison qui a déterminé dès le commencement les états paſſés, l'état actuel & les états futurs de chaque Choſe.

Mais, quand je parle de *contingence*, c'eſt ſuivant ma maniere très-imparfaite de voir & de concevoir les Choſes. Il me paroît bien clair que ſi je pouvois embraſſer l'Univers entier ou

la Totalité des Chofes, je connoîtrois pourquoi chaque Chofe eft comme elle eft & non autrement : j'en jugerois alors par fes rapports au Tout, de la même maniere précifément qu'un Méchanicien juge de chaque Piece d'une Machine. Je conclurois donc que l'Univers lui-même eft comme il eft, parce que la RAISON de l'Univers ne pouvoit être autrement.

CEPENDANT, il n'en demeureroit pas moins vrai que chaque Piece de l'Univers, chaque Etre particulier, confidéré en lui-même, auroit pu être autrement. La raifon que j'en découvre eft que chaque Etre particulier n'étoit point déterminé en tout fens par fa propre nature. Toutes fes déterminations n'étoient pas *néceffaires* au fens que j'ai attaché à ce mot. Il étoit fufceptible d'une multitude de modifications diverfes, & j'en obferve plufieurs qui fe fuccedent dans tel ou tel Etre particulier.

IL n'en eft pas de même à mes yeux des vérités que je nomme *néceffaires* : je ne puis pas dire de ces vérités ce que je viens de dire des Etres particuliers, Les vérités *néceffaires* font déterminées par leur propre nature : elles ne peuvent être que d'une feule maniere : c'eft dans ce fens métaphyfique que les vérités géomé-

triques font nécessaires & qu'elles excluent toute contingence.

Je ne déduis pas moins légitimement de la considération du Mouvement la *nécessité* d'un PREMIER MOTEUR : c'est que j'ai la plus grande certitude que le Mouvement n'est pas *essentiel* à la Matiere. Les preuves de cette vérité me paroissent démonstratives. Si le mouvement étoit *essentiel* à la Matiere, le *repos* seroit contradictoire à l'Essence de la Matiere : tous les Corps seroient donc *essentiellement* en mouvement, & j'en vois pourtant un grand nombre qui sont en repos. Je ne dirai point que ce repos pourroit n'être qu'apparent & que mes Sens pourroient me tromper: car je ne suis assuré de l'existence du mouvement que par le témoignage de mes Sens : si donc mes Sens peuvent me tromper sur le repos, ils peuvent me tromper aussi sur le Mouvement : je ne pourrois donc rien affirmer ou nier du repos ni du Mouvement, & combien un tel Pyrrhonisme seroit-il absurde ! (3)

[3] †† LORSQUE je parle ici du Mouvement des Corps, il est bien évident que je n'entends parler que du Mouvement *propre*. Il saute aux yeux que tous les Corps qui composent notre Globe sont emportés avec lui d'un Mouvement *commun* : mais il n'est pas moins évident, que tandis que notre Globe

Un raisonnement bien simple & très-décisif se joint ici au témoignage de mes Sens pour me convaincre que le Mouvement ne peut être essentiel à la Matiere. Tout Mouvement a nécessairement une certaine direction & un certain degré de vitesse : il n'existe point de Mouvement *en général*, comme il n'existe point de Corps *en général*. S'il est essentiel à la Matiere

se meut d'Occident en Orient, une foule de Corps particuliers se meuvent d'un Mouvement *propre* d'Orient en Occident, du Nord au Midi, &c. C'est donc uniquement de ce Mouvement *propre* dont il s'agit quand on traite la question métaphysique de l'*origine* du Mouvement, & qu'on entreprend de démontrer qu'il n'est point *essentiel* à la Matiere.

Ainsi, ce feroit une grande absurdité que de soutenir que le Mouvement est *essentiel* à la Matiere précisément parce que tous les grands Corps de l'Univers circulent les uns autour des autres, & qu'il n'est par conséquent aucun Corps dans un repos absolu.

Ce ne feroit pas encore une moindre absurdité que d'entreprendre d'étayer une telle opinion par la considération des *attractions* qui s'exercent entre toutes les particules de la Matiere. Qui ne voit qu'il faudroit toujours assigner la *Raison* du Mouvement *propre* de chacun de ces grands Corps & du Mouvement *propre* de chaque Corps particulier, de la direction & de la vitesse de ces mouvemens &c. Et parce que cette *Raison* ne sauroit jamais se trouver dans la Matiere elle-même, indifférente de sa nature à toute sorte de directions & à quelque degré de vitesse que ce soit, il seroit indispensable de la chercher dans une CAUSE étrangere à la Matiere.

d'être en mouvement, il ne l'est assurément pas d'avoir tel ou tel mouvement à l'exclusion de tout autre. Il est de la plus parfaite évidence que la Matiere est susceptible d'une infinité de mouvemens divers. Elle peut être mue en tout sens & avec quelque degré de vîtesse que ce soit. L'*Essence* de la Matiere ne renferme donc pas la Raison de la direction & de la vîtesse de son mouvement actuel; puisque si ce mouvement avoit sa raison dans l'Essence de la Matiere, il y auroit contradiction qu'elle pût être mue suivant une autre direction & avec un autre degré de vîtesse. Mais, cette direction & cette vîtesse sont des effets qui, dans ma maniere de concevoir, doivent avoir une Cause; autrement il faudroit que j'admisse des effets sans Causes ou que je supposasse gratuitement que le néant peut produire quelque Chose. Or, si cette direction & cette vîtesse n'ont pas leur Raison dans la Matiere elle-même, il faut nécessairement que cette Raison existe hors de la Matiere. Ainsi, un certain mouvement n'étant qu'une maniere d'être ou un mode de la Matiere, la possibilité de tel ou tel mode particulier a bien son fondement dans l'*Essence* de la Matiere; puisque cette Essence est modifiable; mais, la Raison de l'actualité ou de l'existence de tel ou tel mode particulier ne peut résider dans l'Essence de la

Matiere,

Matiere, dès qu'il est de la nature de cette Essence de se prêter indifféremment à toute autre modification.

J'ai développé mon raisonnement; je puis le resserrer beaucoup. Si le Mouvement étoit essentiel à la Matiere, ce seroit nécessairement un certain Mouvement qui lui seroit essentiel; ce seroit un Mouvement qui auroit une certaine direction & une certaine vitesse; puisqu'il est impossible qu'il existe un Mouvement qui soit en lui-même indéterminé, ou comme je l'ai dit, qu'il existe un Mouvement en général. La Matiere n'auroit donc pu se mouvoir que d'une seule maniere; elle se seroit toujours mue de cette maniere, & ce Mouvement lui auroit été aussi essentiel que l'Impénétrabilité.

La force de ce raisonnement découle d'un principe métaphysique que je ne puis contester: c'est que tout ce qui est dit appartenir à l'*Essence* d'un Sujet doit lui appartenir toujours & dans le même sens ou de la même maniere: car comme l'Essence d'un Sujet est ce qui le constitue ou ce qui le fait être ce qu'il est, il est clair que si l'Essence *changeoit*, le Sujet seroit détruit.

Puis donc que le Mouvement ne peut appartenir essentiellement à la Matiere, il faut qu'il y ait hors de la Matiere une Cause de son Mouvement. J'ajoute que cette Cause doit posséder par elle-même le principe du Mouvement; autrement il faudroit que j'admisse une progression de Causes à l'infini; ce qui seroit absurde, comme je l'ai reconnu. Il y a plus; dans l'absurde supposition de cette progression à l'infini, ce ne seroit pas proprement une suite infinie de *Causes* que j'admettrois; ce seroit une suite infinie d'*effets*; puisque le Mouvement qui se communiqueroit d'un Corps à un autre Corps le long de la Chaîne infinie ne seroit jamais qu'un *Effet*, & cet Effet seroit sans *Cause*.

CHAPITRE III.

Suite du même Sujet.

Ordre de la Nature & de ses Loix.

Les ATTRIBUTS de la CAUSE PREMIERE.

C'Est ainsi que je suis conduit à reconnoître qu'il est hors de l'Univers une Cause de l'exis-

tence de l'Univers. Cette CAUSE eſt donc *néceſſaire* : ſi ELLE ne l'étoit point, ELLE dépendroit d'une autre Cauſe ; & ſi celle-ci n'étoit point non plus *néceſſaire*, elle dépendroit elle-même d'une troiſieme Cauſe &c ; & je retomberois dans l'abſurde progreſſion des Cauſes ou plutôt des effets à l'Infini. La CAUSE de l'Univers exiſte donc par SOI ; SON ESSENCE eſt d'exiſter ; & tout ce qui eſt eſt par ELLE.

JE n'entreprends point de pénétrer la NATURE de cette CAUSE ou ce que l'EXISTENCE NÉCESSAIRE eſt en elle-même : comment y parviendrois-je ? moi que la rencontre d'un Atome confond & qui ne connois la nature intime d'aucun Etre ! Mais, je ſuis forcé d'admettre que cette CAUSE, quel que ſoit le fond de SON ETRE, poſſede au moins tout ce qui eſt néceſſaire à la production de ce grand Effet, que je nomme l'*Univers*. J'étudie donc l'Effet pour tâcher de parvenir à quelques notions philoſophiques ſur les ATTRIBUTS de la CAUSE.

JE vois d'abord que la CAUSE NÉCESSAIRE a au moins la plus grande Puiſſance qu'il me ſoit poſſible de concevoir ; car puis je concevoir une plus grande Puiſſance que celle de *créer* ? L'Univers exiſte : j'ai reconnu qu'il eſt *contin-*

gent : il n'a donc pas toujours existé : quelle PUISSANCE que CELLE QUI l'a appellé du néant à l'être & QUI a réalisé tout ce qui étoit possible !

PORTANT ensuite mes regards sur cet Assemblage de Choses que je désigne par le terme très-général de *Nature*, je découvre que cet Assemblage est un Systême admirable de rapports divers. Je vois ces rapports se multiplier, se diversifier, s'étendre à mesure que je multiplie mes observations. Je m'assure bientôt que tout se passe dans la Nature conformément à des Loix constantes, qui ne sont que les résultats naturels de ces rapports qui enchaînent tous les Etres & les dirigent à une fin commune.

IL est vrai que je n'apperçois point de liaison nécessaire entre un moment & le moment qui le suit, entre l'action d'un Etre & celle d'un autre Etre, entre l'état actuel d'un Etre & l'état qui lui succédera immédiatement, &c. Mais, je suis fait de maniere que ce que j'ai vu arriver toujours, & que ceux qui m'ont précédé ont vu arriver toujours, me paroît d'une certitude morale. Ainsi, il ne me vient pas dans l'Esprit de douter que le Soleil ne se leve demain, que les boutons des Arbres

ne s'épanouissent au Printems, que le Feu ne réduise le bois en cendres, &c.

Je conviens que mon *jugement* est ici purement analogique ; [1] puisqu'il est très-évident que le contraire de ce que je pense qui arrivera est toujours possible. Mais, cette simple possibilité ne sauroit le moins du monde contrebalancer dans mon Esprit ce nombre si considérable d'expériences constantes qui fondent ici ma croyance analogique.

Il me semble que je choquerois le Sens commun si je refusois de prendre l'analogie pour guide dans des Choses de cette nature. Je menerois la vie la plus misérable ; je ne pourrois même pourvoir à ma conservation : car si ce que je connois des alimens dont je me suis toujours nourri, ne suffisoit point pour fonder la certitude où je suis que ces alimens ne se conver-

[1] Lorsque j'ai examiné en détail un certain nombre de Choses & que j'ai trouvé constamment dans toutes les mêmes Propriétés essentielles, je crois être fondé à en inférer que les Choses qui me paroissent précisément semblables à celles-là, mais que je n'ai pas examinées dans le même détail, sont aussi douées des mêmes Propriétés.

Cette maniere de juger est ce que les Logiciens nomment l'*analogie*.

tiront pas tout d'un coup & à propos de rien en véritables poisons, comment pourrois-je hasarder d'en manger encore?

Je suis donc dans l'obligation très-raisonnable d'admettre qu'il est dans la Nature un certain *Ordre constant* sur lequel je puis établir des jugemens, qui sans être des démonstrations, sont d'une telle probabilité qu'elle suffit à mes besoins.

Mes Sens me manifestent cet Ordre; ma Faculté de réfléchir m'en découvre les résultats les plus essentiels.

L'*Ordre de la Nature* est donc à mes yeux le résultat général des *rapports* [2] que j'apperçois entre les Etres.

Je regarde ces rapports comme invariables, parce que je ne les ai jamais vu & qu'on ne les a jamais vu varier naturellement.

Je déduis raisonnablement de la contemplation de ces rapports l'Intelligence de la Cause

[2] " J'entends en général par ces rapports, ces Propriétés, ces Déterminations en vertu desquelles différens Etres conspirent au même but ou concourent à produire un certain effet." *Essai analyt.* parag. 40.

NÉCESSAIRE : c'eſt que plus il y a dans un Tout de Parties & de Parties variées qui concourent à une fin commune, & plus il eſt probable que ce Tout n'eſt point l'Ouvrage d'une Cauſe aveugle : c'eſt que, m'étant démontré à moi-même que la Matiere eſt *contingente* & que le Mouvement ne lui eſt point *eſſentiel*, je ne puis placer dans la Matiere & le Mouvement la raiſon ſuffiſante de ce qui eſt : c'eſt qu'aſſigner la *raiſon ſuffiſante* d'une Choſe n'eſt pas ſimplement donner une Cauſe à cette Choſe ; c'eſt aſſigner un *Principe* par lequel on puiſſe concevoir clairement pourquoi cette Choſe eſt & pourquoi elle eſt comme elle eſt & non autrement ; or, ce n'eſt que dans l'INTELLIGENCE NÉCESSAIRE que je trouve la raiſon ſuffiſante de la maniere d'être de l'Univers ; comme ce n'eſt que dans la PUISSANCE NÉCESSAIRE que je trouve la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence ou de l'actualité de l'Univers.

SI les Loix de la Nature réſultent eſſentiellement des rapports qui ſont entre les Etres ; [3] ſi ces rapports, conſidérés en eux-mêmes, ne ſont pas néceſſaires, il me paroît que je puis

(3) « LES *Loix* de la *Nature* ſont en général les réſultats » ou les conſéquences des rapports qui ſont entre les Etres. » *Eſſai analyt.* §. 40.

en déduire légitimement que la Nature a un LÉGISLATEUR. La Lumiere ne s'eſt pas donné à elle-même ſes propriétés, & les loix de ſa réfraction & de ſa réflexion réſultent des rapports qu'elle ſoutient avec différens Corps ſoit liquides, ſoit ſolides. (4)

JE m'exprimerois donc d'une maniere fort peu exacte, ſi je diſois, *que les Loix de la Nature ont approprié les moyens à la fin*: [5] c'eſt que les Loix de la Nature ne ſont que de ſimples effets, & que dans mes idées, des effets ſuppoſent une Cauſe ou pour m'exprimer en d'autres termes, l'exiſtence actuelle d'une Choſe ſuppoſe l'exiſtence relative d'une autre Choſe, que je regarde comme la raiſon de l'actualité de la premiere.

SI la Nature a reçu des Loix, CELUI QUI les lui a impoſées a, ſans doute, le pouvoir

[4] LA Lumiere ſe propage en ligne droite. Sa réfraction eſt cette propriété en vertu de laquelle ſes rayons ſe plient ou ſe courbent en paſſant d'un milieu dans un milieu d'eſpece différente; par exemple, de l'Air dans l'Eau ou de l'Eau dans l'Air. La réflexion de la Lumiere eſt cette propriété par laquelle elle réjaillit ou paraît réjaillir de deſſus les Corps. L'expérience découvre ces propriétés & leurs loix; la Géométrie les calcule.

[5] *Encyclopédie* de Paris, au mot *Feuilles des Plantes*.

de les suspendre, de les modifier ou de les diriger comme IL LUI plait.

MAIS, si le LÉGISLATEUR de la Nature est aussi SAGE que PUISSANT, IL ne suspendra ou ne modifiera ses Loix, que lorsqu'elles ne pourront suffire par elles-mêmes à remplir les vue de SA SAGESSE : c'est que la Sagesse ne consiste pas moins à ne pas multiplier sans nécessité les moyens qu'à choisir toujours les meilleurs moyens pour parvenir à la meilleure fin.

JE ne puis douter de la SAGESSE du LÉGISLATEUR de la Nature, parce que je ne puis douter de l'INTELLIGENCE de ce LÉGISLATEUR. J'observe que plus les lumieres de l'Homme s'accroissent, & plus il découvre dans l'Univers de traits d'une INTELLIGENCE FORMATRICE. Je remarque même avec étonnement que cette INTELLIGENCE ne brille pas avec moins d'éclat dans la structure du Pou ou du Ver-de-terre, que dans celle de l'Homme ou dans la disposition & les mouvemens des Corps célestes.

JE conçois donc que l'INTELLIGENCE QUI a été capable de former le Plan immense de l'U-

nivers est au moins la plus PARFAITE des INTELLIGENCES.

MAIS, cette INTELLIGENCE réside dans un ETRE NÉCESSAIRE : un Etre *nécessaire* est non seulement celui qui ne peut pas ne pas être ; il est encore celui qui ne peut pas être autrement. Or, un Etre dont les Perfections seroient susceptibles d'accroissement, ne seroit pas un Etre *nécessaire*, puisqu'il pourroit être autrement. J'infere donc de ce raisonnement, que les PERFECTIONS de l'ETRE NÉCESSAIRE ne sont pas susceptibles d'accroissement & qu'ELLES sont absolument ce qu'ELLES sont. Je dis *absolument*, parce que je ne puis concevoir des *degrés* dans les PERFECTIONS de l'ETRE NÉCESSAIRE. Je vois très-clairement, qu'un Etre borné peut être déterminé de plusieurs manieres, puisque je conçois très-clairement le changement possible de ses bornes.

SI l'ETRE NÉCESSAIRE possede une INTELLIGENCE sans bornes, il possédera aussi une SAGESSE sans bornes ; car la Sagesse n'est proprement ici que l'Intelligence elle-même, en tant qu'elle se propose une fin & des moyens relatifs à cette fin.

L'INTELLIGENCE CRÉATRICE n'aura donc rien fait qu'avec Sagesse : ELLE SE sera proposé dans la création de chaqu'Etre la meilleure fin possible & aura prédéterminé les meilleurs moyens pour parvenir à cette fin.

CHAPITRE IV.

L'amour du bonheur fondement des Loix naturelles de l'Homme.

Conséquence en faveur de la perfection du Systême moral.

Les Loix de la Nature Langage du LEGISLATEUR.

JE suis un Etre sentant & intelligent : il est dans la nature de tout Etre sentant & intelligent de vouloir sentir ou exister agréablement, & vouloir cela c'est s'aimer soi-même. L'amour de soi-même ne differe donc pas de l'amour du bonheur. Je ne puis me dissimuler que l'amour du bonheur ne soit le principe universel de mes actions.

Le bonheur eſt donc la grande fin de mon Etre. Je ne me ſuis pas fait moi-même ; je ne me ſuis pas donné à moi-même ce principe univerſel d'action : l'Auteur de mon Etre qui a mis en moi ce puiſſant reſſort m'a donc créé pour le bonheur.

J'entends en général par le bonheur, tout ce qui peut contribuer à la conſervation & au perfectionnement de mon Etre.

Parce que les Objets ſenſibles font ſur moi une forte impreſſion, & que mon Intelligence eſt très-bornée, il m'arrive fréquemment de me méprendre ſur le bonheur & de préférer un bonheur apparent à un bonheur réel. Mon expérience journaliere & les réflexions qu'elle me fait naître me découvrent mes mépriſes. Je reconnois donc évidemment que pour obtenir la fin de mon Etre, je ſuis dans l'obligation étroite d'obſerver les Loix de mon Etre.

Je regarde donc ces Loix comme les moyens naturels que l'Auteur de mon Etre a choiſis pour me conduire au bonheur. (1) Comme elles réſultent eſſentiellement des rapports que

(1) Voyez Part. XV, Chap. VI. Voyez encore Part. VIII, Chap. III.

je soutiens avec différens Etres & que je ne suis point le maître de changer ces rapports; je vois manifestement que je ne puis violer plus ou moins les Loix de ma Nature particuliere, sans m'éloigner plus ou moins de ma véritable fin.

L'EXPÉRIENCE me démontre que toutes mes Facultés sont renfermées dans certaines limites naturelles & qu'il est un terme où finit le plaisir & où commence la douleur. J'apprends ainsi de l'expérience que je dois régler l'exercice de toutes mes Facultés sur leur portée naturelle.

JE suis donc dans l'obligation philosophique de reconnoître qu'il est une sanction naturelle des Loix de mon Etre, puisque j'éprouve un mal lorsque je les viole.

PARCE que je m'aime moi-même & que je ne puis pas ne point desirer d'être heureux, je ne puis pas ne point desirer de continuer d'être. Je retrouve ces desirs dans mes Semblables, & si quelques-uns paroissent souhaiter la cessation de leur Etre; c'est plutôt le changement de leur Etre que l'Anéantissement qu'ils souhaitent.

MA Raison me rend au moins très-probable que la mort ne sera pas le terme de la durée de mon Etre. Elle me fait entrevoir des moyens physiques préordonnés qui peuvent prolonger mon Humanité au-delà du tombeau. Elle m'assure que je suis un Etre perfectible à l'indéfini : elle me fait juger par les progrès continuels que je puis faire vers le bon & le vrai dans mon état présent, de ceux que je pourrois faire dans un autre état où toutes mes Facultés seroient perfectionnées. Enfin; elle puise dans les notions les plus philosophiques qu'elle se forme des ATTRIBUTS DIVINS & des Loix naturelles de nouvelles considérations qui accroissent beaucoup ces différentes probabilités.

MAIS, ma raison me découvre en même tems, qu'il n'est point du tout dans l'ordre de mes Facultés actuelles que j'aie sur la survivance de mon Etre, plus que de simples probabilités. (2)

CEPENDANT, ma Raison elle-même me fait sentir fortement combien il importeroit à mon bonheur, que j'eusse sur mon Etat futur plus

(2) Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans le Chap. II de la Part. XVI.

que de ſimples probabilités ou au moins une ſomme de probabilités telle qu'elle fût équivalente à ce que je nomme la certitude morale.

MA raiſon me fournit les meilleures preuves de la SOUVERAINE INTELLIGENCE de l'AUTEUR de mon Etre : elle déduit très-légitimement de cette INTELLIGENCE la Souveraine Sageſſe du GRAND ETRE. (3) SA BONTÉ ſera cette SAGESSE elle-même occupée à procurer le plus grand bien de tous les Etres ſentans & de tous les Etres intelligens.

CETTE SAGESSE ADORABLE ayant fait entrer dans SON Plan le Syſtême de l'Humanité a voulu, ſans doute, tout ce qui pouvoit contribuer à la plus graande perfection de ce Syſtême.

RIEN n'étoit aſſurément plus propre à procurer la plus grande perfection de ce Syſtême que de donner aux Êtres qui le compoſent, une certitude morale de leur État futur ; & de leur faire enviſager le bonheur dont ils jouiront dans cet État comme la ſuite ou la conſéquence de la perfection morale qu'ils auront taché d'acquérir dans l'Etat préſent.

[3] Voyez dans le Chap. III ce que j'ai expoſé ſur ce ſujet.

Et puisque l'Etat actuel de l'Humanité ne comportoit point qu'elle pût parvenir à se convaincre par les seules forces de la Raison de la certitude d'un Etat futur, il étoit, sans contredit, dans l'ordre de la Sagesse, de lui donner par quelqu'autre voie une assurance si nécessaire à la perfection du Systême moral.

Mais, parce le Plan de la Sagesse exigeoit apparemment qu'il y eût sur la Terre des Etres intelligens, mais très-bornés, tels que les Hommes; elle ne pouvoit pas changer les Facultés de ces Etres pour leur donner une certitude suffisante de leur Destination future.

Il falloit donc que la Sagesse employât dans cette vue un moyen tel que sans être renfermé dans la sphere actuelle des Facultés de l'Homme, il fût cependant si bien approprié à la nature & à l'exercice le plus raisonnable de ses Facultés, que l'Homme pût acquérir par ce moyen nouveau le degré de certitude qui lui manquoit & qu'il desiroit si vivement.

L'Homme ne pouvoit donc tenir cette certitude si desirable que de la Main même de l'Auteur de son Etre. Mais, par quelle voie

particuliere

particuliere la SAGESSE pouvoit-ELLE convaincre l'Homme raisonnable des grandes vues qu'ELLE avoit formées sur lui ? A quel signe l'Homme raisonnable pouvoit-il s'assurer que la SAGESSE ELLE-MEME parloit ?

J'AI reconnu que la Nature a un LÉGISLATEUR, & reconnoître cela c'est reconnoître en même tems que ce LÉGISLATEUR peut suspendre ou modifier à son gré les Loix qu'il a données à la Nature.

CES Loix sont donc, en quelque sorte, le Langage de l'AUTEUR de la Nature ou l'expression physique de SA VOLONTÉ.

JE conçois donc facilement que l'AUTEUR de la Nature a pu se servir de ce Langage pour faire connoître aux Hommes avec certitude ce qu'il leur importoit le plus de savoir & de savoir bien, & que la Raison seule ne faisoit guere que leur indiquer.

AINSI, parce que je vois évidemment qu'il n'y a que le LÉGISLATEUR de la Nature qui puisse en modifier les Loix, je me crois fondé raisonnablement à admettre qu'il a parlé, lorsque je puis m'assurer raisonnablement que cer-

taines modifications frappantes de ces Loix ont eu lieu & que je puis découvrir avec évidence le but de ces modifications.

Ces modifications feront donc pour moi des *signes particuliers* de la Volonté de l'Auteur de la Nature à l'égard de l'Homme.

Je puis donner un nom à ces sortes de modifications, ne fût ce que pour indiquer les changemens qu'elles ont apporté à la marche ordinaire de la Nature : je puis les nommer des *Miracles*, & rechercher ensuite quelles idées je dois me faire des Miracles.

CHAPITRE V.

Les Miracles :

idées sur leur nature.

Je sais assez qu'on a coutume de regarder un *Miracle* comme l'effet d'un Acte *immédiat* de la Toute-Puissance, opéré dans le Tems, & relativement à un certain but moral.

Je sais encore qu'on recourt communément à cette intervention immédiate de la Toute-Puissance, parce qu'on ne juge pas qu'un Miracle puisse être renfermé dans la sphere des Loix de la Nature.

Mais, s'il est dans la nature de la Sagesse de ne point multiplier les actes sans nécessité; si la Volonté efficace a pu produire ou préordonner par un acte unique toutes ces modifications des Loix de la Nature que je nomme des *Miracles*, ne sera-t-il pas au moins très-probable qu'elle l'aura fait?

Si la Sagesse éternelle qui n'a aucune relation au Tems, a pu produire hors du Tems l'Universalité des Choses, est-il à présumer qu'elle se soit réservé d'agir dans le Tems & de mettre la main à la Machine comme l'Ouvrier le plus borné?

Parce que je ne découvre point comment un Miracle peut être renfermé dans la sphere des Loix de la Nature, serois-je bien fondé à en conclure, qu'il n'y est point du tout renfermé? Puis-je me persuader un instant que je connoisse à fond les Loix de la Nature? ne vois-je pas évidemment que je ne connois

qu'une très-petite partie de ces Loix & que même cette partie si petite je ne la connois qu'imparfaitement ?

COMMENT donc oserois-prononcer sur ce que les Loix de la Nature ont pu ou n'ont pas pu opérer dans la main du LÉGISLATEUR.

IL me semble que je puis sans témérité aller un peu plus loin : quoique je sois un Etre extrêmement borné, je ne laisse pas d'entrevoir ici la possibilité d'une préordination relative à ce que je nomme des *Miracles*.

DES méditations assez profondes sur les Facultés de mon Ame m'ont convaincu que l'exercice de toutes ces Facultés dépend plus ou moins de l'état & du jeu des organes. Il est même peu de vérités qui soient plus généralement reconnues. J'ai assez prouvé dans un autre Ouvrage (1) que les perceptions, l'Attention, l'Imagination, la Mémoire, &c. tiennent essentiellement aux mouvemens des fibres sensibles & aux déterminations particulieres que l'action des Objets leur imprime, qu'elles conservent pendant un tems plus ou moins long,

(1) L'*Essai Analytique sur les Facultés de l'Ame*, publié en 1760.

& en vertu desquelles ces fibres peuvent retracer à l'Ame les idées ou les images des Objets. (2)

C'est une Loi fondamentale de l'Union de l'Ame & du Corps que lorsque certaines fibres sensibles sont ébranlées, l'Ame éprouve certaines sensations: rien au monde n'est plus constant, plus invariable que cet effet. Il a toujours lieu, soit que l'ébranlement des fibres provienne de l'action même des Objets, soit qu'il provienne de quelque mouvement qui s'opere dans la Partie du Cerveau qui est le siege de toutes les opérations de l'Ame.

Si une foule d'expériences (3) démontre

[2] Il ne faudroit pas m'objecter qu'il seroit possible que l'Ame *pensât* sans Corps. J'accorderai, si l'on veut, cette possibilité: mais, je demanderai si l'on sait tant soit peu ce que feroit une Ame humaine séparée de tout corps? On ne connoit un peu l'Ame humaine que par son union avec le Corps: de cette union résulte essentiellement un *Etre-mixte* qui porte le nom d'*Homme*, & qui est appellé à durer toujours. Si donc l'Homme doit durer toujours, son Ame pensera toujours par le ministere d'un Corps. Voyez Part. XVI, Chap. I. Ainsi, à quoi bon élever la question, si l'Ame peut *penser* sans Corps? l'Homme n'est point un *Esprit-pur* & ne le sera jamais. Je renvoie ceux qui desireront plus de détails sur cette question aux Articles XVI, XVIII, XIX de mon *Analyse abrégée*.

[3] Les Livres de Médecine & de Physique sont pleins

que l'Imagination & la Mémoire dépendent de l'organisation du Cerveau, il est par cela même démontré que la reproduction ou le rappel de telle ou de telle idée dépend de la reproduction des mouvemens dans les fibres sensibles appropriées à ces idées.

Nous représentons toutes nos idées par des signes d'institution, qui affectent l'œil ou l'oreille. Ces signes sont des caracteres ou des mots. Ces mots sont lus ou prononcés : ils s'impriment donc dans le Cerveau par des fibres de la Vue ou par des fibres de l'Ouie. Ainsi, soit que le mouvement se reproduise dans des fibres de la Vue ou dans des fibres de l'Ouie, les mots attachés au jeu de ces fibres seront également rappellés à l'Ame, & par ces mots les idées qu'ils sont destinés à représenter.

Je ne puis raisonnablement présupposer que tous mes Lecteurs possedent aussi bien que moi mes principes psychologiques ; (4) je suis

d'observations qui prouvent que des accidens purement physiques affoiblissent, altérent ou détruisent même entiérement l'Imagination & la Mémoire. Rien de mieux constaté ; & révoquer en doute de pareils faits ce seroit renoncer à toute certitude historique.

[4] La *Psychologie* est la Science de l'Ame. Les principes

donc obligé de renvoyer ceux qui ne les possedent pas assez aux divers Ecrits dans lesquels je les ai exposés en détail. Ils feront bien sur-tout de relire avec attention l'Ecrit *sur le Rappel des idées par les Mots & sur l'Association des idées en général*.

Dès que je me suis une fois convaincu par l'expérience & par le raisonnement que la production & la reproduction de toutes mes idées tiennent au jeu secret de certaines fibres de mon Cerveau, je conçois avec la plus grande facilité que la SAGESSE SUPREME a pu préorganiser au commencement des Choses certains Cerveaux de maniere qu'il s'y trouveroit des fibres dont les déterminations (5) & les mouvemens particuliers répondroient dans un tems marqué aux Vues de cette SAGESSE ADORABLE.

QUI pourroit douter un instant que si nous étions les maîtres d'ébranler à notre gré cer-

qu'on puise dans cette Science sont donc des principes psychologiques.

[5] MOT qui exprime certaines conditions physiques destinées à rappeller à l'Ame tel ou tel signe, & par ce signe telle ou telle idée.

taines fibres du Cerveau de nos Semblables ; par exemple, les fibres appropriées aux mots, nous ne rappellassions à volonté dans leur Ame telle ou telle suite de mots & par cette suite une suite correspondante d'idées ? Répéterai-je encore que la Mémoire des mots tient au Cerveau, & que mille accidens qui ne peuvent affecter que le Cerveau, affoiblissent & détruisent même en entier la Mémoire des mots ? Rappellerai-je ce Vieillard respectable, dont j'ai parlé dans l'*Essai analytique*, §. 676, qui avoit en pleine veille des suites nombreuses & variées de visions absolument indépendantes de sa Volonté, & qui ne troubloient jamais sa Raison ? Répéterai-je que le Cerveau de ce Vieillard étoit une sorte de Machine d'Optique qui exécutoit d'elle-même sous les yeux de l'Ame toutes sortes de décorations & de perspectives ?

On ne s'avisera pas non plus de douter que DIEU ne puisse ébranler au gré de SA VOLONTÉ les fibres de tel ou de tel Cerveau, de maniere qu'elles traceront, à point nommé, à l'Ame une suite déterminée d'idées ou de mots & une telle combinaison des unes & des autres, que cette combinaison représentera plus ou moins figu-

rément une suite d'événemens cachés encore dans l'abîme de l'avenir ?

Ce que l'on conçoit si clairement que Dieu pourroit exécuter par son Action immédiate sur un Cerveau particulier, n'auroit il pu le *prédéterminer* dès le commencement ? Ne conçoit-on pas à peu près aussi clairement, que Dieu a pu préordonner dans tel ou tel Cerveau & hors de ce Cerveau des causes purement physiques, qui déployant leur action dans un tems marqué par la Sagesse, produiront précisément les mêmes effets que produiroit l'Action *immédiate* du premier Moteur ?

C'étoit ce que j'avois voulu donner à entendre en terminant ce paragraphe 676 de l'*Essai analytique*, auquel je viens de renvoyer: mais, je doute qu'on ait fait attention à cet endroit de l'Ouvrage. " Si les Visions prophétiques, disois-je dans cet endroit, ont une cause matérielle, l'on en trouveroit ici une explication bien simple & qui ne supposeroit aucun Miracle: (6) l'on conçoit assez que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des Prophetes des causes physiques propres

[6] Je prenois ici le mot de *Miracle* dans le sens qu'on attache communément à ce mot.

„ à en ébranler dans un tems déterminé les fi-
„ bres sensibles suivant un ordre relatif aux
„ événemens futurs qu'il s'agissoit de représen-
„ ter à leur Esprit. „

L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie* (7) qui n'a pas été mieux lu ni mieux entendu que moi par la plupart des Lecteurs, & qui a tâché de renfermer dans un assez petit Volume tant de principes & de grands principes, a eu la même idée que j'expose ici. Dans le Chapitre XXI de la Partie VI de ses *Principes Philosophiques*, il s'exprime ainsi:

„ SOIT que DIEU agisse immédiatement sur
„ les fibres représentatrices des objets, & qu'il
„ leur imprime des mouvemens propres à ex-
„ primer ou à représenter à l'Ame une suite
„ d'événemens futurs; soit que DIEU ait créé
„ dès le commencement des Cerveaux dont les
„ fibres exécuteront par elles-mêmes dans un
„ tems déterminé de semblables Représentations;
„ l'Ame lira dans l'avenir: ce sera un ESAÏE,
„ un JÉRÉMIE, un DANIEL. „

LES signes d'institution (8) par lesquels nous

[7] *Essai de Psychologie ou Considérations sur les Opérations de l'Ame, sur l'Habitude & sur l'Education, &c.* Londres 1755.

[8] LES caracteres, les lettres, les mots & en général toutes

représentons nos idées de tout genre, sont des objets qui tombent sous les Sens, & qui, comme je le disois, frappent l'œil ou l'oreille & par eux le Cerveau. La Mémoire se charge du dépôt des mots, & la Réflexion les combine. On est étonné quand on songe au nombre considérable de Langues mortes & de Langues vivantes qu'un même Homme peut apprendre & parler. Il est pourtant une Mémoire purement organique où les mots de toutes ces langues vont s'imprimer & qui les présente à l'Ame au besoin avec autant de célérité que de précision & d'abondance. On n'est pas moins étonné, quand on pense à d'autres prodiges que nous offre la Mémoire & l'imagination. SCALIGER apprit par cœur tout HOMERE en vingt-un jours, & dans quatre mois tous les Poëtes Grecs. WALLIS extraisoit de tête la racine quarrée d'un nombre de cinquante-trois figures. (9) Combien d'autres faits de même genre ne pourrois-je pas indiquer! Qu'on prenne la peine de réfléchir sur les grandes idées que ces phénomenes merveilleux de la Mémoire nous donnent de l'organi-

les manieres dont les Hommes sont *convenus* d'exprimer leurs idées.

[9] HALLER, *Physiologie*, Tom. V, Liv. XVII, Art. VI.

ſation de cette Partie du Cerveau qui eſt le ſiege de l'Ame & l'Inſtrument immédiat de toutes ſes opérations ; & l'on conviendra, je m'aſſure, que cet Inſtrument, le Chef-d'œuvre de la Création terreſtre, eſt d'une ſtructure fort ſupérieure à tout ce qu'il nous eſt permis d'imaginer ou de concevoir.

Ce qu'un Savant exécute ſur ſon Cerveau par un travail plus ou moins long & par une Méthode appropriée, Dieu pourroit, ſans doute, l'exécuter par un Acte *immédiat* de sa Puissance. Mais, il pourroit auſſi avoir établi dès le commencement dans un certain Cerveau une telle *préorganiſation* que ce Cerveau ſe trouveroit dans un tems prédéterminé monté à-peu-près comme celui du Savant, & capable des mêmes opérations & d'opérations plus étonnantes encore.

Supposons donc que Dieu eût créé au commencement un certain nombre de Germes humains, dont il eût préorganiſé les Cerveaux de maniere, qu'à un certain jour marqué, ils devoient fournir à l'Ame l'aſſortiment complet des mots d'une multitude de Langues diverſes ; les Hommes auxquels de pareils Cerveaux auront appartenus, ſe ſeront trouvés ainſi transfor-

més, presque tout d'un coup, en *Polyglotes* (10) vivantes.

Je prie ceux de mes Lecteurs qui ne comprendront pas bien ceci de relire attentivement les Articles XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, de l'*Analyse Abrégée*, & les endroits relatifs de l'*Essai Analytique*. Les idées que je présente dans ce Chapitre sont si éloignées de celles qu'on s'étoit faites jusqu'ici sur les Sujets qui m'occupent, que je ne puis revenir trop souvent à prier mon Lecteur de ne me juger qu'après m'avoir bien saisi & bien médité. Je n'espere pas d'obtenir la grace que je demande : je sais que le nombre des bons Lecteurs est fort petit & que celui des vrais Philosophes l'est encore davantage. Mais, s'il arrive qu'on m'entende mal, je n'aurai au moins rien négligé pour prévenir les méprises de mes Juges.

Au reste, il n'y a pas la moindre difficulté à concevoir que ces Germes préordonnés qui devoient être un jour des Polyglottes vivantes, avoient été placés dans l'ordre des Générations successives, suivant un rapport direct à ce tems précis marqué par la SAGESSE.

[10] TERME pris ici au figuré, & qui exprime des Dictionnaires en plusieurs Langues.

IL n'y a pas plus de difficulté à concevoir dans certains Cerveaux la possibilité d'une pré-organisation telle, que les fibres appropriées aux mots de diverses Langues, ne devoient déployer leur action que lorsqu'une certaine circonstance associée surviendroit.

J'ENTREVOIS donc par cet exemple si frappant ce qu'il seroit possible que fussent ces événemens extraordinaires que je nomme des *Miracles*. Je commence ainsi à comprendre que la sphere des Loix de la Nature peut s'étendre beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine. Je vois assez clairement que ce qu'on prend communément pour une *suspension* de ces Loix, pourroit n'être qu'une dispensation ou une direction particuliere de ces mêmes Loix.

CECI est d'une vraisemblance qui me frappe. Je pense & je parle à l'aide des mots dont je revêts mes idées. Ces mots sont des signes purement matériels. Ils sont attachés au jeu de certaines fibres de mon Cerveau. Ces fibres ne peuvent être ébranlées que mon Ame n'ait aussitôt les perceptions de ces mots & par eux les idées qu'ils représentent.

VOILA les Loix de la Nature relatives à mon

Etre particulier. Il me feroit impoſſible de former aucune notion générale ſans le ſecours de quelques ſignes d'inſtitution : il n'y a que ceux qui n'ont jamais médité ſur l'Economie de l'Homme qui puiſſent douter de cette vérité pſychologique.

Je découvre donc que les Loix de la Nature relatives à la formation des idées dans l'Homme, à la repréſentation, au rappel & à la combinaiſon de ces idées par des ſignes arbitraires, (11) ont pu être modifiées d'une infinité de manieres particulieres, & produire ainſi, dans un certain tems, des événemens ſi extraordinaires qu'on ne les juge point renfermés dans la ſphere d'activité de ces Loix de la Nature.

J'APPERÇOIS ainſi, que le GRAND OUVRIER pourroit avoir caché dès le commencement dans la Machine de notre Monde certaines pieces & certains reſſorts qui ne devoient jouer qu'au moment que certaines circonſtances correſpondantes l'exigeroient. Je reconnois donc qu'il ſe-

[11] LES mots des Langues ou leur ſignification ſont des choſes *arbitraires* ou de pure convention. Les mots n'ont aucun rapport néceſſaire avec les Objets dont ils ſont les *ſignes* ou les repréſentations. Auſſi le même Objet eſt-il repréſenté par différens mots en différentes Langues.

roit possible que ceux qui excluent les Miracles de la sphere des Loix de la Nature fussent dans le cas d'un Ignorant en Méchanique, qui ne pouvant deviner la raison de certains jeux d'une belle Machine recourroit pour les expliquer à une sorte de Magie ou à des moyens surnaturels.

Un autre exemple très-frappant m'affermit dans ma pensée; j'ai vu assez distinctement qu'il seroit possible que cet Etat futur de l'Homme que ma Raison me rend si probable, fût la suite naturelle d'une préordination physique aussi ancienne que l'Homme. (12). J'ai même entrevu qu'il seroit possible encore qu'une préordination analogue s'étendît à tous les Etres sentans de notre Globe. (13)

[12] *Essai Analytique*, Chap. XXIV, §. 726, 727, &c. *Contemplation de la Nature*, Part. IV, Chap. XIII.

[13] Part. I. II, III, IV, V, VI de cette *Palingénésie*.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Deux Systêmes possibles des Loix de la Nature.

Caracteres & but des Miracles.

JE suis ainsi conduit par une marche qui me paroît très-philosophique, à admettre qu'il est deux Systêmes des Loix de la Nature, que je puis distinguer exactement.

Le premier de ces Systêmes est celui qui détermine ce que je nomme le Cours *ordinaire* de la Nature.

Le second Systême est celui qui donne naissance à *ces événemens extraordinaires* que je nomme des *Miracles*.

Mais, parce que les Loix de la Nature ont toujours pour premier fondement les Propriétés essentielles des Corps, & que si l'Essence des Choses changeoit, les Choses seroient détruites;

(1) je suis obligé de supposer comme certain, qu'il n'y a rien dans le second Système qui choque les Propriétés essentielles des Corps. Et ce que je dis ici des Corps doit s'entendre encore des Ames qui leur sont unies. J'ai appris d'une Philosophie sublime que les *Essences* des Choses sont immuables & indépendantes de la VOLONTÉ CRÉATRICE. [2]

CE ne sont donc que les modes ou les Qualités variables des Corps & des Ames qui ont pu entrer dans la composition du Système dont je parle, & produire cette combinaison particuliere de Choses d'où peuvent naître les événemens miraculeux.

PAR exemple; je conçois facilement qu'en vertu d'une certaine prédétermination physique,

(1) Voyez le commencement du Chap. I de la Partie XVI.

(2) L'*Essence* des Choses étant ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont, DIEU ne pourroit changer les Essences sans détruire les Choses; car il seroit contradictoire que l'Essence changeât & que la Chose restât la même. Une Chose ne peut pas être & en même tems n'être pas. C'est ce que les Métaphysiciens expriment quand ils disent que les *Essences* sont *immuables*, *éternelles*, &c.

la densité (3) de tel ou de tel Corps a pu augmenter ou diminuer prodigieusement dans un tems marqué; la Gravitation n'agir plus sur un autre Corps; (4) la Matiere électrique s'accumuler extraordinairement autour d'une certaine Personne & la transfigurer; (5) les mouvemens vitaux renaître dans un Corps où ils étoient éteints & le rappeller à la vie; [6] des Obs-

(3) La *densité* des Corps résulte de la quantité de matiere qu'ils contiennent sous un Volume déterminé. La densité varie donc dans les différens Corps, & elle peut varier encore dans le même Corps. Ainsi, le Métal est plus denso que le Bois; l'Eau l'est plus que l'Air, &c. En se contractant l'air devient plus dense, &c.

(4) Je suppose ici, comme l'on voit, que la *Gravitation* n'est pas essentielle à la Matiere & qu'elle dépend d'une Cause physique secrete qui pousse les Corps vers un Centre commun. Cette supposition n'est point gratuite : les Propriétés *essentielles* ne varient point, & la Pesanteur varie, &c. Il est donc possible qu'il y ait eu une prédétermination physique relative à l'action de cette Force sur un certain Corps & dans un certain tems.

(5) On connoît ces couronnes lumineuses qui paroissent sur les Personnes qu'on électrise par certains procédés, & l'on n'ignore pas non plus bien d'autres prodiges que l'Electricité a offerts à notre Siecle. Voyez la Note 7 du Chap. I de la Part. XVI.

(6) Il est aujourd'hui bien démontré, que le grand principe des mouvemens vitaux est dans l'*Irritabilité*. Une pré-

tructions particulieres de l'Organe de la Vue se dissiper & laisser un libre passage à la Lumiere, &c. &c.

Et si parmi les événemens miraculeux qui s'offriroient à ma méditation, il en étoit où je n'entrevisse aucune Cause physique capable de les produire, je me garderois bien de prononcer sur l'impossibilité absolue d'une prédétermination correspondante à ces événemens. Je n'oublierois point que je suis un Etre dont toutes les Facultés sont extrêmement bornées, & que la Nature ne m'est tant soit peu connue que par quelques effets. Je songerois en même tems à d'autres événemens de même genre

détermination physique qui accroîtroit beaucoup l'Irritabilité dans un Corps mort pourroit donc y faire renaître les mouvemens vitaux & le rappeller à la vie. Il peut y avoir bien d'autres moyens physiques prédéterminés propres à concourir au même effet & qui me sont inconnus. Je me borne à indiquer celui que je connois un peu. L'*Irritabilité* est cette Propriété des fibres *musculaires* en vertu de laquelle elles se contractent ou se raccourcissent d'elles-mêmes à l'attouchement de quelque corps que ce soit pour se rétablir ensuite par leur propre Force. C'est par son irritabilité que le cœur bat sans cesse, qu'il bat encore après avoir été séparé de la poitrine, & qu'on peut y rappeller le mouvement & la vie lorsqu'il en paroît privé. C'est encore à l'Irritabilité que sont dûs bien d'autres phénomenes vitaux qui ne sont pas moins surprenans. Voyez Partie XV.

où j'entrevois des caufes phyfiques préordonnées capables de les opérer.

QUAND je cherche à me faire les plus hautes idées du GRAND AUTEUR de l'Univers je ne conçois rien de plus fublime & de plus digne de cet ETRE ADORABLE, que de penfer qu'IL a tout préordonné par un Acte unique de SA VOLONTE', & qu'il n'eft proprement qu'un feul *Miracle*, qui a enveloppé la fuite immenfe des Chofes ordinaires & la fuite beaucoup moins nombreufe des Chofes *extraordinaires* : ce grand Miracle, ce Miracle incompréhenfible peut-être pour toutes les INTELLIGENCES finies, eft celui de la *Création*. DIEU a voulu, & l'Univerfalité des Chofes a reçu l'Etre. Les Chofes fucceffives foit ordinaires, foit extraordinaires préexiftoient donc dès le commencement à leur apparition & toutes celles qui apparoîtront dans toute la durée des fiecles & dans l'Eternité même exiftent déja dans cette Prédétermination *univerfelle* qui embraffe le Tems & l'Eternité.

MAIS, ce feroit en vain que la SOUVERAINE SAGESSE auroit prédéterminé phyfiquement des événemens *extraordinaires* deftinés à donner à l'Homme de plus fortes preuves de cet Etat futur, le plus cher Objet de fes defirs, fi cette SA-

GESSE n'avoit en même tems prédéterminé la venue d'un PERSONNAGE extraordinaire, instruit par ELLE-même du secret de SES vues, & dont les actions & les discours correspondissent exactement à la *prédétermination* dont les Miracles devoient sortir.

IL ne faut que du bon-sens pour appercevoir qu'un Miracle qui seroit absolument isolé ou qui ne seroit accompagné d'aucune circonstance relative propre à en déterminer le but, ne pourroit être pour l'Homme raisonnable une preuve de sa Destination future.

MAIS, le *but* du Miracle sera exactement déterminé, si immédiatement avant qu'il s'opere le PERSONNAGE respectable que je suppose s'écrie en s'adressant au MAÎTRE de la Nature; *je* TE *rends graces de ce que* TU *m'as exaucé: je savois bien que* TU *m'exauces toujours*; *mais*, *je dis ceci pour ce Peuple qui est autour de moi*, *afin qu'il croie que c'est* TOI QUI *m'as envoyé.*

LE Miracle deviendra donc ainsi la Lettre de *Créance* de l'ENVOYE', & le but de la Mission de cet ENVOYE' sera de *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité.*

Si, comme je le disois, les Loix de la Nature sont le Langage du SUPREME LE'GISLATEUR, l'ENVOYE' dont je parle sera auprès du Genre-humain l'Interprête de ce Langage. Il aura été chargé par le LE'GISLATEUR d'interprêter au Genre-humain les *Signes* de ce Langage divin qui renfermoient les assurances d'une heureuse Immortalité. [7]

Il étoit absolument indifférent à la Mission de cet ENVOYE' qu'il opérât lui-même les Mi-

(7) J'AJOUTERAI ici un mot pour achever de développer ma pensée sur les Miracles.

Il seroit possible que plusieurs des Sujets sur lesquels je suppose que des guérisons miraculeuses ont été opérées eussent été eux-mêmes préordonnés dans un rapport direct à ces guérisons.

Il seroit possible, par exemple, que le Germe d'un certain Aveugle-né eût été placé dans l'ordre des Générations de maniere que cet Aveugle étoit lié à la Mission de l'ENVOYÉ dès le commencement des Choses, & qu'en coïncidant ainsi avec cette Mission il eût pour fin de concourir à l'autoriser par le Miracle dont il devoit être le Sujet. La Réponse si remarquable de l'ENVOYÉ sur cet Aveugle sembleroit confirmer mon idée & indiquer la *préordination* dont je parle. *Cet Homme n'est point né Aveugle parce qu'il a péché ni ceux qui l'ont mis au monde*; *mais*, *c'est* AFIN QUE LES OEUVRES DE DIEU PAROISSENT EN LUI.

Je conçois donc que les yeux de cet Aveugle avoient été

racles ou qu'il ne fît que s'accommoder à leur but en le déterminant d'une maniere précise par ses discours & par ses actions. L'obéissance parfaite & constante de la Nature à la Voix de l'ENVOYÉ' n'en devenoit pas moins propre à autoriser & à caractériser sa Mission.

LA Naissance *extraordinaire* de l'ENVOYÉ' pouvoit encore relever sa Mission auprès des Hommes, & il étoit possible que cette Naissance fût enveloppée comme tous les autres événemens miraculeux dans cette dispensation particuliere des Loix de la Nature qui devoit les produire. Combien de moyens physiques préordonnés, très-différens du moyen ordinaire, pouvoient faire développer un Germe humain dans le sein d'une Vierge!

SI cette E'conomie *particuliere* des Loix de la Nature étoit destinée par la SAGESSE à fournir à l'Homme raisonnable (8) une *preuve de fait*

préorganisés dès le commencement dans un rapport déterminé à l'action des Causes physiques & secretes qui devoient les ouvrir dans un certain tems & dans un certain lieu. Je me plais à contempler le Germe de cet Aveugle, caché depuis quatre mille ans dans la grande Chaîne & préparé de si loin pour les besoins de l'Humanité.

(8) REMARQUEZ que je répete souvent dans cet Ecrit

de la certitude de ſon Etat futur, cette preuve a dû être revêtue de caractères qui ne permiſſent pas à la Raiſon d'en méconnoître la nature & la fin.

J'OBSERVE d'abord, que les Faits renfermés dans cette E'conomie, comme dans leur Principe phyſique préordonné, ont dû être tels qu'il parût manifeſtement qu'ils ne reſſortoient pas de l'E'conomie ordinaire des Loix de la Nature: s'il y avoit eu ſur ce point quelqu'équivoque, comment auroit-il été *manifeſte* que le LE'GISLATEUR *parloit?*

IL n'y aura point eu d'équivoque s'il a été manifeſte qu'il n'y avoit point de proportion ou d'analogie entre les Faits dont il s'agit & les Cauſes *apparentes* de ces Faits, Le ſens-commun apprend aſſez qu'un Aveugle-né ne recouvre point la Vue par un attouchement extérieur & momentané; qu'un Mort ne reſſuſcite point à la ſeule parole d'un Homme, &c. De pareils Faits

le mot de *raiſonnable*: c'eſt que je ſuppoſe par-tout que l'Homme qui recherche les fondemens d'un bonheur à venir, fait de ſa Raiſon le meilleur emploi poſſible, & qu'occupé de l'examen de la plus importante de toutes les vérités, il ne cherche point à ſe la déguiſer à lui-même & aux autres par de vaines ſubtilités, qui ne prouveroient que l'abus de ſa Raiſon.

ſont aiſés à diſtinguer de ces prodiges de la Phyſique, qui ſuppoſent toujours des préparations ou des Inſtrumens. Dans ces ſortes de prodiges l'Eſprit peut toujours découvrir une certaine proportion, une certaine analogie entre l'effet & la cauſe; & lors-même qu'il ne la découvre pas intuitivement il peut au moins la concevoir. Or, le moyen de concevoir quelqu'analogie entre la prononciation de certains mots & la réſurrection d'un Mort? La prononciation de ces mots ne ſera donc ici qu'une circonſtance concomitante, [9] abſolument étrangere à la Cauſe ſecrete du Fait; mais propre à rendre les Spectateurs plus attentifs, l'obéiſſance de la Nature plus frappante & la Miſſion de l'ENVOYE' plus authentique. LAZARE *ſors dehors! & il ſortit.*

AU reſte; je ne ferois pas entrer dans l'eſſence du Miracle ſon opération inſtantanée. Si un certain Miracle offroit des gradations ſenſibles, il ne m'en paroîtroit pas moins un Miracle lorſque je découvrirois toujours une diſproportion évidente entre l'effet & ſa cauſe apparente ou ſymbolique. [10] Ces gradations me ſem-

(9) UNE circonſtance qui *accompagne* le Miracle.

(10) C'EST-A-DIRE, que la Cauſe *apparente* n'eſt ici qu'un *ſigne* qui annonce l'effet ou y prépare le Spectateur.

bleroient même propres à indiquer à des Yeux philosophes un Agent physique & très-différent du symbolique. [11] Les gradations décelent toujours un Ordre physique, [12] & elles sont susceptibles d'une accélération à l'indéfini. (13)

[11] Je veux dire très-différent de la Cause *apparente*.

[12] C'est que la Nature ne va point par sauts.

[13] Je dois transcrire ici ce que je disois de mon hypothese sur les Miracles dans la Préface de la premiere Edition des *Recherches sur le Christianisme*, publiée en 1770; car il faut bien que je continue à prévenir les faux jugemens qu'on pourroit porter de ma maniere de penser sur cette hypothese & du but que je me suis proposé en la développant.

« Ceux, disois-je, qui possedent les principes dont je suis » parti jugeront de cette hypothese. Mais, je crois devoir dé- » clarer ici de la maniere la plus expresse, que je n'ai point pré- » tendu combattre le Sentiment qui est le plus généralement » admis sur les Miracles. Le Lecteur éclairé préférera celle des » deux opinions qui lui paroitra la plus conforme à la Raison » & à la Révélation. Je n'ai point cherché à faire des » Prosélytes à mes petites opinions : l'on ne sait pas combien » j'y suis peu attaché & combien je serai toujours disposé à » avouer publiquement mes erreurs dès qu'on me les aura fait » appercevoir. J'ai dit naïvement & clairement ce qui m'avoit » paru le plus probable ou le plus harmonique avec les prin- » cipes fondamentaux & si lumineux de la Théologie natu- » relle & de la Cosmologie. Il me semble toujours, que si » l'on y regarde de fort près, on reconnoîtra que tout se ré- » duit ici à examiner s'il est possible que Dieu ait tout préor- » donné par un Acte unique de sa Volonté : car si cette

JE remarque en second lieu, que ce Langa-

„ préordination universelle est possible, il devra paroître très-
„ indifférent au grand but des Miracles que DIEU soit inter-
„ venu immédiatement dans un certain tems & dans un cer-
„ tain lieu pour les produire, ou qu'IL ait préparé dès le
„ commencement les Causes qui devoient les opérer. Ainsi,
„ soit que DIEU agisse dans le tems par des Volontés *parti-*
„ *culieres*, soit qu'il ait agi hors du tems par une Volonté *gé-*
„ *nérale* qui a embrassé la multitude infinie des effets particu-
„ liers, la Chose ne revient-elle pas précisément au même &
„ dans la Nature & dans la GRACE? Si le physique a pu être
„ enchaîné avec le moral; si les *Prieres* ont pu être prévues
„ par l'INTELLIGENCE ADORABLE aux yeux de LAQUELLE
„ tout est à nud dans la Création; si cette Prévision tout-à-
„ fait extérieure à la Liberté humaine ne détruit point cette
„ Liberté, pourquoi rejetteroit-on comme absurde ou comme
„ dangereuse une hypothese qui s'accorde si bien avec les prin-
„ cipes d'une saine Philosophie & qui donne de si hautes idées
„ du GRAND AUTEUR de l'Univers? „

J'ajouterai encore ici, que lorsque cette Hypothese sur les Miracles s'offrit pour la premiere fois à mon Esprit il y a bien des années, je n'avois pas lu le Livre intitulé *la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*, de l'Abbé HOUTTEVILLE. Je viens de lire le Chap. VI du Tome II dans lequel l'éloquent Auteur entreprend de prouver que *les Miracles sont possibles*. J'y ai vu qu'il s'étoit formé sur la Nature des Miracles à-peu-près la même idée que moi. Mais, cette idée si philosophique il ne la développe pas par une sorte d'Analyse comme j'ai tâche de le faire. Il n'indique pas précisément la maniere dont on peut concevoir la chose. Il se borne à montrer qu'il y a dans la Nature une multitude de phénomenes dont les Causes nous sont inconnues, & qui ressortent pourtant des Loix générales du mouvement: pag. 51 & suivantes

ge *de Signes* [14] a dû être multiplié & varié & former, pour ainsi dire, un discours suivi, dont toutes les Parties fussent harmoniques en-tr'elles & s'appuyassent les unes les autres: car plus le LÉGISLATEUR aura développé SES

de l'Edit. de 1765. Il en conclut que les Miracles pourroient avoir été *enveloppés dans l'Ordre général & être entrés comme le reste dans l'Economie des desseins de DIEU*: pag. 53, 57. Il combattoit par cette supposition le fameux SPINOSA, qui avoit dit *que les Miracles étoient impossibles, parce qu'ils étoient contraires aux Loix de la Nature, & qu'ils supposoient de la variation dans les Décrets de DIEU*. L'Abbé HOUTTEVILLE entreprend donc de prouver ici, qu'il n'y a point de *variation* dans les Décrets de DIEU, & qu'un *seul & même Décret a pu embrasser tout*, &c.

Si l'on prend la peine de comparer mes principes & ma marche avec ceux de l'Auteur on reconnoîtra facilement que je ne l'ai point copié. Nous suivions l'un & l'autre des routes très-différentes. Nous n'avions pas le même but particulier. Je ne songeois point à SPINOSA : je cherchois uniquement à développer un de mes principes psychologiques, & j'essayois de l'appliquer à la Doctrine des Miracles.

Il n'en demeure pas moins vrai que l'Abbé HOUTTEVILLE m'avoit prévenu sur l'idée générale : je me fais un devoir étroit de le reconnoître ; mais j'espere qu'on me rendra la justice de penser que je n'ai point eu l'intention de m'approprier ce qui appartenoit à cet Ecrivain estimable : personne au monde n'est plus ennemi que moi du plagiat.

(14) Les *Miracles*.

Vues, multiplié & varié SES Expressions, & plus il aura été certain qu'IL *parloit.*

MAIS, s'IL a voulu parler à des Hommes de tout ordre, aux Ignorans comme aux Savans, IL aura parlé aux Sens, & n'aura employé que les *Signes* les plus palpables, & que le simple bon-sens pût facilement saisir.

ET comme le but de ce Langage de Signes étoit de confirmer à la Raison la vérité de ces grands principes qu'elle s'étoit déja formés sur les Devoirs & sur la Destination future de l'Homme, l'INTERPRETE [15] de ce Langage a dû annoncer au Genre-humain une Doctrine qui fût précisément conforme à ces principes les plus épurés & les plus nobles de la Raison, & donner dans sa Personne le Modele le plus accompli de la Perfection humaine.

D'UN autre côté, si la Mission de l'ENVOYÉ avoit été bornée à annoncer au Genre-humain cette Doctrine sublime; si en même tems qu'il l'annonçoit, le MAÎTRE de la Nature n'avoit point parlé aux Sens ce Langage nouveau si propre à les frapper, il est de la plus grande

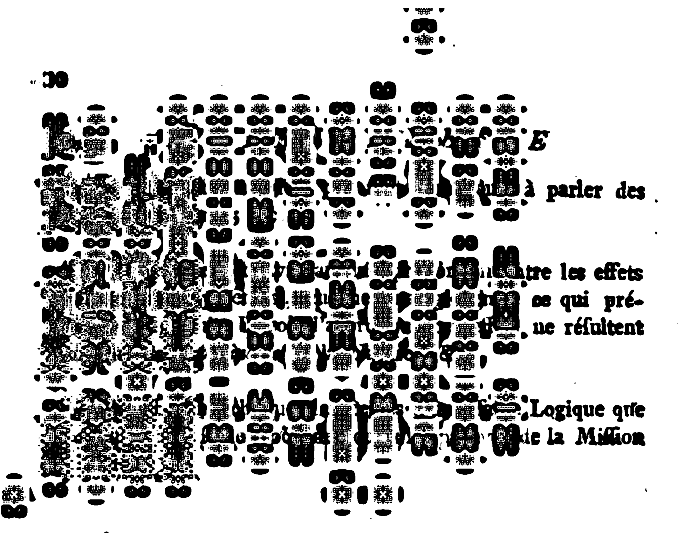
[15] L'ENVOYÉ de DIEU.

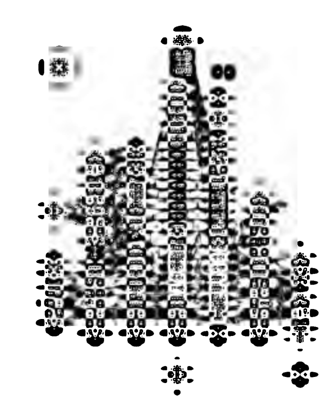
évidence que la Doctrine n'auroit pu accroître assez par elle-même la probabilité de cet État futur qu'il s'agissoit de confirmer aux Hommes : c'est qu'on ne sauroit dire précisément ce que la Raison humaine peut ou ne peut pas en matiere de Doctrine, comme on peut dire ce que le Cours *ordinaire* de la Nature peut ou ne peut pas relativement à certains Faits palpables, nombreux, divers. [16]

[18] ON voit assez que cet argument repose sur cette vérité si évidente, que la Raison humaine est susceptible d'un accroissement à l'indéfini. SOCRATE avoit entrevu la Théorie de l'Hnmme moral & l'Immortalité de l'Ame. Si dix à douze SOCRATES avoient succédé au premier dans la durée des Ages, qui sait si le dernier, aidé des lumieres de ses Prédécesseurs & des siennes propres, ne se feroit point élevé enfin jusqu'à la sublime Morale dont il s'agit? On conviendra du moins que l'impossibiiité de la chose n'est point du tout démontrée.

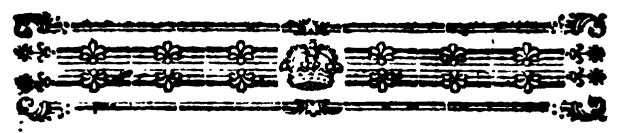
Ici l'Esprit découvre toujours une certaine proportion entre les vérités acquises & celles qu'on peut acquérir par de nouvelles méditations : il est, en effet, très-manifeste, que les vérités morales sont enveloppées les unes dans les autres & que la méditation parvient tôt ou tard à les extraire les unes des autres.

Il n'en va pas de même des Faits miraculeux. Le simple bon-sens suffit pour s'assurer qu'un Aveugle-né ne peut recouvrer la vue presque subitement par un attouchement extérieur & momentané ; qu'un Homme réellement mort ne ressuscite point à la simple parole d'un autre Homme ; qu'une


à parler des
tre les effets
ce qui pré-
ne résultent
Logique que
la Mission




UITIEME



DIX-HUITIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES
SUR
L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION
DES
RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.
LE TÉMOIGNAGE.

CHAPITRE I.

Nature & fondemens du Témoignage.

L'ordre moral.

UNE grande question s'offre ici à mon examen: comment puis-je m'assurer raisonnable-

ment que le LÉGISLATEUR de la Nature a *parlé*?

JE ne demanderai pas pourquoi le LÉGISLATEUR *ne m'a pas parlé à moi-même?* J'apperçois trop clairement que tous les Individus de l'Humanité ayant un droit égal à cette faveur, il auroit fallu pour satisfaire aux desirs de tous multiplier & varier les *Signes extraordinaires* dans une proportion relative à ces desirs. Mais par cette multiplication excessive des Signes extraordinaires ils auroient perdu leur qualité de *Signes*, & ce qui dans l'Ordre de la Sagesse devoit demeurer extraordinaire seroit devenu ordinaire.

JE suis obligé de reconnoître encore que je suis fait pour être conduit par les Sens & par la Réflexion : une *Révélation intérieure* qui me donneroit sans cesse la plus forte persuasion de la certitude d'un État futur, ne seroit donc pas dans l'analogie de mon Etre.

JE ne pouvois exister à la fois dans tous les tems & dans tous les lieux. Je ne pouvois palper, voir, entendre, examiner tout par mes propres Sens. Il est néanmoins une foule de Choses dont je suis intéressé à connoître la certitude ou au moins la probabilité, & qui se sont passées

long-tems avant moi ou dans des lieux fort éloignés.

L'INTENTION de l'AUTEUR de mon Etre est donc que je m'en rapporte sur ces Choses à la déposition de ceux qui en ont été les témoins & qui m'ont transmis leur témoignage de vive-voix ou par écrit.

MA conduite à l'égard de ces Choses repose sur une considération qui me semble très-raisonnable : c'est que je dois supposer dans mes Semblables les mêmes Facultés essentielles que je découvre chez moi. Cette supposition est, à la vérité, purement analogique ; mais il m'est facile de m'assurer que l'analogie a ici la même force que dans tous les cas qui sont du ressort de l'expérience la plus commune & la plus constante. Est-il besoin que j'examine à fond mes Semblables pour être certain qu'ils ont tous les mêmes Sens & les mêmes Facultés que je possède ?

JE tire donc de ceci une conséquence que je juge très-légitime : c'est que ces Choses que j'aurois vues, ouies, palpées, examinées si j'avois été placé dans un certain tems & dans un certain lieu, ont pu l'être par ceux qui existoient dans ce tems & dans ce lieu.

Il faut bien que j'admette encore qu'elles l'ont été en effet, si ces Choses étoient de nature à intéresser beaucoup ceux qui en étoient les Spectateurs : car je dois raisonnablement supposer que des Etres qui me sont semblables se sont conduits dans certaines circonstances importantes comme j'aurois fait moi-même si j'avois été placé dans les mêmes circonstances, & qu'ils se sont déterminés par les mêmes motifs qui m'auroient déterminé en cas pareil.

Je choquerois, ce me semble, les regles les plus sûres de l'analogie (1) si je jugeois autrement. Remarquez que je ne parle ici que de Choses qui n'exigent pour être bien connues que des yeux, des oreilles & un jugement sain.

Parce que le témoignage est fondé sur l'analogie, il ne peut me donner comme elle qu'une *certitude morale*. Il ne peut y avoir d'enchaînement nécessaire entre la maniere dont j'aurois été affecté ou dont j'aurois agi en telles ou telles circonstances & celle dont des Etres que je crois m'être semblables ont été affectés ou ont agi dans les mêmes circonstances. Les circonstances elles-mêmes ne peuvent jamais être parfaitement

(1) Voyez la Note 1 du Chap. III de la Part. XVII.

ſemblables ; les Sujets ſont trop compliqués. Il y a plus ; le jugement que je porte ſur le rapport de reſſemblance de ces Etres avec moi n'eſt encore qu'analogique. Mais, ſi je me réſolvois à ne croire que les ſeules choſes dont j'aurois été le Témoin, il faudroit en même-tems me réſoudre à mener la vie la plus triſte & me condamner moi-même à l'ignorance la plus profonde ſur une infinité de choſes qui intéreſſent mon bonheur. D'ailleurs, l'expérience & la réflexion me fourniſſant des regles pour juger ſainement de la validité du Témoignage, j'apprends de l'une & de l'autre qu'il eſt une foule de cas où je puis adhérer au Témoignage ſans courir le riſque d'être trompé.

Ainsi, les mêmes raiſons qui me portent à admettre un certain Ordre dans le Monde phyſique (2) doivent me porter à admettre auſſi un certain Ordre dans le Monde moral. Cet Ordre moral réſulte eſſentiellement de la nature des Facultés humaines & des rapports qu'elles ſoutiennent avec les choſes qui en déterminent l'exercice.

Les jugemens que je fonde ſur l'Ordre moral

[2] Voyez le Chap. III de la Part. XVII.

ne sauroient être d'une parfaite certitude, parce que dans chaque détermination particuliere de la Volonté le contraire est toujours possible; puisque l'activité de la Volonté peut s'étendre à un nombre indéfini de cas.

MAIS, quand je suppose un Homme de bon-sens, je suis obligé de supposer en même-tems qu'il ne se conduira pas comme un Fou dans tel ou tel cas particulier, quoiqu'il ait toujours le pouvoir physique de le faire. Il n'est donc que probable qu'il ne le fera pas; & je dois convenir que cette probabilité est assez grande pour fonder un jugement solide & assorti aux besoins de ma condition présente.

CES choses que je n'ai pu palper, voir, entendre & examiner par moi-même, parce que l'éloignement des tems ou des lieux m'en séparoit, seront donc pour moi d'autant plus probables qu'elles me seront attestées par un plus grand nombre de Témoins & par des Témoins plus dignes de foi, & que leurs dépositions eront plus circonstanciées, plus harmoniques entr'elles, sans être précisément semblables.

CHAPITRE II.

De la crédibilité du Témoignage :

ses conditions essentielles.

*Application aux Témoins de l'*EVANGILE.

SI j'envisage la *certitude* comme un tout, & si je divise par la pensée ce tout en parties ou degrés, ces parties ou degrés seront des parties ou des degrés de la certitude.

JE nomme *probabilités* ces divisions idéales de la certitude. Je connoîtrai donc le degré de la certitude quand je pourrai assigner le rapport de la partie au tout.

JE ne dirai pas que la probabilité d'une chose croît précisément comme le nombre des Témoins qui me l'attestent : mais, je dirai que la probabilité d'une chose augmente par le nombre des Témoins suivant une certaine proportion que le Mathématicien tente de ramener au calcul.

JE jugerai du mérite des Témoins par deux

conditions générales & essentielles ; par leur capacité & par leur intégrité.

L'ETAT des Facultés corporelles & des Facultés intellectuelles déterminera la premiere de ces conditions : le degré de probité & de désintéressement déterminera la seconde.

L'EXPÉRIENCE ou cette réitération d'actes & de certains actes par lesquels je parviens à connoître le caractere moral ; l'expérience, dis-je, décidera en dernier ressort de tout cela.

J'APPLIQUERAI les mêmes principes fondamentaux à la Tradition orale & à la Tradition écrite. Je verrai d'abord que celle-ci a beaucoup plus de force que celle-là. Je verrai encore que cette force doit accroître par le concours de différentes Copies de la même Déposition. Je considérerai ces différentes Copies comme autant de Chaînons d'une même Chaîne. Et si j'apprends qu'il existe plusieurs suites différentes de Copies, je regarderai ces différentes suites comme autant de chaînes collatérales qui accroîtront tellement la probabilité de cette Tradition écrite qu'elle approchera indéfiniment de la certitude & surpassera celle que peut donner le Témoignage de plusieurs Témoins oculaires.

Dieu eſt l'Auteur de l'Ordre moral comme il eſt l'Auteur de l'Ordre phyſique. J'ai reconnu deux ſortes de Diſpenſations dans l'Ordre phyſique. (1) La premiere eſt celle qui détermine ce que j'ai nommé le Cours *ordinaire* de la Nature. La ſeconde eſt celle qui détermine ces événemens *extraordinaires* que j'ai nommés des *Miracles*.

La premiere Diſpenſation a pour fin le bonheur de tous les Etres ſentans de notre Globe.

La ſeconde a pour fin le bonheur de l'Homme ſeul; parce que l'Homme eſt le ſeul Etre ſur la Terre qui puiſſe juger de cette Diſpenſation, en reconnoître la fin, ſe l'approprier & diriger ſes actions relativement à cette fin.

Cette Diſpenſation particuliere a donc dû être calculée ſur la Nature des Facultés de l'Homme & ſur les différentes manieres dont il peut les exercer ici-bas & juger des Choſes.

C'est à l'Homme que le Maître du Monde a voulu parler: il a donc approprié son Langage à la Nature de cet Etre que sa Bonté

(1) Conſultez les Chap. v & vi de la Part. xvii.

vouloit inſtruire. Le Plan de SA SAGESSE ne comportoit pas qu'IL changeât la nature de cet Etre & qu'IL lui donnât ſur la Terre les Facultés de l'ANGE. Mais, la SAGESSE avoit préordonné des moyens, qui ſans faire de l'Homme un ANGE, devoient lui donner une certitude raiſonnable de ce qu'il lui importoit le plus de ſavoir.

L'HOMME eſt enrichi de diverſes Facultés intellectuelles: l'Enſemble de ces Facultés conſtitue ce qu'on nomme la *Raiſon*. SI DIEU ne vouloit pas forcer l'Homme à croire: s'IL ne vouloit que parler à ſa Raiſon; IL en aura uſé à l'égard de l'Homme comme à l'égard d'un Etre intelligent. IL lui aura fait entendre un Langage approprié à ſa Raiſon, & IL aura voulu qu'il appliquât ſa Raiſon à la recherche de ce Langage comme à la plus belle recherche dont il pût jamais s'occuper.

LA nature de ce Langage étant telle qu'il ne pouvoit s'adreſſer directement à chaque Individu de l'Humanité, (2) il falloit bien que le LÉGISLATEUR l'adaptât aux moyens naturels par leſquels la Raiſon humaine parvient à ſe convaincre de la certitude morale des événemens

(2) Voyez le commencement du Chapitre I de cette Partie.

passés & à s'assurer de l'ordre ou de l'espece de ces événemens.

Ces moyens naturels sont ceux que renferment le Témoignage : mais le Témoignage suppose toujours des *faits* ; le Langage du LE'GISLATEUR a donc été un *Langage* de *faits* & de certains faits. Mais le Témoignage est soumis à à des regles que la Raison établit & sur lesquelles elle juge ; le Langage du LE'GISLATEUR a donc été subordonné à ces regles.

Le fondement de la Croyance de l'Homme sur sa Destination future a donc été réduit ainsi par le SAGE AUTEUR de l'Homme à des preuves *de fait*, à des preuves palpables & à la portée de l'Intelligence la plus bornée.

Parce que le Témoignage suppose des Faits, il suppose des Sens qui apperçoivent ces Faits & les transmettent à l'Ame sans altération.

Les Sens supposent eux-mêmes un Entendement qui juge des Faits ; car les Sens, purement matériels, ne jugent point.

Je nomme Faits *palpables* ceux dont le simple bon-sens peut juger ou à l'égard desquels il peut

s'assurer facilement qu'il n'y a point de méprise.

Le bon sens ou le sens commun sera donc ce degré d'Intelligence qui suffit pour juger de semblables Faits.

Mais, parce que les Faits les plus palpables peuvent être altérés ou déguisés par l'imposture ou par l'intérêt, le Témoignage suppose encore dans ceux qui rapportent ces Faits une probité & un désintéressement reconnus.

Et puisque la probabilité de quelque fait que ce soit accroît par le *nombre* des Déposants, le Témoignage exige encore un nombre de Déposants tel que la Raison l'estime *suffisant*.

Enfin; parce qu'un Fait n'est jamais mieux connu que lorsqu'il est plus circonstancié, & qu'un concert secret entre les Déposants n'est jamais moins présumable que lorsque les Dépositions embrassent les circonstances essentielles du Fait sans se ressembler dans la maniere ni dans les termes, le Témoignage veut des Dépositions circonstanciées, convergentes entr'elles, & variées néanmoins dans la forme & dans les expressions.

S'IL se trouvoit encore que certains Faits qui me seroient attestés par divers Témoins oculaires, choquassent leurs préjugés les plus anciens, les plus enracinés, les plus chéris, je serois d'autant plus assuré de la fidélité de leurs Dépositions, que je serois plus certain qu'ils étoient fortement imbus de ces préjugés: c'est qu'il arrive facilement aux Hommes de croire légérement ce qui favorise leurs préjugés, & qu'ils ne croient que difficilement ce qui détruit ces préjugés.

S'IL se rencontroit après cela que ces mêmes Témoins réunissent aux conditions les plus essentielles du Témoignage des qualités transcendantes qu'on ne trouve point dans les Témoins ordinaires; si à un Sens droit & à des mœurs irréprochables ils joignoient des vertus éminentes, une bienveuillance la plus universelle, la plus soutenue, la plus active; si leurs adversaires mêmes n'avoient jamais contredit tout cela; si la Nature obéïssoit à la voix de ces Témoins comme à celle de leur MAÎTRE; si enfin, ils avoient persévéré avec une constance héroïque dans leur Témoignage & l'avoient même scellé de leur sang; il me paroîtroit que ce témoignage auroit toute la force dont un Témoignage humain peut être susceptible.

Si donc les témoins que l'Envoyé auroit choisi réunissoient dans leur Personne tant de conditions ordinaires & extraordinaires, il me sembleroit que je ne pourrois rejeter leurs Dépositions sans choquer la Raison.

CHAPITRE III.

Objections contre le Témoignage tirées de l'opposition des Miracles avec le Cours de la Nature ou du Conflict entre l'Expérience & les Témoignages rendus aux Faits miraculeux.

Réponses.

Ici je me demande à moi-même si un Témoignage humain, quelque certain & quelque parfait que je veuille le supposer, suffit pour établir la certitude ou au moins la probabilité de Faits qui choquent eux-mêmes les Loix ordinaires de la Nature?

J'apperçois au premier coup d'œil qu'un Fait que je nomme *miraculeux* n'en est pas moins un Fait sensible, palpable. Je reconnois

même qu'il étoit dans l'Ordre de la SAGESSE qu'il fût très-ſenſible, très-palpable. Un pareil Fait étoit donc du reſſort des Sens: il pouvoit donc être l'Objet du *Témoignage*.

JE vois évidemment qu'il ne faut que des Sens pour s'aſſurer ſi un certain Homme eſt vivant, s'il eſt tombé malade, ſi ſa maladie augmente, s'il ſe meurt, s'il eſt mort, s'il rend une odeur cadavéreuſe. Je vois encore qu'il ne faut non plus que des Sens pour s'aſſurer ſi cet Homme qui étoit mort eſt reſſuſcité, s'il marche, parle, mange, boit, &c.

TOUS ces Faits ſi ſenſibles, ſi palpables peuvent donc être auſſi bien l'Objet du Témoignage que tout autre Fait de Phyſique ou d'Hiſtoire.

SI donc les Témoins dont je parle ſe bornent à m'atteſter ces Faits, je ne pourrai rejeter leurs Dépoſitions ſans choquer les regles du Témoignage que j'ai moi-même poſées & que la plus ſaine Logique preſcrit.

MAIS, ſi ces Témoins ne ſe bornoient point à m'atteſter ſimplement ces Faits; s'ils prétendoient m'atteſter encore la maniere ſecrete dont le Miracle a été opéré; s'ils m'aſſuroient qu'il

a dépendu d'une prédétermination physique ; leur Témoignage sur ce point de Cosmologie (1) me paroîtroit perdre beaucoup de sa force.

POURQUOI cela ? c'est que cette prédétermination que ces Témoins m'attesteroient n'étant pas du ressort des Sens, ne pourroit être l'Objet direct de leur Témoignage. Je crois l'avoir prouvé dans le Chapitre III de la Part. XVI.

CES Témoins pourroient, à la vérité, m'attester qu'elle leur a été révélée par le LÉGISLATEUR LUI-même : mais, afin que je pusse être moralement certain qu'ils auroient eu une telle Révélation, il me faudroit toujours des Miracles ; c'est-à-dire, des Faits qui ne ressortiroient point du Cours ordinaire de la Nature & qui tomberoient sous les Sens. [2]

JE découvre donc qu'il y a dans un *Miracle* deux choses essentiellement différentes & que je dois soigneusement distinguer ; le *Fait* & la *Maniere* du Fait.

[1] Partie de la Philosophie qui traite des Loix générales & de l'Harmonie de l'Univers.

[2] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

LA

La premiere de ces choses a un rapport direct aux Facultés de l'Homme : la seconde n'est en rapport direct qu'avec les Facultés de ces Intelligences qui connoissent le secret de l'Économie de notre Monde. [3]

Si toutefois les Témoins rapportoient à l'action de Dieu les Faits extraordinaires qu'ils m'attesteroient, ce jugement particulier des Témoins n'infirmeroit point à mes yeux leur Témoignage ; parce qu'il seroit fort naturel qu'ils rapportassent à l'intervention immédiate de la Toute-Puissance des Faits dont la Cause prochaine & efficiente leur seroit voilée ou ne leur auroit pas été révélée.

Mais, la premiere condition du Témoignage est, sans doute, que les Faits attestés ne soient pas physiquement impossibles ; je veux dire, qu'ils ne soient pas contraires aux Loix de la Nature.

C'est l'Expérience qui nous découvre ces Loix & le Raisonnement en déduit des conséquences théorétiques & pratiques dont la Collection systématique (4) constitue la Science humaine.

[3] On peut consulter ici les Parties XII & XIII.

[4] L'Assemblage méthodique.

Or, l'Expérience la plus conſtante de tous les tems & de tous les lieux dépoſe contre la poſſibilité phyſique de la réſurrection d'un Mort.

Cependant, des Témoins que je ſuppoſe les plus dignes de foi m'atteſtent qu'un Mort eſt reſſuſcité ; ils ſont unanimes dans leur Dépoſition, & cette Dépoſition eſt très-claire & très-circonſtanciée.

Me voilà donc placé entre deux Témoignages directement oppoſés, & ſi je les ſuppoſois d'égale force, je demeurerois en équilibre & je ſuſpendrois mon jugement.

Je ne le ſuſpendrois pas apparemment ſi l'Athéiſme étoit démontré vrai : la Nature n'auroit point alors de Législateur : elle ſeroit à elle-même ſon propre Législateur, & l'Expérience la plus conſtante de tous les tems & de tous les lieux ſeroit ſon meilleur Interprête.

Mais, s'il eſt prouvé que la Nature a un Législateur, il eſt prouvé par cela même que ce Législateur peut en modifier les Loix. (5)

[5] Conſultez les Chapitres III, IV & VI de la Partie XVII.

Si ces modifications sont des Faits palpables, elles pourront être l'objet direct du Témoignage.

Si ce Témoignage réunit au plus haut degré toutes les conditions que la Raison exige pour la validité de quelque Témoignage que ce soit, si même il en réunit que la Raison n'exige pas dans les Témoignages ordinaires, il sera, ce me semble, moralement certain que le LE'GISLATEUR aura *parlé*.

CETTE certitude morale me paroîtra accroître si je puis découvrir avec évidence le but que le LE'GISLATEUR s'est proposé en modifiant ainsi les Loix de la Nature. (6)

[6] Consultez le Chapitre VI de la Part. XVII.



CHAPITRE IV.

Suite des Objections contre la preuve testimoniale relativement aux Faits miraculeux.

Réponses.

Considérations générales sur l'Ordre physique & sur l'Ordre moral.

MON fcepticifme (1) ne doit pas en demeurer là: les Faits que je nomme *miraculeux* font une violation de l'Ordre phyfique: l'impofture eft une violation de l'Ordre moral quand elle a lieu dans des Témoins qui paroiffent réunir au plus haut point toutes les conditions effentielles au Témoignage.

SEROIT-IL donc moins probable que de pareils Témoins atteftaffent des Faits faux, qu'il ne l'eft qu'un Mort foit reffufcité?

JE rappelle ici à mon Efprit ce que j'ai expofé

[1] MOT qui exprime ici le doute vraiment philofophique & point du tout ce *doute univerfel* qui feroit le tombeau de toutes les vérités.

ſur l'Ordre phyſique dans les Chapitres v & vi de la Part. xvii. Si j'ai reconnu aſſez clairement que les Miracles ont pu reſſortir d'une prédétermination phyſique, ils ne ſeront pas des violations de l'Ordre phyſique ; mais, ils ſeront des diſpenſations particulieres de cet Ordre renfermées dans cette grande Chaîne qui lie le paſſé au préſent, le préſent à l'avenir, l'avenir à l'éternité.

Il n'en eſt donc pas de l'Ordre phyſique préciſément comme de l'ordre moral. Le premier tient aux modifications poſſibles des Corps : le ſecond tient aux modifications poſſibles de l'Ame.

L'ensemble de certaines modifications de l'Ame conſtitue ce que je nomme un *Caractere moral.*

L'espece, la multiplicité & la variété des actes par leſquels un Caractere moral ſe fait connoître à moi fondent le jugement que je porte de ce Caractere. [2]

Mon jugement approchera donc d'autant plus de la certitude que je connoîtrai un plus grand

[2] Voyez ce que j'ai dit là-deſſus Chap. II de la Partie XVIII.

nombre de ces actes & qu'ils feront plus divers.

Si ces actes étoient marqués au coin de la plus solide vertu; s'ils tendoient vers un but commun; si ce but étoit le plus grand bonheur des Hommes, ce caractere moral me paroîtroit éminemment vertueux.

Il me semble donc qu'il est moins probable qu'un Témoin éminemment vertueux atteste pour vrai un Fait extraordinaire qu'il sauroit être faux, qu'il ne l'est qu'un Corps subisse une modification contraire au Cours ordinaire de la Nature: c'est que je découvre clairement une PREMIERE CAUSE & un but de cette modification: c'est que je ne découvre aucune contradiction entre cette modification & ce que je nomme l'*Essence* [3] du Corps: c'est que loin de découvrir aucune raison suffisante pourquoi un tel Témoin me tromperoit, je découvre, au contraire, divers motifs très-puissans qui pourroient l'engager à taire le Fait, si l'amour de la vérité n'étoit chez lui prédominant.

Et si plusieurs Témoins de cet ordre concourent à attester le même Fait miraculeux; s'ils

(3) Voyez sur ce Mot la Note 3 du Chap. I de la Part. XVI.

perséverent constamment dans leurs dépositions ; si en y persévérant ils s'exposent évidemment aux plus grandes calamités & à la mort même, je dirois que l'imposture de pareils Témoins seroit une violation de l'Ordre moral que je ne pourrois présumer sans choquer les notions du Sens-commun.

Il me semble que je choquerois encore ces Notions si je présumois que ces Témoins se sont eux-mêmes trompés : car j'ai supposé qu'ils attestoient un Fait très palpable, dont les Sens pouvoient aussi bien juger que de tout autre Fait ; un Fait enfin, dont les Témoins étoient fortement intéressés à s'assurer.

Une chose au moins que je ne puis contester c'est que ce Fait m'auroit paru indubitable si j'en avois été le Témoin. Cependant il ne m'en auroit pas paru moins opposé à l'*Expérience* ou au Cours ordinaire de la Nature. Or, ce que j'aurois pu voir & palper si j'avois été dans le tems & dans le lieu où le Fait s'est passé, nierai-je qu'il ait pu être vu & palpé par des Hommes qui possédoient les mêmes Facultés que moi ? (4)

(4) Consultez ce que j'ai dit sur ce point en posant les Fondemens analogiques du Témoignage dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

Il me paroît donc que je ſuis raiſonnablement obligé de reconnoître que la preuve que je tirois de l'Ordre phyſique ne ſauroit être oppoſée à celle que me fournit l'Ordre moral : 1°. parce que ces preuves ſont d'un genre très-différent, & que la certitude morale n'eſt pas la certitude phyſique : 2°. parce que je n'ai pas même ici une certitude phyſique que je puiſſe légitimement oppoſer à la certitude morale ; puiſque j'ai admis que l'Ordre phyſique étoit ſoumis à une Intelligence qui a pu le modifier dans un rapport direct à un certain but, & que j'apperçois diſtinctement ce but. [5]

Ainsi, je ne ſaurois tirer en bonne Logique une concluſion générale de l'Expérience ou de l'Ordre phyſique contre le Témoignage : cette concluſion s'étendroit au-delà des prémiſſes. (6) Je puis bien tirer cette concluſion particuliere, que ſuivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne reſſuſcitent point : mais je ne ſaurois affirmer logiquement qu'il n'y a aucune Diſpenſation ſecrete de l'Ordre phyſique dont la réſurrection des Morts puiſſe réſulter. Je choque-

(5) Conſultez le Chap. VI de la Part. XVII.

(6) Voyez ſur ce Mot la Note 2 du Chap. III de la Part. XVI.

rois bien plus encore la saine Logique si j'affirmois en général l'impossibilité de la résurrection des Morts. . .

Au reste; quand il seroit démontré que les Miracles ne peuvent ressortir que d'une Action *immédiate* de la TOUTE-PUISSANCE, ils n'en seroient pas plus une violation de l'Ordre physique. C'est que le LE'GISLATEUR de la Nature ne viole point SES Loix lorsqu'IL les suspend ou les modifie. IL ne le fait pas même par une nouvelle Volonté : SON INTELLIGENCE découvroit d'un coup d'œil toute la Suite des Choses, & les Miracles entroient de toute Éternité dans cette Suite comme condition du plus grand bien. [7]

L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie* (8) a rendu ceci assez clairement, quoique son Style, souvent trop concis, ne le mette pas à la portée de tous les Lecteurs. " Lorsque le Cours „ de la Nature, dit-il, paroît tout à coup

[7] JE prie qu'on relise ce que j'ai dit sur les Miracles, Note 13, Part. XVI, Chap. VI. Je ne voudrois pas que l'on imaginât que je regarde mon hypothese comme vraie.

(8) *Essai de Psychologie; Principes philosophiques* : Part. III. Chap. III.

„ changé ou interrompu, on nomme cela un „ *Miracle*, & on croit qu'il est l'Effet de l'Action immédiate de DIEU. Ce jugement peut „ être faux & le Miracle ressortir encore des „ Causes secondes ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du bien qui devoit en résulter exigeoit cet arrangement ou cette exception aux Loix ordinaires. Mais, s'il est „ des Miracles qui dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action entroit dans „ le Plan comme moyen nécessaire du bonheur. „ Dans l'un & l'autre cas l'effet est le même „ pour la Foi. „

CHAPITRE V.

*S'il est probable que les Témoins de l'*EVANGILE *ont été trompeurs ou trompés.*

J'AI supposé que les Témoins dont il s'agit ne pouvoient ni tromper ni être trompés. La premiere supposition m'a paru fondée principalement sur leur intégrité; la seconde sur la palpabilité des Faits.

La probabilité de la premiere ſuppoſition me ſembleroit accroître beaucoup ſi les Faits atteſtés étoient de nature à ne pouvoir être crus par des Hommes de bon-ſens ſi ces Faits n'avoient été vrais.

Je conçois à merveille qu'une fauſſe Doctrine peut facilement s'accréditer. C'eſt à l'Entendement à juger d'une Doctrine, & l'Entendement n'eſt pas toujours pourvu des notions qui peuvent aider à diſcerner le faux en certains genres.

Mais, s'il eſt queſtion de Choſes qui tombent ſous tous les Sens, de Choſes de notoriété publique, de Choſes qui ſe paſſent dans un tems & dans un lieu féconds en Contradicteurs ; ſi enfin ces Choſes combattent des préjugés nationaux, des préjugés politiques & religieux, comment des Impoſteurs qui n'auront pas tout-à-fait perdu le ſens pourront-ils ſe flatter un inſtant d'accréditer de pareilles Choſes ?

Au moins ne s'aviſeront-ils pas de vouloir perſuader à leurs Compatriotes & à leurs Contemporains, qu'un Homme connu de tout le monde & qui eſt mort en public eſt reſſuſcité ; qu'à la mort de cet Homme il y a eu pendant

plusieurs heures des Ténebres sur tout le Pays ; que la Terre a tremblé, &c. Si ces Imposteurs sont des Gens sans Lettres & du plus bas ordre, ils s'aviseront bien moins encore de prétendre parler des Langues étrangeres, & n'iront pas faire à une Société entiere & nombreuse le reproche absurde qu'elle abuse de ce même Don extraordinaire qu'elle n'auroit pourtant point reçu.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que de pareils Faits n'auroient jamais pu être admis s'ils avoient été faux. Ceci me paroîtroit plus improbable encore, si ceux qui faisoient profession publique de croire ces Faits & qui les répandoient s'exposoient volontairement à tout ce que les Hommes redoutent le plus, & si néanmoins je n'appercevois dans leurs Dépositions aucune trace de fanatisme.

Enfin ; l'improbabilité de la chose me sembleroit augmenter bien davantage, si le Témoignage public rendu à de pareils Faits avoit produit dans le Monde une Révolution beaucoup plus étonnante que celles que les plus fameux Conquérans y ont jamais produit.

Que les Témoins dont je parle, n'aient pu

être trompés, c'eſt ce qui m'a paru ſe déduire légitimement de la palpabilité des Faits. Comment pourrois-je mettre en doute ſi les Sens ſuffiſent pour s'aſſurer qu'un Paralytique marche, qu'un Aveugle voit, qu'un Mort reſſuſcite, &c. ?

S'il s'agiſſoit en particulier de la réſurrection d'un Homme avec lequel les Témoins euſſent vécu familiérement pendant pluſieurs années; ſi cet Homme avoit été condamné à mort par un Jugement ſouverain; s'il avoit expiré en public par un ſupplice très-douloureux; ſi ce ſupplice avoit laiſſé ſur ſon Corps des cicatrices; ſi après ſa réſurrection cet Homme s'étoit montré pluſieurs fois à ces mêmes Témoins; s'ils avoient converſé & mangé plus d'une fois avec lui; s'ils avoient reconnu ou viſité ſes cicatrices; ſi enfin, ils avoient fortement douté de cette réſurrection; s'ils ne s'étoient rendus qu'aux témoignages réitérés & réunis de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur toucher; ſi, dis-je, tous ces Faits étoient ſuppoſés vrais, je n'imaginerois point comment les Témoins auroient pu être trompés.

Mais, ſi encore les Miracles atteſtés for-

moient, comme je le disois, (1) une chaîne continue, dont tous les anneaux fussent étroitement liés les uns aux autres; si ces Miracles composoient, pour ainsi dire, un discours suivi, dont toutes les parties fussent dépendantes les unes des autres & s'étayassent les unes les autres; si le Don de parler des Langues étrangeres supposoit nécessairement la résurrection d'un certain HOMME & son Ascension dans le Ciel; si les Miracles que cette HOMME auroit prétendu faire avant sa mort & qui me seroient attestés par les Témoins oculaires tenoient indissolublement à ceux-là; si ces miracles étoient très-nombreux & très-diversifiés; s'ils avoient été opérés pendant plusieurs années; si, dis-je, tout cela étoit vrai, comme je le suppose, il me seroit impossible de comprendre que les Témoins dont il s'agit eussent pu être trompés sur tant de Faits si palpables, si simples, si divers.

IL me semble au moins que s'il avoit été possible qu'ils se fussent trompés sur quelques-uns de ces Faits extraordinaires, il auroit été physiquement impossible qu'ils se fussent trompés sur tous.

[1] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

COMMENT concevrois - je fur - tout, que ces Témoins puffent s'être trompés fur les Miracles ni moins nombreux ni moins divers que je fuppofe qu'ils croyoient opérer eux - mêmes ?

CHAPITRE VI.

*Autres Objections contre le Témoignage tirées de l'*Idéalifme *& des illufions des Sens.*

Réponfes.

JE ne me jeterai pas ici dans des difcuffions de la plus fubtile Métaphyfique fur la réalité des Objets de nos fenfations, fur les illufions des Sens, fur l'exiftence des Corps. Ces fubtilités métaphyfiques n'entreroient pas effentiellement dans l'examen de mon Sujet. Je n'ai point refufé de les difcuter dans plufieurs de mes Ecrits précédens, & j'ai dit là - deffus tout ce que la meilleure Philofophie m'avoit enfeigné.

JE fais auffi bien que perfonne que les Objets de nos fenfations ne fauroient être en eux-mêmes ce qu'ils nous paroiffent être. Je vois

des Objets que je nomme *matériels* : je déduis des Propriétés essentielles de ces Objets la notion générale de la *Matiere*. " Je n'affirmerai „ pas, disois-je ailleurs (1) que les Attributs „ par lesquels la Matiere m'est connue soient „ en effet ce qu'ils me paroissent être. C'est „ mon Ame qui les apperçoit : ils ont donc du „ rapport avec la maniere dont mon Ame ap„ perçoit : ils peuvent donc n'être pas précisé„ ment ce qu'ils me paroissent être. Mais as„ surément ce qu'ils me paroissent être résulte „ nécessairement de ce qu'ils sont en eux-mêmes „ & de ce que je suis par rapport à eux. Comme „ donc je puis affirmer du cercle l'égalité de „ ses rayons, je puis affirmer de la Matiere „ qu'elle est étendue & solide ; ou pour parler „ plus exactement, qu'il est hors de moi quel„ que chose qui me donne l'idée de l'Etendue „ solide. Les Attributs à moi connus de la Ma„ tiere sont donc des effets ; j'observe ces effets „ & j'en ignore les Causes. Il peut y avoir bien „ d'autres effets dont je ne soupçonne pas le „ moins du monde l'existence ; un Aveugle soup„ çonne-t-il l'usage d'un Prisme ? (2) Mais,

[1] Préface de l'*Essai analytique*.

[2] VERRE dont les Physiciens se servent dans leurs expériences sur la Lumiere & les Couleurs.

„ je

„ je suis au moins très-assuré que ces effets „ qui me sont inconnus ne sont point opposés „ à ceux que je connois. „

J'AI assez fait entrevoir dans la Partie XIII, Chap. II, que les Objets matériels ne sont aux yeux d'une Philosophie transcendante (3) que de purs phénomenes, de simples apparences fondées en partie sur notre maniere de voir & de concevoir, mais, ces phénomenes n'en sont pas moins réels, moins permanens, moins invariables. Ils n'en résultent pas moins des Loix immuables de notre Etre. Ils n'en fournissent donc pas un fondement moins solide à nos raisonnemens.

AINSI, parce que les Objets de nos sensations ne sont point en eux-mêmes ce qu'ils nous paroissent être, il ne s'ensuit point du tout que nous ne puissions pas raisonner sur ces Objets comme s'ils étoient réellement ce qu'ils nous semblent être. Il doit nous suffire que les apparences ne changent jamais.

JE pourrois dire beaucoup plus : quand le pur *Idéalisme* (4) seroit rigoureusement dé-

[3] LA Philosophie de LEIBNITZ.

[4] OPINION philosophique qui n'admet point de Corps

montré, rien ne changeroit encore dans l'ordre de nos idées senſibles & dans les jugemens que nous portons, ſur ces idées. L'Univers, devenu purement idéal, n'en exiſteroit pas moins pour chaque Ame individuelle : il n'offriroit pas moins à chaque Ame les mêmes choſes, les mêmes combinaiſons & les mêmes ſucceſſions de choſes que nous contemplons à préſent. On n'ignore pas que le pieux & ſavant Prélat (5) qui s'étoit déclaré ſi ouvertement & ſi vivement le défenſeur de ce ſyſtème ſingulier, ſoutenoit qu'il étoit de tous les ſyſtêmes le plus favorable à cette RELIGION à laquelle il avoit conſacré ſes travaux & ſes biens.

SI donc je prétendois que notre ignorance ſur la nature particuliere des Ob ets de nos ſenſations pût infirmer le Témoignage rendu aux Faits miraculeux il faudroit néceſſairement me réſoudre à douter de tous les Faits de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle & en général de tous les Faits hiſtoriques. Un Pyrrhoniſme (6) ſi uni-

dans la Nature, & qui réduit tout aux ſeules *idées*. On trouve une expoſition aſſez claire de cette ſinguliere Doctrine, Chapitre XXXIII. de l'*Eſſai de Pſychologie*.

[5] BERKLEY, Evêque de Cloyne en Irlande.

[6] MOT qui exprime un doute *univerſel*. Les Pyrrho-

versel seroit il bien conforme à la Raison ? je devrois dire seulement au Sens commu,

Je ne dirai rien des illusions des Sens ; parce que j'ai supposé que les Faits miraculeux étoient palpables, nombreux, divers ; tels, en un mot, que leur certitude ne pouvoit être douteuse. Il seroit d'ailleurs fort peu raisonnable que j'argumentasse des illusions des Sens lorsqu'il s'agit de Faits qui ont pu être examinés par plusieurs Sens & que je suppose l'avoir été en effet.

niens soutenoient qu'il n'y avoit rien de *certain*. PYRRHON fut dans la Grece le principal Instituteur de cette monstrueuse Philosophie & donna son nom à cette Secte de Philosophes qui en faisoient profession. Il vivoit environ trois Siecles avant notre Ere.



CHAPITRE VII.

Oppofition de l'Expérience avec elle-même : nouvelle Objection contre la preuve teſtimoniale.

Réponſe.

N'AI-JE pas trop donné au Témoignage? ne s'eſt-il point gliſſé d'erreur dans mes raiſonnemens? ai-je aſſez douté?

JE ne ſuis aſſuré de la véracité (1) des Hommes que par la connoiſſance que j'ai des Hommes: cette connoiſſance repoſe elle-même ſur l'Expérience, & c'eſt l'Expérience elle-même qui dépoſe contre la poſſibilité phyſique des Miracles.

VOILA donc l'Expérience en conflict avec l'Ex-

[1] LA *véracité* eſt en général la conformité de la parole avec la penſée ou ſi l'on veut, l'attachement le plus conſtant à la vérité.

périence : comment décider entre deux Expériences si opposées ?

J'APPERÇOIS ici des distinctions qui naissent du fond du sujet, & que je veux essayer de me développer un peu à moi-même.

PRE'CISÉMENT parce que je ne pouvois exister dans tous les tems & dans tous dans tous les lieux mon Expérience personnelle est nécessairement très-resserrée, & il en est de même de celle de mes Semblables.

TOUTE Expérience que je n'ai pu faire moi-même ne sauroit donc m'être connue que par le Témoignage.

QUAND je dis que l'Expérience de tous les tems & de tous les lieux dépose que les Morts ne ressuscitent point, je ne dis autre chose sinon que le Témoignage de tous les tems & de tous les lieux atteste que les Morts ne ressuscitent point.

SI donc il se trouve des Témoignages, que je suppose très-valides, qui attestent que des Morts sont ressuscités, il y aura conflict entre les Témoignages.

Je dis que ces Témoignages ne seront point proprement contradictoires; c'est que les Témoignages qui attestent que les Morts ne ressuscitent point, n'attestent pas qu'il est impossible que les Morts ressuscitent.

Les Témoignages qui paroissent ici en opposition sont donc simplement différens.

Or, si les Témoins qui attestent que des Morts sont *ressuscités*, ont toutes les qualités requises pour mériter mon assentiment, je ne pourrai raisonnablement le leur refuser :

1°. parce que les Témoignages différens ne peuvent prouver l'impossibilité de cette résurrection :

2°. parce que je n'ai aucune preuve que l'Ordre physique ne renferme point des Dispensations secretes dont cette résurrection ait pu résulter :

3°. parce qu'en même-tems que les Témoins m'attestent cette résurrection, je découvre évidemment le but moral du Miracle.

Ainsi, il n'y a point proprement de con-

tradiction entre les Expériences; mais il y a diversité entre les Témoignages.

C'EST bien l'Expérience qui me fait connoître l'Ordre physique : c'est bien encore l'Expérience qui me fait connoître l'Ordre moral : mais ces deux Expériences ne sont pas précisément du même genre & ne sauroient être balancées l'une par l'autre.

JE puis déduire légitimement de l'expérience du premier genre que suivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne ressuscitent point; mais je ne puis en déduire légitimement qu'il est physiquement impossible que les Morts ressuscitent.

JE puis déduire légitimement de l'expérience du second genre que des Hommes qui possedent les mêmes Facultés que moi ont pu voir & palper des Choses que j'aurois vues & palpées moi-même si j'avois été placé dans le même tems & dans le même lieu.

JE puis déduire encore de cette sorte d'Expérience que ces Hommes ont vu & palpé ces Choses si j'ai des preuves morales suffisantes de la validité de leur Témoignage.

L'INDIEN qui décide qu'il est physiquement impossible que l'eau devienne un corps dur n'est pas Logicien : sa conclusion va plus loin que les propositions sur lesquelles il la fonde. Il devroit se borner à dire, qu'il n'a jamais vu & qu'on n'a jamais vu l'eau devenir dans son Pays un corps dur. Et parce que cet Indien n'auroit jamais vu cela, & qu'il seroit très-sûr que ses Compatriotes ne l'auroient jamais vu, il seroit très-juste qu'il se rendît fort difficile sur les Témoignages qui lui seroient rendus de ce fait.

SI je ne devois partir en Physique que des seuls Faits connus, il auroit fallu que j'eusse, rejetté sans examen les merveilles de l'Electricité, les prodiges des Polypes & une multitude d'autres Faits de même genre ; car quelle analogie pouvois-je découvrir entre ces prodiges & ce qui m'étoit connu ?

JE les ai crus néanmoins, ces prodiges : 1°. parce que les Témoignages m'ont paru suffisans : 2°. parce qu'en bonne Logique mon ignorance des secrets de la Nature ne pouvoit être un titre suffisant à opposer à des Témoignages valides.

MAIS, comme il faut un plus grand nombre de preuves morales pour rendre probable un

Fait miraculeux que pour rendre probable un prodige de Physique, je crois découvrir aussi dans les Témoignages qui déposent en faveur des Faits miraculeux des caracteres proportionnés à la nature de ces Faits.

J'AI indiqué ce qui m'a paru différencier le Miracle du prodige. (2) Je n'ai pas nommé les Miracles des Faits *surnaturels* ; j'avois assez entrevu qu'ils pouvoient ressortir d'un arrangement préétabli : je les ai donc nommés simplement des Faits *extraordinaires*, par opposition aux Faits renfermés dans le Cours ordinaire de la Nature.

AFIN donc qu'il y eût ici une contradiction réelle entre les Témoignages, il faudroit que ces Témoins qui m'attestent la résurrection d'un Mort, m'attestassent en même tems qu'elle s'est opérée suivant le Cours-ordinaire de la Nature. Or, je sais très-bien que loin d'attester cela, ils ont toujours rapporté le Miracle à l'intervention de la TOUTE-PUISSANCE.

AINSI, je ne puis argumenter logiquement de l'uniformité du Cours de la Nature contre le Témoignage qui atteste que cette uniformité

[2] Part. XVII, Chap. VI.

n'eſt pas conſtante : car, encore une fois, l'Expérience qui atteſte l'uniformité du Cours de la Nature ne prouve point du tout que ce Cours ne puiſſe être changé ou modifié. (3)

CHAPITRE VIII.

Réflexions ſur la certitude morale.

JE reconnois donc de plus en plus que je ne dois pas confondre la certitude morale avec la certitude phyſique. Celle-ci peut être ramenée à un calcul exact lorſque tous les cas poſſibles ſont connus, comme dans les jeux de hazard, &c. ou à des approximations (1) lorſque tous les cas poſſibles ne ſont pas connus ou que les expériences n'ont pas été aſſez multipliées, comme

[3] Conſultez la Traduct. Françoiſe de l'Ecrit de Mr. CAMPBELL ſur les *Miracles*, & ſur-tout les Notes du Traducteur.

[1] MOT emprunté des Mathématiques, & qui exprime une opération par laquelle on approche de plus en plus de la valeur d'une Quantité qu'on cherche, ſans cependant parvenir jamais à une préciſion parfaite.

dans les chofes qui concernent la durée & les accidens de la Vie humaine, &c.

MAIS, les Chofes qu'on nomme *morales* ne fauroient être ramenées au calcul. Ici le nombre des inconnues eft trop grand proportionnellement au nombre des connues. Le moral eft fondu avec le phyfique dans la compofition de l'Homme: de là naît une beaucoup plus grande complication. L'Homme eft de tous les Etres terreftres le plus compliqué. Comment donc donner l'expreffion algébrique d'un Caractere moral! Connoît-on affez l'Ame? connoît-on affez le Corps? connoît-on le myftere de leur Union? peut-on évaluer avec quelque précifion les effets divers de tant de circonftances qui agiffent fans ceffe fur cet Etre fi compofé? peut-on..... Mais, il vaut mieux que je prie mon Lecteur de relire ce que j'ai dit de l'imperfection de notre Morale dans les Chap. V & VI de la Part. XIII.

CONCLURAI-JE néanmoins de tout cela qu'il n'y a point de certitude morale? parce que j'ignore le fecret de la compofition de l'Homme, en déduirai-je, que je ne connois rien du tout de l'Homme? parce que je ne fais point comment l'ébranlement de quelques fibres du Cerveau eft accompagné de certaines idées, nierai-je l'exif-

tence de ces idées? ce seroit nier l'existence de mes propres idées : parce que je ne vois point ces fibres infiniment déliées dont les jeux divers influent sur l'exercice de l'Entendement & de la Volonté, mettrai-je en doute s'il est un Entendement & une Volonté? ce seroit douter si j'ai un Entendement & une Volonté, &c. &c.

Je connois très-bien certains résultats généraux de la Constitution de l'Homme, & je vois clairement que c'est sur ces résultats que la certitude morale est fondée. Je sais assez ce que les Sens peuvent ou ne peuvent pas en matiere de Faits pour être très-sûr que certains Faits ont pu être vus & palpés. Je connois assez les Facultés & les Affections de l'Homme pour être moralement certain que dans telles ou telles circonstances données des Témoins auront attesté la vérité.

Je suis même forcé d'avouer, que si je refusois d'adhérer à ces principes, je renoncerois aux maximes les plus communes de la Raison & je m'éleverois contre l'Ordre civil de tous les Siecles & de toutes les Nations.

Si donc je cherche la vérité de bonne foi, je ne subtiliserai point une question assez simple

& de la plus haute importance: je tâcherai de la ramener à ses véritables termes: je conviendrai que le Témoignage peut prouver les Miracles; mais j'examinerai avec soin si ce Témoignage réunit des conditions telles qu'elles suffisent pour établir de pareils Faits ou du moins pour les rendre très-probables.

CHAPITRE IX.

Considérations particulieres sur les Miracles & sur les circonstances qui devoient les accompagner & les caractériser.

J'AI fait entrer dans les caracteres des Miracles une condition qui m'a paru essentielle; c'est qu'ils soient toujours accompagnés de circonstances propres par elles-mêmes à en déterminer évidemment le but. (1)

CES circonstances peuvent être fort étrangeres à la Cause secrete & efficiente du Miracle. Quelques mots qu'un Homme profere à haute

(1) Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

voix ne font pas la Caufe efficiente de la réfurrection d'un Mort : mais, fi la Nature obéit à l'inftant à cette Voix, il fera vrai que le MAÎTRE de la Nature aura parlé.

IL fuit donc des principes que j'ai cherché à me faire fur les Miracles, qu'ils fe feroient opérés lors même qu'il n'y auroit eu ni ENVOYE' ni Témoins qui paruffent commander à la Nature. Les Miracles tenoient dans mes principes à cet Enchaînement univerfel qui prédétermine le tems & la maniere de l'apparition des chofes. (2)

[2] MAIS, parce que dans mon hypothefe les Miracles reffortoient d'un Syftême *particulier* des Loix de la Nature, & qu'ils faifoient ainfi partie de la grande Chaîne qui lie tous les événemens, on ne feroit point du tout fondé à en inférer, comme l'a fait un Critique, que dans mon hypothefe, les Miracles ne different pas des événemens *les plus ordinaires*; & que conféquemment, *ils ne fauroient en aucune façon fervir de preuve d'une Miffion extraordinaire*. Sans doute, que les Miracles ne différeroient pas effentiellement des événemens *les plus ordinaires* pour des Intelligences qui connoîtroient à fond le fecret de la Compofition du Monde & toute l'étendue de la Sphere d'activité des Loix qui régiffent les Etres naturels ou toutes les combinaifons dont ces Loix étoient fufceptibles. Si donc DIEU vouloit parler à de telles Intelligences; s'IL vouloit SE révéler à elles pour leur enfeigner quelque chofe qui ne fût point renfermé dans la fphere actuelle de leurs Facultés, il eft bien évident qu'IL ne pourroit fe fervir de ce Langage des Loix de la Nature dont il eft ici queftion, & dont je

MAIS, s'il n'y avoit eu ni ENVOYÉ ni Témoins qui interprétassent aux Hommes cette Dispensation extraordinaire & en développassent le but, (3) elle seroit demeurée stérile & n'auroit été qu'un objet de pure curiosité & de vaines spéculations.

LES Miracles auroient pu paroître alors rentrer dans le Cours ordinaire de la Nature ou dépendre de quelques circonstances très-rares, &c. Ils n'auroient plus été que de simples pro-

me suis beaucoup occupé dans les Chapitres IV, V, VI de la Part. XVII. Des Facultés d'un autre Ordre exigeroient des Révélations d'un autre Ordre. Or, qui ne voit qu'il n'en va pas des Hommes comme de ces Intelligences? Qui ne voit que la Résurrection d'un Mort qui s'opere sur le champ à la seule parole d'un ENVOYÉ, peut être pour des Hommes une bonne preuve de la *Mission extraordinaire* de cet ENVOYÉ? Les Lecteurs intelligens & attentifs qui auront bien saisi mes principes sur les Miracles n'auront pas de peine à se tirer des objections qu'ils peuvent faire naître, & ces principes ne sont faits que pour des Lecteurs de cet ordre. Il ne leur paroîtra donc pas, comme au Critique que je releve, *qu'il soit si difficile de soutenir la preuve des Miracles par des raisonnemens philosophiques.*

[3] L'ENVOYÉ ne se feroit donc pas conformé au but des Miracles s'il eût révélé aux Spectateurs le comment de ses Miracles ou le secret de leur exécution. Il suffisoit pour la persuasion & pour l'instruction des Spectateurs que les Faits dont il s'agit ne fussent point renfermés dans le cours ordinaire des événemens & que la Nature parût obéir à l'instant à la voix de l'ENVOYÉ.

diges, sur lesquels les Savans auroient enfanté bien des Systêmes, & que les Ignorans auroient attribués à quelque Puissance invisible, &c.

Plusieurs de ces Miracles n'auroient pu même s'opérer, parce que leur exécution tenoit à des circonstances extérieures qui devoient être préparées par l'Envoyé ou par ses Ministres.

Mais, dans le Plan de la Sagesse tout étoit enchaîné & harmonique. Les Miracles étoient en rapport avec un certain point de la durée & de l'espace : leur apparition étoit liée à celle de ces Personnages qui devroient signifier à la Nature les Ordres du Législateur & aux Hommes les Desseins de sa Bonté.

Ce seroit donc principalement ici que je chercherois ce Parallélisme (4) de la Nature & de la Grace, si propre à annoncer aux Etres pensans cette Supreme Intelligence qui a tout préordonné par un seul acte. (5)

[4] Cet accord ou cette correspondance.

[5] On entendroit fort mal mes principes sur cette Préordination, si l'on prétendoit qu'ils détruisent la Liberté humaine. Les actions libres ont eté prévues, parce qu'elles supposoient essentiellement des motifs, & que les motifs ont été prévus par celui qui *sonde les Cœurs & les Reins*. Prévoir

Si l'ENVOYÉ & ses ministres ont prié pour obtenir des Guérisons extraordinaires ou d'autres Evénemens miraculeux, leurs prieres entroient, comme tout le reste, dans la grande Chaîne: elles avoient été prévues de toute éternité par CELUI QUI tient la Chaîne dans SA MAIN, & IL avoit coordonné les Causes de tel ou tel miracle à telles ou telles prieres.

une action libre n'est pas l'opérer; la permettre n'est pas la produire. La Prévision est toujours relative à la nature de l'action & à celle de l'agent. *Prévoir* est donc ici connoître avec certitude l'influence des Causes & la nature particuliere de l'Etre-mixte sur lequel ces Causes agissent ou à l'occasion desquelles cet Etre se détermine. L'AUTEUR de l'Homme *ne sauroit - IL point comment l'Homme est fait*? L'Auteur du Monde ignoreroit -IL le secret de la Composition du Monde? L'OUVRIER ne connoîtroit-IL point son Ouvrage? Et parce que l'AUTEUR de l'Homme sauroit *comment l'Homme est fait*, s'ensuivroit-il que l'Homme n'auroit ni Volonté ni Liberté? DIEU ne pouvoit-IL connoître la nature intime des Etres libres sans que cette connoissance détruisit la Liberté de ces Etres? Si la Connoissance suppose toujours un Objet, elle sera certaine ou infaillible lorsque l'Objet sera parfaitement connu. Et si cet Objet a des rapports naturels avec d'autres Objets, ceux-ci avec d'autres encore, &c, & qu'il doive résulter de ces rapports certains effets, ces effets seront exactement prévisibles si ces divers rapports sont exactement connus. Les effets devoient être subordonnés aux Causes; celles-ci devoient l'être les unes aux autres, autrement il n'y auroit eu ni Ordre ni Harmonie. De cette subordination naissoit la Prévision. L'INTELLIGENCE ADORABLE pour QUI tout est à nud dans l'Univers; qui découvre les Effets dans leurs Causes, ces Causes dans ELLE-même; QUI a vu de toute éternité les plus petites

CHAPITRE X.

Doute ſingulier.

Examen de ce doute.

IL me reſte un doute ſur le *Témoignage* qui mérite de m'occuper quelques momens.

J'AI admis, au moins comme très-probable, que ces Témoins qui m'atteſtent des Faits miraculeux, n'avoient été ni trompeurs ni trompés: mais, ſeroit-il moralement impoſſible qu'ils euſſent été des Impoſteurs d'une eſpece très-nouvelle & d'un ordre fort relevé? je m'explique.

manœuvres de la Fourmi comme les Prodiges du CHÉRUBIN, cette INTELLIGENCE, dis-je, ne *prévoit* pas proprement les actions libres; ELLE les *voit*; car l'avenir eſt pour ELLE comme le préſent, & tous les Siecles ne ſont devant ELLE que comme un inſtant indiviſible.

Je ne m'étendrai pas davantage ici ſur un Sujet ſi haut & ſi contentieux. Je prie qu'on veuille bien lire avec attention ce que j'ai expoſé ſur la Liberté dans les Articles XII & XIII de l'*Analyſe abrégée*, & j'eſpere qu'on reconnoîtra que mes principes ſur cette Matiere ne conduiſent point du tout au Fataliſme.

Je ſuppoſe des Hommes pleins de l'amour le plus ardent pour le Genre humain, & qui connoiſſant la beauté & l'utilité d'une Doctrine qu'ils auroient deſiré paſſionnément d'accréditer, auroient très-bien compris que des Miracles étoient abſolument néceſſaires à leur but. Je ſuppoſe que ces Hommes auroient en conſéquence feint des Miracles & ſe ſeroient produits ainſi comme des Envoyés du Très-Haut. Je ſuppoſe enfin, qu'inſpirés & ſoutenus par un genre d'héroïſme ſi nouveau, ils ſe ſeroient dévoués volontairement aux ſouffrances & à la mort pour ſoutenir une impoſture qu'ils auroient jugée ſi utile au bonheur du Genre humain.

Voila déja un grand entaſſement de ſuppoſitions toutes très-ſingulieres. Là-deſſus je me demande d'abord à moi-même, ſi un pareil héroïſme eſt bien dans l'analogie de l'Ordre moral? je dois éviter ſur-tout de choquer le ſens commun.

Des Hommes ſimples & illettrés inventeront-ils une ſemblable Doctrine? formeront-ils un tel projet? le mettront-ils en exécution? le conſommeront-ils?

Des Hommes qui font profeſſion de cœur & d'eſprit de croire une Vie à venir & un Dieu vengeur de l'impoſture, eſpéreront-ils d'aller à la félicité par la route de l'impoſture ?

Des Hommes qui, loin d'être aſſurés que Dieu approuvera leur impoſture, ont, au contraire, des raiſons très-fortes de craindre qu'il ne la condamne, s'expoſeront-ils aux plus grandes calamités, aux plus grands périls, à la mort pour défendre & propager cette impoſture ?

Des Hommes qui aſpirent au glorieux titre de Bienfaiteurs du Genre humain expoſeront-ils leurs Semblables aux plus cruelles épreuves, ſans avoir aucune certitude des dédommagemens qu'ils leur promettent ?

Des Hommes qui ſe réuniſſent pour exécuter un projet ſi étrange, ſi compoſé, ſi dangereux, ſeront-ils bien ſûrs les uns des autres ? ſe flatteront-ils de n'être jamais trahis ? ne le ſeront-ils jamais en effet ?

Des Hommes qui n'entreprennent pas ſeulement de perſuader à leurs Contemporains la vérité & l'utilité d'une certaine Doctrine; mais qui entreprennent encore de leur perſuader la

réalité de faits incroyables de leur nature, de faits publics, nombreux, divers, circonstanciés, récens, espéreront-ils d'obtenir la moindre créance si tous ces faits sont de pures inventions? pourront-ils se flatter raisonnablement de n'être jamais confondus? ne le seront-ils en effet jamais?

Des Hommes . . . je suis accablé sous le poids des objections, & je suis forcé d'abandonner des suppositions qui choquent si fortement toutes les notions du Sens commun. A peine pourrois-je concevoir qu'un héroïsme si singulier eût pu se glisser dans une seule Tête: comment concevrois-je qu'il se fût emparé de plusieurs Têtes & qu'il eût agi dans toutes avec la même force, la même constance, la même unité?

Et ce qui me paroît si improbable à l'égard de ce genre d'héroïsme, ne me le paroîtroit pas moins quand il ne s'agiroit que de l'amour de la gloire ou de la renommée.

Si des considérations solides m'ont convaincu qu'il est un Ordre moral; (1) si les juge-

(1) Voyez le Chap. I de la Part. XVIII.

mens que je porte des Hommes reposent essentiellement sur cet Ordre moral ; je ne saurois raisonnablement admettre des suppositions qui n'ont aucune analogie avec cet Ordre & qui me paroissent même lui être directement opposées. . . .

CHAPITRE XI.

Autres doutes.

L'Amour du merveilleux :

les faux Miracles :

les Martyrs de l'erreur ou de l'opinion.

Réflexions sur tout cela.

ICI un doute en engendre promptement un autre. Le Sujet que je manie est aussi composé qu'important. Il présente une multitude de faces : je ne pouvois entreprendre de les considérer toutes : j'aurai au moins fixé les principales.

LES Annales religieuses de presque tous

les Peuples ſont pleines d'apparitions, de miracles, de prodiges, &c. Il n'eſt preſqu'aucune opinion religieuſe qui ne produiſe en ſa faveur des miracles & même des Martyrs.

L'ESPRIT humain ſe plait au merveilleux: il a une ſorte de goût inné pour tout ce qui eſt extraordinaire ou nouveau: on le frappe toujours en lui racontant des prodiges: il leur prête au moins une oreille attentive, & il les croit ſouvent ſans examen. Il ſemble même n'être pas trop fait pour douter: il aime plus à croire: le doute philoſophique ſuppoſe des efforts qui, pour l'ordinaire, lui coûtent trop.

CES diſpoſitions naturelles de l'Eſprit humain ſont très-propres à accroître la défiance d'un Philoſophe ſur tout ce qui a l'air de Miracle, & doivent l'engager à ſe rendre très-difficile ſur les preuves qu'on lui produit en ce genre.

MAIS, les viſions de l'Alchymie porteront-elles un Philoſophe à rejeter les vérités de la Chymie? Parce que quantité de livres de Phyſique & d'Hiſtoire fourmillent d'obſervations trompeuſes & de faits controuvés ou haſardés, un Philoſophe qui ſaura douter en tirera-t-il une

conclusion générale contre tous les Livres de Physique & d'Histoire? étendra-t-il sa conclusion indistinctement à toutes les observations, à tous les faits?

Si beaucoup d'opinions religieuses ont emprunté l'appui des Miracles, cela même me paroîtroit prouver que dans tous les tems & dans tous les lieux les miracles ont été regardés comme le Langage le plus expressif que la DIVINITÉ pût adresser aux Hommes, & comme le Sceau le plus caractéristique qu'ELLE pût apposer à la Mission de ses Envoyés. (1)

[1] Aussi l'Envoyé en appelle-t-il fréquemment à cette preuve comme à la plus convaincante. *Les Oeuvres que mon PERE m'a donné le pouvoir de faire rendent ce temoignage de moi que j'ai été envoyé par mon PERE. . . Si je n'avois fait devant eux des Oeuvres que nul autre n'a faites. . . Si vous ne croyez pas à mes Paroles, croyez au moins aux Oeuvres que je fais. . . Tyr & Sidon s'éleveront au jour du Jugement contre cette Nation; car si les Miracles qui ont été faits devant elle avoient été faits devant Tyr & Sidon, elles se seroient converties.*

Les Miracles étoient, en effet, un des principaux Caracteres auxquels cette Nation pensoit qu'on reconnoîtroit le Messie ou le Christ: *quand* le Messie *viendra fera-t-il de plus grands Miracles que cet Homme?*

Et si l'on prétendoit que le Christ lui-même a voulu infirmer cette grande preuve, lorsqu'il a dit en termes formels;

Je descends ensuite dans le détail : je compare les Faits aux Faits, les Miracles aux Miracles : j'oppose les Témoignages aux Témoignages, & je suis frappé d'étonnement à la vue de l'énorme différence que je découvre entre les Miracles que m'attestent les Témoins dont j'ai parlé, & les faits qu'on me produit en faveur de certaines opinions religieuses. Les

il s'élevera de faux Christs & de faux Prophetes qui feront des choses si merveilleuses & si prodigieuses, que, s'il étoit possible, les Elus mêmes en seroient séduits; si, dis-je, l'on prétendoit que le Christ a voulu montrer par ses paroles le peu de fond qu'il y a à faire sur les Miracles, on choqueroit manifestement les regles de la plus saine Critique : car s'il étoit bien prouvé par l'Histoire que la Nation dont il s'agit dans ce passage étoit alors fort adonnée à la Magie & aux Enchantemens; s'il étoit bien prouvé encore par l'Histoire de cette Nation qu'il s'éleva peu de tems après la venue du Christ de faux-Prophetes qui recouroient aux Arts magiques pour séduire le Peuple; si cette séduction étoit d'autant plus facile, que la Nation entiere faisoit profession d'attendre alors la venue du Messie, il seroit de la plus grande évidence que le Christ n'auroit voulu par ces paroles que prémunir ses Disciples contre les prestiges de ces *faux-Christs* qui abuseroient de la crédulité du Peuple en lui persuadant qu'ils étoient eux-mêmes ce Christ dont les anciens Oracles annonçoient la venue. Un sage Médecin passeroit-il pour avoir voulu décréditer la Médecine, parce qu'il auroit pris soin de prémunir le Public contre les séductions des Charlatans? Mais, les vrais Médecins ne se laissent pas séduire par les Charlatans; aussi le Christ ajoute-t-il, *que* S'IL E'TOIT POSSIBLE *les E'lus mêmes en seroient séduits*.

premiers me paroiſſent ſi ſupérieurs ſoit à l'égard de l'eſpece, du nombre, de la diverſité, de l'enchaînement, de la durée; de la publicité, de l'utilité directe ou particuliere; (2) ſoit ſur-tout à l'égard de l'importance du but général, de la grandeur des ſuites, de la force des Témoignages; (3) que je ne puis raiſon-

(2) Ces Miracles ne ſont point faſtueux: ils ne ſont point une vaine oſtentation de Puiſſance: ils ſont la plupart des Oeuvres de miſéricorde, des actes de bienfaiſance.

[3] Je prie inſtamment le Lecteur qui ſait douter, de peſer un à un à la balance de la Raiſon les divers caracteres que je viens d'indiquer & qui me paroiſſent réunis dans les Miracles de l'Evangile. Je le prie encore d'appliquer un à un tous ces caracteres aux faits ſoit anciens, ſoit modernes qu'on produit comme miraculeux, & de ſe demander à lui-même dans le ſilence du Cabinet, ſi ces faits ſoutiennent bien le parallele. Il remarquera le dénombrement que je fais ici des caracteres que j'aurois pu facilement pouſſer plus loin & développer beaucoup ſi le genre de mon travail me l'avoit permis: 1°. l'eſpece, 2°. le nombre, 3°. la diverſité, 4°. l'enchaînement, 5°. la durée, 6°. la publicité, 7°. l'utilité directe ou particuliere, 8°. l'importance du but général, 9°. la grandeur des ſuites, 10°. la force des Témoignages.

Il eſt facile de trouver dans l'Hiſtoire ancienne & moderne des faits atteſtés, même juridiquement comme miraculeux, & qui pourtant n'étoient que de pures inventions, des ſupercheries ou des effets naturels, mais frappans de diverſes circonſtances phyſiques ou morales. Notre Siecle en a offert & en offre encore pluſieurs exemples. Le Lecteur vraiment Logicien & bon Critique appliquera donc à ces faits les divers

nablement ne les pas admettre au moins comme très-probables ; tandis que je ne puis pas raisonnablement ne point rejeter les autres comme des inventions aussi ridicules en elles-mêmes qu'indignes de la SAGESSE & de la MAJESTÉ du MAÎTRE du Monde.

HÉSITERAI-JE donc à prononcer entre les prestiges, les tours d'adresse d'un ALEXANDRE

caracteres que présentent les Miracles de l'EVANGILE. Il ne se bornera point à des comparaisons générales ; il descendra dans le détail & dans le plus grand détail. Il ne s'arrêtera point aux grands traits, aux traits les plus saillans ; il voudra analyser encore les plus petits traits & pousser l'analyse jusques dans ses derniers élémens. Présumera-t-on qu'après un pareil examen, le Lecteur que je suppose soit fort porté à ranger dans la même catégorie & les Miracles de l'EVANGILE & tous les faits donnés pour miraculeux par différens Partis.

Je n'ai jamais dit, parce que je ne l'ai jamais pensé, qu'il suffise qu'un fait soit attesté comme miraculeux, pour qu'il faille le croire *miraculeux* : mais, j'ai fort insisté sur les différens caracteres que doivent avoir les Miracles & les Témoignages qui les attestent, pour obtenir l'acquiescement de la Raison. Je ne demande qu'une grace ; c'est de me lire avec l'attention & le recueillement qu'exige la nature de mon travail ; de ne juger point par quelques paragraphes de la Cause que je traite ; mais d'en juger par la chaîne entiere des paragraphes, je veux dire par la collection de toutes les preuves que je rassemble ou que j'indique.

(4) du Pont ou d'un APOLLONIUS (5) de Thyane & les Miracles qui me ſont atteſtés par les Témoins dont il s'agit ? Demeurerai-je en ſuſpens entre l'autorité d'un PHILOSTRATE (6) & celle de ces Témoins ? Peſerai-je dans la même balance la Fable & l'Hiſtoire ? (7)

SI un Hiſtorien [8] d'un grand poids me rapporte qu'un Empereur Romain a rendu la vue à un Aveugle & guéri un Boiteux, j'examinerai ſi cet Hiſtorien, que je ſais très-bien

(4) Impoſteur fameux.

(5) AUTRE Impoſteur fameux du tems de NÉRON. HIÉROCLES, Philoſophe Payen, qui vivoit au commencement du quatrieme Siecle, avoit compoſé un Ouvrage intitulé *Philalethes*, dans lequel il comparoit les prétendus Miracles d'APOLLONIUS à ceux de l'ENVOYÉ de DIEU.

(6) AUTEUR du Roman d'APOLLONIUS, & qui le compoſa pour faire ſa cour à CARACALLA, Prince ſuperſtitieux & fort adonné à la Magie.

(7) ON ſent aſſez que la nature de cet Ecrit ne me permet point d'entrer dans des détails hiſtoriques & critiques qui contraſteroient trop avec une ſimple Eſquiſſe. On les trouvera, ces détails, dans preſque tous les Livres qui ont été publiés en faveur de la Vérité qui m'occupe. On peut ſe borner à conſulter les ſavantes Notes de l'eſtimable M. SEIGNEUX de CORREVON ſur l'Ouvrage du célebre ADDISSON.

(8) TACITE ſur VESPASIEN.

n'être point crédule, se donne pour le Témoin oculaire de ces faits; si je lis dans ses *Annales* qu'il ne les rapporte que comme un *bruit populaire*: (9) s'il insinue lui-même assez clairement que c'étoit là une petite invention destinée à favoriser la cause de l'Empereur: (10) s'il parle de cette invention comme d'une flatterie, [11] je ne pourrai inférer du récit de cet Historien que la réalité d'un bruit populaire.

Si dans le Siecle le plus éclairé qui fût jamais & dans la Capitale d'un grand Royaume on a prétendu que des miracles s'opéroient par des *convulsions*; si un Homme en place a consigné ces prétendus Miracles dans un gros Livre; s'il a tâché de les étayer de divers Témoignages; si une Société nombreuse a donné ces faits comme des preuves de la vérité de son opinion sur un passage d'un Traité de Théologie; je ne verrai dans tout cela qu'une invention burlesque, & j'y contemplerai à regret

(9) *Utrumque pro Concione tentavit, nec eventus defuit.*

(10) *Queis cælestis favor, & quædam in Vespasianum inclinatio numinum ostenderetur.*

(11) *Vocibus adulantium in spem induci.*

les monstrueux écarts de la Raison humaine. (12)

(12) Le Lecteur judicieux me dispense, sans doute, de m'étendre davantage sur un événement qui fait si peu d'honneur à notre Siecle. Je serois même tenté de reprocher à quelques Ecrivains célebres le tems qu'ils ont consumé à discuter de pareils faits, si je ne connoissois les motifs très-louables qui les ont portés à y insister avec tant de force. Combien la Vérité qu'ils défendoient étoit-elle à l'abri de ces foibles traits qu'ils s'efforçoient de repousser ! Le MAÎTRE de la Nature en suspendra-t-IL les Loix pour décider la ridicule question si quelques mots sont ou ne sont pas dans un certain Livre ou pour fixer le sens de quelques paroles d'un vieux Docteur?

Et il ne faudroit pas objecter que dans un cas pareil, le MAÎTRE de la Nature pourroit en suspendre les Loix pour confirmer la Religion ou la Doctrine qu'admettroit le Docteur ou la Société dont il seroit membre : car s'il étoit évident aux yeux de la Raison que les paroles de ce Docteur ne pouvoient influer sensiblement sur le bonheur du Genre-humain; seroit-il le moins du monde présumable que la SAGESSE eût choisi une semblable occasion pour autoriser par des Miracles une certaine Croyance? Après cela, il resteroit toujours à faire l'examen critique des Miracles qu'on allégueroit en preuve de la vérité de cette Croyance, & à faire encore l'examen de la Croyance. Voyez sur ce sujet la Note 3.

Ceci s'applique de soi-même à tous les événemens du genre de celui qui donne lieu à cette Note. Ce seroit donc une objection bien frivole contre les Miracles de l'EVANGILE que celle qu'on s'obstineroit à tirer de certains faits qui ont été pris bonnement pour miraculeux par des Particuliers ou même par des Sociétés, & publiés comme tels : car il faudroit que celui qui entreprendroit de faire valoir cette objection montrât clairement & solidement que la crédibilité est de part & d'autre

Parce que l'erreur a eu ſes Martyrs comme la vérité, je ne puis point regarder les Martyrs comme des Preuves de fait de la vérité d'une opinion. Mais, ſi des Hommes vertueux & d'un Sens droit ſouffrent le martyre en faveur d'une opinion, j'en conclurai légitimement qu'ils étoient au moins très-perſuadés de la vérité de cette opinion. Je rechercherai donc les fondemens de leur opinion, & ſi je vois que ce ſont des Faits ſi palpables, ſi nombreux, ſi divers, ſi enchaînés les uns aux autres, ſi liés à la plus importante fin qu'il ait été moralement impoſſible que ces Hommes ſe ſoient trompés ſur ces Faits, je regarderai leur martyre comme le dernier ſceau de leur Témoignage.

égale ou à-peu-près. Il faudroit donc qu'il fit en Logicien & en Critique le Parallele dont je parlois dans la Note 3. C'eſt qu'il ne s'enſuivra jamais en bonne Logique que les Miracles de l'Evangile ne ſoient pas vrais, préciſément parce qu'un aſſez grand nombre de Gens de tout ordre & de tout ſexe ont pris & publié comme vrais des Miracles faux.

CHAPITRE XII.

Aveux des Adversaires.

SI après avoir ouï ces Témoins qui ont scellé de leur sang le Témoignage qu'ils ont rendu à des Faits miraculeux, j'apprends que leurs Ennemis les plus déclarés, leurs propres Compatriotes & leurs Contemporains ont attribué la plupart de ces Faits à la Magie ; cette accusation de Magie me paroîtra un aveu indirect de la réalité de ces Faits.

CET aveu me semblera acquérir une grande force, si ces Ennemis des Témoins sont en même tems leurs Supérieurs naturels & légitimes, & si ayant en main tous les moyens que la Puissance & l'Autorité peuvent donner pour constater une imposture présumée, ils ne l'ont jamais constatée.

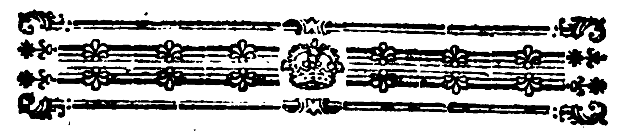
QUE penserai-je donc si j'apprends encore que ces Témons que leurs propres Magistrats n'ont pu confondre, ont persévéré constamment à charger leurs Magistrats du plus grand des crimes,

crimes, & qu'ils ont même osé déférer une pareille accusation à ces Magistrats eux-mêmes ?

Si je viens ensuite à découvrir que d'autres Ennemis des Témoins ont aussi attribué aux Arts magiques, les Faits miraculeux que ces derniers attestoient ; si je puis m'assurer que ces Ennemis étoient aussi éclairés que le Siecle le permettoit, aussi adroits, aussi subtils, aussi vigilans qu'acharnés ; si je sais que la plupart vivoient dans des tems peu éloignés de ceux des Témoins ; si je sais enfin, qu'un de ces Ennemis le plus subtil, le plus adroit, le plus obstiné de tous & assis sur un des premiers Trônes du Monde a avoué plusieurs de ces Faits miraculeux, pourrai-je en bonne Critique ne point regarder ces aveux comme de fortes présomptions de la réalité des Faits dont il s'agit ? (1)

[1] Je le répete : mon Plan m'interdit les détails historiques & critiques : je ne puis qu'indiquer les plus essentiels. Il faut voir dans les excellens Traités d'un Grotius, d'un Ditton, d'un Vernet, d'un Bergier, d'un Bullet, &c. ces aveux des Celse, des Porphyre, des Julien & des autres Adversaires des Témoins. Peut-être néanmoins pourroit-on reprocher avec fondement à quelques-uns des meilleurs Apologistes des Témoins de s'être plus attachés à nombrer les argumens qu'à les peser.

ces aveux
la Magie
, il n'en
ces Faits
a Magie ,
dverſaires
n'attribue
ux : mais
& on en
ns de le



DIX-NEUVIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES *SUR* L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION DES *RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.*

LA DE'POSITION E'CRITE.

CHAPITRE I.

Caractere de la déposition écrite & celui des Témoins.

SANS doute, que les Témoins des Faits miraculeux ont consigné dans quelqu'Ecrit le Témoi-

gnage qu'ils ont rendu ſi publiquement, ſi conſtamment, ſi unanimement à ces Faits? on me produit, en effet, un Livre qu'on me donne pour la Dépoſition fidele des Témoins.

J'EXAMINE ce Livre avec toute l'attention dont je ſuis capable, & j'avoue que plus je l'examine & plus je ſuis frappé des caracteres de vraiſemblance, d'originalité & de grandeur que j'y découvre, & qui me paroiſſent en faire un Livre unique & abſolument inimitable.

L'ÉLÉVATION des penſées & la majeſtueuſe ſimplicité de l'expreſſion, la beauté, la pureté, je dirois volontiers l'homogénéité [1] de la Doctrine, l'importance, l'univerſalité & le petit nombre des préceptes, leur admirable appropriation à la nature & aux beſoins de l'Homme, l'ardente charité qui en preſſe ſi généreuſement l'obſervation, l'onction, la force & la gravité du Diſcours, le ſens caché & vraiment philoſophique que j'y apperçois; voilà ce qui fixe le plus mon attention dans le Livre que j'exa-

[1] UNE maſſe d'Or eſt dite *homogene*, quand toutes les particules qui la compoſent ſont de même nature ou d'Or pur. On voit donc ce que je veux exprimer ici par le mot d'*homogénéité* pris au figuré. L'*hétérogénéité* eſt le contraire de l'*homogénéité*.

mine, & ce que je ne trouve point au même degré dans aucune Production de l'Esprit humain.

Je suis très-frappé encore de la candeur, de l'ingénuité, de la modestie, je devrois dire de l'humilité des Ecrivains, & de cet oubli singulier & perpétuel d'eux-mêmes qui ne leur permet jamais de mêler leurs propres réflexions ni même le moindre éloge au récit des actions de leur Maître.

Quand je vois ces Ecrivains raconter avec tant de simplicité & de sens froid les plus grandes choses; ne chercher jamais à étonner les Esprits; chercher toujours à les éclairer & à les convaincre; je ne puis m'empêcher de reconnoître que le but de ces Ecrivains est uniquement d'attester au Genre-humain une Vérité qu'ils jugent la plus importante pour son bonheur.

Comme ils me paroissent n'être pleins que de cette Vérité, & ne l'être point du tout de leur propre Individu; je ne suis point surpris qu'ils ne voient qu'elle, qu'ils ne veuillent montrer qu'elle & qu'ils ne songent point à l'embellir. Ils disent donc tout simplement; *le Lé-*

preux étendit sa main, & elle devint saine : le Malade prit son lit & se mit à marcher.

J'APPERÇOIS bien là du vrai sublime ; car lorsqu'il s'agit de DIEU, c'est être sublime que de dire *qu'*IL *veut & que la chose est* : mais, il m'est aisé de juger que ce sublime ne se trouve là que parce que la chose elle-même est d'un genre extraordinaire, & que l'Ecrivain l'a rendue comme il la voyoit ; c'est-à-dire, comme elle étoit, & n'a rendu qu'elle.

NON seulement ces Ecrivains me paroissent de la plus parfaite ingénuité & ne dissimuler pas même leurs propres foiblesses ; mais ce qui me surprend bien davantage, c'est qu'ils ne dissimulent point non plus certaines circonstances de la vie & des souffrances de leur MAÎTRE, qui ne tendent point à relever sa gloire aux yeux du Monde. S'ils les avoient tues, on ne les auroit assurément pas devinées, & les Adversaires n'auroient pu en tirer aucun avantage. Ils les ont dites, & même assez en détail : je suis donc obligé de convenir qu'ils ne se proposoient dans leurs Écrits que de rendre témoignage à la Vérité.

SEROIT-IL possible, me dis-je toujours à moi-

même, que ces Pêcheurs qui passent pour faire d'aussi grandes choses que leur MAÎTRE ; qui disent au Boiteux *leve-toi & marche! & il marche*, n'aient pas le plus petit germe de vanité & qu'ils dédaignent les applaudissemens du Peuple spectateur de leurs Prodiges ?

C'EST donc avec autant d'admiration que de surprise que je lis ces paroles : *Israëlites ; pourquoi vous étonnez - vous de ceci ? & pourquoi avez-vous les yeux attachés sur nous, comme si c'étoit par notre propre puissance ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet Homme ?* [2]. A ce trait si caractéristique méconnoîtrois-je l'expression de l'humilité, du désintéressement, de la vérité ? J'ai un Cœur fait pour sentir, & j'avoue que je suis ému toutes les fois que je lis ces paroles.

QUELS sont donc ces Hommes qui, lorsque la Nature obéit à leur voix, craignent qu'on n'attribue cette obéissance à *leur puissance ou à leur piété* ? Comment récuserois - je de pareils Témoins ? comment concevrois - je qu'on puisse inventer de semblables choses? & combien d'autres choses que je découvre, qui sont liées indissolublement à celle-ci, & qui ne viennent pas plus naturellement à l'Esprit !

(2) Act. III, 12.

CHAPITRE II.

Réflexions sur la Déposition des Témoins : maniere dont elle est circonstanciée.

Si elle a été formellement contredite par des Dépositions de même force & du même tems.

JE sais que plusieurs Pieces de la Déposition ont paru assez peu de tems après les événemens attestés par les Témoins. Si ces pieces sont l'Ouvrage de quelque Imposteur, il se sera bien gardé, sans doute, de circonstancier trop son récit & de fournir ainsi des moyens faciles de le confondre. Cependant rien de plus circonstancié que cette Déposition que j'ai en main : j'y trouve les Noms des Personnes, leur Qualité, leur Office, leur Demeure, leurs Maladies : j'y vois une désignation des lieux, du tems, des circonstances, & cent menus détails qui concourent tous à déterminer l'événement de la maniere la plus précise. En un mot, je ne puis m'empêcher de sentir que si j'avois été dans le lieu & dans le tems où la Déposition

a été publiée, il m'auroit été très-facile de vérifier les Faits. Ce que sûrement je n'aurois pas manqué de faire si j'avois existé dans ce lieu & dans ce tems, auroit-il été négligé par les plus obstinés & les plus puissans Ennemis des témoins ?

Je cherche donc dans l'Histoire du Tems quelques Dépositions qui contredisent formellement celle des Témoins, & je ne rencontre que des accusations très-vagues d'imposture, de Magie ou de superstition. Là-dessus je me demande, si c'est ainsi qu'on détruit une Déposition circonstanciée ?

Mais peut-être, me dis-je à moi-même, que les Dépositions qui contredisoient formellement celle des Témoins se sont perdues. Pourquoi néanmoins la Déposition des Témoins ne s'est-elle point perdue aussi ? c'est qu'elle a été précieusement conservée par une Société nombreuse qui existe encore & qui me l'a transmise. Mais, je découvre une autre Société (1) aussi nombreuse & beaucoup plus ancienne, qui descendant par une succession non interrompue des premiers Adversaires des Témoins & héritiere de la haine de ces Adversaires comme de

(1) Les Juifs.

leurs préjugés, auroit pu facilement conserver les Dépositions contraires aux Témoins, comme elle a conservé tant d'autres Monumens qu'elle produit encore avec complaisance & dont plusieurs la trahissent.

J'APPERÇOIS même des raisons très-fortes qui devoient engager cette Société à conserver soigneusement toutes les Pieces contraires à celles des Témoins; j'ai sur-tout dans l'Esprit cette accusation si grave, si odieuse, si ténotifée, si répétée que les Témoins avoient osé intenter aux Magistrats de cette Société, & les succès étonnans du Témoignage que les Témoins rendoient aux Faits sur lesquels ils fondoient leur accusation. Combien étoit-il facile à des Magistrats qui avoient en main la Police de contredire juridiquement ce Témoignage! combien étoient-ils intéressés à le faire! Quel n'eût point été l'effet d'une Déposition juridique & circonstanciée qui auroit contredit à chaque page celle des Témoins!

PUIS donc que la Société dont je parle ne peut produire en sa faveur une semblable Déposition, je suis fondé à penser en bonne Critique qu'elle n'a jamais eu de Titre valide à opposer aux Témoins.

Il me vient bien dans l'Esprit que les Amis (2) des Témoins, devenus puissans, ont pu anéantir les Titres qui leur étoient contraires: mais, ils n'ont pu anéantir cette grande Société leur ennemie déclarée, & ils ne sont devenus puissans que plusieurs Siecles après l'Événement qui étoit l'Objet principal du Témoignage. Je suis donc obligé d'abandonner un soupçon qui me paroît destitué de fondement.

Tandis que la Société dont il s'agit se renferme dans des accusations très-vagues d'imposture, je vois les Témoins consigner dans leurs Ecrits des *Informations*, des *Interrogatoires* faits par les Magistrats mêmes de cette Société ou par ses principaux Docteurs, & qui prouvent au moins qu'ils n'étoient point indifférens à ce qui se passoit dans leur Capitale.

Je ne présumois pas cette indifférence; elle étoit trop improbable: je présumois, au contraire, que ces Magistrats ou ces Docteurs n'avoient pas négligé de s'assurer des Faits. J'examine donc ces Informations & ces Interrogatoires contenus dans les Ecrits des Témoins ou de leurs premiers Sectateurs. Comme ces Ecrits n'ont point été formellement contredits par ceux qui

(2) Les Chrétiens sous Constantin.

avoient le plus d'intérêt à les contredire, je ne puis, ce me semble, disconvenir qu'ils n'aient une grande force.

Je goûte un plaisir toujours nouveau à lire & à relire ces intéressans Interrogatoires, & plus je les relis, plus j'admire le sens exquis, la précision singuliere, la noble hardiesse & la candeur qui brillent dans les Réponses. Il me semble que la Vérité sorte ici de tous côtés & qu'il suffise de lire pour sentir que de tels Faits n'ont pu être controuvés : au moins si l'on invente, invente-t-on ainsi ?

CHAPITRE III.

Le Boiteux de naissance.

A peine les Témoins ont-ils commencé à attester au milieu de la Capitale ce qu'ils nomment la *Vérité*, que je les vois traduits devant les Tribunaux. Ils y sont examinés, interrogés, & ils attestent hautement devant ces Tribunaux ce qu'ils ont attesté devant le Peuple.

Un Boiteux de naissance vient d'être guéri &

ce Boiteux a plus de quarante ans. [1] Deux des Témoins passent pour les Auteurs de cette guérison. Ils sont mandés par les Sénateurs. Ceux-ci leur font cette demande; *par quel pouvoir & au nom de qui avez-vous fait cela?* La demande est précise & en forme: *Chefs du Peuple*, répondent les Témoins, *puisqu'aujourd'hui nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un homme impotent & que vous nous demandez par quel moyen il a été guéri, sachez vous tous & tout le Peuple, que cet Homme que vous voyez guéri l'a été au* NOM *de* CELUI *que vous avez crucifié & que* DIEU *a ressuscité.*

QUOI! les deux Pêcheurs ne cherchent point à captiver la bienveillance de leurs Juges! ils débutent par leur reprocher ouvertement un crime atroce, & finissent par affirmer le Fait le plus révoltant aux yeux de ces Juges!

ICI je raisonne avec moi-même & mon raisonnement est tout simple: si Celui que les Magistrats ont crucifié l'a été justement, s'il n'est point ressuscité, si le Miracle opéré sur le Boiteux est une autre supercherie, ces Magistrats qui, sans doute, ont des preuves de tout cela, vont reprocher hautement & publiquement aux deux Témoins leur effronterie, leur imposture,

[1] Act. III, IV.

leur méchanceté & les punir du dernier supplice.

Je poursuis ma lecture : *lorsque les Chefs du Peuple voient la hardiesse des deux Disciples, connoissant d'ailleurs que c'étoient des Hommes sans Lettres & du commun Peuple, ils sont dans l'étonnement, & ils reconnoissent que ces Gens ont été avec Celui qui a été crucifié. Et comme ils voient là debout avec eux l'Homme qui a été guéri, ils n'ont rien à repliquer. Ils leur commandent donc de sortir du Conseil, & ils consultent entr'eux. . . Ils les rappellent ensuite, & leur défendent avec menaces de parler ni d'enseigner au nom du Crucifié.*

Que vois-je ! ces Sénateurs, si prévenus contre les Témoins & leurs Ennemis déclarés, ne peuvent les confondre ! ces Sénateurs auxquels deux de ces Témoins viennent de parler avec tant de hardiesse & si peu de ménagement se bornent à leur *faire des menaces* & à leur *défendre d'enseigner* ! le Boiteux a donc été guéri ? mais il l'a été au Nom du Crucifié : ce Crucifié est donc *ressuscité ?* les Sénateurs avouent donc tacitement cette *résurrection ?* leur conduite me paroît démontrer au moins qu'ils ne sauroient prouver le contraire.

Je ne puis raiſonnablement objecter que l'Hiſtorien des Pècheurs a fabriqué toute cette Procédure ; parce que ce n'eſt pas à moi qui ſuis placé à plus de dix-ſept Siecles de cet Hiſtorien à former contre lui une accuſation qui devoit lui être intentée par ſes Contemporains, & ſur-tout par les Compatriotes des Témoins, & qu'ils ne lui ont point intentée ou que du moins ils n'ont jamais prouvée.

J'apprends de cet Écrivain que *cinq mille Perſonnes* ſe ſont converties à la vue du Miracle : je ne dirai pas que ce ſont cinq mille Témoins ; je n'ai pas leur dépoſition : mais, je dirai que ce nombre ſi conſidérable de Convertis eſt au moins une preuve de la publicité du Fait. Je ne prétendrai pas que ce nombre eſt exagéré ; parce que je n'ai point en main de Titre valide à oppoſer à l'Ecrivain, & que ma ſimple négative ne ſeroit point un titre contre l'affirmative expreſſe de cet Ecrivain.

Je ne ſaurois obtenir de ne point m'arrêter un inſtant ſur quelques expreſſions de cet intéreſſant Récit.

Ce que j'ai, je te le donne ; au NOM *du* SEIGNEUR, *leve-toi & marche ! Ce que j'ai,*

je te le donne : il n'a que le Pouvoir de faire marcher un Boîteux, & c'est chez un pauvre Pêcheur que ce pouvoir réside. *Au* NOM *du* SEIGNEUR, *leve-toi & marche*! quelle précision, quelle sublimité dans ces paroles! qu'elles sont dignes de la MAJESTE' de CELUI qui commande à la Nature !

Puisque nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un Impotent : c'est une Oeuvre de miséricorde & non d'ostentation qu'ils ont faite. Ils n'ont point fait paroître des Signes dans le Ciel : *ils ont fait du bien à un Impotent : du bien* ! Et dans la simplicité d'un Cœur honnête & vertueux.

Que vous avez crucifié, & *que* DIEU *a ressuscité* : nul correctif, nul ménagement, nulle considération & nulles craintes personnelles : ils sont donc bien sûrs de leur fait, & ne redoutent point d'être confondus ! ils avoient dit en parlant au Peuple : *nous savons bien que vous l'avez fait par ignorance* : ils ne le disent point devant le Tribunal : ils craindroient apparemment d'avoir l'air de flatter leurs Juges & de vouloir se les rendre favorables ? *que vous avez crucifié*, & *que* DIEU *a ressuscité*.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Saint Paul.

JE continue à parcourir l'Historien des Témoins, & je rencontre bientôt l'Histoire [1] d'un jeune Homme qui excite beaucoup ma curiosité.

QUOIQU'ÉLEVÉ aux pieds d'un Sage, il ne se pique point d'en imiter la modération. Son caractere vif, ardent, courageux, son esprit persécuteur, son attachement aveugle aux maximes sanguinaires d'une Secte dominante lui font desirer passionnément de se distinguer dans la guerre ouverte que cette Secte déclare aux Témoins. Déja il vient de consentir & d'assister à la mort violente d'un des Témoins; mais, son zele impétueux & fanatique ne pouvant être contenu dans l'enceinte de la Capitale, il va demander à ses Supérieurs des Lettres qui l'autorisent à poursuivre au dehors les Partisans de la nouvelle Opinion.

(1) Act. VIII., IX.

Il part accompagné de plusieurs Satellites ; *il ne respire que menaces & que carnage*, & il n'est pas encore arrivé au lieu de sa destination, qu'il est lui-même un Ministre de l'Envoye'. Cette Ville où il alloit déployer sa rage contre la Société naissante, est celle-là même où se fait l'ouverture de son Ministere & où il commence à attester les *Faits* que les Témoins attestent.

L'Ordre moral a ses Loix comme l'Ordre physique : les Hommes ne dépouillent pas sans cause & tout d'un coup leur caractere : ils ne renoncent pas sans cause & tout d'un coup à leurs préjugés les plus enracinés, les plus chéris, & à leurs yeux les plus légitimes ; bien moins encore à des préjugés de naissance, d'éducation & sur-tout de Religion.

Qu'est-il donc survenu sur la route à ce furieux Persécuteur qui l'a rendu tout d'un coup le Disciple zélé de celui qu'il persécutoit ? car il faut bien que je suppose une Cause & quelque grande Cause à un changement si subit & si extraordinaire. Son Historien, & lui-même m'apprennent quelle est cette Cause : une Lumiere céleste l'a environné, son éclat lui a fait perdre la vue ; il est tombé par terre, & la Voix de l'Envoye' s'est fait entendre à lui.

Bientôt il devient l'objet des fureurs de cette Secte qu'il a abandonnée : il est traîné dans les Prisons, traduit devant les Tribunaux de sa Nation & devant des Tribunaux étrangers, & par-tout il atteste avec autant de fermeté que de constance les Faits déposés par les premiers Témoins.

Je me plais sur-tout à le suivre devant un Tribunal étranger, où assiste par hazard un Roi de sa Nation. Là, je l'entends raconter très-en détail l'Histoire de sa conversion : il ne dissimule point ses premieres fureurs ; il les peint même des couleurs les plus fortes : [2] *lorsqu'on les faisoit mourir*, dit-il, *j'y consentois par mon suffrage : souvent même je les contraignois de blasphêmer à force de tourmens, & transporté de rage contr'eux je les persécutois jusques dans les Villes étrangeres.* Il passe ensuite aux circonstances extraordinaires de sa conversion, rapporte ce qui les a suivi, atteste la Résurrection du *Crucifié*, & finit par dire en s'adressant au Juge ; *le Roi est bien informé de tout ceci, & je parle devant lui avec d'autant plus de confiance, que je sais qu'il n'ignore rien de ce que je dis, parce que*

(2) Act. XXVI, 10, 11.

ce ne ſont pas des Choſes qui ſe ſoient paſſées dans un lieu caché. [3]

Le nouveau Témoin ne craint donc pas plus que les premiers d'être contredit? c'eſt qu'il parle de *Choſes qui ne ſe ſont point paſſées dans un lieu caché*; & je vois ſans beaucoup de ſurpriſe que ſon Diſcours ébranle le Prince: *tu me perſuades à-peu-près.* Le Prince ne le croit donc pas un *Impoſteur*?

Ce Témoin avoit dit les mêmes Choſes au ſein de la Capitale en parlant devant une Aſſemblée nombreuſe du Peuple, & n'avoit été interrompu que lorſqu'il étoit venu à choquer un préjugé ancien & favori de ſon orgueilleuſe Nation. [4]

Je trouve dans l'Hiſtorien que j'ai ſous les yeux d'autres Procédures très-circonſtanciées, dont le nouveau Diſciple eſt l'objet, & qui ſont pourſuivies à l'inſtance de Compatriotes qui ont juré ſa perte. J'analyſe avec ſoin ces Procédures, & à meſure que je pouſſe l'analyſe plus loin,

(3) Act. XXVI. 26.

(4) Act. XXII. 21. Le Préjugé ſur la Vocation des Gentils.

je sens la probabilité s'accroître en faveur des Faits que le Témoin atteste.

Je trouve encore dans le même Historien d'autres Discours de ce Témoin qui me paroissent des Chefs-d'œuvres de Raison & d'Éloquence, si néanmoins le mot trop prodigué d'Eloquence peut convenir à des Discours de cet ordre. Je n'oserois donc ajouter qu'il en est qui sont pleins d'esprit; ce mot contrasteroit bien davantage encore avec un si grand Homme & de si grandes Choses. *Athéniens! je remarque qu'en toutes Choses vous êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès: car ayant regardé, en passant, les Objets de votre Culte, j'ai trouvé même un Autel, sur lequel il y a cette Inscription,* AU DIEU INCONNU. *C'est donc ce* DIEU, *que vous adorez sans le connoître, que je vous annonce.* [5] Parmi ces Discours, il en est de si touchans que je ne puis me défendre de l'impression qu'ils me font éprouver. *Des chaînes & des afflictions m'attendent: mais rien ne me fait de la peine pourvu que j'achève avec joie ma course & le Ministere que j'ai reçu du* SEIGNEUR..... *Je sais au reste, qu'aucun de vous... ne verra plus mon visage..... Je n'ai desiré ni l'argent ni l'or ni les vêtemens de personne: & vous savez vous-*

[5] Act. XVII. 22, 23.

mêmes, que ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui m'étoit nécessaire & à ceux qui étoient avec moi. Je vous ai montré qu'il faut soulager ainsi les Infirmes en travaillant, & se souvenir de ces paroles du SEIGNEUR; *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.* [6] *Mon visage.... ces mains que vous voyez....*

JE suis étonné du nombre, du genre, de la grandeur, de la durée des travaux & des épreuves de ce Personnage extraordinaire: & si la gloire doit se mesurer par l'importance des vues, par la noblesse des motifs & par les Obstacles à surmonter, je ne puis pas ne le regarder point comme un véritable Héros.

MAIS, ce Héros a lui-même écrit: j'étudie donc ses Productions, & je suis frappé de l'extrême désintéressement, de la douceur, de la singuliere onction, & sur-tout de la sublime bienveillance qui éclatent dans tous ses Ecrits. Le Genre-humain entier *n'est point à l'étroit dans son Cœur.* Il n'est aucune branche de la Morale qui ne végete & ne fructifie chez lui. Il est lui-même une Morale qui vit, respire & agit sans

[6] Act. XX. 23, 24, 25, 33, 34, 35.

cesse. Il donne à la fois l'exemple & le précepte; & quels préceptes!

QUE votre Charité soit sincere. Ayez en horreur le mal & attachez-vous fortement au bien. Aimez-vous réciproquement d'une affection fraternelle. Prévenez-vous les uns les autres par honnêteté. Ne soyez point paresseux à rendre service. Réjouissez-vous dans l'espérance. Soyez patiens dans l'affliction. Empressez-vous à exercer la bienfaisance & l'Hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les, & ne les maudissez point. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, & pleurez avec ceux qui pleurent. N'ayez tous ensemble qu'un même esprit. Conduisez-vous par des pensées modestes & ne présumez pas de vous-mêmes. [7]

COMMENT une Morale si élevée, si pure, si assortie aux besoins de la Société universelle a-t-elle pu être dictée par ce même Homme *qui ne respiroit que menaces & que carnage* & qui mettoit son plaisir & sa gloire dans les tortures de ses Semblables? Comment sur-tout un tel Homme est-il parvenu tout d'un coup à pratiquer lui-même une Morale si parfaite? CELUI

[7] Rom. XII.

qui étoit venu rappeller les Hommes à ces grandes maximes lui avoit donc *parlé* ?

QUE dirai-je encore de cet admirable Tableau de la *Charité*, si plein de chaleur & de vie, que je ne me lasse point de contempler dans un autre Ecrit [8] de cet excellent Moraliste! Ce n'est pourtant pas ce Tableau lui-même qui fixe le plus mon attention; c'est l'occasion qui le fait naître. De tous les Dons que les Hommes peuvent obtenir & exercer, il n'en est point, sans contredit, de plus propres à flatter la vanité que les Dons miraculeux. Des Hommes sans Lettres & du commun Peuple qui viennent tout d'un coup à parler des Langues étrangeres, sont bien tentés de faire parade d'un Don si extraordinaire & d'en oublier la fin.

UNE Société nombreuse de nouveaux Néophytes fondée par cet Homme illustre abuse donc bientôt de ce Don: il se hâte de lui écrire & de la rappeller fortement au véritable emploi des Miracles: il n'hésite point à préférer hautement à tous les Dons miraculeux cette bienveuillance sublime qu'il nomme la *charité*, & qui est, selon lui, l'ensemble le plus parfait de

[8] I. Cor. XIII.

toutes les vertus fociales. *Quand je parlerois les Langues des Hommes & celles des Anges mêmes, fi je n'ai point la Charité je ne fuis que comme l'Airain qui réfonne ou comme une Cymbale qui retenti. Et quand j'aurois le don de Prophétie; que j'aurois la connoiffance de tous les Myfteres & la Science de toutes chofes; quand j'aurois auffi toute la Foi jufqu'à tranfporter les Montagnes, fi je n'ai point la charité je ne fuis rien.*

COMMENT ce Sage a-t-il appris à faire un fi jufte difcernement des Chofes? Comment n'eft-il point ébloui lui-même des Dons éminens qu'il poffede ou que du moins il croit pofféder? Un Impofteur en uferoit-il ainfi? Qui lui a découvert que les Miracles ne font que de fimples *Signes pour ceux qui ne croient point encore?* Qui avoit enfeigné au Perfécuteur fanatique à préférer l'Amour du Genre-humain aux Dons les plus éclatans? Pourrois-je méconnoître aux enfeignemens & aux vertus du Difciple la voix toujours efficace de ce MAÎTRE qui s'eft facrifié lui-même pour le Genre-humain?



CHAPITRE V.

L'Aveugle-né.

CE font toujours les Interrogatoires contenus dans la Dépofition des Témoins qui excitent le plus mon attention. C'eft là principalement que je dois chercher les fources de la probabilité des faits atteftés. Si, comme je le remarquois, ces Interrogatoires n'ont jamais été formellement contredits par ceux qui avoient le plus grand intérêt à le faire, je ne pourra raifonnablement me refufer aux conféquences qui en découlent naturellement.

ENTRE ces Interrogatoires il en eft un furtout que je ne lis point fans un fecret plaifir : c'eft celui qui a pour objet un Aveugle-né guéri par l'ENVOYÉ. [1] Ce Miracle étonne beaucoup tous ceux qui avoient connu cet Aveugle : ils ne favent qu'en penfer & fe partagent là-deffus. Ils le conduifent aux Docteurs : ceux-ci l'interrogent & lui demandent *comment il a reçu la vue?*

(1) JEAN. IX.

Il m'a mis de la boue ſur les yeux, leur répond-il; *je me ſuis lavé & je vois.*

Les Docteurs ne ſe preſſent point de croire le Fait. Ils doutent & ſe diviſent. Ils veulent fixer leurs doutes, & ſoupçonnant que cet Homme *n'avoit pas été aveugle*, *ils font venir ſon Pere & ſa Mere. Eſt-ce là votre Fils, que vous dites être né aveugle*, leur demandent-ils? *comment donc voit-il maintenant?*

Le Pere & la Mere répondent; nous ſavons que c'eſt là notre Fils & qu'il eſt né aveugle; mais nous ne ſavons comment il voit maintenant. Nous ne ſavons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Il a aſſez d'âge, interrogez-le; il parlera lui-même ſur ce qui le regarde.

Les Docteurs interrogent donc de nouveau cet Homme *qui avoit été aveugle de naiſſance: ils le font venir pour la ſeconde fois par devant eux & lui diſent; donne gloire à DIEU: nous ſavons* que Celui que tu dis qui t'a ouvert les yeux, *eſt un méchant. Si c'eſt un Homme méchant; Homme*, réplique-t-il, *je n'en ſais rien: je ſais ſeulement que j'étois aveugle & que je vois.*

A cette réponſe ſi ingénue les Docteurs revien-

nent à leur premiere question : *que t'a-t-il fait?* lui demandent-ils encore : *comment t'a-t-il ouvert les yeux? Je vous l'ai déja dit*, répond cet Homme aussi ferme qu'ingénu, *pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? avez-vous aussi envie d'être de ses Disciples?*

CETTE rplique irrite les Docteurs : *ils le chargent d'injures.... Nous ne savons*, disent-ils, *de la part de qui vient* Celui dont tu parles. *C'est quelque chose de surprenant que vous ignoriez de quelle part il vient*; ose repliquer encore cet Homme plein de candeur & de bon sens; *& pourtant il m'a ouvert les yeux*, &c.

QUELLE naïveté! quel naturel; quelle précision! quel intérêt! quelle suite! Si la vérité n'est point faite ainsi, me dis-je à moi-même, à quels caracteres pourrai-je donc la reconnoître?

CHAPITRE VI.

La Résurrection du FONDATEUR.

DE toutes les Procédures que renferme la Déposition qui m'occupe, il n'en est point, sans

doute, de plus importante que celle qui concerne la Personne même de l'ENVOYÉ. Elle est aussi la plus circonstanciée, la plus répétée, & celle à laquelle tous les Témoins font des allusions plus directes & plus fréquentes. Elle est toujours le centre de leur Témoignage. Je la retrouve dans les principales Pieces de la Déposition, & en comparant ces Pieces entr'elles sur ce point si essentiel, elles me paroissent très-harmoniques.

L'ENVOYÉ est saisi, examiné, interrogé par les Magistrats de sa Nation: ils le somment de déclarer qui il est; il le déclare: sa réponse est prise pour un blasphème: on lui suscite de faux Témoins qui jouent sur une équivoque; il est condamné: on le traduit devant un Tribunal supérieur & étranger: il y est de nouveau interrogé; il fait à peu près les mêmes réponses: le Juge convaincu de son innocence veut le relâcher; les Magistrats qui l'ont condamné persistent à demander sa mort: ils intimident le Juge supérieur; il le leur abandonne: il est crucifié, enséveli: les Magistrats scellent le Sépulcre; il y placent leurs propres Gardes, & peu de tems après les Témoins attestent dans la Capitale & devant les Magistrats eux-mêmes, *que Celui qui a été crucifié est ressuscité.*

Je viens de rapprocher les Faits les plus essentiels: je les compare, je les analyse, & je ne découvre que deux hypotheses qui puissent satisfaire au dénouement : ou les Témoins ont enlevé le Corps; ou l'Envoyé est réellement ressuscité. Il faut que je me décide entre ces deux hypotheses; car je ne parviens point à en découvrir une troisieme.

Je considere d'abord les opinions particulieres, les préjugés, le caractere des Témoins; j'observe leur conduite, leurs circonstances, la situation de leur Esprit & de leur Cœur avant & après la mort de leur Maître.

J'examine ensuite les préjugés, le caractere, la conduite & les allégués de leurs Adversaires.

Il me suffiroit de connoître la Patrie des Témoins pour savoir en général leurs opinions, leurs préjugés. Je n'ignore pas que leur Nation fait profession d'attendre un Libérateur temporel, & qu'il est le plus cher Objet des vœux & des espérances de cette Nation. Les Témoins attendent donc aussi ce Libérateur; & je trouve dans leurs Ecrits une multitude de traits qui me le confirment & qui me prouvent qu'ils sont persuadés que Celui qu'ils nomment leur Maître

doit être ce Libérateur temporel. En vain ce MAÎTRE tâche-t-il de ſpiritualiſer leurs idées ; ils ne parviennent point à dépouiller le préjugé national dont ils ſont ſi fortement imbus : *nous eſpérions que ce ſeroit Lui qui délivreroit notre Nation.* [1]

CES Hommes dont les idées ne s'élevent pas au-deſſus des Choſes ſenſibles, ſont d'une ſimplicité & d'une timidité qu'ils ne diſſimulent point eux-mêmes. A tout moment ils ſe méprennent ſur le ſens des Diſcours de leur MAÎTRE, & lorſqu'il eſt ſaiſi, ils s'enfuient. Le plus zélé d'entr'eux nie par trois fois & même avec imprécation de l'avoir connu, & je vois cette honteuſe lâcheté décrite en détail dans quatre des principales Pieces de la Dépoſition.

JE ne puis douter un inſtant qu'ils ne fuſſent très-perſuadés de la réalité des Miracles opérés par leur MAÎTRE : j'en ai peſé les raiſons, & elles m'ont paru de la plus grande force. [2] Je ne puis douter non plus qu'ils ne ſe fuſſent attachés à ce MAÎTRE par une ſuite des idées qu'ils s'étoient formées du but de ſa Miſſion.

[1] LUC. XXIV, 21.

[2] Conſultez les Chapitres II, III, V, de la Part. XVIII.

L'attachement des Hommes a toujours un fondement, & il falloit bien que les Hommes dont je parle efpéraffent quelque chofe de Celui au fort duquel ils avoient lié le leur.

ILS efpéroient donc au moins *qu'il délivreroit leur Nation* d'un joug étranger : mais, ce MAÎTRE dont ils attendoient cette grande délivrance, eft trahi, livré, abandonné, condamné, crucifié, enféveli, & avec lui s'évanouiffent toutes leurs efpérances temporelles. *Celui qui fauvoit les autres n'a pu fe fauver lui-même* : fes Ennemis triomphent, & fes Amis font humiliés, confternés, confondus.

SERA-CE dans des circonftances fi défefpérantes que les Témoins enfanteront l'extravagant projet d'enlever le Corps de leur MAÎTRE ? Me perfuaderai-je facilement qu'un pareil projet puiffe monter à la tête de Gens auffi fimples, auffi groffiers, auffi dépourvus d'intrigue, auffi timides ? Quoi ! ces mêmes Hommes qui viennent d'abandonner fi lâchement leur MAÎTRE formeront tout à coup l'étrange réfolution d'enlever fon Corps au Bras féculier ! ils s'expoferont évidemment aux plus grands périls ! ils affronteront une mort certaine & cruelle ! & dans quelles vues ?

Ou ils ſont perſuadés que leur MAÎTRE reſſuſcitera ; ou ils ne le ſont pas : ſi c'eſt le premier, il eſt évident qu'ils abandonneront ſon Corps à la PUISSANCE DIVINE : ſi c'eſt le dernier ; toutes leurs eſpérances temporelles doivent être anéanties. Que ſe propoſeroient-ils donc en enlevant ce Corps ? de publier qu'il eſt reſſuſcité ? mais, des Hommes faits comme ceux-ci, des Hommes ſans crédit, ſans fortune, ſans autorité eſpéreront-ils d'accréditer jamais une auſſi monſtrueuſe impoſture ?

ENCORE ſi l'enlévement étoit facile : mais le Sépulcre eſt ſcellé : des Gardes l'environnent, & ces Gardes ont été choiſis & placés par ceux-mêmes qui avoient le plus grand intérêt à prévenir l'impoſture. Combien de telles précautions ſont-elles propres à écarter de l'eſprit des timides Pêcheurs toute idée d'enlévement ! Des Gens qui *n'ont ni argent ni or* entreprendront-ils de corrompre ces Gardes ? des Gens qui s'enfuient au premier danger entreprendront-ils de les combattre ? de Gens haïs ou mépriſés du Gouvernement trouveront-ils des Hommes hardis qui veuillent leur prêter la main ? ſe flatteront-ils que ces Hommes ne les trahiront point ? &c.

MAIS, ſuis-je bien aſſuré que le Sépulcre a

été scellé & qu'on y a placé des Gardes ? J'observe que cette circonstance si importante, si décisive ne se trouve que dans une seule Piece (3) de la déposition, & je m'en étonne un peu. Je recherche donc avec soin si cette circonstance si essentielle de la Narration n'a point été contredite par ceux qu'elle intéressoit le plus directement, & je parviens à m'assurer qu'elle ne l'a jamais été. Il faut donc que je convienne que le Récit du Témoin demeure dans toute sa force & que le simple silence des autres Auteurs de la Déposition écrite ne sauroit le moins du monde infirmer son Témoignage sur ce point.

Indépendamment d'un Témoignage si exprès, combien est-il probable en soi que des Magistrats qui ont à redouter beaucoup une imposture & qui ont en main tous les moyens de la prévenir, n'auront pas négligé de faire usage de ces moyens ! & s'ils n'en avoient point fait usage, quelles raisons en assignerois-je ?

Il me paroîtra plus probable encore que ces Magistrats ont pris toutes les précautions nécessaires, si j'ai une preuve qu'ils ont songé à tems aux moyens de s'opposer à l'imposture :

[3] Matthieu, XXVII, 66.

Seigneur ! nous nous sommes souvenus que ce Séducteur a dit, lorsqu'il vivoit ; je ressusciterai dans trois jours. Commandez donc que le Sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisieme jour ; de peur que ses Disciples ne viennent la nuit enlever son Corps, & ne disent au Peuple qu'il est ressuscité. Cette derniere imposture seroit pire que la premiere. (4)

Si donc les Chefs du Peuple ont pris les précautions que la chose exigeoit, ne se sont-ils pas ôtés à eux-mêmes tout moyen de supposer un enlévement ? Cependant ils osent le supposer : *ils donnent une somme d'argent aux Gardes*, qui à leur instigation répandent dans le Public *que les Disciples sont venus de nuit, & qu'ils ont enlevé le corps, pendant que les Gardes dormoient.* (5)

Je n'insiste point sur la singuliere absurdité de ce rapport suggéré aux Gardes. Elle saute aux yeux : comment ces Gardes pouvoient-ils déposer sur ce qui s'etoit passé *pendant qu'ils dormoient ?* Est-il d'ailleurs bien probable que

[4] Matthieu. xxvii, 63, 64.

[5] *Ibid.* xxviii, 12, 13.

des Gardes affidés & choisis tout exprès pour s'oppoſer à l'impoſture la plus dangereuſe ſe ſoient livrés au ſommeil ?

Je fais un raiſonnement qui me frappe beaucoup plus : il me paroît de la plus grande évidence que les Magiſtrats ne peuvent ignorer la vérité. S'ils ſont convaincus de la réalité de l'enlévement, pourquoi ne font-ils point le Procès aux Gardes ? pourquoi ne publient-ils point ce *procès* ? quoi de plus démonſtratif & de plus propre à arrêter les progrès de l'impoſture & à confondre les Impoſteurs !

Ces Magiſtrats, ſi fortement intéreſſés à confondre l'impoſture, ne prennent pourtant point une route ſi directe, ſi lumineuſe, ſi juridique. Ils ne s'aſſurent pas même de la Perſonne des Impoſteurs : ils ne les confrontent point avec les Gardes : ils ne puniſſent ni les Impoſteurs ni les Gardes : ils ne publient aucune Procédure : ils n'éclairent point le Public : leurs Deſcendans ne l'éclairent pas davantage, & ſe bornent, comme leurs Peres, à affirmer l'impoſture.

Il y a plus : lorſque ces mêmes Magiſtrats mandent bientôt après par devant eux deux des principaux Diſciples à l'occaſion d'une Guéri-

son qui fait bruit, (6) & que ces Disciples osent leur reprocher en face un grand crime & attester en leur présence la *Résurrection* de Celui *qu'ils ont crucifié*; que font ces Magistrats? ils se contentent *de menacer ces deux Disciples & de leur défendre d'enseigner.* [7] Ces menaces n'intimident point les Témoins; ils continuent à publier hautement dans le lieu même & sous les yeux de la Police la Résurrection du Crucifié. Ils sont mandés de nouveau par devant les Magistrats ils comparoissent & persistent avec la même hardiesse dans leur Déposition: *le* DIEU *de nos Peres a ressuscité celui que vous avez fait mourir : . . . . nous en sommes les Témoins.* [8] Que font encore ces Magistrats? *ils font fouetter les Témoins, leur renouvellent la premiere défense & les laissent aller . .* [9] . . . *les laissent aller!* Le Lecteur judicieux ne me demande pas de nouvelles observations: il a tout vu & tout senti.

[6] Voyez le Chap. III de cette Partie.

[7] Act. IV, 18, 21.

[8] Act. V. 30, 32.

[9] *Ibid.* 40.

CHAPITRE VII.

Conséquences du Fait.

Remarques : objections :

Réponses.

VOILA des Faits circonstanciés, des Faits qui n'ont jamais été contredits, des Faits attestés constamment & unanimément par des Témoins que j'ai reconnu posséder toutes les qualités qui fondent en bonne Logique la crédibilité d'un Témoignage. (1) Dirai-je pour infirmer de tels Faits, que la *crainte du Peuple* empêchoit les Magistrats de faire des Informations, de poursuivre juridiquement & de punir les Témoins comme Imposteurs, de publier des Procédures authentiques,

[1] VOYEZ le Chapitre II de la Part. XVIII. Je dois éviter ici de tomber dans ces répétitions trop fréquentes, même chez les meilleurs Auteurs. Je ne reviens donc plus à ce que je pense avoir assez bien établi. C'est au Lecteur à retenir la liaison des faits & de leurs Conséquences les plus immédiates. C'est à lui encore à s'approprier mes principes & à en faire l'application au besoin.

&c.? Mais, si le Crucifié n'avoit rien fait pendant sa vie qui eût excité l'admiration & la vénération du Peuple ; s'il n'avoit fait aucun Miracle ; si le Peuple *n'avoit point béni* DIEU à son occasion *d'avoir donné aux hommes un tel Pouvoir* ; si la doctrine & la maniere d'enseigner du Crucifié n'avoient point paru au Peuple l'emporter de beaucoup sur tout ce qu'il entendoit dire à ses Docteurs ; s'il n'avoit point tenu pour vrai que *jamais Homme n'avoit parlé comme celui-là* ; pourquoi les Magistrats auroient-ils eu à craindre ce Peuple en poursuivant juridiquement les Disciples abjects d'un Imposteur, aussi Imposteurs eux-mêmes que leur Maître? Comment les Magistrats auroient-ils eu à redouter un Peuple prévenu si fortement & depuis si long-tems en leur faveur, s'ils avoient pu lui prouver par des Procédures légales & publiques que la Guéri- de l'Aveugle-né, la résurrection de LAZARE la guérison du Boiteux, le Don des langues, &c. n'étoient que de pures supercheries? Combien leur avoit-il été facile de prendre des informations sur de pareils faits ! combien leur étoit-il aisé en particulier de prouver rigoureusement que les Témoins ne parloient que leur Langue maternelle! Comment encore les Magistrats auroient-ils eu à *craindre le peuple*,

s'ils avoient pu lui démontrer juridiquement que les Disciples avoient enlevé le Corps de leur Maître ? & ceci étoit-il plus difficile à constater que le reste ? &c.

PUIS-JE douter à présent de l'extrême improbabilité de la premiere hypothese ou de celle qui suppose un enlévement ? puis-je raisonnablement refuser de convenir que la seconde hypothese a au moins un degré de probabilité égal à celui de quelque Fait historique que ce soit, pris dans l'Histoire du même Siecle ou des Siecles qui l'ont suivi immédiatement ?

TRACERAI-JE ici l'affreuse peinture du caractere des principaux Adversaires ? puiserai-je cette peinture dans leur propre Historien ? [2] opposerai-je ce caractere à celui des Témoins, le vice à la vertu, la fureur à la modération, l'hypocrisie à la sincérité, le mensonge à la vérité ? J'oublierois que je ne fais qu'une esquisse & point du tout un Traité.

DIRAI-JE encore que la resurrection de l'ENVOYÉ n'est point un fait isolé ; [3] mais qu'il

[2] JOSEPHE.

[3] Voyez le Chapitre VI de la Partie XVII & le Chapitre V de la Partie XVIII.

eſt le maître Chaînon d'une Chaîne de Faits de même genre & d'une multitude d'autres Faits de tout genre, qui deviendroient tous abſolument inexplicables ſi le premier Fait étoit ſuppoſé faux ? Si en quelque matiere que ce ſoit, une hypotheſe eſt d'autant plus probable qu'elle explique plus heureuſement un plus grand nombre de Faits ou un plus grand nombre de particularités eſſentielles d'un même Fait; ne ſerai-je pas dans l'obligation logique de convenir que la premiere hypotheſe n'explique rien & que la ſeconde explique tout & de la maniere la plus heureuſe ou la plus naturelle ? Si une certaine hypotheſe me conduit néceſſairement à des conſéquences qui choquent manifeſtement ce que je nomme l'*Ordre moral*, (4) pourrois-je recevoir cette hypotheſe & la préférer à celle qui auroit ſon fondement dans l'Ordre moral même ?

AJOUTERAI-JE que ſi l'ENVOYE' n'eſt point reſſuſcité, il a été lui-même un inſigne Impoſteur ? car du propre aveu des Témoins il avoit prédit ſa mort & ſa réſurrection & établi un Mémorial de l'une & de l'autre. Si donc il n'eſt point reſſuſcité, ſes Diſciples ont dû penſer,

[4] Conſultez ce que j'ai dit de l'*Ordre moral*, dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

qu'il les avoit trompés sur ce point le plus important; & s'ils l'ont pensé, comment ont ils pu fonder sur une Résurrection qui ne s'étoit point opérée les espérances si relevées d'un bonheur à venir? Comment ont-ils pu annoncer en son Nom au Genre-humain, ce bonheur à venir? Comment ont-ils pu s'exposer pendant si long-tems à tant de contradictions, à de si cruelles épreuves, à la mort même pour soutenir une Doctrine qui reposoit toute entiere sur un Fait faux, & dont la fausseté leur étoit si évidemment connue? Comment des Hommes qui faisoient une profession si publique, si constante, & en apparence si sincere de l'amour le plus délicat & le plus noble du Genre humain, ont-ils été assez dénaturés pour tromper tant de milliers de leurs Semblables & les précipiter avec eux dans un abime de malheurs? Comment d'insignes Imposteurs ont ils pu espérer d'être dédommagés dans une autre Vie des souffrances qu'ils enduroient dans celle-ci! Comment de semblables Imposteurs ont-ils pu enseigner aux Hommes la Doctrine la plus épurée, la plus sublime, la mieux appropriée aux besoins de la grande Société? Comment encore . . ., . . mais j'ai déja assez insisté (5) sur ces monstrueuses

(5) Voyez le Chapitre X de la Part. XVIII.

oppositions à l'Ordre moral : elles s'offrent ici en si grand nombre, elles sont si frappantes qu'il me suffit d'y réfléchir quelques momens pour sentir de quel côté est la plus grande probabilité.

OBJECTERAI-JE que la Résurrection de l'ENVOYE' n'a pas été assez publique, & qu'il auroit dû se montrer à la Capitale & sur-tout à ses Juges après sa résurrection ? Je verrai d'abord que la question n'est point du tout de savoir ce que DIEU auroit pu faire, mais qu'elle gît uniquement à savoir ce qu'IL a fait. C'étoit à l'Homme intelligent, à l'Homme moral que DIEU vouloit parler : IL ne vouloit pas le forcer à croire & laisser ainsi l'intelligence sans exercice. Il s'agit donc uniquement de m'assurer si la résurrection de l'ENVOYE' à été accompagnée de circonstances assez décisives, précédée & suivie de Faits assez frappans pour convaincre l'Homme raisonnable de la Mission extraordinaire de l'ENVOYE'. Or, quand je rapproche toutes les circonstances & tous les Faits ; quand je les pese à la balance de ma Raison, je ne puis me dissimuler à moi-même que DIEU n'ait fait tout ce qui étoit suffisant pour donner à l'Homme raisonnable cette certitude morale qui lui manquoit, qu'il desiroit avec ar-

deur, & qui étoit si bien assortie à sa condition présente.

Je reconnoîtrois encore que mon objection sur le défaut de publicité de la Résurrection de l'Envoyé envelopperoit une grande absurdité ; puisqu'en développant cette objection j'appercevrois aussi-tôt que chaqu'Individu de l'Humanité pourroit requérir aussi que l'Envoyé lui apparût, (6) &c.

(6) Voyez le second paragraphe du Chapitre I de la Part. XVIII.

Il y avoit eu sous l'ancienne Economie des Miracles ou des Signes d'une très-grande publicité. Je crois entrevoir des raisons de cette publicité : je ne ferai que les indiquer. La Nation qui vivoit sous cette Economie n'étoit proprement qu'une seule grande Famille, qui ne devoit jamais se mêler aux Peuples voisins, pour n'altérer point le grand Dépôt qui lui étoit confié. Le Gouvernement de cette Famille étoit une *Théocratie*. Il étoit fort dans l'esprit de cette Théocratie, que le Ministre du Monarque fût accrédité par le Monarque lui-même auprès de la Famille assemblée en Corps de Nation. Il l'étoit encore que la Loi publiée par ce Ministre au Nom du Monarque fût autorisée par les Signes les plus éclatans & les plus imposans, par des Signes qui peignissent la Majeste' redoutable du Monarque, & dont la Famille entiere fût spectatrice. Une autre raison encore paroissoit exiger cette Dispensation : le Ministre de l'ancienne Economie n'avoit point été annoncé de loin à la Nation par des Oracles qui le caractérisassent assez clairement pour qu'il ne pût en être raisonnablement méconnu. Il falloit donc que la grande

IL ne faut point que je dise cela est sage, donc DIEU l'a fait ou a dû le faire ; mais je dois dire DIEU l'a fait, donc cela est sage. Est.

publicité des Miracles ou des Signes destinés à autoriser la Mission du Ministre, suppléât au défaut d'Oracles. Le caractere de la Nation & ses circonstances particulieres entroient, sans doute, aussi dans les vues de cette Dispensation : on démêle assez quelles idées ces mots de *caracteres* & de circonstances réveillent dans mon Esprit, & il n'est pas besoin que je les énonce.

Le Plan de la nouvelle Economie étoit bien différent. Elle ne devoit point être appropriée à une seule Famille. Toutes les Nations de la Terre devoient y participer dans la longue durée des Siecles. Comment eût-il été possible de rassembler dans un même lieu toutes les Nations pour accréditer auprès d'elles par des Signes extraordinaires le MINISTRE de cette nouvelle Economie, destinée à succéder à l'ancienne, à l'universaliser & à la perfectionner? Mais, si la Mission de ce MINISTRE avoit été annoncée *en divers tems & en diverses manieres* par des Oracles assez nombreux, assez circonstanciés, assez clairs pour que le tems de sa venue, les caracteres de sa Personne, ses Fonctions, &c, ne pussent être raisonnablement méconnus par le Peuple auquel il devoit d'abord s'adresser; si les autres Peuples pouvoient acquérir la connoissance de ces Oracles; si le MINISTRE de la nouvelle Economie devoit être revêtu d'une Puissance & d'une Sagesse surnaturelles; *s'il devoit faire des Oeuvres que nul autre n'avoit faites; si jamais Homme n'avoit parlé comme Celui-ci devoit parler;* s'il devoit donner à d'autres Hommes le Pouvoir de faire de *semblables Oeuvres & même de plus grandes encore;* s'il devoit les envoyer à toutes les Nations pour les éclairer & leur signifier la *bonne Volonté* de leur PERE commun; si en conséquence il devoit revêtir ces Envoyés d'un Don ex-

ce à un Etre auſſi profondément ignorant que je le ſuis à prononcer ſur les Voies de la SAGESSE ELLE-même? La ſeule choſe qui ſoit ici proportionnée à mes petites Facultés eſt d'étudier les Voies de cette SAGESSE ADORABLE & de ſentir le prix de SON Bienfait.

traordinaire au moyen duquel ils communiqueroient leurs Penſées à ces Nations & en ſeroient entendus; ſi.... mais, le Lecteur intelligent & ami du vrai m'a déja ſaiſi: j'abandonne ces conſidérations à ſon jugement.

Il eſt une autre choſe ſur laquelle il voudra bien réfléchir encore. Ces Miracles de l'ancienne Economie qui avoient été opérés aux yeux d'une Nation entiere ne ſe ſont pas perpétués d'âge en âge chez cette Nation. Toutes les Générations qui ſe ſont ſuccédées de Siecle en Siecle juſqu'à nos jours n'ont pas vu de leurs propres yeux la *grande Apparition* du MONARQUE: toutes ont été pourtant très-attachées à leur LOI; toutes ont été très-perſuadées de la certitude de cette *Apparition* & de la Divinité de la Miſſion du premier Légiſlateur. Quel a donc été le fondement logique de cette forte & conſtante perſuaſion? comment la Génération qui exiſte aujourd'hui perſévere-t-elle dans la croyance des Générations qui l'ont précédée? Ce fondement logique repoſe, ſans doute, dans la Tradition écrite & dans la Tradition orale: les preuves des Miracles de l'ancienne Economie tiennent donc eſſentiellement, comme celles des Miracles de la nouvelle Economie, aux regles du Témoignage.

Ainſi, la queſtion ſe réduit à examiner ſi les Témoignages ſur leſquels repoſe la Miſſion du ſecond LÉGISLATEUR ſont inférieurs en force à ceux qui fondent la Miſſion du premier Légiſlateur. Cet examen important regarde, en particulier, les Sages de cette Nation diſperſée aujourd'hui parmi tous les

CHAPITRE VIII.

Oppositions entre les Pieces de la Déposition.

Réflexions sur ce sujet.

J'AI dit que toutes les Pieces de la Déposition m'avoient paru très-harmoniques ou très-convergentes. J'y découvre néanmoins bien des variétés soit dans la forme, soit dans la matiere. J'y apperçois même çà & là des oppositions au moins apparentes. J'y vois des difficultés qui tombent sur certains points de Généalogie, sur certains Lieux, sur certaines Personnes, sur certains Faits, &c. & je ne trouve pas d'abord la solution de ces difficultés.

COMME je n'ai aucun intérêt secret à croire ces difficultés insolubles, je ne commence point par imaginer qu'elles le sont. J'ai étudié la Lo-

Peuples & qui continue à rejetter la Mission de ce second LÉGISLATEUR, que le premier avoit annoncé lui-même assez clairement, & qui l'avoit été d'une Maniere plus claire & plus précise par les Oracles postérieurs

gique (1) du Cœur & celle de l'Esprit: je me mets un peu au fait de cette autre Science qu'on nomme la *Critique* (2) & qu'il ne m'est point permis d'ignorer entiérement. Je rapproche les passages *paralleles*, [3] je les confronte, je les anatomise & j'emprunte le secours des meilleurs Interprètes. Bientôt je vois les difficultés s'applanir, la lumiere s'accroître d'instant en instant, se répandre de proche en proche, se réfléchir de tous côtés & éclairer les parties les plus obscures de l'objet.

Si cependant il est des recoins que cette lumiere n'éclaire pas assez à mon gré; s'il reste encore des ombres que je ne puis achever de dissiper, il ne me vient pas dans l'Esprit & bien moins dans le Cœur d'en tirer des conséquences contre l'ensemble de la Déposition: c'est que ces ombres légeres n'éteignent point à mes yeux la lumiere que réfléchissent si fortement les grandes parties du Tableau.

[1] La Logique est l'Art de penser ou de raisonner.

[2] La Science ou l'Art qui enseigne les regles par lesquelles on doit juger des Livres & de leurs Auteurs.

[3] Passages qui ont à peu près le même sens ou qui tendent à établir la même vérité.

Il

Il m'est bien permis de douter : le doute philosophique est lui-même le sentier de la vérité ; mais il ne m'est point permis de manquer de bonne foi, parce que la vraie Philosophie est absolument incompatible avec la mauvaise foi, & qu'on est Philosophe par le Cœur beaucoup plus encore que par la Tête. Si dans l'examen critique de quelqu'Auteur que ce soit, je me conduis toujours par les regles les plus sûres & les plus communes de l'Interprétation ; si une de ces regles me prescrit de juger sur l'ensemble des choses ; si une autre regle m'enseigne que de légeres difficultés ne peuvent jamais infirmer cet ensemble, quand d'ailleurs il porte avec lui les caracteres les plus essentiels de la vérité ou du moins de la probabilité, pourquoi refuserois-je d'appliquer ces regles à l'examen de la Déposition qui m'occupe ; & pourquoi ne jugerois-je pas aussi de cette Déposition par son ensemble ?

Ces oppositions apparentes elles-mêmes, ces especes d'*antinomies*, [4] ces difficultés de divers genres ne m'indiquent-elles pas d'une maniere assez claire que les Auteurs des différentes Pieces

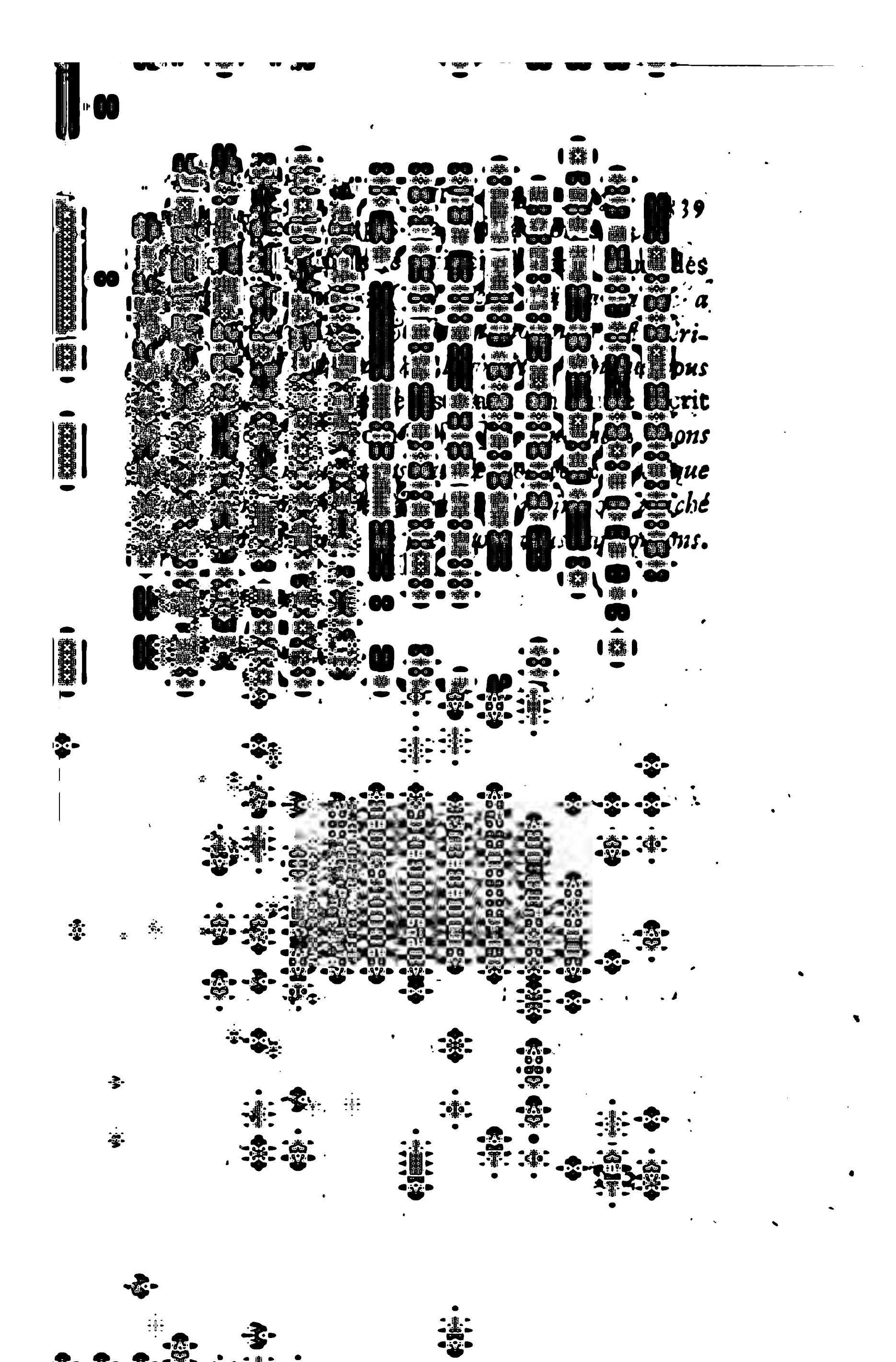
[4] Mot qui dans son sens propre exprime des contradictions ou des oppositions entre deux ou plusieurs Loix.

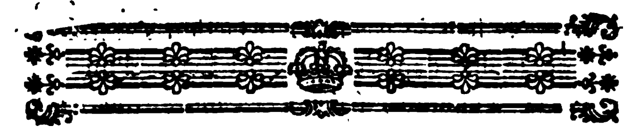
de la Dépoſition ne ſe ſont pas copiés les uns les autres, & que chacun d'eux a rapporté ce qu'il tenoit du Témoignage de ſes propres Sens ou ce qu'il avoit appris des Témoins oculaires?

Si ces différentes Pieces de la Dépoſition avoient été plus ſemblables entr'elles; je ne dis pas ſeulement dans la forme, je dis encore dans la matiere, n'aurois-je point eu lieu de ſoupçonner qu'elles partoient toutes de la même main ou qu'elles avoient été copiées les unes ſur les autres? & ce ſoupçon, auſſi légitime que naturel, n'auroit-il pas infirmé à mes yeux la validité de la Dépoſition?

Ne ſuis-je pas plus ſatisfait quand je vois un de ces Auteurs commencer ainſi ſon Récit? (5) *Comme pluſieurs ont entrepris d'écrire l'Hiſtoire des choſes dont la vérité a été connue parmi nous avec une entiere certitude, par le rapport que nous en ont fait ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement & qui ont été les Miniſtres de la Parole; j'ai cru auſſi que je devois vous les écrire avec ordre, après m'en être exactement informé dès leur origine; afin que vous reconnoiſſiez la certitude des récits que l'on vous*

[5] Luc. I, 1, 2, 3, 4.





VINGTIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES SUR L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION DES *RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.*

L'AUTHENTICITE' DE LA DE'POSITION.

LES PROPHÉTIES

CHAPITRE PREMIER.

L'Authenticité de la Dépofition écrite.

JE pourfuis mon examen : je n'ai pas envifagé toutes les faces de mon Sujet : il en préfente

un grand nombre : je dois me borner aux principales.

COMMENT puis-je m'assurer de *l'Authenticité* des Pieces les plus importantes de la Dépofition ?

J'APPERÇOIS d'abord que je ne dois point confondre l'Authenticité de la Dépofition avec fa *Vérité.* Je fixe donc le fens des termes & j'évite toute équivoque.

J'ENTENDS par l'*Authenticité* d'une Piece de la Dépofition, ce degré de certitude qui m'affure que cette Piece eft bien de l'Auteur dont elle porte le Nom.

LA *Vérité* d'une Piece de la Dépofition fera fa conformité avec les Faits.

J'APPRENDS donc de cette diftinction logique que la vérité hiftorique ne dépend pas de l'Authenticité de l'Hiftoire : car je conçois facilement qu'un Ecrit peut être très-conforme aux Faits, & porter un Nom fuppofé ou n'en point porter du tout.

MAIS fi je fuis certain de l'Authenticité de l'Hiftoire, & fi l'Hiftorien m'eft connu pour très-véridique, l'Authenticité de l'Hiftoire m'en

persuadera la Vérité ou du moins me la rendra très-probable.

Le Livre que j'examine n'est pas tombé du Ciel : il a été écrit par des Hommes comme tous les Livres que je connois. Je puis donc juger de l'Authenticité de ce Livre comme de celle de tous les Livres que je connois.

Comment sais-je que l'Histoire de Thucydide, [1] celle de Polybe, (2) celle de Tacite, &c. [3] sont bien des Auteurs dont elles portent les Noms ? c'est de la Tradition que je l'apprends. Je remonte de Siecle en Siecle ; je consulte les Monumens des différens Ages ; je les compare avec ces Histoires elles-mêmes, & le résultat général de mes recherches est qu'on a

[1] Historien Grec, qui vivoit environ quatre Siecles avant notre Ere. Il écrivit une Histoire de la Guerre du Péloponnese.

[2] Autre Historien Grec, qui nâquit environ deux Siecles avant notre Ere. Il composa une Histoire militaire de Rome.

[3] Historien Latin, qui fleurissoit dans le premier Siecle de notre Ere, & qui écrivit des Annales de Rome.

Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de ces grands Modeles dans l'Art si difficile d'écrire l'Histoire : je ne puis que les nommer.

attribué constamment ces Histoires aux Auteurs dont elles portent aujourd'hui les Noms.

Je ne puis raisonnablement suspecter la fidélité de cette Tradition : elle est trop ancienne, trop constante, trop uniforme, & jamais elle n'a été démentie.

Je suis donc la même méthode dans mes recherches sur l'Authenticité de la Déposition dont il s'agit, & j'ai le même résultat général & essentiel.

Mais, parce qu'il s'en faut beaucoup que l'Histoire du Péloponnese [4] intéressât autant les Grecs que l'Histoire de l'Envoye' intéressoit ses premiers Sectateurs, je ne puis douter que ceux-ci n'aient apporté bien plus de soin à s'assurer de l'Authenticité de cette Histoire que les Grecs n'en prirent pour s'assurer de l'Authenticité de celle de Thucydide.

Une Société qui étoit fortement persuadée que le Livre dont je parle contenoit les assurances d'une Félicité éternelle ; une Société affligée, méprisée, persécutée, qui puisoit sans cesse dans ce Livre les consolations & les secours que

[4] Presqu'Ile qui tient à la Grece par un Isthme. On la nomme aujourd'hui la *Morée*.

ses épreuves lui rendoient si nécessaires ; cette Société, dis-je, s'en seroit-elle laissé imposer sur l'Authenticité d'une Déposition qui lui devenoit de jour en jour plus précieuse ?

UNE Société, au milieu de laquelle les Auteurs mêmes de la Déposition avoient vécu, qu'ils avoient eux-mêmes gouvernée pendant bien des années, auroit-elle manqué de moyens pour s'assurer de l'Authenticité des E'crits de ces Auteurs ? auroit-elle été d'une indifférence parfaite sur l'emploi de ces moyens ? E'toit-il plus difficile à cette Société de se convaincre de l'Authenticité de ces E'crits, qu'il ne l'est à quelque Société que ce soit de s'assurer de l'Authenticité d'un E'crit attribué à un Personnage très-connu ou qui en porte le Nom ?

DES Sociétés particulieres (5) & nombreuses auxquelles les premiers Témoins avoient adressé divers E'crits, pouvoient-elles se méprendre sur l'Authenticité de pareils E'crits ? pouvoient-elles douter le moins du monde si ces Témoins leur avoient écrit, s'ils avoient répondu à diverses questions qu'elles leur avoient proposées, si ces Témoins avoient séjourné au milieu d'elles, &c ?

[5] LES Eglises fondées par les APÔTRES.

Je me rapproche le plus qu'il m'est possible du premier Age de cette grande Société fondée par les Témoins : je consulte les Monumens les plus anciens, & je découvre que presqu'à la naissance de cette Société ses Membres se diviserent sur divers points de Doctrine. Je recherche ce qui se passoit alors dans les différens Partis, & je vois que ceux qu'on nommoit *Novateurs* [6] en appelloient, comme les autres, à la Déposition des premiers Témoins & qu'ils en reconnoissoient l'Authenticité.

Je découvre encore que des Adversaires (7)

[6] †† On les nommoit aussi *Hérétiques*; mais il faut observer à cet égard qu'on a souvent donné le nom d'*Hérétiques* à des Philosophes Orientaux qui n'étoient point nés dans le sein de l'Eglise, & qui à proprement parler n'étoient pas Chrétiens. Ces Philosophes associoient divers Dogmes du Christianisme à ceux de la Philosophie orientale ou de cette Philosophie dont Zoroastre passoit pour le principal Auteur. La Secte fameuse des *Gnostiques*, divisée en tant de branches différentes, n'étoit point du tout une Secte Chrétienne : elle étoit une Secte philosophique qui allioit les Dogmes des Mages à ceux de l'Envoyé qu'elle altéroit plus ou moins. On peut voir les preuves de ceci dans le dernier Volume de l'excellent *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* de mon célebre Compatriote, M. Vernet.

[7] Les Auteurs Payens des premiers Siecles ; Celse, Porphyre, Julien, &c.

de tous ces Partis, des Adversaires éclairés & assez peu éloignés de ce premier Age ne contestoient point l'Authenticité des principales Pieces de la Déposition.

Je trouve cette Déposition citée fréquemment par des E'crivains [8] d'un grand poids, qui touchoient à ce premier Age & qui faisoient profession d'en reconnoître l'Authenticité,

[8] Les Peres Apostoliques & les Peres qui leur ont succédé immédiatement. Je pourrois citer ici des passages formels de Justin, d'Irenée, de Tertullien; de Clément d'*Alexandrie*, d'Origene, de Cyprien, &c, qui prouveroient que tous ces Peres n'ont reconnu pour *authentiques* que les mêmes Evangiles qui composent aujourd'hui notre Code sacré. Mais, de pareils détails choqueroient l'esprit de mon travail, & toute cette Erudition seroit fort déplacée dans des Recherches du genre de celles-ci. Je ne veux présenter à mes Lecteurs que les résultats les plus essentiels & les plus saillans. Il doit me suffire que je puisse toujours fournir les preuves de détail si on me les demande. Je me bornerai donc dans cette Note au seul Origene, qui s'exprimoit ainsi: *Je sais par une Tradition constante, que les quatre Evangiles de* Matthieu, *de* Marc, *de* Luc, *de* Jean *sont les seuls qui avoient été reconnus sans aucune contestation dans toute l'Eglise de DIEU, qui est sous le Ciel.* Ceux de mes Lecteurs qui desireront plus de détails sur l'*Authenticité* des Evangiles, consulteront en particulier le *Discours* si solidement pensé & si sagement écrit de M. de Beausobre; *Histoire du Manichéisme*, Tom. I, & l'excellent Ecrit de M. Bergier intitulé la *Certitude des Preuves du Christianisme*. On trouvera encore des Choses intéressantes sur cette importante Matiere dans les savantes *Notes* de M. Seigneux sur Addisson.

comme ils faisoient profession de reconnoître la validité du Témoignage rendu par les premiers Témoins aux Faits miraculeux. Je compare ces citations avec la Déposition que j'ai en main, & je ne puis m'en dissimuler la conformité.

En continuant mes recherches, je m'assure qu'assez peu de tems après la naissance de la Société dont je parle, il se répandit dans le Monde une foule de fausses Dépositions, dont quelques-unes étoient citées comme vraies par des Docteurs de cette Société qui étoient fort respectés. Je suis d'abord porté à en inférer qu'il n'étoit donc pas aussi difficile que je le pensois d'en imposer à cette Société, & même à ses principaux Conducteurs. Ceci excite mon attention autant que ma défiance, & j'examine de fort près ce point délicat.

Je ne tarde pas à m'appercevoir que c'est ici le lieu de faire usage de ma distinction logique entre *l'Authenticité* d'un E'crit & sa *Vérité*. Si un E'crit peut être vrai sans être authentique, les fausses Dépositions dont il est question pouvoient être *vraies* quoiqu'elles ne fussent point du tout *authentiques*. Ces Docteurs contemporains qui les citoient savoient bien apparemment si elles étoient conformes aux Faits essentiels,

& je ſais moi-même qu'on a de bonnes preuves qu'elles y étoient conformes. Elles étoient donc plutôt des Hiſtoires *inauthentiques* que de fauſſes Hiſtoires ou des Romans.

Je vois d'ailleurs que les Docteurs dont je parle citoient rarement ces Hiſtoires inauthentiques, tandis qu'ils citoient fréquemment les Hiſtoires authentiques. Je découvre même qu'il y avoit de ces Hiſtoires inauthentiques qui n'étoient que l'Hiſtoire authentique elle-même modifiée ou interpolée çà & là.

Je ne puis m'étonner du grand nombre de ces Hiſtoires inauthentiques qui ſe répandirent alors dans Monde : je m'étonnerois plutôt qu'il n'y en ait pas eu davantage. [9] Je conçois

[9] Le ſavant Fabricius, dans ſa *Notice des Evangiles Apocryphes*, compte juſqu'à cinquante de ces *faux Evangiles* : il fait remarquer néanmoins qu'il s'en trouve pluſieurs qui ne different que par l'*intitulation*. L'illuſtre Beausbobe dans ſon excellente *Hiſtoire du Manichéiſme*, Tom. I, Pag. 453, s'attache à montrer qu'un bon nombre de ces Evangiles *Apocryphes* n'étoient au fond que l'Evangile de St. Matthieu plus ou moins altéré ou changé. Tels étoient entr'autres les Evangiles *ſelon les Hébreux*, *ſelon les Egyptiens*, *ſelon les Ebionites*, *ſelon* S. Barthélemi, *ſelon* S. Barnabé, &c. Cet habile Critique diſtingue ſoigneuſement les Ecrits apocryphes ou inauthentiques qui parurent dans le premier Siecle de ceux qui parurent dans les Siecles ſuivans ; ces derniers

à merveille que des Disciples zèlés des princi-

étoient beaucoup moins exacts que les premiers, soit à l'égard de la Doctrine, soit à l'égard des Faits. Il n'est pas difficile d'en assigner la raison. Les fausses Doctrines ne commencerent à se multiplier qu'après la mort des premiers Témoins; & il étoit fort naturel que des Hommes qui s'éloignoient plus ou moins de la Doctrine reçue, altérassent plus ou moins la vérité dans leurs E'crits. Le Témoignage formel que de pareils E'crivains ne laissoient pas de rendre aux Faits les plus essentiels n'en est donc que plus remarquable & plus convaincant.

Au reste, si l'on prétendoit que les E'crits apocryphes détruisent l'Autorité des Ecrits *Canoniques*, je répondrois avec notre judicieux Critique, Pag. 462, qu'il vaudroit autant dire „ qu'il „ n'y a point d'Actes certains, parce qu'on en a supposé quan„ tité de faux; qu'il n'y a point d'Histoires véritables, par„ ce qu'il y en a de fabuleuses; qu'il n'y a point de bonne „ Monnoie; parce qu'il y en a de fausse & de contrefaite.

« Si l'on recherche, dit encore cet E'crivain, en quoi les „ E'vangiles apocryphes du premier Siecle différoient des vé„ ritables, on verra que tout consistoit dans quelques parti„ cularités de la vie de notre Seigneur qui étoient ou retran„ chées ou ajoutées; dans quelques parolos, dans quelques „ sentences attribuées à l'ENVOYE', & omises par nos Evan„ gélistes. Tel est, par exemple, ce mot du SAUVEUR, *il* „ *est plus heureux de donner que de recevoir*. EUTHALIUS rap„ porte, qu'il se trouvoit dans le Livre intitulé *la Doctrine* „ *des Apôtres*. . . Ces sentences étoient prises de quelques „ Livres reçus parmi les Chrétiens ou s'étoient conservées par „ la Tradition. De là aussi plusieurs passages que les Copistes „ insérerent dans les Evangiles, & que S. JE'ROME en re„ trancha lorsqu'il réforma les Exemplaires de son tems sur „ les plus anciens Manuscrits. „ Pag. 462.

paux Témoins purent être portés tout naturellement à écrire ce qu'ils avoient ouî dire à leur Maître ; & à donner à leur Narration (10) un *Titre* semblable à celui des Pieces authentiques. De pareilles Histoires pouvoient facilement être très-conformes aux Faits essentiels ; puisque leurs Auteurs les tenoient de la bouche des premiers Témoins ou du moins de celle de leurs premiers Disciples. [11]

JE trouve que différens Sectaires avoient aussi leurs Histoires, [12] & qui s'éloignoient plus

[10] LES *Evangiles apocryphes* connus sous les titres d'*Evangile de* S. JAQUES, d'*Evangile de* S. THOMAS, &c.

[11] „ LA Vie du SEIGNEUR etoit si belle, son Caractere si sublime & si divin, sa Doctrine si excellente, les „ Miracles, par lesquels il l'avoit confirmée, si éclatans & „ en si grand nombre, qu'il n'étoit pas possible que plusieurs „ Ecrivains n'entreprissent d'en composer des Mémoires. Cela „ produisit plusieurs Histoires de notre SEIGNEUR, plus ou „ moins exactes les unes que les autres. . . . S. LUC, qui „ parle des Relations ou des Evangiles qui avoient précédé „ le sien, insinue bien qu'ils étoient défectueux, mais il ne „ les condamne pas comme des Livres fabuleux ou mauvais. „ BEAUSOBRE : *Disc. sur l'Authenticité*, &c. *Hist. du Manichéisme*, Tom. I. Pag. 449.

[12] TOUS les *faux-Evangiles* de ces différens Sectaires n'étoient pas des E'crits purement historiques : il y en avoit

ou moins de l'Histoire authentique, mais, il ne m'est pas difficile de m'assurer que ces Histoires malicieusement supposées contenoient la plupart des Faits essentiels qui avoient été attestés par les principaux Témoins. (13) Plu-

qui n'étoient gueres que dogmatiques, & dans lesquels certaines Sectes rassembloient, comme en un Corps, leurs opinions particulieres. Tel étoit, par exemple, l'*Evangile de* VALENTIN ou *des Valentiniens*, auquel ces Sectaires avoient donné le nom d'*Evangile de Vérité*. Tel étoit encore l'E'crit que les Philosophes Orientaux connus sous le nom de *Gnostiques*, avoient intitulé l'*Evangile de Perfection*. *Ibid*. P. 454 Voy. la Not. 6.

[13] JE veux dire, les Miracles, la Résurrection & l'Ascension du FONDATEUR. Il est vrai qu'il y avoit des Sectaires qui nioient qu'IL eût un Corps semblable au nôtre, & qui prétendoient que sa Mort & sa Résurrection n'avoient été que de pures apparences; mais, cette singuliere imagination, qui choque si directement l'esprit & la lettre du Texte sacré, prouve elle-même que ces Sectaires reconnoissoient la validité des Témoignages rendus à la *Résurrection* du FONDATEUR; puisque leur erreur ne consistoit pas à nier cette Résurrection; mais qu'elle consistoit à l'expliquer par des *apparences*. Ils avouoient donc le Fait; & parce que l'*Incarnation* ne s'accordoit pas avec les idées qu'ils s'étoient formées de la Personne du FONDATEUR; ils forgeoient un Systême d'*apparences* pour concilier leurs idées avec les Témoignages.

Ainsi, dans ces premiers tems on ne s'avisoit pas de mettre en question si le FONDATEUR avoit fait des Miracles, s'Il étoit ressuscité, s'Il étoit monté au Ciel: les Témoignages rendus à ces Faits étoient trop récens, trop nombreux, trop

ſieurs de ces Sectaires me paroiſſent fort animés contre le Parti qui leur étoit contraire, & puiſqu'ils inſéroient dans leurs Hiſtoires les mêmes Faits eſſentiels que ce Parti faiſoit profeſſion de croire, je ne puis point ne pas enviſager une telle conformité entre des Partis ſi oppoſés, comme la plus forte préſomption en faveur de l'Authenticité & de la vérité de la Dépoſition que j'ai ſous les yeux.

J'OBSERVE encore que la Société dépoſitaire fidele de la Doctrine & des E'crits des Témoins ne ceſſoit, ainſi que ſes Docteurs, de réclamer contre les Sectaires & contre leurs E'crits & d'en appeller

validés, & la Tradition trop certaine pour qu'on pût raiſonnablement les révoquer en doute. Ces Faits étoient donc avoués par les Sectaires comme par les Orthodoxes; & on ne diſputoit que ſur certains points de Doctrine. Aujourd'hui on diſpute & ſur la Doctrine & ſur les Faits; & au bout de dix-ſept Siecles on ſe met à entaſſer objections ſur objections, doutes ſur doutes contre des Faits que les Contemporains de tous les Partis, plus intéreſſés encore à s'aſſurer du vrai & plus à portée de le faire, n'avoient ni contredit ni pu contredire. Je conviens néanmoins qu'il eſt fort dans l'eſprit d'un Siecle qui porte le beau nom de *philoſophique*, de ne croire aux Miracles que d'après l'examen le plus logique & le plus critique. Je demande ſeulement, s'il ſeroit vraiment philoſophique de rejetter les Miracles de l'EVANGILE ſans un pareil examen? Je demande encore s'il ſeroit poſſible en bonne Philoſophie de les rejetter après un pareil examen?

appeller constamment aux E'crits authentiques comme au Juge suprême & commun de toutes les controverses. J'apprends même de l'Histoire de cette Société, (14) qu'elle avoit grand soin de lire chaque semaine ces E'crits, dans ses Assemblées, & qu'ils étoient précisément ceux qu'on me donne aujourd'hui pour la Déposition authentique des Témoins.

Je ne puis donc supposer, en bonne Critique, que cette Société s'en laissoit facilement imposer sur l'Authenticité des nombreux E'crits répandus dans son sein. (15) S'il me restoit

(14) L'*Histoire Ecclésiastique*.

(15) Les anciens Peres avoient trois moyens principaux de discerner les Ecrits *apocryphes* qui se répandoient dans la Société Chrétienne. Le premier étoit la Prédication des premiers Témoins & de leurs successeurs immédiats, qui se conservoit & se perpétuoit dans chaque Société particuliere. Le second étoit le Témoignage constant, perpétuel, uniforme que la Société primitive universelle avoit rendu aux E'crits des premiers Témoins & à ceux de leurs premiers Disciples : Témoignage que les Peres trouvoient consigné dans les Ecrits des Conducteurs de la Société Chrétienne, & qu'ils recueilloient encore de la Tradition, sur laquelle ils pouvoient d'autant plus compter, que la Chaine des Témoins étoit plus courte & que les Témoins eux-mêmes étoient d'un plus grand poids. Le troisieme moyen enfin, consistoit dans la comparaison que les Peres ne manquoient point de faire des E'crits apocryphes avec les E'crits authentiques, dont les Originaux ou au moins

sur ce point essentiel quelque doute raisonnable, il seroit dissipé par un Fait remarquable que je découvre: c'est que cette Société étoit si éloignée d'admettre légérement pour authentiques des E'crits qui ne l'étoient point, qu'il lui étoit arrivé de suspecter long-tems l'Authenticité de divers E'crits qu'un examen continué & réfléchi lui apprit enfin qui partoient de la Main des Témoins. (16)

les Copies les plus Originales existoient encore : est-il un moyen plus sûr de juger de faux-Actes que de les comparer à des Actes dont l'Authenticité est bien constatée?

[16] CE Fait est assurément un de ceux qui prouvent le mieux que les Peres ne recevoient pas sans examen tous les E'crits qui circuloient dans l'E'glise. Ce qui en est encore une bonne confirmation, c'est le soin qu'ils prenoient de les distribuer en différentes Classes, relativement à leur degré d'*Authenticité*. L'infatigable & profond ORIGENE, qui vivoit dans le troisieme Siecle, faisoit trois de ces Classes. Il plaçoit dans la premiere les E'crits *vraiment authentiques* : il mettoit dans la seconde les E'crits *Apocryphes*; & il composoit la troisieme des E'crits *mixtes* ou *douteux*. C'étoit dans cette derniere Classe qu'il rangeoit entr'autres la seconde Epître de S. PIERRE, la seconde & la troisieme de S. JEAN, l'Epître de S. JUDE; &c. Le Pere de l'Histoire ecclésiastique, le judicieux & docte EUSEBE, qui fleurissoit dans le Siecle suivant, faisoit une Division assez semblable. Consultez l'excellent *Discours* de Mr. de BEAUSOBRE sur l'*Authenticité* des Ecrits Evangéliques; *Histoire du Manichéisme*, Tom. I, pag. 438 & suiv. Des Hommes qui savoient faire des distinctions aussi logiques &

Un autre Fait plus remarquable encore vient à l'appui de celui-ci : je lis dans l'Hiſtoire du Tems que les Membres de la Société dont je parle s'expoſoient aux plus grands ſupplices, plutôt que de livrer à leurs perſécuteurs ces Livres qu'elle réputoit authentiques & ſacrés & que ces ardens Perſécuteurs deſtinoient aux flammes. (17) Préſumerai-je que les plus zèlés Partiſans de la Gloire des Grecs ſe fuſſent ſacrifiés pour ſauver les E'crits de Thucydide ou de Polybe ?

Si je jette enſuite les yeux ſur les meilleures

auſſi critiques ne recevoient donc pas ſans diſcernement tous les E'crits qui tomboient entre leurs mains.

[17] On ſe méprendroit beaucoup ſi l'on s'imaginoit que je donne ce Fait remarquable pour preuve de l'Authenticité & de la Vérité de la Dépoſition. Un Turc pourroit ſe faire brûler pour ſon *Alcoran*; mais un Turc qui ſe feroit brûler pour l'Alcoran ne prouveroit ni l'Authenticité ni la Vérité de l'Alcoran. Il ne faut pas être un bien fin Critique pour ſentir cela. Mais, d'un autre côté, il faudroit être bien déraiſonnable pour ne pas convenir qu'un Turc qui ſe feroit brûler pour l'Alcoran ne pourroit donner une plus forte preuve de la ſincérité de ſa Croyance & de ſon attachement à cette Croyance. Reſteroit enſuite à comparer les preuves que ce Turc auroit de la vérité de ſon opinion avec celles que les premiers Chrétiens avoient de l'Authenticité & de la Vérité de leurs Livres ſacrés; & ce ſont ces preuves que j'ai tâché de raſſembler en abrégé dans ces *Recherches*.

Notices des Manuscrits de la Déposition, je m'assurerai que les principales Pieces de cette Déposition portent dans ces Manuscrits les *Noms* des mêmes Auteurs auxquèls la Société dont je parle les avoit toujours attribués. Cette preuve me paroîtra d'autant plus convaincante qu'il sera plus probable que quelques-uns de ces Manuscrits remontent à une plus haute haute antiquité. (18)

J'ai donc en faveur de l'Authenticité de la Déposition qui m'occupe le Témoignage le plus ancien, le plus constant, le plus uniforme de la Société qui en est la dépositaire; & j'ai encore le Témoignage des plus anciens Novateurs, celui des plus anciens Adversaires & l'autorité des Manuscrits les plus originaux.

Comment m'éleverois-je à présent contre tant de Témoignages réunis & d'un si grand poids? Serois-je mieux placé que les premiers Novateurs ou les premiers Adversaires pour contredire le Témoignage si invariable, si unanime de la Société primitive? Connois-je aucun Livre du même Tems dont l'Authenticité soit éta-

[18] Entr'autres le Manuscrit du Vatican & celui d'Alexandrie, estimés du quatrieme ou cinquieme Siecle.

blie ſur des preuves auſſi ſolides, auſſi ſingulieres, auſſi frappantes & de genres ſi divers?

CHAPITRE II.

Si la Dépoſition écrite a été altérée dans ſes Parties eſſentielles ou ſuppoſée.

JE n'inſiſterai pas beaucoup avec moi-même ſur la poſſibilité de certaines altérations du Texte authentique: je ne dirai point que ce Texte a pu être falſifié. Je vois tout d'un coup combien il ſeroit improbable qu'il eût pu l'être pendant la vie des Auteurs: (1) leur oppoſition & leur autorité auroient confondu bientôt les Fauſſaires.

IL me ſembleroit tout auſſi improbable que de pareilles falſifications euſſent pu être exécutées avec quelque ſuccès immédiatement après la mort des Auteurs: leur Enſeignemens & leurs E'crits étoient trop récents & déja trop répandus.

[1] Les Apôtres.

L'IMPROBABILITÉ me paroîtroit accroître à l'indéfini pour les Ages suivans; car il me paroîtroit très-évident qu'elle accroîtroit en raison directe de ce nombre prodigieux de Copies & de cette multitude de Versions qu'on ne cessoit de faire du Texte authentique, & qui voloient dans toutes les Parties du Monde connu. Comment falsifier à la fois tant de Copies & tant de Versions? Je ne dis point assez, comment la seule pensée de le faire seroit-elle montée à la Tête de Personne?

JE sais d'ailleurs, qu'il est bien prouvé par l'Histoire du Tems que les premiers Novateurs ne commencerent à écrire qu'après la mort des premiers Témoins. Si ces Novateurs, pour favoriser leurs opinions particulieres, avoient entrepris de falsifier les E'crits des Témoins ou ceux de leurs plus illustres Disciples, la Société (2) nombreuse & vigilante qui en étoit la gardienne ne s'y seroit-elle pas d'abord fortement opposée? Et si cette Société elle-même, pour réfuter avec plus d'avantage les Novateurs, avoit osé falsifier le Texte authentique, ces Novateurs qui en appelloient eux-mêmes à ce Texte, auroient-ils gardé le silence sur de semblables impostures?

[2] L'Eglise Chrétienne.

CECI s'applique de soi-même aux suppositions. Il ne me semble pas moins improbable qu'on ait pu dans aucun tems supposer des E'crits aux Témoins, qu'il ne me le paroît qu'on ait pu dans aucun tems falsifier leurs propres E'crits.

EN y regardant de près, il m'est facile de reconnoître que les Divisions continuelles & si multipliées de la Société fondée par les Témoins, ont dû naturellement conserver le Texte authentique dans sa premiere intégrité.

SI ces divisions dégénérerent ensuite en guerres ouvertes & acharnées; si les Parties belligérentes en appelloient toujours au Texte authentique comme à l'Arbitre irréfragable de leurs querelles; si l'on vint enfin à découvrir un moyen nouveau (3) de multiplier à l'infini & avec autant de précision que de promptitude les Copies du Texte authentique, ne ferai-je pas dans l'obligation la plus raisonnable de convenir que la crédibilité de la Déposition écrite n'a rien perdu par le laps du tems, & que ces E'crits qu'on me donne aujourd'hui pour ceux

[3] L'Imprimerie.

des Témoins, sont bien les mêmes qui leur ont toujours été attribués? (4)

(4) Je me resserre beaucoup: consultez la *Note* que le Traducteur du célèbre DITTON a mise au bas de la page 46 du Tome II. 1728.

Voici le précis des raisonnemens de ce Traducteur, qui étoit, comme l'on sait, un habile Critique.

» Il s'agit de savoir si le *Témoignage écrit* que nous avons » à cette heure, est le même que celui que les Apôtres prê- » cherent & écrivirent. Certaines Gens tâchent d'en affoiblir » la certitude ou par des calculs de probabilité qui dépérit » tous les jours, ou par le nombre des *Variantes* qui fon- » dent, à leur avis, le soupçon que les Livres sacrés d'au- » jourd'hui ne sont pas ceux des Apôtres. Il me paroît que » ces calculs & ces soupçons tombent à terre, si l'on partage » les Siecles de l'Eglise en quatre *Périodes* ou quatre *Géné-* » *rations périodiques*.

» La premiere est depuis les Apôtres jusqu'au Regne de » CONSTANTIN. La seconde est depuis ce Prince jusqu'à la » Domination temporelle des Papes. La troisieme est depuis » le commencement de l'Empire Papal jusqu'au Siecle de » l'Imprimerie, qui fut, ou peu s'en faut, celui de la Ré- » formation.

» Or, je trouve qu'à bien prendre les choses, la certitude » du *Témoignage écrit* a été dans ces quatre Générations en » croissant au lieu de diminuer. Dans la premiere qui fut un » tems continuel de persécution ou de dégoût pour les Chré- » tiens, on ne peut nier que cette certitude ne fût bien vive » pour inspirer tant de courage & de fermeté aux Chrétiens.

CHAPITRE III.

Les Variantes :

solution de quelques difficultés qu'elles font naître.

LA Dépofition imprimée que j'ai en main me repréfente donc les meilleurs Manufcrits

„ La feconde fut un tems d'orage dans l'E'glife. Il n'y eut „ que difputes cruelles fur la Religion, & fi les Livres auxquels „ tous les Partis appelloient euffent été falfifiés ou fuppofés „ dans la Génération précédente; le myftere dut naturellement „ éclater dans celle-ci, „ . . , Lorfqu'enfuite fous la troifieme Génération, l'etabliffement du pouvoir temporel des Papes eût fait naitre dans l'Eglife de nouvelles difputes, on juge aifément que l'*Authenticité des* E'CRITS *Apoftoliques* devenoit d'autont plus certaine, que les Partis contendans réclamoient également l'Autorité de ces E'CRITS & que l'un des Partis paroiffoit à l'autre s'éloigner davantage de l'efprit ou de la lettre du TEXTE SACRE'. Enfin; fous la quatrieme Génération arriva la fameufe découverte de l'Imprimerie, & prefqu'en même tems le grand Schifme qui divifa l'Eglife & la divife encore. . . Le refte du Raifonnement faute aux yeux; & il n'eft pas befoin que je l'acheve.

Ainfi par une difpenfation particuliere de la PROVIDENCE, les Divifions de la Société Chrétienne ont contribué à conferver dans fon intégrité primitive la CHARTRE vénérable de l'Immortalité.

de cette Dépoſition qui ſoient parvenus juſqu'à moi; & ces Manuſcrits me repréſentent eux-mêmes les Manuſcrits plus anciens ou plus originaux, dont ils ſont les Copies.

MAIS, combien d'altérations de genres différens ont pu ſurvenir à ces Manuſcrits par l'injure des Tems; par les révolutions des E'tats & des Sociétés, par la négligence, par l'inattention, par l'impéritie des Copiſtes! & combien d'autres ſources d'altération que je découvre encore! Il ne faut point que je me diſſimule ceci; puis-je maintenant me flatter que la Dépoſition authentique des Témoins ſoit parvenue juſqu'à moi dans ſa pureté originelle, à travers dix-ſept Siecles, & après avoir paſſé par tant de milliers de Mains la plupart imbécilles ou ignorantes?

J'APPROFONDIS ce point important de Critique, & je ſuis effrayé du nombre prodigieux des *Variantes*. [1] Je vois un habile Critique [2] en compter plus de *trente mille*, &

[1] ON nomme *Variantes* les différentes manieres dont le même paſſage eſt écrit dans différentes Copies du même Livre. Ces différentes manieres portent encore le nom de *leçons*.

[2] Le Docteur MILL.

ce Critique se flatte pourtant d'avoir donné la meilleure Copie de la Déposition des Témoins, & assure l'avoir faite sur plus de nonante Manuscrits, recueillis de toutes parts & collationnés exactement.

J'AI peine à revenir de mon étonnement: mais, ce n'est point pendant qu'on est si étonné qu'on peut réfléchir. Je dois me défier beaucoup de ces premieres impressions & rechercher avec plus de soin & dans le sens froid du Cabinet les sources de ce nombre prodigieux de Variantes.

LES réflexions s'offrent ici en foule à mon Esprit: je m'arrête aux plus essentielles. Je ne connois, il est vrai, aucun Livre ancien qui présente ni à beaucoup près un aussi grand nombre de *leçons* diverses que celui dont je fais l'examen. Ceci a-t-il néanmoins de quoi me surprendre beaucoup? Depuis qu'il est des Livres dans le Monde, en est-il aucun qui ait dû être lu, copié, traduit, commenté aussi souvent, en autant de lieux & par autant de Lecteurs, de Copistes, de Traducteurs, d'Interprètes que celui-ci? Un Savant laborieux consumeroit ses veilles à lire & à collationner les nombreuses Versions qui ont été faites de ce Livre en différentes Langues & dès les premiers tems de sa

publication. Je l'ai déja remarqué : un Livre qui contient les Gages d'un bonheur éternel pouvoit-il ne pas paroître le plus important de tous les Livres à cette grande Société à laquelle il avoit été confié, qui en reconnoissoit l'Authenticité & la Vérité, & qui en a transmis d'Age en Age le précieux Dépôt ?

Je ne suis donc plus si étonné de ces *trente mille Variantes*. Il est bien dans la nature de la Chose que plus les Copies d'un Livre se multiplient, & plus les Variantes de ce Livre soient nombreuses. Mon étonnement se dissipe même en entier, lorsque retournant au Savant Critique, j'apprends de lui-même que ces trente mille Variantes ont été puisées, non seulement dans les Copies du Texte original; mais encore dans celles de toutes les Versions, &c.

Je parcours ces Variantes, & je me convaincs par mes propres yeux, qu'elles ne portent point sur des choses essentielles, sur des choses qui affectent le fond ou l'ensemble de la Déposition. Ici je trouve un mot substitué à un autre : là, un ou plusieurs mots transposés ou omis : ailleurs quelques mots plus remarquables, qui paroissent avoir passé de la marge dans

le Texte, & que je ne rencontre point dans les Manuscrits les plus originaux, &c. [3]

Si malgré les Variantes assez nombreuses des E'crits de CICÉRON, d'HORACE, de VIRGILE les plus séveres Critiques pensent néanmoins posséder le Texte authentique de ces Auteurs, pourquoi ne croirai-je pas posséder aussi le Texte authentique de la Déposition dont il s'agit? Si les Variantes de cette Déposition étoient un titre suffisant pour me la faire rejeter, ne faudroit-il pas que je rejetasse pareillement tous les Livres de l'Antiquité?

CETTE remarque me ramene aux réflexions de même genre que je faisois dans le Chapitre

[3] PERSONNE n'ignore que les E'pitres de S. PAUL contiennent tout l'essentiel des E'vangiles. L'Authenticité de treize de ces E'pitres n'a jamais été contestée : on n'a douté que de l'Authenticité de l'Epître aux Hébreux, & l'on s'est réuni ensuite à l'attribuer à cet Apôtre, au moins pour la matiere. Les Critiques observent qu'il y a beaucoup moins de *Variantes* dans ces E'pitres que dans les E'vangiles : " c'est que „ les Copistes en écrivant des Histoires ou des Discours paralleles & ayant dans l'Esprit les expressions d'un autre E'vangéliste, pouvoient facilement les mettre dans celui qu'ils copioient. Ils semblent même quelquefois l'avoir fait à dessein „ pour éclaircir un endroit par l'autre. Cela est fort peu arrivé dans les E'pitres de S. PAUL, &c. „ *Préface Générale sur les E'pitres de* S. PAUL. N. T. de Berlin, 1741, pag. III.

II au ſujet des Antinomies [4] vraies ou prétendues de la Dépoſition. Si je veux raiſonner ſur cette matiere avec quelque juſteſſe, je dois me conformer aux regles de la plus ſaine Critique, & je ne dois pas prétendre juger du Livre en queſtion autrement que de tout autre Livre.

MAIS, un Livre deſtiné par la SAGESSE à accroître les lumieres de la Raiſon & à donner au Genre-humain les aſſurances les plus poſitives d'un bonheur à venir, n'auroit-il pas dû être préſervé par cette SAGESSE de toute eſpece d'altération? & s'il en eût été préſervé cela même n'auroit-il pas été la preuve la plus démonſtrative que le LÉGISLATEUR avoit parlé?

JE me livre ſans réſerve aux objections : je pourſuis la vérité, je ne cherche qu'elle, & je crains toujours de prendre l'ombre pour le corps. Que voudrois-je donc à cette heure? je voudrois que la PROVIDENCE fût intervenue *miraculeuſement* pour préſerver de toute altération ce Livre précieux qu'ELLE paroît avoir abandonné, comme tous les autres à l'influence dangereuſe des Cauſes ſecondes.

[4] Les oppoſitions.

Je ne démêle pas bien encore ce que je voudrois : j'entrevois en gros le besoin d'une intervention extraordinaire propre à conserver la Déposition dans sa pureté natale. Je desirerois donc que la PROVIDENCE eût inspiré ou dirigé extraordinairement tous les Copistes, tous les Traducteurs, tous les Interprêtes de tous les Siecles & de tous les Lieux ou qu'ELLE eût prévenu les guerres, les incendies, les inondations, & en général toutes les révolutions qui ont fait périr les E'crits originaux des Témoins.

Mais, cette intervention extraordinaire n'auroit - elle pas été un Miracle perpétuel, & un Miracle perpétuel auroit - il bien été un *Miracle?* une pareille intervention auroit - elle bien été dans l'Ordre de la SAGESSE ? Si les moyens naturels (5) ont pu suffire à conserver dans son intégrité primitive l'ensemble de cette Déposition si néceſſaire, serois - je bien Philosophe de requérir un Miracle perpétuel pour prévenir la substitution, la transposition ou l'omission de quelques mots ? Autant vaudroit que j'exigeasse un Miracle perpétuel pour prévenir les erreurs de chaqu'Individu en matiere de Croyance, [6] &c.

[5] Consultez la Note 4 du Chapitre II de cette Partie.

[6] Consultez ici ce que j'ai exposé sur la Nature & le

Je rougis de mon objection; je reconnois que mes desirs étoient insensés. Ce qui les excuse à mes propres yeux, c'est que je les formois dans la simplicité d'un Cœur honnête qui cherchoit sincérement le vrai & qui ne l'avoit pas d'abord apperçu. [7]

but des Miracles dans le Chapitre VI de la Part. XVII, & dans le Chap. IX de la Part. XVIII.

[7] J'AUROIS pu facilement entrer dans de beaucoup plus grands détails sur l'Authenticité des Livres sacrés, sur les altérations de divers genres survenues à ces Livres, sur les Variantes, sur les Pieces supposées, & sur divers autres points d'Histoire & de Critique auxquels je n'ai fait que toucher. Je suis revenu plus d'une fois à cette remarque, & je ne pouvois trop y revenir pour qu'on ne prît pas le change sur le genre & le but de mon travail. De savans Hommes ont tant écrit sur ces Matieres depuis deux Siecles, qu'on peut en consultant leurs Ouvrages & en les extraisant paroître très-érudit à fort peu de fraix. Mais, moi qui n'avois point du tout dans l'Esprit d'étaler une Erudition d'emprunt, & qui n'avois jamais goûté les Ouvrages de compilation; moi qui ne voulois point faire un Traité historique & critique sur les preuves du CHRISTIANISME; moi qui ne voulois que saisir & faire saisir le philosophique & le moral de ces preuves, je devois m'attacher principalement à ce qui constituoit ce philosophique & ce moral; je devois me cramponner au Tronc & aux maîtresses Branches, & abandonner les Rameaux & les Feuilles au Philologue de profession, plus fait que je ne le suis pour manier les épines de la Critique. Les Lecteurs que j'avois sur-tout en vue ne m'auroient su aucun gré de ces détails scientifiques. On sait d'ailleurs assez, que lorsqu'il s'agit

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

La Vérité de la Déposition écrite.

SI je me suis assez convaincu de l'Authenticité de cette Déposition qui est le grand objet de mes recherches ; si je suis moralement certain qu'elle n'a été ni supposée ni essentiellement altérée : pourrai-je raisonnablement douter de sa *Vérité* ?

JE l'ai dit : la *Vérité* d'un E'crit historique

d'une Matiere extrêmement abondante, il n'y a point d'art à se dilater & qu'il y en a beaucoup à se resserrer. Enfin ; il en est des proportions d'un Livre bien fait comme de celles du Corps humain ; les Extrémités doivent être en rapport avec la Tête & le Trone. Si donc quelque Critique me reprochoit de ne m'être pas étendu davantage sur tel ou tel Article, je le prierois de considérer que c'étoit mon Livre que je faisois & non le sien. Un Philosophe renonceroit à s'occuper des preuves du CHRISTIANISME, si ces preuves reposoient sur la multitude presqu'infinie de ces petits détails qui forment le Dédale de la Critique moderne. Le Temple auguste de la VE'RITE' n'a point été placé au milieu de ce Dédale : la SAGESSE en a rendu l'accès plus facile aux Humains : les routes qui y conduisent ne sont ni tortueuses ni obscures : le Bon-sens & la Raison qui se tiennent à l'entrée ont été chargés d'y introduire les Amis sinceres de la Vérité & de la Vertu.

est sa conformité avec les Faits. Si je me suis suffisamment prouvé à moi-même que les Faits miraculeux contenus dans la Déposition sont de nature à n'avoir pu être supposés ni admis comme vrais s'ils avoient été faux : s'il m'a paru encore solidement établi que les Témoins qui attestoient publiquement & unanimement ces Faits ne pouvoient ni tromper ni être trompés sur de semblables Faits, pourrai-je rejeter leur déposition sans choquer, je ne dis pas seulement toutes les regles de la plus saine Logique ; je dis simplement les maximes les plus reçues en matiere de conduite ? (1)

Je fais ici une réflexion qui me frappe : quand il feroit possible que je conçusse quelque doute raisonnable sur l'authenticité des E'crits historiques (2) des Témoins ; quand je fonderois ces doutes sur ce que ces E'crits n'ont été adressés à aucune Société particuliere chargée spécialement de les conserver, je ne pourrois du moins former le moindre doute légi-

[1] Je prie qu'on veuille bien relire avec attention ce que j'ai dit sur le Témoignage dans les Chapitres I, II, IV, V, VIII de la Part. XVIII. J'évite les répétitions, & je ne reviens pas aux choses dont je pense avoir assez montré la certitude ou la probabilité.

(2) Les E'vangiles.

time ſur ces E'pîtres adreſſeés par les Témoins à des Sociétés particulieres & nombreuſes qu'ils avoient eux-mêmes fondées & gouvernées. Combien ces Sociétés étoient-elles intéreſſées à conſerver précieuſement ces Lettres de leurs propres Fondateurs ! Je lis donc ces Lettres avec toute l'attention qu'elles méritent, & je vois qu'elles ſuppoſent par-tout les Faits miraculeux contenus dans les E'crits hiſtoriques, & qu'elles y renvoient fréquemment comme à la Baſe inébranlable de la Croyance & de la Doctrine.

CHAPITRE V.

Les Prophéties.

SI le LE'GISLATEUR de la Nature ne s'étoit point borné à adreſſer au Genre-humain ce Langage de Signes [1] qui affectoit principalement les Sens; s'IL lui avoit encore annoncé de fort loin *en divers tems & en diverſes manieres* [2]

[1] Les Miracles: Chapitre IV de la Part XVI. Chap. I, II, de la Partie XVII.

[2] *Héb.* I, 1.

la Miſſion de l'ENVOYE', ce ſeroit, ſans doute, une nouvelle preuve bien éclatanre de la Vérité de cette Miſſion, & une preuve qui accroîtroit beaucoup la ſomme déja ſi grande de ces probabilités que je viens de raſſembler en faveur de l'E'tat futur de l'Homme.

JE ſerois bien plus frappé encore de cette preuve, ſi par une Diſpenſation particuliere de la SAGESSE SUPREME, les Oracles dont je parle avoient été confiés aux Adverſaires mêmes de l'ENVOYE' & de ſes Miniſtres, & ſi ces premiers & ces plus obſtinés Adverſaires avoient fait juſqu'alors une profeſſion conſtante d'appliquer ces Oracles à cet ENVOYE' qui devoit venir.

J'OUVRE donc ce livre [3] que me produiſent aujourd'hui comme authentique & divin les Deſcendans en ligne directe de ces mêmes Hommes qui ont crucifié l'ENVOYE' & perſécuté ſes Miniſtres & ſes premiers Sectateurs. Je parcours divers morceaux de ce Livre, & je tombe ſur un E'crit [4] qui me jette dans

[3] Le V. Teſtament.

[4] ESAÏE LIII: ESAÏE ou ISAÏE, de la Race Royale; le premier des quatre *Grands Prophetes*. Il prophétiſoit environ ſept ſiecles avant notre Ere. On a dit avec raiſon de ce Prophete qu'il étoit, en quelque ſorte, un *cinquieme E'vangéliſte*.

le plus profond étonnement. Je crois y lire une Hiſtoire anticipée & circonſtanciée de l'ENVOYE' : j'y retrouve tous ſes Traits, ſon Caractere & les principales particularités de ſa Vie. Il me ſemble, en un mot, que je lis la Dépoſition même des Témoins.

JE ne puis détacher mes yeux de ce ſurprenant Tableau : quels traits ! quel coloris ! quelle expreſſion ! quel accord avec les Faits ! quelle juſteſſe, quel naturel dans les emblêmes ! que dis-je ! ce n'eſt point une peinture emblématique d'un avenir fort éloigné ; c'eſt une repréſentation fidele du préſent, & ce qui n'eſt point encore eſt peint comme ce qui eſt.

IL a paru comme une foible Plante & comme un Rejeton qui ſort d'une terre aride. Il n'y a en lui ni beauté ni éclat ; nous l'avons vu & nous n'avons rien trouvé qui nous atirrât vers lui.

ME'PRISE', à peine au rang des Hommes, Homme de douleur & qui a connu les ſouffrances, ſemblable à ceux dont on détourne les yeux ; il a été un objet de mépris ; & nous n'en avons fait aucun cas.

CEPENDANT il s'est chargé de nos maladies & il a pris sur lui nos douleurs. . . . . .

. . . . . IL étoit percé pour nos forfaits & froissé pour nos iniquités; le châtiment qui nous procure la paix est sur lui, & c'est par sa meurtrissure que nous sommes guéris.

. . . . . IL a été opprimé & affligé; cependant il n'a point ouvert la bouche; il a été conduit à la mort comme un Agneau & comme une Brebis qui est muette devant celui qui la tond. . .

IL a été tiré de l'oppression & de la condamnation; & qui pourra exprimer sa durée? Il a été retranché de la Terre des Vivans, mais c'est à cause des péchés de mon Peuple qu'il a été frappé.

ON avoit ordonné son sépulcre avec les Méchans, & il a été avec le Riche dans sa mort: car il n'avoit point commis de violence & il n'y avoit point eu de fraude dans sa bouche.

. . . . . après qu'il aura donné sa vie en sacrifice pour le péché, il se verra de la Postérité; ses jours seront prolongés, & le bon plaisir de l'ETERNEL prospérera entre ses mains.

IL verra le fruit de ses peines ; il en sera satisfait, & ce Juste justifiera un grand nombre d'Hommes par la connoissance qu'ils auront de lui. . . . .

C'EST pour cela que l'ETERNEL lui donnera sa portion parmi les grands ; il partagera le butin avec le Puissans ; parce qu'il se sera offert lui même à la mort, qu'il aura été mis au rang des criminels, qu'il aura porté les péchés de plusieurs & qu'il aura intercédé pour les Coupables.

. . . . . . IL (5) sera haut & puissant. Comme il a été pour plusieurs un sujet d'étonnement, tant il a paru abject & inférieur même aux plus petits des Hommes ; ainsi sera-t-on frappé d'étonnement quand il répandra sa lumiere sur plusieurs Nations. . . . . .

CELUI QUI peignoit ainsi aux Siecles futurs l'ORIENT D'ENHAUT, leur auroit-il désigné encore le tems de son Lever ? J'ai peine à en croire mes propres yeux, lorsque je lis dans un autre E'crit [6] du même Livre

[5] LII.

[6] DANIEL IX : le dernier des quatre *grands Prophetes*

cet Oracle admirable qu'on prendroit pour une Chronologie composée après l'E'vénement.

Il nâquit environ l'an 616 avant notre Ere. Il fut emmené Captif à Babylone environ l'an 606, & instruit dans toutes les Sciences des Chaldéens. On sait comment il fut élevé aux premieres Dignités de l'Empire. Il mourut vers la fin du regne de CYRUS, âgé de près de 90 ans.

On sait encore que les Prophéties de DANIEL sont celles qui exercent le plus la sagacité & le savoir des plus habiles Interprêtes; je pourrois ajouter des plus profonds Astronomes: car j'en connois un dont je regretterai toujours la mort prématurée, qui avoit fait dans ces admirables Prophéties des Découvertes astronomiques qui avoient étonné deux des premiers Astronomes de notre Siecle, Mrs. de MAIRAN & CASSINI. Je parle de feu Mr. de CHE'SEAUX, mort à 33 ans, en 1751, & dont les rares & nombreuses Connoissances étoient relevées par une modestie, une candeur & une piété plus rares encore. Voyez l'*Avertissement* de ses *Mémoires posthumes sur divers sujets d'Astronomie & de Mathématiques*: Lausanne 1754, in 4°., ouvrage profond, trop peu connu & si digne de l'être; mais qui ne sauroit être entendu que des Savans les plus initiés dans les secrets de la haute Astronomie.

Il n'y a pas moyen de disconvenir des Vérités & des Découvertes qui sont prouvées dans votre Dissertation, écrivoit l'illustre MAIRAN au jeune Astronome: *mais je ne puis comprendre comment & pourquoi elles sont aussi réellement renfermées dans l'*E'CRITURE SAINTE. Eût-on soupçonné que l'étude d'un Prophete enrichiroit l'Astronomie & qu'elle nous vaudroit sur certains points très-difficiles de cette belle Science un degré de précision supérieur à celui que le calcul avoit donné jusqu'alors?

IL y a septante Semaines déterminées sur ton Peuple & sur ta sainte Ville pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, pour amener la Justice des Siecles, pour mettre le Sceau à la Vision & à la Prophétie, & pour oindre le SAINT *des* SAINTS.

TU sauras donc & tu entendras, que depuis la sortie de la Parole portant qu'on s'en *retourne & qu'on rebâtisse la Ville, jusqu'au* CHRIST *le Conducteur, il y a sept Semaines & soixante-deux Semaines.* . . . . .

ET après ces soixante-deux Semaines le CHRIST *sera retranché, mais non pas pour soi.* . . . .

ET il confirmera l'Alliance à plusieurs dans une Semaine, & à la moitié de cette semaine il fera cesser le Sacrifice & l'Oblation. . . . . . .

JE sais que ces *Semaines* de l'Oracle sont des *Semaines* d'*Années*, chacune de sept Ans. Il s'a-

†† Le Lecteur qui desirera d'avoir une idée des découvertes de Chronologie & d'Astronomie que M. de CHÉSEAUX avoit faites dans les Oracles de DANIEL, en trouvera un Précis très-net à la fin du Tom. III de l'ADDISSON de M. CORBEVON, imprimé à Geneve en 1771.

git donc ici d'un événement qui ne doit arriver qu'au bout de 490 Ans.

JE sais par l'Histoire le Tems de la venue de ce CHRIST que l'Oracle annonce. Je remonte donc de ce CHRIST jusqu'à 490 Ans, car l'Evénement doit être l'interprète le plus sûr de l'Oracle.

J'ARRIVE ainsi au regne de ce Prince [7]

[7] ARTAXERXES *longue-main*; environ la 20me. année de son Regne, selon quelques Chronologistes, & la 7me. selon PRIDEAUX. Ce célebre E'crivain a montré, en effet, que si l'on compte les 70 *Semaines* en partant de la 7me. année du Regne d'ARTAXERXES *longue-main* ou de l'E'dit que ce Prince accorda à ESDRAS, on trouve précisément 70 *Semaines* ou 490 ans, mois par mois, jusqu'à la mort du CHRIST : précision étonnante ! accord merveilleux avec l'événement ! Le hasard opéreroit-il ainsi? un Esprit judicieux & impartial se refusera-t-il à de semblables preuves? Voyez l'*Histoire des Juifs* du docte Anglois; Tom. II, Pag. 10 & suiv. de l'E'dit, de 1722.

† † M. de CHÉSEAUX s'étoit aussi occupé des 70 Semaines de DANIEL & avoit embrassé l'opinion de PRIDEAUX comme celle qui cadre le mieux & avec l'Histoire & avec la maniere la plus sûre de calculer les Tems de l'Oracle. Consultez là-dessus le court E'crit de l'Astronome de Lausanne*, inséré Tom. III de l'ADDISSON de M. de CORREVON, P. 332. Vous y trouverez précisément le même résultat chronologique que dans l'Historien Anglois.

dont *sort* en effet la derniere [8] *Parole pour le rétablissement* de cette Nation captive dans les Etats de ce Prince ; & c'est de la main de cette Nation elle-même que je tiens cet Oracle qui la trahit & la confond.

DOUTERAI-JE de l'Authenticité des Ecrits où ces étonnans Oracles sont consignés ? mais, la Nation qui en a toujours été la Dépositaire n'en a jamais douté : qu'opposerois-je à un Témoignage si ancien, si constant, si uniforme ? Je n'imaginerai pas que cette Nation a supposé de pareils E'crits : combien cette imagination seroit-elle absurde ! les Oracles eux-mêmes ne la démentiroient-ils pas ? ne seroit-elle pas démentie encore par tant d'autres endroits des mêmes E'crits qui couvrent cette Nation d'ignominie & qui lui reprochent si fortement ses désordres & ses crimes ? elle n'a donc rien supposé, rien altéré, rien retranché, puisqu'elle a laissé subsister des Titres si humilians pour elle & si favorables à la grande Société qui reconnoît le CHRIST pour son Fondateur.

[8] IL y avoit eu deux *E'dits* antérieurs : le premier avoit été accordé par CYRUS, la premiere année de son Regne à Babylone, environ l'an 537 avant le CHRIST. Le second E'dit avoit été donné par DARIUS, Fils d'HYSTASPE, environ l'an 518 avant le CHRIST.

RECOURRAI-JE à l'étrange ſuppoſition que l'accord des événemens avec les Oracles eſt le fruit du haſard? mais, trouverai-je dans la coïncidence de tant de traits & de traits ſi divers l'empreinte d'une cauſe aveugle? (9)

UN doute plus raiſonnable s'éleve dans mon Eſprit : puis-je me démontrer à moi-même que ces Oracles dont je ſuis ſi frappé ont bien précédé de cinq à ſix ſiecles les événemens qu'ils annonçoient en termes ſi exprès & ſi clairs? connois-je des monumens contemporains qui m'atteſtent que les Auteurs des E'crits dont je parle ont bien vécu cinq à ſix Siecles avant le CHRIST? Je ne m'engage point dans cette ſavante & laborieuſe recherche : j'apperçois une route plus courte, plus facile, plus ſûre & qui doit me conduire à un réſultat plus déciſif.

J'AI appris de l'Hiſtoire, que ſous un Roi d'E'gypte (10) on fit une *Verſion Grecque* des E'crits dont il eſt queſtion. Je conſulte cette fameuſe Verſion, & j'y retrouve ces mêmes Oracles que me préſente le Texte original. Cette Verſion, exécutée par des Interprètes

(9) Voyez le Chap. IV de la Part. XVI.

(10) PTOLOME'E *Philadelphe*.

(11) de cette même Nation Dépositaire du Texte original, avoit précédé de près de trois Siecles [12] la naissance du CHRIST. Je suis donc certain que les Oracles qui m'occupent ont précédé d'environ trois Siecles les événemens qu'ils annonçoient.

JE ne serois pas le moins du monde fondé à soupçonner que des Membres de la Société fondée par le CHRIST ont *interpolé* [13] dans cette Version ces Oracles qui leur étoient si favorables. La Nation gardienne du Texte original n'auroit-elle pas réclamé d'abord contre une telle imposture? D'ailleurs n'auroit-il pas

[11] LES LXX Interprêtes. On lira, si l'on veut, dans l'*Histoire des Juifs* du savant PRIDEAUX tout ce qu'on a débité sur ces *Interprêtes* & sur leur *Version* d'après le faux ARISTE'E. Il reste toujours très-certain, que cette célebre Version fut faite par des Juifs d'Alexandrie; à l'usage de ceux de leur Nation qui vivoient parmi les Grecs ou qui parloient la langue Grecque. On trouvera un Précis de cette Discussion critique dans l'excellente *Préface générale* du N. T. de Berlin, Pag. CLVI & CLVII de l'E'dit. de 1741.

[12] LA Version des LXX fut faite 271 ans avant notre Ere.

[13] CE Mot désigne les *Additions* qu'une Main étrangere insere furtivement dans un Manuscrit.

fallu interpoler encore tous les E'crits des Docteurs de cette Nation qui font mention de ces Oracles & qui n'héſitent point à les appliquer à cet ENVOYÉ qui devoit venir ?

SI pour donner au Genre-humain un plus grand nombre de preuves de ſa Deſtination future, l'AUTEUR du Genre-humain a voulu joindre au Langage de Signes, (14) déja ſi perſuaſif, le *Langage prophétique* ou *typique*, IL n'aura pas donné à ce Langage des caracteres moins expreſſifs qu'à celui de Signes. IL l'aura tellement approprié aux événemens futurs qu'il s'agiſſoit de repréſenter, qu'il n'aura pu s'appliquer exactement ou d'une maniere complete qu'à ces ſeuls événemens. IL l'aura fait entendre dans un tems & dans des circonſtances tels qu'il fût impoſſible à l'Eſprit humain de déduire naturellement de ce tems & de ces circonſtances l'exiſtence future de ces événemens. Et parce que ſi ce Langage avoit été de la clarté la plus parfaite, les Hommes auroient pu s'oppoſer à la naiſſance des événemens, il aura été mêlé d'ombres & de lumiere : il y aura eu aſſez de lumiere pour qu'on pût reconnoître à la naiſ-

[14] LES Miracles : voyez les Chap. IV, VI de la partie XVII.

sance des événemens que le LÉGISLATEUR avoit parlé, & il n'y en aura point eu assez pour exciter les passions criminelles des Hommes.

JE découvre tous ces caracteres dans les Oracles que j'ai sous les yeux. Je vois dans le même Livre beaucoup d'autres Oracles semés çà & là & qui ne ne sont gueres moins significatifs. *Ils ont percé mes mains..... Ils ont partagé entr'eux mes vêtemens & jetté ma robe au sort*, (15) &c.

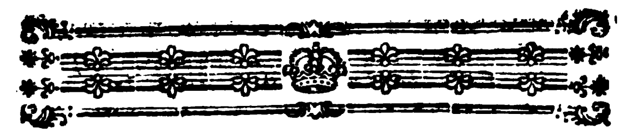
QUEL autre que CELUI pour QUI tous les Siecles sont comme un instant pouvoit dévoiler aux Hommes cet Avenir si reculé & *appeller les Choses qui ne sont point comme si elles étoient* !

[15] Pseaume XXI. Je me serois étendu davantage sur les Prophéties, & je les aurois présentées sous un autre point de vue si j'avois adressé ces *Recherches* à ce Peuple illustre, l'ancien & fidele Gardien de ces Oracles sacrés. Peut-être néanmoins en ai-je dit assez pour faire sentir à un Lecteur judicieux & exempt de préjugés combien les deux principaux Oracles auxquels je me suis borné sont décisifs en faveur du MESSIE que les Chrétiens reconnoissent. Je ne vois pas que les Docteurs modernes de ce Peuple infortuné réussissent mieux que leurs Prédécesseurs à infirmer les conséquences que le Chrétien tire si légitimement de ces admirables Prophéties. Divers Apologistes du CHRISTIANISME ont approfondi ce

s excel-
ui font
fur ma
du Cha-

INGT-





VINGT-UNIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES *SUR* L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

FIN DES RECHERCHES *SUR LE CHRISTIANISME.* LA DOCTRINE. LES SUCCÈS DU TÉMOIGNAGE.

CHAPITRE PREMIER.

La Doctrine du FONDATEUR.

S'IL est bien vrai que la SAGESSE ELLE-même ait daig é descendre sur la Terre pour éclairer des Hommes mortels, je dois, sans doute,

retrouver dans la Doctrine de SON ENVOYÉ l'empreinte indélébile de cette SAGESSE ADORABLE.

JE médite profondément ce grand Sujet : je commence par me tracer à moi-même les caracteres que cette Doctrine devroit avoir pour me paroître conforme aux lumieres les plus pures de la Raiſon & pour ajouter à ces lumieres ce que les beſoins de l'Humanité exigeoient & qu'elles ne peuvent fournir. (1)

JE ne puis diſconvenir que l'Homme ne ſoit un Etre ſociable & que pluſieurs de ſes principales Facultés n'aient pour Objet direct l'état de Société. Le Don ſeul de la Parole ſuffiroit pour m'en convaincre. La Doctrine d'un ENVOYÉ CE'LESTE devroit donc repoſer eſſentiellement ſur les grands principes de la ſociabilité. Elle devroit tendre le plus directement à perfectionner & à ennoblir tous les ſentimens naturels qui lient l'Homme à ſes Semblables : elle devroit multiplier & prolonger à l'indéfini les cordages de l'Humanité : elle devroit préſenter à l'Homme l'amour de ſes Semblables comme la ſource la plus féconde & la plus pure de ſon bonheur préſent & de ſon bonheur

[1] Conſultez le Chap. III de la Part. XVI.

à venir. Est-il un principe de Sociabilité plus épuré ; plus noble ; plus actif, plus fécond que cette bienveuillance si relevée qui porte dans la Doctrine de l'ENVOYE' le nom si peu usité [2] & si expressif de *Charité? Je vous donne un commandement nouveau ; c'est de vous aimer les uns les autres. . . . . C'est à ceci qu'on reconnoîtra que vous êtes mes Disciples si vous avez de l'amour les uns pour les autres. . . . Il n'est point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses Amis.* . . . Et qui étoient les *Amis* de l'ENVOYE'? les Hommes de tous les Siecles & de tous les Lieux : il est mort pour le Genre humain.

A ces préceptes si réitérés d'amour fraternel à cette Loi sublime de la Charité méconnoîtrai-je le FONDATEUR & le LE'GISLATEUR de la Société universelle? à ce grand exemple de bienfaisance, à ce Sacrifice si volontaire méconnoîtrai-je l'AMI DES HOMMES le plus vrai & le plus généreux?

[2] JE ne dis pas *si nouveau*, quoique je le pusse dans un certain sens. CICÉRON avoit dit dans ce beau passage qu'on lit dans son Livre des *Fins V*, 23 ; *in omni autem honesto ; nihil est tam illustre, nec quod latiùs pateat, quam conjunctio inter homines hominum, & quasi quædam Societas & communicatio utilitatum, & ipsa* caritas Generis humani : *&c.* Ce Sage faisoit entendre à son Siecle les premiers accens de la Charité.

C'EST toujours le Cœur qu'il s'agit de perfectionner : il eſt le Principe univerſel de toutes les affections : une DOCTRINE CÉLESTE ne ſe borneroit point à regler les actions extérieures de l'Homme : elle voudroit porter encore ſes heureuſes influences juſques dans les plus profonds replis du Cœur. *Vous avez ouï dire ; vous ne commettrez point d'adultere : mais, moi je vous dis, que celui qui regarde une Femme avec des yeux de convoitiſe a déja commis l'adultere dans ſon Cœur.* Quelle eſt donc cette nouvelle DOCTRINE qui condamne le crime penſé comme le crime commis ? c'eſt la DOCTRINE de ce Philoſophe par excellence qui ſavoit bien comment l'Homme eſt fait, & que telle eſt la conſtitution de ſon Etre qu'un mouvement imprimé trop fortement à certaines parties du Cerveau pouvoit le conduire inſenſiblement au crime. Un Pſychologue [3] ne doit pas avoir de la peine à comprendre ceci. Le Voluptueux inſenſé le ſentiroit au moins s'il pouvoit appercevoir ſon Cœur à travers les immondices de ſon Imagination. *Mais moi je vous dis* ; c'eſt un Maître qui parle, & quel MAÎTRE ! il *parloit comme ayant autorité.*

[3] LA *Pſychologie* eſt la Science de l'Ame & de ſes opérations Le *Pſychologue* eſt le Philoſophe qui s'attache particuliérement à cette Science.

L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son Cœur ; & le méchant Homme tire de mauvaises choses de son mauvais trésor : que de simplicité dans ces expressions ! que de vérité dans la pensée ! que la chose est bien faite comme cela ! l'*Homme de bien.* . . . ce n'est pas le grand Homme ; c'est mieux encore. . . *son bon trésor.* . . *son Cœur.* . . *le Cœur de l'Homme de bien.*

Il n'y a pas de passion plus antipatique avec l'Esprit social que la vengeance : il n'en est point non plus qui tyrannise plus cruellement le Cœur qui a le malheur d'en être possédé. Une Doctrine Ce'leste ne se borneroit donc pas à réprouver un sentiment si dangereux & si indigne de l'Etre social : elle ne se borneroit pas même à exiger de lui le sacrifice de ses propres ressentimens ; bien moins encore lui laisseroit-elle la peine du *Talion* : [4] elle voudroit lui inspirer le genre d'Héroïsme le plus relevé & lui enseigner à punir par ses bienfaits l'Offenseur. *Vous avez appris qu'il a été dit ; œil pour œil & dent pour dent : & moi je vous dis ;* . . . *aimez vos Ennemis ; bénissez ceux qui vous haïssent , priez pour ceux qui vous*

[4] Punition pareille à l'offense : *œil pour œil*, &c.

maltraitent & qui vous persécutent... car si vous n'aimez que vos Freres, que faites-vous d'extraordinaire? [5] Et quel motif présente ici l'AUTEUR d'une DOCTRINE si propre à ennoblir le Cœur de l'Etre social? *afin que vous soyiez les Enfans de votre PERE CE'LESTE qui fait lever son soleil sur les méchans & sur les Gens de bien, & qui répand la pluie sur les Justes & sur les Injustes.* L'Etre vraiment social répand donc ses bienfaits comme la PROVIDENCE répand les siens. Il fait du bien à tous & s'il agit par des principes généraux, les exceptions à ces principes sont encore des bienfaits & de plus grands bienfaits. Dispensateur judicieux des Biens de la Providence, il sait, quand il le faut, les proportionner à l'excellence des Etres auxquels il les distribue. Il tend sans cesse vers la plus grande perfection, parce qu'il sert un MAITRE *parfait*... *Soyez parfaits*...

UNE DOCTRINE qui proscrit jusqu'à l'idée de vengeance & qui ne laisse au Cœur que le choix des bienfaits prescrira, sans doute, la réconciliation & le pardon des injures personnelles. L'Etre vraiment social est trop grand pour

[5] Je sais que ces belles paroles, ainsi que plusieurs autres de cet admirable Discours, s'adressoient plus directement aux Disciples du MAITRE qu'au Peuple qui l'écoutoit. Mais, qui ignore que la DOCTRINE de ce MAITRE exige ces heureuses dispositions de tous ceux qui la professent?

être jamais inacceſſible à la réconciliation & au pardon. *Lors donc que vous préſenterez votre Offrande pour être miſe ſur l'Autel, ſi vous vous ſouvenez que votre Frere a quelque choſe contre vous, laiſſez votre Offrande devant l'Autel & allez premiérement vous réconcilier avec votre Frere: après cela, venez & préſentez votre Offrande.* C'eſt encore que le Dieu de paix qui eſt le Dieu de la Société univerſelle, veut des Sacrificateurs de la paix. . . . *ſur l'Autel.* . . . elle le profaneroit. . . . *devant l'Autel.* . . . elle n'y demeurera qu'un moment. *Combien de fois pardonnerai-je à mon Frere? ſera-ce juſqu'à ſept fois?* demande ce Diſciple dont l'Ame n'étoit pas encore aſſez ennoblie: *juſqu'à ſeptante fois ſept fois*, répond CELUI qui pardonne toujours, parce qu'il a toujours à pardonner.

UNE DOCTRINE qui ne reſpireroit que Charité feroit apparemment de la Tolérance une des premieres Loix de l'Etre ſocial: car il ſeroit contre la nature de la Choſe qu'un Etre ſocial fût intolérant. Des Hommes encore charnels voudroient diſpoſer du *Feu du Ciel*: ils voudroient. . . . . . SEIGNEUR! *voulez-vous.* . . . . que répond l'AMI DES HOMMES à cette demande auſſi inhumaine qu'inſenſée? *vous ne ſavez de quel Eſprit vous êtes*

animés : je ne suis pas venu pour perdre les Hommes, mais je suis venu pour les sauver. Des Hommes qui se disent les Disciples de ce bon MAÎTRE poursuivront-ils donc leurs Semblables parce qu'ils ont le malheur de ne pas attacher à quelques mots les mêmes idées qu'eux ? Emploieront-ils le fer & le feu pour. . . . . je ne puis achever. . . . je frémis d'horreur. . . . cette affreuse nuit commence à se dissiper. . . . un rayon de lumiere y pénetre. . . . puisse le SOLEIL DE JUSTICE y pénétrer enfin !

UNE DOCTRINE CÉLESTE devroit éclairer l'Homme sur les vrais Biens. Il est un Etre sensible : il a des affections ; il faut des Objets à sa faculté de desirer : il en faut à son Cœur. Mais, quels Objets une telle DOCTRINE présenteroit-elle à un Etre qui n'est sur la Terre que pour quelques momens & dont la vraie Patrie est le Ciel ? Cet Etre dont l'Ame immortelle engloutit le Tems & saisit l'E'ternité, attacheroit-il son Cœur à des Objets que le Tems dévore ? Cet Etre doué d'un si grand discernement, prendroit-il les couleurs changeantes des gouttes de la rosée pour l'éclat des Rubis ? *Ne vous amassez pas des Trésors sur la Terre où les vers & la rouille les consument & où les Voleurs*

percent & dérobent. Mais, amassez-vous des Trésors dans le Ciel où les Vers & la rouille ne gâtent rien & où les Voleurs ne percent ni ne dérobent : car où sera votre Trésor, là aussi sera votre Cœur. Quoi de plus vrai & quoi de plus senti par celui qui est assez heureux pour se faire un semblable Trésor ! Son *Cœur y est* tout entier. Cet Homme est déja *assis dans les Lieux célestes. Il est affamé & altéré de la Justice, & il sera rassasié.*

CHAPITRE II.

Continuation du même Sujet.

Objection : Réponse.

SI une DOCTRINE CÉLESTE prescrivoit un Culte, il feroit en rapport direct avec la nature de l'Intelligence & aussi approprié à la noblesse de l'Etre moral qu'à la MAJESTE' & la Spiritualité de l'ETRE des ETRES. *Apprenez ce que signifient ces Paroles ; je veux miséricorde & non point sacrifice. . . miséricorde. . .* la chose *signifiée* & non *le signe. Le tems vient*

& il est même déja venu, que les vrais Adorateurs adoreront DIEU en Esprit & en Vérité; car ce sont là les Adorateurs qu'IL demande. DIEU est un ESPRIT, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit & en Vérité. . . en Esprit. . . en Vérité. . . ces deux mots épuisent tout & ne peuvent être épuisés; mais ils peuvent être oubliés: l'aveugle superstition ne les connut jamais. *En Esprit. . . en Vérité*: que ces deux mots caractérisent bien encore cette RELIGION universelle, opposée ici à cette RELIGION locale, donnée à une seule Famille pour être ainsi la Dépositaire de ces grandes & éternelles Vérités utiles à tous les Siecles & à toutes les Nations! [1]

(1) LES Vérités les plus importantes de la Religion naturelle. Reprocherai-je à la Famille qui en a été la Dépositaire son ignorance dans les Sciences de Raisonnement? Si elle avoit été un peu dialecticienne n'auroit-elle point altéré le Dépôt ou n'auroit-elle point passé pour l'avoir elle-même enfanté? Je médite avec plaisir sur cette conduite de la PROVIDENCE. Il me paroit assez remarquable que le meilleur, le plus court & le plus ancien Abrégé des Loix naturelles nous soit produit par cette Famille qui le possede depuis plus de 32 Siecles, & dont le Législateur n'inventa ni la Métaphysique ni la Logique. Quelles hautes idées encore ce Législateur ne donne-t-il point de la CAUSE PREMIERE! Quel Volume à commenter dans tous les Mondes, dans le Tems & dans l'Eternité, que le seul JE SUIS CELUI QUI SUIS! Pensée prodigieuse & qui ne pouvoit venir que de CELUI à QUI seul il appartient de

Mais, parce que l'Homme est un Etre sensible, & qu'une Religion qui réduiroit tout au pur Spiritualisme pourroit ne point convenir assez à un tel Etre; il seroit fort dans le caractere d'une DOCTRINE CÉLESTE de frapper les Sens par quelque chose d'extérieur. Cette DOCTRINE établiroit donc un Culte extérieur; elle institueroit des Cérémonies, [2] mais en petit nombre, & dont la noble simplicité & l'expression seroient exactement appropriées au but particulier de l'Institution & au spiritualisme du Culte intérieur.

De même encore; parce qu'un des effets naturels de la Priere est de retracer fortement à l'Homme ses foiblesses, ses miseres, ses besoins; parce qu'un autre effet naturel de cet Acte religieux est d'imprimer au Cerveau les dispositions les plus propres à surmonter la trop forte impression des Objets sensibles; enfin, parce que la Priere est une partie essentielle de cet hommage raisonnable que la Créature intelligente doit à son CRÉATEUR, une DOCTINE CÉLESTE rappel-

dire ce qu'IL EST! Le premier Législateur annonçoit le JÉHOVA, l'ÉTERNEL DES ARME'ES; le second LE'GISLATEUR a annoncé l'UNIQUE BON, le DIEU DES MISE'RICORDES.

(2) Les *Sacremens*.

leroit l'Homme à la Priere, & lui en feroit un devoir. Elle lui en prefcriroit même un *Formulaire*, [3] & l'exhorteroit à *n'ufer point de vaines redites*. Et comme l'Ame ne fauroit demeurer long-tems dans ce profond recueillement que la Priere exige, le Formulaire prefcrit feroit très-court, & ne contiendroit que les chofes les plus nécéffaires, exprimées en termes énergiques & d'une fignification très-étendue.

Il feroit bien encore dans l'efprit d'une DOCTRINE CE'LESTE de redreffer les jugemens des Hommes fur le défordre moral, fur la confufion des Méchans avec les Bons, & en général fur la conduite de la PROVIDENCE. La Philofophie moderne s'éleve bien haut ici, & n'atteint pas encore à la hauteur de cette PHILOSOPHIE populaire qui cache fous des images familieres les Vérités les plus tranfcendantes. *SEIGNEUR n'avez-vous pas femé du bon Grain dans votre Champ? d'où vient donc qu'il y a de l'Yvraie?... Voulez-vous que nous allions la cueillir? Non, dit-il; de peur qu'en cueillant l'Yvraie vous n'arrachiez auffi le bon Grain. Laiffez croître l'un & l'autre jufqu'à la Moiffon, & au tems de la Moiffon je dirai aux Moiffon-*

[3] L'Oraifon *Dominicale*.

neurs, cueillez premiérement l'Yvraie & liez-la en bottes; . . . mais amassez le bon Grain dans mon Grenier. Des Ignorans en Agriculture voudroient dévancer la Saison & nettoyer le Champ avant le tems. Ils ne le voudroient plus, s'il leur étoit permis de lire dans le Grand Livre du MAÎTRE du Champ.

SI l'Amour de soi-même est le Principe universel des actions de l'Homme; si l'Homme ne peut jamais être dirigé plus sûrement au bien que par l'espoir des récompenses ou par la crainte des peines; si une DOCTRINE CÉLESTE doit étayer la Morale de motifs capables d'influer sur des Hommes de tout Ordre; une telle DOCTRINE annoncera, sans doute, au Genre-humain un État futur de bonheur ou de malheur relatif à la nature des actions morales. Elle donnera les plus magnifiques idées du bonheur à venir, & peindra des couleurs les plus effrayantes le malheur futur. Et comme ces Objets sont de nature à ne pouvoir être représentés à des Hommes que par des comparaisons tirées de choses qui leur soient très-connues, la DOCTRINE dont je parle recourra fréquemment à de semblables comparaisons. Ce seront des *festins*, des *Noces*, des *Couronnes*, des *rassasiemens de joie*, des *fleuves de délices*, &c. ou ce seront des *pleurs*,

des *grincemens de dents*, des *ténebres*, un *ver rongeant*, un *feu dévorant*, &c. Enfin; parce que les menaces ne fauroient être trop réprimantes, puifqu'il arrive tous les jours que les Hommes s'expofent volontairement pour un plaifir d'un moment à des années de mifere & de douleur; il feroit fort dans l'efprit de la chofe que la DOCTRINE dont il s'agit repréfentât les peines comme *éternelles* ou du moins comme un malheur d'une durée indéfinie. Mais, en ouvrant cet épouvantable abîme aux yeux des Hommes fenfuels, cette DOCTRINE DE VIE exalteroit en même tems les compaffions du PERE commun des Hommes & permettroit d'entrevoir fur le bord de l'abîme une MAIN bienfaifante qui ... Si dans l'ETRE SUPREME la JUSTICE eft la BONTÉ dirigée par la SAGESSE..... fi la SOUVERAINE BIENFAISANCE veut effentiellement le perfectionnement de tous les Etres fentans & de tous les Etres intelligens..... fi les peines pouvoient être un moyen naturel de perfectionnement..... fi elles étoient dans l'Économie morale ce que les Remedes font dans l'E'conomie phyfique..... *s'il y a plus de joie au Ciel pour un Pécheur qui fe repent.....* *fi l'on aime beaucoup, parce qu'il a été beaucoup pardonné*..... mon Cœur treffaille..... je fuis dans

l'admiration..... quelle merveilleuſe Chaîne qui unit..... les compaſſions du SEUL BON *ſont infinies..... Il ne veut point la mort du Pécheur; mais* IL *veut ſa converſion & ſa vie...* IL veut..... & veut-IL en vain?

MAIS, une DOCTRINE qui prendroit les Hommes par l'intérêt ſeroit-elle une DOCTRINE CÉLESTE? Ne devroit-elle pas, au contraire, diriger les Hommes au bien par l'amour pur & déſintéreſſé du bien? Une Ame qui aime la perfection peut être facilement ſéduite par une idée ſublime de perfection. N'ai-je point à me défier ici de cette ſorte d'illuſion? Une Doctrine qui ne préſenteroit point d'autre motif aux Hommes que la conſidération toute philoſophique de la ſatisfaction attachée à la pratique du bien, ſeroit elle une Doctrine aſſez univerſelle, aſſez efficace? Le plaiſir attaché à la perfection intellectuelle & morale ſeroit-il bien fait pour être ſenti par toutes les Ames? Ce plaiſir ſi délicat, ſi pur, ſi angélique ſuffiroit-il dans tous les cas & principalement dans ceux où les paſſions & les appétits tyranniſent ou ſollicitent l'Ame ſi puiſſamment? Que dis-je! l'Homme eſt-il un ANGE? ſon Corps eſt-il d'une ſubſtance éthérée? la *chair & le ſang* n'entrent-ils point dans ſa compoſition? CELUI QUI a fait l'Homme

connoiſſoit mieux ce qu'il lui falloit que le Philoſophe trop épris d'une perfection imaginaire. L'Auteur de toute vraie perfection a apporprié à la plus importante fin des moyens plus ſûrs & plus agiſſans : IL a aſſorti SES préceptes à la nature & aux beſoins de cet Etre mixte qu'IL vouloit exciter & retenir. " IL a parlé au Sage » par la voix de la Sageſſe ; au Peuple par celle » du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames gran- » des & généreuſes peuvent ſe conformer à » l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les Ames » d'une moins forte trempe peuvent être diri- » gées au même but par l'eſpoir de la récom- » penſe ou par la crainte de la peine. [4] En » rappellant l'Homme à l'Ordre moral, l'AU- » TEUR de l'Homme le rappelle en même tems » à la Raiſon. Il lui dit ; fais bien & tu ſeras » heureux ; *ſemes & tu recueilleras* : c'eſt l'ex- » preſſion fidele du vrai, la relation de la cauſe » à l'Effet : une Graine miſe en terre s'y déve- » loppe. [5] »

SI l'Homme eſt de ſa nature un Etre mixte ; ſi ſon Ame exerce toutes ſes Facultés par l'intervention d'un Corps ; ſi le Sentiment de la

[4] *Eſſai de Pſychologie*, Préf.

[5] *Ibid.* Chap. LIV,

Perſonnalité

Personnalité est attaché au jeu de certaines parties de ce Corps; [6] une DOCTRINE qui viendroit du CIEL ne se borneroit pas à enseigner à l'Homme le Dogme de l'immortalité de son Ame; elle lui ensigneroit encore celui de l'immortalité de son Etre. Et si cette DOCTRINE empruntoit des comparaisons tirées de ce qui se passe dans les Plantes, elle parleroit au Peuple un langage familier, mais très-expressif; & sous cette enveloppe le Philosophe découvriroit une préordination qui le frapperoit d'autant plus qu'elle seroit plus conforme aux notions les plus psychologiques de la Raison. [7] Il admireroit ici.

[6] Revoyez ici le Chap. I de la Part. XVI.

[7] C'EST cette *Préordination* que j'ai tâché de développer dans le Chap. XXIV de l'*Essai analyt.* & dont j'ai crayonné les Elémens dans le Chap. I de la Partie XVI. Un habile Journaliste (*Bibliot. des Sciences*, Tom. XVI, Part. II.) m'a objecté que dans cette hypothese il n'y auroit proprement ni *mort* ni *résurrection* : qu'il n'y auroit point de *mort*, parce que le Corps incorruptible que je suppose ne *meurt* point & que l'Ame ne *s'en sépare* point : qu'il n'y auroit donc point aussi de *résurrection*, puisque les deux Substances n'étant jamais *séparées*, ne seroient jamais *réunies*. Il m'oppose cette déclaration de la RÉVÉLATION; *que ceux qui sont dans les Sépulcres en sortiront en résurrection de vie ou en résurrection de condamnation*, &c.

Je proposerai à mon tour quelques questions sur l'opinion commune. Sait-on bien ce que c'est que la *mort*? A-

comme ailleurs, l'accord merveilleux de la Nature & de la grace, & reconnoîtroit dans

t-on de bonnes preuves qu'il soit nécessaire que l'*Ame se sépare* entiérement de *tout Corps* pour qu'il y ait *une mort proprement dite*? La RE'VE'LATION nous apprend-elle que l'Ame de LAZARE *se sépara* de son *Corps* pour *s'y réunir* quatre jours après? La rupture de toute espece de commerce entre le Corps incorruptible que je suppose & le Corps grossier ou terrestre, la cessation absolue des mouvemens vitaux de celui-ci ne pourroient-elles suffire à constituer la *mort* proprement dite? Dans la rigueur philosophique & même théologique la *résurrection* exigeroit-elle indispensablement que l'Ame allât se réunir à un Corps qu'elle auroit entiérement abandonné, & ne suffiroit-il pas que le Corps incorruptible auquel elle auroit été unie dès le commencement & qu'elle n'auroit point dépouillé se développât pour prendre une nouvelle vie? Convient-il de presser ces expressions de la RE'VE'LATION, *que ceux qui sont dans les Sépulcres en sortiront*, &c.? La RE'VE'LATION devoit-elle parler au Peuple une Langue toute philosophique? JOSUE' auroit-il été entendu s'il avoit dit; *Terre, arrête-toi?* Combien est-il dans les E'CRITURES de ces expressions dont il ne faut prendre que l'esprit? celles de la belle Parabole du *Grain semé en terre* ne sont-elles pas de ce nombre? Si le grand but de la RE'VE'LATION étoit d'annoncer au Genre humain que l'Homme tout entier étoit appellé à jouir d'une vie éternelle, étoit-il nécessaire qu'elle s'exprimât plus exactement sur la mort & sur la résurrection? Falloit-il qu'elle nous enseignât le secret de l'Union des deux Corps; car c'est là qu'est cachée la Science de la *mort*?

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces questions: j'en accumulerois facilement un grand nombre d'autres: j'y reviendrai peut-être ailleurs. On comparera mon opinion avec

cette Doctrine Céleste la perfection ou le complément de la vraie philosophie. *Le tems viendra où ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du* FILS *de* DIEU, *& en sortiront, les uns en résurrection de vie, les autres en résurrection de condamnation. . . . . résurrection de vie. . . . .* Heureuse immortalité! ce ne sera donc pas l'Ame seule qui jouira de cette félicité: ce sera tout l'Homme. *Je suis la résurrection & la vie. . . . .* paroles étonnantes! langage que l'oreille n'avoit jamais entendu! expressions dont la majesté annonçoit le PRINCE *de la Vie! . . . Je suis la résurrection. . . .* Il commande à la Mort & arrache au *Sépulcre sa Victoire.*

QUE n'aurois-je point à dire encore? car ce grand Sujet est inépuisable, & je n'ai fait que l'effleurer. Une DOCTRINE qui viendroit du CIEL devroit être dans une harmonie si parfaite avec la Nature de l'Homme & ses relations diverses, que l'expérience que l'Homme feroit des préceptes & des maximes de cette DOCTRINE lui en prouvât elle-même la vérité. Celui qui auroit annoncé une pareille

celle qui est plus généralement admise, & on jugera de la préférence que la mienne peut mériter. Consultez la Note 8 du Chap. II de la Part. XVI.

Doctrine n'auroit donc pas craint d'en appeller à l'expérience : l'*Homme qui voudra faire la Volonté de mon* PERE *connoîtra si ma Doctrine vient de* LUI *ou si je parle de mon chef.* Que de vérités pratiques je découvre dans ce peu de mots ! . . . . *la Volonté de mon PERE.* . . . l'amour de l'ordre, l'observation des rapports qui lient l'Homme à ses semblables & à tous les Etres. . . . . *La Volonté de mon PERE ; ce qu'*IL *veut est bon, agréable & parfait.* . . . . *De mon chef :* cet ENVOYÉ, qui en appelle ailleurs *à ses Oeuvres*, n'en appelle ici qu'à l'expérience journaliere de chaque individu : c'est que le Précepteur de l'Homme connoissoit l'Homme : c'est qu'IL savoit que la Conscience parleroit un langage assez clair : c'est qu'en observant les Loix de la Raison l'Homme reconnoîtroit que la RAISON E'TERNELLE parloit : *il connoîtra si ma Doctrine vient de DIEU.* [8]

[8] QUE le Lecteur qui a une Ame faite pour sentir, pour savourer, pour palper le vrai, le bon, le beau, le pathétique, le sublime, lise, relise, relise encore les Chapitres XIV, XV, XVI, XVII de l'E'vangile du Disciple chéri de l'ENVOYE'; & qu'il se demande à lui-même, dans la douce émotion qu'il éprouvera, si ces admirables Discours ont pu sortir de la bouche d'un simple Mortel ? je n'ajoute pas d'un Imposteur ; car le Lecteur que je suppose seroit trop ému trop attendri, trop etonné pour que l'odieux soupçon d'im-

CHAPITRE III.

La Doctrine des premiers Disciples du FONDATEUR.

Parallele de ces Disciples & des Sages du Paganisme.

SI après avoir ouï la SAGESSE ELLE-même, j'écoute ces Hommes extraordinaires qu'ELLE inspiroit, je croirai l'entendre encore; c'est qu'ELLE parlera encore. Je ne me demanderai donc plus à moi-même comment de simples Pêcheurs

posture pût s'élever un instant dans son Ame. Combien regretté-je que mon Plan ne me conduise pas à essayer d'analyser ces derniers Entretiens du meilleur & du plus respectable des MAÎTRES, de ce MAÎTRE qui alloit *donner sa vie pour ses Amis*, & qui en consacroit les derniers momens à les instruire & à les consoler ! mais que dis-je ! l'admiration m'égare & m'ôte jusqu'au sentiment de mon incapacité : de pareils Entretiens ne pouvoient être analysés que par ceux auxquels le MAÎTRE disoit qu'*Il ne leur donnoit plus le nom de Serviteurs*, *&c.* O que je plains l'Homme assez dépourvu de Sentiment ou d'Intelligence ou assez dominé par ses préjugés pour demeurer froid à des Entretiens où le BIENFAITEUR de l'Humanité se peignoit Lui-même avec une vérité & une simplicité si touchantes & si majestueuses !

ont pu dicter au Genre humain des Cahiers de Morale fort supérieurs à tout ce que la raison avoit conçu jusqu'alors ; des Cahiers qui épuisent tous les Devoirs ; qui les rappellent tous à leur véritable Source ; qui font des différentes Sociétés répandues sur le Globe une seule Famille ; qui lient étroitement entr'eux tous les Membres de cette Famille ; qui enchaînent cette Famille à la grande Famille des INTELLIGENCES CE'LESTES ; & qui donnent pour PERE à ces Familles CELUI dont la BONTE' embrasse depuis le Passereau jusqu'au CHE'RUBIN ? Je reconnoîtrai facilement qu'une si haute Philosophie n'est point sortie des fanges du Jourdain & qu'une Lumiere si éclatante n'a point jailli des épaisses ténebres de la Synagogue.

JE m'affermirai de plus en plus dans cette pensée, si j'ai la patience ou l'espece de courage de parcourir les E'crits des plus fameux Docteurs (1) de cette fanatique & orgueilleuse

[1] LES *Rabbins* & les *Thalmudistes* : les anciens Docteurs de la Nation. *Thalmud* signifie *Doctrine*. Le *Thalmud* est le Recueil de toutes les *Traditions* sur la Doctrine, sur la Police, sur les Cérémonies. Deux de ces Recueils portent le nom de *Thalmud* ; l'un est celui qu'on nomme de *Jérusalem*, qui est le plus ancien ; l'autre est celui de *Babylonne*, qu'on croit avoir été compilé dans le cinquieme Siecle de notre Ere.

Synagogue, & si je compâre ces E'crits à ceux de ces Hommes qu'elle persécutoit avec tant de fureur, parce que leurs vertus l'affligeoient & l'irritoient. Quels monstrueux amas de rêves & de visions! que d'absurdités entassées sur

Les plus Sages entre les Docteurs modernes de la Nation sont bien éloignés d'adopter les rêves des anciens *Thalmudistes*, & tâchent d'épurer de plus en plus la Doctrine en la séparant du vil alliage que la barbarie ou l'ignorance des Siecles de ténebres y avoit introduit. On peut voir dans quelques Apologistes du CHRISTIANISME, & en particulier dans HOUTEVILLE, T. I. P. 188, de l'Édit. de 1765, divers traits de la Doctrine des anciens *Thalmudistes*.

Je ferai néanmoins observer; que quelques efforts que puissent faire les Sages de cette Nation pour épurer & perfectionner leur Doctrine; ils n'y parviendront pas en entier, s'ils n'y joignent point le Complément nécessaire & naturel que lui fournit le CHRISTIANISME, & qu'elle suppose si évidemment. Ils ne sauroient dérober aux yeux du Spectateur clairvoyant ces nombreuses Pierres d'attente que l'ARCHITECTE LUI-même a laissées cà & là dans cet Édifice majestueux que SA MAIN élevoit il y a 3000 ans. Je n'ose espérer que mon foible Travail sur le CHRISTIANISME engagera quelques-uns de ces Sages à examiner de plus près & avec l'impartialité la plus soutenue une DOCTRINE *qui auroit pour eux les Promesses de la Vie présente* & des Promesses plus expresses de *celle qui est à venir :* mais, mon cœur m'inspire ici des vœux dans lesquels il se complaira toujours & qu'ils desireroit ardemment qui fussent exaucés par *le* PERE *des Lumieres &* l'AUTEUR *de tout Don parfait.*

d'autres absurdités ! quel abus de l'interprétation ; quel étrange oubli de la Raison ! quelles insultes au bon-sens ! &c. Je tente de fouiller dans ce Marais ; sa profondeur m'étonne ; je fouille encore, & j'en tire un *Livre* (2) précieux tout défiguré & que j'ai peine à reconnoître.

Je me tourne ensuite vers les Sages du Paganisme : j'ouvre les E'crits immortels d'un PLATON, d'un XÉNOPHON, d'un CICÉRON, &c. & mes yeux sont réjouis par ces premiers traits de l'Aurore de la Raison. Mais, que ces traits sont foibles, mélangés, incertains ! que de nuages ils ont à percer ! la Nuit finit à peine ; le Jour n'a pas commencé ; l'ORIENT d'EN-HAUT n'a pas paru encore ; mais les Sages espèrent son lever & l'attendent. (3)

[2] Le vieux Testament.

[3] VOYEZ le *second Alcibiade* de PLATON. †† C'est dans cet intéressant Dialogue que PLATON fait dire à SOCRATE : *il faut attendre qu'il vienne un Personnage qui nous apprenne comment on doit se conduire envers la Divinité & envers les Hommes. Quand viendra ce tems-là*, dit alors ALCIBIADE, *& qui sera celui qui m'instruira ? Ce sera celui qui prend soin de vous*, répond SOCRATE.

Et dans le *Phédon* : *pour savoir ces choses avec certitude dans cette vie, c'est ce qui est impossible ou très-difficile, à moins*

Je ne refuse point mon admiration à ces beaux Génies. Ils consoloient la Nature humaine des outrages qu'elle recevoit de la superstition & de la Barbarie. Ils étoient, en quelque sorte, les Précurseurs de cette RAISON qui devoit *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité*. Je leur appliquerois; si je l'osois, ce qu'un E'crivain, qui étoit mieux encore qu'un beau Génie, disoit des Prophetes; *ils étoient des Lampes qui luisoient dans un lieu obscur.*

MAIS plus j'étudie ces Sages du Paganisme, & plus je reconnois qu'ils n'avoient point atteint à cette plénitude de Doctrine que je découvre dans les Ouvrages des *Pêcheurs* & dans ceux du *Faiseur de Tentes*. Tout n'est point homogene [4] dans les Sages du Paganisme, tout n'y est point du même prix, & j'y apperçois quelquefois la perle sur le fumier. Ils disent des choses admirables & qui semblent

qu'on n'y puisse parvenir par un moyen plus assuré, comme quelque Révélation divine.

Dans un autre endroit encore de l'*Epinomide*, le Sage Payen, parlant du Culte de la Divinité, s'énonce ainsi : *qui sera en état de nous l'enseigner si DIEU ne lui sert de Guide?*

[4] Voyez la Note 1 du Chap. I de la Part. XIX.

tenir de l'inſpiration ; mais, je ne ſais ; ces choſes ne vont point autant à mon Cœur que celles que je lis dans les E'crits de ces Hommes que la Philoſophie humaine n'avoit point éclairés. Je trouve dans ceux-ci un genre de pathétiſme, une onction, une gravité, une force de ſentiment & de penſée ; j'ai preſque dit, une force de nerfs & de muſcles que je ne trouve point dans les autres. Les premiers atteignent aux moëlles de mon Ame ; les ſeconds à celles de mon Eſprit. Et combién ceux-là me perſuadent-ils davantage que ceux-ci ! c'eſt qu'ils ſont plus perſuadés ; ils ont *vu*, *ouï & touché*.

Je découvre bien d'autres caracteres qui me paroiſſent différencier beaucoup les Diſciples de l'ENVOYÉ de ceux de SOCRATE [5] & ſur-tout des Diſciples de ZE'NON. (6) Je m'arrête à

[5] LE plus ſage des Philoſophes Grecs. Il illuſtroit la Grece plus de quatre Siecles avant notre Ere. On ſait que CICE'RON diſoit de lui qu'*il avoit fait deſcendre du Ciel la Philoſophie pour l'introduire dans les Villes & dans les Maiſons*, &c. Il s'étoit conſacré tout entier à la Morale, &c. PLATON & XE'NOPHON furent les plus illuſtres Diſciples de ce grand Maître.

[6] AUTRE Philoſophe Grec, Fondateur de la Secte des *Stoïciens*. Ce nom fut donné à cette Secte de celui d'un Por-

considérer ces différences, & celles qui me frappent le plus sont cet entier oubli de soi-même qui ne laisse à l'Ame d'autre sentiment que celui de l'importance & de la grandeur de son Objet, & au Cœur d'autre desir que celui de remplir fidèlement sa destination & de faire du bien aux Hommes; cette patience réfléchie qui fait supporter les épreuves de la vie, non point seulement parce qu'il est grand & philosophique de les supporter; mais, parce qu'elles sont des Dispensations d'une PROVIDENCE SAGE, aux yeux de LAQUELLE la résignation est le plus bel hommage; cette hauteur de pensées & de vues, cette grandeur de courage qui rendent l'Ame supérieure à tous les événemens, parce qu'elles la rendent supérieure à elle-même; cette constance dans le vrai & le bon que rien ne peut ébranler, parce que ce vrai & ce bon ne tiennent pas à l'opinion, mais qu'ils reposent sur une *démonstration d'Esprit & de Puissance*; cette juste appréciation des Choses...,

tique où ZE'NON enseignoit. Il faisoit consister le *Souverain Bien* à vivre d'une maniere conforme à ce qu'il nommoit *la Nature* & à suivre les conseils de la Raison. Il fleurissoit plus de deux Siecles avant notre Ere. La Secte des *Stoïciens* est de toutes les Sectes de l'Antiquité celle qui a produit les plus grands Hommes. *Si je pouvois cesser un instant de penser que je suis Chrétien, je voudrois être Stoïcien*, disoit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*.

mais, combien de tels Hommes sont-ils au-dessus de mes foibles éloges! ils se sont peints eux-mêmes dans leurs E'crits: c'est là qu'ils veulent être contemplés; & quel parallele pourrois-je faire entre les E'leves de la SAGESSE DIVINE & ceux de la Sagesse humaine?

CHAPITRE IV.

L'E'glise primitive:

ses principes: ses mœurs.

Aveux tacites ou exprès des Adversaires.

CEs Sages du Paganisme qui disoient de si belles choses & qui en faisoient tant penser aux Adeptes, avoient-ils enlevé au Peuple un seul de ses préjugés & abattu la moindre Idole? SOCRATE, que je nommerois l'Instituteur de la Morale naturelle & qui fut dans le Paganisme le premier Martyr de la Raison; le prodigieux SOCRATE avoit-il changé le Culte d'Athenes & opéré la plus légere révolution dans les mœurs de son Pays?

PEU de tems après la Mort de l'ENVOYÉ je vois se former dans un coin obscur de la Terre une Société dont les Sages du Paganisme n'avoient pas même entrevu la possibilité. Cette Société n'est presque composée que de SOCRATES & d'ÉPICTETES. (1) Tous ses Membres sont unis étroitement par les liens de l'amour fraternel & de la bienveuillance la plus pure & la plus agissante. Ils n'ont tous qu'un même Esprit, & cet Esprit est celui de leur FONDATEUR. Tous adorent le GRAND ETRE *en Esprit & en Vérité*, & la *Religion* de tous *consiste à visiter les Orphelins & les Veuves dans leurs afflictions, & à se préserver des impuretés du Siecle..... Ils prennent leurs repas avec joie & simplicité de cœur.... Il n'est point de Pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possedent des Fonds de Terre ou des Maisons les vendent & en apportent le prix aux Conducteurs* de la So-

[1] ÉPICTETE, Philosophe Grec, & l'un de ceux qui ont le plus honoré la Secte des Stoïciens. Il vivoit dans le premier Siecle. Il fut Esclave d'un Officier de NERON qui le traitoit durement. Il mourut dans une extrême vieillesse. On a dit de lui qu'il étoit de tous les anciens Philosophes celui dont la Doctrine se rapprochoit le plus du Christianisme. Ses mœurs étoient plus douces & plus sociables que celles de la plupart des Stoïciens. Il disoit que toute la Philosophie étoit renfermée en ces deux mots; *supportez & abstenez-vous*. Il fut toujours un Exemple vivant de cette admirable Philosophie pratique.

ciété. En un mot; je crois contempler un nouveau Paradis terreſtre; mais dont tous les Arbres ſont des *Arbres de Vie.*

QUELLE eſt donc la Cauſe ſecrete d'un ſi grand Phénomene moral? par quel prodige inconnu à tous les Siecles qui ont précédé, vois-je naître au ſein de la corruption & du fanatiſme une Société dont le principe eſt l'amour des Hommes, la fin leur bonheur, le mobile l'approbation du SOUVERAIN JUGE, l'Eſpérance la Vie éternelle?

M'ABUSEROIS-JE? le premier Hiſtorien [2] de cette Société en auroit-il exagéré les vertus, les mœurs, les actions? Mais, les Hommes dont il parloit n'avoient guere tardé à ſe faire connoître dans le Monde: ils étoient environnés, preſſés, obſervés, perſécutés par une foule d'ennemis & d'envieux; & ſi l'adverſité manifeſte le caractere des Hommes, je dois convenir que jamais Hommes ne purent être mieux connus que ceux-ci. Si donc leur Hiſtorien avoit exagéré ou déguiſé les Faits, eſt-il à croire qu'il n'eût point été relevé par des Contempo-

[2] LUC, Act.

rains ſoupçonneux, vigilans, prévenus & qui n'étoient point animés du même intérêt ?

Au moins ne pourrai-je ſuſpecter avec fondement le Témoignage que je lis dans cette fameuſe *Lettre* d'un Magiſtrat [3] également éclairé & vertueux, chargé par un grand Prince (4) de veiller ſur la conduite de ces Hommes nouveaux que la Police ſurveille par-tout. Ce Témoignage ſi remarquable eſt celui que rendoient à la nouvelle Société ceux-mêmes qui l'abandonnoient & la trahiſſoient ; & c'eſt ce mèm eTémoignage, que le Magiſtrat ne contredit point, qu'il met ſous les yeux du Prince.

" Ils aſſuroient que toute leur erreur ou leur „ faute avoit été renfermée dans ces points :

[3] Pline le jeune : Lettre 97, Liv. X. Traduct. de Sacy. On ſait que Pline étoit Conſulaire & Gouverneur de la Bithynie & du Pont.

[4] Trajan. † † Ce grand Prince qui n'aimoit pas la nouvelle Société, par ce qu'il en redoutoit les progrès, fut pourtant ſi frappé du rapport de Pline, qu'il interdit l'odieuſe voie des délations ſecretes & anonymes contre les Membres préſumés de cette Société, & ne voulut pas même permettre une Inquiſition de Police. *Il ne faut pas en faire perquiſition*, répondoit-il à Pline; *mais s'ils ſont accuſés & convaincus, il faut les punir.*

„ qu'à un jour marqué ils s'affembloient avant
„ le lever du Soleil, & chantoient tout-à-tour
„ des vers à la louange du CHRIST, comme
„ s'il eût été DIEU; qu'ils s'engageoient par
„ ferment, non à quelque crime, mais à ne
„ point commettre de vol ni d'adultere, à ne
„ point manquer à leur promeffe, à ne point
„ nier un dépôt; qu'après cela ils avoient cou-
„ tume de fe féparer, & enfuite de fe raffem-
„ bler pour manger en commun des mêts in-
„ nocens. „

IL me femble que je n'ai point changé de lecture & que je lis encore l'Hiftorien de cette Société extraordinaire. Ceux qui rendoient un Témoignage fi avantageux à fes principes & à fes mœurs, étoient pourtant des Hommes (5) qui, affurés de la protection du Prince & de fes Miniftres, auroient pu la calomnier impunément. Le Magiftrat ne combat point ce Témoignage; il n'a donc rien à lui oppofer? il avoue donc tacitement ces principes & ces mœurs? *Eft-ce le nom feul que l'on punit en eux*, dit-il, *ou font-ce les crimes attachés à ce nom?* il in-

[5] †† C'ETOIENT des Apoftats qui abjuroient le Chriftianifme & retournoient au Paganifme pour fe fouftraire aux châtimens ou pour conferver ou obtenir des avantages temporels.

finue

ſinue donc très-clairement que c'étoit un *nom qu'on puniſſoit*, plutôt que des *crimes ?* Quel accord ſingulier entre deux E'crivains dont les opinions religieuſes & les vues étoient ſi différentes ! quel monument ! quel éloge ! Le Magiſtrat eſt contemporain de l'Hiſtorien : tous deux voient les mêmes Objets & preſque de la même maniere. Seroit-il poſſible que la vérité ne fût point là ?

Mais, le Magiſtrat fait un reproche à cette Société d'Hommes de bien, & quel eſt ce reproche ? *une opiniâtreté & une inflexible obſtination qui lui paroiſſent puniſſables. J'ai jugé*, ajoute-t-il ; *qu'il étoit néceſſaire d'arracher la vérité par la force des tourmens.... Je n'ai découvert qu'une mauvaiſe ſuperſtition portée à l'excès.*

Ici le Magiſtrat ne voit plus comme l'Hiſtorien ; *mauvaiſe ſuperſtition* : c'eſt que ce ne ſont plus des faits, des mœurs que le Magiſtrat voit ; c'eſt une Doctrine ; & pour être bien vue, cette Doctrine demandoit des yeux plus exercés dans ce genre d'obſervation. Je fais d'ailleurs beaucoup d'attention à l'heureuſe oppoſition qui ſe rencontre ici entre les deux E'crivains : elle me paroît concourir, comme le reſte

à mettre la vérité dans tout ſon jour. Ce n'eſt point comme un Partiſan ſecret de la nouvelle Secte que le Magiſtrat en juge; c'eſt au travers de tous ſes préjugés de naiſſance, d'éducation, de Philoſophie, de Politique, de Religion, &c. J'aime à apprendre de lui cette *inflexible obſtination:* quel eſt donc le ſujet d'une *obſtination* qui réſiſte à la force des tourmens? Seroit-ce quelqu'opinion particuliere? non; ce ſont des Faits & des Faits dont tous les Sens ont pu juger.

†† Je trouve en faveur de la nouvelle Société un autre Témoignage qui ne me frappe guere moins que celui du Gouverneur de la Bithynie; je parle du Témoignage du mordant & ingénieux LUCIEN, [6] un des meilleurs Écrivains & des plus beaux-Eſprits du même Siecle, & qui exerça auſſi une des principales Magiſtratures dans une grande Province de l'Empire. " Le Légiſlateur des Chrétiens, dit-„ il, (7) leur perſuade qu'ils ſont tous Freres...

[6] Il nâquit ſous l'Empire de TRAJAN, & mourut dans un âge très-avancé ſous celui de MARC-AURELE qui l'avoit élevé à la Préfecture d'Egypte.

[7] *De Morte Peregrini.*

„ ils ſe ſéparent de nous ; ils renient les Dieux
„ des Grecs ; ils adorent leur Docteur cruci-
„ fié, & conforment leur vie à ſes Loix. Ils
„ mépriſent les richeſſes ; tout eſt commun en-
„ tr'eux, & ils ſont conſtans dans leur Foi....
„ Juſqu'à ce jour, ils adorent ce grand Homme
„ crucifié dans la Paleſtine. „ Je m'arrête ſur-tout à ce mot ſi remarquable, *leur perſuade qu'ils ſont tous Freres*, & je me rappelle auſſitôt ces belles paroles du MAÎTRE *c'eſt à ceci qu'on reconnoîtra que vous êtes mes Diſciples, ſi vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Ainſi, l'amour fraternel étoit bien la livrée des premiers Sectateurs de cette RELIGION douce qui fait de l'aimable Charité une de ſes principales Loix, & c'eſt des E'crivains mêmes du Paganiſme que je tiens la confirmation d'un fait qui dépoſe ſi clairement en faveur de l'Origine céleſte de cette admirable Doctrine. (8)

[8] Si le Genre de cet E'crit le comportoit je citerois bien d'autres Témoignages avantageux que les Auteurs Payens ont rendus aux vertus & aux mœurs des premiers Chrétiens. On en trouvera un bon nombre dans la plupart des Apologiſtes. On ſe bornera à conſulter là-deſſus les ſavans E'crits d'un COLONIA ou d'un BULLET.



CHAPITRE V.

Les succès du Témoignage.

Remarque sur les Martyrs.

LA Société naissante se fortifie de jour en jour ; elle s'étend de proche en proche, & partout où elle s'établit je vois la corruption, le fanatisme, la superstition, les préjugés, l'idolatrie tomber au pied de la Croix du FONDATEUR.

BIENTÔT la Capitale du Monde se peuple de ces Néophytes ; elle en regorge : *multitudo ingens.* (1) Ils inondent les plus grandes Provinces de l'Empire, & c'est encore de ce même Magistrat, (2) l'ornement de son Pays & de son Siecle que je l'apprends. Il étoit Gouverneur de deux grandes Provinces, la Bithynie & le Pont. Il écrit à son Prince : " l'affaire " m'a paru digne de vos réflexions par la mul-

[1] TACITE sur NÉRON.

[2] PLINE le jeune, dans la même *Lettre*.

„ titude de ceux qui ſont enveloppés dans ce
„ péril ; car un très-grand nombre de Perſonnes de tout Age, de tout Ordre, de tout
„ Sexe, ſont & ſeront tous les jours impliquées dans cette accuſation. Ce mal contagieux n'a pas ſeulement infecté les Villes ; il
„ a gagné les Villages & la Campagne.... Ce
„ qu'il y a de certain, c'eſt que les Temples
„ étoient preſque déſerts, les Sacrifices négligés
„ & les Victimes preſque ſans Acheteurs. „

Corinthe, Epheſe, Theſſalonique, Philippes, Coloſſes & quantité d'autres Villes plus ou moins conſidérables m'offrent une foule de Citoyens qui embraſſent la nouvelle Doctrine. Je trouve l'Hiſtoire de la Fondation de ces Sociétés particulieres, non ſeulement dans l'Hiſtorien de la grande Société dont elles faiſoient partie, mais encore dans les *Lettres* de ce Diſciple infatigable qui les a fondées.

Je vois la Tradition orale s'unir ici à la Tradition écrite & concourir avec elle à conſerver & à fortifier le Témoignage. Je vois les Diſciples du ſecond Siecle donner la main à ceux du premier, un Ire'ne'e [3] recevoir d'un Po-

[3] L'un des plus ſavans Peres Grecs. Il nâquit dans la

LYCARPE [4] ce que celui-ci avoit lui-même reçu d'un des premiers Témoins oculaires, [5]

Grece selon les uns, l'an 97; selon d'autres, l'an 120, ou 140. Il avoit été dans sa jeunesse Disciple de POLYCARPE. Il fut Évêque de Lyon. On place sa mort à l'an 202. „ La „ Tradition des Apôtres, disoit ce Pere, s'est répandue dans „ tout l'Univers, & tous ceux qui cherchent la vérité dans „ sa source trouveront cette Tradition consacrée dans chaque „ E'glise. Nous pourrions faire un dénombrement de tous „ ceux que les Apôtres ont constitués E'vêques dans ces E'gli-„ ses & de tous leurs successeurs jusqu'à nos jours... C'est „ par une telle succession non interrompue que nous avons „ reçu la Tradition qui subsiste actuellement dans l'Eglise, „ de même que la Doctrine de la Vérité, telle qu'elle a été „ prêchée par les Apôtres. „ Voyez la Note 15 du Chap. I „ de la Part. XX.

[4] ÉVEQUE de Smyrne & Conducteur des E'glises d'Asie. Il avoit été Disciple de S. JEAN, & il se plaisoit à raconter les Discours qu'il avoit ouïs de la bouche de cet Apôtre. „ POLYCARPE, écrivoit IRE'NE'E, enseigne les mêmes choses „ qu'ont enseigné les Apôtres; il a conversé avec plusieurs „ de ceux qui ont vu le CHRIST... Je l'ai vu dans ma „ jeunesse, car il a vécu long-tems, & a souffert le plus „ glorieux Martyre dans une très-grande vieillesse. „

[5] " JE pourrois, dit encore IRE'NE'E, marquer la „ place où POLYCARPE enseignoit: je pourrois décrire sa „ façon de vivre & tout ce qui caractérisoit sa Personne. Je „ pourrois encore rendre les Discours qu'il tenoit au Peuple „ & tout ce qu'il racontoit de ses conversations avec JEAN „ & avec d'autres qui avoient vu le SEIGNEUR. Tout ce „ qu'il disoit de sa Personne, de ses Miracles & de sa Doc-

& cette Chaîne de Témoignages traditionnels se prolonger sans interruption dans les Ages suivans, &c.

Les Princes & leurs Ministres exercent de tems en tems sur l'innocente Société des cruautés inconnues aux nations les plus barbares & qui font frémir la nature ; & c'est au milieu de ces horribles persécutions que cette Société s'enracine & se propage de plus en plus.

Cependant, ce n'est pas tant cet effet assez naturel des persécutions qui excite mon attention, que l'espece très-nouvelle du Martyre. De violentes contradictions peuvent irriter & exalter les Ames. Mais, ces milliers de Martyrs qui expirent dans les tortures ne sont pas des Martyrs de l'*Opinion* : ils meurent volontairement pour attester des *Faits*. Je connoissois des Martyrs de l'Opinion : il y en a eu dans tous les tems & presque dans tous les lieux : il en

» trine, il le rapportoit comme il le tenoit des Témoins oculaires de la Parole de Vie : tout ce que disoit là-dessus ce saint Homme étoit exactement conforme à nos Ecritures. » Eusebe, L. v, Chap. xv & xx. Voyez les Notes de Mr. Seigneux sur l'Ouvrage d'Adisson, pag. 228, 229 ; T. I de la premiere Edition.

est encore dans ces Contrées malheureuses [6] que la folle superstition tyrannise : mais je ne connois que les Disciples de l'ENVOYE' qui soient morts pour attester des *Faits*.

J'OBSERVE encore que ceux qui se sacrifient si courageusement pour soutenir ces Faits, ne sont point attachés à leur Croyance par la naissance, par l'éducation, par l'autorité ni par aucun intérêt temporel. Cette Croyance choque, au contraire, tout ce qu'ils ont reçu de la naissance, de l'éducation, de l'autorité, & elle ne choque pas moins leur intérêt temporel. Il n'y a donc que la plus forte conviction de la certitude des Faits qui puisse me fournir la raison suffisante de ce dévouement si volontaire aux souffrances & à une mort souvent cruelle.

ENFIN, après trois Siecles de travaux, d'épreuves, de tourmens; après avoir combattu pendant trois Siecles avec les armes de la patience & de la charité; la Société triomphe; la nouvelle RELIGION monte sur le Trône des CE'SARS; [7] les Idoles sont renversées & le Paganisme expire.

[6] L'Inde.

[7] Par la conversion de l'Empereur CONSTANTIN environ l'an 312.

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Foibleſſe apparente des Cauſes :

grandeur, rapidité, durée de l'Effet.

Obſtacles à vaincre :

moyens qui en triomphent.

Voies de la PROVIDENCE dans l'établiſſement du CHRISTIANISME.

QUELLE étonnante Révolution viens-je de contempler ? quels hommes l'ont opérée ? quels obſtacles ont-ils eu à ſurmonter ?

UN HOMME pauvre *qui n'avoit pas où repoſer ſa Tête*, qui paſſoit pour le Fils d'un Charpentier, & qui a fini ſes jours par un ſupplice infâme, a fondé cette RELIGION victorieuſe du Paganiſme & de ſes Monſtres.

CET HOMME s'eſt choiſi des Diſciples dans

la lie du Peuple ; il les a pris la plupart parmi de ſimples Pècheurs, & c'eſt à de tels Hommes qu'il a confié la charge de publier ſa RELIGION par toute la Terre : *allez & inſtruiſez toutes les Nations. . . . Vous me ſervirez de Témoins juſqu'aux extrémités de la Terre.*

ILS obéiſſent à la voix de leur MAÎTRE : ils annoncent aux Nations la DOCTRINE DE VIE : ils leur atteſtent la *réſurrection du Crucifié*, & les Nations croient au *Crucifié* & ſe convertiſſent.

VOILA le grand Phénomene moral que j'ai à expliquer : voilà cette Révolution plus ſurprenante que toutes celles que l'Hiſtoire conſacre, dont il faut que j'aſſigne la raiſon ſuffiſante.

JE jete un coup d'œil rapide ſur la face du Monde avant la naiſſance de cette grande Révolution. Deux Religions principales s'offrent à mes regards, le Théiſme [1] & le Polythéiſme. [2]

[1] LA Croyance d'un ſeul DIEU & d'une PROVIDENCE.

[2] LA Croyance de la *pluralité des Dieux*.

Je ne parle pas du Théiſme des Philoſophes Payens : ce très-petit nombre de Sages qui, comme ANAXAGORE [3] ou SOCRATE, attribuoient l'Origine des Choſes à un *Eſprit Eternel*; ces Sages, dis-je, ne faiſoient point un Corps, & laiſſoient le Peuple dans la fange du préjugé & de l'idolatrie. Ils avoient la la main pleine de vérités & ne daignoient l'ouvrir que devant les Adeptes.

Je parle du Théiſme de cette Nation ſi ſinguliere & ſi nombreuſe, ſéparée par ſes Loix, par ſes coutumes, par ſes préjugés mèmes de toutes les autres Nations, & qui croit tenir ſa Religion & ſes Loix de la MAIN de DIEU. Cette Nation eſt fortement perſuadée que cette Religion & ces Loix ont été appuyées de Miracles éclatans & divers : elle eſt fort attachée à ſon culte extérieur, à ſes Uſages, à ſes Traditions; & quoiqu'elle ſoit fort déchue de ſa premiere ſplendeur & ſoumiſe à un Joug étranger, elle conſerve encore tout l'orgueil de ſon ancienne Liberté, & penſe être l'unique Objet des complaiſances du CRE'ATEUR :

(3) PHILOSOPHE Grec, né 500 ans avant notre Ere. Il fut ſurnommé l'*Eſprit*, parce qu'il croyoit qu'un *Eſprit* étoit la Cauſe de l'Univers. Il appelloit le Ciel *ſa Patrie*.

elle méprise profondément les autres Nations; & fait profession d'attendre un Libérateur qui lui assujetira l'Univers.

Le Polythéisme est à-peu-près la Religion universelle & par-tout la dominante. Il revêt toutes sortes de formes suivant le Climat & le Génie des Peuples. Il favorise toutes les passions & même les plus monstrueuses. Il abandonne le cœur, mais il retient quelquefois la main. Il flatte tous les Sens & associe la *Chair avec l'Esprit*. Il présente aux peuples les exemples fameux de ses Dieux, & ces Dieux sont des Monstres de cruauté & d'impureté, qu'il faut honorer par des cruautés & des impuretés. Il fascine les yeux de la Multitude par ses Enchantemens, par ses Prodiges, par ses Augures, par ses Devinations, par la pompe de son Culte, &c. Il éleve des Autels au vice, & creuse des Tombeaux à la vertu.

Comment les *Pêcheurs*, transformés en Missionnaires, persuaderont-ils aux *Théistes* dont il s'agit que tout ce Culte extérieur, si majestueux, si ancien, si vénéré n'est plus ce que Dieu demande d'eux & qu'il est aboli pour toujours, que toutes ces Cérémonies si augustes, si mystérieuses, si propres à étonner les Sens ne sont

que l'Ombre des Choſes dont on leur préſente le Corps? Comment les forcer à reconnoître que ces Traditions auxquelles ils ſont ſi attachés de cœur & d'eſprit ne ſont que des *Commandemens d'Hommes* & qu'elles *anéantiſſent cette Loi* qu'ils croient divine? Comment ſur-tout les Pècheurs perſuaderont-ils à ces orgueilleux *Théiſtes* que cet Homme ſi abject, que leurs Magiſtrats ont condamné & qui a expiré ſur une Croix eſt lui-même ce grand *Libérateur* qui leur avoit été annoncé & qu'ils attendoient; qu'ils ne ſont plus les ſeuls Objets des Graces extraordinaires de la PROVIDENCE, & que toutes les Nations de la Terre ſont appellées à y participer? &c.

COMMENT des Pècheurs abattront-ils ces verres à facettes [4] qui ſont ſur les yeux du groſſier *Polythéiſte*, & qui lui font voir preſque autant de Dieux qu'il y a d'Objets dans la Nature? Comment parviendront-ils à ſpiritualiſer ſes idées, à le détacher de cette Matiere morte à laquelle il eſt incorporé, & *à le convertir au* DIEU VIVANT? Comment l'arracheront-ils aux plaiſirs ſéduiſans des Sens, aux

[4] Verres qui multiplient les images des objets.

voluptés de tout genre? (5) Comment purifieront-ils & ennobliront-il toutes ses affections? Comment en feront-ils un Sage & plus qu'un Sage? Comment retiendront-ils son cœur autant que sa main? Comment sur-tout lui persuaderont-ils de rendre ses hommages à un homme flétri par un supplice ignominieux, & convertiront-ils aux yeux du Polythéiste *la folie de la Croix en sagesse?*

COMMENT les Hérauts du *Crucifié* porteront-ils leurs nouveaux Sectateurs à renoncer à leurs intérêts temporels les plus chers, à vivre dans le mépris, dans l'humiliation, dans l'opprobre, à braver tous les genres de douleurs & de supplices, à résister à toutes les tentations & à persévérer jusqu'à la mort dans une DOCTRINE qui ne leur promet de dédommagement que dans une autre vie?

PAR quels moyens est-il donc arrivé que les

[5] QUAND on considere l'affreux tableau que l'Apôtre des Gentils trace des mœurs des Payens, *Rom.* 1, on seroit tenté de croire qu'il a trop noirci ce tableau : mais lorsqu'on vient à consulter les Historiens contemporains, un TACITE, un SUETONE, on y retrouve les mêmes peintures, & on en trouve de plus affreuses encore dans les Poëtes du même Siecle. Voyez FLEURY *Mœurs des Chrétiens*; pag. 27, l'édition de Bruxelles, 1753.

Pêcheurs de Poiſſons ſont devenus *des Pêcheurs d'Hommes* ? comment a-t-il été poſſible qu'en moins d'un demi-Siecle tant de Peuples divers aient embraſſé la nouvelle DOCTRINE ? Comment le *grain de Senevé eſt-il devenu un grand Arbre ?* comment cet Arbre a-t-il ombragé de ſi grandes contrées ?

JE ſais qu'en général les Hommes ne ſont pas ennemis de la ſévérité en Morale ; c'eſt qu'elle ſuppoſe un plus grand effort ; c'eſt que les Hommes ont un goût naturel pour la perfection ; ce n'eſt point qu'ils la cherchent toujours; mais, ils l'aiment toujours au moins dans la ſpéculation. Une pauvreté volontaire, un grand déſintéreſſement, un genre de vie pénible, laborieux s'attirent facilement l'attention & l'eſtime des Hommes. Ils admireront volontiers tous cela pourvu qu'on ne les oblige point à le pratiquer.

SI donc cette nouvelle DOCTRINE qui eſt annoncée au Monde étoit purement *ſpéculative*, je concevrois ſans beaucoup de peine qu'elle auroit pu obtenir l'eſtime & même l'admiration de quelques Peuples. Ils l'auroient regardée comme une nouvelle Secte de philoſophie, & ceux

qui la professoient auroient pu leur paroître des Sages d'un Ordre très-particulier.

MAIS, cette DOCTRINE ne consiste point en pures spéculations ; elle est toute pratique ; elle l'est essentiellement & au sens le plus étroit : elle est le Genre le plus relevé de l'Héroïsme pratique : elle suppose le renoncement le plus entier à soi-même, combat toute les passions, enchaîne tous les penchans, réprime tous les desirs, ne laisse au cœur que l'Amour de DIEU & du Prochain, exige des sacrifices continuels & les plus grands sacrifices, & ne propose jamais que des récompenses que l'œil ne voit point & que la main ne palpe point.

JE conçois encore que les charmes de l'éloquence, l'appas des richesses, l'éclat des Dignités, l'influence du Pouvoir accréditeront facilement une Doctrine & lui concilieront bien des Partisans.

MAIS, la Doctrine du *Crucifié* est annoncée par des Hommes simples & pauvres dont l'éloquence consiste plus dans les choses que dans les mots ; par des Hommes qui publient des choses qui choquent toutes les opinions reçues ; par des Hommes du plus bas Ordre & qui ne promettent

promettent dans cette Vie à leurs Sectateurs que des souffrances, des tortures & des croix. Et ce sont pourtant ces Hommes qui triomphent *de la Chair & du Sang* & convertissent l'Univers.

L'EFFET est prodigieux, rapide, durable; il existe encore: je ne découvre aucune Cause naturelle capable de le produire: il doit néanmoins avoir une Cause & quelque grande Cause: quelle est donc cette Cause? *au nom du Crucifié les Boiteux marchent, les Lépreux sont rendus nets, les Sourds entendent, les Aveugles voient, les Morts ressuscitent.* Je ne cherche plus: tout est expliqué: le problême est résolu. Le LÉGISLATEUR de la Nature a parlé: les Nations l'ont écouté, & l'Univers a reconnu son MAÎTRE. [6] CELUI qui

[6] S'IL y avoit une LOI DIVINE qui ordonnât expressément à une Nation de croire aux Miracles que des Prophetes opéreroient au milieu d'elle; il faudroit que cette LOI reposât elle-même sur quelque grand Miracle; autrement elle ne seroit pas d'obligation *divine*, au sens rigoureux, puisqu'il ne seroit pas prouvé que DIEU LUI-même auroit parlé. Mais, parce que les Miracles ne sauroient être perpétuels & universels, il faudroit encore que ceux qui obéiroient aujourd'hui à cette LOI comme *divine*, la crussent telle sur les Témoignages qui auroient été rendus de vive voix & par écrit aux Miracles dont sa publication auroit été accompagnée. Il me semble donc que celui qui seroit né sous cette LOI ne seroit pas fondé à dire aujourd'hui; *ce n'est pas sur des Mi-*

voyoit dans *le grain de Senevé le grand Arbre* étoit donc l'ENVOYÉ de ce MAÎTRE QUI *avoit choisi les choses foibles du Monde pour confondre les fortes.*

† † *LES Choses foibles du Monde.* . . . ici j'invite le Lecteur qui sait se placer à une certaine hauteur pour contempler de ce Sommet élevé la Marche de la PROVIDENCE, à réfléchir avec moi sur les Voies admirables de SA SAGESSE dans l'établissement du CHRISTIANISME.

UNE RELIGION dont l'universalité embrassoit tous les Siecles, tous les Lieux, toutes les Nations, toutes les Conditions, tous les E'tats de la Vie, une RELIGION qui étoit donnée sur la Tète des Rois comme sur celle du moindre

racles, mais c'est sur la Législation que repose ma Foi à une Révélation : car il faudroit toujours que cette *Législation* eût été autorisée par des *Miracles*, pour être réputée *divine* par celui qui y seroit soumis; & s'il n'avoit pas vu lui-même ces *Miracles*, si ses Contemporains ne les avoient pas vus non plus, s'ils avoient été opérés un grand nombre de Siecles avant lui, il seroit à cet égard dans le même cas que ceux qui croient à la Mission du CHRIST sur les Témoignages rendus aux Miracles destinés à la confirmer. Je prie mon Lecteur de relire attentivement la *Note* 6 du Chap. VII de a Part. XIX, à laquelle celle-ci se rapporte : il en démêlera mieux l'objet particulier de ces réflexions.

de leurs Sujets ; une RELIGION qui devoit sans cesse détacher le Cœur des choses terrestres, ennoblir, épurer, sublimiser toutes les pensées, toutes les affections de l'Homme, le remplir, le pénétrer de la dignité de son Etre & de la grandeur de sa fin, porter ses espérances jusques dans l'Eternité & l'associer ainsi aux INTELLIGENCES SUPÉRIEURES ; une RELIGION qui donnoit tout à l'Esprit & rien à la Chair, qui appelloit ses premiers Sectateurs aux plus grands Sacrifices, parce qu'il n'est point de sacrifices que ne puissent faire des Hommes qu'elle instruit à *ne craindre que* DIEU ; que dirai-je enfin, pour concentrer mes foibles pensées sur une si haute Matiere ! une RELIGION qui étoit la Perfection ou le Complément de la Loi naturelle, la Science des vrais Sages, la ressource des petits & la consolation des Malheureux ; une RELIGION si majestueuse dans sa simplicité, si sublime dans ses Enseignemens, si grande dans sa fin, si étonnante dans ses Effets ; une telle RELIGION, dis-je, ne devoit point être donnée aux hommes par un ENVOYÉ revêtu de la Majesté & de la pompe des Rois : il falloit que CELUI qui devoit commander aux Elémens & à la Mort *n'eût pas un Lieu où reposer sa Tête*, qu'il se désignât lui-même par l'humble titre de *Fils de l'Homme*, qu'il

vînt *pour servir & non pour être servi, & qu'il lavât les pieds de ceux qui l'appelloient leur* MAÎTRE *& leur* SEIGNEUR.

LES Choses foibles du Monde. . . . si cet ENVOYE' devoit avoir un Précurseur, il étoit encore dans l'Ordre de cette ÉCONOMIE sublime que ce Précurseur vécût dans la pauvreté & dans la frugalité, que ses mœurs fussent austeres, ses actions irréprochables, qu'il précédât sous des vètemens grossiers le PRINCE de la Vie caché lui-même sous le voile d'une Chair infirme : il falloit encore que ce Précurseur rappellât les Hommes aux Devoirs les plus essentiels de l'Humanité, & qu'il leur enseignât une Doctrine qui fût comme une préparation à la Doctrine plus complete & plus relevée du SOUVERAIN DOCTEUR : il falloit enfin, qu'il annonçât & qu'il caractérisât par des traits frappans CELUI qui *venoit après lui.*

LES choses foibles du Monde. . . . par une suite de ces mêmes Vues si supérieures à toutes les Vues humaines, l'ENVOYÉ du TRES-HAUT devoit naître d'une Vierge, dans une Famille obscure, mais issue d'un Sang illustre & auquel d'anciens Oracles avoient fait les plus magnifiques promesses : cette naissance de-

voit être annoncée à de ſimples Bergers, & les HÉRAUTS CÉLESTES chargés de la célébrer par leurs Hymnes devoient inſtruire ces Bergers de l'objet & de l'étendue de la Miſſion du CHRIST; *paix ſur la Terre & Bienveuillance envers les Hommes: Bienveuillance.* . . . . non point envers une ſeule Nation, mais envers toutes les Nations; *Bienveuillance.* . . . . non point envers une ſeule Génération, mais envers toutes les Générations: la Bienveuillance du TRES-BON embraſſe le Genre humain entier, c'eſt que le TRES-BON eſt le Pere du Genre-humain.

LES choſes foibles du Monde. . . . . que de traits ne découvré-je point encore dans cette Diſpenſation merveilleuſe de la Providence, qui tendent tous à détourner les regards des Hommes des Grandeurs humaines pour les concentrer ſur la véritable Grandeur! cet ENFANT, *le deſiré des Nations*, naît dans une hotellerie; il a pour berceau une crèche & paſſe pour le fils d'un Charpentier: mais CELUI aux pieds duquel tous les Trônes devoient un jour s'abaiſſer, devoit-il emprunter ſa Gloire de l'éclat des Trônes? CELUI qui devoit commander à la Nature & aux Eſprits, devoit-IL être armé de la Puiſſance des Rois? & parce qu'IL pouvoit conférer à ſes Miniſtres le Pouvoir de commander

comme lui à la Nature & aux Esprits, il devoit choisir ses Ministres parmi les Pêcheurs & les Péagers & donner à de tels Hommes la charge d'enseigner les Nations & de réformer l'Univers.

CHAPITRE VII.

Difficultés générales.

*Que la Lumiere de l'*EVANGILE *ne s'est point autant répandue que la grandeur de sa Fin paroissoit l'exiger, &c.*

Que la plupart des Chrétiens font peu de progrès dans la vertu.

Réponses.

NE précipité-je point mon Jugement? ne me pressé-je point trop de croire & d'admirer? l'univers a-t-il reconnu son MAÎTRE? cette DOCTRINE salutaire a-t-elle réformé l'Univers entier? Je jette les yeux sur le Globe, & je vois avec étonnement que cette LUMIERE CÉLESTE n'éclaire qu'une petite Partie de la Terre, & que tout le reste est couvert d'épaisses ténebres. Et encore dans les Portions éclairées combien découvré-je de Taches!

CETTE difficulté ne me paroît pas considérable. Si cette Doctrine de vie doit durer autant que l'État préfent de notre Globe, que font dix-fept Siecles relativement à la durée totale? peut-être ce que dix-fept jours ou dix-fept heures font à dix-fept Siecles. Jugerai-je de la durée de cette RELIGION comme de celle des Empires? tout Empire *eft comme l'Herbe & toute la gloire* des Empires *comme la fleur de l'herbe; l'herbe feche, fa fleur tombe, mais la* RELIGION *du* SEIGNEUR *demeure*: elle furvivra à tous les Empires: fon Chef *doit régner jufqu'à ce que DIEU ait mis tous fes Ennemis fous fes pieds. Le dernier Ennemi qui fera détruit c'eft la Mort.*

J'EXAMINE de plus près la difficulté, & je m'apperçois qu'elle revient précifément à celle que je pourrois élever fur la diftribution fi inégale de tous les dons & de tous les biens foit de l'efprit, foit du Corps. Cette feconde difficulté bien approfondie me conduit à une abfurdité palpable. Les dons de l'Efprit, comme ceux du Corps, tiennent à une foule de circonftances phyfiques enchaînées les unes aux autres, & cette chaîne remonte

jusqu'au premier instant de la Création. Afin donc que tous les Hommes eussent possédé les mêmes dons & au même degré, il auroit fallu en premier lieu qu'ils ne fussent point nés les uns des autres ; car combien la génération ne modifie-t-elle pas l'organisation primitive des Germes ! Il auroit fallu en second lieu que tous les Hommes fussent nés dans le même Climat, se fussent nourris des mêmes alimens, qu'ils eussent eu le même Genre de vie, la même E'ducation, le même Gouvernement ; &c. car pourrois-je nier que toutes ces choses n'influent plus ou moins sur l'Esprit ? Ici la plus légere cause porte ses influences fort au-delà de ce que je puis penser.

Ainsi, pour opérer cette égalité parfaite de dons entre tous les Individus de l'Humamanité, il auroit fallu que tous ces Individus eussent été jetés dans le même moule ; que la Terre eût été éclairée & échauffée par-tout également ; que ses Productions eussent été les mêmes par-tout ; qu'elle n'eût point eu de Montagnes, de Vallées, &c, &c. Je ne finirois point si je voulois épuiser tout cela.

Combien de pareilles difficultés qui saisissent d'abord un Esprit peu pénétrant, & dont il verroit sortir une foule d'absurdités s'il étoit

capable de les analyser! L'Esprit se tient volontiers à la surface des Choses; il n'aime pas à les creuser, parce qu'il redoute le travail & la peine. Quelquefois il redoute plus encore la *Vérité*.

Si donc l'Etat des choses ne comportoit point que tous les Hommes participassent aux mèmes dons & à la mème mesure de dons, pourquoi m'étonnerois-je qu'ils n'aient pas tous la même Croyance? Combien la Croyance elle-même est-elle liée à l'ensemble des circonstances physiques & des circonstances morales!

Mais cette Religion Sainte qui me paroît si bornée dans ses progrès & qu'un Cœur bienfaisant voudroit qui éclairât le Monde entier, doit-elle demeurer renfermée dans ses limites actuelles comme dans des bornes éternelles? Que de moyens divers la Providence ne peut-elle point s'ètre reservés pour lui faire franchir un jour & avec éclat ces limites étroites où est elle renfermée! Que de Monumens frappans, que de Documens démonstratifs ensévelis encore dans les entrailles de la Terre ou sous des ruines & qu'elle saura en tirer dans le tems marqué par sa Sagesse! Que de révolutions futures dans les grands Corps politiques

qui partagent notre Monde, dont elle a préordonné le tems & la maniere dans des Vues dignes de SA SOUVERAINE BONTE'! Ce Peuple, le plus ancien & le plus singulier de tous les Peuples; ce Peuple dispersé & comme disséminé depuis dix-sept Siecles dans la Masse des Peuples, sans s'incorporer jamais avec elle, sans former jamais lui-même une Masse distincte; ce Peuple Dépositaire fidele des plus anciens Oracles, Monument perpétuel & vivant de la Vérité des nouveaux Oracles; ce Peuple, dis-je, ne sera-t-il point un jour dans la MAIN de la PROVIDENCE un des grands Instrumens de SES desseins en faveur de cette RELIGION qu'il méconnoît encore? [1] Cette Chaîne des événe-

(1) PUISSE ce Peuple si vénérable par son antiquité & *duquel vient le* SALUT de tous les Peuples, ouvrir bientôt les yeux à la Lumiere, & célébrer avec les Chrétiens le SAINT *d'Israël*, *le* CHEF *& le* CONSOMMATEUR *de la Foi!* Puisse l'*Olivier sauvage* n'oublier jamais *qu'il a été enté sur l'Olivier franc!* Puissent tous les Enfans du CHRIST ne fermer plus leur cœur à ce Peuple infortuné que DIEU a aimé, qu'IL aime encore, qu'IL semble avoir confié à leurs soins, mis sous leur sauve-garde, & dont la conversion sera un jour leur consolation & leur joie! Que ne puis-je hâter par mes desirs ce moment heureux, & prouver aux nombreux descendans d'ABRAHAM toute la vivacité des vœux que mon cœur forme pour leur rétablissement! *Sont-ils tombés* sans ressource? *point du tout*: *mais leur chûte a donné occasion au Salut des Gentils*; *afin que* le bonheur des Gentils *leur donnât de l'émulation.* Et

mens qui contenoit ça & là les Principes secrets des Effets *miraculeux*, ne renfermeroit-elle point de semblables Principes dans d'autres Portions de son étendue, dans ces portions que la nuit de l'avenir nous dérobe ; & ses principes en se développant ne produiront-ils point un jour sur le Genre humain des changemens plus considérables encore que ceux qui furent opérés il y a dix-sept Siecles ? (2)

Si la Doctrine dont je parle ne produit pas de plus grands effets moraux chez la plupart de ceux qui la professent, l'attribuerai je à son imperfection ou au défaut de motifs suffisans? Mais, connois-je aucune Doctrine dont les principes tendent plus directement au bonheur de la Société universelle & à celui de ses Membres? En est-il aucune qui présente des motifs plus propres à influer sur l'Esprit & sur le Cœur? Elle éleve l'Homme mortel jusqu'au

si leur chûte a fait la richesse du Monde, . . . que ne fera pas la conversion du Peuple entier ! . . . car si leur réjection a été la réconciliation du Monde, que sera leur rappel, sinon un retour à la Vie? Rom. XI, 11, 12, 15.

(2) Consultez ce que j'ai exposé sur les *Miracles* dans les Chapitres IV, V, VI, Partie XVII. Chap. IX, Partie XVIII.

Trône de DIEU, & porte ses espérances jusques dans l'Eternité.

MAIS, en publiant cette LOI sublime, le LEGISLATEUR de l'Univers n'a pas transformé en pures Machines les Etres intelligens auxquels IL la donnoit. IL leur a laissé le Pouvoir physique de la suivre ou de la violer. IL a mis ainsi dans leur main la décision de leur sort. IL a mis devant eux le bien & le mal, le bonheur & le malheur.

OBJECTER contre la DOCTRINE du FONDATEUR que tous ceux qui la professent ne sont pas Saints, c'est objecter contre la Philosophie que tous ceux qui la professent ne sont pas Philosophes. Hélas! pourquoi cela encore est-il si vrai! S'ensuit-il néanmoins que la Philosophie ne soit pas propre à faire des Philosophes? Jugerois-je d'une Doctrine uniquement par ses effets? ne serai-je pas plus équitable si j'en juge par ses principes, par ses maximes, par ses motifs & par l'appropriation de toutes ces choses au but que je découvre dans cette Doctrine? Si malgré l'excellence de cette Doctrine, si malgré son appropriation à son but, je suis forcé de reconnoître qu'elle n'atteint pas toujours ce but, j'en conclurai seulement que les préjugés, les paf-

ſions, le tempérament affoibliſſent ou détruiſent ſouvent l'impreſſion que cette Doctrine tend à produire ſur les Ames. Je n'en ſerai point du tout ſurpris; parce que je concevrai facilement qu'un Etre intelligent & libre ne peut être contraint par des motifs, & que des raiſons ne ſont jamais des cauſes *néceſſitantes*, des poids, des leviers, des reſſorts. J'obſerverai encore que tous ceux qui profeſſent extérieurement une Doctrine ne ſont pas intimement convaincus de ſa vérité.

Et s'il réſultoit de tout cela dans mon Eſprit, que le nombre des vrais Sages qu'une certaine Doctrine peut produire eſt très-petit, je ne m'en étonnerois pas davantage; parce que je comprendrois qu'une grande perfection en quelque genre que ce ſoit, ne ſauroit jamais être fort commune, & qu'elle doit l'être bien moins encore dans le genre de la vertu que dans tout autre. Mais, je comprendrois auſſi qu'une vertu moins parfaite n'en ſeroit pas moins vertu, comme l'Or n'en eſt pas moins Or quoique mêlé à des Matieres qui ne ſont point Or. Comme je voudrois être toujours équitable, je tiendrois compte à cette Doctrine des plus petits biens qu'elle produiroit & de tous les maux qu'elle préviendroit. Et s'il s'agiſſoit en particu-

lier d'une DOCTINE qui prescrivît de faire le bien sans éclat, de faire de *bonnées œuvres* plutôt que de *belles œuvres*; si elle exigeoit *que la main gauche ne sût pas* alors *ce que feroit la main droite*, j'en inférerois l'impossibilité de calculer tout le bien dont la Société pourroit être redevable à une telle DOCTRINE.

CHAPITRE VIII.

Autre difficulté générale :

que les preuves du CHRISTIANISME *ne sont pas assez à la portée de tous les Hommes.*

Réponse.

Précis des raisonnemens de l'Auteur sur les Miracles & sur le Témoignage.

UNE autre difficulté s'offre à mon examen. Une DOCTRINE qui devoit être annoncée à tous les Peuples de la Terre; une DOCTRINE qui devoit donner au Genre humain entier les Gages de l'Immortalité; une DOCTRINE qui

émanoit de la SAGESSE ELLE-même, ne devoit-elle pas repoſer ſur des preuves que tous les Hommes de tous les tems & de tous les lieux puſſent ſaiſir avec une égale facilité, & ſur leſquelles ils ne puſſent élever aucun doute raiſonnable? Cependant, combien de Connoiſſances de divers genres ne ſont point néceſſaires pour recueillir, pour entendre & pour apprécier ces preuves! Combien de recherches profondes, pénibles, épineuſes ces Connoiſſances ne ſuppoſent-elles point! combien le nombre de ceux qui peuvent s'y appliquer avec ſuccès eſt-il petit! que de talens, que de ſagacité, que de diſcernement ne faut-il point pour comparer les preuves entr'elles, pour eſtimer le degré de probabilité de chacune, pour juger de la ſomme des probabilités réunies, pour balancer les preuves par les objections, pour fixer la valeur des objections relatives à chaque genre de preuves, pour réſoudre ces objections & former de tout cela des réſultats qui engendrent la certitude! Une DOCTRINE qui ſuppoſoit tant de qualités rares de l'Eſprit & du Cœur, tant de Connoiſſances, tant de recherches étoit-elle bien appropriée à tous les Individus de l'Humanité? étoit-elle bien propre à leur fournir des aſſurances raiſonnables d'un Bonheur à venir? pouvoit-elle diſſiper leurs doutes, fortifier &

accroître les espérances de la Raison, *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité ?*

Je ne me déguise point cette difficulté ; je ne cherche point à l'affoiblir à mes propres yeux ; je me la présente à moi-même dans toute sa force ; seroit-il possible qu'elle fût insoluble ? je veux m'en assurer ; je vais donc l'examiner de fort près & l'analyser si je le puis

J'Ai reconnu avec évidence, (1) que l'Homme ne sauroit s'assurer par les seules lumieres de sa Raison de la certitude d'un État futur. Il ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par des Voies extraordinaires. Je conçois sans peine que l'acquisition de nouvelles Facultés ou seulement peut-être un grand accroissement de perfection dans ses Facultés actuelles auroit pu mettre cet E'tat futur à la portée de sa Connoissance intuitive, & lui permettre de le contempler, en quelque sorte, comme il contemple son E'tat actuel. Je conçois encore qu'une Révélation intérieure ou des Miracles extérieurs pouvoient donner à l'Homme cette certitude si nécessaire à son bonheur & suppléer ainsi à l'imperfection de ses Facultés actuelles.

[1] Chap. III de la Part. XVI.

MAIS

MAIS, l'acquisition de nouvelles Facultés ou seulement un grand accroissement de perfection dans les Facultés actuelles de l'Homme auroit fait de l'Homme un Etre très-différent de celui que nous connoissons sous le nom d'*Homme*. Et comme toutes les Parties de notre Monde sont en rapport entr'elles & avec le Système entier, il est très-évident que si l'Homme, le principal Etre de notre Planete, avoit été changé, il n'auroit plus été en rapport avec cette Planete où il devoit passer les premiers instans de sa durée. Une Vue beaucoup plus perçante, un Toucher incomparablement plus délicat, &c. l'auroient exposé à des tourmens continuels. Il auroit donc fallu changer aussi l'E'conomie de la Planete elle-même, pour la mettre en rapport avec la nouvelle E'conomie de l'Homme.

J'APPERÇOIS donc que la difficulté, considérée sous ce point de vue, ne tend pas à moins qu'à demander pourquoi DIEU n'a pas fait une autre Terre? & demander cela, c'est demander pourquoi DIEU n'a pas créé un autre Univers? car la Terre est liée à l'Univers, comme l'Homme l'est à la Terre. L'Univers est l'Ensemble de tous les Etres créés. Cet Ensemble est systématique ou harmonique. Il ne s'y trouve pas une seule Piece qui n'ait sa raison dans

le Tout. Prétendrois-je que dans l'Ouvrage de l'INTELLIGENCE SUPREME il y ait quelque chose qui soit sans aucune liaison avec l'Ouvrage, & qui pourtant en fasse partie? Si malgré l'extrême foiblesse de mes talens & de mes lumieres; si malgré la grande imperfection de mes Instrumens je ne laisse pas de découvrir tant de liaisons, de rapports, d'harmonie entre les diverses parties du Monde que j'habite; si ces liaisons se multiplient, se combinent, se diversifient à mesure que je multiplie, que je combine & que je diversifie mes observations & mes expériences; combien est-il probable que si mes Facultés & mes Instrumens étoient incomparablement plus parfaits, je découvrirois partout & jusques dans les moindres Parties, les mêmes liaisons, les mêmes rapports, la même harmonie! Et cela devroit bien être, puisque les plus grandes Pieces sont toujours formées de Pieces plus petites; celles-ci de plus petites encore; &c. & qu'un Tout quelconque dépend essentiellement de l'ordre & des proportions des Parties qui le composent.

IL ne seroit donc point du tout philosophique de vouloir que l'AUTEUR de l'Univers eût changé l'E'conomie de l'Homme pour lui procurer plus de certitude sur son E'tat à venir. Il ne le

ſeroit pas plus de vouloir qu'une Révélation intérieure lui en eût donné l'aſſurance : car une pareille Révélation auroit dû être univerſelle ou s'étendre à tous les Individus de l'Humanité: puiſqu'il n'en étoit aucun à qui la certitude d'un Bonheur à venir ne fût également néceſſaire. Mais, je l'ai déja remarqué au commencement du Chapitre I de la Part. XVIII: il étoit dans l'analogie de l'E'conomie de l'Homme d'être conduit par les Sens & par la Réflexion: une Révélation intérieure & univerſelle qui ſe ſeroit perpétuée d'âge en âge auroit-elle été en rapport avec la Conſtitution préſente de l'Homme? Et ſi le bonheur dont il devoit jouir dans ſon E'tat futur avoit été lié dès l'Origine des Choſes à l'application qu'il devoit faire de ſa Raiſon à la recherche des fondemens de ce bonheur, comment auroit-il pu appliquer ſa Raiſon à cette belle recherche dès qu'une Révélation intérieure & irréſiſtible auroit rendu inutile cet exercice de ſon Intelligence?

Il reſtoit une autre Voie extraordinaire qui pouvoit conduire l'Homme à cette certitude ſi deſirable que la Raiſon ſeule ne pouvoit lui fournir. Cette Voie étoit celle de Miracles palpables, éclatants, nombreux, divers, enchaînés les uns aux autres & liés indiſſolublement à des

circonstances qui les caractérisassent & en déterminassent la fin. Il est bien manifeste que cette Voie extraordinaire étoit la seule, à nous connue, qui ne changeât rien à la Constitution présente de l'Homme & qui laissât un libre exercice à toutes ses Facultés.

Mais, si les Miracles étoient destinés à manifester aux Hommes les Volontés du GRAND ETRE; s'ils étoient en quelque sorte, l'expression physique de ces Volontés, tous les Hommes avoient un droit égal à cette faveur extraordinaire; tous pouvoient aspirer à voir des Miracles; & si pour satisfaire, comme je le disois, (2) aux besoins ou aux desirs de chaque Individu de l'Humanité, les Miracles avoient été universels & perpétuels, comment auroient-ils pu conserver leur qualité de *Signes extraordinaires?* comment auroient-ils été distingués du Cours ordinaire de la Nature? (3)

Il étoit donc dans la nature même des Miracles qu'ils fussent opérés dans un certain lieu

(2) Au commencement du Chap. I de la Part. XVIII.

(3) Je prie qu'on relise ce que j'ai dit sur ce beau Sujet dans les Chap. IV, V, VI de la Part. XVII.

& dans un certain tems. Or; cette relation au lieu & au tems; cette relation néceſſaire ſuppoſoit évidemment le Témoignage ou la Tradition orale & la Tradition écrite. La Tradition ſuppoſoit elle-même une certaine Langue qui fût entendue de ceux auxquels cette Tradition étoit tranſmiſe. Cette Langue ne pouvoit être univerſelle, perpétuelle, inaltérable: une telle Langue n'étoit pas plus dans l'Economie de notre Planete qu'une reſſemblance parfaite, ſoit phyſique, ſoit morale, entre tous les Individus du Genre humain.

Ainsi, c'étoit une ſuite naturelle de la viciſſitude des Choſes humaines que la Langue dans laquelle les Témoins des Faits miraculeux avoient publié leur Dépoſition devînt un jour une Langue morte & qui ne fût plus entendue que des Savans. C'étoit encore une ſuite de cette même viciſſitude des Choſes de ce bas Monde que les Originaux de la Dépoſition ſe perdiſſent; que les premieres Copies de ces Originaux ſe perdiſſent auſſi; que les Copies poſtérieures préſentaſſent un grand nombre de *variantes*; qu'une multitude de petits Faits, de petites circonſtances, très-connus des Contemporains, & propres à répandre du jour ſur certains paſſages du Texte fuſſent inconnus à leurs Deſ-

cendans ; que bien d'autres connoiſſances plus ou moins utiles leur fuſſent inconnues encore ; &c. &c. C'étoit enfin une ſuite naturelle de l'E'tat des Choſes & de la nature des Facultés de l'Homme qu'on inventât un Art (4) qui eût pour objet direct l'interprétation du plus important de tous les Livres. Ce bel Art devoit donc naître ; il devoit éclairer les Sages, diſſiper ou affoiblir les ombres qui obſcurciſſoient certaines vérités, & les Sages devoient éclairer & conduire le Peuple.

Je ne reviendrai pas à objecter que DIEU auroit pu prévenir par une intervention extraordinaire la chûte de la Langue dans laquelle la Dépoſition avoit été écrite, qu'IL auroit pu prévenir par le même moyen la perte des Originaux de la Dépoſition, les oppoſitions, les altérations, les variantes du Texte : j'ai vu aſſez (5) combien une pareille objection feroit peu raiſonnable, puiſqu'elle ſuppoſeroit encore des Miracles continuels &c. J'ai reconnu auſſi que ces oppoſitions, ces altérations, ces

(4) LA *Critique* qu'on pourroit appeller la *Logique* des Littérateurs ou des Commentateurs. Voy. la Note 2 du Chapitre VIII de la Partie XIX.

(5) Conſultez le Chap. III de la Part. XX.

variantes du Texte ne portent point ſur le fond ou l'enſemble de la Dépoſition, & qu'il n'eſt même jamais impoſſible de concilier les paſſages d'une maniere ſatisfaiſante. (6)

Je me rapproche de plus près de la difficulté que j'examine. Dès que la certitude d'un E'tat futur ne pouvoit repoſer que ſur des preuves de fait; dès que la nature & le but des Miracles exigeoient qu'ils fuſſent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems, il en réſultoit néceſſairement que les preuves d'un E'tat à venir devoient être ſoumiſes à l'examen de la raiſon, comme toutes les autres preuves de fait. Les preuves d'un E'tat à venir devoient donc être autant du reſſort de la Critique que tout autre fait hiſtorique : elles devenoient donc ainſi l'objet le plus important des recherches des Savans; & il entroit dans le Plan de la Providence que les Savans recueilleroient ces preuves, les diſtribueroient dans un certain ordre, les développeroient, les éclairciroient, réſoudroient les objections qu'elles feroient naître, compoſeroient de tout cela des Traités particuliers, & qu'ils feroient auprès du Peuple les

(6) Voyez le Chap. VIII de la Part. XIX, & les Chapitres II & III de la Part. XX

Interprêtes de cette Dépoſition où étoient renfermées les *Paroles de la Vie éternelle.*

Je voudrois concentrer mes raiſonnemens. L'Homme a deux moyens de connoître ; les Sens & la Réflexion. Ni l'un ni l'autre de ces moyens ni tous les deux enſemble ne pouvoient le conduire à une certitude morale ſur ſon E'tat à venir ; ils étoient trop diſproportionnés avec la nature des Choſes qui faiſoient l'Objet de cette certitude. Je l'ai montré. (7) l'Homme ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par quelque moyen extraordinaire. Mais, c'étoit un certain Etre intelligent & moral qu'il s'agiſſoit d'y conduire : c'étoit l'Homme ; c'eſt-à-dire, un Etre mixte doué de certaines Facultés, & dont les Facultés étoient renfermées dans certaines limites actuelles. Si donc le moyen extraordinaire dont je parle avoit conſiſté à donner à l'Homme de nouvelles Facultés ou à changer la portée actuelle de ſes Facultés, ce n'auroit point été l'Homme qui auroit été conduit à cette certitude dont il eſt queſtion ; ç'auroit été un Etre très-différent de l'Homme actuel. Il étoit donc néceſſaire que ce moyen extraordinaire fût dans un tel rapport avec la

(7) Chap. III de la Part. XVI.

Conſtitution préſente de l'Homme, que ſans y apporter aucun changement, il pût ſuffire à convaincre la Raiſon de la certitude d'un E'tat futur. Les Miracles étoient ce moyen ; car rien n'étoit plus propre que des Miracles à prouver aux Hommes que le MAÎTRE de la Nature *parloit*. (8) Mais, ſi les Miracles avoient été opérés en tout lieu & en tout tems, ils feroient rentrés dans le Cours ordinaire de la Nature, & il n'auroit plus été poſſible de s'aſſurer que le MAÎTRE de la Nature parloit. Il falloit donc que les Miracles fuſſent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems. Ils devoient donc être ſoumis aux regles du Témoignage comme tous les autres faits. La Raiſon devoit donc leur appliquer ces regles & juger par cette application de la réalité de ces Faits. Et parce que ces Faits étoient miraculeux, & que des Faits miraculeux exigent pour être crus un plus grand nombre de Témoignages & des Témoignages d'un plus grand poids, il étoit dans l'ordre de cette ſorte de preuve qu'elle fût donnée par des Témoins qui réuniſſent au plus haut degré les conditions qui fondent aux yeux de la Raiſon la crédibilité de quelque Fait que

(8) Voyez les Chap. IV, V, VII de la Part. XVII & le Chap. II de la Part. XVIII.

ce soit. (9) Je dis *de quelque Fait que ce soit*; parce qu'il me paroît très-évident que les Miracles n'en sont pas moins des Faits, quoique ces Faits ne soient point renfermés dans la sphere des Loix communes de la Nature. Je l'ai déja remarqué ailleurs: [10] la raison acquiescera donc aux preuves de fait que les Miracles lui fournissent, si en appliquant à ces preuves les regles de la plus saine Critique & celles d'une Logique exacte, ces preuves lui paroissent solidement établies.

Je n'ajoute plus qu'une réflexion; & j'aurai satisfait, je pense, à la difficulté que je me suis proposée au commencement de ce Chapitre. N'ai-je point exagéré beaucoup cette difficulté? faut-il, en effet, de si grands talens & des connoissances si diverses & si relevées pour juger sainement des preuves de cette RÉVÉLATION que les besoins de l'Homme sollicitoient auprès de la BONTÉ SUPREME? Un bon Esprit, un Esprit impartial & dégagé des préjugés d'une fausse Philosophie, un Cœur droit, une Ame

(9) Voyez le Chap. II de la Part. XVIII.

(10) Je prie qu'on relise avec attention le Chap. III de la Part. XVIII.

honnête, un degré aſſez médiocre d'attention ne ſuffiſent-ils point pour apprécier des preuves palpables, raſſemblées par les meilleurs Génies avec autant d'ordre que de clarté dans des Livres qu'ils ont ſu mettre à la portée de tout le Monde? Afin qu'un Lecteur ſenſé puiſſe juger de la vérité d'une certaine Hiſtoire & d'une certaine Doctrine, eſt-il rigoureuſement néceſſaire qu'il poſſede tous les talens & toutes les Connoiſſances des Auteurs qui ont raſſemblé les preuves de cette Hiſtoire & de cette Doctrine? La déciſion de quelque Procès que ce ſoit exige-t-elle indiſpenſablement que tous les Juges aient la même meſure de connoiſſances, les mêmes connoiſſances & les mêmes talens que les Rapporteurs? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'on eſt obligé de s'en rapporter aux Experts ou aux Maîtres de l'Art ſur je ne ſais combien de Choſes plus ou moins néceſſaires? Pourquoi donc le Peuple ne s'en rapporreroit-il pas aux Savans ſur le choix & ſur l'appréciation des preuves de cette RÉVÉLATION dont ils tâchent de mettre la certitude à ſa portée? D'ailleurs, parmi ces preuves n'en eſt-il pas qui peuvent être ſaiſies facilement par les Eſprits les plus bornés? Combien l'excellence de la Morale du FONDATEUR eſt-elle propre à frapper fortement les Ames

honnêtes & ſenſibles ! Combien le Caractere du FONDATEUR lui-même excite-t-il l'admiration & la vénération d'un Ami ſincere de la vérité & de la vertu ! Combien ce Caractere s'eſt-il empreint dant celui de ſes premiers Diſciples ! quelle vie ! quelles mœurs ! quels exemples ! quelle Bienveuillance ! quelle CHARITÉ ! Le Peuple ne ſauroit-il ſaiſir de telles Choſes, & demeureroit-il froid à tout cela ? Il ne croira pas, ſi l'on veut, ſur autant de preuves réunies qu'un Docteur ; mais il croira ſur les preuves qui ſeront le plus à ſa portée, & ſa croyance n'en ſera ni moins raiſonnable ni moins pratique ni moins conſolante.

CHAPITRE IX.

Autre difficulté générale tirée de la Liberté humaine.

Réponſe.

TOURNERAI-JE contre la DOCTRINE du FONDATEUR la *néceſſité morale* des actions humaines ? Prétendrai-je que cette ſorte de né-

cessité exclut toute imputation, & conséquemment toute Loi, toute Religion? Ne verrai-je pas clairement que la nécessité morale n'est point du tout une vraie nécessité; qu'elle n'est au fond que la certitude considérée dans les actions libres? Parce que l'Homme ne peut pas ne point s'aimer lui-même; parce qu'il ne peut pas ne se déterminer point pour ce que son Entendement a jugé le plus convenable; parce que sa Volonté tend essentiellement au bien réel ou apparent, s'ensuit-il que l'Homme agisse comme une pure Machine? s'ensuit-il que les Loix ne puissent point le diriger à sa véritable fin; qu'il ne puisse point les observer; qu'il n'aît point un Entendement, une Volonté, une Liberté; que ses actions ne puissent point lui être imputées dans aucun sens; qu'il ne soit point susceptible de bonheur & de malheur; qu'il ne puisse point rechercher l'un & éviter l'autre; qu'il ne soit point, en un mot, un Etre moral? Je regrette que la pauvreté de la Langue ait introduit dans la Philosophie ce malheureux mot de *nécessité morale*, si impropre en soi, & qui cause tant de confusion dans une chose très-simple & qui ne sauroit être exposée avec trop de précision & de clarté. (1)

(1) VOYEZ ce que j'ai dit sur la Volonté & sur la Li-

berté dans les Chap. XII & XIX de l'*Essai anal. sur les Facultés de l'Ame*. Je n'ai rien négligé pour y ramener la question à ses termes les plus simples & les plus vrais. Voyez encore les Art. XII, XIII de l'*Analyse abrégée* de cet Ouvrage.

Les mouvemens des Corps sont d'une nécessité *physique*; parce qu'ils résultent des Propriétés essentielles de la Matiere. Un Corps est mû & il meut. Il ne peut ni n'être pas mû ni ne pas mouvoir.

Les déterminations des Esprits sont d'une nécessité *morale*; parce qu'elles dépendent des Facultés de l'Esprit. Un Esprit n'est pas déterminé à agir, comme un Corps est déterminé à se mouvoir. Un Esprit se *détermine* & n'est jamais *déterminé*. Il se détermine sur la vue plus ou moins distincte des motifs. Ces motifs sont des idées présentes à l'Intelligence. Il juge du rapport ou de l'opposition des motifs avec les idées qu'il a du bonheur. Ce jugement est le principe moral de sa détermination. Cette détermination tient essentiellement à la nature de l'Intelligence & de la Volonté. Elle est d'une nécessité *morale*, parce qu'il seroit contradictoire à la nature d'un Etre moral ou doué d'Intelligence & de Volonté qu'il ne se déterminât pas pour ce qui lui paroitroit le plus conforme à son bonheur. La détermination est l'effet d'une *Force* qui est propre à l'Esprit, & qui n'est point mise en action par les motifs, comme la *Force motrice* des Corps l'est par l'impulsion. Comme l'Agent est très-différent, le Principe de l'action ne l'est pas moins. Enfin; l'Etre moral a toujours le Pouvoir physique de se déterminer autrement dans chaque cas particulier. Mais, parce qu'il se détermine conformément aux Loix de la Sagesse, seroit-on fondé à dire que ses déterminations sont d'une nécessité *fatale*? Ne seroit-ce pas confondre volontairement des Choses très-distinctes & qu'il est facile de distinguer?

CHAPITRE X.

Suite des difficultés générales.

Que la DOCTRINE E'VANGE'LIQUE *ne paroît pas favorable au Patriotisme.*

Qu'elle a produit de grands maux sur la Terre.

Réponses.

OBJECTERAI-JE que la DOCTRINE de l'ENVOYÉ n'est point favorable au *Patriotisme*, & *qu'elle n'est propre qu'à faire des Esclaves?* Ne serois-je pas démenti sur le Champ par l'Histoire fidele de son établissement & de ses progrès? E'toit-il des Sujets plus soumis, des Citoyens plus vertueux, des Ames plus généreuses, des Soldats plus intrépides que ces Hommes nouveaux répandus par-tout dans l'E'tat, persécutés par-tout, toujours humains, toujours bienfaisans, toujours fideles au Prince & à ses Ministres? Si la source la plus pure de la grandeur d'Ame est dans le sentiment vif & profond

de la nobleſſe de ſon Etre, quelle ne ſera pas la grandeur d'Ame & l'élévation des penſées d'un Etre dont les vues ne ſont point renfermées dans les limites du tems.

RÉPÉTERAI-JE que de véritables Diſciples de l'ENVOYÉ *ne formeroient pas un E'tat qui pût ſubſiſter?* " Pourquoi non, répond un vrai Sage [1] qui ſavoit apprécier les Choſes & qui ne peut être ſoupçonné de crédulité ni de partialité; „ pourquoi non? ce ſeroient des Ci-„ toyens infiniment éclairés ſur leurs Devoirs, „ & qui auroient un très-grand zele pour les „ remplir; ils ſentiroient très-bien les Droits „ de la défenſe naturelle; plus ils croiroient „ devoir à la Religion, plus ils penſeroient de-„ voir à la Patrie. Les principes de cette Re-„ ligion bien gravés dans le Cœur ſeroient in-„ finiment plus forts que ce faux honneur des „ Monarchies, ces vertus humaines des Répu-„ bliques & cette crainte ſervile des Etats Deſ-„ potiques. „

ME plairai-je à exagérer les maux que cette DOCTRINE a occaſionés dans le Monde, les

(1) MONTESQUIEU : *Eſprit des Loix;* Liv. XXIV, Chap. VI.

Guerres

Guerres cruelles qu'elle a fait naître, le sang qu'elle a fait répandre, les injustices atroces qu'elle a fait commettre, les calamités de tout genre qui l'accompagnoient dans les premiers Siecles & qui se sont reproduites dans des Siecles fort postérieurs, &c? Mais, confondrai-je jamais l'abus ou les suites accidentelles, & si l'on veut, nécessaires d'une Chose excellente avec cette Chose même? Quoi donc! étoit-ce bien une DOCTRINE qui ne respire que douceur, miséricorde, charité qui ordonnoit ces horreurs? E'toit-ce une bien DOCTRINE si pure, si sainte qui prescrivoit ces crimes? E'toit-ce bien la PAROLE du PRINCE de la Paix qui armoit des Freres contre des Freres & qui leur enseignoit l'art infernal de raffiner tous les genres de supplices? E'toit-ce bien la TOLÉRANCE elle-même qui aiguisoit les poignards, préparoit les tortures, dressoit les E'chaffauds, allumoit les bûchers? Non; je ne confondrai point les ténebres avec la lumiere, le Fanatisme furieux avec l'aimable Charité. Je sais que la *Charité est patiente & pleine de bonté; qu'elle n'est point envieuse ni vaine ni insolente; qu'elle ne s'enfle point d'orgueil, ne fait rien de malhonnête, ne cherche point son intérêt particulier; ne s'irrite point, ne soupçonne point le mal, ne se réjouit point de l'injustice; mais se plait à la droiture;*

excuse tout, *espere tout*, *supporte tout*. Non; CELUI qui *alloit de lieu en lieu faisant du bien* n'avoit point armé d'un glaive homicide la main de ses Enfans & ne leur avoit point dicté un Code d'intolérance. Le plus doux, le plus compatissant & le plus juste des Hommes n'avoit point *soufflé* (2) dans le cœur de ses Disciples l'esprit de persécution; mais il l'avoit *embrasé* (3) du Feu divin de la Charité.

AVANCER, dit encore ce grand Homme [4] que j'ai déja cité & que je voudrois citer toujours; " avancer que la Religion n'est pas un „ motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas „ toujours, c'est avancer que les Loix Civiles „ ne sont pas un motif réprimant non plus. „ C'est mal raisonner contre la Religion que „ de rassembler dans un grand Ouvrage une „ longue énumération des maux qu'elle a pro- „ duits, si l'on ne fait de même celle des biens

(2) IL *souffla sur eux*, &c. JEAN XX, 22. Action symbolique, mais très-significative.

(3) *Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé*, &c, LUC, XXIV, 32.

(4) MONTESQUIEU : *Esprit des Loix*; Liv. XXIV, Chap. II.

„ qu'elle a faits. Si je voulois raconter tous les
„ maux qu'ont produit dans le Monde les Loix
„ Civiles, la Monarchie, le Gouvernement Ré-
„ publicain, je dirois des choses effroyables.
„ Quand il seroit inutile que les Sujets eussent
„ une Religion, il ne le seroit pas que les
„ Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'é-
„ cume le seul frein que ceux qui ne crai-
„ gnent pas les loix humaines puissent avoir.
„ Un Prince qui aime la Religion & qui la craint
„ est un Lion qui cede à la main qui le flatte
„ ou à la voix qui l'appaise: celui qui craint la
„ Religion & qui la hait est comme les Bêtes
„ sauvages qui mordent la chaîne qui les em-
„ pêche de se jeter sur les Passans: celui qui
„ n'a point du tout de Religion est cet Animal
„ terrible qui ne sent la liberté que lorsqu'il
„ déchire & dévore. „

Que j'aime à voir cet E'crivain si profond & si humain, ce Précepteur des Rois & des Nations tracer de sa main immortelle l'éloge de cette RELIGION qu'un bon Esprit admire d'autant plus qu'il est plus Philosophe; je pourrois ajouter, plus Métaphysicien : car il faut l'être pour généraliser ses idées, & voir en grand. (5)

(5) MONTESQUIEU: *Esprit des Loix*; Liv. XXIV, Chap. III.

„ Que l'on se mette devant les yeux d'un „ côté les massacres continuels des Rois & des „ Chefs Grecs & Romains, & de l'autre la „ destruction des Peuples & des Villes par ces „ mêmes Chefs; TIMUR (6) & GENGISKAN „ [7) qui ont dévasté l'Asie; & nous verrons „ que nous devons à la RELIGION, & dans „ le Gouvernement un certain Droit politique „ & dans la Guerre un certain Droit des Gens „ que la Nature humaine ne sauroit assez re„ connoître. „

» C'EST ce Droit des Gens qui fait que „ parmi nous la victoire laisse aux Peuples vain„ cus ces grandes choses, la vie, la liberté, „ les Loix, les biens, & toujours la Religion „ lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. „

(6) TIMUR-BEC ou TAMERLAN, Empereur des Tartares, & l'un des plus fameux Conquérans, mort en 1415, âgé de 71 ans. Il remporta diverses victoires sur les Perses, subjugua les Parthes, soumit la plus grande partie des Indes, s'assujettit la Mésopotamie & l'Égypte; triompha de BAJAZET I, Empereur des Turcs, & domina ainsi sur les trois Parties du Monde.

[7] GENGISKAN, l'un des plus illustres Conquérans, vainqueur des Mogols & des Tartares & Fondateur d'un des plus grands Empires du Monde. Il mourut en 1226 à 72 ans.

COMBIEN de vertus domestiques, combien d'œuvres de miséricorde exercées dans le secret des cœurs cette DOCTRINE DE VIE n'a,t-elle pas produit & ne produit-elle pas encore ! Combien de SOCRATES & d'EPICTETES déguisés sous l'habit de vils Artisans ! si toutefois un honnête Artisan peut jamais être un Homme vil. Combien cet Artisan en sait-il plus sur les Devoirs & sur la Destination future de l'Homme que n'en surent SOCRATE & EPICTETE !

A DIEU ne plaise que je sois ni injuste ni ingrat ! je compterai sur mes doigts les bienfaits de la RELIGION, & je reconnoîtrai que la vraie Philosophie elle-même lui doit sa naissance, ses progrès & sa perfection. Oserois-je bien assurer, que si le PERE *des lumieres* n'avoit point daigné éclairer les Hommes, je ne serois pas moi-même Idolâtre ? Né peut-être au sein des plus profondes ténèbres & de la plus monstrueuse superstition, j'aurois croupi dans la fange de mes préjugés ; je n'aurois apperçu dans la Nature & dans mon propre Etre qu'un Cahos. Et si j'avois été assez heureux ou assez malheureux pour m'élever jusqu'au doute sur l'AUTEUR des Choses, sur ma Destination présente, sur ma Destination future, &c. ce doute auroit été per-

pétuel; je ne ferois point parvenu à le fixer; & il auroit fait peut-être le tourment de ma vie.

La vraie Philosophie pourroit-elle donc méconnoître tout ce qu'elle doit à la RELIGION? Mettroit-elle sa gloire à lui porter des coups qu'elle sauroit qui retomberoient infailliblement sur elle-même? La vraie RELIGION s'éleveroit-elle à son tour contre la Philosophie & oublieroit-elle les services importans qu'elle peut en retirer?

CHAPITRE XI.

Fin des difficultés générales.

L'obscurité des Dogmes & leur opposition apparente avec la Raison.

Réponse.

ENFIN; attaquerai-je la RELIGION de l'ENVOYE' par ses Dogmes? Argumenterai-je de ses Mysteres, de leur incompréhensibilité, de leur

opposition, au moins apparente, avec la Raison ?

Mais, quel droit aurois-je de prétendre que tout soit lumiere dans la Nature & dans la Grace ? Combien la Nature a-t-elle de Mysteres que je ne puis percer ! combien m'en suis-je occupé dans les Parties XII & XIII de cet Ouvrage ! combien le catalogue que j'en dressois est-il incomplet ! combien me seroit-il facile de l'étendre si je le voulois ! Serois-je bien fondé après cela à m'étonner de l'obscurité qui enveloppe certains Dogmes de la Religion ? cette obscurité elle-même n'emprunte-t-elle pas de nouvelles ombres de celle qui couvre certains mysteres de la Nature ? Seroit-il bien philosophique de me plaindre que Dieu ne m'ait pas donné les yeux & l'Intelligence d'un Ange pour voir jusqu'au fond dans les secrets de la Nature & dans ceux de la Grace ? Voudrois-je donc que pour satisfaire à mon impertinente curiosité Dieu eût renversé l'Harmonie universelle, & qu'il m'eût placé sur un E'chelon plus élevé de l'Echelle immense des Etres ? N'ai-je pas assez de lumieres pour me conduire sûrement dans la route qui m'est tracée, assez de motifs pour y affermir mes pas, assez d'espérance pour animer mes efforts & m'exciter à

remplir ma destinée? La Religion naturelle, cette Religion que je crois tenir des mains de ma Raison & dont elle se glorifie, la Religion naturelle, ce Systême qui me paroît si harmonique, si lié dans toutes ses Parties, si essentiellement philosophique, combien a-t-il de mysteres impénétrables! Combien la seule idée de l'ETRE NE'CESSAIRE, de l'ETRE EXISTANT PAR SOI renferme-t-elle d'abîmes que l'ARCHANGE même ne peut sonder! Et sans remonter jusqu'à ce PREMIER ETRE QUI engloutit comme un Gouffre, toutes les conceptions des INTELLIGENCES créées, mon Ame elle-même, cette Ame dont la Religion naturelle me fait espérer l'immortalité, que de questions interminables ne m'offre-t-elle point! &c.

MAIS, ces Dogmes de la RELIGION de l'ENVOYÉ qui paroissent au premier coup-d'œil si incompréhensibles, & même si opposés à la Raison, le sont-ils, en effet, autant qu'ils paroissent l'être? Des Hommes trop prévenus peut être en faveur de leurs propres idées ou trop préoccupés de la pensée qu'il y a toujours du mérite à croire & que ce mérite augmente en raison du nombre & de l'espece des Choses qu'on croit, n'auroient-ils point mêlé de fausses interprétations aux images emblémati-

tiques & aux paroles métaphoriques du FONDATEUR & de ses premiers Disciples ? N'auroient-ils point altéré & multiplié ainsi les Dogmes ? Ne prends-je point ces interprétations pour les Dogmes mêmes ? Je vais à la Source la plus pure de toute Vérité dogmatique : j'étudie ce Livre admirable qui fortifie & accroît mes espérances : je tâche de l'interpréter par lui-même, & non par les songes & les visions de certains Commentateurs : je compare le Texte au Texte, le Dogme au Dogme, chaque E'crivain à lui-même, tous les E'crivains entr'eux & tout cela aux principes les plus évidens de la Raison ; & après cet examen réfléchi, sérieux, impartial, long-tems continué, souvent repris, je vois les oppositions disparoître, les ombres s'affoiblir, la lumiére jaillir du sein de l'obscurité, la FOI s'unir à la Raison & ne former plus avec elle que la même Unité. [1]

[1] ON sent assez qu'une Exposition des Dogmes, n'entroit point dans le Plan d'un Ouvrage calculé pour toutes les Sociétés Chrétiennes, & où je devois me borner à établir les fondemens de la crédibilité de la RE'VE'LATION. Mais, je répéterai ici ce que je disois dans l'*Essai anal.* en terminant mon Exposition du Dogme de la Résurrection : § 754. " L'explication que je viens de hasarder d'un des principaux " Dogmes de la RE'VE'LATION montre qu'elle ne se re- " fuse pas aux idées philosophiques, & cette explication peut

CHAPITRE XII.

Considérations générales sur la liaison & sur la nature des Preuves.

Conclusion des Recherches sur le CHRISTIANISME.

J'AI parcouru en Philosophe les principales preuves de cette RÉVÉLATION que ma Raison avoit jugé si nécessaire au plus grand bonheur de l'Homme. Je retrace fortement à mon Esprit toutes ces preuves. Je les pese de nouveau. Je ne les sépare point : j'en embrasse la collection, l'ensemble. Je vois évidemment qu'elles forment un tout unique, & que chaque preuve principale est une partie essentielle de ce tout. Je découvre une subordination, une liaison, une harmonie entre toutes ces parties, une tendance de toutes vers un centre commun. Je me place dans ce centre : je reçois ainsi les diverses im-

„ faire juger encore de celles dont les autres Dogmes seroient
„ susceptibles s'ils étoient mieux entendus. „

pressions qui partent de tous les points de la circonférence: j'éprouve l'effet de chaque impression particuliere & celui de l'impression totale. Je démêle les effets particuliers; je les compare & je sens fortement l'effet général.

Je reconnois donc que cet effet qui peut tant sur l'Esprit & sur le Cœur seroit anéanti, si au lieu d'embrasser les preuves collectivement ou dans leur ensemble, je les prenois séparément pour ne les point réunir. Ce seroit pis encore, si je les réduisois toutes aux seuls Miracles. Je délierois le faisceau; j'en détacherois un trait unique, & je ne ferois usage que de ce trait unique.

Ma méthode est naturelle & me paroît conduire au but par la ligne la plus courte. Je me la retrace à moi-même. Dès que je posois mes fondemens dans la Constitution physique & morale de l'Homme [1] telle que nous la connoissons par l'expérience & par le raisonnement; je devois rechercher d'abord s'il étoit dans l'analogie de cette Constitution que l'Homme pût parvenir par les seules forces de sa Raison à une certitude suffisante sur sa Destination fu-

[1] Chap. I, II, Part. XVI.

ture? [2] Et puiſqu'il me paroiſſoit évident que la choſe n'étoit pas poſſible ; il étoit fort naturel que je recherchaſſe ſi ſans changer la Conſtitution préſente de l'Homme l'AUTEUR de l'Homme ne pouvoit lui donner cette certitude ſi deſirable. Cette belle queſtion me conduiſoit par une route auſſi philoſophique que directe aux Miracles: [3] car il s'agiſſoit d'abord d'examiner ſi DIEU LUI-même avoit parlé : puis, comment IL avoit parlé; par Qui IL avoit parlé ; à Qui IL avoit parlé ; &c. [4]

MAIS, parce que dans mes principes les Miracles ne ſont que l'office d'un Langage particulier & que le Langage n'eſt qu'une Collection de ſignes qui ne ſignifient rien par eux-mêmes, je devois porter ma vue ſur le but ou l'emploi de ce Langage extraordinaire que le LÉGISLATEUR de la Nature m'avoit paru avoir adreſſé aux Hommes, [5] ſur le Carac-

[2] Chap. III, Part. XVI, Chap. VIII, Part. XXI.

[3] Chap. IV, V, VI, Part. XVII.

[4] Chap. I, II, III, Part. XVIII.

[5] Chap. VI, Part. XVII & Chap. IX, Part. XVIII.

tere moral des Hommes extraordinaires qui avoient été chargés d'interpréter ce Langage au Genre humain, (6) sur les Oracles qui avoient annoncé la Miſſion d'un ENVOYE' CE'LESTE, (7) ſur la DOCTRINE de cet ENVOYE', (8) ſur le ſuccès de ſa Miſſion, &c. (9)

DE cette réunion & de cette comparaiſon des preuves *externes* (10) & des preuves *internes* (11) du CHRISTIANISME réſulte dans mon Eſprit cette conſéquence importante; qu'il n'eſt point d'Hiſtoire ancienne qui ſoit auſſi bien atteſtée.

[6] Chap. II, Part. XVIII.

[7] Chap. V, Part. XX.

[8] Chap. I, II, III, Part. XXI.

[9] Chap. V & VI, Part. XXI.

[10] ON appelle *externes* les preuves que fourniſſent les Miracles, les Prophéties, le Caractere du FONDATEUR, celui de ſes Diſciples, &c. Toutes ces preuves ſont extérieures à la DOCTRINE conſidérée *en elle-même*; mais toutes concourent avec la DOCTRINE à établir la même Vérité fondamentale.

[11] ON nomme *internes* les preuves qu'on tire de la nature même de la DOCTRINE; c'eſt-à-dire, de ſon excellence, de ſon appropriation aux beſoins de l'Homme, &c.

que celle de l'ENVOYÉ, qu'il n'est point de Faits historiques qui soient établis sur un si grand nombre de preuves, sur des preuves aussi solides, aussi frappantes, aussi diverses que le sont les Faits sur lesquels repose la RELIGION de l'ENVOYÉ.

UNE saine Logique m'a enseigné à distinguer exactement les différens genres de la certitude & à n'exiger point la rigueur de la démonstration en matiere de Faits ou de Choses qui dépendent essentiellement du Témoignage. (12) Je sais que ce que je nomme la *certitude morale* n'est point & ne peut être une certitude parfaite ou rigoureuse; que cette sorte de certitude n'est jamais qu'une probabilité plus ou moins grande, & qui se rapprochant plus ou moins de ce point indivisible où réside la certitude complete, entraîne plus ou moins l'assentiment de l'Esprit.

JE sais encore que si je voulois n'adhérer

[12] JE crois avoir suffisamment prouvé dans le Chap. III de la Part. XVIII; que certains Faits, quoique miraculeux, n'en sont pas moins du ressort des Sens, & conséquemment de celui du Témoignage. Je suppose toujours que mon Lecteur s'est approprié la suite de mes principes & qu'il n'a pas lu mon Livre comme un Roman.

jamais qu'à l'évidence proprement dite ou à la démonſtration, ne croire jamais que ce que mes propres Sens m'atteſteroient, il faudroit me jeter dans le Pyrrhoniſme le plus abſurde; car quel Pyrrhoniſme plus abſurde que celui qui douteroit ſérieuſement de tous les Faits de l'Hiſtoire, de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle, &c. & qui rejeteroit entiérement toute eſpece de Témoignage! Et quelle Vie plus miſérable & plus courte que celle d'un Homme qui ne ſe confieroit jamais qu'au rapport des ſes propres Sens, & qui ſe refuſeroit opiniâtrément à toute concluſion analogique; (13)

Je ne dirai point que la Vérité du CHRISTIANISME eſt *démontrée*: (14) cette expreſſion admiſe & répétée avec trop de complaiſance par les meilleurs Apologiſtes ſeroit aſſuré-

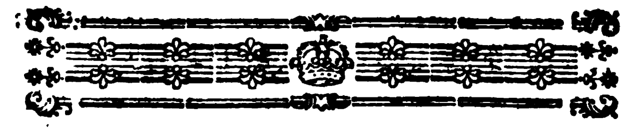
[13] Conſultez ſur ceci le Chap. I de la Part. XVIII.

[14] ON voit aſſez que je prends ici ce mot dans ſon ſens propre ou littéral. Ceux qui ſe choqueroient de mon expreſſion n'entreroient guere dans les vues de mon Travail. J'écris pour des Lecteurs qui aiment l'exactitude, & je l'aime auſſi. Je ſais très-bien & je l'ai répété plus d'une fois, que dans les Choſes morales l'évidence morale produit ſur les Eſprits judicieux les mêmes effets eſſentiels que l'évidence mathématique: mais il ne me paroît pas convenable de tranſporter à l'évidence morale une expreſſion qui n'eſt propre qu'à l'évidence mathématique.

ment impropre. Mais, je dirai ſimplement, que les Faits qui fondent la crédibilité du CHRISTIANISME me paroiſſent d'une telle probabilité, que ſi je les rejetois, je croirois choquer les regles les plus ſûres de la Logique & renoncer aux maximes les plus communes de la Raiſon.

J'AI tâché de pénétrer dans le fond de mon Cœur, & comme je n'y ai découvert aucun motif ſecret qui puiſſe me porter à rejeter une DOCTRINE ſi propre à ſuppléer à la foibleſſe de ma Raiſon, à me conſoler dans mes épreuves, à perfectionner mon Etre, je reçois cette DOCTRINE comme le plus grand bienfait que DIEU pût accorder aux Hommes, & je la recevrois encore quand je ne la conſidérerois que comme le meilleur Syſtème de Philoſophie pratique.





VINGT-DEUXIEME PARTIE.

FIN DES IDE'ES SUR L'E'TAT FUTUR DE L'HOMME.

LE'GERES CONJECTURES SUR LES BIENS A VENIR.

CHAPITRE I.

Accord des idées de l'Auteur sur la Restitution future de l'Homme avec les déclarations les plus expresses de la RÉVÉLATION.

Réflexions à ce Sujet.

SI un Etre formé essentiellement de l'Union de deux Substances étoit appellé à durer, il

dureroit comme Etre-mixte ou il ne feroit plus le même Etre. Je l'ai prouvé. [1]

Le Dogme de la Réfurrection eft donc une conféquence immédiate de la nature de l'Homme. Il eft donc un Dogme très-philofophique. Ceux qui veulent tout ramener à l'Ame oublient l'Homme.

« Si l'Ame humaine pouvoit exercer fes Facultés fans le fecours d'un Corps; fi la nature „ de notre Etre comportoit que nous puffions „ fans ce fecours jouir du bonheur, concevroit- „ on pourquoi l'Auteur de la Révélation „ qui eft celui de notre Etre, auroit en- „ feigné aux Hommes le Dogme de la Réfur- „ rection? „ [2]

L'Homme eft doué de Mémoire, & cette Mémoire tient au Cerveau. [3] Elle eft le fon-

[1] Relisez la Part. VIII & confultez le commencement de la Part. XVI de cette *Palingénéfie*. Le nombre des Lecteurs qui favent lire eft fi petit, que je fuis obligé de recourir fréquemment aux renvois.

[2] *Effai anal.* Parag. 727.

[3] *Ibid* Chap. VII, XXII. *Anal. abrégée*; XV, XVI, XVII, XVIII.

dement de la Personnalité de l'Homme & le Trésor de ses Connoissances.

Si la *même* Personne est appellée à durer, elle devra conserver la Mémoire des Choses passées & retenir un certain fond d'idées acquises.

Il faut donc qu'il y ait dans l'Homme un Siege physique de la Personnalité qui ne soit point soumis aux Causes destructives de la Vie *présente*.

La Re've'lation annonce un Corps *spirituel* qui doit succéder au Corps *animal*. L'opposition du mot *spirituel* au mot *animal* montre assez que le Corps futur sera formé d'une substance très-déliée. C'est ce que prouvent encore ces expressions remarquables que l'Apôtre Philosophe ne présente point au figuré : *tout ce que j'ai dit sur la Résurrection, revient à ceci que la Chair & le Sang ne peuvent posséder le Royaume de* Dieu, *& que la Corruption ne jouira point de l'Incorruptibilité*. [4]

La comparaison si philosophique du *Grain de*

[4] 1. Cor. XV, 50.

Bled que l'Apôtre emploie indique encore que la Résurrection ne sera que le développement plus ou moins rapide du Corps *spirituel* logé dès le commencement dans le Corps animal, comme la *Plante* dans sa *Graine*. *Mais, quelqu'un dira; comment les Morts peuvent-ils ressusciter? & avec quel Corps viendront-ils? Insensés! ce que vous semez ne reprend point de vie s'il ne meurt...* [5]

Ce Corps *spirituel* destiné à succéder au Corps *animal* n'en différera, sans doute, pas moins par son organisation que par la matiere dont il sera formé. A un Séjour très-différent répondront apparemment des Organes très-différens. Tous les Organes du Corps *animal* qui ne sont en rapport qu'avec la Vie présente seront, sans doute, supprimés. La Raison seule conduit à le présumer, & la RÉVÉLATION supplée ici, comme ailleurs, aux efforts de la Raison. Quand la RÉVÉLATION va jusqu'à nous déclarer que *l'Estomac sera détruit*, que les *Sexes seront abolis*, elle nous fait concevoir les plus grands changemens dans la Partie matérielle de l'Homme : car dans un

[5] L'ENVELOPPE du Grain *meurt*; le *Germe* subsiste, se développe, fructifie; &c. Rien de plus significatif que cette Parabole dont il est si facile de saisir l'esprit. 1. Cor. XV, 35, 36.

Tout organique dont toutes les Parties sont si enchaînées, quel prodigieux changement ne suppose point la suppression des Organes de la Nutrition & de la Génération !

Il faut lire dans le Chapitre XXIV de *l'Essai Analytique*, l'exposition philosophique du Dogme de la Résurrection, & l'on conviendra, je m'assure, que mes principes psychologiques sur l'État présent de l'Homme & sur son E'tat futur s'accordent exactement avec les déclarations les plus expresses & les plus claires de la RE'VE'LATION.

Il faut relire encore ce que j'ai exposé sur l'E'tat futur des Animaux (6) dans les cinq pre-

[6] MON Libraire faisoit imprimer la Part. XVI de cet Ouvrage lorsque j'ai reçu la premiere Partie du Tom. XXIX de la *Bibliotheque des Sciences & des Beaux-Arts*, *premier Trimestre* de 1768. Je me suis mis d'abord à parcourir les *Nouvelles littéraires*, & ce n'a point été sans quelque surprise que j'ai vu à l'Article de la *Grande-Bretagne*, l'annonce d'un Livre Anglois en deux petits Volumes, sous ce Titre : AN *Essai*, &c, c'est-à-dire, Essai sur la Vie future des Animaux bruts, par M. DEAN, Vicaire de *Middleton* 1768, chez KEARSLY.

Comme je n'ai point vu encore cet Ouvrage, dont j'ignorois l'existence, je ne puis donner à mes Lecteurs une idée

mieres Parties de cette *Palingénésie* & dans la Partie XIV, & appliquer à l'Homme toutes celles de ces analogies qui peuvent lui convenir.

des Principes & de la marche de l'Auteur ni comparer son travail avec le mien. Je me bornerai donc à transcrire ici la *Notice* que les Savans Journalistes ont insérée aux pages 209 & 210 du *Trimestre* que j'ai cité. La voici.

" Cet Ouvrage sans être supérieurement écrit, ne laisse pas „ de se faire lire avec plaisir. M. DEAN tâche d'y établir „ les propositions suivantes.

„ 1. L'Ecriture Sainte insinue en divers endroits que les „ Brutes existeront dans un état à venir.

„ 2. La Doctrine de leur existence future a été soutenue „ par divers Savans Juifs & par quelques Peres de l'Eglise.

„ 3. La Raison en nous apprenant que les Bêtes ont une „ Ame, nous enseigne par cela même qu'elles existeront dans „ un état à venir.

„ 4. Toutes les Notions que nous avons d'une Ame, nous „ conduisent à croire qu'elle doit être immortelle & exister „ toujours.

„ 5. Le Systême de ceux qui croient que DIEU anéantit „ l'Ame des Bêtes n'est appuyé sur aucun fondement solide.

„ 6. Les Objections que l'on tire de l'Ecriture Sainte „ contre l'existence future des Brutes sont frivoles & ne „ viennent que de ce qu'on a mal entendu les passages cités.

On voudra bien que je ne ralentisse pas ma marche par des répétitions superflues.

„ 7. Les autres objections sont également foibles, & ne „ sont dictées que par l'orgueil des Hommes.

„ Au reste, ces idées de M. DEAN ne sont rien moins que „ nouvelles. Divers Savans du premier ordre, sans prendre „ un ton aussi affirmatif que lui, ont cru qu'il étoit vraisem„ blable que l'Ame des Bêtes existeroit quelque part après „ qu'elle auroit cessé d'animer le corps qui lui étoit assigné, „ & qu'elle seroit dédommagée des maux qu'elle auroit souf„ ferts dans ce Monde. On peut voir entr'autres ce que dit „ là-dessus le célebre M. DITTON à l'endroit que nous ci„ tons à la marge. „

Il paroît par cette Notice que M. DEAN s'est uniquement attaché dans cet Ouvrage à prouver l'immortalité de l'Ame des Brutes, & qu'il en a déduit la probabilité de leur Vie future. Peut-être même qu'il n'a point prétendu se borner simplement à rendre probable cette Vie future, & qu'oubliant les regles d'une Logique exacte, il s'est persuadé trop facilement d'avoir porté la chose jusqu'à la démonstration. C'est au moins ce que je puis inférer légitimement du reproche que lui font les Journalistes, d'*avoir pris un ton trop affirmatif*. J'ose espérer qu'il ne leur paroitra pas que je mérite le même reproche.

Au reste, la Notice que je viens de transcrire m'apprend assez que mes principes & ma marche different beaucoup des principes & de la marche de l'Auteur Anglois. Ce n'est pas uniquement l'*immortalité* de l'Ame des Brutes que j'ai essayé de prouver : la chose étoit certes bien facile : mais, j'ai tenté de rendre probable l'*immortalité* de leur Etre, en les consi-

CONSIDÉRATION *importante*, dit très-bien

dérant comme des *Etres mixtes*. J'ai fort développé mes idées fur ce Sujet auffi nouveau qu'intéreffant : je les ai envifagées fous divers rapports plus ou moins nombreux & plus ou moins étendus. J'ai ouvert au Lecteur Philofophe dans les Part. I, II, III, IV, V, VI, XIV une vafte & agréable perfpective J'ai enchainé tout cela à l'état futur de l'Homme, & j'ai tâché d'accroître ainfi la fomme des probabilités que la Lumiere naturelle nous fournit en faveur de l'immortalité de notre Etre, &c.

Ce n'étoit non plus que l'*immortalité* ou la *permanence* de l'Ame des Brutes, que le célebre DITTON avoit en vue dans le paffage auquel les Journaliftes renvoient. Sect. VIII de la *Differtation* qui termine fon Livre *fur la Vérité de la* RELIGION CHRÉTIENNE. On en jugera par la lecture de ce paffage même, que je me fais un devoir de placer ici.

„ Comme je ne connois ni toutes les fins que DIEU „ s'eft propofées en créant les Bêtes ni tous les ufages qu'il „ en fait dans l'Univers, je ne fais pas non plus de quelle „ maniere il difpofe de leurs Ames quand elles ceffent de „ vivre.

„ Ceux qui difent qu'elles n'exiftent point ou qu'elles ne „ confervent point leur individualité, ne peuvent non plus „ prouver ce qu'ils affirment que ceux qui difent le contraire.

„ D'autre part ceux qui fuppofent qu'elles paffent fucceffivement en d'autres Corps & qu'elles fubiffent plufieurs „ révolutions dans la Na ture ne font pas fondés, à mon avis, „ fur un plus grand degré de certitude que les Perfonnes qui, „ rejettant la Tranfmigration, laiffent les Ames dans un

un Anonyme [7] qui a beaucoup pensé & qui vouloit faire penser; " ceux qui reprochent à la
„ RÉVÉLATION de n'avoir pas mis dans un
„ assez grand jour les Objets de la Foi, savent-
„ ils si la chose étoit possible? Sont-ils certains
„ que ces Objets ne different pas assez des Objets
„ terrestres pour ne pouvoir pas être saisis par

„ état inconnu aux Hommes, mais où elles peuvent répondre
„ aux vues de DIEU & à la perfection de l'Univers d'une
„ maniere plus efficace, qu'elles ne le font à présent dans le
„ vil rang où elles sont placées.

„ Encore un coup, je confesse ici mon ignorance. Tout cela
„ est couvert pour moi d'épaisses ténebres. Tout ce qui me
„ paroît de très-sûr, c'est que les Bêtes ne sont point de pures
„ Machines, & ce qui me paroît de la même évidence, c'est
„ que ces Ames ne sont point conduites par une Ame com-
„ mune. „

Je l'ai dit ailleurs : dès qu'on admet que les Bêtes ont une *Ame*, il est très-évident qu'on doit admettre que cette Ame, Substance simple, indivisible ne périt pas par les causes qui détruisent le *Corps grossier*. On doit convenir encore que la Raison ne découvre aucun motif pourquoi DIEU anéantiroit cette Ame, &c. Il ne faut donc qu'y réfléchir un instant pour se persuader la survivance de cette Ame, &c. Mais, je me suis assez expliqué sur ce point de Psychologie en divers endroits de cet Ouvrage.

[7] *Essai de Psychologie*; Princ. Phil. Part. VI, Chapitre XXII.

» des Hommes ? Notre maniere actuelle de con-
» noître tient à notre Constitution présente, &
» nous ignorons les rapports de cette Constitu-
» tion à celle qui doit lui succéder. Nous n'a-
» vons des idées que par les Sens : c'est en com-
» parant entr'elles les idées sensibles, c'est en gé-
» néralisant que nous acquérons des notions de
» différens genres. Notre capacité de connoître
» est donc limitée par nos Sens ; nos Sens le sont
» par leur structure ; celle-ci l'est par la place
» que nous occupons. Nous connoissons, sans
» doute, de la Vie à venir tout ce que nous
» en pouvions connoître ici-bas : pour nous
» donner plus de lumiere sur cet E'tat futur, il
» eût fallu apparemment changer notre État
» actuel. Le tems n'est pas venu où ce change-
» ment doit s'opérer : *Nous marchons encore par*
» *la Foi & non par la Vue* : l'Animal stupide
» qui broute l'herbe abstrairoit-il ? Il distingue
» une touffe de gazon d'une motte de terre,
» & cette connoissance suffit à son État pré-
» sent. Il acquerroit des connoissances plus re-
» levées, il atteindroit à nos Sciences & à nos
» Arts si la conformation essentielle de ses Or-
» ganes venoit à changer ; mais alors ce ne se-
» roit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans
» le Cerveau d'un Enfant la Théorie sublime de

„ l'Infini ? Ce Cerveau contient actuellement „ toutes les fibres néceſſaires à l'acquiſition de „ cette Théorie ; mais vous ne pouvez encore „ les mettre en action.

„ TOUT ſe fait par degrés dans la Nature : „ un développement plus ou moins lent conduit „ tous les Êtres à la perfection qui leur eſt „ propre. Notre Ame ne fait que commencer „ à ſe développer : mais cette Plante ſi foible „ dans ſes principes, ſi lente dans ſes progrès „ étendra ſes racines & ſes branches dans l'É- „ ternité.

„ C'EST aſſurément un trait de la ſageſſe de „ la RÉVÉLATION que ſon ſilence ſur la na- „ ture de notre État futur. L'HOMME DIVIN „ qui enſeigna à des Hommes mortels la Réſur- „ rection, étoit trop bon Philoſophe pour parler „ de Muſique à des Sourds, de couleurs à des „ Aveugles. „

JE profiterai de l'avis judicieux de cet Anonyme : je n'oublierai pas que je ſuis *aveugle* & *ſourd*, & je ne prononcerai point ſur les *couleurs* ni ſur les *ſons*. Oublierois-je néanmoins ma Condition préſente ſi je haſardois ſur les Biens à venir

quelques légeres conjectures que je déduirois des Choſes qui me ſont connues ?

Ce que l'Anonyme vient d'expoſer ſur l'impoſſibilité où nous ſommes de nous repréſenter les Biens à venir, eſt de la meilleure Logique. Quand il dit ; l'*Animal ſtupide qui broute l'herbe abſtrairoit-il ?* il fait bien ſentir par cette comparaiſon philoſophique que l'Homme ne ſauroit pas plus ſe repréſenter la véritable nature des Biens à venir, que l'Animal ne peut ſe repréſenter les plaiſirs intellectuels de l'Homme. L'*Animal ſtupide qui broute l'herbe* devineroit-il nos Sciences & nos Arts ? L'Homme, qui ignore tant de Choſes [8] qui appartiennent au Monde qu'il habite, devineroit-il les Choſes qui appartiennent à ce Monde qu'il habitera un jour ?

Je penſe donc, comme notre Pſychologue, *que nous connoiſſons de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici-bas ; & que pour nous donner plus de lumiere ſur cet État futur il auroit fallu apparemment cl[illegible]tre État actuel.*

Ceci eſt bien ſimple : comme

[8] Voyez les Part. XII & XIII.

nous à connoître des Objets qui, non ſeulement n'ont aucune *proportion* avec nos Facultés actuelles, mais qui ſuppoſent, ſans doute, encore d'autres Facultés pour être ſaiſis ou conçus ? L'Homme le plus éclairé & le plus pénétrant qui ſeroit privé de l'Ouïe devineroit-il l'uſage d'une Trompette ?

Si cependant un voile épais dérobe à nos regards avides ces Biens à venir après leſquels notre Cœur ſoupire, nous pouvons au moins entrevoir quelques-unes des principales Sources dont ils découleront.

CHAPITRE II.

Conſidérations ſur les Facultés de l'Homme envisagées dans le rapport à ſon état futur.

Moyens par leſquels ces Facultés pourront ſe perfectionner à l'indéfini.

L'HOMME poſſede trois Facultés émi-

nentes; la Facultés de connoître, la Faculté d'aimer & celle d'agir.

Nous concevons très-clairement que ces Facultés sont perfectibles à l'indéfini. Nous suivons à l'œil leur développement, leurs progrès, leurs effets divers. Nous contemplons avec étonnement les Inventions admirables auxquelles elles donnent naissance, & qui démontrent d'une maniere si éclatante la suprême élévation de l'Homme sur tous les Etres terrestres.

Il est, ce semble, dans la Nature de la Bonte' autant que dans celle de la Sagesse de perfectionner tout ce qui peut l'être. Il l'est sur-tout de perfectionner des Etres qui, doués de Sentiment & d'Intelligence, peuvent goûter le plaisir attaché à l'accroissement de leur perfection.

En étudiant avec quelque soin les Facultés de l'Homme, en observant leur dépendance mutuelle ou cette subordination qui les assujettit les unes aux autres & à l'action de leurs objets, nous parvenons facilement à découvrir quels sont les moyens naturels par lesquels elles se développent & se perfectionnent ici-bas. Nous pouvons donc concevoir des moyens ana-

logues plus efficaces qui porteroient ces Facultés à un plus haut degré de perfection.

Le degré de perfection auquel l'Homme peut atteindre sur la Terre est en rapport direct avec les moyens qui lui sont donnés de connoître & d'agir. Ces moyens sont eux-mêmes en rapport direct avec le Monde qu'il habite actuellement.

Un E'tat plus relevé des Facultés humaines n'auroit donc pas été en rapport avec ce Monde dans lequel l'Homme devoit passer les premiers momens de son existence. (1) Mais, ces Facultés sont indéfiniment perfectibles, & nous concevons fort bien que quelques-uns des moyens naturels qui les perfectionneront un jour peuvent exister dès à présent dans l'Homme. (2)

Ainsi, puisque l'Homme étoit appellé à habiter successivement deux Mondes différens, sa constitution originelle devoit renfermer des cho-

[1] Il faut consulter ce que j'ai dit là-dessus dans la Part. XIII, Chap. VIII.

[2] Qu'on prenne la peine de relire le Chap. I de la Part. XVI.

ſes relativea à ces deux Mondes. Le Corps *animal* devoit être en rapport direct avec le premier Monde ; le Corps *ſpirituel* avec le *ſecond*.

DEUX Moyens principaux pourront perfectionner dans le Monde à venir toutes les Facultés de l'Homme : des Sens plus exquis & de nouveaux Sens.

LES Sens ſont la premiere Source de toutes nos connoiſſances. Nos idées les plus réfléchies, les plus abſtraites dérivent toujours de nos idées ſenſibles. L'eſprit ne crée rien ; (3) mais il opere ſans ceſſe ſur cette multitude preſqu'infinie de perceptions diverſes qu'il acquiert par le miniſtere des Sens. (4)

DE ces opérations de l'Eſprit qui ſont toujours des comparaiſons, des combinaiſons, des abſtractions naiſſent par une génération naturelle toutes les Sciences & tous les Arts.

[3] Voyez l'*Eſſai anal.* Parag. 528, 529, 530 & la Note que j'ai miſe à la fin de la Partie VII de cette *Palingénéſie*.

[4] Conſultez le Chap. XV de l'*Eſſai anal.*

LES

Les Sens, destinés à transmettre à l'Esprit les impressions des Objets, sont en rapport avec les Objets. L'Oeil est en rapport avec la Lumiere; l'Oreille avec le Son; &c.

Plus les rapports que les Sens soutiennent avec leurs Objets sont parfaits, nombreux, divers, & plus ils manifestent à l'Esprit de qualités des Objets; & plus encore les perceptions de ces qualités sont claires, vives, completes.

Plus l'idée sensible que l'Esprit acquiert d'un Objet est vive, complete, & plus l'idée réfléchie qu'il s'en forme est distincte.

Nous concevons sans peine que nos Sens actuels sont susceptibles d'un degré de perfection fort supérieur à celui que nous leur connoissons ici-bas & qui nous étonne dans certains Sujets. Nous pouvons même nous faire une idée assez nette de cet accroissement de perfection par les effets prodigieux des Instrumens d'Optique & d'Acoustique.

Qu'on se figure, comme moi, Aristote observant une Mitte avec nos Microscopes ou contemplant avec nos Télescopes Jupiter & ses Lu-

nes : quels n'euſſent point été ſa ſurpriſe & ſon raviſſement ! quels ne ſeront donc point auſſi les nôtres lorſque revêtus de notre Corps *ſpirituel* nos Sens auront acquis toute la perfection qu'ils pouvoient recevoir de l'AUTEUR BIENFAISANT de notre Etre !

ON imaginera, ſi l'on veut, que nos Yeux réuniront alors les avantages des Microſcopes & des Téleſcopes, & qu'ils ſe proportionneront exactement à toutes les diſtances. Et combien les Verres de ces nouvelles Lunettes ſeront-ils ſupérieurs à ceux dont l'Art ſe glorifie !

ON doit appliquer aux autres Sens ce que je viens de dire de la Vue. Peut-être néanmoins que le Goût, qui a un rapport ſi direct à la Nutrition, ſera ſupprimé ou converti en un autre Sens d'un uſage plus étendu & plus relevé.

QUELS ne ſeroient point les rapides progrès de nos Sciences phyſico-mathématiques s'il nous étoit donné de découvrir les premiers principes des Corps, ſoit fluides, ſoit ſolides ! Nous verrions alors par intuition ce que nous tentons de deviner à l'aide de raiſonnemens ou de calculs d'autant plus incertains que no-

tre Connoiſſance directe eſt plus imparfaite. Quelle multitude innombrable de rapports nous échappe, préciſément parce que nous ne pouvons appercévoir la figure, les proportions, l'arrangement de ces Corpuſcules infiniment petits ſur leſquels pourtant repoſe tout le grand E'difice de la Nature!

Il ne nous eſt pas non plus fort difficile de concevoir que le Germe du Corps *ſpirituel* peut contenir dès à préſent les Elémens organiques de nouveaux Sens qui ne ſe développeront qu'à la Réſurrection.

„ Ces nouveaux Sens nous manifeſteront „ dans les Corps des Propriétés qui nous ſeront „ toujours inconnues ici-bas. Combien de qua„ lités ſenſibles que nous ignorons encore, & „ que nous ne découvririons point ſans éton„ nement! Nous ne connoiſſons les différentes „ Forces répandues dans la Nature, que dans „ le rapport aux différens Sens ſur leſquels „ elles déploient leur action. Combien eſt-il de „ Forces dont nous ne ſoupçonnons pas même „ l'exiſtence, parce qu'il n'eſt aucun rapport „ entre les idées que nous acquérons par nos

„ cinq Sens & celles que nous pourrons ac-
„ quérir par d'autres Sens ! „ (5)

Qu'on se représente un Homme qui naîtroit avec une paralysie complete sur trois ou quatre des principaux Sens, & qu'on suppose des causes naturelles qui rendissent la vie & le mouvement à ces Sens & les missent tous en valeur : quelle foule de perceptions nouvelles, variées, imprévues cet Homme n'acquerroit-il point en peu de tems ! quel prodigieux accroissement de perfection n'en résulteroit-il point pour toutes ses Facultés &c ! Je rappelle ici mon Lecteur à cette *Statue* que j'essayois d'animer dans l'*Essai Analytique*. Nous ne sommes encore que des *Statues* qui ne jouissent, pour ainsi dire, que d'un seul Sens, mais dont les autres Sens se déploieront dans ce Monde que la Raison entrevoit & que la Foi contemple.

Ces Sens nouveaux, renfermés infiniment en petit dans le Siege de l'Ame, sont donc en rapport direct avec ce Monde à venir qui est notre vraie Patrie. Ils peuvent avoir encore des rapports particuliers avec d'autres Mondes qu'il nous sera permis de visiter & où nous puisse-

[5] *Essai anal.* §. 779.

rons sans cesse de nouvelles Connoissances & de nouveaux Témoignages des LIBE'RALITE's INFINIES du BIENFAITEUR de l'Univers.

CHAPITRE III.

Perfectionnement que la Faculté de connoître pourra recevoir dans l'état futur de l'Homme par une vue plus parfaite & plus étendue des Mondes Planétaires.

Enchaînement & variétés de tous ces Mondes.

ELEVONS nos regards vers la Voûte étoilée: contemplons cette Collection immense de Soleils & de Mondes disséminés dans l'Espace, & admirons que ce Vermisseau qui porte le nom d'Homme ait une raison capable de pénétrer l'existence de ces Mondes & de s'élancer ainsi jusqu'aux extrémités de la Création.

MAIS, cette Raison dont la vue est si perçante, la curiosité si active & dont les desirs sont si étendus, si relevés, si assortis à la no-

blesse de son Etre auroit-elle été renfermée pour toujours dans les limites étroites d'un Télescope? Ce DIEU si BIENFAISANT qui a daigné se révéler à elle par les Merveilles du Monde qu'elle habite, ne lui auroit-il point réservé de plus hautes Révélations dans ces Mondes où SA PUISSANCE & SA SAGESSE éclatent avec plus de magnificence encore, & où ELLES se peignent par des Traits toujours nouveaux, toujours variés, toujours inépuisables?

SI notre Connoissance réfléchie dérive essentiellement de notre Connoissance intuitive; si nos richesses intellectuelles s'accroissent par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles de tout genre; si nous comparons d'autant plus que nous connoissons davantage; si enfin, notre Intelligence se développe & se perfectionne à proportion que nos comparaisons s'étendent, se diversifient, se multiplient, quels ne seront point l'accroissement & le perfectionnement de nos Connoissance naturelles lorsque nous ne serons plus bornés à comparer les Individus aux Individus, les Especes aux Especes, les Regnes aux Regnes, & qu'il nous sera donné de comparer les Mondes aux Mondes!

SI la SUPREME INTELLIGENCE a varié ici-

bas toutes SES Oeuvres ; si une progression harmonique regne entre tous les Etres terrestres ; si une même Chaîne les embrasse tous, (1) combien est-il probable que cette Chaîne merveilleuse se prolonge dans tous les Mondes Planétaires, qu'elle les unit tous, & qu'ils ne sont ainsi que des Parties constituantes & infinitésimales de la même Série ! [2]

Nous ne découvrons à présent de cette grande Chaîne que quelques Anneaux : nous ne sommes pas même sûrs de les observer dans leur Ordre naturel : nous ne suivons cette progression admirable que très-imparfaitement & à travers mille & mille détours : nous y rencontrons des interruptions fréquentes ; mais, nous sentons toujours que ces lacunes sont bien moins celles de la Chaîne que celles de nos Connoissances.

LORSQU'IL nous aura été accordé de contempler cette Chaîne comme j'ai supposé que la contemplent ces INTELLIGENCES pour les-

[1] Consultez la *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. VII Part. II, Chap. IX, X, XI, XII, XIII.

[2] *Cont. de la Nat.* Part. IV, Chap. XI.

quelles notre Monde a été principalement fait ; (3) lorſque nous pourrons, comme elles, en ſuivre les prolongemens dans d'autres Mondes, alors & ſeulement alors nous connoîtrons l'Ordre naturel des Chaînons, leur dépendance réciproque, leurs relations ſecretes, la raiſon prochaine de chaque Chaînon & nous nous éleverons ainſi par une E'chelle de perfections relatives juſqu'aux Vérités les plus tranſcendantes & les plus lumineuſes.

CHAQUE Monde Planétaire a donc ſon E'conomie particuliere, ſes Loix, ſes Productions, ſes Habitans, & rien de tout cela ne ſe retrouve de la même maniere ni dans le même Ordre dans aucune autre Planete. La répétition des mêmes Modeles en différens Mondes ſeroit un indice de ſtérilité ; & comment concevoir un terme à la fécondité de l'INTELLIGENCE INFINIE? Si une Méthaphyſique relevée nous perſuade qu'il n'eſt pas ſur la Terre deux Individus précifément ſemblables ; ſi des obſervations délicates pouſſées fort loin paroiſſent confirmer la même vérité, quels ne doivent point être les Caracteres qui différencient un Monde d'un

[3] Voyez les Part. XII, XIII. Reliſez ſur-tout le Chap. VII de la Part. XIII.

autre Monde & même deux Mondes les plus voisins ! Ainsi, chaque Monde est un Système particulier, un Ensemble de Choses qui ne se rencontre dans aucun autre Point de l'Espace, & ce Système particulier est au Système général ce qu'est un pignon ou une roue dans une Machine, ou mieux encore, ce qu'est une fibre, une glande dans un Tout organique.

De quels sentimens notre Ame ne sera-t-elle donc point inondée lorsqu'après avoir étudié à fond l'E'conomie d'un Monde, nous volerons vers un autre, & que nous comparerons entr'elles ces deux E'conomies ! Quelle ne sera point alors la perfection de notre Cosmologie ! Quels ne seront point la généralisation & la fécondité de nos principes, l'enchaînement, la multitude & la justesse de nos conséquences ! quelle lumiere réjaillira de tant d'Objets divers sur les autres Branches de nos Connoissances, sur notre Physique, sur notre Géométrie, sur notre Astronomie, sur nos Sciences rationnelles & principalement sur cette SCIENCE DIVINE qui s'occupe de l'ETRE des ETRES.

TOUTES les vérités sont enchaînées & les plus éloignées tiennent les unes aux autres par des nœuds cachés. Le propre de l'Entendement

est de découvrir ces nœuds. NEWTON s'applaudissoit, sans doute, d'avoir su démêler les rapports secrets de la chûte d'une Pierre au mouvement d'une Planete : transformé un jour en INTELLIGENCE CÉLESTE, il sourira de ce jeu d'Enfant, & sa haute Géométrie ne sera plus pour lui que les premiers Elémens d'un autre Infini.

CHAPITRE IV.

Excellence & sublimité des Connoissances que l'Homme acquerra dans son Etat futur par la contemplation des Merveilles de la Cité de DIEU.

LA Raison de l'Homme perce encore au délà de tous les Mondes Planétaires : elle s'éleve jusqu'au Ciel où DIEU habite : elle contemple le Trône auguste de l'ANCIEN DES JOURS : elle voit toutes les Spheres rouler sous ses Pieds & obéir à l'Impulsion que SA MAIN PUISSANTE leur a imprimée : elle entend les acclamations de toutes les INTELLIGENCES, & mêlant ses

adorations & ses louanges aux Chants majestueux de ces HIÉRARCHIES, elle s'écrie dans le sentiment profond de son néant, SAINT, SAINT, SAINT est CELUI QUI EST! l'E'TERNEL est le SEUL BON! *gloire soit à DIEU dans les Lieux Célestes; Bienveuillance envers l'Homme!*

BIENVEUILLANCE envers l'Homme! O profondeur des richesses de la BONTE' DIVINE! ELLE ne s'est point bornée à SE manifester à l'Homme sur la Terre par les Traits les plus multipliés, les plus divers, les plus touchans; ELLE veut encore l'introduire un jour dans les Demeures Célestes & l'abreuver au Fleuve de délices. *Il y a plusieurs demeures dans la Maison de notre PERE; si cela n'étoit pas*, SON ENVOYÉ *nous l'auroit dit: Il y est allé pour nous y préparer une place...... Il en reviendra; & nous prendra avec Lui, afin que nous soyions où Il sera..... où Il sera;* non dans les *Parvis*, non dans le *Sanctuaire* de la Création Universelle; mais, dans le *Saint des Saints...... où il sera*; où sera *le* ROI *des* ANGES *& des Hommes, le* ME'DIATEUR *de la nouvelle Alliance*; *le* CHEF *& le* CONSOMMATEUR *de la* FOI, CELUI *qui nous a frayé le chemin nouveau qui mène à la Vie, qui nous a donné la liberté d'entrer dans le*

Lieu Très-Saint, qui nous a fait approcher de la Ville du DIEU VIVANT, *de la Jérusalem Céleste, de l'innombrable multitude des* ANGES, *de* DIEU *même* QUI *est le* JUGE *de tous.*

SI, la SOUVERAINE BONTE' s'est plue à parer si richement la premiere Demeure de l'Homme; si ELLE y a répandu de si grandes beautés; prodigué tant de douceurs, accumulé tant de biens; si toutes les Parties de la Nature conspirent ici-bas à fournir à l'Homme des sources intarissables de plaisirs; que dis-je! si cette BONTE' INEFFABLE enveloppe & serre l'Homme de toutes parts ici-bas; quel ne sera point le Bonheur dont ELLE le comblera dans la Jérusalem d'En-haut! quelles ne seront point les beautés, la richesse & la variété du magnifique Spectacle qui s'offrira à ses regards dans la Maison de DIEU, dans cet autre Univers qui enceint tous les Orbes Planétaires & où l'ETRE EXISTANT PAR SOI donne aux HIÉRARCHIES CÉLESTES les Signes les plus Augustes de SA PRÉSENCE ADORABLE!

CE sera dans ces Demeures éternelles, au sein de la Lumiere, de la Perfection & du Bonheur que nous lirons l'Histoire Générale & Particuliere de la PROVIDENCE. Initiés alors, jus-

qu'à un certain point, dans les Mysteres profonds de SON Gouvernement, de SES Loix, de SES Dispensations nous verrons avec admiration les raisons secretes de tant d'événemens généraux & particuliers qui nous étonnent, nous confondent & nous jettent dans des doutes que la Philosophie ne dissipe pas toujours, mais sur lesquels la RELIGION nous rassure toujours. Nous méditerons sans cesse ce Grand Livre des *Destinées* des *Mondes*. Nous nous arrèterons surtout à la page qui concerne celles de cette petite Planete, si chere à notre cœur, le Berceau de notre Enfance, & le premier Monument des Complaisances paternelles du CRE'ATEUR à l'égard de l'Homme. Nous n'y découvrirons point sans surprise les différentes Révolutions que ce petit Globe a subies avant que de revêtir sa forme actuelle, & nous y suivrons à l'œil celles qu'il est appellé à subir dans la durée des Siecles. [1] Mais, ce qui épuisera notre admiration & notre reconnoissance ce seront les Merveilles de cette grande RÉDEMPTION qui renferme encore tant de Choses au-dessus de notre foible portée, *qui ont été l'Objet de l'exacte recherche & de la profonde meditation des Pro-*

(1) Voyez les Part. VI, XII, XIII.

phetes, & dans lesquelles les ANGES *desirent de voir jusqu'au fond.* Un mot de cette page nous tracera aussi notre propre Histoire & nous dévéloppera le pourquoi & le comment de ces calamités, de ces épreuves, de ces privations qui exercent souvent ici-bas la patience du Juste, épurent son Ame, rehaussent ses vertus, ébranlent & terrassent les Foibles. Parvenus à ce degré si supérieur de Connoissances, l'Origine du Mal physique & du Mal moral ne nous embarrassera plus : nous les envisagerons distinctement dans leur source & dans leurs effets les plus éloignés ; & nous reconnoîtrons avec évidence *que tout ce que DIEU avoit fait étoit bon.* [2] Nous n'observons sur la Terre que des effets : nous ne les observons même que d'une maniere très-superficielle : toutes les Causes nous sont voilées : (3) alors nous verrons les effets dans leurs Causes, les conséquences dans leurs principes, l'Histoire des Individus dans celle de l'Espece, l'Histoire de l'Espece dans l'Histoire du Globe, cette derniere dans celle des Mondes, &c. *Présentement nous ne voyons les Choses que confusément & comme par un Verre*

(2) Voyez *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. III.

[3] *Essai anal.* §. 123. *Paling.* Part. XII, Chap. III.

obscur; mais alors nous verrons face à face, & nous connoîtrons, en quelque sorte, *comme nous avons été connus.* Enfin; parce que nous aurons des Connoissances incomparablement plus completes & plus distinctes de l'Ouvrage, nous en acquerrons aussi de beaucoup plus profondes des PERFECTIONS de l'OUVRIER. Et combien cette Science, la plus sublime, la plus vaste, la plus desirable de toutes ou plutôt la seule Science se perfectionnera-t-elle sans cesse par un commerce plus intime avec la SOURCE E'TERNLLE de toute Perfection! je n'exprime point assez; je ne fais que begayer; les termes me manquent; je voudrois emprunter la Langue des ANGES: s'il étoit possible qu'une Intelligence finie épuisât jamais l'Univers, elle puiseroit encore d'E'ternité en E'ternité dans la Contemplation de son AUTEUR de nouveaux Trésors de Vérités; & après mille myriades de Siecles consumés dans cette Méditation, elle n'auroit qu'effleuré cette SCIENCE dont la plus élevée des INTELLIGENCES ne possede peut-être que les premiers Rudimens. Il n'y a de vraie Réalité que dans CELUI-QUI EST.; car tout ce qui est, est par LUI & existoit de toute E'ternité en LUI avant que d'être hors de LUI. (4) Il n'y

(4) Consultez le Chap. I de la Part. XVI.

a qu'une ſeule EXISTENCE parce qu'il n'y a qu'un *ſeul* ETRE dont l'ESSENCE ſoit d'*exiſter* & tout ce qui porte le nom impropre d'*Etre* étoit renfermé dans l'EXISTENCE NE'CESSAIRE comme la conſéquence dans ſon principe.

CHAPITRE V.

Réflexions ſur notre Faculté d'aimer : ſes imperfections actuelles : comment elle ſe perfectionnera dans un autre ſéjour.

COMBIEN notre Faculté d'aimer eſt-elle actuellement bornée, imparfaite, aveugle, groſſiérement intéreſſée ! Combien toutes nos Affections participent-elles à la Chair & au Sang ! Combien notre Cœur eſt-il étroit ; combien a-t-il de peine à s'élargir & à embraſſer la Totalité des Hommes ! Combien, encore une fois, le *phyſique* de notre Conſtitution s'oppoſe-t-il à l'épurement & à l'exaltation de notre Faculté d'aimer ! Combien

Combien lui eſt-il difficile de ſe concentrer un peu fortement dans l'ETRE SOUVERAINEMENT AIMABLE !

Nos beſoins toujours renaiſſans nous lient aux Objets qui peuvent les ſatisfaire. Le cercle de nos Affections ne s'étend guere au-delà de ces Objets. Il ſemble qu'il ne nous reſte point aſſez de Capacité d'aimer pour aimer encore ce qui ne ſe rapporte pas d'une maniere directe à notre Individu. Notre Amour propre ne cherche que lui-même, ne voit & ne ſent que lui-même dans tout ce qui l'environne. Il ſe reproduit dans tout ce qui le flatte, & il eſt rarement aſſez élevé pour n'être fortement touché que du plaiſir de faire des Heureux. Il y a toujours je ne ſais quoi de terreſtre qui ſe mêle à nos Sentimens les plus délicats & à nos actions les plus généreuſes. Il faut toujours que les Ames les plus ſenſibles, les plus nobles retiennent quelque choſe de la Partie matérielle de notre Etre. Et combien ſur-tout n'en retient point cette Paſſion ſi douce & ſi terrible dans ſes effets, qui fait ſentir ſon pouvoir à tous les Individus, & ſans laquelle l'Eſpece ne ſeroit plus !

TELLE eſt ſur la Terre notre Faculté d'ai-

mer: telles ſont ſes limites, ſes imperfections; ſes taches. Mais cette Puiſſance excellente, cette Puiſſance ſi impulſive, ſi féconde en effets divers, ſi expanſible, embarraſſée à préſent dans les liens de la chair en ſera un jour dégagée; & CELUI QUI nous a faits pour L'aimer & pour aimer nos Semblables ſaura ennoblir, épurer, ſublimiſer tous nos deſirs & faire converger toutes nos Affections vers la plus grande & la plus noble fin.

LORSQUE nous aurons été revêtus de ce Corps *ſpirituel* & *glorieux* que la FOI eſpere, notre Volonté perfectionnée dans le rapport à notre Connoiſſance n'aura plus que des deſirs aſſortis à la haute élévation de notre nouvel Etre. Elle tendra ſans ceſſe à tout bien, au vrai bien, au plus grand bien. Toutes ſes déterminations auront un but & le meilleur but. [1] L'Ordre ſera la regle immuable de ſes deſirs, & l'AUTEUR de l'Ordre le Centre de toutes ſes Affections. Comme elle ſera fort réfléchie, parce que la Connoiſſance ſera fort diſtincte & fort étendue, ſes inclinations ſe proportionneront conſtamment à la Nature des

(1) Voyez dans le Chap. VI de la Part. XV le Tableau que je crayonnois de l'*Homme moral*.

Choses & elle aimera dans un rapport direct à la Perfection de chaqu'Etre. La Connoissance assignera à chaqu'Etre son juste prix : elle dressera l'E'chelle exacte des valeurs relatives ; & la Volonté éclairée par la Connoissance ne se méprendra plus sur le prix des Choses & ne confondra plus le bien apparent avec le bien réel.

DE'POUILLE's pour toujours de la Partie *corruptible* de notre Etre, *revêtus de l'Incorruptiliblité*, unis à la Lumiere, [2] nos Sens ne dégraderont plus nos Affections ; notre Imagination ne corrompra plus notre Cœur ; les grandes & magnifiques images qu'elle lui offrira sans cesse vivifieront & échaufferont tous ses Sentimens ; notre Puissance d'aimer s'exaltera & se déploiera de plus en plus, & la sphere de son activité s'agrandissant à l'indéfini embrassera les INTELLIGENCES de tous les Ordres & se concentrera dans l'ETRE SOUVERAINEMENT BIENFAISANT. Notre bonheur s'accroîtra par le sentiment vif & pur du bon-

[2] DANS mon hypothese, le Corps *spirituel* dont parle la RE'VE'LATION sera formé d'une Matiere semblable ou analogue à celle de l'Ether ou de la Lumiere. Voyez en particulier le Chap. II de la Part. XVI.

heur de nos Semblables & de celui de tous les Etres ſentans & de tous les Etres intelligens. Il recevra de plus grands accroiſſemens encore par le ſentiment délicieux & toujours préſent de l'approbation & de l'amour de CELUI QUI *ſera tout en tous.* Notre Cœur brûlera éternellement du beau Feu de la Charité, de cette CHARITE' CE'LESTE, qui après avoir jeté ſur la Terre quelques étincelles, éclatera de toutes parts dans le ſéjour de l'Innocence & de la Paix. *La Charité ne finira jamais.*

CHAPITRE VI.

Remarques ſur notre Faculté d'agir :

ſes limitations actuelles & ce qui en réſulte :

ſon perfectionnement dans l'E'tat futur.

LA force, comme la portée de nos Organes, eſt ici bas très-limitée. Nous ne ſaurions les exercer pendant un tems un peu long ſans éprouver bientôt ce ſentiment incommode & pénible

que nous exprimons par le terme de *fatigue.* Nous avons à surmonter une résistance continuelle pour nous transporter ou plutôt pour ramper d'un lieu dans un autre. Notre Attention, cette belle Faculté qui décide de tout dans la Vie intellectuelle, notre Attention s'affoiblit en se partageant & se consume en se concentrant. Notre Mémoire ne retient qu'avec effort ce que nous lui confions: elle souffre des déperditions journalieres: l'âge & mille accidens la menacent, l'alterent, la détruisent. Notre Raison, l'appanage le plus précieux de notre nature, tient en dernier ressort à quelques fibres délicates, que des Causes assez légeres peuvent déranger & dérangent quelquefois. Que dirai-je encore! notre Machine entiere, cette Machine qui nous est si chere & où brille un Art si prodigieux, est toujours près de succomber sous le poids & par l'action continuée de ses ressorts. Elle ne subsiste que par des secours étrangers & par une sorte d'artifice. Le principe de la vie est précisément le principe de la mort & ce qui nous fait vivre est réellement ce qui nous fait mourir.

Le Corps *animal* est formé d'E'lémens très-hétérogenes, & dont une multitude de petites

Forces tendent continuellement à troubler l'harmonie. Il faut que des E'lémens étrangers viennent sans cesse s'unir aux E'lémens primitifs pour remplacer ce que les mouvemens intestins & la transpiration dissipent sans cesse. Le jeu perpétuel des Vaisseaux, nécessaire à ce remplacement, altere peu à peu l'E'conomie générale de la Machine ; racornit des Parties qui devroient demeurer souples ; oblitere des conduits qui devroient rester perméables ; change les dispositions respectives des pieces & détruit enfin l'équilibre des poids & des ressorts.

Le Corps *spirituel*, formé probablement d'E'lémens semblables ou analogues à ceux de la Lumiere, n'exigera point ces réparations journalieres qui conservent & détruisent le Corps *animal*. Ce Corps *glorieux* que nous devons revêtir subsistera, sans doute, par la seule énergie de ses Principes & de la profonde Méchanique qui aura présidé à sa construction. Il y a bien de l'apparence encore, que ce Corps éthéré ne sera pas soumis à l'action de la Pesanteur comme les Corps grossiers que nous connoissons. Il obéira avec une facilité & une promptitude étonnantes à toutes les volontés de notre Ame, & nous nous transporterons d'un Monde dans un autre avec une célérité peut-être égale

à celle de la Lumiere. Sous cette E'conomie de Gloire nous exercerons ſans fatigue toutes nos Facultés, parce que les nouveaux Organes ſur leſquels notre Ame déploiera ſa Force motrice ſeront mieux proportionnés à l'énergie de cette Force, & qu'ils ne ſeront point aſſujettis à l'influence de ces Cauſes perturbatrices qui conſpirent ſans ceſſe contre notre E'conomie actuelle. Notre Attention ſaiſira à la fois & avec une égale force un très grand nombre d'Objets plus ou moins compliqués; elle les pénétrera intimement; elle en démêlera toutes les impreſſions partielles, en découvrira les reſſemblances & les diſſemblances les plus légeres, & en déduira ſans effort les réſultats les plus généraux. Notre Génie ſera donc proportionné à notre Attention; car j'ai montré que l'Attention eſt la Mere du Génie. [1] Ce qui ſera une fois entré dans notre Mémoire ne s'en effacera jamais, parce que les Fibres auxquelles elle ſera attachée dans cette nouvelle E'conomie, ne ſeront point expoſées à une infinité de petites impulſions inteſtines, qui tendent continuellement ici bas à changer la poſition reſpective des élémens de ces Organes ſi déliés & à détruire

[1] *Eſſai anal.* §. 529, 530.

les déterminations que les Objets leur ont imprimées. [2] Notre Mémoire s'enrichira donc à l'indéfini : elle s'incorporera des Mondes entiers ; & retracera à notre Esprit sans altération & sans confusion l'immense Nomenclature de ces Mondes : que dis-je ! ce ne sera point simplement une Nomenclature : ce sera l'Histoire naturelle générale & particuliere de ces Mondes, celle de leurs Révolutions, de leur Population, de leur Législation, &c, &c. Et comme les Organes sont toujours en rapport avec les Objets dont ils doivent transmettre à l'Ame les impressions, il est à présumer que la Connoissance d'un nombre si prodigieux d'Objets & d'Objets si différens entr'eux dépendra d'un Assortiment d'Organes infiniment supérieur à celui qui est relatif à notre E'conomie présente. Les signes de nos idées se multiplieront, se diversifieront, se combineront dans un rapport déterminé aux Objets dont ils seront les représentations symboliques, & la Langue ou les Langues que nous posséderons alors auront une expression, une fécondité, une richesse dont les Langues que nous connoissons ne sauroient

(2) *Ibid.* Chap. VII, XXII. *Cont. de la Nat.* Part. V, Chap. VI. *Anal. abrég.* VII, VIII, IX, X, XI, &c.

nous donner que de très foibles images. Précisément parceque nous verrons les Choses d'une maniere incomparablement plus parfaite, nous les exprimerons aussi d'une maniere incomparablement plus parfaite. Nous observons ici bas que la perfection des Langues correspond à celle de l'Esprit, & que plus l'Esprit connoît plus il exprime : nous observons encore que le Langage perfectionne à son tour la Connoissance ; & la Langue savante des Géometres, cette belle Langue où réside à un si haut point l'*expression symbolique*, peut nous aider à concevoir la possibilité d'une Langue vraiment *universelle* que nous posséderons un jour & qui est apparemment celle des INTELLIGENCES SUPÉRIEURES.

LE Corps *animal* renferme quantité de Choses qui n'ont de rapports directs qu'à la conservation de l'Individu ou à celle de l'Espece. Le Corps *spirituel* ne contiendra que des Choses relatives à l'accroissement de notre perfection intellectuelle & morale. Il sera, en quelque sorte, un Organe universel de Connoissance & de Sentiment. Il sera encore un Instrument universel au moyen duquel nous exécuterons une infinité de Choses dont nous ne saurions nous

faire à préſent que des idées très-vagues & très-confuſes. (3)

Si ce Corps *animal* & terreſtre, que la mort détruit, renferme de ſi grandes beautés; ſi la moindre de ſes parties peut conſumer toute l'intelligence & toute la ſagacité du plus habile Anatomiſte, (4) quelles ne ſeront point les beautés de ce Corps *ſpirituel* & céleſte qui ſuccédera au Corps périſſable ! Quelle Anatomie que celle qui s'occupera de l'E'conomie de ce Corps glorieux; qui pénétrera la méchanique, le jeu & la fin de toutes ſes Parties; qui ſaiſira les rapports phyſiques de la nouvelle E'conomie avec l'ancienne, & les rapports bien plus nombreux & bien plus compliqués des nouveaux Organes aux Objets de la Vie à venir!

(3) Voyez ce que j'ai bégayé ſur la *Souveraine Perfection mixte* dans le Chap. VII de la Part. II de la *Contemp. de la Nat.*

[4] Conſultez ce que j'ai dit de l'excellence des Machines organiques, Part. IX, Chap. I. Conſultez encore ce que j'ai expoſé ſur l'Animal, Part. XII, Chap. I, & ſur l'*imperfection* de notre Anatomie *actuelle*, Chap. IV.

CHAPITRE VII.

Degrés de perfection ou de gloire qui distingueront les Individus de l'Humanité dans l'Etat futur, & qui correspondront aux degrés de perfection qu'ils auront acquis sur la Terre.

Progrès de tous ces Individus vers une plus haute perfection.

Il y a sur la Terre parmi les Hommes une diversité presqu'infinie de dons, de talens, de connoissances, d'inclinations, &c. L'Echelle de l'Humanité s'éleve par une suite innombrable d'Echelons de l'Homme brut à l'Homme pensant. (1) Cette progression continuera, sans doute, dans la Vie à venir & y conservera les mêmes rapports essentiels ; je veux dire, que les progrès que nous aurons faits ici bas dans la connoissance & dans la vertu détermineront le point d'où nous commencerons à partir dans

(1) Voyez ce que j'ai dit des *Gradations de l'Humanité* dans le Chap. X de la Part. IV de la *Cont. de la Nature*.

l'autre Vie ou la place que nous y occuperons. Quel puiſſant motif pour nous exciter à accroître ſans ceſſe notre connoiſſance & notre vertu !

Tous les momens de notre exiſtence individuelle ſont indiſſolublement liés les uns aux autres. Nous ne paſſons point d'un état à un autre état ſans une raiſon ſuffiſante. Il n'y a jamais de ſaut proprement dit. L'état ſubſéquent a toujours ſa raiſon ſuffiſante dans l'état qui l'a précédé immédiatement. (2) La mort n'eſt point une lacune dans cette Chaîne : elle eſt le chaînon qui lie les deux Vies ou les deux Parties de la Chaîne. Le jugement que le SOUVERAIN JUGE portera de nous aura ſon fondement dans le degré de perfection intellectuelle & morale que nous aurons acquis ſur la Terre ou ce qui revient au même, dans l'emploi que nous aurons ſu faire de nos Facultés & des *Talens qui nous auront été confiés. A celui à qui il aura beaucoup été donné, il ſera beaucoup redemandé, & on donnera à celui qui aura.* Ce qui eſt, eſt : la VOLONTÉ DIVINE ne change point la Nature des Choſes, & dans le Plan

[2] JE dois renvoyer ici mon Lecteur au Chap. I de la Part. XIV, & le prier de méditer un peu ſur cet endroit de l'Ouvrage.

qu'ELLE a réalisé le vice ne pouvoit obtenir les avantages de la vertu. (3)

IL suit donc de ces principes que la Raison se forme à elle-même, que le degré de perfection acquise déterminera dans la Vie à venir le degré de bonheur ou de gloire dont jouira chaque Individu. La RÉVÉLATION donne encore sa sanction à ces principes si philosophiques. Elle établit expressément cette Échelle de bonheur ou de gloire que la Philosophie ne se lasse point de contempler. *Il y a des Corps célestes & des Corps terrestres; mais il y a de la différence entre l'éclat des Corps célestes & celui des Corps terrestres: autre est l'éclat du Soleil, autre celui de la Lune & autre celui des Étoiles: l'éclat même d'une Étoile est différent de l'éclat d'une autre Étoile. Il en sera de même à la Résurrection.* [4] Et si l'on vouloit que ces paroles remarquables ne fussent pas susceptibles de l'interprétation que je leur donne, cette Déclara-

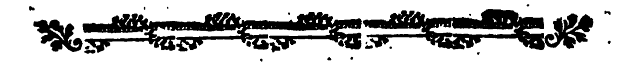
[3] Voyez la Part. VIII où ceci est plus développé.

[4] JE sais que quelques Commentateurs donnent à ce passage un sens plus direct & plus littéral : on ne prendra donc, si l'on veut, mon interprétation que comme une application indirecte & qui a son fondement dans d'autres passages des E'CRITURES.

tion ſi formelle & ſi répétée des ÉCRITURES ; *que* DIEU *rendra à chacun ſelon ſes Oeuvres* ; ne ſuffiroit-elle pas pour prouver que les degrés du *bonheur à venir* ſeront auſſi variés que l'auront été les degrés de la vertu ? Or, combien les degrés de la vertu different-ils ſur la Terre ! Combien la vertu du même Individu s'accroît-elle par de nouveaux efforts ou par des actes réitérés fréquemment ! La vertu eſt une habitude : elle eſt l'habitude au bien.

IL y aura donc un Flux perpétuel de tous les Individus de l'Humanité vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur ; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré. Et parce que la diſtance du Créé a l'INCRÉÉ, du Fini à l'INFINI eſt infinie, ils tendront continuellement vers la SUPREME PERFECTION ſans jamais y atteindre.





CONCLUSION
DE
TOUT L'OUVRAGE.

O QUE la Contemplation de ce magnifique, de cet immense, de ce raviſſant SYSTEME DE BIENVEUILLANCE qui embraſſe tout ce qui penſe, ſent ou reſpire eſt propre à élever, à agrandir notre Ame, à balancer, à adoucir toutes les épreuves de cette Vie mortelle, à ſoutenir, à augmenter notre patience, notre réſignation, notre courage, à nourrir, à exalter tous nos ſentimens de reconnoiſſance, d'amour, de vénération pour cette BONTÉ ADORABLE QUI nous a ouvert par SON ENVOYÉ les portes de cette E'ternité heureuſe, le grand, le perpétuel Objet de nos deſirs & pour laquelle nous ſommes faits. Déja ELLE nous met en poſſeſſion de ce *Royaume qu'*ELLE *nous avoit préparé avant la fondation des Siecles*. . . . . déja ELLE place ſur notre Tête la *Couronne immarceſcible de Gloire* . . . . déja

nous sommes assis dans les lieux célestes . . . . . le Sépulcre a rendu sa Proie. . . . . *la Mort est engloutie pour toujours* . . . . *l'incorruptible a succédé au corruptible, le spirituel à l'animal, le glorieux à l'abject* . . . . les plus longues révolutions des Astres entassées les unes sur les autres ne peuvent plus mesurer notre durée. . . . il n'est plus de Tems. . . . l'Eternité commence & avec elle une Félicité qui ne doit point finir, mais qui doit toujours accroître. . . . . . Transportés de joie, de gratitude & d'admiration nous nous prosternons au pied du Trône de notre BIENFAITEUR. . . . . nous nous écrions notre PERE*!*. . . . notre PERE*!*. . . . . .nous. . . . .

SAISISSEZ LA VIE ETERNELLE.

A Genthod près de Geneve, le 17 de Mai 1769.

FIN.

TABLE

TABLE.

PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE.

DOUZIEME PARTIE.

Imperfection & bornes naturelles de nos Connoissances.

TREIZIEME PARTIE.

Suite du même sujet.

QUATORZIEME PARTIE.

Principes & conjectures sur la liaison & la nature des deux économies chez les Animaux.

SEIZIEME PARTIE.

Idées fur l'E'tat futur de l'Homme.

DIX-SEPTIEME PARTIE.

Suite de Idées fur l'E'tat futur de l'Homme.

Recherches fur le CHRISTIANISME. Les Miracles.

DIX-HUITIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. Le TÉMOIGNAGE.

DIX-NEUVIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. La Déposition écrite.

VINGTIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des recherches sur le CHRISTIANISME. L'authenticité de la Déposition. Les Prophéties.

VINGT-UNIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Fin des Recherches sur le CHRISTIANISME. La Doctrine. Les Succès du Temoignage.

VINGT-DEUXIEME PARTIE.

Fin des idées sur l'Etat futur de l'Homme.

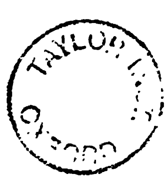
Légeres conjectures sur les Biens à venir.

Fin de la Table du Tome XVI.

ERRATA.

Page

4 : lig. 4. *qu'il*; lisez qu'elle.
Ibid : lig. 23. *s'il*; lis. si elle.
9 : lig. 1, *doutoux*; lis. douteux.
15 : lig. 5, *es*; lis. les.
17 : lig. 12, *goûte palpe*; lis. goûte, palpe.
30 : lig. 2, de l'intitulation : *peut en*; lis. peut pas en.
39 : lig. 4, *qu*; lis. qui.
55 : lig. derniere *que nous*; lis. CE que nous.
56 : lig. 8, *es*; lis. les.
Ibid : lig. 17, *le*; lis. les.
65 : lig. 14, *donç qu'ils*; lis. donc tels qu'ils.
87 : lig. 11, *qu'ilr*; lis. qu'ils.
107 : lig. 8, de la Note : *dan*; lis. dans.
109 : lig. 22, *pour*; lis. par.
116 : lig. 5 *des la*; de la.
148 : lig. 20, *dépendant*; lis. dépendent.
149 : lig. 11, *oncourt*; lis. concourt.
152 : lig. 10, *J*; lis. Je.
159 : lig. pénultieme & derniere; *découent*; lis. découlent.
174 : lig. 3, de la Note; *ppopre*; lis. propre.
190 : lig. 2, *fera*; lis. fera.
196 : lig. 4, *oserois-*: lis. oserois-je.
197 : lig. 4, de la Note : *feroit*; lis. seroit.
Ibid : lig. 5, *su*; lis. un
223 : lig. 4, de la Note : *l'Humme* : lis. l'Homme.
258 : lig. 16 Ob ets; lis. Objets.
259 : lig. 2, *commu*; lis. commun.
Ibid : lig. 4; *Eaits*; lis. faits.
261 : lig. 7, *dans tous dans tous*; effacez un dans tous.
270 : lig. 6, *ies*; lis. les.
272 : lig. 12. *devroient*; lis. devoient.
273 : lig. 21 de la Note : *es*; lis. les.
274 : lig. derniere, de la Note *Taalisme*; lis. Fatalisme.
288 : lig. 17 : *Témons*; lis. Témoins.
301 : lig. 9, *vou*; lis. vous
303 : lig. 21, *de me*; lis. de moi de me.



307 : lig. derniere *XVVI*; lis. LXXVI.
314 : lig. 9. *peurra*; lis. pourrai.
315 : lig. 21, retranchez *Homme* & lis. méchant Homme
316 : lig. 7, *rplique*; lis replique.
322 : lig. 4, *desposition*; lis. déposition
325 : lig. 17, *lenr*; lis. leur.
327 : lig. 19, *Guéri-*; lis, guérison.
372 : lig. 2, *éclarnta*; lis. éclatante.
373 : lig. 18. *atirrât*; lis. attirât.
375 : lig. 7, *le*; lis. les.
376 : lig. 5, de la Note : *CVRUS*; lis. Cyrus.
384 : lig. 2, retranchez un &.
393 : lig. 16, 17 : *à la spiritualité*; lis. & à la spiritualité
396 : lig. au renvoi ; (2) lis. (3)
401 : lig. 5, *ensignereit*; lis. enseigneroit.
402 : lig. 6, de la Note : *iucorruptible*; lis. incorruptible.
404 : lig. pénultieme de la Note, *émue*; lis. ému
406 : lig. pénultieme de la Note : *Babylonne*; lis, Babylone.
407 : lig. 15, de la Note : *qu'ils*; lis. qu'il
413 ; lig. 4, de la Note *vieilleſſe*; lis. vieillesse.
427 : lig. 7 & 8, *la* effacez un de ces mots
432 : lig. 8, *toutes*; lis. toutes
434 : lig. pénultième de la Note : *a*; lis. la
443 : lig. 5, *Ses*; lis. ces
465 : lig. 12, *Etoit-ce une bien* lis. Etoit-ce bien une.
470 : lig. 2, *vle* lis. vie.
Ibid. : lig. 4, de la Note 10 : *elle-mime*, lis. elle-même.
478 : lig. 3, *lur* lis. sur.
486 : lig. 18 de la Note *oeux* : lis. ceux.
496 : lig. 1, *relativea* lis. relatives.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

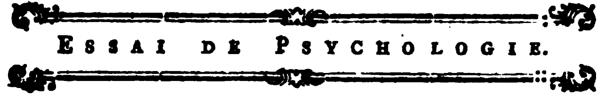
TOME DIX-SEPTIEME.

ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE PHILOSOPHIE

DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Royale des Sciences de Paris ; de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue, & de celle de Médecine de Paris ; des Académies Royales des Sciences de Lyon, de Stockholm, de Coppenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville ; des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne, de Padoue, de Harlem ; de Munich, de Sienne, de Cassel, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

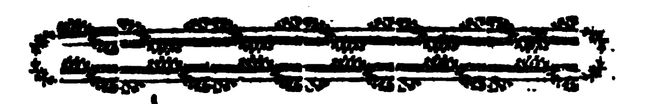
TOME DIX-SEPTIEME.



ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils,
Imprimeurs & Libraires du ROI.

M. DCC. LXXXIII.



AVERTISSEMENT.

ME voici enfin arrivé au moment où je suis, en quelque sorte, forcé de faire l'aveu public de cet Ouvrage de ma jeunesse, que j'ai cité assez fréquemment dans mes E'crits, critiqué plus d'une fois, plus souvent encore commenté & éclairci, & pour lequel j'ai presque toujours laissé transpirer un penchant secret qui déceloit trop aux yeux d'un Lecteur pénétrant cet amour paternel que je paroissois pourtant vouloir lui cacher, & que je n'étois peut-être pas fâché qu'il soupçonnât. L'*Essai de Psychologie* parut à Leyde en Hollande, dans l'E'té de 1754, quoiqu'il portât au Titre 1755. Il faisoit partie de ces Méditations sur la Nature, dont j'ai fait l'histoire abrégée dans la Préface des *Considérations sur les Corps organisés*. Des

Amis éclairés & vertueux avec lesquels j'avois lu ces Méditations m'ayant paru les goûter bien plus que je n'avois osé l'espérer, il me vint dans l'Esprit d'en détacher les Morceaux relatifs à la Connoissance de notre Etre & d'en hasarder la publication. Mais, j'y touchois à des matieres très-délicates & très-contentieuses, & je ne le faisois point avec cette sage circonspection, cette modeste réserve qu'elles devoient naturellement inspirer à un jeune Homme qui avoit tant de raisons de se défier de ses lumieres & de son jugement. Trop plein de mes petites idées, trop persuadé que les sentimens que j'adoptois sur les questions les plus difficiles ou les plus importantes de l'E'conomie de l'Homme reposoient sur des fondemens solides, j'exposois mes opinions sans aucun ménagement, avec une liberté, je dirai mieux, avec une hardiesse & quelquefois avec une sorte de dureté, plus propres à repousser un Lecteur sage,

qu'à lui faire goûter ce que je croyois être le vrai. Il y a plus ; j'étois ordinairement si concis, qu'il n'étoit pas toujours facile de saisir bien ma pensée, & qu'il l'étoit toujours trop de lui donner une interprétation dangereuse. A force de vouloir exercer la pénétration de l'Esprit, je risquois çà & là d'occasioner des méprises d'autant plus à craindre, que dans ces matieres si abstraites le vrai n'est quelquefois séparé du faux que par une toile d'Araignée, si je puis m'exprimer ainsi.

Ce furent sur-tout ces réflexions, dont j'avoue que je ne fus bien frappé qu'après l'impression de mon Livre, qui me déterminerent à garder l'Anonyme & à attendre en silence le jugement que le Public éclairé porteroit de ce petit E'crit. Je ne tardai pas à en être instruit : les critiques & les louanges se succéderent alternativement, & tout me sembla assez compensé. Je cherchai dans celles-là ce qu'elles

pouvoient avoir de bon, pour en profiter avec reconnoissance, & je ne regardai celles-ci que comme des encouragemens à perfectionner un travail dont je ne me dissimulois ni les imperfections ni les défauts.

Il faut pourtant que je dise comment j'avois été porté à employer çà & là dans cet Ouvrage des expressions qui choquoient plus ou moins l'Opinion commune, & qui étoient susceptibles d'une interprétation aussi contraire à mes principes qu'à l'esprit de mon travail & à la pureté de mes intentions. On connoît l'art avec lequel certains Fatalistes modernes ont tourné contre la Religion ce qu'on nomme la *nécessité morale* des actions humaines & tout ce qu'ils se sont plu à en déduire relativement au mérite & au démérite, à la vertu & au vice, à l'ordre & au désordre. Le ton élevé & très-métaphysique de quelques uns de ces Ecrivains & la sorte de mépris qu'ils témoignent pour les sentimens adoptés par

des Philosophes Chrétiens très-respectables, sont bien propres assurément à en imposer au Peuple des Philosophes & à jeter dans le plus grand embarras un Lecteur ami du vrai, mais incapable par lui-même de saisir le nœud des difficultés & de démêler la vérité au travers des subtilités métaphysiques dont ces adroits E'crivains savent l'envelopper. Je sentois fortement tout cela, & plus je le sentois, plus je me persuadois que ce seroit servir utilement la Religion que de combattre le Fataliste avec ses propres armes, & de montrer que lors-même qu'on admettroit cette *nécessité* des actions humaines dont il abuse, les Vérités salutaires ne seroient point en péril, & que la Vertu n'en seroit pas moins tôt ou tard source de Bonheur & le vice source de Malheur.

Dans cette vue louable, j'imaginai de revêtir moi-même le Personnage du Fataliste, au risque de passer auprès d'un Lec-

teur peu attentif ou peu inſtruit, pour un vrai Fataliſte : j'adoptai, en quelque ſorte, ſon langage ; je pris un ton auſſi élevé & auſſi métaphyſique que le ſien : je parus admettre le Syſtême de la néceſſité dans toute ſa rigueur ; mais je m'attachai en même tems à faire ſentir de la maniere la plus claire, qu'il eſt un ſens dans lequel ce Syſtême, qui allarme trop les Théologiens, n'eſt point du tout incompatible avec l'eſprit & le but de la Révélation. Et afin de prévenir autant qu'il étoit poſſible les mépriſes ou les équivoques que j'avois le plus à craindre, je déterminai avec préciſion comment je penſois qu'on devoit enviſager ce Syſtême philoſophique ; je l'expoſai ſous ſon vrai point de vue ; j'en eſquiſſai la nature, les fondemens, les principes généraux ; j'en peignis l'harmonie, la grandeur, les beautés ; je répondis aux principales objections qu'il fait naître, & je montrai comment il peut ſe concilier avec les Dogmes les plus fon-

damentaux de la Religion naturelle & de la Religion révélée. Je présentai par-tout le GRAND ETRE comme la premiere & l'unique CAUSE de toutes les Existences, sa SAGESSE ÉTERNELLE comme l'Arbitre suprême des destinées de l'Homme, l'ÉVANGILE comme le Tableau le plus fini de la Perfection humaine, & son ADORABLE AUTEUR comme le Restaurateur de la Raison & le Philosophe par excellence. Je fis envisager les Devoirs comme les conséquences nécessaires de la nature de l'Homme & des rapports qu'il soutient avec lui-même, avec les Etres qui l'environnent, avec son CRÉATEUR. Je plaçai dans l'Amour propre bien entendu ou dans l'Amour du Bonheur le principe général des actions morales, & je ne produisis les Loix qui les régissent que comme des moyens naturels de fléchir la Volonté de l'Homme & de le diriger vers sa véritable fin. Je tâchai de donner les notions les plus claires & les plus exactes des admirables Facultés dont il est enrichi,

& de faire sentir fortement qu'il n'y a qu'un certain emploi de ces Facultés qui puisse le conduire au Bonheur ou au degré de Perfection dont il est susceptible ici-bas. Je montrai comment l'E'ducation sait par un régime approprié cultiver & développer toutes les Facultés de l'Homme, corriger les vices du Tempérament, mettre en valeur tous les Talens, ennoblir les dispositions naturelles de l'Esprit & du Cœur, & comment l'Habitude, toujours agissante, fortifie & enracine toutes les déterminations acquises. Enfin; je ne me bornai pas à établir sur des preuves solides la simplicité & l'immortalité de l'Ame; je déduisis encore & de la nature mixte de notre Etre & des déclarations du Texte sacré, que c'est principalement l'immortalité de l'Homme tout entier que le BIENFAITEUR de l'Homme *a mise en évidence* par l'E'VANGILE. Mais, cette Doctrine de Vie étant annoncée à un Habitant de la Terre, il étoit dans l'ordre de la SOUVERAINE SA-

-GESSE qu'Elle se servît dans ses Instructions d'un Langage approprié à un Habitant de la Terre, & qu'Elle proportionnât ses hautes Révélations à la foiblesse actuelle des conceptions de cet Etre. C'est ce que j'essayai de faire entendre dans un Discours particulier sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités les plus essentielles de la RÉVÉLATION. J'en inférai légitimement, que ce seroit s'abuser beaucoup, que de présumer que des idées très-philosophiques & puisées dans la nature même des Choses soient inconciliables avec les Vérités de la FOI, comme si la Raison & la RÉVÉLATION n'émanoient pas essentiellement de la même SOURCE.

JE viens de faire l'apologie du Psychologue : peut-être néanmoins qu'elle n'étoit pas bien nécessaire & que j'aurois pu m'en tenir à l'aveu ingénu de ses torts ; car il semble qu'il suffise de lire son Ouvrage avec un peu de réflexion pour ne se méprendre

point ſur ſes principes, ſur ſa croyance & ſur ſes intentions. Je ſais pourtant que des Lecteurs éclairés s'y ſont mépris ; & c'en étoit aſſez pour m'engager à entrer ici dans quelque détail ſur ſes opinions & ſur ſes vues ſecretes & à reproduire ſous une autre forme ce qu'il avoit dit lui-même dans la Préface & dans quelques autres endroits du Livre. Invité aujourd'hui, & je pourrois dire, autoriſé par des Suffrages reſpectables, à faire entrer cette Production dans la Collection générale de mes Oeuvres, j'aurois pu ne me borner point à corriger les fautes aſſez nombreuſes d'impreſſion qui s'y étoient gliſſées & à ſupprimer la plus grande partie des caracteres *italiques* que j'y avois prodigués ; & étendre mes corrections à des choſes plus eſſentielles ou plus importantes, à ces choſes ſur-tout qu'un Lecteur ſage voudroit qui euſſent été traitées avec la circonſpection qu'elles exigent ; & à beaucoup d'autres encore ou erronées ou peu exactes. Mais de telles corrections m'auroient

mené bien plus loin qu'on ne penſe & m'auroient entraîné peu à peu vers une refonte preſque générale du Livre, qui l'auroit dénaturé plus ou moins : & comment me ſerois-je déterminé à en uſer ainſi à l'égard d'un Ouvrage qui eſt depuis près de trente ans entre les mains du Public, & dont le ſort eſt décidé depuis ſi long-tems ! D'ailleurs, on trouve dans mes E'crits poſtérieurs la plupart des corrections que j'aurois le plus ſouhaité de faire à l'*Eſſai de Pſychologie* lorſque je l'ai revu en dernier lieu. Je renvoie en particulier au Chapitre IX de la Partie XXI de la *Palingénéſie*, (1) où j'ai expoſé bien clairement ma penſée ſur la *néceſſité morale* & ſur la Liberté humaine. (2) Je renvoie encore ſur le *Fata-*

(1) *Oeuvres*, Tom. VII de l'E'dit : in 4to, & Tom. XVI de l'E'dit : in 8°.

(2) Le Chapitre de la *Palingénéſie* auquel je renvoie ici, eſt le Chapitre XL des *Recherches ſur les Preuves du Chriſtianiſme*, de l'E'dition ſéparée, publiée à Geneve en 1771.

lisme & sur le *Matérialisme* aux Articles XIII, XVIII, XIX de l'*Analyse abrégée.* Je ne présume pas, qu'après m'être expliqué sur ces matieres aussi nettement que je l'ai fait dans les E'crits que je viens de citer, il puisse rester aucun doute raisonnable sur ma maniere de penser à cet égard; & pourroit-on oublier que l'Auteur de la *Psychologie* est aussi celui des *Recherches sur les Preuves du Christianisme* !

Au reste; ceux de mes Lecteurs qui auront comparé la *Psychologie* avec les autres E'crits que j'ai publiés depuis en divers tems, auront facilement reconnu qu'elle contient les germes, à la vérité assez informes, de presque toutes les idées sur Dieu, sur l'Univers & sur l'Homme, que j'ai développées, rectifiées ou perfectionnées dans ces Écrits. Ils y auront encore apperçu à peu près la même conformité dans le style que dans les idées; & ç'a été cette sorte de conformité qui a le plus contribué

à

à déceler la Main dont partoit l'Ouvrage anonyme.

Je n'ajoute plus qu'un mot sur la *Psychologie* : je l'ai placée dans la Collection de mes Oeuvres philosophiques à la suite de l'*Essai analytique* & de la *Palingénésie*, parce que j'ai cru qu'elle gagneroit à être relue après ces deux Écrits, qui contiennent d'ailleurs tous les éclaircissemens & les correctifs dont elle avoit besoin.

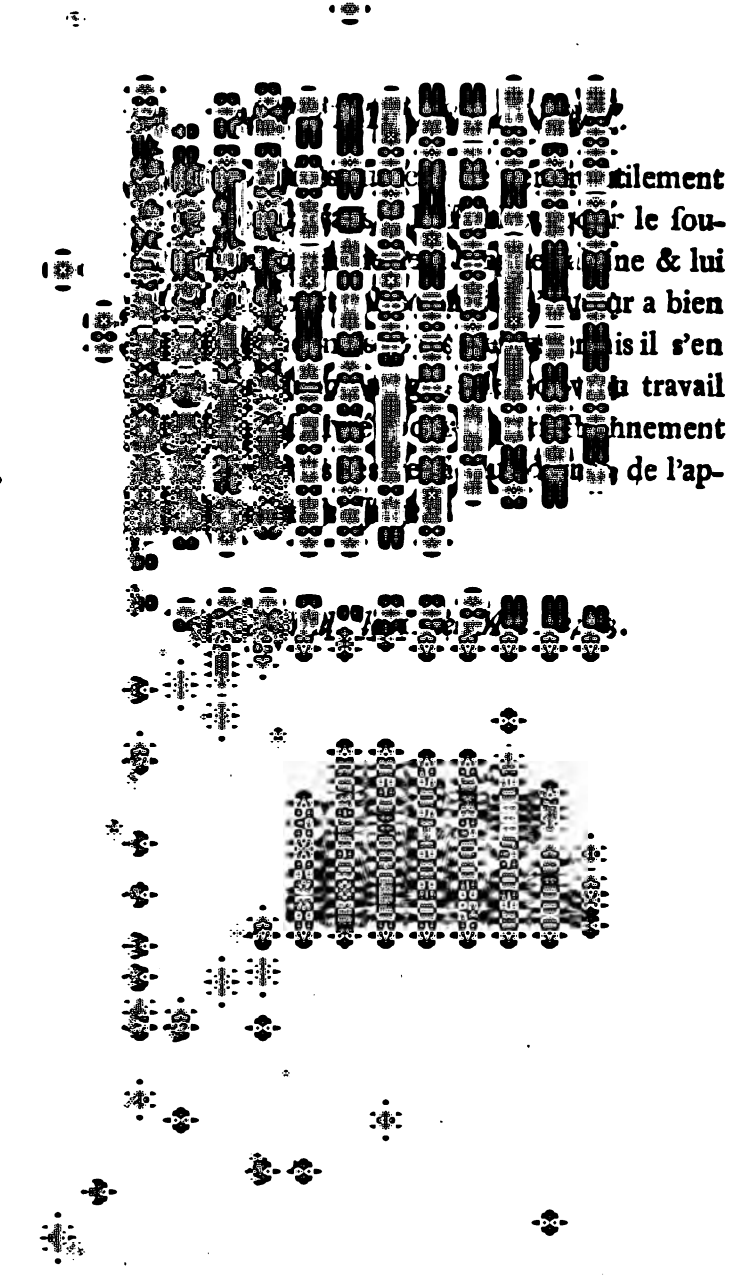
J'avois depuis plusieurs années dans mon Porte-feuille divers petits Écrits de Philosophie rationnelle que je n'avois jamais publiés, & que l'impression générale de mes Oeuvres m'a appellé naturellement à revoir, à finir ou à perfectionner. (*) Entre ces E'crits le plus essentiel est celui que j'ai intitulé *l'PHILALETHE*, & où je recherche en Sceptique raisonnable s'il est en Philosophie quelques Vérités qu'un Esprit sage soit dans l'obligation de reconnoître & qui puissent servir de fondement à une Morale philoso-

(*) Ces Écrits sont rassemblés dans le tom. XVIII. de cet édit.

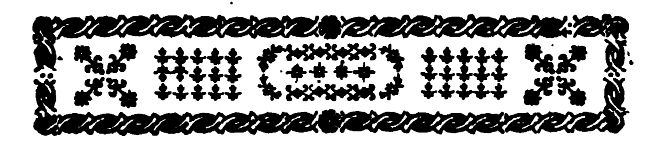
phique. Je n'ai donc admis ici que ce que j'ai pu déduire immédiatement du Sentiment intime ou de l'Expérience, & que je ne pouvois par conséquent rejeter sans choquer directement la Raison ou le Sens commun. Et comme la méthode dont je faisois l'essai exigeoit que je n'allasse à la Vérité que par la route du doute philosophique, il étoit bien dans l'esprit de cette méthode de ne prononcer point sur quelques Opinions célebres, dont la fausseté pouvoit ne paroître pas assez démontrée à un Sceptique un peu rigoureux. Je ne devois donc pas m'arrêter à combattre ces Opinions; mais je devois tâcher de rendre mes raisonnemens aussi indépendans de ces Opinions qu'il étoit possible, & n'envisager chaque Sujet que dans le rapport aux principes dont je partois & au but particulier que je me proposois.

M. Henri Meuron, Professeur de Belles-Lettres à Neuchatel & proche Parent de M. D. Meuron dont j'ai parlé dans

ma Préface générale, recevra ici un témoignage public de ma reconnoiſſance de l'attention ſoutenue, de l'exactitude & du zele qu'il n'a ceſſé d'apporter à la reviſion des épreuves des deux E'ditions de mes Oeuvres. Si la vigilance du Libraire & le travail des Imprimeurs avoient mieux répondu à ſes ſoins, je n'aurois pas à me plaindre de l'ampleur des *Errata* de la petite E'dition ni de quelques autres négligences typographiques qui la déparent. Heureuſement que la grande E'dition ne donne pas lieu aux mêmes reproches & qu'elle a été à tous égards beaucoup plus ſoignée. J'ai fort à me féliciter d'avoir eu pour principal Reviſeur un Profeſſeur auſſi recommandable par les qualités de ſon cœur que par ſes lumieres, & qui n'ayant pas moins cultivé la Philoſophie que les Belles-Lettres, n'en a été que plus en état de ſaiſir bien ma penſée & de préſider avec autant d'intelligence que d'aſſiduité à l'impreſſion de mes E'crits. Il ne falloit pas moins aſſurément que ſes ſentimens pour



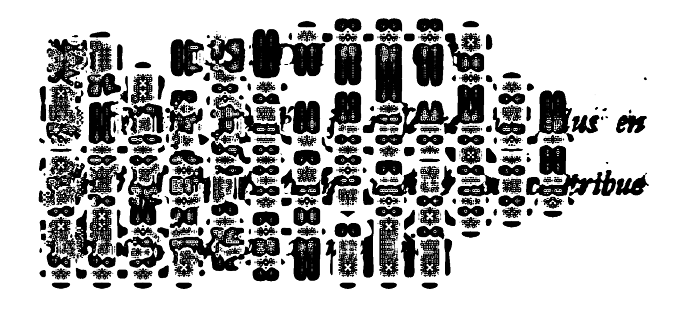
tilement
le sou-
ne & lui
a bien
is il s'en
travail
nnement
de l'ap-

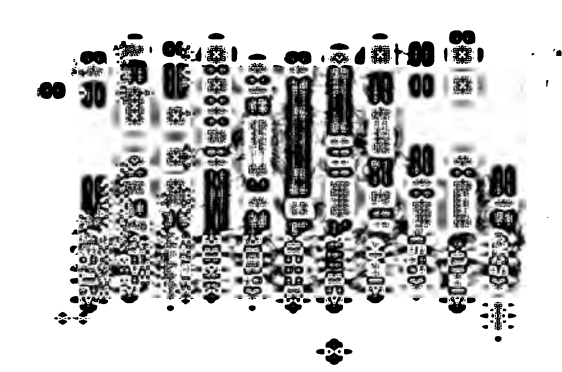


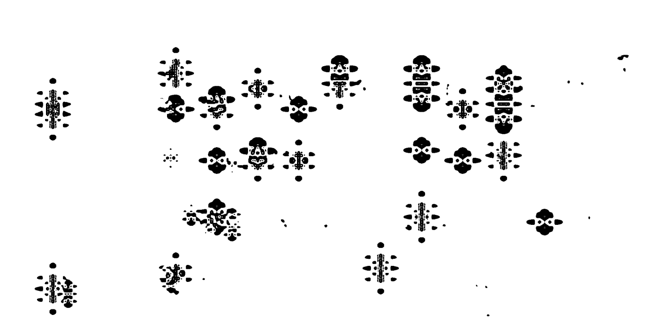
À

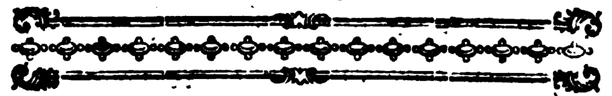
MES AMIS.

RECEVEZ, mes chers Amis, cette légere marque de ma reconnoissance & de mon dévouement. Vous m'avez aidé à cultiver ma Raison; je vous en devois









PRÉFACE.

CET Essai, composé depuis plusieurs années, m'ayant paru du goût de ceux qui se plaisent à réfléchir sur la nature de notre Etre, je me suis déterminé à le rendre public. Les Matieres que j'y ai fait entrer sont intéressantes par elles-mêmes; j'ai tâché qu'elles le fussent encore par la maniere dont elles sont exposées. Mais combien de Livres n'a-t-on pas écrit sur ces Matieres! Il semble que tout ait été dit. On ne peut plus que donner aux Choses un tour nouveau; & ce sera, si l'on veut, tout ce que j'ai fait.

J'AI peu lu; j'ai plus médité. En fait de Métaphysique & de Morale la méditation est souvent plus utile que la lecture: elle met dans les idées plus de liaison, plus d'harmonie, plus d'intérêt, plus de netteté. C'est au-dedans de soi-même qu'il

faut lire ; c'eſt là que ſont les précieux matériaux qu'il s'agit de mettre en œuvre. La méditation eſt l'Architecte qui ſe ſaiſit de ces matériaux, qui leur donne une forme & un arrangement.

J'AI poſé les principes qui m'ont paru les plus vrais : je ne me ſuis pas effrayé des conſéquences. Ceux qui ne jugent des Choſes que par les idées communément reçues, trouveront mon Livre dangereux & contraire aux VÉRITÉS RÉVÉLÉES. Ils me ſoupçonneront de rejeter intérieurement ces VÉRITÉS, & peut-être ne ſe borneront-ils pas au ſimple ſoupçon. Je ne puis empêcher ces jugemens, parce que je ne puis empêcher que le préjugé n'aille ſon train : un Enfant ne paſſe pas tout d'un coup à l'état d'un Homme fait. Je déclare néanmoins à tous les Lecteurs de cet ordre, dont je reſpecte le zele pour la RELIGION, que je fais profeſſion d'être Chrétien, & que j'aſpire, comme eux, à cette immortalité glorieuſe que le SAUVEUR du Monde a miſe en évidence. Je les prie de me pardonner ſi j'oſe ſoutenir que mes idées peu-

vent facilement ſe concilier avec les principes de la RÉVÉLATION, & qu'elles n'ont avec ces principes qu'une oppoſition apparente.

JE le répete donc, & puis-je aſſez le répéter ? je ſuis infiniment éloigné de chercher à ébranler les Fondemens de la RÉVÉLATION. Je les crois au deſſus de toute atteinte. Depuis tant de Siecles que l'Incrédulité bat contre ce Rocher, je ne vois pas qu'elle ait produit autre choſe que de l'écume. Mon but eſt, au contraire, de rendre la RÉVÉLATION plus chere à ces Ames fortes, qui peuvent la contempler d'un œil philoſophique & en embraſſer le Plan.

ON rend un fort mauvais ſervice à la RELIGION quand on la tourne contre la Philoſophie. Elles ſont faites pour s'unir. C'eſt contre la Théologie que la RELIGION doit combattre, & alors chaque combat que livrera la RELIGION ſera une victoire.

LE Chriſtianiſme ne conſiſte pas dans

les idées que nous nous formons de la Liberté, mais dans le bon usage que nous faisons de cette Liberté. Il importe fort peu à la RELIGION qu'il y ait des *contingens* ou que tout soit *nécessaire*. Les rapports qui dérivent essentiellement de la Nature des Choses n'en subsistent pas moins; les Loix qui sont l'effet de ces rapports n'en sont pas moins des Loix. La vertu n'en est pas moins source de bien, le vice source de mal.

CE sont ces rapports auxquels l'ÉVANGILE a voulu nous rappeller. La raison les appercevoit: mais, exposée aux assauts de la passion & aux atteintes de l'intérêt & du préjugé, il lui falloit pour la conduire sûrement au bonheur des motifs plus puissans que ceux qui se tirent de la considération de ces rapports. L'ÉVANGILE les fournit ces motifs. Il annonce des récompenses & des peines. Il parle au Sage par la voix de la Sagesse, au Peuple par celle du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreuses peuvent se conformer à l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les

Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'espoir de la récompense ou par la crainte de la peine.

Il est vrai que dans le Systême philosophique ces récompenses & ces peines ne sont que des effets naturels de l'observation ou de l'inobservation de l'Ordre. La Sanction de la Loi est naturelle & ne suppose rien d'arbitraire: mais quel tort cela fait-il à la Religion? quel préjudice cela apporte-t-il à la pratique? Le Systême philosophique n'admet-il pas au sens le plus étroit que *chacun recevra selon ses œuvres?*

Mais, dira-t-on, dans ce Systême la vertu est sans mérite: j'en conviens. Elle n'est qu'heureuse & elle l'est nécessairement. Un bonheur qui ne procede pas essentiellement de notre fait en est-il moins un bonheur? ce bonheur en est-il moins senti?

Allons plus loin: dans le Systême vulgaire la vertu a-t-elle quelque mérite qui ne dépende point des Causes extérieures,

ou des circonſtances dans leſquelles l'Homme ſe trouve placé? Les Partiſans de ce Syſtême ne diſent-ils pas tous les jours; *la vertu eſt un don de* DIEU, *un effet de la Grace; nous ne pouvons rien par nous-mêmes?* A quoi donc ſe réduit ici le fait de l'Homme? je ſupplie qu'on y faſſe attention: ces expreſſions de *Don*, de *Grace*, de *Pouvoir reçu* n'acquierent de l'exactitude que dans le Syſtême philoſophique.

J'AVOUE de bonne foi qu'on a beaucoup de peine à ſe familiariſer avec ce Syſtême & à le bien ſaiſir dans toutes ſes parties. J'ai été autant que perſonne dans le cas de l'éprouver. Je ne me rappelle point ſans un ſecret plaiſir les embarras & les difficultés que j'éprouvois lorſque je commençois à bégayer cette Langue. Je ſuis enfin venu à la parler, & j'en admire l'énergie.

SI quelqu'un m'objectoit que cette Langue ſe rapproche beaucoup de celle des Stoïciens; ſi l'on me reprochoit d'admettre, comme eux, un *Deſtin inévitable*, voici quelle ſeroit ma réponſe: les Def-

tinées des Hommes ont été réglées de toute éternité ; mais c'eſt par l'ETRE qui d'éternité en éternité eſt le SAGE & le PUISSANT.

Vous vous trompez ſi vous penſez que le Chriſtianiſme conſiſte dans quelque idée de ſpéculation ou dans quelque notion particuliere ſur la Perſonne de JE'SUS-CHRIST, ſur la Grace, la Prédeſtination, le Libre arbitre : ne voyez-vous pas que ce ne ſont là que diſputes de mots, livrées de Partis, caracteres de Sectes. Vous êtes appellé à agir : agiſſez donc ; agiſſez, vous dis-je : devenez vertueux : ſoyez religieux, juſte, tempérant : devenez Epoux, Pere, Ami, Citoyen, Homme. Vous ſerez tout cela ſi vous êtes Chrétien : vous ſerez Chrétien ſi vous pratiquez les maximes évangéliques.

RETENEZ ceci : tout Dogme qui n'eſt pas lié à la Pratique n'eſt point un Dogme. DIEU n'eſt point l'Objet direct de la RELIGION ; c'eſt l'Homme. L'ETRE ESSENTIELLEMENT HEUREUX trouveroit-IL SA félicité hors de soi ? L'*Homme mortel apporteroit-il quelque profit au* DIEU FORT ? La RELI-

gion a été donnée à l'Homme pour son bonheur : mais ce bonheur est étroitement uni à la Pratique de ses Devoirs envers Dieu, envers lui-même, envers les autres Hommes. Ces Devoirs dérivent essentiellement de la nature de l'Homme : ils sont des Loix, parce qu'ils sont l'effet nécessaire des rappports qu'il a avec différens Etres. La Raison connoît ces Loix & les approuve. Leur observation la perfectionne, l'éleve, l'ennoblit, Toutes les Facultés de l'Homme ont pour derniere fin la Société ; elle est l'E'tat le plus parfait de l'Homme. La Religion se rapporte donc en dernier ressort à la Société, comme le moyen à sa fin. Des Hommes, qui seroient fâchés qu'on ne leur crût pas une Ame raisonnable, pensent que la Société est faite pour la Religion. Ils veulent, en conséquence, que l'on sacrifie à la Religion des biens que Dieu avoit destinés dans sa Sagesse au bonheur de la Société. La Montre est-elle pour le ressort ? le Vaisseau est-il pour les voiles ?

Je voudrois persuader aux Hommes que le Christianisme est la meilleure Philosophie, parce qu'il est la perfection de

la Raiſon : mais la Raiſon ne ſe perfectionne que par des moyens qui lui ſont aſſortis. La douceur & la tolérance ſont eſſentielles à l'E'CONOMIE DE GRACE. Quand donc vous verrez des Gens qui ſe diſent Chrétiens & Miniſtres du DIEU des Miſéricordes agir préciſément comme des Miniſtres du Deſpote le plus cruel, croyez qu'il n'y a point là de Chriſtianiſme. Quelle abſurdité ! prétendre toucher le cœur en détruiſant les principes de la Vie ! quel opprobre pour l'Humanité ! ſubſtituer à l'attention la crainte, au recueillement la terreur, au raiſonnement l'appareil des ſupplices ! Mais admettez une fois que le ſalut du Genre humain ne peut ſe trouver que dans une certaine Croyance ; la Charité s'enflammera auſſi-tôt, & pour ne pas laiſſer périr le Genre humain elle l'exterminera par le fer & par le feu. Que ſeroit devenue la Nature humaine ſi les différentes Sectes de Philoſophes avoient été animées du même eſprit & armées du même pouvoir qu'une Egliſe qui s'eſtime Chrétienne ?

LES Cerveaux s'éclairent : la Raiſon s'épure : la vérité quitte le ſéjour du Cabinet pour ſe répandre dans le Monde. En vain s'oppoſe-

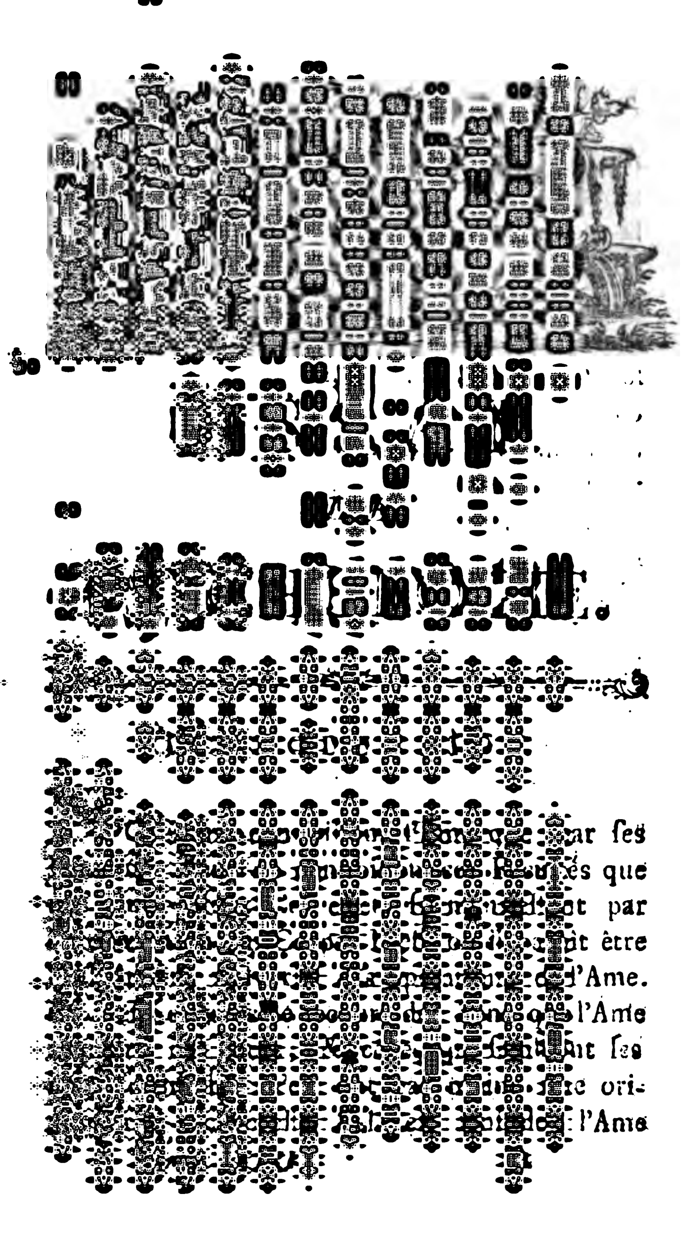
roit-on à ses progrès; ils sont une suite nécessaire de l'état des Choses.

Pourquoi donc tant d'écrits sur la question si les Sciences sont utiles ? c'est disputer s'il convenoit que l'Homme eût un Entendement, deux Yeux & deux Oreilles ? La Science est une suite aussi naturelle de nos Facultés que la chûte des Corps l'est de la pesanteur. L'esprit humain, doué d'une activité si merveilleuse, tend naturellement à produire. Demanderez-vous pourquoi Dieu a fait l'Homme tel qu'il est ? je demanderai moi si Dieu pouvoit ne pas faire l'Homme tel qu'il est ?

Cherchons le Fait : voyons ce qui en résulte : voilà notre Philosophie.

S'épuiser en plaintes éternelles sur l'Esprit, sur le Goût, sur les Mœurs, c'est oublier que le Bœuf est un Animal qui rumine & que l'Aigle n'est pas une Colombe. Pourquoi le Bœuf rumine-t-il ? pourquoi la force de l'Aigle ? Dieu *a vu que cela étoit bon.*

Si cet Ouvrage mérite l'approbation des Philosophes j'en serai très-flatté : je le serai beaucoup plus s'il contribue aux progrès du vrai.



ne forme des idées spirituelles qu'à l'aide des mots qui en sont les signes ; & ces mots prouvent la corporéité de ces idées. Nous ne savons ce qu'est une idée considérée dans l'Ame, parce que nous ignorons absolument la nature de l'Ame. Mais nous savons qu'à certains mouvemens que les Objets impriment au Cerveau répondent constamment dans l'Ame certaines idées. Ces mouvemens sont ainsi des especes de signes naturels des idées qu'ils excitent ; & une Intelligence qui pourroit observer ces mouvemens dans le Cerveau y liroit comme dans un Livre. Ce n'est pas qu'il y ait aucun rapport naturel entre des mouvemens & des idées, entre la Substance spirituelle & la Substance corporelle ; mais telle est la Loi établie par le CRÉATEUR, telle est cette Union merveilleuse impénétrable à l'Humanité.

NON SEULEMENT la premiere formation des idées est dûe à des mouvemens ; leur reproduction paroît encore dépendre de la même cause. A la Faculté de connoître l'Ame joint celle de mouvoir. Elle agit sur les divers organes de son Corps, comme ces Organes agissent sur elle. Elle meut les fibres des Sens ; elle y excite des ébranlemens semblables à ceux que les Objets y avoient excités ; & en vertu

de la Loi ſecrete de l'Union les images ou les ſignes des idées attachés à ces ébranlemens ſe reproduiſent auſſi-tôt. Le Sentiment intérieur nous convainc de la Force motrice de l'Ame, & cette preuve eſt d'une évidence que l'on tenteroit vainement d'affoiblir.

VOILA les principes généraux dont je ſuis parti & que j'ai tâché d'analyſer dans ce petit Ouvrage. Si quelques-uns de mes Lecteurs trouvoient que j'ai rendu l'Ame trop dépendante du Corps, je les prierois de conſidérer que l'Homme eſt de ſa nature un Etre mixte, un Etre compoſé néceſſairement de deux Subſtances, l'une ſpirituelle, l'autre corporelle. Je leur ferois remarquer que ce principe eſt tellement celui de la RE'VE'LATION, que la Doctrine de la Réſurrection des Corps en eſt la conſéquence immédiate. Et loin que ce Dogme, ſi clairement révélé, dût révolter le Déiſte Philoſophe, il devroit, au contraire, lui paroître une préſomption favorable à la Vérité de la RELIGION, puiſqu'il eſt ſi parfaitement conforme avec ce que nous connoiſſons de plus certain ſur la nature de notre Etre.

L'ANALYSE des opérations de l'Ame m'a conduit à traiter de la Liberté, ſujet ſi épineux

& pourtant ſi ſimple dès qu'on l'enviſage d'un œil philoſophique. Après avoir fixé la nature de cette Faculté de notre Ame & conſidéré ce qui en réſulte par rapport à la Morale & à la Religion, j'ai paſſé à l'examen de l'origine & des effets de l'Habitude, ce puiſſant reſſort de l'E'ducation. J'ai enſuite conſidéré l'E'ducation elle-même, ſes principes les plus importans & ſon étonnant pouvoir.

J'AI contemplé ces différens Objets d'un point de vue aſſez élevé, qui ne m'a laiſſé voir que leurs parties les plus frappantes & qui a dérobé à mes regards des détails plus propres à fatiguer l'attention qu'à l'éxercer agréablement. Dans l'expoſition de ce ſpectacle intéreſſant je n'ai pas obſervé un ordre didactique: j'ai ſuivi le fil de mes penſées. Je ne me flatte pas que ce fil m'ait toujours conduit au vrai: je l'ai cherché ſincérement; mais dans une Matiere auſſi ténébreuſe que l'eſt la Méchanique des idées, on eſt ſouvent forcé de ſe contenter de ce qui n'eſt qu'hypothétique.

CHAPITRE I.

De l'état de l'Ame après la conception.

LE principe fécondant en pénétrant le Germe y fait naître une circulation qui ne finira qu'avec la vie. Le mouvement, une fois imprimé à la petite Machine, s'y conserve par les forces de son admirable méchanique. C'est ainsi que le mouvement imprimé dès le commencement à la grande Machine du Monde continue suivant les Loix établies par le PREMIER MOTEUR. Les Solides mis en action travaillent la matiere alimentaire. Ils en extraisent les différentes liqueurs dont la circulation & le jeu constituent les grands principes de la vie. Les esprits filtrés par le Cerveau coulent dans les nerfs & les animent. L'Ame commence à éprouver des sensations, mais ce ne sont encore que des sensations extrêmement foibles & confuses; des sensations que l'Ame ne peut rapporter à aucun lieu, qui ne l'instruisent de rien, qui ne sont proprement ni agréables ni désagréables, qui n'excitent en elle aucune velléité.

A mesure que le Germe se développe, l'action

réciproque des Solides & des Fluides acquiert plus de force ou d'intensité. Des filets nerveux qui n'avoient point encore été rendus sensibles commencent à le devenir. La réaction de l'Ame sur les fibres nerveuses ou sur les Esprits animaux, toujours proportionnelle à la quantité de leur Mouvement, augmente conséquemment d'intensité. Les sensations sont moins foibles & moins rares. Les relations du Fœtus avec le Corps organisé qui le nourrit devenant de jour en jour plus étroites, plus efficaces & plus nombreuses multiplient les sources du sentiment & le rendent plus actif. Bientôt les sensations acquierent assez de vivacité pour être accompagnées d'un certain degré de plaisir ou de douleur. L'Ame commence à avoir quelque degré de velléité. Par sa nature d'Etre sentant elle desire nécessairement la continuation du plaisir & la cessation de la douleur. Mais ce desir est encore très-foible ou très-imparfait, parce qu'il est proportionné à la foiblesse du sentiment qui en est l'objet & à l'impuissance actuelle de l'Ame. Les Organes du Fœtus plus développés sont par cela même plus accessibles aux impressions des Objets environnans. Les nerfs qui y sont répandus étant ébranlés plus fréquemment & quelquefois assez fortement, font passer jusqu'à l'Ame des sensations qui l'émeuvent. Une suite natu-

relle de cette émotion est le cours irrégulier des esprits dans différens muscles. Les contractions qu'ils y excitent font sentir à l'Ame qu'elle est douée de la Faculté de mouvoir: mais ce n'est encore qu'un sentiment vague, confus, indéterminé. L'Ame ne connoît encore ni son Corps ni l'empire qu'elle a sur lui. Elle meut accidentellement & sans dessein de mouvoir. Elle ne se détermine point; les sensations la déterminent. Rien ne se lie encore dans le Cerveau; nulle Réminiscence; nul rappel; nulle Imagination. La Réminiscence se forme dans l'Ame par le retour fréquent de la même sensation ou par sa liaison avec d'autres. Le rappel & l'Imagination sont des modifications de la Force motrice qui ne sauroient avoir lieu qu'après un exercice réitéré de cette Force. Plus passive qu'active, plus automate que libre, l'Ame obéit plus qu'elle ne commande, elle est mue plus qu'elle ne meut.

CHAPITRE II.

De l'état de l'Ame à la naissance.

CE n'est proprement qu'à la naissance que la Force motrice de l'Ame commence à se déployer. Diverses circonstances concourent alors à mettre l'Ame dans une situation incommode & douloureuse, qui s'annonce souvent par des cris & toujours par des mouvemens plus ou moins sensibles de tout le Corps. Les esprits qu'une Puissance aveugle chasse indistinctement dans tous les muscles, les secouent & les contractent fortement. Les membres auxquels ces muscles aboutissent, dégagés des liens qui les tenoient auparavant enchaînés, cedent avec docilité aux impressions qu'ils reçoivent & sont agités en différens sens. Cette agitation se communiquant par le moyen des nerfs à la partie du Cerveau qui répond à ces membres, l'Ame acquiert le sentiment de leur existence. Mais ce sentiment est confus : l'Ame ne distingue point encore la main du pied, le côté droit du côté gauche. Ce n'est que par une suite d'expériences ou de tâtonnemens, qui commencent peut-être avant la naissance, que l'Ame

s'habitue à rapporter à leur véritable lieu les ſenſations qu'elle éprouve & à ne mouvoir préciſément que les membres qu'il faut mouvoir. On peut imaginer que l'Ame commet d'abord bien des mépriſes ; mais ces mépriſes ceſſent peu à peu. Bientôt les eſprits ſont dirigés d'une maniere plus convenable : la main ne reçoit plus des ordres qui s'adreſſent au pied ; le pied ne reçoit plus les ordres qui s'adreſſoient à la main : l'Ame apprend à régner.

CHAPITRE III.

De l'état de l'Ame après la naiſſance.

FOIBLE, chancelant & borné dans ſes commencemens l'empire de l'Ame ſe fortifie, s'affermit & s'étend par degrés. Chaque jour lui ſoumet de nouveaux ſujets : chaque heure, chaque moment ſont marqués par de nouveaux mouvemens ou par de nouvelles ſenſations. La ſcene, auparavant vuide, ſe remplit & ſe diverſifie de plus en plus. Déja les Sens ouverts aux impreſſions du dehors tranſmettent à l'Ame des ébranlemens d'où naît une multitude de perceptions & de ſenſations différentes. Déja

le plaisir & la douleur voltigent sous cent formes autour du Trône de l'Ame. Amie du plaisir l'Ame jette sur lui des regards empressés ; elle lui tend les bras ; elle le saisit avec transport ; elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la douleur l'Ame se trouble & s'aigrit à sa présence ; elle tâche de détourner la vue de dessus le monstre odieux qui l'obsede ; elle s'émeut, elle s'agite avec violence ; elle fait effort pour le repousser. Les perceptions plus nettes, plus distinctes, les sensations plus vives, plus agissantes, les Objets plus connus, plus déterminés rendent les volontés plus décidées & plus efficaces.

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

De la liaison des idées & de leur rappel.

LE retour fréquent des mêmes situations, les rapports que différentes perceptions ou différentes sensations ont entr'elles, soit dans la maniere dont elles sont excitées, soit dans les circonstances qui les accompagnent, soit dans les effets qu'elles produisent sur l'Ame établissent entre les idées une liaison en vertu de

laquelle elles se rappellent réciproquement. L'AUTEUR de notre Etre ayant voulu que toutes nos idées dépendissent originairement des mouvemens ou des vibrations qui sont excités dans certaines parties de notre Cerveau, le rappel de ces mêmes idées dépend vraisemblablement d'une pareille cause. Il est une modification de la Force motrice de l'Ame, qui en agissant sur les fibres ou sur les esprits y occasione des mouvemens semblables à ceux que les Objets y ont fait naître.

L'IMAGINATION, qui d'un pinceau fidele & délicat retrace à l'Ame l'image des choses, n'est de même qu'une modification de la Force motrice qui monte les fibres ou les esprits sur un certain ton approprié aux Objets qui doivent être représentés & semblable à celui que ces Objets y imprimeroient par leur présence.

LE Siege de l'Ame est une petite Machine prodigieusement composée & pourtant fort simple dans sa composition. C'est un abrégé très-complet de tout le Genre nerveux, une *Neurologie* en miniature. On peut se représenter cet admirable Instrument des opérations de notre Ame sous l'image d'un Clavessin, d'une Orgue, d'une Horloge ou sous celle de quelque autre

Machine beaucoup plus composée encore. Ici sont les ressorts destinés à mouvoir la Tête: là sont ceux qui font mouvoir les Extrémités : plus haut sont les mouvemens des Sens : au-dessous sont ceux de la respiration & de la voix, &c. Et quel nombre, quelle harmonie, quelle variété dans les pieces qui composent ces ressorts & ces mouvemens ! L'Ame est le Musicien qui exécute sur cette Machine différens airs ou qui juge de ceux qui y sont exécutés & qui les répete. Chaque fibre est une espece de touche ou de marteau destiné à rendre un certain ton. Soit que les touches soient mues par les Objets soit que le mouvement leur soit imprimé par la Force motrice de l'Ame le jeu est le même; il ne peut différer qu'en durée & en intensité. Ordinairement l'impression des Objets est plus durable & plus vive que celle de la Force motrice. Mais dans les songes & dans certaines maladies l'Imagination acquiert assez de force pour élever ses peintures au niveau de la réalité.



CHAPITRE V.

De la Réminiscence.

LA Réminiscence par laquelle l'Ame distingue les perceptions qui l'ont deja affectée des perceptions nouvelles, paroît d'abord n'être point comme le rappel & l'Imagination, une Faculté, pour ainsi dire, *mixte*, une Faculté qui tienne autant au Corps qu'à l'Ame ou à l'exercice de la quelle le Corps concoure directement. Il semble que ce soit une Faculté purement spirituelle ou qui n'appartienne qu'à l'Ame. On est porté à penser que l'Ame conservant le sentiment de toutes ses modifications, ce sentiment est plus ou moins vif, plus ou moins distinct suivant que les ébranlemens ont été plus ou moins forts ou plus ou moins répétés.

MAIS si l'on approfondit davantage ce sujet, on reconnoîtra que la Réminiscence n'est pas d'une autre nature que le rappel & l'Imagination & que toutes ces opérations de notre Ame peuvent s'expliquer d'une façon également méchanique. Pour le concevoir, il n'y a qu'à

ſuppoſer que l'impreſſion que font ſur l'Ame des fibres qui ſont mues pour la premiere fois n'eſt pas préciſément la même que celles qu'y produiſent ces fibres lorſqu'elles ſont mues de la même maniere pour la ſeconde, la troiſieme ou la quatrieme fois. Le ſentiment que produit cette diverſité d'impreſſion eſt la Réminiſcence.

On imaginera, ſi l'on veut, que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des fibres *vierges*, ſont par rapport à l'Ame dans un état analogue à celui d'un membre qui ſeroit paralytique dès avant la naiſſance. L'Ame n'a point le ſentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles ſont miſes en action. Alors l'eſpece de paralyſie ceſſe & l'Ame eſt affectée d'une perception nouvelle. La ſoupleſſe ou la mobilité de ces fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le ſentiment attaché à cette augmentation de ſoupleſſe ou de mobilité conſtitue la Réminiſcence, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus ſouples ou plus mobiles.

Des fibres, auparavant mues, mais dans leſquelles il s'opere de nouveaux mouvemens

ou une nouvelle ſuite de mouvemens, font naître dans l'Ame de nouvelles perceptions. La répétition plus facile de ces mouvemens retrace à l'Ame les mêmes perceptions & y excite la Réminiſcence de ces perceptions.

L'AME eſt preſque toujours affectée à la fois de pluſieurs idées. Lorſqu'une de ces idées reparoît, elle réveille ordinairement quelques-unes de celles qui l'accompagnoient, & c'eſt là une autre ſource de la Réminiſcence.

CHAPITRE VI.

Continuation du même ſujet.

SOUVENT à l'occaſion d'une idée l'Ame a le ſentiment confus d'une autre idée qu'elle cherche à rappeller. Pour cet effet, elle uſe de la Force motrice dont elle eſt douée : elle meut différentes touches ou elle meut différemment les mêmes touches, & elle ne ceſſe de mouvoir qu'elle n'ait diſpoſé ſon Cerveau de maniere à lui retracer cette idée. Plus les rapports de deux idées ſont prochains, plus le rappel eſt prompt & facile. Ces rapports conſiſtent principalement dans une telle diſpoſition des fibres

ou des esprits, que la Force motrice trouve plus de facilité à s'exercer suivant un certain sens que suivant tout autre.

Je m'explique : l'état actuel de l'Organe de la Pensée est un état déterminé. Le passage de cet état à tous ceux qui peuvent lui succéder n'est pas également facile. Il est des tons, il est des mouvemens qui s'excitent les uns les autres, parce qu'ils se sont succédés fréquemment. De cette succession répétée naît dans la Machine une disposition habituelle à exécuter plus facilement une certaine suite d'airs ou de mouvemens que toute autre suite. De là les différentes déterminations de la Force motrice dans le rappel des idées.

CHAPITRE VII.

De l'Attention.

Toutes les idées qui affectent l'Ame en même tems ne l'affectent pas avec une égale vivacité. Cette diversité d'impression dérive principalement du plus ou du moins d'intensité des mouvemens communiqués aux fibres du Cerveau. Mais, l'Ame peut par elle-même rendre

rendre très vive une impreſſion très foible. En réagiſſant ſur les fibres repréſentatives d'un certain Objet, elle peut rendre plus fort ou plus durable le mouvement imprimé à ces fibres par l'Objet, & cette Faculté ſe nomme l'*Attention.*

CHAPITRE VIII.

De l'état de l'Ame privée de l'uſage de la Parole.

PENDANT que l'Homme demeure privé de ce précieux avantage, la ſphere de ſes idées eſt reſſerrée dans des bornes fort étroites. Toutes ſes perceptions ſont purement ſenſibles & n'ont d'autre liaiſon que les circonſtances qui les ont vu naître ou que les divers rapports qui réſultent de la maniere dont elles ont été excitées. Les idées ne ſont revêtues que de ſignes *naturels*, & ces ſignes ſont les images que les Objets tracent dans le Cerveau. L'Ame ne peut donc rappeller une certaine idée qu'autant qu'elle eſt actuellement occupée d'une idée ou d'une image qui a un rapport déterminé avec cette idée. L'Ame parcourt donc la ſuite de ſes idées comme une ſuite de tableaux. Elle rap-

pelle ſes perceptions dans leur ordre naturel ou dans un ordre qui eſt à peu près le même que celui dans lequel elles ont été produites. L'idée d'un Arbre réveille celle d'un bois : l'idée d'un bois réveille celle d'une Maiſon qui s'y trouve placée : l'idée de cette Maiſon réveille celle des Perſonnes qui y ont été vues : l'idée de ces Perſonnes réveille celle de leurs actions : l'idée de ces actions réveille celle du plaiſir ou de la douleur qu'elles ont cauſé, &c. La ſucceſſion de ces idées n'étant dans ſon origine que la ſucceſſion des mouvemens imprimés aux fibres, dès que la Machine eſt déterminée à exécuter un de ces Mouvemens, elle ſe trouve par cela même montée pour en exécuter toute la ſuite.

Ainsi, la perception ou le ſentiment, le rappel, la Réminiſcence, l'Imagination & l'Attention paroiſſent être les ſeules opérations de l'Ame privée de l'uſage de la Parole ou des ſignes *arbitraires*. La Mémoire entant qu'elle eſt la Faculté qui rappelle ces ſignes, le jugement & le raiſonnement entant qu'ils ſont l'expreſſion articulée du rapport ou de l'oppoſition qu'on obſerve entre deux ou pluſieurs idées, la combinaiſon arbitraire & réfléchie des idées, les abſtractions *univerſelles* ou ces opérations

par lesquelles on sépare d'un Sujet ce qu'il y a de commun avec plusieurs autres Sujets pour ne retenir que ce qu'il y a de propre; toutes ces choses ne sauroient avoir lieu dans cette enfance de l'Ame, parce qu'elles supposent nécessairement l'usage des termes ou des signes *d'institution*. Les jugemens que l'Ame porte alors sur les Objets ne sont point proprement des jugemens: ils ne sont que le simple sentiment de l'impression de ces Objets. Toute sensation accompagnée de plaisir incline l'Ame vers l'Objet qui est la source de ce plaisir: toute sensation accompagnée de déplaisir ou de douleur produit un effet contraire. Tout Objet dont l'impression ne détruit point l'équilibre de l'Ame est simplement apperçu. L'enfant qui n'articule point encore ne compare pas entr'eux différens Objets: il ne juge pas par cette comparaison de leur convenance ou de leur disconvenance; mais il reçoit les impressions de différens Objets, & il cede sans réflexion à celles qui ont un certain rapport avec son état actuel, ses besoins ou son bien-être.

Il en est à peu près de même des jugemens qu'il forme sur les grandeurs & sur les distances. L'Objet que sa main ou son œil saisissent en entier ne l'affecte pas de la même

maniere que celui sur lequel sa main ou son œil se promenent en tout sens. Du sentiment de l'étendue dérive celui des distances. Les Objets interposés peuvent produire aux yeux de l'Enfant l'effet d'un Corps continu. Ces perceptions de l'étendue & de la distance se liant continuellement à de nouvelles perceptions & à de nouvelles sensations, les expériences se multiplient sans cesse & l'Imagination retraçant vivement tout cela l'Ame se détermine en conséquence.

Au moyen de l'Attention dont l'Ame est douée elle peut séparer la partie de son tout, le mode de son sujet; elle peut faire des abstractions *partielles* & des abstractions *modalés*, comme parlent les Métaphysiciens; considérer la main indépendamment du bras, la couleur indépendamment de la figure: mais elle ne sauroit faire des abstractions *universelles*, parce que toutes ses idées étant particulieres ou *concretes*, toutes n'étant que des images & des images d'*Individus*, chaque idée ne représente que l'Objet qui lui est propre & ne sauroit servir par elle-même à représenter les Objets analogues, encore moins servir indifféremment à représenter toutes sortes d'Objets. L'idée d'un Homme est nécessairement l'idée d'un certain

Homme; de certains traits, d'un certain vêtement, d'une certaine attitude, &c. tout est ici déterminé. Mais, une perception peut servir à rappeller la perception d'une chose dont l'Ame a un besoin actuel; & alors cette perception fait en quelque sorte l'office de *signe*.

Enfin, la maniere dont l'Ame privée de la Parole exprime ses sentimens, répond tout à-fait à la nature de ces sentimens ou de ces perceptions. Ce sont des sons, des cris, des mouvemens, des gestes, des attitudes &c. qui paroissent aussi liés avec les sentimens qu'ils représentent, que ces sentimens le sont avec les Objets qui les excitent.

CHAPITRE IX.

Réflexion sur l'Ame des Bêtes.

Ce que je viens de dire sur l'Ame humaine privée de la Parole peut s'appliquer à l'Ame des Bêtes, Principe immatériel, doué de perceptions, de sentiment, de Volonté, d'Activité, de Mémoire, d'Imagination; mais qui ne ré-

fléchit point sur ses opérations, qui ne généralise point ses idées, qui n'est point susceptible de *Moralité*.

CHAPITRE X.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des sons articulés & à exprimer ces sons.

EN entendant souvent prononcer un certain mot à la vue d'un certain Objet, l'Enfant s'accoutume insensiblement à lier l'idée du mot à celle de l'Objet. Cette liaison une fois formée, les deux idées se rappellent réciproquement : le mot devient signe de l'Objet ; l'Objet donne lieu de rappeller le mot.

MAIS l'Enfant ne se borne pas à ouïr des sons articulés : bientôt il cherche à imiter ces sons. Soit que le principe de cette imitation dérive de quelque communication secrete entre l'organe de l'ouie & celui de la voix, soit qu'il découle simplement du plaisir que l'Ame trouve à exercer sa Force motrice & à l'exercer d'une maniere nouvelle ; soit enfin qu'il naisse de l'Amour propre inhérent à la nature de l'Ame, &

en vertu duquel elle ſe complait à exécuter ce qu'elle voit exécuter à d'autres; quelle que ſoit, dis-je, l'origine de ce principe, l'Enfant commence à bégayer : il rend des ſons; il répete ces ſons; il les diverſifie plus ou moins. Mais ce ne ſont point encore des ſons articulés: l'Enfant ſent que ces ſons different de celui qu'il entend prononcer. Il s'efforce d'atteindre à une plus grande juſteſſe. Il ſe rend attentif à tout ce qui s'offre à lui. Il fixe les yeux ſur celui qui parle : il obſerve les mouvemens de ſes levres: il tâche d'imiter ces mouvemens. Il fait divers eſſais; il réitere ces eſſais. Déja il a fait entendre un ſon qui ſe rapproche beaucoup de celui qu'il veut imiter. Il fait de nouvelles tentatives qui le rapprochent de plus en plus du but. Enfin il ſaiſit le mot. Le plaiſir qu'il en reſſent l'engage à le répéter pluſieurs fois. Il s'affermit ainſi dans la prononciation de ce mot Ce premier pas dans le Langage eſt bientôt ſuivi d'un ſecond. La formation d'un mot facilite celle de tous les mots analogues. Une modification conduit ici aux modifications les plus prochaines. Les échelons ſe multiplient de jour en jour: la chaîne s'étend continuellement: le Dictionnaire groſſit, & l'Enfant parvient en peu d'années à nommer tout ce qu'il voit.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des caracteres & à former ces caracteres.

CEs sons que l'oreille de l'Enfant saisit & que sa voix exprime, l'Art sait les peindre à ses yeux par le secours de quelques caracteres. La même Faculté qui rend l'Enfant capable de lier l'idée d'un son à celle d'un Objet avec lequel cette idée n'a aucun rapport nécessaire, le met en état de lier de même l'idée d'un caractere ou d'une figure à celle d'un son avec lequel cette idée n'a pas un rapport plus nécessaire ou plus naturel.

L'Enfant apprend à écrire comme il apprend à parler. La Force motrice de l'Ame s'exerce sur les fibres musculaires de la main & des doigts comme elle s'exerce sur celles de la voix. C'est par l'exercice réitéré de cette Force sur ces organes que l'Ame se rend insensiblement maîtresse de tous les mouvemens & de toutes les inflexions dont ils sont susceptibles. Il se forme entre l'œil & la main une

correſpondance analogue à celle qui paroît régner entre l'organe de l'ouie & celui de la voix.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Ame douée de la Parole. Comment l'Ame parvient à univerſaliſer ſes idées. De la formation des idées univerſelles d'Homme, d'animal, de Corps organiſé, de Corps, d'Etre.

ENRICHI du don précieux de la Parole, inſtruit dans l'Art ingénieux de peindre la penſée, l'Homme eſt à portée de jouir de tous les avantages de la Raiſon. Le cercle étroit de ſes idées va s'étendre de plus en plus & il embraſſera enfin juſques aux idées les plus abſtraites. A l'état moins parfait d'Etre purement ſentant ſuccédera l'état plus parfait d'Etre penſant. La nature des Choſes, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs ſucceſſions, leurs uſages, leur durée exprimés par des termes offriront au Raiſonnement un fond d'idées ſur lequel il s'exercera ſans jamais l'épuiſer. L'Ame n'opérant plus ſimplement ſur les Choſes mêmes ou ſur leurs images, mais encore ſur les termes qui les repréſentent, rendra chaque

jour ses idées plus générales ou plus universelles. Ainsi en employant le terme d'*Homme* pour désigner un certain Objet déterminé, tous les Objets semblables seront représentés par le même terme. Si l'Ame porte ensuite son attention sur tout ce qui est renfermé dans l'idée particuliere de l'Homme qu'elle a sous les yeux, si elle exprime par des mots tout ce qu'elle y découvre, elle parviendra à décomposer cette idée en d'autres idées qui seront comme les élémens de celle-là, & qui éleveront l'Ame par degrés aux notions les plus universelles.

DE'TACHANT donc de l'idée particuliere d'un certain Homme ce qu'elle a de propre ou d'accidentel, & ne retenant que ce qu'elle a de commun ou d'essentiel, l'Ame se formera l'idée de l'Homme en général. Si elle ne fixe son attention que sur la nutrition, le mouvement, le sentiment elle acquerra l'idée plus générale d'Animal. Si elle ne retient de l'idée d'Animal que l'Organisation, elle acquerra l'idée plus générale encore de Corps organisé. Laissant l'Organisation pour ne considérer que l'E'tendue & la Solidité, l'Ame se formera l'idée du Corps en général. Faisant encore abstraction de l'E'tendue solide & ne s'arrêtant qu'à l'existence, l'Ame acquerra l'idée la plus générale, celle de l'Etre, &c.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Pensée, de Volonté, de Liberté, de vrai, de faux, de juste &c, de bien, &c. de Regle, de Loi.

SI au lieu de considérer l'Homme principalement par ce qu'il a de corporel, l'Ame l'envisage sur-tout dans ce qu'il a de spirituel, si elle désigne de même par des termes tout ce que ce nouvel examen lui en fera connoître, elle acquerra des idées d'un genre fort différent, mais qu'elle universalisera comme les premieres. D'une pensée, d'une volonté, d'une action particuliere elle s'élevera par l'abstraction à la Pensée, à la Volonté, à la Liberté en général. De la conformité ou de l'opposition de la pensée avec l'état des Choses l'Ame se formera l'idée du vrai & du faux, de la vérité & de l'erreur. Faisant abstraction de l'Agent & ne considérant l'action que dans ses rapports avec le bonheur de l'Homme ou avec celui des Etres qui lui ressemblent, elle acquerra les idées de l'Utile, de bien & de mal,

de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, de l'honnête & du déshonnête, de la perfection & de l'imperfection, de l'ordre & du désordre, du beau moral. Par la connoissance du bien ou du mal moral qui découle naturellement du bon ou du mauvais usage que l'Homme fait de ses Facultés, l'Ame parviendra à la notion de la Regle des actions humaines. Considérant ensuite cette Regle comme la Volonté d'un Souverain, l'Ame acquerra l'idée de la Loi, &c.

CHAPITRE XIV.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées d'unité, de nombre, d'étendue, &c. de mouvement, de tems.

SI détournant les yeux de dessus l'Homme l'Ame les porte sur les autres Objets dont elle est environnée, & qu'elle continue d'exercer la Faculté qu'elle a d'abstraire, ses connoissances se multiplieront en se diversifiant; la Mémoire, l'Imagination & le Raisonnement acquerront un nouveau degré de force & de

perfection. La multiplicité, l'étendue, les mouvemens & la variété de ces Objets occuperont l'Ame tour à tour. L'Ame ne considérant dans chaque Objet que l'existence, & faisant abstraction de toute composition & de tout attribut, elle acquerra l'idée d'unité. La collection des unités conduira l'Ame à la notion du nombre ou de la quantité numérique. Cette notion s'étendra & se diversifiera à l'infini si ajoutant des unités à d'autres unités ou combinant des unités avec d'autres unités, l'Ame ne représente pas seulement par des termes, mais encore par des figures ce qui résultera de chaque addition ou de chaque combinaison. Si l'Ame considere chaque Objet comme un composé de parties placées immédiatement les unes à côté des autres ou les unes hors des autres, elle acquerra la notion de l'étendue. Si l'Ame regarde une certaine étendue ; celle de son doigt ou de son pied, par exemple, comme une unité, & qu'appliquant cette étendue sur une autre étendue elle recherche combien de fois celle-ci est contenue dans celle-là ou combien de fois celle-là est contenue dans celle-ci, elle parviendra à mesurer l'étendue ; & comparant secrétement l'étendue des Objets à celle de son Corps elle nommera grands ceux dont l'étendue lui

paroîtra surpasser beaucoup celle de cette portion de matiere à laquelle elle est unie : elle nommera, au contraire, petits les Objets dont l'étendue lui paroîtra contenue un grand nombre de fois dans celle de cette même portion de Matiere. Si l'Ame considérant une étendue comme immobile voit un Corps s'appliquer successivement à différens points de cette étendue, elle se formera la notion du mouvement. Si l'Ame observe un Corps qui se meut d'un mouvement uniforme dans une étendue déterminée, & qu'elle conçoive cette étendue partagée en parties égales ou proportionnelles, auxquelles elle donne les noms d'Années, de Mois, de Jours, d'Heures: &c. elle acquerra l'idée du Tems. Comparant ensuite les divers mouvemens qui s'offrent à elle à ce mouvement uniforme, comme à une mesure fixe ou commune, elle jugera qu'un mouvement a plus de vîtesse qu'un autre, quand il parcourt dans le même tems une plus grande étendue, &c.



CHAPITRE XV.

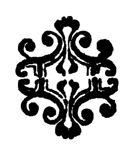
Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Classes, de Genres, d'Especes.

SI l'Ame contemple les variétés des Etres corporels, si elle recherche ce qui les distingue les uns des autres, & qu'elle exprime par des mots les diverses particularités qui s'offriront à ses regards, elle se formera bientôt des idées de Distributions. L'Ame ne descendant pas d'abord dans le détail, & ne faisant attention qu'aux traits les plus saillans, rangera dans le même ordre tous les Etres dans lesquels elle remarquera ces mêmes traits, & cet ordre sera une Classe. En considérant les Objets d'un point de vue moins éloigné & poussant plus loin l'examen, l'Ame découvrira des particularités qui lui apprendront que les Etres qu'elle a rangés dans le même ordre, parce qu'elle les a cru semblables, different à bien des égards, & saisissant les caracteres particuliers qui les différencient le plus, elle en composera de nouveaux ordres subordonnés au premier, & ces ordres seront des Genres. En

étendant encore davantage ſes recherches, en obſervant juſqu'aux moindres traits, l'Ame appercevra de nouvelles variétés: elle ſoudiviſera donc encore les derniers ordres en d'autres ordres moins généraux, & ces ordres ſeront des Eſpeces. &c.

A l'aide de ſemblables Diſtributions & des noms que l'Ame impoſera à chaque Eſpece elle parviendra à ranger dans ſa Mémoire ſans confuſion les Productions infiniment variées des trois Regnes. Les Etoiles, qui paroiſſent ſemées dans l'Étendue comme le ſable ſur le bord de la Mer, étant de même diviſées par Conſtellations, & chaque Conſtellation étant repréſentée par un ſigne ou exprimée par un mot, l'Ame parviendra à une connoiſſance exacte du Ciel & à nombrer ce qui lui avoit d'abord paru innombrable.



CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Cause & d'Effet.

SI l'Ame s'arrête à considérer la face de la Nature, elle ne sera pas long-tems à s'appercevoir que cette face n'est pas constamment la même, mais qu'elle change continuellement. Elle observera que chaque changement est toujours la suite immédiate de quelque chose qui a précédé. Cette observation conduira l'Ame à la notion de la Cause & de l'Effet.

CONSIDÉRANT ensuite l'Univers comme un Effet & concevant que cet Effet pourroit ne pas être ou être autrement, l'Ame s'élevera à la notion de la CAUSE PREMIERE ou de la RAISON SUFFISANTE de ce qui est.



CHAPITRE XVII.

Autres avantages de la Parole: qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaisons: qu'elle rend l'Ame maîtresse de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique.

L'Usage des termes ne se borne pas à multiplier les idées, à les universaliser. Il les fixe, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Ame, il la rend maîtresse de les considérer aussi longtems qu'elle le veut & sous autant de faces qu'elle le veut. Il facilite merveilleusement leur rappel en multipliant à l'infini les liens qui les unissent. Le simple son, la simple vue d'un mot suffit pour rappeller à l'Ame une foule d'idées qui ne tiennent souvent à ce mot que par une certaine ressemblance d'expressions ou par des rapports encore plus légers. Enfin, par l'usage des termes l'Ame donne à ses idées l'arrangement que les circonstances exigent. Elle dispose ainsi de ses idées comme bon lui semble, elle exerce sur elles l'empire le plus despotique.

Le Langage eſt tellement ce qui perfectionne toutes les Facultés de l'Ame, que la perfection de ces Facultés répond toujours à celle du Langage. Les Langues des Nations les plus barbares ſont auſſi les Langues les plus pauvres. Telles ſont celles de diverſes contrées de l'Amérique Méridionale. [1] Ces Langues manquent abſolument de termes pour exprimer les idées abſtraites & univerſelles. Les idées de Tems, d'Eſpace, d'Etre, de Subſtance, de Matiere, de Corps n'ont aucun ſigne qui les repréſente. Il n'y a point non plus dans ces Langues de termes propres pour les idées de vertu, de juſtice, de liberté, de reconnoiſſance, d'ingratitude. L'Arithmétique de quelques-unes de ces Contrées ne va pas au-delà du nombre de trois. L'état moral de ces Nations eſt à-peu-près celui d'une enfance perpétuelle.

Si le Langage donne naiſſance aux Sciences & les perfectionne; les Sciences à leur tour perfectionnent le Langage; ſoit en l'enrichiſſant de nouveaux termes & de nouveaux tours, ſoit en y répandant l'ordre, la netteté, l'exactitude & la préciſion.

(1) Mr. de la Condamine, *Relation des Amazones.*

CHAPITRE XVIII.

De la perfection, du génie & de l'origine des Langues en général.

L'ABONDANCE des mots & la multitude des inversions constituent la principale richesse d'une Langue. Moins de richesses & même une sorte de pauvreté peuvent être très-bien compensés par la clarté & le naturel.

LE Génie des Langues paroît tenir principalement au physique. La flexibilité & la délicatesse des organes, leur disposition à recevoir certaines impressions & à les retenir semblent imprimer à une Langue le tour ou l'air qui la caractérise. Le moral aide au physique en cultivant ces dispositions. Une Imagination vive, & si je puis m'exprimer ainsi, extrêmement mobile saisit tout, épuise tout. Le pinceau agit sans cesse ; le coloris domine; mais le dessin est souvent peu correct, & les peintures sont chargées. L'Orient abonde en semblables tableaux.

SI nous recherchons la premiere origine du

Langage & que nous consultions la Genese, nous la trouverons, ce semble, dans l'ordre que DIEU donna à ADAM de nommer tous les Animaux. Si nous ne consultons là-dessus que la Raison & que nous supposions une Famille sous la simple direction de la Nature, nous croirons trouver cette origine dans les sons ou dans les cris que les premiers besoins feront pousser aux Enfans, & qui étant remarqués par les Parens, deviendront par la suite signes d'institution de ces mêmes besoins.

L'OMBRE que tout Corps jette à la lumiere a pu donner naissance à la Peinture; celle-ci à l'E'criture. A mesure que la Raison s'est perfectionnée elle a simplifié les signes & les a rendus capables de représenter un plus grand nombre de Choses. Les Symboles & les Hiéroglyphes des Peuples les plus anciens justifient cette conjecture.



CHAPITRE XIX.

Réflexion sur le Langage des Bêtes.

LES Bêtes n'ont point proprement de Langage, si l'on entend par la Faculté de parler, celle de lier ses idées à des signes d'institution. Les sons & les mouvemens par lesquels les Bêtes manifestent leurs sentimens, leurs besoins, leurs plaisirs, leurs douleurs, sont des expressions *naturelles* de ces sentimens, de ces besoins, de ces plaisirs, de ces douleurs; & ces expressions sont invariables dans chaque Espece. La connoissance de ces expressions fait la plus belle Partie de l'Histoire naturelle des Animaux; elle est aussi celle qui exerce le plus la Logique & la sagacité de l'Observateur. Les phrases que le Perroquet étudie & qu'il répete si bien ne prouvent pas plus qu'il parle, que la prononciation des mots d'une Langue ne prouve que celui qui les prononce entend cette Langue. Parler n'est point simplement rendre des sons articulés; c'est encore lier ces sons aux idées qu'ils représentent. Les Bêtes ne sauroient former ces liaisons. Telles sont les bor-

nes éternelles que le CRÉATEUR a prefcrites dans fa SAGESSE aux progrès de leur Intelligence. Si ces bornes ne fubfiftoient point, l'Homme, ce Roi des Animaux, chanceleroit fur fon Trône.

CHAPITRE XX.

De la variété prefqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce vifcere nous font concevoir les plus grandes idées de fon organifation.

LORSQUE l'on réfléchit fur la part que les Sens ont à la production des idées, & que l'on confidere qu'elle eft toujours occafionée par quelque mouvement qui fe paffe dans le Cerveau, foit que ce mouvement dérive de l'impreffion actuelle des Objets fur les Sens, foit qu'il ait fa fource dans l'impreffion de la Force motrice de l'Ame, on fe perfuade avec raifon que le Langage en multipliant les idées ne fait que multiplier les mouvemens de l'Organe de la Penfée. Nous ne faurions penfer à quelque fujet que ce foit que nous ne nous

repréſentions les ſignes naturels ou artificiels des idées renfermées dans ce ſujet, ou que nous ne prononcions intérieurement, mais très-foiblement les mots qui expriment ces idées. Or, il eſt aſſez évident que ce ſont là des effets de la Force motrice de l'Ame qui s'exerce à la fois ou ſucceſſivement ſur différens points du Senſorium.

Ainsi, lorſque l'Ame ſe repréſente un Objet, & qu'elle ſe rappelle en même tems le mot qui exprime cet Objet, elle excite deux mouvemens dans l'Organe de la Penſée. Elle agit d'abord ſur la partie de cet Organe qui répond aux extrémités du nerf optique ; elle y excite des ébranlemens analogues à ceux que l'Objet y exciteroit s'il étoit préſent. Elle agit encore ſur la partie du même Organe qui correſpond à celui de la voix ; elle y produit un mouvement foible analogue à celui qu'y produiroit la prononciation du mot : ſi l'Objet dont l'Ame ſe retrace l'image eſt un fruit délicieux, elle pourra ſe rappeller en même tems la ſenſation que ce fruit a excitée en elle quand elle en a goûté. Ce ſera donc un troiſieme mouvement qui s'excitera dans l'Organe de la Penſée : l'Ame agira ſur la partie de cet Organe qui communique à celui du Goût ; elle y occa-

fionera un mouvement femblable à celui que le fruit y auroit occafioné par fon impreffion.

Les Philofophes qui ont avancé que nous ne faurions nous rappeller nos fenfations ont erré. Si tel étoit l'état des chofes, les fenfations qui nous auroient affectés un grand nombre de fois nous paroîtroient auffi nouvelles que fi elles ne nous euffent jamais affectés. Il eft vrai que l'Ame ne fauroit donner aux fenfations qu'elle rappelle le degré de vivacité qu'elle reçoivent de leur Objet. Et c'eft là un des principaux caracteres qui diftinguent les fenfations des perceptions. Il arrive cependant quelquefois que des fenfations que l'Ame ne fait que rappeller l'affectent auffi vivement que fi elles étoient excitées par l'Objet même. C'eft ce qu'on éprouve fur-tout dans les fonges, où l'Ame n'étant point diftraite par les impreffions du dehors, fe livre toute entiere à celles du dedans. Quelqu'un qui s'exerceroit fréquemment dans le rappel des fenfations, & qui s'aideroit des moyens convenables, parviendroit peut-être à fe procurer dans la veille des fenfations auffi vives qu'en fonge. Mais, l'Homme raifonnable eft deftiné à quelque chofe de mieux qu'à fe rappeller des fenfations. Occupé à enrichir fa Mémoire & à cultiver fon Entende-

ment, il n'oublie point que les ſenſations ſont moins un moyen de perfection qu'un moyen de conſervation.

L'ÉBRANLEMENT que l'impreſſion des Objets cauſe dans les Organes des Sens ne ceſſe pas toujours avec cette impreſſion. On s'en convainc lorſqu'après avoir fixé un Objet fort éclairé, on ferme incontinent les yeux ; on croit voir encore cet Objet ; on reconnoît ſa forme & ſa couleur. Il ſe paſſe quelque choſe d'analogue dans l'Organe de l'Ouïe ; on s'imagine entendre le ſon d'un Inſtrument ou celui d'une Cloche, quoique le Corps ſonore n'affecte plus l'Oreille. L'état actuel de l'Organe & le degré d'attention que l'Ame apporte à ce qu'elle éprouve, contribuent ſans doute à rendre l'ébranlement plus ou moins fort, plus ou moins durable. La continuation de cet ébralement après que la cauſe qui l'a produit a ceſſé d'agir indique une certaine élaſticité dans les fibres ou dans les eſprits.

LES idées que les Sens tranſmettent à l'Ame & qu'elle rappelle par le ſecours de la Mémoire & de l'Imagination, ne ſont pas les ſeules dont elle eſt affectée. La Réflexion lui en procure un grand nombre d'autres, en lui décou-

vrant les rapports plus ou moins prochains qui découlent de ces premieres idées. Ce ſont encore de nouveaux mouvemens ou une nouvelle combinaiſon de mouvemens, imprimés au Cerveau.

Si on fait attention à la multitude preſqu'infinie d'idées, & d'idées prodigieuſement variées qui peuvent exiſter dans la Tête d'un Homme, à la clarté, à la vivacité, à la compoſition de ces idées, à la maniere dont elles naiſſent les unes des autres, & dont elles ſe conſervent, à la promptitude avec laquelle elles paroiſſent & diſparoiſſent ſuivant le bon plaiſir de l'Ame; ſi on ſe rappelle ce qu'à été un ARISTOTE, un LEIBNITZ, un NEWTON, & ce qu'eſt aujourd'hui un FONTENELLE, un MONTESQUIEU, on jugera du plaiſir que goûtent les ANGES à la vue de la petite Machine qui exécute des choſes ſi ſurprenantes. Aſſurément s'il nous étoit permis de voir juſqu'au fond dans la Méchanique du Cerveau, & ſur-tout dans celle de cette Partie qui eſt l'Inſtrument immédiat du Sentiment & de la Penſée, nous verrions ce que la Création terreſtre a de plus raviſſant. Nous ne ſuffiſons point à admirer l'appareil & le jeu des Organes deſtinés à incorporer un morceau de pain à notre propre ſubſtance; qu'eſt-ce pour-

tant que ce ſpectacle comparé à celui des Organes deſtinés à produire des Idées & à incorporer à l'Ame le Monde entier? Tout ce qu'il y a de grandeur & de beauté dans le Globe du Soleil le cede, ſans doute, je ne dis pas au Cerveau de l'Homme, je dis au Cerveau d'une Mouche.

CHAPITRE XXI.

Conſidération générale ſur la prodigieuſe variété des perceptions & des ſenſations & ſur la méchanique deſtinée à l'opérer.

SI toutes nos idées, même les plus ſpirituelles, dépendent originairement des mouvemens qui ſe font dans le Cerveau, il y a lieu de demander ſi chaque idée a ſa fibre particuliere deſtinée à la produire ou ſi la même fibre mue différemment produit différentes idées?

JE m'arrête d'abord aux idées purement ſenſibles. Il eſt inconteſtable qu'il n'y a point de ſentiment là où il n'y a point de Nerfs. Il ne l'eſt pas moins que chaque Sens a une organiſation qui lui eſt propre, d'où réſultent ſes

effets. Les perceptions & les sensations sont ces effets. Quoiqu'elles aient toutes de commun d'être excitées par l'entremise des nerfs, il regne cependant entr'elles une variété inépuisable. Considérées relativement aux Sens dont elles tirent leur origine on peut les ranger sous cinq genres principaux, qui renferment une multitude indéfinie d'especes. Quand on demande si chaque idée a un instrument approprié à sa production, cela doit s'entendre des especes contenues sous ces genres. On demande donc si la saveur du salé, par exemple, est produite par des fibres différentes de celles qui occasionent la sensation de l'amer ?

En général, les nerfs sont tous de la même nature. Ils tirent tous leur origine du Cerveau. Ils sont tous des Corps blanchâtres, homogenes, solides. Mais, examinés plus en détail, on y découvre des variétés de plusieurs genres. Les uns s'éloignent beaucoup de leur origine, & sont par conséquent fort longs ; les autres s'en éloignent fort peu, & sont par conséquent fort courts. Les uns sont fort gros ; les autres fort déliés : les uns sont fort tendus ; les autres le sont moins : les uns sont revêtus de deux membranes qui sont un prolongement de celles

du Cerveau; la membrane extérieure, plus épaisse, plus ferme, est moins sensible; la membrane intérieure, plus mince, plus délicate, a plus de sensibilité; les autres ne sont revêtus que d'une seule membrane, & cette membrane est la plus fine. Les uns sont rassemblés par petits paquets & forment des especes de houpes, de pyramides, de mammelons; les autres composent des lames plus ou moins repliées, plus ou moins étendues, plus ou moins fines, &c.

Toutes ces variétés sont relatives à la fin principale pour laquelle les nerfs sont destinés: cette fin consiste à transmettre à l'Ame l'impression des Objets. Cette impression se transmet par le mouvement, soit de l'Objet lui-même, soit des corpuscules qui en émanent. Et comme la petitesse & le mouvement de ces corpuscules augmentent continuellement depuis ceux qui sont destinés à la sensation du Tact, jusques à ceux qui occasionent la sensation de la Lumiere, il y a de même dans les Sens une gradation correspondante, depuis celui du Toucher jusqu'à celui de la Vue. Mais, y a-t-il assez de variétés dans les fibres nerveuses de chaque Sens pour répondre à celles qu'on observe dans les perceptions & dans les sensations; ou n'est-il

pas néceſſaire pour rendre raiſon des faits de recourir à de telles variétés? Voilà préciſément l'état de la queſtion. Commençons par le Sens du Toucher.

CHAPITRE XXII.

De la méchanique des idées du Toucher.

TROIS membranes poſées les unes ſur les autres recouvrent le Corps humain, l'épiderme, le réticule, la peau proprement dite. Elles ſont formées de l'entrelacement ou des ramifications d'un nombre prodigieux de fibres de différens genres. Le tiſſu qu'elles compoſent eſt plus mince dans l'épiderme, plus lâche dans le réticule, plus épais dans la peau. L'épiderme placé à la ſurface du Corps recouvre immédiatement le réticule, qui a ſous lui la peau. Après avoir traverſé celle-ci, les nerfs du Toucher s'inſinuent dans les mailles du réticule : ils s'y dépouillent du tégument épais qu'ils avoient apporté du Cerveau, & ne retenant que le plus fin, ils prennent la forme de mammelons plus ou moins ſaillans. Sous cette forme ils s'élevent juſques à l'épiderme qui leur demeure

adhérent & fur lequel ils tracent ces petits fillons concentriques qu'on apperçoit au bout des doigts.

Ce court expofé fuffit pour donner une légere idée de la méchanique du Toucher. On voit que les mammelons ébranlés par l'impreffion médiate ou immédiate des Objets, tranfmettent cet ébranlement à la partie du Cerveau qui leur répond.

A l'égard de la diverfité des impreffions que nous recevons par le Sens du Toucher, il ne paroît pas qu'il foit néceffaire de fuppofer dans les mammelons une diverfité relative, d'imaginer qu'ils contiennent des fibrilles à l'uniffon de chaque efpece d'impreffion. Nous concevons affez de variétés dans les différens états que les fibres du Toucher peuvent fubir dans les différens mouvemens qui peuvent leur être communiqués, pour fatisfaire à tout ce que nous éprouvons. De la contraction & de l'engourdiffement des mammelons peut réfulter la fenfation du froid ; de la dilatation & du trémouffement de ces mêmes mammelons peut réfulter la fenfation du chaud. De la plus grande contraction à la plus grande dilatation, du trémouffement le plus foible au trémouffement le plus fort

fort les nuances font infinies. Du degré de la nuance dépend le plaiſir ou la douleur. Si de l'état d'une dilatation médiocre & d'un trémouſſement vif mais doux, les fibres paſſent à l'état d'une ſi grande dilatation & d'une agitation ſi violente qu'elles en ſoient ſeparées ou même diviſées, l'Ame paſſera du ſentiment d'une chaleur douce à celui de la brûlure.

ENTRE le chatouillement & la cuiſſon il y a les mêmes gradations qu'entre la chaleur & la brûlure. L'eſpece de la ſenſation dépend du mouvement imprimé. Il faut juger de ce mouvement par celui de l'Objet ou des corpuſcules qui en émanent. La petiteſſe & l'activité des corpuſcules du Feu doivent imprimer aux fibrilles des mammelons des vibrations incomparablement plus promptes que celles qu'y produit le paſſage d'une plume fort déliée ou la marche d'un fort petit Inſecte.

UNE preſſion douce, égale, uniforme des mammelons peut donner à l'Ame le ſentiment du poli. Une preſſion rude, inégale, variée peut lui donner le ſentiment de l'aſpérité.

UNE contraction ſubite des mammelons, une eſpece de ſpaſme dans leurs fibres nerveuſes

peut occasioner le frissonnement. La cause de ce spasme n'est pas la même chez tous les Individus. Tel frissonne à l'attouchement de certains Corps qui font éprouver à un autre des sensations fort agréables. Le tempérament & l'habitude produisent ces variétés.

Le même Corps nous paroît à la fois chaud & poli. Le trémoussement que le Feu occasione dans les mammelons n'est point incompatible avec une certaine pression de ces mammelons.

L'Adhérence de l'épiderme aux mammelons modérant l'impression que les Corps font sur eux, le Toucher est plus vif là où il est plus mince, plus délicat; plus grossier là où il est plus épais, plus endurci.

CHAPITRE XXIII.

De la méchanique des idées du Goût.

L'Organe du *Goût* a tant de rapport avec celui du Toucher que décrire l'un c'est presque décrire l'autre. Comme la peau la Langue a ses mammelons, mais plus saillans, plus épanouis, plus sensibles.

Les Saveurs sont l'Objet du Goût. Les Sels fixes, les Souffres, les Huiles dissous & atténués par quelque liquide, principalement par la salive, sont la cause matérielle des Saveurs.

Les Sels par leurs pointes aigues sont très-propres à émouvoir, à irriter les fibres délicates des papilles. Les Souffres & les Huiles, par leurs parties onctueuses & balsamiques, sont propres à y produire des effets contraires.

Mais comme les Sels n'ont pas tous la même figure essentielle, les mêmes qualités ils n'agissent pas tous sur les fibres de la même maniere. Les uns les picotent; les uns les rongent; les autres les brûlent; d'autres les crèpent; d'autres les contractent; d'autres les distendent; d'autres les secouent; d'autres y font des impressions qui semblent tenir le milieu entre deux impressions plus déterminées.

A ces différens effets des Saveurs sur l'Organe répondent différentes sensations. A un certain degré d'intensité dans le mouvement des fibres répond un certain degré de vivacité dans la Sensation.

Ainsi, le Goût, non plus que le Toucher,

ne nous offre rien qui exige que chaque sensation ait sa fibre particuliere.

CHAPITRE XXIV.

De la méchanique des idées de l'Odorat.

Nous pouvons de même rendre raison de la diversité des Odeurs sans recourir à une semblable supposition. Plus délicat que le Goût, l'Odorat sent l'action des atomes infiniment petits qui s'élevent des Corps odoriférans. Ce que les Sels fixes, les Souffres & les Huiles grossiers sont au Goût, les Sels volatils, les Souffres & les Huiles spiritualisés le sont à l'Odorat. Les lames nerveuses qui tapissent les feuillets osseux placés à la partie supérieure du Nez, retiennent dans leurs replis les corpuscules odoriférans & font passer leur impression jusques au Siege de l'Ame. L'Action de ces corpuscules sur le tissu des lames se modifie suivant la nature des Corps dont ils émanent. Le mouvement plus ou moins grand dont ils sont doués rend leur impression plus ou moins vive. La même lame, la même fibre successivement secouée, tiraillée, picotée, comprimée,

relâchée, desséchée, humectée, engourdie, &c, ne peut que transmettre à l'Ame des sensations aussi différentes entr'elles que le sont entr'eux les mouvemens qui les occasionent.

CHAPITRE XXV.

De la méchanique des idées de l'Ouïe.

IL y a lieu de douter qu'il en soit absolument de l'Ouïe comme des trois Sens dont je viens de parler. On sait qu'une corde d'une longueur ou d'une tension déterminée ne rend jamais que le même ton fondamental quelle que soit la maniere dont on la touche. Ce ton dépend essentiellement du nombre de vibrations que la corde fait dans un tems donné. Le nombre des vibrations dépend lui-même de la longueur ou de la tension de la corde. Alonge-t-on la corde en la relâchant? elle fait moins de vibrations dans le même tems; & le ton qu'elle rend est plus grave. Accourcit-on la corde en la tendant? elle fait plus de vibrations dans le même tems, & le ton est aigu. On sait encore que si dans le même instrument il y a plusieurs cordes à l'unisson ou

qui fassent leurs vibrations dans le même tems, si l'on pince une de ces cordes, toutes celles qui seront à son ton frémiront à la fois.

L'Air qui transmet aux cordes à l'unisson & en repos le mouvement qu'il reçoit de la corde pincée, rencontrant celles-là à la fin de leur premiere vibration, dans l'instant qu'il leur communique la seconde, continue l'ébranlement. Dans des cordes au contraire, qui font leurs vibrations en tems inégaux, lorsque l'Air vient imprimer la seconde vibration, les unes n'ont que commencé la premiere, d'autres ne l'ont faite qu'à moitié, d'où il résulte entre l'Air & les cordes une collision en sens opposé, qui éteint de part & d'autre le mouvement.

Mais pour que l'Air reçoive & transmette les différens tons que rend le Corps sonore, il faut qu'il soit lui-même à l'unisson de tous ces tons. C'est ce qui a porté à soupçonner que l'Air contenoit des particules correspondantes aux divers tons de la Musique, des particules à l'unisson de l'*ut*, d'autres à l'unisson du *ré*, d'autres à l'unisson du *mi*, &c Peut-être même que cette supposition ne suffit pas: les particules d'un même genre peuvent n'être pas toutes contigues & se trouver séparées

par des particules de genres différens, incapables de recevoir & de transmettre les tons propres à celles-là. Il semble donc qu'il faille admettre que chaque corpuscule d'Air est formé d'élémens à l'unisson de tous les tons, qu'il qu'il est une petite machine composée de sept branches élastiques, de sept ressorts principaux. L'art que cette conjecture suppose dans les élémens de l'Air est, sans doute, autant au-dessous de la réalité, que les conceptions de l'Artisan le plus grossier sont au-dessous de celles de l'Artiste le plus habile.

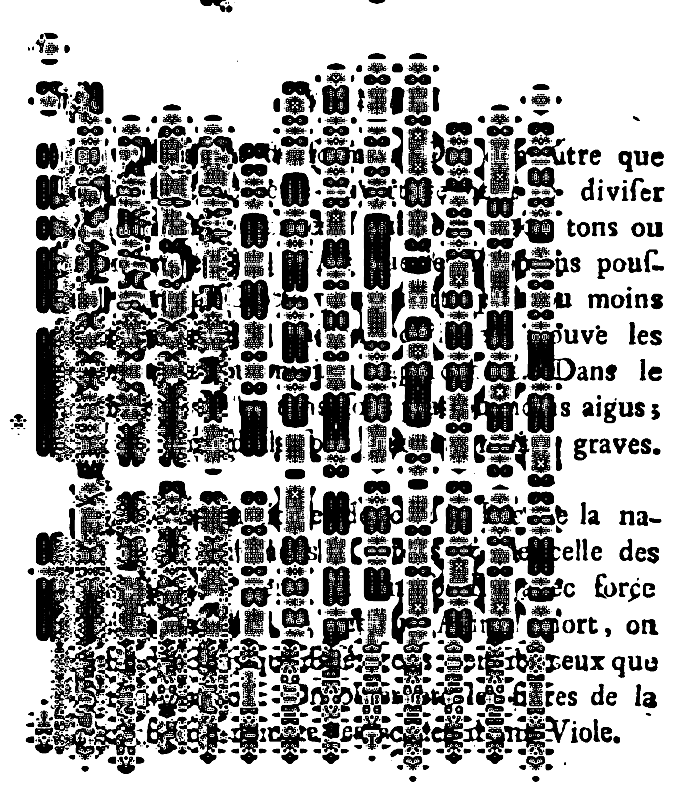
Les mêmes vibrations que les cordes d'un Instrument impriment à l'Air qui les touche, celui-ci à l'Air plus éloigné, elles les communiquent au Corps de l'Instrument, & de cette communication dépendent la force & l'agrément des tons. Il y a donc aussi dans l'Instrument des fibres à l'unisson de ces tons. Leur existence ne paroîtra pas douteuse si l'on fait attention à la maniere dont les Instrumens de Musique sont construits. Ils sont formés de l'assemblage de plusieurs pieces fort élastiques, coupées & courbées si inégalement que leur longueur & leur largeur different presque à chaque point Par là l'Instrument se trouve pourvu de fibres dont la longueur varie comme les

tons qu'elles ſont deſtinées à réfléchir & à fortifier.

CES principes admis, on ne voit pas comment l'Oreille tranſmettroit à l'Ame l'harmonie d'un concert, ſi toutes ſes fibres étoient parfaitement uniformes & identiques, ſi toutes étoient montées ſur le même ton. L'obſervation paroît concourir ici avec le raiſonnement pour nous perſuader le contraire. On trouve dans la partie intérieure de l'Oreille deux cavités oſſeuſes & tortueuſes, le labyrinthe & le limaçon qui ſemblent être tout à fait analogues aux Corps des Inſtrumens de Muſique. Les rameaux que le nerf auditif jette dans ces cavités & qui en revêtent intérieurement les parois, peuvent être comparés aux fibres qui tapiſſent l'intérieur d'un Violon : ce ſont autant de petites cordes dont la longueur eſt déterminée par celle de la piece qu'elles recouvrent. Les canaux demi-circulaires du labyrinthe étant tous conſtruits ſous différentes proportions, le limaçon diminuant continuellement de diametre depuis ſa baſe juſques à ſon ſommet, ſont extrêmement propres à fournir l'Organe de fibres appropriées à tous les tons & à toutes les nuances des tons.

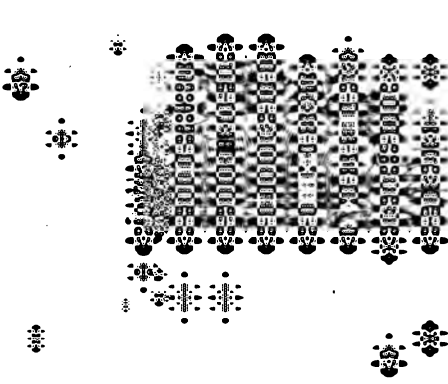
Les rayons sonores rassemblés par l'espece d'entonnoir que forme la partie extérieure de l'Oreille, & modérés jusqu'à un certain point par l'action du tambour, sont portés dans le labyrinthe & le limaçon. Ils communiquent aux fibres de ces cavités les différentes impressions qu'ils ont reçues de l'Objet. Le nerf auditif, auquel ces fibres aboutissent comme à leur tronc, en est ébranlé; l'Ame apperçoit des sons & goûte le plaisir de l'harmonie.

Ces sons variés, harmonieux qui charment l'Oreille & qu'elle rend à l'Ame avec tant de précision, la Voix les exécute avec une justesse & un agrément qui l'éleve fort au-dessus des Instrumens de Musique les plus parfaits. Le Larynx, cartilage composé, placé à l'entrée de la Trachée-artere, destiné à l'ouvrir & à la fermer est garni intérieurement d'un grand nombre de fibres élastiques qu'on a prouvé être parfaitement analogues aux cordes des Instrumens de Musique. L'Air chassé par les Poumons est l'archet qui met ces cordes en jeu. Le degré de vitesse dont il les frappe détermine le ton. La Glotte, cette partie du Larynx qui livre passage à l'Air, est construite avec un tel art, que son ouverture augmente ou diminue précisément dans la proportion du



…autre que
… diviser
… tons ou
… pouſ-
… moins
… trouve les
… Dans le
… aigus;
… graves.

… la na-
… celle des
… force
… mort, on
… eux que
… res de la
… Viole.



CHAPITRE XXVI.

De la méchanique des Idées de la Vue.

LA Lumiere eſt à l'Oeil ce que le Son eſt à l'Oreille. Les couleurs répondent aux tons. La Muſique a ſept tons principaux; l'Optique a ſept couleurs principales. Chaque ton a ſes oſcillations qui le diſtinguent de tout autre; chaque couleur a ſes vibrations & ſon degré de réfrangibilité. Entre un ton & un autre ton, entre une couleur & une autre couleur les nuances ſont indéfinies. Les tons ſupérieurs ſont les plus aigus; les couleurs ſupérieures ſont les plus vives. Les degrés d'élévation & d'abaiſſement d'un même ton ſont relatifs aux différentes teintes d'une même couleur. Le Son ſe propage à la ronde par un milieu très-rare & très-élaſtique; de grands Philoſophes ont penſé qu'il en eſt de même de la Lumiere, & il n'eſt peut-être pas impoſſible de répondre aux difficultés qu'on fait contre cette hypotheſe.

SI nous partons de l'analogie que nous venons d'obſerver entre la Lumiere & le Son,

nous penſerons que comme l'Oreille a des fibres à l'uniſſon des différens tous, l'Oeil a de même des fibres à l'uniſſon des différentes couleurs ; mais, au lieu que les fibres de différens genres ſont diſtribuées dans l'Oreille ſur différentes lignes, nous ſuppoſerons qu'elles ſont raſſemblées par faiſceaux dans toute l'étendue de la rêtine & du nerf optique. Chaque faiſceau ſera compoſé de ſept fibres principales, qui ſeront elles-mêmes de plus petits faiſceaux formés de la réunion d'un grand nombre de fibrilles relatives aux diverſes nuances. Enfin, il en ſera des corpuſcules de la Lumiere comme de ceux de l'Air.

Un fait ſeulement paroît contraire à cette ſuppoſition. Si on ferme les yeux après avoir regardé fixement le Soleil, on ſera affecté d'une ſuite de couleurs qui ſe ſuccéderont dans l'ordre des couleurs priſmatiques ou de celles de l'Arc-en-Ciel. Pourquoi cette ſucceſſion, pourquoi les ſept couleurs principales ne paroiſſent-elles pas à la fois, s'il n'eſt aucun point ſur la rétine qui n'ait des fibres repréſentatrices de toutes ces couleurs ? Le Soleil ne peint au fond de l'œil que du blanc, comment ce blanc ſe décompoſe-t-il graduellement en rouge, orangé, jaune, verd, &c. ? Ce fait ne prouve-t-il

pas que les fibres qui servent immédiatement à la Vision sont toutes de même espece & que la diversité des couleurs procéde uniquement du degré de mouvement?

En effet, les couleurs les plus hautes sont celles qui fatiguent le plus l'Organe. Elles ne le fatiguent plus que parce qu'elles le secouent plus vivement. Le blanc, le rouge, l'orangé, le jaune doivent donc paroître les premieres dans l'œil qui a fixé le Soleil. Ils doivent se succéder dans un ordre relatif à la promptitude des vibrations que chaque couleur exige. Le verd, le bleu, l'indigo, le violet n'exigeant pas un mouvement si prompt, doivent suivre immédiatement les couleurs supérieures & observer entr'eux la même loi de succession.

Cette explication paroît d'autant plus naturelle, que la simple agitation ou une compression un peu forte du Globe de l'œil suffit pour donner naissance à des couleurs aussi vives que celles qui sont produites par l'action du Soleil sur l'Organe.

Je ne sais pourtant si l'ingénieuse hypothese qui admet une diversité spécifique dans les fibres de la Vision doit céder au fait que j'ai

indiqué. Il me semble que j'entrevois une maniere de solution ; mais je me défie de sa bonté. Selon cette hypothese les couleurs sont entr'elles comme les tons sont entr'eux : elles se différencient donc comme les tons par le nombre de vibrations que chacune d'elles fait en tems égal. Les couleurs les plus vives répondant aux tons les plus élevés, elles sont celles qui font le plus de vibrations dans le même tems & dont le mouvement cesse par conséquent le plutôt : je parle du mouvement qui est imprimé aux fibres & qu'elles conservent plus ou moins de tems à proportion de leur espece. Un rayon solaire est, comme nous l'avons vu, composé de sept rayons principaux, qui portent chacun une couleur qui lui est propre & qui est invariable. Ces rayons séparés par le Prisme & réunis ensuite par une Lentille, se pénetrent intimement & ne présentent plus qu'un seul rayon de couleur blanche. Lors donc qu'un semblable rayon tombe sur la rétine, il excite dans toutes les fibres de chaque faisceau un ébranlement violent : l'Organe en est même blessé. Au milieu d'une telle agitation l'Ame ne distingue rien : les mouvemens particuliers se confondent & ne composent qu'un mouvement général dont l'impression est une. Tout se résout ainsi dans une seule sensation, & cette sensa-

tion eſt du blanc. L'ébranlement perdant peu à peu de ſa violence par l'abſence de la Cauſe qui l'a produit, le Cahos commence à ſe débrouiller; les mouvemens particuliers deviennent ſenſibles, tout ſe démêle par degré. Les mouvemens auxquels tiennent les impreſſions les plus vives, les plus ſaillantes ſont démêlés les premiers. L'Ame apperçoit d'abord le rouge, l'orangé, le jaune. Mais ces mouvemens s'éteignent bientôt, & laiſſent appercevoir à l'Ame les mouvemens plus foibles ou plus lents, d'où réſultent les ſenſations des couleurs baſſes. L'Ame voit ſaillir ſucceſſivement le bleu, l'indigo, le violet.

Le noir, dans l'une & l'autre hypotheſe, n'eſt que la privation de tout mouvement.

Suivant l'Optique Newtonienne un Corps n'eſt blanc que parce qu'il qu'il réfléchit la Lumiere telle qu'il la reçoit, ſans la modifier, ſans y occaſioner aucune de ces réfractions d'où naiſſent les couleurs. Pourquoi pendant que l'œil demeure fixé ſur un papier blanc ou ſur tout autre corps de même couleur ne ſent-on point l'effet particulier des différens mouvemens que les petits rayons colorés impriment aux fibres qui leur correſpondent? En voici,

ce me ſemble, la raiſon : les rayons de toute eſpece, mais confondus, que le papier envoie ſans ceſſe dans l'œil, entretiennent les mouvemens des fibres & conſéquemment la confuſion qui forme le blanc. Si les fibres, laiſſées à elles-mêmes, conſervoient le mouvement, que le papier leur a communiqué, l'inégalité de ce mouvement dans chaque eſpece de fibre, ſa durée plus ou moins longue donneroient lieu à la diſtinction, à la ſucceſſion des couleurs. Mais l'impreſſion que fait le papier n'eſt pas aſſez forte pour que les fibres continuent à ſe mouvoir après qu'il a ceſſé d'agir.

L'AGITATION ou la compreſſion du Globe de l'œil, une fievre un peu violente ſuffiſent pour faire voir des couleurs dans l'obſcurité. La preſſion ou les tiraillemens que cela cauſe dans les fibres du nerf optique les met dans un état qui les rapproche de celui où elles ſe trouvent lorſque la Lumiere les agite.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Conjectures sur la méchanique de la reproduction des idées.

LES idées qui affectent l'Ame à l'occasion des mouvemens que les Objets extérieurs impriment aux Organes des Sens, l'Ame a la Faculté de les reproduire sans l'intervention de ces Objets, & cette Faculté porte le nom général d'*Imagination*.

IL nous a paru que la reproduction des idées étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame est douée, de cette Force en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous les points du Cerveau qui correspondent avec les Sens, elle le monte sur le ton qui convient à chaque espece de perception & de sensation.

E'VITANT donc de décider sur les deux hypotheses qui nous occupent, préférant de les réunir pour mieux satisfaire à tous les phénomenes, nous dirons que l'Ame reproduit les idées sensibles, tantôt en donnant aux fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle veut rap-

peller, tantôt en remuant l'espece de fibre appropriée à cette idée.

Ce sera de la premiere de ces deux manieres que l'Ame rappellera les différentes impressions que le même Corps a produites sur sa Peau, sur sa Langue, sur son Nez. Ce sera de la seconde maniere qu'elle rappellera les impressions de ce même Corps sur ses Oreilles & sur ses Yeux.

Je souhaiterois de répandre quelque clarté sur cette espece de Théorie. Je sens que je touche à des abîmes : mais je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les sonder : je ne veux que les regarder en me tenant à quelque appui.

La Lumiere & les couleurs sont la source féconde des perceptions que nous recevons par le Sens de la Vue. En bannissant de la Nature l'obscurité, la confusion & l'uniformité elles impriment à chaque Objet des traits qui lui sont propres & qui le caractérisent.

Les formes, les grandeurs, les distances, les situations, les mouvemens sont des genres

de perceptions visuelles qui ont sous eux une multitude inombrables d'especes.

TOUTES ces perceptions l'Ame les reproduit. Le degré de force & de vivacité avec lequel cette reproduction s'opere est toujours proportionnel à l'intensité des mouvemens communiqués par l'Objet, à la fréquence des reproductions, au tempérament des fibres.

MAIS, chaque genre, chaque espece de perception visuelle a-t-elle dans le Cerveau sa place marquée, a-t-elle des fibres qui lui soient consacrées & qui ne soient consacrées qu'à elle?

CE seroit étendre l'hypothese au-delà du besoin que de le supposer. On peut admettre raisonnablement que la rétine est formée de fibres à l'unisson de différentes couleurs: mais comme le mêlange de la Lumiere & de l'Ombre suffit pour représenter tout ce qui est Corps, il suffit de même que quelques endroits de la rétine soient plus éclairés que d'autres ou éclairés d'une Lumiere différemment modifiée, pour faire appercevoir à l'Ame différens Objets ou différentes parties du même Objet. Il en est à cet égard des fibres de la Vision comme des Caracteres d'Imprimerie, dont la seule combi-

naiſon exprime une infinité de choſes & de ſens, ou pour employer une comparaiſon qui ſe rapproche plus de notre ſujet, il en eſt de ces fibres comme des couleurs que le Peintre a ſur ſa Palette, & dont il forme à volonté une Plante, un Animal, un Païſage ou toute autre repréſentation.

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même ſujet.

PLUS j'y réfléchis, & plus je me perſuade que pour atteindre à quelque choſe de paſſablement clair ſur la maniere dont les idées ſont reproduites, il faut ſe rendre attentif à ce qui ſe paſſe dans l'Organe à la préſence de l'Objet. Je ne parle encore que de la Viſion.

DES lames minces détachées de toute la ſurface des Objets, ou comme s'exprimoit l'Antiquité, les *Eſpeces* des Objets ne viennent point s'appliquer ſur le fond de l'Oeil & ne donnent point naiſſance aux perceptions viſuelles. Le tems a détruit ces chimeres aſſorties à l'enfance de la Phyſique, & leur a ſubſtitué des vérités

que l'expérience avoue. Uu Fluide plus ſubtil, plus élaſtique, plus rapide que tout ce que nous connoiſſons dans la Nature, ſe réfléchit ſans ceſſe de deſſus les ſurfaces des Corps & va peindre leur image ſur la rétine. La Lumiere eſt ce Fluide. Les rayons lumineux qui partent de chaque point de l'Objet & qui tendent à s'écarter les uns des autres à meſure qu'ils s'éloignent de ce point, ſont admis dans l'œil par la prunelle. Ils en traverſent les différentes humeurs qui les plient à proportion qu'elles ſont plus denſes. Ce pli tend à les rapprocher les uns des autres, à les réunir en un ſeul point. C'eſt ſur la rétine, comme ſur une toile placée derriere les humeurs, que ſe fait cette réunion. Le point lumineux qu'elle produit eſt l'image parfaite de celui dont les rayons émanent. Ces rayons compoſent ainſi comme une double pyramide qui va de l'Objet à l'Oeil. Les deux pyramides ſont oppoſées l'une à l'autre par leur baſe, & cette baſe eſt dans la prunelle. La pyramide extérieure a ſon ſommet dans l'Objet : la pyramide intérieure a le ſien ſur la rétine. D'autres pyramides, d'autres traits de Lumiere réfléchis de même par d'autres points de l'Objet viennent à la fois tomber ſur la rétine & y tracer l'image de ces points. De toutes ces images particulieres ſe forme l'image

totale de l'Objet. La partie de la rétine fur laquelle cette peinture repofe eft dans une agitation continuelle. Chaque point lumineux a fon mouvement propre, qui tranfmis jufqu'au Siege de l'Ame par les dernieres ramifications du nerf optique, y fait naître une perception. L'amas des perceptions partielles compofe la perception totale de l'Objet : celle-ci eft la fomme de celles-là.

La Lumiere qui fe réfléchit de deffus un Objet peut être confidérée comme un Corps folide, comme un faifceau de petits dards qui appuie par une de fes extrémités fur l'Objet & par l'autre fur la rétine. L'Ame touche, pour ainfi dire, l'Objet de l'Oeil comme elle le toucheroit avec le doigt ou un bâton, mais cette efpece de Toucher eft infiniment plus délicate que le Toucher proprement dit.

Quand un Objet réfléchit la Lumiere de façon qu'elle fouffre une dégradation continuelle depuis le milieu de l'Objet jufqu'à fes bords, l'Ame a la perception d'un globe. Lorfque la Lumiere fe réfléchit par-tout également, l'Ame a la perception d'une furface plane. Mais comme la peinture d'un globe produit fur l'Oeil le même effet qu'un globe réel, l'Ame ne peut diftin-

guer ici l'apparence de la réalité que par le Toucher ou par la connoiſſance qu'elle a des Objets environnans. Il eſt d'autres illuſions du même genre que l'Ame reconnoît par de ſemblables moyens.

Les rayons qui partent des deux extrémités d'un Objet & qui dirigent leur marche vers la prunelle tendent à ſe rapprocher l'un de l'autre à meſure qu'ils avancent. Ils s'uniſſent à leur entrée dans l'Oeil, & continuant leur route en ligne droite vers la rétine ils ſe croiſent & forment deux angles oppoſés par la pointe. L'un de ces angles embraſſe dans ſon ouverture l'Objet; l'autre ſon image. L'ouverture de ces angles détermine donc la grandeur apparente de l'Objet ou l'étendue que cet Objet occupe ſur la rétine. Sont-ils fort ouverts? l'Objet paroît fort grand: ſont-il fort aigus? l'Objet paroît fort petit: ſont-ils ſi aigus que les deux rayons coïncident? l'Objet ne paroît à l'Ame que comme un point.

La perception de la diſtance naît de celle de la grandeur ou plutôt cette perception n'eſt que celle de la grandeur elle-même. C'eſt par l'étendue des Corps interpoſés que ſe forme l'idée de la diſtance qui eſt entre deux Objets

ou entre un Objet & l'œil. L'Ame juge encore de la diſtance par la Lumiere réfléchie : plus elle eſt foible, plus l'Objet paroît éloigné : augmente-t-elle de force ? il ſemble ſe rapprocher. L'éloignement apparent d'une Montagne diminue lorſque la neige la couvre.

La ſituation d'un Objet eſt un rapport aux Objets environnans.

Si ces Objets ſont immobiles ou conſidérés comme tels, & que la poſition de l'Objet dont il s'agit varie à chaque inſtant à leur égard, cet Objet ſera jugé en mouvement. La peinture qui s'en formera ſur la rétine s'appliquera ſucceſſivement ſur différens points de cette membrane, tandis que celles des autres Objets continueront d'affecter les mêmes points. Un Objet, quoiqu'en repos, paroîtra en mouvement ſi ſon image change de place ſur le fond de l'œil ; ſoit que cela arrive par le tranſport inſenſible du Spectateur, ſoit que l'Ame rapporte à cet Objet un mouvement qui appartient à des Objets placés derriere ou au-deſſous. Le Rivage fuit aux yeux du Navigateur. Le Pont remonte la Riviere pour le Voyageur qui fixe de l'œil le rapide courant.

CHAPITRE XXIX.

Continuation du même sujet.

COMMENT l'Ame reproduit-elle les diverſes idées dont nous venons d'entrevoir la production ? comment ſe retrace-t-elle l'image d'un globe, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur, ſa diſtance, ſa ſituation, ſon mouvement ?

LA premiere production des idées eſt dûe au jeu des Organes : leur ſeconde production, leur reproduction dépendroit-elle d'une cauſe totalement différente ? Je ne le préſume pas, & le ſentiment contraire me paroît plus probable.

L'AME ſe retrace la forme d'un globe en mouvant les fibres d'un même paquet de maniere que le mouvement décroiſſe par degré depuis le milieu du paquet juſqu'à ſes bords.

L'AME colore cette image par les vibrations qu'elle excite dans les fibres appropriées à l'eſpece de couleur que le globe a réfléchie.

L'AME ſe repréſente la grandeur du globe

en mettant en mouvement une étendue de fibres égale à celle que l'image tracée par ce globe occupoit sur la rétine.

En réveillant l'image des Corps interposés & environnans, l'Ame reproduit les idées de distance & de situation.

Elle reproduit la perception du mouvement en imprimant à toutes les fibres placées sur la ligne que l'image produite par le globe a parcourue, les mouvemens particuliers d'où résultent sa forme, sa couleur & sa grandeur.

Au reste; comme les qualités sensibles qui caractérisent un Objet s'offrent à nous en même-tems & que ce n'est que par abstraction & pour en faciliter l'examen que nous les séparons les unes des autres, l'Ame reproduit aussi l'idée de cet Objet en entier, avec toutes ses déterminations & dans le même instant indivisible. Tous les mouvemens dont nous venons de parler s'excitent donc à la fois.

Il en est de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens du Toucher, du Goût, de l'Odorat & de l'Ouïe comme de la reproduction des idées que nous recevons par

le Sens de la Vüe. C'eſt en imprimant à chaque Organe des mouvemen ſemblables à ceux que les Objets y avoient imprimés que l'Ame ſe rappelle les perceptions & les ſenſations attachées à l'action de ces Objets.

C'EST, par exemple, en excitant une légere contraction dans les nerfs qui aboutiſſent aux mammelons de la Peau, que l'Ame ſe rappelle la fraîcheur qu'elle a goûté dans le bain. C'eſt en produiſant une impreſſion analogue ſur les papilles de la Langue, que l'Ame fait renaître en elle la délicieuſe ſaveur d'un fruit. C'eſt en touchant avec choix & meſure les fibres nerveuſes de l'Oreille, que l'Ame croit entendre encore les accens qui l'ont charmée.

ENFIN, c'eſt par la même méchanique que l'Ame ſe rappelle les mouvemens de pitié, de compaſſion, de crainte, de terreur, &c. qu'elle a éprouvés à la préſence de certains Objets.

QUAND un Objet agit en même tems ſur pluſieurs Sens, l'Ame eſt affectée à la fois de ſenſations de différens genres. Si elle veut ſe rappeller une de ces ſenſations, elle reproduira en même tems les ſenſations concomitantes. Il en eſt de même de la perception d'un Objet

par le ſeul Sens de la Vue. Cette perception eſt toujours accompagnée d'une multitude d'autres perceptions que l'Ame réveille en même tems qu'elle reproduit la perception principale.

Je tâche à me rappeller le goût d'un fruit : auſſi-tôt ſon odeur, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur ſe repréſentent à moi. Je penſe à un Animal dont la forme m'a paru ſinguliere : au même inſtant je me rappelle le lieu où je l'ai vu & les circonſtances particulieres où je me rencontrois alors. Ces reproductions n'ont point de fin, parce que toutes nos idées ſont enchaînées les unes aux autres.



CHAPITRE XXX.

Réflexion sur les conjectures précédentes.

TELLE est la maniere dont j'imagine que s'opere la reproduction des idées. On m'objectera peut-être l'impossibilité où nous sommes de comprendre que l'Ame exécute tant de mouvemens divers nécessaires à cette reproduction; qu'elle sache ne mouvoir précisément que les fibres destinées à reproduire une certaine couleur, modifier le mouvement de ces fibres dans des proportions exactement relatives aux dégradations de Lumiere qu'exige la représentation d'une certaine forme, &c. Mais concevons-nous mieux comment l'Ame meut son Corps, comment elle contracte tel ou tel muscle, comment elle proportionne sa contraction à la résistance. &c.? Voyez MONDONVILLE exécuter un de ces airs qui émeuvent toutes les passions: quelle célérité dans les mouvemens de ses doigts! quel accord! quelle justesse! quelle cadence! quelle variété! on diroit qu'une Divinité préside à ces mouvemens: l'Ame les produit cependant; & comment les produit-elle?

CHAPITRE XXXI.

Autre conjecture sur la reproduction des idées.

AU lieu de supposer, comme j'ai fait, que l'Ame reproduit les mouvemens d'où naissent les idées, ne soupçonneroit-on point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils se conservent dans le Cerveau & que l'acte du rappel ou de la reproduction des idées n'est que l'attention que l'Ame prête à ces mouvemens ?

L'ÉCONOMIE animale nous offre plusieurs exemples de mouvemens qui paroissent se conserver par les seules Forces de la Méchanique : tel est le mouvement de la circulation ; tels sont ceux de la nutrition & de la respiration qui en dépendent. Les mouvemens qui constituent en quelque sorte la Vie spirituelle, ne seroient-ils point aussi durables que ceux qui constituent la Vie corporelle ? Les fibres du Cerveau ne seroient-elles point des ressorts si parfaits, des machines d'une construction si admirable qu'elles ne laissent perdre aucun des mouvemens qui leur ont été imprimés ?

IL est vrai qu'on a de la peine à concevoir la conservation du mouvement dans une Partie aussi molle que paroît l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facilement que le Cerveau puisse fournir à une aussi prodigieuse suite de mouvemens que l'est celle qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne connoissons pas assez la nature du Cerveau & sa structure pour apprécier la Force de ces objections.

CHAPITRE XXXII.

Autre hypothèse sur la méchanique des idées.

DES Philosophes accoutumés à juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes & non par leur rapport avec les idées reçues, ne se révolteroient pas s'ils entendoient avancer que l'Ame n'est que simple spectatrice des mouvemens de son Corps ; que celui-ci opere seul toute la suite des actions qui compose une Vie ; qu'il se meut par lui-même ; que c'est lui seul qui reproduit les idées, qui les compare, qui les arrange ; qui forme les raisonnemens, imagine & exécute des plans de tout genre, &c.

Cette hypothèse, hardie peut-être jusques à l'excès, mérite néanmoins quelque explication.

L'on ne sauroit nier que la PUISSANCE INFINIE ne pût créer un Automate qui imiteroit parfaitement toutes les actions extérieures & intérieures de l'Homme.

J'ENTENDS ici par actions extérieures tous les mouvemens qui se passent sous nos yeux : je nomme actions intérieures tous les mouvemens qui dans l'état naturel ne peuvent être apperçus, parce qu'ils se font dans l'intérieur du Corps. De ce nombre sont les mouvemens de la digestion, de la circulation, des sécrétions, &c. Je mets sur-tout dans ce rang les mouvemens qui donnent naissance aux idées de quelque nature qu'elles soient.

DANS l'Automate dont nous parlons tout seroit exactement déterminé. Tout s'exécuteroit par les seules regles de la plus belle Méchanique. Un état succéderoit à un autre état, une opération conduiroit à une autre opération suivant des Loix invariables. Le mouvement deviendroit tour à tour cause & effet, effet & cause. La réaction répondroit à l'action, la reproduction à la production.

CONSTRUIT

Construit ſur des rapports déterminés avec l'activité des Etres qui compoſent notre Monde, l'Automate en recevroit les impreſſions, & fidele à s'y conformer il exécuteroit une ſuite correſpondante de mouvemens.

Indifférent pour quelque détermination que ce fût, il céderoit également à toutes, ſi les premieres impreſſions ne montoient, pour ainſi dire, la Machine & ne décidoient de ſes opérations & de ſa marche.

La ſuite de mouvemens qu'exécuteroit cet Automate le diſtingueroit de toute autre formé ſur le même modele, mais qui n'ayant pas été placé dans de ſemblables circonſtances, n'auroit pas éprouvé les mêmes impreſſions ou ne les auroit pas éprouvées dans le même ordre.

Les Sens de l'Automate ébranlés à la préſence des Objets communiqueroient leur ébranlement au Cerveau, principal Mobile de la Machine. Celui-ci mettroit en action les muſcles des mains & des pieds en vertu de leur liaiſon ſecrete avec les Sens. Ces muſcles alternativement contractés & dilatés approcheroient ou éloigneroient l'Automate des Objets dans le rapport qu'ils auroient avec la conſervation ou la deſtruction de la Machine.

Les mouvemens de perception & de ſenſation que les Objets auroient imprimés au Cerveau s'y conſerveroient par l'énergie de ſa méchanique. Ils deviendroient plus vifs ſuivant l'état actuel de l'Automate, conſidéré en lui-même & relativement aux Objets.

Les mots n'étant que des mouvemens imprimés à l'Organe de l'Ouïe ou à celui de la Voix, la diverſité de ces mouvemens, leur combinaiſon, l'ordre dans lequel ils ſe ſuccéderoient repréſenteroient les jugemens, les raiſonnemens & toutes les opérations de l'Eſprit.

Une correſpondance étroite entre les Organes des Sens, ſoit par l'abouchement de leurs ramifications nerveuſes, ſoit par des reſſorts interpoſés, ſoit par quelqu'autre moyen que nous n'imaginons pas, établiroit une telle liaiſon dans leur jeu, qu'à l'occaſion des mouvemens imprimés à un de ces Organes d'autres mouvemens ſe réveilleroient ou deviendroient plus vifs dans quelqu'un des autres Sens.

Donnez à l'Automate une Ame qui en contemple les mouvemens, qui ſe les applique, qui croie en être l'Auteur, qui ait diverſes volontés à l'occaſion de divers mouvemens;

vous ferez un Homme dans l'hypothefe dont il s'agit.

MAIS cet Homme feroit-il libre? Le fentiment de notre Liberté, ce fentiment fi clair, fi diftinct, fi vif qui nous perfuade que nous fommes Auteurs de nos actions peut-il fe concilier avec cette hypothefe? Si elle leve la difficulté qu'il y a à concevoir l'action de l'Ame fur le Corps, d'un autre côté elle laiffe fubfifter dans fon entier celle qu'on trouve à concevoir l'action du Corps fur l'Ame.

CHAPITRE XXXIII.

De l'opinion philofophique qu'il n'y a point de Corps.

CE font ces difficultés qui ont conduit un Théologien Anglois auffi pieux que hardi à avancer qu'il n'y a point de Corps, & que l'opinion de leur exiftence eft la fource la plus féconde & la plus dangereufe de l'erreur & de l'impiété. Si fon Livre ne perfuade pas, il prouve du moins combien nos connoiffances les plus certaines peuvent être obfcurcies & à quel point l'Efprit humain eft fufceptible de doute & d'il-

lusion. Voici le précis des raisons de ce subtil Métaphysicien.

Il est évident que les Choses que nous appercevons ne sont que nos propres idées. Il n'est pas moins évident que ces idées ne peuvent exister que dans un Esprit. Il est encore très-clair que ces idées ou ces Choses que nous appercevons existent, soit elles-mêmes, soit leurs Archétypes indépendamment de notre Ame, puisque nous sentons que nous n'en sommes point les Auteurs. Nous ne pouvons déterminer à notre volonté quelles idées particulieres nous aurons en ouvrant les Yeux ou les Oreilles. Ces idées existent donc dans un autre Esprit qui nous les présente par un acte de sa volonté. Nous disons que les Choses que nous appercevons immédiatement, quelque nom qu'on leur donne, sont des idées ou des sensations. Or, comment une idée ou une sensation peuvent-elles exister ailleurs que dans un Esprit ou être produites par quelqu'autre Cause que par un Esprit? La chose est inconcevable, & affirmer ce qui est inconcevable, est-ce philosopher?

D'un autre côté on conçoit aisément que ces idées ou sensations existent dans un Esprit &

ſont produites par un Eſprit ; puiſque c'eſt là ce que nous expérimentons tous les jours en nous-mêmes. Nous avons une infinité d'idées, & nous en pouvons faire naître une variété prodigieuſe dans notre Imagination par un ſeul Acte de notre volonté. Il faut avouer cependant, que ces créatures de l'Imagination ne ſont ni ſi distinctes ni ſi fortes ni ſi vives ni ſi permanentes que les idées que nous recevons par le moyen des Sens, & que nous nommons des Choſes réelles.

De tout cela notre Auteur conclut, 1°. que l'exiſtence de la Matiere eſt abſurde & contradictoire ; 2°. qu'il y a un Eſprit qui nous affecte à chaque inſtant des impreſſions ſenſibles que nous appercevons ; 3°. que de la variété, de l'ordre & de la maniere de ces impreſſions ſe déduiſent la Sagesse, la Puissance & la Bonté de leur Divin Auteur.

Suivant ce ſyſtème ſingulier, l'Univers eſt donc purement idéal. Les Corps ne ſont que de ſimples modifications de notre Ame. Ils n'ont pas plus de réalité que n'en ont les couleurs & tout ce que nous voyons en ſonge. Leur exiſtence eſt d'être apperçus. Les Sens ne ſont que certaines idées auxquelles tient un nombre pro-

digieux de perceptions & de fenfations différentes, que nous repréfentons par des termes. J'ouvre les yeux ; c'eft-à-dire, je fuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux, & auffi-tôt un grand nombre de perceptions s'offre à moi. Je mange ; c'eft-à-dire, je fuis affecté de l'idée que je prens de la nourriture, & en même tems j'ai plufieurs fenfations que j'exprime par le terme de *faveurs* en lui joignant d'autres termes qui défignent les qualités ou l'efpece de ces faveurs. Ces perceptions & ces fenfations ne dépendent du tout point de ma Volonté. Il n'eft point en mon pouvoir de n'être pas affecté de certaines perceptions ou de certaines fenfations quand je fuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux ou que je prends de la nourriture. DIEU excite en moi ces perceptions & ces fenfations fuivant les Loix que SA SAGESSE s'eft prefcrites. Mais, je puis par un acte de ma Volonté & avec le fecours de mon Imagination réveiller en moi ces idées. Elles m'affectent alors d'une maniere plus foible, & je ne puis les retenir long-tems. A ce caractere & au fentiment intérieur qui me perfuade que je les ai excitées je diftingue ces productions de mon Efprit des perceptions & des fenfations qui me viennent du dehors ou que j'éprouve par le miniftere des Sens. La Nature des Chofes n'eft donc que l'Ordre qu'il a plu à DIEU de mettre

dans nos idées. Cet Ordre consiste dans la liaison, la succession, l'harmonie & la variété des idées. L'expérience nous instruit de cet Ordre: elle nous apprend que certaines idées sont toujours accompagnées ou suivies de certaines idées; que certaines sensations engendrent ou peuvent engendrer certaines sensations. C'est là-dessus que sont fondés tous nos raisonnemens & toutes nos maximes de conduite. Je vois du Feu; je sais que cette idée peut faire naître en moi la sensation que je nomme chaleur, & que cette sensation peut y exciter celle que je nomme brûlure; je me conduis en conséquence. Je suis affecté de l'idée d'une production de la Nature que je n'ai jamais vue: cette idée excite en moi celle de quelque chose de curieux, d'intéressant, de singulier: je me rends donc attentif à cette idée; je la considere avec tout le soin & toute la patience dont je suis capable: par cet acte de ma Volonté je vois naître dans mon Esprit différentes perceptions qui en produisent elles mêmes plusieurs autres. J'acquiers ainsi une idée plus complete de cette production; & cet exercice de mon Esprit étant accompagné du plaisir secret qui est inséparable de la recherche & de l'acquisition du vrai, je desire d'être affecté souvent de semblables perceptions & ce desir me rend Observateur, &c. Le déve-

loppement des Plantes & des Animaux, les mouvemens des Corps céleſtes, &c, ne ſont encore que la gradation ou la ſucceſſion que Dieu a jugé à propos de mettre dans cette partie de nos idées. Il n'a pas voulu qu'à ſa perception d'une Plante naiſſante ſuccédât bruſquement la perception de cette même Plante en fleur ; il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions qui nous la repréſentaſſent ſous différens degrés de grandeur & de conſiſtance. Dieu n'a pas voulu qu'à ſa perception du Soleil placé dans l'E'quateur ſuccédât immédiatement la perception de cet Aſtre placé dans le Tropique du Cancer : il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions du Soleil qui nous le montraſſent placé ſucceſſivement dans tous les points de l'E'clyptique compris entre ces deux Cercles, &c, &c. Ainſi, l'E'tude de la Nature n'eſt, à parler métaphyſiquement, que l'attention que nous apportons à conſidérer la liaiſon, l'harmonie & la variété des idées que Dieu excite en nous. Les Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle ſont autant de Grammaires ou de Dictionnaires de ces idées. Le ſyſtème dont nous parlons eſt la clef de ces Livres. Tout ſe réduit ici au plus ſimple. Dieu & les Eſprits, des perceptions & des ſenſations. Et qu'on n'objecte point que Dieu nous trompe en nous perſuadant l'exiſ-

tence de Chôſes qui ne ſont point : DIEU nous trompe-t-il dans nos ſonges, dans les jugemens que nous portons ſur les couleurs, les grandeurs, les diſtances, &c.? Telle eſt la Nature des Chofes, telle eſt notre condition actuelle que nous voyons hors de nous ce qui eſt en nous, de l'Etendue & de la Solidité où il n'y a que des perceptions & des ſenſations. L'Univers en eſt-il pour cela moins beau, moins harmonique, moins varié, moins propre à faire le bonheur des Créatures? Un Architecte qui traceroit le Plan d'un Bâtiment ſuperbe, & qui indiqueroit en même tems les moyens de l'exécuter, en paroîtroit-il moins habile dans ſon Art parce qu'il ne réaliſeroit point ce Plan? Le SUPRÊME ARCHITECTE a tracé autant d'Univers qu'il a créé d'Eſprits. Quel Univers que celui que SA MAIN DIVINE traça dans l'Eſprit du Chérubin! Quelle INTELLIGENCE que celle qui embraſſe à la fois tous ces Univers! Au reſte, ſi la RE'VE'LATION affirme l'exiſtence des Corps, c'eſt de la même maniere qu'elle affirme l'immobilité de la Terre & le mouvement du Soleil. Le but de la RE'VE'LATION eſt de nous rendre vertueux & non de ſubtils Métaphyſiciens.

LE ſyſtême que je viens d'expoſer n'a aſſuré-

rément rien d'abſurde; mais il faut une Tête métaphyſique pour le bien ſaiſir. Il eſt certain que nous n'avons aucune démonſtration de l'exiſtence des Corps. L'Auteur célebre des *Cauſes occaſionelles* l'avoit déja prouvé, & les raiſons qu'allegue le Théologien Anglois ne font que mettre cette propoſition dans un plus grand jour. Mais afin d'être convaincus de cette exiſtence, avons-nous beſoin qu'on nous la démontre rigoureuſement? Les Sens ne nous parlent-ils pas un langage aſſez clair, aſſez éloquent, aſſez énergique pour mettre cette vérité hors de doute & pour diſſiper les nuages qu'une Métaphyſique trop ſubtile cherche à y répandre? Certainement les Hommes ſe perſuaderont toujours l'exiſtence des Corps; & ſi c'eſt une erreur que de la croire, jamais erreur ne fut plus difficile à reconnoître, jamais le faux ne reſſembla plus au vrai.

Mais attaquons plus philoſophiquement le Syſtème de notre Auteur: n'y a-t-il point de ſophiſme dans ce raiſonnement? il eſt évident que les Choſes que j'apperçois ne ſont que mes propres idées & que ces idées ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit: donc elles ne peuvent être produites que par un Eſprit; donc la Matiere n'exiſte point & ne peut exiſter. L'Au-

teur ne confond il pas ici ce que l'École distinguoit sagement par les termes un peu barbares de *formel* & de *virtuel?* Il est très-évident que les idées que nous avons du Corps ne peuvent exister ailleurs que dans un Esprit ; mais s'ensuit-il de là nécessairement que ces idées ne puissent être produites que par un Esprit ? Nous ne savons point, il est vrai, comment le mouvement d'une fibre excite une idée dans notre Ame : mais nous démontre-t-on rigoureusement l'impossibilité de la chose ? nous prouve-t-on que DIEU n'a pu créer que des Esprits ? Assurément c'est aller trop loin que d'oser réduire la Création aux seules Substances spirituelles.

IL y a plus ; notre Auteur admet l'existence des autres Hommes & le commerce que nous avons avec eux : cependant, aux termes de son système, je ne suis assuré que de ma propre existence & de celle de DIEU ; je pense, donc je suis. Je suis, donc il est une CAUSE ÉTERNELLE de mon existence. Voilà toute la suite des conséquences nécessaires qu'il m'est permis de tirer. Je ne puis conclure de mon existence à celle des autres Hommes, parce que tout ce que j'éprouve, & que je pourrois leur attribuer comme à la Cause qui le produit, peut dépendre uniquement de l'action de DIEU sur

moi. La supposition de l'existence des autres Esprits est donc purement gratuite. Et comment converserions-nous avec des Esprits qui sont nos semblables ?

CHAPITRE XXXIV.

Réflexions sur la diversité des opinions des Philosophes touchant la nature de notre Etre.

REMARQUONS ici en passant la variété & la singularité des opinions des Philosophes sur la nature de notre Etre. Je ne parle point de l'Antiquité qui croyoit l'Ame humaine un Composé d'atomes, un Feu, un Air subtil, une Émanation ou un Souffle de la DIVINITÉ. On ne s'imagine plus qu'en subtilisant la Matiere on la spiritualise. On ne sait plus ce que c'est qu'une E'manation ou un Souffle de la DIVINITÉ. Je ne veux donc parler que des Philosophes modernes. Les uns, fondés sur ce que nous ne connoissons pas la nature intime des Substances, ont cru que la Matiere pouvoit penser, & ont tout matérialisé. D'autres, confondant la Pensée avec l'occasion de la Pensée, ont nié que la Matiere existât, & ont tout

ſpiritualiſé. D'autres, évitant ſagement ces deux extrêmes, ont admis l'exiſtence de la Matiere & celle des Eſprits. Ils ont uni des Subſtances matérielles à des Subſtances ſpirituelles : ils en ont formé des Etres *mixtes*, au rang deſquels ils nous ont placés. A la vérité, ils ne ſe ſont pas accordés ſur la maniere de cette Union : mais ſi les hypotheſes qu'ils ont imaginées ſur ce ſujet ténébreux ne ſont au fond que des rêves philoſophiques, il faut convenir qu'ils ont rêvé d'une maniere digne de leur ſiecle.

CHAPITRE XXXV.

De la ſimplicité ou de l'immatérialité de l'Ame.

NOus penſons, nous voulons, nous agiſſons.

Nous avons des idées ou des repréſentations des Choſes. Nous comparons ces idées entr'elles : nous jugeons de leur convenance ou de leur oppoſition. Nous poſons des principes ; nous en tirons des conſéquences. Ces conſéquences nous conduiſent à d'autres conſéquences. Sur celles-ci nous établiſſons de nouveaux principes. Nous combinons nos idées de mille manieres

différentes : nous en composons des tableaux de tout genre. S'éloignent - elles ? nous les retenons : ont elles disparu ? nous les rappellons. Nous enchaînons le passé avec le présent ; nous portons nos regards dans l'avenir. Nous parcourons la Terre ; nous nous élançons dans les Cieux ; nous volons de Planetes en Planetes avec la rapidité de l'éclair.

Le plaisir, la convenance ou la nécessité nous font desirer la possession de certains Objets. Des sentimens contraires nous éloignent d'autres Objets. Sollicités à embrasser les uns, persuadés de fuir ou de négliger les autres, nous nous déterminons en conséquence : nous commandons à nos membres ; ils exécutent. Enfin, nous sommes consciens de toutes ces Choses : nous sentons que c'est en nous, dans notre Moi qu'elles se passent.

Si ces Facultés admirables que nous découvrons au-dedans de nous faisoient partie de l'Essence corporelle ; si elles dérivoient immédiatement de cette Essence, nous les observerions dans tous les Corps, comme nous y observons l'E'tendue, la Solidité, la Divisibilité, &c.

Puis donc que ces Facultés n'existent que

dans certains Corps, elles ne ſont point des Attributs du Corps, mais de ſimples modes.

Or, le mode a un rapport fondamental avec l'Eſſence; il découle néceſſairement de quelque Attribut eſſentiel. Nous ne voyons dans le Corps aucune modification qui ne tienne à quelqu'un des Attributs que nous lui connoiſſons. Nous pouvons déterminer, en quelque ſorte, l'origine ou la génération de chaque mode.

Si donc la Penſée, la Volonté, la Liberté ſont des modifications du Corps, ce ſont des modifications abſolument indépendantes des Attributs par leſquels il nous eſt connu. Il y a plus; ce ſont des modifications que nous ne pouvons concilier avec ces Attributs. Ceci mérite toute notre attention.

Lorsque nous jettons les yeux ſur un Païſage nous voyons à la fois & ſans confuſion un grand nombre d'Objets. Nous voyons ces Objets, non ſeulement comme compoſant un Tout, un même Tableau, mais encore comme ſéparés & diſtincts les uns des autres. Nous découvrons dans la même perſpective différens points, dans ces points différens objets, dans ces objets différentes parties.

Si ce qui est en nous qui apperçoit a de l'étendue, il faut nécessairement concevoir dans cette étendue, autant de points affectés qu'il y a d'objets apperçus dans le Païsage. Reréfentez-vous l'image qui s'en peint sur la rétine: chaque point de cette image est une perception. Mais ces perceptions existent toutes à part: elles ne sont que différentes parties d'une même étendue. Comment donc arrive-t-il que nous voyons à la fois, en même tems, d'un seul coup-d'œil tous les objets que ces perceptions représentent? Elles se réunissent en un point: mais si elles se réunissent en un point, elles s'y confondent, & si elles s'y confondent, comment voyons-nous les objets séparés les uns des autres?

Ce n'est pas tout: comment s'opere la *Conscience* de ces perceptions? où réside le *Moi* qui apperçoit, qui sent? dans un autre point de l'étendue pensante: mais comment ce point peut-il être lié avec ceux qui forment les perceptions & en être pourtant distinct? Je ne dis pas assez; comment ce point peut-il répondre en même tems & à chaque perception particuliere & au Total de ces perceptions, sans pourtant se confondre avec elles ni de l'une ni de l'autre maniere?

Une

Une autre difficulté ſe préſente : l'Etendue penſante qui n'eſt affectée que d'une ſeule idée l'eſt en entier ou en partie : ſi elle l'eſt en entier, comment de nouvelles idées viennent-elles ſe loger avec la premiere ? celle-ci ſe reſſerre-t-elle ? ou l'Étendue penſante augmente-t-elle ? mais qui pourra digérer l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions ? qui pourra concevoir une idée qui ſe réduit à la moitié, au quart de ſon étendue ? qui pourra admettre une Subſtance penſante qui ſe contracte & ſe dilate ? Si, au contraire, la perception n'affecte le Sujet penſant que dans une partie de ſon étendue, ce Sujet eſt à la fois penſant & non penſant.

Les difficultés, je pourrois dire les contradictions, ſe multiplient ici à chaque pas. Les Objets extérieurs ne peuvent agir ſur le Corps penſant que par l'impulſion ; à moins qu'on ne veuille renouveller les Qualités occultes des Anciens & préférer les notions les plus chimériques, aux notions les plus certaines. Les perceptions ne ſont donc que les mouvemens qui s'excitent dans la Subſtance penſante. Nous devons donc raiſonner ſur les perceptions comme nous raiſonnons ſur tous les Corps en mouvement. Il faudra dire qu'une penſée a tant

de degrés de vîteſſe, tant de degrés de maſſe; telle ou telle direction.

L'EXTREME diſſonnance de ces expreſſions n'eſt cependant pas ce qui fait ici la principale difficulté. Lorſque nous avons à la fois pluſieurs perceptions, il s'excite dans la Partie de notre Cerveau qui eſt le Siege de la Penſée divers mouvemens qui ſont ces perceptions. Pour avoir le ſentiment de ces perceptions, & comme diſtinctes les unes des autres, & comme formant un Tout, il eſt néceſſaire que ces mouvemens aillent ſe communiquer à un point commun de la Subſtance penſante. Ce point ſe trouvera ainſi dans le cas d'un Corps qui eſt preſſé par pluſieurs Forces agiſſantes en ſens différens: il ſe prêtera à l'impreſſion de toutes ces Forces à proportion du degré d'intenſité. Son mouvement deviendra un mouvement compoſé; il ſera le produit de toutes ces Forces & ne ſera aucune de ces Forces en particulier. Comment donc un tel mouvement pourra-t il repréſenter les perceptions comme diſtinctes les unes des autres?

LA difficulté paroîtra encore plus forte ſi l'on fait attention au nombre prodigieux de perceptions différentes que nous avons en même

tems par le seul Sens de la Vue. Et que seroit-ce si l'on admettoit que nous pouvons voir, toucher, ouïr, sentir, goûter dans le même instant indivisible!

Resserrons ces divers raisonnemens. Si la Faculté de penser réside dans une certaine Partie de notre Cerveau, il y a en nous autant de Moi qu'il y a de points dans cette Partie qui peuvent devenir le siege d'une perception. La perception est inséparable du sentiment de la perception: une perception qui n'est point apperçue n'est point une perception. Le sentiment d'une perception n'est que l'Etre pensant existant d'une certaine maniere. Il y a donc en nous autant d'Etres pensans qu'il y a de points qui apperçoivent.

Mais nous n'appercevons pas seulement; nous voulons, & le Vouloir est un mouvement qui s'excite dans un autre point de l'Etendue pensante. Le Moi qui veut n'est donc pas le Moi qui apperçoit.

En vain pour satisfaire à ce que nous sentons intérieurement, entreprendrons-nous de réunir les perceptions & les volitions en un point: ce point est un composé de parties, &

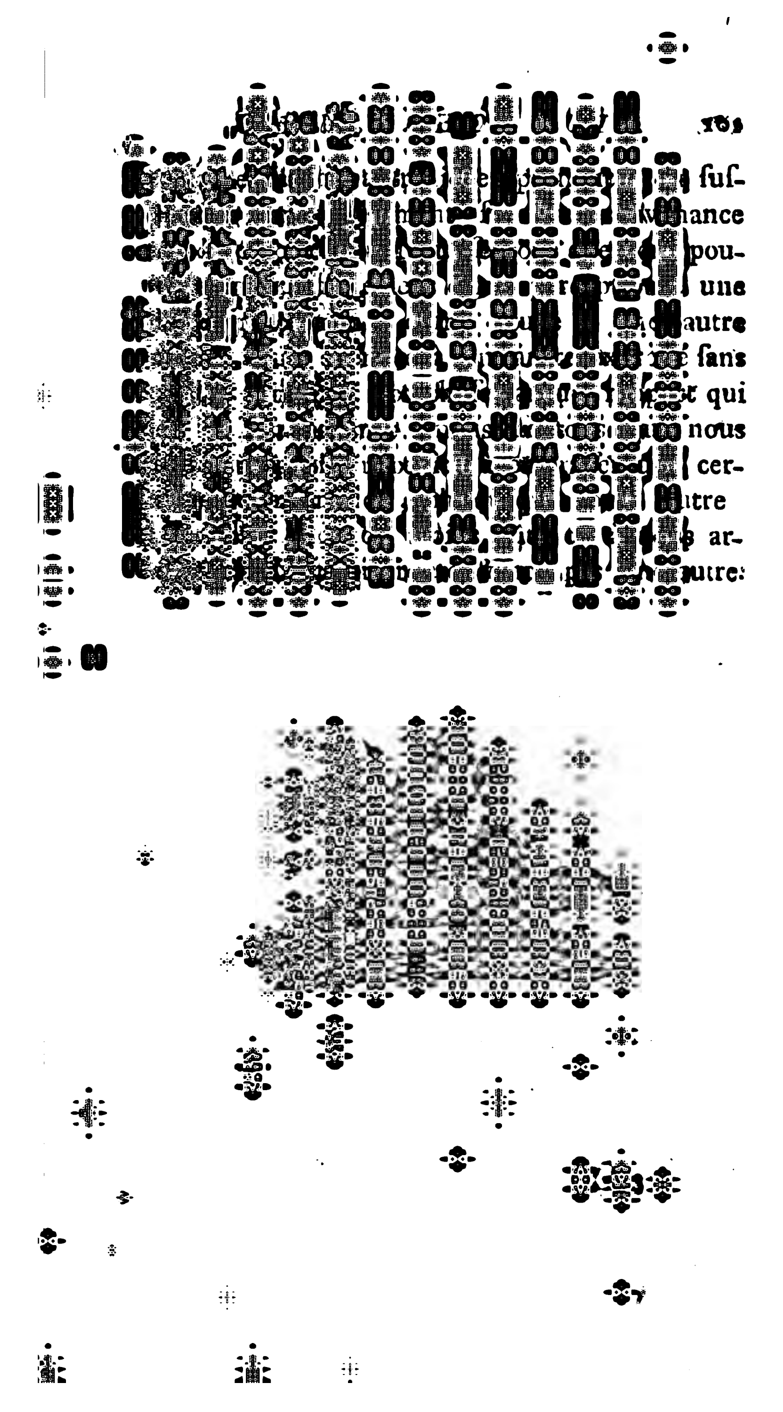
ces parties ſont eſſentiellement diſtinctes les unes des autres.

La Force d'inertie n'eſt pas moins oppoſée à la Liberté que l'Étendue & le Mouvement le ſont à l'Entendement & à la Volonté.

Le Corps eſt de ſa nature indifférent au mouvement & au repos : il fait également effort pour conſerver l'un ou l'autre de ces deux états : il tend également à retenir quelque degré de mouvement que ce ſoit ou quelque direction que ce ſoit : s'il change d'état, ce changement eſt l'effet d'une Force extérieure qui agit ſur lui.

Le Principe de nos déterminations paroît être d'une toute autre nature. Nous ſentons en nous une Force toujours agiſſante, qui s'exerce par elle-même, & dont les effets ſe diverſifient preſque à l'infini.

Nous ſentons que nous pouvons commencer une action, la continuer, la ſuſpendre & la reprendre par intervalles, & déterminer à notre gré la durée de ces intervalles. Nous ſentons que nous pouvons rappeller une certaine idée, la conſidérer avec plus ou moins d'attention ou pendant un tems plus ou moins long, la



CHAPITRE XXXVI.

Continuation du même sujet.

Réponse à quelques objections.

MAIS, dira-t-on, il est dans la Matiere des Forces dont nous ne connoissons ni la nature ni l'origine. Nous ignorons absolument comment la Force d'inertie, le mouvement, la Pesanteur conviennent au Corps. Nous ne savons point, & nous ne le saurons, sans doute, que dans une autre Vie, comment le mouvement se communique & se conserve, & s'il est un Etre physique ou un Etre métaphysique. N'en seroit-il donc point de même de la Force de penser & de celle d'agir; ces Forces ne seroient-elles point dans la Matiere sans que nous sussions comment elles y sont?

Il est vrai que nous sommes dans la plus profonde ignorance sur la nature du Mouvement & sur celle des autres Forces qui existent dans la Matiere. Il est vrai que nous ne savons point comment la Force d'inertie s'unit à l'Etendue & à la Solidité pour former l'Essence du

Corps ; tout comme nous ignorons la maniere dont l'E'tendue & la Solidité s'unissent ensemble.

Il est vrai encore que le Mouvement pourroit n'être point un Etre physique. Mais, quoiqu'il faille convenir de tout cela, il ne s'ensuit point du tout qu'il en soit de la Force de penser & de celle d'agir comme il en est des Forces dont nous venons de parler. Ces Forces ont des rapports certains & constans avec les Qualités de la Matiere. La Force d'inertie est toujours proportionnelle à la quantité des parties: elle ne peut diminuer ni augmenter dans le même sujet : elle agit en tout sens & en tout lieu. La Pesanteur suit aussi la raison des masses; elle suit encore celle des distances ; mais elle n'agit point horisontalement. Le Mouvement se mesure & se compare : nous prédisons à coup sûr ce qui doit arriver dans le choc de deux Corps, soit de même nature soit de nature différente : nous déterminons de même la direction que prendra un Corps poussé par différentes Forces, &c. La Pensée & la Liberté ne nous offrent rien de semblable. Non seulement nous ne voyons pas la moindre relation entre ces Facultés & les Propriétés du Corps, mais tout ce que nous pouvons affirmer de celles ci nous pouvons le nier de celles-là.

On insiste, & on objecte en second lieu, que nous ne connoissons que l'Essence *nominale* du Corps; d'où l'on infere qu'il peut y avoir dans l'Essence *réelle* un Principe, à nous inconnu, de la Pensée & de la Liberté.

Réponse : les Attributs qui constituent l'Essence nominale du Corps ont leur fondement dans l'Essence réelle. Ils sont les rapports nécessaires sous lesquels le Corps se montre à nous. D'autres Intelligences le voient sous d'autres rapports; & tous ces rapports sont réels. Mais, quel que soit leur fondement, quels que soient le nombre & la nature des Attributs du Corps qui nous sont inconnus, il demeure toujours incontestable que ces Attributs ne peuvent être le moins du monde opposés à ceux que nous connoissons. La Pensée & la Liberté ne découlent donc pas des Attributs du Corps qui nous sont inconnus.

On fait un dernier effort, & on objecte en troisieme lieu, que c'est borner la Puissance Divine que d'oser soutenir qu'Elle ne peut pas donner au Corps la Faculté de penser.

Réponse : on ne borne point la Puissance Divine en avançant qu'Elle ne peut changer

la nature des Choſes. Si l'Eſſence du Corps eſt telle qu'elle ſoit incompatible avec la Penſée, DIEU ne ſauroit lui accorder cette Faculté ſans détruire ſon Eſſence.

C'EST ainſi que nous ſommes conduits à chercher hors du Corps le Principe de nos Facultés. Ce Principe actif; ſimple, un, immatériel eſt l'*Ame humaine* unie à un Corps organiſé.

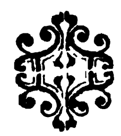
L'ESSENCE réelle de l'Ame nous eſt auſſi inconnue que celle du Corps. Nous ne connoiſſons l'Ame que par ſes Facultés; comme nous ne connoiſſons le Corps que par ſes Attributs. Ce que l'E'tendue, la Solidité & la Force d'inertie ſont au Corps, l'Entendement, la Volonté & la Liberté le ſont à l'Ame. Autrefois on cherchoit ce que les Choſes ſont en elles-mêmes, & on diſoit orgueilleuſement de ſavantes ſottiſes. Aujourd'hui on cherche ce que les Choſes ſont par rapport à nous, & on dit modeſtement de grandes vérités.

NOUS ſommes donc formés de deux Subſtances qui, ſans avoir entr'elles rien de commun, agiſſent pourtant ou paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre; & ce composé eſt un des plus ſurprenans, & des plus impénétrables de la Création.

CHAPITRE XXXVII.

De la question si l'Ame est purement passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent.

CETTE question me paroît se réduire à celles-ci: conçoit-on de l'action où il n'y a point du tout de réaction? quelle idée peut-on se faire de l'impression d'un Etre actif sur un Etre absolument passif? Mais l'Ame ne réagit pas sur le Corps comme un Corps réagit sur un autre Corps. A l'occasion des mouvemens du Cerveau l'Activité de l'Ame se déploie d'une certaine maniere, & l'effet qui en résulte nécessairement est la formation de l'idée ou de la sensation. Comment s'opere cette formation? arrètons-nous ici, une épaisse nuit nous enveloppe: nous touchons à l'abîme de l'Union.



CHAPITRE XXXVIII.

Examen de la question si l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ou dans le même instant indivisible.

J'AI supposé que l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ; qu'elle excite dans le même instant indivisible plusieurs mouvemens différens. Cette supposition ne répugne-t-elle point à la simplicité de l'Ame & à la maniere dont elle acquiert des idées & dont elle les met au jour? En effet, une idée est une modification de l'Ame & cette modification n'est que l'Ame elle-même existant dans un certain état. Conçoit-on que l'Ame puisse subir à la fois plusieurs modifications différentes, éprouver dans le même instant plusieurs sentimens contraires? Les moyens par lesquels l'Ame acquiert des idées & ceux par lesquels elle les manifeste prouvent, non la simultanéité des idées, mais leur succession. Ces moyens sont des mots, des images, des mouvemens qui ne sauroient être prononcés ou excités à la fois, mais qui ne peuvent se succéder dans l'Ame avec une rapidité équivalente à la simultanéité. D'ailleurs, l'Ame a le sentiment de

toutes ses modifications ; elle reconnoît que l'une n'est pas l'autre. Les jugemens qu'elle porte sur ces idées ou sur les diverses sensations qu'elle éprouve se réduiroient-ils donc au simple sentiment du passage d'une modification à une autre modification ? Ainsi quand l'Ame passe de la modification représentée par le terme de *meurtre* à la modification réprésentée par le terme de *crime*, elle sent qu'elle n'a presque pas changé d'état, d'où elle infere le rapport des deux modifications, ce qui forme un jugement affirmatif. Le contraire a lieu dans les jugemens négatifs. Et comme il n'est point de modification qui ne tienne à d'autres modifications par des rapports naturels, la modification actuelle réveille à l'instant toutes celles avec lesquelles elle est enchaînée : la modification de meurtre réveille la modification de *crime* ; la modification de crime excite celle de *juste défense*, &c.

Je ne fais ici qu'indiquer les principes généraux d'une hypothese ingénieuse. Analysons cette hypothese, & tâchons de démontrer que l'Ame a nécessairement plusieurs idées présentes à la fois.

La décision de cette question, l'Ame n'a-t-elle qu'une seule idée présente à la fois ou

en peut-elle avoir plusieurs? me semble dépendre du sens qu'on attache à ces deux mots *une* & *présente*.

Nos idées étant ou simples ou composées, á parler exactement, il n'y a que les premieres qui soient unes. Toute idée composée est l'assemblage de plusieurs autres. Ainsi, quand on a une idée composée, on a plusieurs idées à la fois. Quand je vois une boule d'or ou quand je pense à cette boule, j'ai en même tems l'idée de sa rondeur & celle de sa couleur.

Ces idées ne sont pas successives dans l'Ame. Je ne pense pas d'abord à la rondeur, puis à la couleur : car je ne saurois penser à une boule que mon imagination ne lui prête quelque couleur. L'idée de la rondeur saus couleur est une idée abstraite qu'on n'acquiert que par quelque effort d'Esprit, & que peut-être le commun des Hommes ne se forme jamais par cette abstraction que les Philosophes supposent.

Une idée composée renferme plusieurs jugemens. Quand je pense à la Terre, je me figure un grand Globe composé de Terres & de Mers, couvert d'Habitans, &c, & j'ai par là même une image de toutes ces Propositions, la Terre est

ronde, la Terre eſt habitée, la Terre eſt compoſée de Mers, d'Isles & de Continens, &c. C'eſt ce que les Scholaſtiques appelloient *Thema complexum propoſitionis.* En ce ſens, tout ce qui occupe à chaque inſtant un Eſprit n'eſt qu'une idée, mais fort compoſée ou, ſi l'on veut, une grande multitude d'idées.

On ne ſauroit expliquer les jugemens par le ſentiment du paſſage d'une modification à une autre : 1°. parce que le jugement affirmatif n'eſt pas toujours la perception de l'identité de deux idées ; le nombre des propoſitions identiques étant fort petit ; mais la perception que toutes les idées partielles de l'Attribut ſont compriſes dans l'idée du Sujet : 2°. parce que le jugement négatif n'eſt pas non plus la perception que deux idées n'ont rien de commun, mais la connoiſſance qu'il y a dans l'Attribut quelque idée qui n'eſt pas compriſe dans celle du Sujet : 3°. parce que pour s'appercevoir qu'on paſſe d'une idée à une autre, il faut, quand on a la ſuivante, conſerver quelque ſentiment de la précédente. Sans cela, on ne ſauroit dire ſi on a changé d'idée, ou ſi on a conſervé la premiere. Pour m'appercevoir qu'on ne me tient *plus* la main, il faut me rappeller & me repréſenter qu'on me la tenoit un mo-

ment auparavant : autrement je pourrois bien m'appercevoir qu'on ne me tient *pas* la main, mais non qu'on ne me la tient *plus*.

Ainsi, pour ſavoir ſi en penſant à *meurtre* je ſuis modifié de la même maniere qu'en penſant à *crime*, il faut que j'aie eu deux modifications enſemble : car comment ſavoir qu'elles ſont les mêmes ou différentes, ſi lorſque j'ai l'une, je n'ai pas l'autre ? non plus que je ne pourrois dire qu'un Portrait reſſemble à ſon Original, ſi on ſuppoſe qu'en voyant le Portrait il ne me reſte plus d'idée de l'Original, & qu'en jettant les yeux ſur l'Original je perds totalement l'idée du Portrait.

Si l'on réfléchit ſur la Mémoire, on ſe perſuadera facilement que toute idée qui eſt une fois entrée dans le Cerveau, s'y conſerve toujours, quoiqu'avec plus ou moins de diſtinction, enſorte que le Cerveau ou, ſi l'on veut, l'Eſprit d'un Homme d'un certain âge & d'une certaine éducation eſt l'aſſemblage ou le réſervoir d'un nombre prodigieux d'idées, qu'on pourroit nommer une idée prodigieuſement complexe.

En effet, ſi l'idée du Roi de France étoit

absolument hors de mon Esprit lorsque je crois n'y point penser, elle me seroit aussi étrangere que celle du Roi de Siam. Ainsi, quand je viendrois à voir ces deux Princes, je serois affecté de l'idée de l'un, comme de l'idée de l'autre : au lieu qu'il est sûr que je reconnoîtrois fort bien l'idée du Roi de France pour une idée que j'ai eue & celle du Roi de Siam pour une idée que je n'ai jamais eue.

Lors donc que je dis que je ne pense pas au Roi de France ou que son idée ne m'est pas présente à l'Esprit, cela veut dire seulement que j'y pense si foiblement que je n'en ai pas ce sentiment distinct qu'on appelle *conscience*; que cette idée est, dans ce moment là, offusquée, pour ainsi dire, par d'autres idées plus vives, plus fortes, de sorte que je ne l'apperçois pas assez pour me dire à moi-même, dans ce moment, je pense au Roi de France.

Cette Faculté de rendre une idée que nous avons, assez vive pour qu'elle se distingue des autres que nous avons aussi, se nomme l'*Attention*. Et l'usage fondé sur ce que nous ne pensons guere qu'à ce qui nous frappe vivement, veut qu'on dise qu'une idée n'est présente

ſente à l'Eſprit, que quand on lui donne attention.

L'ATTENTION eſt plus ou moins forte; elle a ſes degrés qui ſont infinis. Si donc on demandoit à combien d'idées nous pouvons faire attention à la fois? cette queſtion ne ſauroit avoir de réponſe : 1°. parce qu'elle n'exprime pas le degré d'attention dont on veut parler : 2°. parce qu'il y a des Eſprits capables d'une plus grande attention les uns que les autres.

PRENONS un exemple du Sens de la Vue: je jette les yeux ſur un Païſage, & ſi je les tiens fixés ſur un point ou ſur un Objet, il eſt vu plus diſtinctement que les autres : ceux qui en ſont à une petite diſtance ſe voient encore avec aſſez de diſtinction, mais elle diminue pour les objets qui s'éloignent du centre du Tableau, & n'eſt plus que confuſion pour ceux dont la diſtance eſt de 45 degrés : les Opticiens, fondés ſur l'expérience, diſent que l'étendue d'un coup d'œil eſt bornée à l'angle droit. J'ai donc à la fois l'idée de quantité d'objets, mais avec une dégradation de clarté ou de netteté plus aiſée à concevoir qu'à exprimer.

Il en est de même de la vue de l'Esprit. Une démonstration contient une suite de propositions qu'on doit avoir présentes à l'Esprit toutes la fois, mais non pas avec une égale distinction. L'Ame parcourt cette suite, comme l'œil parcourt le Païsage, fixant sa plus grande attention successivement aux différentes parties de la démonstration, & ainsi elle s'assure par dégrés de la certitude de chaque conséquence. Mais dans le moment qu'elle s'occupe le plus d'une d'entr'elles, elle doit avoir un sentiment, moins distinct à la vérité, de toutes les précédentes. Cela se remarque sur-tout lorsqu'on trouve par soi-même la démonstration; sans cela on n'y viendroit que par hazard ou après un nombre infini de tentatives inutiles. Quiconque se rendra attentif à ce qui se passe au dedans de lui, lorsqu'il cherche une démonstration, verra qu'il ne perd jamais entierement de vue la conséquence finale à laquelle il veut arriver & qu'il l'a toujours eue présente à l'Esprit dès les premiers pas qu'il a faits.

J'ai souvent cherché à connoître combien d'idées je puis avoir à la fois avec assez de distinction pour pouvoir l'appeller *conscience* ou *apperception*. Je trouve à cet égard assez de variété, mais en général ce nombre ne passe pas

cinq ou ſix. Je tâche, par exemple, à me repréſenter une figure de cinq ou ſix côtés ou ſimplement cinq ou ſix points : je vois que j'en imagine diſtinctement cinq : j'ai peine à aller à ſix. Il eſt pourtant vrai qu'une poſition réguliere de ces lignes ou de ces points ſoulage beaucoup l'Imagination & l'aide à aller plus loin.

L'AME a ſi eſſentiellement pluſieurs idées préſentes à la fois, que c'eſt du ſentiment des rapports de ſon état préſent avec ſes états antécédens que découle la Perſonnalité.

AU reſte; loin que la multitude d'idées que l'Ame peut avoir à la fois forme une difficulté contre ſa ſimplicité, elle la prouve, au contraire, avec bien de la force, comme je l'ai fait voir dans les Chap. XXXV & XXXVI. LEIBNITZ dit que la perception eſt la repréſentation de la multitude dans l'unité, définition plus vraie que claire.

JE ne voudrois pas dire que l'Ame eſt modifiée de pluſieurs manieres différentes à la fois, mais que ſa modification eſt complexe & renferme pluſieurs déterminations à la fois, à peu près comme le Feu eſt en même tems

chaud & lumineux, comme un mouvement eſt enſemble uniforme, vîte, horizontal, d'Orient en Occident, comme un ſon eſt tout à la fois grave, fort, doux & plein.

CHAPITRE XXXIX.

Des mouvemens qui paroiſſent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaiſir de l'Ame.

LES mouvemens qui paroiſſent purement machinaux le ſont-ils en effet? Si nous conſultons là-deſſus l'expérience elle nous offrira une foule de faits qui ſembleront décider affirmativement cette queſtion. Combien d'actions que nous faiſons, pour ainſi dire, machinalement, ſans la moindre apparence d'attention, de réflexion! Notre condition préſente eſt même telle que le nombre de ces actions machinales ſurpaſſe celui des actions réfléchies. Nous marchons, nous mangeons, nous écrivons, nous jouons ſans penſer aux mouvemens des jambes, des mâchoires, des mains, des doigts. Ce mouvement ſi naturel, mais ſi admirable, par lequel nous écartons le bras droit quand le Corps

penche du côté gauche, ne le faisons-nous pas sans nous en appercevoir? N'en est-il pas de même du mouvement par lequel nous fermons l'œil à l'approche imprévue d'un Objet? Combien de mouvemens très-compassés, très-ordonnés, très-variés tout ensemble un Musicien, un Danseur, un Voltigeur n'exécutent-ils pas sans réflexion! Que n'aurions-nous point à dire de tant de distractions qui surprennent? Combien de MÉNALQUES qu'on diroit n'être que des Automates spirituels! Que ne nous fourniroient point les Somnambules, plus Automates encore? Que ne puiserions-nous point dans les songes? Nous lions en dormant de longues conversations: nous adressons des questions; on nous répond; & nous ne nous appercevons point que c'est nous qui dictons les réponses. Que dis-je! nous parlons, nous raisonnons, nous méditons dans la veille sans réfléchir le moins du monde à tout cela. Bien plus encore; il est des mouvemens que nous sommes tellement appellés à faire machinalement, que si nous nous avisons de vouloir y apporter quelque attention, nous les exécutons mal, & même nous ne les exécutons point du tout. Si on cherche sur le Violon un air qu'on a su, mais qu'on a oublié en grande partie, on le trouvera plus promp-

tement en laissant aller sans réflexion les doigts sur l'Instrument qu'en y donnant beaucoup d'attention.

Cependant, il est certain que toutes les actions que nous venons d'indiquer sont volontaires dans leur origine. Toutes reconnoissent l'Ame pour Principe. C'est elle qui, selon qu'elle est déterminée par le plaisir, le besoin, la convenance ou par quelque autre motif distinct ou confus, imprime au Corps différens mouvemens appropriés à chaque circonstance. Nous ne marchons, nous ne mangeons, nous ne jouons qu'en vertu de la volonté que nous avons de faire ces choses. Les organes qui les exécutent ne continuent à se mouvoir qu'autant de tems que cette volonté demeure la même. Vient-elle à changer? les mouvemens des organes changent pareillement. Le sommeil ne détruit point les Facultés de l'Ame; il ne fait qu'en modifier plus ou moins l'exercice. L'Ame ne veut pas moins en songe que dans la veille; elle ne desire pas moins de persévérer dans un certain état ou d'en sortir.

Mais, lorsque l'Ame imprime au Corps une suite déterminée de mouvemens, n'intervient-il pour la produire qu'une seule volonté, pour

ainsi dire, générale; ou chaque mouvement est-il l'effet d'une volonté particuliere, d'un Acte spécial de l'Ame? Lorsqu'un Musicien joue un air sa liberté ne s'exerce-t-elle que dans le choix de cet air; ou préside-t-elle à la formation de chaque note? Voilà précisément le nœud de la question. Tâchons de le délier.

Un Philosophe abîmé dans une profonde méditation enfile un sentier long & tortueux. Ce sentier le conduit à un Bois; le Bois à une Prairie. Il les parcourt: un obstacle se présente; il se détourne. Il hâte, retarde, interrompt sa marche suivant que les circonstances l'exigent. Il regagne le sentier; rentre chez lui, & n'a rien vu: encore moins son Ame s'est-elle apperçue des divers mouvemens qu'elle a imprimés à son Corps. Cependant, qui pourroit nier qu'elle n'en ait été la Cause immédiate? Comment admettre sans la plus grande absurdité, que le Corps, une fois déterminé à se mouvoir, ait décrit seul toute cette longue courbe? Quel méchanisme a pu changer tout-à-coup sa direction, à la rencontre d'un obstacle & le ramener dans le bon chemin? Prenons y garde; ce n'est point ici un de ces phénomenes de l'Habitude, qu'on pourroit entreprendre d'expliquer par la succession réitérée des mêmes

mouvemens. Il s'agit d'une ſuite toute nouvelle de mouvemens communiquée à la Machine. Dans une ſemblable ſuite les mouvemens ſubſéquens ne ſont point déterminés par les mouvemens antécédens. Le premier pas n'eſt point cauſe néceſſaire du ſecond, le ſecond du troiſieme, &c. Il faut que le Principe ſoi-mouvant détermine & dirige chaque mouvement en conſéquence de certaines impreſſions. L'Ame agit donc ſans ſavoir qu'elle agit? ne précipitons point notre jugement.

NOTRE Philoſophe s'eſt promené & n'a rien vu, avons-nous dit : cela eſt-il exactement vrai? quoi! les Haies, les Arbres, la Verdure, les Pierres; les Ruiſſeaux, les Montagnes, le Ciel qui s'offroient à lui de toutes parts il ne les a point apperçus? tous ces Objets ont été par rapport à lui comme non exiſtans? ils ne l'ont pas été au moins par rapport à ſon Corps : l'œil n'a ceſſé d'en recevoir les impreſſions & de les tranſmettre au Cerveau. L'Ame n'auroit-elle ſenti aucune de ces impreſſions? Nous ſommes déja certains qu'elle a apperçu les Objets qui l'ont obligée de ſe détourner. Comment la vue de ces Objets a-t-elle produit cet effet? c'a été enſuite du jugement que l'Ame a porté ſur la diſconvenance de cet

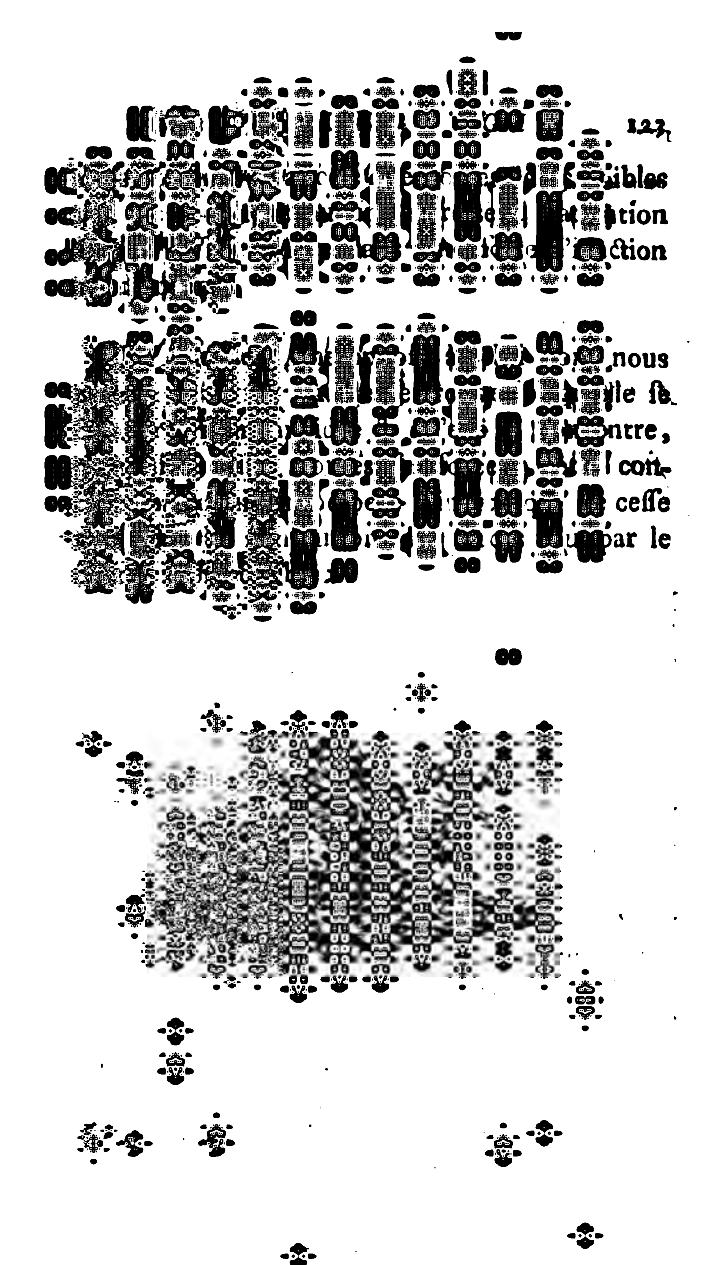
endroit de sa promenade avec son bien-être. Elle avoit donc porté un jugement contraire sur les endroits qui avoient précédé? elle a donc comparé ces endroits avec celui dont il s'agit? elle avoit donc apperçu les Objets qui bordoient sa route & qui en faisoient partie?

Que concluons-nous de là? que l'Ame est affectée à la fois de perceptions vives & de perceptions foibles, & qu'elle proportionne son attention au degré de force ou d'intérêt de chacune. Les idées que la méditation fournissoit à notre Philosophe pendant sa promenade l'occupoient presque tout entier : son attention y étoit concentrée. Les perceptions des Objets environnans n'ayant aucun rapport avec le sujet de sa méditation & n'apportant aucun changement à l'état actuel de l'Ame, ne faisoient, pour ainsi dire, que glisser à sa surface. L'Ame ne les distinguoit point les unes des autres; elles étoient toutes par rapport à elles au même niveau d'intensité ou plutôt de foiblesse. Il n'en a pas été de même des perceptions des Objets qui faisoient obstacle : ces perceptions touchant au bien-être de l'Individu, ont fait sur l'Ame une impression un peu plus sensible; elles ont sailli au-dessus des perceptions des autres Objets; l'attention que

l'Ame donnoit à ses réflexions en a été un peu partagée : l'effet nécessaire de ce partage a été de changer la direction du mouvement de la Machine.

C'est ainsi qu'en lisant, nous ne sommes frappés que du sens des mots, & presque point des lettres qui les composent. Nous avons pourtant la perception de celles-ci; puisque de cette perception dépendent nécessairement & la perception des mots & celle des idées qui leur sont attachées. Mais la perception des lettres est de la classe des perceptions foibles, & la perception des idées attachées aux mots est de la classe des perceptions vives. La perception des lettres devient une perception vive lorsqu'il se rencontre dans un mot une lettre mal conformée ou hors de sa place. Ce défaut ou ce dérangement donne à cette lettre une sorte de relief qui la fait saillir au-dessus des autres lettres du même mot.

Il n'est presque point de momens dans notre existence où nous n'ayions un grand nombre de perceptions foibles. Le seul état du Corps, sa position, son attitude, la santé, la maladie, &c. en fournissent une multitude. Et quand on dit qu'on ne pense à rien, c'est précisément



CHAPITRE XL.

Continuation du même sujet.

Application de quelques principes à divers cas.

APPLIQUONS ces principes aux faits que nous avons indiqués. Nous reconnoîtrons qu'ils ſont des preuves très-équivoques de cette propoſition que l'Ame meut ſans ſavoir qu'elle meut. En effet, le ſentiment ou la perception que l'Ame a des mouvemens qu'elle communique à ſon Corps eſt par ſa nature au rang des perceptions les plus foibles. L'état actuel de l'Homme le comportoit ainſi. Ses idées, je veux dire, les impreſſions qu'il reçoit du dehors par le miniſtere des Sens, les réflexions qu'il fait ſur ces idées, leurs comparaiſons, leur arrangement étoient & devoient être le principal objet de ſon Attention. Cette Attention eſt une Force très-limitée, parce qu'elle réſide dans un Sujet qui eſt fort borné. Le partage l'affoiblit, l'exercice la fatigue. Si elle ſe dirige vers un Objet particulier, c'eſt toujours en diminution de l'impreſſion que les autres Objets font ſur l'Ame. Mais tout a

été ſagement ordonné : l'Attention ſe proportionne à l'importance des Objets & aux rapports plus ou moins grands qu'ils ſoutiennent avec la conſervation ou le bien-être de l'Individu. Tant que les mouvemens du Corps ne ſe rapportent pas directement à cette double fin, l'Ame n'y fait aucune attention, parce qu'ils n'en exigent aucune. Elle n'a que le ſimple ſentiment de ces mouvemens, & ce ſentiment l'aſſure que ſon état demeure le même, qu'il ne change point en mal. Cela lui ſuffit. Tel eſt le cas d'un Homme qui ſe promene dans un chemin uni en ſuivant le fil d'une méditation. Rien ne détourne ſon Attention. Sa marche eſt facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle ſoit tantôt plus vîte, tantôt plus lente, quelquefois interrompue, ce n'eſt point l'effet de l'impreſſion des Objets extérieurs ſur ſon Ame, elle ne s'en occupe point & ne ſauroit s'en occuper : c'eſt l'effet de la ſucceſſion plus ou moins rapide des idées qui s'offrent dans l'intérieur. L'influence de ces idées ſur les mouvemens de la Machine avec leſquels elle n'ont aucun rapport, prouve que l'Ame agit à chaque inſtant pour produire ces mouvemens; puiſqu'il n'y a que l'Ame qui puiſſe être affectée de ces idées.

PASSONS à un autre cas. Un danger imprévu vient tout-à-coup menacer le Corps : l'Activité de l'Ame se porte à l'instant de ce côté là : un mouvement intervient ; le Corps est préservé. Tel est le cas de l'équilibre. Or, je dis que dans ce cas-là même l'Ame a le sentiment de son action ; & je crois pouvoir le démontrer. Il est évident que l'Ame a le sentiment du danger : elle ne peut avoir le sentiment du danger sans souhaiter de l'éviter : elle ne sauroit souhaiter de l'éviter sans agir en conséquence : elle ne sauroit agir en conséquence sans le sentir, puisque l'action est un moyen pour parvenir à une fin que l'Ame connoît & qu'elle desire : le moyen est nécessairement lié à la fin. Mais dans ces sortes de cas, l'Ame voit, juge, & agit avec tant de promptitude, que tout cela se confond, & qu'il n'y a de distinct que le jeu de la Machine. Il faut y regarder de bien près & décomposer cette sensation pour s'assurer du vrai. Mais l'Ame devoit-elle juger de ces sensations comme elle juge d'un Théoreme ou d'un Fait de Physique?

NOUS avons cité l'exemple d'un Musicien comme un des plus propres à éclaircir la question qui nous occupe : nous voyons à présent ce qu'il faut penser de cet exemple. Les Notes

ſont dans la Muſique ce que les mots ſont dans le diſcours. Le ton que repréſente une Note eſt l'idée attachée à un mot. L'Ame a la perception de l'un comme elle a la perception de l'autre. Elle ſait quelle corde & quel point de cette corde répond préciſément à tel ou tel ton. Elle connoît la valeur propre à chaque note & le coup d'Archet qui peut l'exprimer. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'elle dirige les mouvemens des doigts, & ceux du poignet. L'Ame eſt donc auſſi conſciente de tous ces mouvemens qu'elle l'eſt des perceptions qui les déterminent. L'habitude en rendant ces mouvemens plus faciles, moins dépendans de l'attention, affoiblit, il eſt vrai, le ſentiment que l'Ame a que c'eſt elle-même qui les produit, mais elle ne le détruit pas. La perception des notes & le ſentiment des mouvemens qui les expriment ſont deux idées liées eſſentiellement l'une à l'autre & qui ſe confondent. Une idée eſt une modification de l'Ame; & qu'eſt-ce autre choſe que cette modification ſinon l'Ame elle-même modifiée ou exiſtant d'une certaine maniere? Eſt-il un ſentiment qui doive être plus préſent à l'Ame que celui de ſa propre exiſtence? Mais l'exiſtence eſt néceſſairement déterminée dans tous ſes points : on n'exiſte point indéterminément : le ſentiment de ces

déterminations s'identifie donc avec celui de l'existence ou plutôt ce n'est qu'un même sentiment.

La distraction n'est pas toujours l'effet d'une profonde méditation ; elle est plus souvent le fruit de la légéreté & de l'étourderie. Un distrait de cette espece n'a point l'usage de l'Attention. Emporté par un torrent rapide d'idées frivoles, il est incapable de se fixer sur quoi que ce soit. Le sentiment tient lieu chez lui de notions, l'apparence, de la réalité. Il voit confusément la premiere surface des choses, & il se trompe toujours sur le fond. Son Ame sait qu'elle agit, & qu'elle agit en vue d'une certaine fin, mais elle se méprend sans cesse sur cette fin. L'action n'est presque jamais d'accord avec la pensée. L'Ame veut un Objet, elle en prend un autre. Son inattention perpétuelle aux perceptions qu'elle reçoit du dehors affoiblit tellement en elle l'impression de ces perceptions qu'elle les sent à peine. Tout se confond à ses yeux. Les Objets les plus dissemblables s'identifient ; les plus discordans se rapprochent. Il n'est point pour elle de nuances : les teintes les plus fortes lui échappent ou ne l'affectent que légérement.

SANS être livré à la méditation & sans être étourdi il n'est Personne qui n'ait en sa vie bien des distractions. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a sous les yeux des Objets de la présence desquels on ne paroît pas s'appercevoir ! Si pourtant on est acheminé à penser à ces Objets on s'en retracera l'idée dans un assez grand détail : preuve incontestable que la distraction ne détruit pas le sentiment des impressions qu'on reçoit du dehors & qu'elle ne fait que le rendre moins vif.

LE Somnambule n'est point un Automate. Tous ses mouvemens sont dirigés par une Ame qui voit très-clair : mais sa vue est toute intérieure : elle se porte uniquement sur les Objets que l'Imagination lui retrace avec autant de force que d'exactitude. La vivacité & la vérité de ces images, l'impossibilité où l'Ame se trouve par l'assoupissement des Sens de juger de ces perceptions intérieures par comparaison à celles du dehors, la jettent dans une illusion dont l'effet est nécessairement de lui persuader qu'elle veille. Elle agit donc conséquemment aux idées qui l'affectent si fortement : elle exécute en dormant ce qu'elle exécutoit en veillant. Elle imprime au Corps une suite de mouvemens qui correspond à celle que la vue des

Objets occafionoit pendant la veille. Semblable au Pilote qui gouverne fon Vaiffeau fur l'infpection d'une Carte, l'Ame dirige fon Corps fur l'infpection de la Peinture que l'Imagination lui offre. Et comme cette Peinture eft d'une grande fidélité ; on obferve dans les mouvemens la même régularité, la même jufteffe, les mêmes fins, les mêmes rapports aux Objets extérieurs qu'on obferveroit dans ceux d'un Homme qui feroit ufage de fes Sens & qui fe trouveroit placé dans les mêmes circonftances. Si quelquefois l'Ame commet des méprifes, c'eft moins dans la direction des mouvemens que dans le choix des Objets ; c'eft moins dans la fin que dans le moyen. Ordinairement ces méprifes dérivent de l'inaction totale des Sens, qui ne permet pas à l'Ame de juger de la nature des Objets extérieurs & de leur difconvenance au but ou à l'ordre des perceptions intérieures qui reglent fes mouvemens. Mais quelquefois ces méprifes ont une origine contraire : les Sens à demi affoupis font paffer jufqu'à l'Ame des impreffions foibles, qui fe mêlent avec les perceptions du dedans & en troublent la fuite & la liaifon.

Tous les mouvemens qui demandent à être exécutés avec promptitude, font rallentis, trou-

blés ou interrompus lorſque l'Ame leur donne une certaine attention. C'eſt que l'attention devient alors diſtraction. L'Ame conſidere dans chaque mouvement plus de choſes qu'il n'en faut conſidérer. Cela la détourne de l'Objet principal, & lui fait manquer l'ordre ou la ſucceſſion préciſe des mouvemens. Si à cet excès d'attention ſe joint la crainte de mal réuſſir, le dérangement eſt extrême.

CHAPITRE XLI.

De la Faculté de ſentir & de celle de mouvoir. Que ces deux Facultés ſont très-diſtinctes l'une de l'autre.

SENTIR & agir ſont deux choſes diſtinctes. Avoir une multitude de perceptions confuſes à l'occaſion des mouvemens qu'un Objet excite dans le Cerveau, c'eſt *ſentir*. Imprimer au Cerveau de pareils mouvemens, c'eſt *agir*. Le mouvement qui occaſione un ſentiment n'eſt point ce ſentiment. Tout ſentiment eſt une idée ou une collection d'idées. Toute idée tient à la Faculté de connoître. Tout mouvement tient à la Faculté de mouvoir. La Faculté de vouloir ſup-

pose nécessairement la Faculté de connoître. On ne veut point ce qu'on ne connoît point. Mais la Faculté de vouloir ne suppose pas toujours la Faculté de mouvoir. On peut vouloir des choses auxquelles la sphere d'activité de l'Ame ne s'étend point. Prenons garde à ceci : l'Ame toujours présente à elle-même, s'ignore elle-même. Elle agit à chaque instant sur différentes Parties : elle exerce cette action le voulant & le sachant ; & elle ne connoît point la maniere dont elle l'exerce. Elle est unie de la maniere la plus intime à toutes les Parties de son Corps, & elle n'a pas le moindre sentiment de leur méchanique & de leur jeu. Seroit-ce donc heurter de front nos Connoissances certaines que d'avancer, que la Force motrice n'a été soumise à la direction de la Volonté que jusques à un certain point & relativement à un certain ordre de mouvemens ? y auroit-il de la contradiction à penser que la Force motrice déploie son activité sur certaines Parties en vertu d'une Loi secrete, qui la rend indépendante à cet égard de toute Volonté & de tout Sentiment ? Cela répugneroit-il davantage à notre maniere de concevoir, que n'y répugne l'Union de deux Substances qui n'ont entr'elles aucun rapport ? non assurément. Mais, nous sommes forcés par de bons raisonnemens d'ad-

mettre cette Union ; & rien ne nous force d'admettre cette Loi fecrete. Si cependant on aimoit à la réalifer, comme l'ont fait quelques Philofophes pour expliquer par là plus facilement tous les Phénomenes de l'E'conomie Animale, les Ames feroient dans les Corps organifés ce que les poids, les refforts & les autres puiffances font dans les Machines. Les Ames préfideroient aux mouvemens admirables de la digeftion, de la circulation, des fécrétions, de l'accroiffement, des reproductions, &c. comme un Enfant préfide aux merveilles qu'enfante le Métier que fa main ignorante fait mouvoir.

Je m'explique plus métaphyfiquement. Les Sens font l'origine de toute connoiffance. Les idées les plus fpirituelles fortent des idées fenfibles comme de leur matrice. Liée aux Sens par les nœuds les plus étroits, l'Ame ignoreroit pourtant à jamais leur exiftence fi l'action des Objets extérieurs ne venoit la lui découvrir. Elle ignoreroit de même la Faculté qu'elle a de mouvoir, fi le plaifir & la douleur ne l'en inftruifoient par le miniftere des Sens. L'Ame fent qu'elle meut fon bras, par la réaction du bras fur le cerveau. Cette réaction affectant quelqu'un des Sens, produit dans l'Ame un fentiment, une idée. De cette idée fenfible ou

directe l'Ame peut déduire avec le secours du Langage les notions réfléchies d'Existence, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, d'Organe, de Mouvement, de Corps, de Substance, &c. Afin donc qu'un mouvement soit apperçu de l'Ame, il ne suffit pas qu'elle l'exécute: ce mouvement n'est point lui-même une idée; or, il n'y a qu'une idée qui puisse être l'objet de la Faculté de sentir. Il ne peut devenir cet objet qu'autant qu'il est réfléchi sur l'Organe du Sentiment. Mais les mouvemens qui operent les reproductions, l'accroissement, les sécrétions, &c. ne réagissent point sur le Siege du Sentiment, puisque l'Ame n'en a pas la moindre idée. Ils pourroient donc être l'effet de la Force motrice sans que l'Ame en eût le plus léger sentiment; la Force motrice différant autant de la Force représentatrice ou de la Faculté d'appercevoir, qu'un mouvement differe d'une perception.

Par une conséquence naturelle du même principe, l'Ame n'a point le sentiment de la méchanique & du jeu des Organes sur lesquels elle agit librement, par cela même qu'elle agit sur ces Organes. Cette action n'est point une idée: c'est un mouvement communiqué, un degré de Force transmis. Tout ce que l'Ame en connoît

& que l'expérience lui enseigne, c'est le point du *Sensorium* vers lequel elle doit diriger son action.

L'ACTION des Sens sur l'Ame ne sauroit non plus lui donner le sentiment de leur structure & de leur maniere d'opérer. Dans l'ordre établi l'effet nécessaire de cette action est la perception d'un Objet extérieur au Sens qui en rend à l'Ame les impressions. Ce n'est que par cette perception que l'action dont nous parlons affecte la Faculté de sentir. Mais cette perception n'a rien de cômmun avec le mouvement qui en est la cause occasionelle. Ce qu'un mot est à l'idée qu'il représente, ce mouvement l'est, pour ainsi dire, à la perception qu'il fait naître. Il est une espece de signe employé par le CRÉATEUR pour exciter dans l'Ame une certaine perception & pour n'y exciter que cette perception. Il seroit contradictoire à la nature & à la fin de ce signe qu'il excitât à la fois & de la même maniere deux perceptions qui non seulement n'auroient entr'elles aucun rapport, mais qui s'excluroient encore mutuellement. Comment le mouvement qui donneroit à l'Ame l'idée d'une couleur qui est une idée simple, lui donneroit-il en même tems & précisément par la même voie l'idée très-composée de l'Organe & de son opération? Il faudroit à l'Ame un autre Sens qui

traduisît en perceptions, si je puis m'exprimer ainsi, cette méchanique & ce jeu.

C'EST encore par la même raison que l'Ame ne se connoît point elle-même. L'Ame ne connoît que par l'intervention des Sens. Les Sens n'ont de rapport qu'à ce qui tient au Corps: l'Ame n'est rien de ce qui tient au Corps.

CHAPITRE XLII.

De la Liberté en général.

CETTE Force motrice de l'Ame, cette Activité qu'elle exerce à son gré sur ses Organes est la *Liberté*.

LE Sentiment intérieur nous démontre que nous sommes doués de cette Force, comme il nous démontre que nous sommes doués de la Faculté de penser. Nous sentons que nous pouvons mouvoir la main ou le pied, considérer un Objet ou nous en éloigner, continuer une action ou la suspendre. Prétendre infirmer cette décision du Sentiment, c'est renoncer à toute évidence, c'est dénaturer notre Etre.

MAIS cette Force motrice de l'Ame eſt de ſa nature *indéterminée* : c'eſt un ſimple Pouvoir d'agir. Comment ce Pouvoir eſt-il réduit en acte ?

CHAPITRE XLIII.

Des déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des Affections.

LA raiſon qui détermine l'Ame à agir eſt la vue du meilleur.

LE meilleur eſt ici tout ce que l'Ame juge être tel, ſoit qu'elle ſe trompe dans ſon jugement, ſoit qu'elle ne ſe trompe point. Le meilleur apparent a la même efficace que le meilleur réel : tout ce que l'Ame croit lui convenir la détermine.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Ame embraſſe le meilleur eſt la Volonté.

L'AME veut eſſentiellement le meilleur. L'indifférence au bien ſeroit une contradiction dans la Nature des Etres ſentans.

Les idées que l'Ame a du meilleur font la regle des jugemens qu'elle forme fur le meilleur.

La Faculté en vertu de laquelle l'Ame a des idées, compare ces idées entr'elles & voit leurs rapports & leurs oppofitions, eft l'Entendement.

Le Penchant naturel qui entraîne l'Ame vers certains Objets, qui la porte à rechercher certains plaifirs eft le principe général des Affections, & ce principe tire fon origine du Tempérament, de l'Habitude, du Genre de vie, de l'Éducation.

Les idées & les Affections de l'Ame font donc la fource de fes déterminations.



CHAPITRE XLIV.

De la Liberté d'indifférence.

DANS la ſuppoſition qu'une Ame fût dégagée de ſon Corps & placée entre deux Objets qui lui paroîtroient parfaitement ſemblables, elle demeureroit en équilibre entre ces deux Objets, & ne pourroit ſe déterminer pour l'un plutôt que pour l'autre. Cette propoſition eſt facile à démontrer. Il n'eſt point d'effet ſans une raiſon capable de le produire. Quelle ſeroit ici la raiſon qui opéreroit la détermination de l'Ame ? Elle ne ſauroit être dans la nature des Objets propoſés, puiſqu'on les ſuppoſe parfaitement ſemblables. Elle ne ſauroit être non plus dans la nature de la Volonté, puiſque la Volonté ne s'exerce que ſur le meilleur, & qu'il n'eſt point ici de meilleur. Enfin, cette raiſon ne ſauroit être dans la nature de la Liberté, puiſque la Liberté n'eſt que le pouvoir d'agir & que ce pouvoir eſt indéterminé.

MAIS l'Ame eſt unie à un Corps : elle en éprouve à chaque inſtant les impreſſions ; quoique toutes ces impreſſions ne lui ſoient pas

également ſenſibles. De là il arrive aſſez ſouvent que l'Ame croit agir indifféremment, bien qu'elle ſoit mue par une raiſon; mais cette raiſon eſt alors dans une certaine diſpoſition du Corps dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.

Enfin, dans les cas qu'on nomme d'*indifférence* l'Ame eſt dans une eſpece d'équilibre que la moindre Force ou la moindre raiſon eſt capable de rompre: & cette raiſon eſt ordinairement ſi petite que l'Ame n'en eſt pas affectée d'une maniere bien ſenſible. Je dis d'une maniere bien ſenſible, parce que je crois que l'Ame apperçoit toujours cette raiſon, mais plus ou moins diſtinctement, à proportion de l'attention que l'Ame apporte à la conſidérer. Quelques degrés de plus d'attention dans l'inſtant où l'Ame s'eſt déterminée auroient transformé ces raiſons ſourdes en raiſons diſtinctes: c'eſt ce que tout Homme qui penſe peut éprouver chaque jour.

De là découle une maxime importante: puiſque des raiſons ſourdes ſont capables de nous déterminer, & qu'elles peuvent devenir d'autant plus efficaces que nous nous en défions moins, il eſt d'un Homme ſage de ne ſouffrir

chez lui que le moins de ces raiſons qu'il eſt poſſible. E'tudions-nous donc avec ſoin : rendons-nous attentifs aux moindres principes de nos actions ; & tâchons de ne nous déterminer dans les cas moraux que ſur des raiſons diſtinctes.

CHAPITRE XLV.

Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.

L'EXPE'RIENCE prouve ſi bien que l'Ame ne ſauroit ſe déterminer ſans motif, que lorſque ſes Objets propoſés n'en fourniſſent aucun, nous voyóns les petits Eſprits en chercher dans des choſes abſolument étrangeres au ſujet, par exemple, dans un certain genre de ſort. Et ſi vous leur faites voir que ce ſort n'a aucune liaiſon avec les partis propoſés, ils ne manqueront pas de recourir à quelqu'autre ſort ou à d'autres expédiens auſſi peu raiſonnables. Faites, ſur ces nouveaux moyens de détermination les mêmes réflexions que vous avez faites ſur le premier, vous les menerez ainſi pendant quelque tems de ſorts en ſorts, d'expédiens en expédiens, ſans qu'ils parviennent à ſe déter-

miner. Ce jeu durera d'autant plus que les partis proposés seront plus considérables.

DANS ces cas là que fera le Philosophe? il laissera agir la Machine : il s'en remettra à la disposition actuelle de son Corps: il dira *pair* ou *non*, suivant que sa bouche se trouvera disposée pour dire l'un ou pour dire l'autre.

LA marche du Philosophe différera encore plus de celle du Peuple dans les cas importans ou composés. Souvent dans ces sortes de cas le Peuple cherche hors des partis proposés des motifs à ses déterminations. Quoique ces différens partis n'aient qu'un air de ressemblance, il suffit pour opérer sur son esprit l'effet d'une parfaite égalité. Le Philosophe, au contraire, tourne & retourne plusieurs fois les mêmes Objets: il veut les voir sous toutes leurs faces. Il pese toutes les probabilités, compare toutes les convenances, estime tous les avantages, & par ce sage examen il parvient à découvrir lequel de tous ces partis est le plus conforme à ses vrais intérêts.

CHAPITRE XLVI.

Explication de ces paroles, Video meliora, proboque, deteriora ſequor.

DANS cette ſituation l'Ame porte alternativement ſa vue ſur différens motifs. Le vrai bien & le bien apparent s'offrent à elle tour à tour. La Raiſon lui conſeille d'embraſſer celui-là : la Paſſion lui perſuade d'embraſſer celui-ci. La Raiſon expoſe à l'Ame tous les avantages du parti qu'elle lui conſeille & tous les inconvéniens de celui que la Paſſion voudroit qu'elle embraſſât. La Paſſion vient enſuite, & par des Raiſonnemens ſubtils & artificieux elle tâche d'affoiblir ceux de la Raiſon & de faire prendre au bien apparent la forme du vrai bien. Pour cet effet, elle avoue que le parti que la Raiſon propoſe eſt le meilleur à parler en général : mais elle inſinue adroitement que dans le cas particulier où l'Ame ſe trouve, le parti oppoſé peut être préféré. La Raiſon entreprend auſſitôt de diſſiper l'illuſion & de faire reprendre au bien apparent ſa véritable forme. Mais la Paſſion redouble à l'inſtant ſes efforts, & aidée des Sens & de mille raiſons ſourdes, elle prend

insensiblement le dessus. La Raison commence à plier; ses forces diminuent de moment en moment, & sa voix foible & mourante parvient à peine jusqu'à l'Ame. Enfin, la victoire se déclare entiérement: la Passion triomphe; & le bien apparent devient le meilleur.

Mais le triomphe de la Passion dure peu; & bientôt l'Ame revenue à elle-même reconnoît qu'elle a été trompée. Elle retourne donc sur ses pas pour tâcher de découvrir la source de sa détermination. Et comme elle ne sauroit se placer précisément dans les mêmes circonstances où elle étoit au moment de l'action, elle se rappelle seulement qu'elle a vu distinctement le vrai meilleur, & le jeu de la Passion lui échappe en tout ou en partie. Elle vient ainsi à penser qu'elle s'est déterminée contre la vue distincte du bien; quoiqu'il soit certain qu'au moment où elle a agi le vrai meilleur avoit disparu & fait place à l'Objet de la Passion. Un Philosophe qui se trouveroit en pareil cas s'assureroit aisément de la vérité du fait: mais un vrai Philosophe pourroit-il se trouver dans ce cas?

L'Ame se détermine donc toujours pour ce

qui

qui lui paroît le meilleur, & jamais elle n'embrasse le pire reconnu pour pire.

TELLE est l'Union de l'Ame avec le Corps, qu'à l'occasion de certaines idées qui s'offrent à l'Ame, il s'excite dans le Corps certains mouvemens qui rendent ces idées plus vives. Celles-ci, devenues telles, augmentent à leur tour la force des mouvemens ; & de cette espece d'action & de réaction résulte la Passion qui augmente sans cesse. Les appétits sensuels se rendent plus actifs & plus pressans : le sens-froid nécessaire à la Raison pour discerner le vrai disparoît entiérement & fait place au tumulte & à l'agitation. L'Ame cede à la force qui l'entraîne & devient la proie de la Passion.

VOULEZ-VOUS donc éviter d'être subjugués ? allez à la source du mal : écartez soigneusement ces idées qui ont tant de force pour émouvoir les Sens : aussi-tôt qu'elles se présentent à vous, détournez-en la vue. Si vous les considérez un instant, si vous écoutez un moment ces dangereuses Syrenes, vous risquez de périr. Fuyez donc, je vous conjure, fuyez & ne vous arrêtez point.

ADMIRABLES effets de l'EVANGILE DE

GRACE ! en éclairant l'Entendement sur les biens, il se rend maître des Affections & ne laisse à la Volonté que des desirs légitimes.

CHAPITRE XLVII.

Des fondemens de la prévision.

LA chaîne des idées qu'offrent l'Entendement, les penchans, les goûts, les inclinations, & tout ce qui est renfermé dans le terme général d'*Affections* constitue proprement ce qu'on peut nommer le *Caractere de l'Ame.*

LE Caractere de l'Ame étant donné, la disposition actuelle du Corps étant déterminée, & deux ou plusieurs partis étant proposés, on prédira à coup sûr quel sera celui des partis que l'Ame embrassera.

LA prudence humaine, & cette prudence plus relevée qu'on nomme la *Politique*, n'ont pas d'autre fondement.

L'INTELLIGENCE ADORABLE qui par des nœuds secrets a uni l'Ame au Corps, qui voit

les Effets dans les Causes, les Causes dans les Effets, qui connoît jusqu'à la moindre idée de l'Entendement & *qui sonde les cœurs & les reins*; cette INTELLIGENCE n'auroit-ELLE point prévu toutes les actions des Hommes?

CHAPITRE XLVIII.

De la question si les déterminations de la Liberté sont certaines ou nécessaires.

TOUTES nos déterminations sont-elles donc nécessaires? De grands Philosophes distinguent ici le certain du nécessaire. Ils nomment certain, *ce qui est & qui pourroit ne pas être ou être autrement.* *Le* nécessaire *est ce qui est & qui ne pourroit pas ne pas être ou être autrement.* Ils distinguent ensuite trois sortes de nécessités; la nécessité *mathématique*, la nécessité *physique* & la nécessité *morale*. Que la ligne droite soit la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre, c'est d'une nécessité mathématique: qu'une Pierre laissée à elle-même tombe, c'est d'une nécessité physique: qu'un Homme de bon sens ne se jette pas par la fenètre, c'est d'une nécessité morale. Les deux dernieres especes de

néceſſités ſont, ſelon ces Philoſophes, des néceſſités *hypothétiques*, qui ne ſont telles qu'en vertu de l'ordre qu'il a plu à DIEU d'établir. Enfin, la néceſſité morale n'eſt pas proprement, ſelon eux, une *néceſſité*, mais une parfaite *certitude*. Il eſt certain que l'Ivrogne boira le vin que vous lui préſentez; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'il le boive.

CEPENDANT, ſi l'on prouvoit que dans toutes nos déterminations le certain coïncide avec le néceſſaire, on détruiroit cette ingénieuſe & ſubtile diſtinction, & l'on reviendroit à quelque choſe de plus ſimple.

JE demande donc; tout ce qui dérive de la nature d'un Etre ne doit-il pas être dit en dériver néceſſairement? Je prends cet Etre tel qu'il eſt, & je n'examine point s'il pouvoit être conſtitué d'une autre maniere.

OR, ce qui conſtitue la nature de l'Ame ce ne ſont pas ſeulement ſes Facultés, ce ſont auſſi ſes idées & ces idées ſont elle-même. Et comme les déterminations de l'Ame ſont toujours relatives à ſes idées ou à ſa nature, il ſuit de là que les déterminations de l'Ame ſont toujours néceſſaires.

TOUT Agent agit d'une maniere conforme à sa nature, c'est-à-dire, necessairement ; mais comme il y a différentes especes d'Agens, il y a aussi différentes especes de nécessités ; & l'Ame n'agit pas par la même nécessité qui fait tomber une Pierre laissée à elle-même ; le Principe de l'action est différent ; mais l'effet est également sûr ou déterminé.

JE ne fais pas difficulté de le dire : la nécessité mathématique ou absolue, la nécessité physique & la nécessité morale me paroissent toutes se réduire à la nécessité hypothétique.

SUPPOSEZ une figure formée de trois lignes droites : une suite nécessaire de cette supposition sera que les trois angles de cette figure seront égaux à deux droits. Voilà la nécessité mathématique ou absolue.

SUPPOSEZ un Corps pressé par deux Forces égales, en sens différens, mais non pas opposés : une suite nécessaire de cette supposition sera que le Corps se prêtera également à l'impression de ces deux Forces & qu'il se mouvra suivant la diagonale d'un quarré. Voilà la nécessité physique.

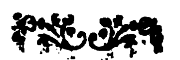
SUPPOSEZ un Homme fort enclin à la co-

lere placé dans des circonſtances propres à émouvoir ſa bile ; une ſuite néceſſaire de cette ſuppoſition ſera que cet Homme ſe livrera auſſitôt à la colere. Voilà la néceſſité morale.

Je ſoutiens donc que le contraire de ces trois néceſſités eſt également impoſſible. Je crois qu'il eſt auſſi impoſſible que l'Homme colere ne ſe livre pas à la colere, qu'il l'eſt que les trois angles d'un triangle n'en égalent pas deux droits.

Et ne dites pas que l'Homme colere peut devenir doux : vous venez de ſuppoſer un triangle, & vous ſuppoſez maintenant un quarré.

Parce que nous ne voyons pas tout l'enchaînement des Cauſes & des Effets & la relation de cet enchaînement avec la Cause Premiere, nous diſons qu'un événement eſt ſeulement certain, quoiqu'il ſoit néceſſaire. Nous définiſſons donc *le certain, ce qui eſt & qui pourroit ne pas être ou être autrement* ; & nous ne conſidérons pas que ce qui eſt, eſt en vertu d'un Ordre établi ; Ordre néceſſaire ; production d'une Cause Nécessaire.



CHAPITRE XLIX.

Que la nécessité ne détruit point la Liberté.

QUOI donc, me direz-vous, le Sentiment intérieur ne me persuade-t-il pas, que dans chaque cas particulier je pouvois agir autrement que je n'ai fait? Ne sens-je pas que je pourrois mettre ma main dans le Feu si je le voulois? N'est-ce pas là une preuve que je ne suis pas nécessité?

OUI, vous êtes libre. Le Sentiment intérieur vous convainc de votre Liberté; & ce Sentiment est au-dessus de toute contradiction. Mais cette voix si claire, ce cri de la Nature, qu'expriment-ils? *j'ai le pouvoir d'agir*; *je fais ce que je veux*: *si je voulois autrement*, *j'agirois autrement.* Rien de plus vrai que cette expression. Mais pourquoi, je vous prie, ne *voulez-vous pas autrement?* Vous sentez que vous pourriez mettre la main au Feu? sans doute, vous le pouvez: mais pourquoi ne le faites-vous pas? vous voulez le meilleur; & il est impossible que cela vous paroisse le meilleur dans l'état actuel de votre Ame. Vous sentez que vous pouviez

agir autrement que vous n'avez fait dans tel ou tel cas particulier? cela est encore très-vrai; mais quand vous vous êtes déterminé, ne vous êtes-vous pas déterminé pour ce qui vous paroissoit le meilleur? vous avez donc agi *librement*, puisque vous avez fait usage du pouvoir que vous aviez d'agir.

Le Sentiment de la Liberté est *la Conscience que nous nous sommes déterminés volontairement, sans contrainte, en vue du meilleur.*

Nous sommes donc *libres* toutes les fois que nous usons à notre gré du Pouvoir que nous avons d'agir.

Nous sommes *contraints* quand nous sommes privés de l'exercice de ce Pouvoir.

Mais, nous ne sommes pas proprement contraints lorsque par des menaces on nous oblige d'agir d'une maniere contraire à celle dont nous aurions agi si nous eussions été laissés à nous-mêmes: car dans ce cas la Volonté ne fait que changer d'Objet: son meilleur actuel est alors d'éviter l'effet des menaces.

Les déterminations libres de l'Ame viennent

entiérement de son propre fonds. C'est l'Ame elle-même qui se détermine sur certains motifs : mais elle n'est point déterminée ou *nécessitée* par ces motifs, comme un Corps est déterminé ou *nécessité* à se mouvoir par la Force qui agit sur lui. L'Ame juge du rapport des Objets avec son état présent, & elle se détermine sur la perception de ce rapport.

La Volonté ne sauroit être contrainte ; parce qu'il seroit contradictoire à la nature de l'Etre intelligent qu'il voulût ce qui ne lui paroîtroit pas le meilleur. C'est ce qu'on rend en d'autres termes lorsqu'on dit, que l'Ame veut toujours avec *Spontanéité* ou de plein gré.

CHAPITRE L.

De la Liberté considérée en Dieu.

La Liberté est essentiellement la même dans tous les Etres intelligens. C'est chez tous une Force active, un Pouvoir d'agir inhérent à leur nature, mais ce Pouvoir est plus étendu dans les uns & plus resserré dans les autres. Ainsi, j'ose dire, que la Liberté Divine, prise dans

ce sens, est du même genre que la nôtre. Mais notre Liberté est infiniment bornée ; & la LIBERTE' DIVINE ne reconnoît point d'autres bornes que les bornes des *Possibles*. Notre Liberté s'exerce souvent sur le bien apparent : la LIBERTE' DIVINE s'exerce toujours sur le vrai bien.

CHAPITRE LI.

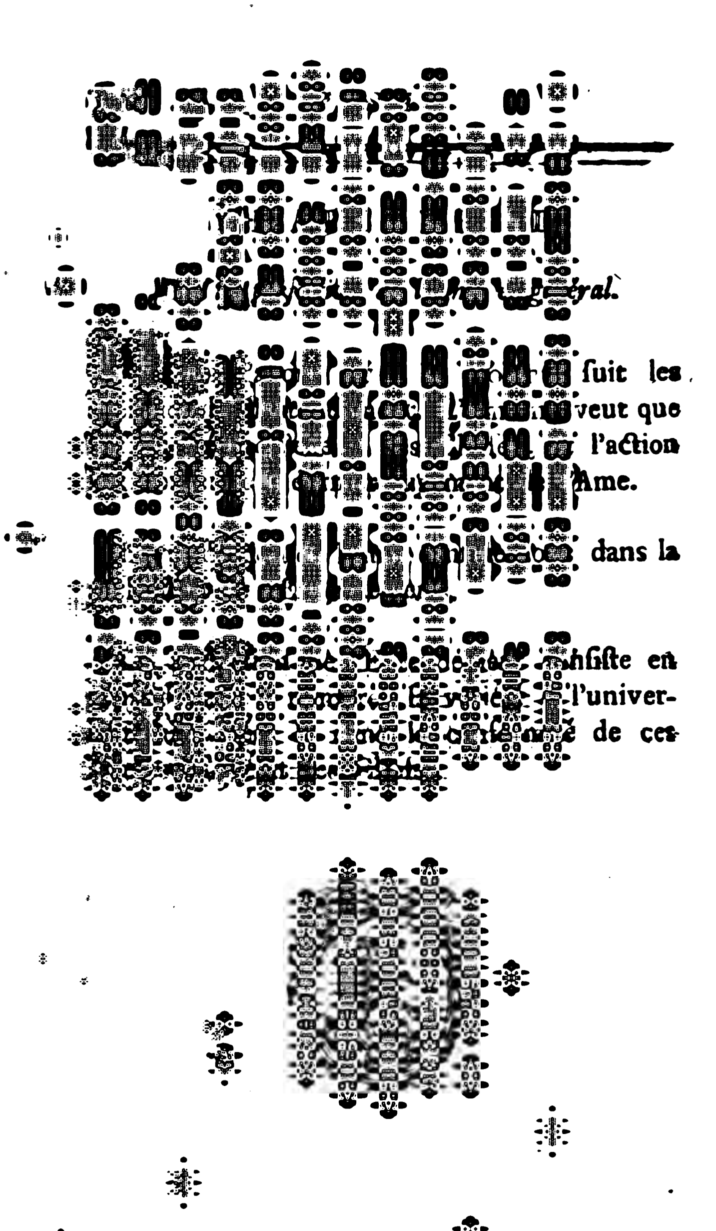
Question ; si les Bêtes sont douées de Liberté.

LA Liberté est la Faculté d'agir : si les actions des Bêtes procedent d'un Principe immatériel capable de connoissance, les Bêtes sont douées de Liberté. Mais cette Liberté est très-imparfaite, puisqu'elle est resserrée dans les bornes étroites de l'Entendement qui la dirige.

CET Entendement, maintenant si resserré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes soit mortelle, précisément parce que la Bête n'est pas Homme ; ce seroit vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle précisément parce que l'Homme n'est pas Ange.

L'AME des Bêtes & l'Ame de l'Homme sont également indestructibles par les Causes secondes. Il faut un Acte aussi positif de la DIVINITE' pour anéantir l'Ame du Ver que pour anéantir celle du Philosophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantissement de l'Ame des Bêtes? On nous dit qu'elles ne sont pas des *Etres moraux*. N'y a-t-il donc que les Etres moraux qui soient capables de bonheur? Les Etres qui ne sont point moraux ne sauroient-ils le devenir? A quoi tient cette *moralité?* à l'usage des termes: à quoi tient cet usage? probablement à une certaine Organisation. Faites passer l'Ame d'une Brute dans le Cerveau d'un Homme, je ne sais si elle ne parviendroit pas à y universaliser ses idées. Je ne prononce point: il peut y avoir entre les Ames des différences relatives à celles qu'on observe entre les Corps. Voyez cependant, quelle diversité le physique met entre les Ames humaines.

POURQUOI bornez-vous le cours de la BONTE' DIVINE? ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il est possible. Souffrez qu'ELLE éleve par degrés l'Ame de l'Huitre à la sphere de celle du Singe; l'Ame du Singe à la sphere de celle de l'Homme.



CHAPITRE LIII.

De l'Ordre.

CHAQUE Chose a ses qualités, ses déterminations particulieres qui font qu'elle est ce qu'elle est.

CES qualités donnent naissance aux rapports qu'on observe entre les Choses. Ces rapports constituent l'Ordre.

L'ORDRE est donc quelque chose de très-réel, puisqu'il dérive de l'essence même des Etres, & que cette essence a sa Raison dans l'ENTENDEMENT DIVIN, SOURCE ÉTERNELLE de toute Réalité.

AGIR d'une maniere conforme à l'Ordre, c'est agir d'une maniere conforme aux rapports qui sont entre les Choses : c'est en user à l'égard de chaque Etre relativement à sa nature ou à son mérite. Traiter un Animal comme un Caillou, un Homme libre comme un Esclave, un MONTESQUIEU comme un SPINOSA, c'est agir d'une maniere contraire à l'Ordre.

L'AME a sa nature, ses Facultés d'où dérivent ses rapports aux Etres environnans. La Loi Naturelle est l'effet de ces rapports.

L'AME observe cette Loi, ou ce qui revient au même, l'Ordre, lorsqu'elle agit conformément à sa nature ou à ses rapports.

L'AME a le sentiment des rapports. Le Tempérament, l'E'ducation, l'Habitude le rendent plus ou moins vif. Ce que quelques Philosophes ont nommé *Instinct moral* ne se réduiroit-il point à ce sentiment?

MAIS, pourquoi l'Ame éprouve-t-elle certains sentimens à la présence de certains Objets? telle est sa nature: tels sont les rapports qu'elle soutient avec ces Objets. L'Ame a ces sentiment comme elle a la sensation de la chaleur.

LES idées de juste & d'injuste, d'honnête & de déshonnête, de vertu & de vice, de bien & de mal se réduisent à celles d'Ordre & de désordre.



CHAPITRE LIV.

Du Bonheur.

L'AMOUR de la Félicité est le Principe universel des actions humaines. La Raison l'éclaire. Il imprime à l'Ame le mouvement.

TEL est l'état des Choses: l'observation de l'Ordre est source de *bien*; son inobservation source de *mal*. La sobriété conserve la santé; l'intempérance la détruit.

CES effets naturels de l'observation ou de l'inobservation de l'Ordre sont ce qu'on nomme sa *Sanction*.

LA Volonté la plus parfaite est celle qui obéit le plus fidellement à l'Ordre. Elle veut constamment le vrai bien, parce qu'elle veut constamment ce qui est conforme à sa nature.

LE sentiment de la Perfection est toujours accompagné de plaisir: le sentiment de l'imperfection est toujours suivi de déplaisir.

LE plaisir qui naît de la perfection fait le bonheur moral: le déplaisir qui naît de l'imperfection fait le malheur moral: les remords en sont l'expression.

L'E'VANGILE est le Tableau le plus fini de la Perfection humaine: c'est que CELUI qui a fait l'Homme a fait aussi ce Tableau.

EN nous rappellant à l'Ordre, l'E'VANGILE nous rappelle à la Raison. Il nous dit; faites bien, & vous serez heureux: semez, & vous recueillerez. C'est l'expression fidele du vrai, la relation de la Cause à l'Effet: une Graine mise en terre s'y développe.

LES Devoirs ne sont tels, que parce qu'ils sont une suite nécessaire de nos relations ou de notre nature. La Créature n'adorera-t-elle pas son CRE'ATEUR? ne s'aimera-t-elle pas elle-même? n'aimera-t-elle pas ses Semblables? Assurément, l'Ame exprimera ses sentimens, parce qu'elle les a: elle les a parce qu'elle est faite pour le Bonheur & qu'ils en sont la principale branche. Quelle perfection ne suppose pas dans l'Ame la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS, l'Amour de soi-même bien ordonné, l'Amour du Prochain! Quel bonheur naît de cette perfection!

LA

LA Morale, qui est le Systême des Devoirs ou du Bonheur, n'est donc pas arbitraire. Elle a son fondement dans la Nature. Ses maximes sont vraies, puisqu'elles découlent de rapports certains. Elles sont utiles, puisqu'elles conduisent au Bonheur.

LA Morale peut se corrompre, parce que le sentiment des rapports peut s'altérer. l'Amour propre, ce puissant Mobile, ne cesse point d'agir: toujours il porte l'Ame à chercher son Bonheur; mais ce Bonheur revêt toutes les formes que l'E'ducation, la Coutume, le Préjugé lui impriment. Ici l'Humanité tend vers la Nature Angélique; là, elle descend au niveau de la Brute.

ON peut disputer sur les mots; les Choses demeurent ce qu'elles sont. L'Amour de la Félicité ne differe point de l'Amour propre: s'aimer soi-même, c'est vouloir son Bonheur. La Bienveuillance universelle n'est que l'Amour propre le plus parfait. Cet Amour se complait dans le sentiment d'une Perfection qui le porte à regarder les autres comme lui-même.

UNE DOCTRINE qui prescrit d'aimer son Prochain comme soi-même, & qui nomme *Pro-*

chain tous les Enfans d'ADAM, eſt au moins la plus belle DOCTRINE. Son AUTEUR a été, ſans doute, l'Ami le plus zélé du Genre humain. Il l'a été en effet; il eſt mort pour le Genre humain.

UNE Doctrine qui preſcrit de ne regarder comme notre Prochain que ceux qui profeſſent notre Croyance, eſt au moins une Doctrine anti-ſociable. Ses Partiſans ſont, ſans doute, ennemis du Genre humain: ils le ſont en effet; ils le perſécutent.

LES degrés de la perfection morale ou du Bonheur moral varient comme les circonſtances qui concourent à leur formation. Et comme il *ne* naît pas deux Etres préciſément dans les mêmes circonſtances, il n'eſt pas deux Etres qui aient préciſément le même degré de perfection ou de Bonheur. Le Monde Phyſique eſt ſi prodigieuſement nuancé! comment le Monde moral, qui lui eſt ſi étroitement uni, n'auroit-il pas ſes nuances?

LES degrés de la perfection ou du Bonheur ſont donc indéfinis. L'E'chelle qu'ils compoſent embraſſe toutes les Spheres. Elle s'éleve de l'Homme à l'ANGE, de l'ANGE au SE'RAPHIN, du SE'RAPHIN au VERBE.

CHAPITRE LV.

Réflexions sur l'Existence de DIEU.

SI l'Univers étoit le produit de la Matiere & du Mouvement, pourquoi cette liaison de l'Ordre avec le Bonheur ? pourquoi cet Ordre ? pourquoi le sentiment des rapports ? pourquoi des Etres Intelligens ? Admettez un DIEU CAUSE PREMIERE de tout ; quel Océan de Lumiere se répand sur la Nature ! Mais, cet Océan a ses Ecueils ; sachez les éviter : il a ses Abîmes ; n'entreprenez jamais de les sonder.

L'ATHÉISME de spéculation prend sa source dans cette Métaphysique présomptueuse qui ne s'arrêtant pas à la certitude des Choses ; veut en pénétrer le comment. Cette Métaphysique insensée ne distinguant point en DIEU SA NATURE de SES ATTRIBUTS connus par par les Faits, entreprend de pénétrer jusques dans cette NATURE & de chercher la raison de la RAISON même. Esprits téméraires ! la rencontre d'un Vermisseau vous confond, & vous voulez pénétrer la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

Le vrai Philosophe sait s'arrêter où la Raison refuse de le suivre. Les preuves qui établissent la Nécessité d'une Premiere Cause ne lui paroissent point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'Essence de cette Cause. Il se contente de voir clairement que le Monde est successif & qu'une progression infinie de Causes est absurde; parce que chaque Cause individuelle ayant sa Cause hors de soi, la somme de toutes ces Causes, quelqu'infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa Cause hors de soi. Il écoute dans les sentimens de l'admiration la plus vive & du respect le plus profond, cette Voix majestueuse qui répond à toutes les Intelligences, Je suis celui qui suis. Il se borne à apprendre de la *contemplation* des faits, que l'Etre existant par soi est nécessairement Puissant, Sage, Bon; c'est-à-dire, qu'il a toute la Puissance, toute la Sagesse, toute la Bonté possibles. Il voit jaillir de ces Attributs divins les sources intarissables de son Bonheur, & pénétré d'amour, de joie & de reconnoissance il adore la Bonté ineffable qui l'a créé.

Mais la curiosité du demi-Philosophe s'irrite facilement : elle est accoutumée à oser. Que faisoit l'Etre nécessaire avant qu'il créât?

comment a-t-Il créé? quelle eſt la nature de Sa durée? comment apperçoit-Il la ſucceſſion? queſtions auſſi impertinentes que dangereuſes & qui n'occuperont jamais un Sage.

L'Athée qui nous reproche que pour expliquer le Monde, nous recourons à un Etre beaucoup plus merveilleux ou plus incompréhenſible que le Monde, a-t-il oublié que le Cerveau de l'Horloger eſt beaucoup plus incompréhenſible que la Montre? Mais une Montre qui ſe formeroit par le mouvement fortuit de quelques morceaux d'Acier ou de Cuivre, ſeroit-elle plus facile à concevoir que le Cerveau de l'Horloger? Nous avons dans l'Horloger la Cauſe naturelle de l'exiſtence de la Montre. Il eſt vrai que cette Cauſe a ſes obſcurités : en eſt-elle moins certaine? Et où eſt la Cauſe dont nous concevions nettement l'action, la nature? Niera-t-on pour cela qu'il y ait des Cauſes? ce ſeroit nier ſa propre action. Nous n'accumulons point les Merveilles : il n'eſt proprement ici qu'une Merveille, mais qui abſorbe toute conception. La réalité de l'Univers n'a rien ajouté à l'idée de l'Univers : s'il nous étoit permis de voir dans l'Entendement de l'Ouvrier, nous ne regarderions pas l'Ouvrage.

CHAPITRE LVI.

Du Systême général.

LA CAUSE PREMIERE est UNE ; SON Effet est UN, & ne peut être qu'UN : l'Univers est cet Effet.

DIEU a agi ; IL a agi en DIEU. SA VOLONTÉ EFFICACE a réalisé tout ce qui pouvoit l'être. Un seul Acte de cette VOLONTE' a produit l'Univers : le même Acte le conserve. La VOLONTÉ DIVINE est permanente, invariable : DIEU est constant à SOI ; IL est ce qu'IL est.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu plusieurs Univers prétendre à l'existence : la SAGESSE n'a point choisi. Le choix est le partage d'une Nature bornée ; l'INTELLIGENCE SANS BORNES a vu le Bien absolu & l'a fait. IL étoit SA PENSÉE, & cette PENSÉE étoit cette INTELLIGENCE.

L'UNIVERS a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir d'une CAUSE INFINIMENT

PARFAITE : ne dites pas : il eſt le meilleur ; il ne pouvoit y en avoir d'autre.

CHAQUE Choſe eſt donc comme elle devoit être & où elle devoit être. Tout eſt bien, & ne pouvoit être autrement.

IL eſt une liaiſon univerſelle. L'Univers eſt l'Aſſemblage des Etres créés. Si dans cet Aſſemblage il y avoit quelque choſe qui ne tînt abſolument à rien, quelle ſeroit la raiſon de l'exiſtence de cette Choſe ?

NOUS ſuivons à l'œil la liaiſon qui eſt entre toutes les Parties de la Nature. Cette liaiſon s'étend á meſure que les obſervations ſe multiplient. Chaque Etre eſt un Syſtème particulier qui tient à un autre Syſtème particulier, une Roue qui s'engrene dans une autre Roue. L'Aſſemblage de tous les Syſtèmes particuliers, de toutes les Roues compoſe le Syſtème général, la grande Machine de l'Univers.

LA raiſon de chaque Individu eſt donc dans le Syſtème général, la raiſon du Syſtème général dans la RAISON ÉTERNELLE.

N'ALLEZ pas au-delà ; vous tomberiez dans

l'absurde progression des Causes à l'infini. Ne vous arrêtez pas à l'Univers; il n'a que les Caracteres d'Effet.

Le Caractere ou l'Essence propre de chaque Ame étoit donc déterminée par la place que cette Ame devoit occuper dans le Systême. Placée par la MAIN même de DIEU sur l'Échelon qu'elle occupe, il ne dépendoit pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à sa perfection originelle.

CHERCHEZ-vous la raison du cruel NÉRON, de l'aimable TITE, du sage ANTONIN? demandez-vous pourquoi le François est policé, l'Hottentot barbare? regardez vers le Plan général?



CHAPITRE LVII.

Que le système de la nécessité ne détruit point la Moralité des actions.

ICI je vois les Théologiens s'élever contre moi. Quoi ! s'écrient-ils, plus de mérite & de démérite, plus de moralité, plus d'imputation, plus de peines ni de récompenses, plus de Religion !

SUSPENDEZ votre jugement, je vous supplie, & daignez m'écouter.

ÊTES-VOUS les Auteurs des avantages corporels dont vous jouissez ? vous êtes-vous donné ces yeux vifs & perçans, ces oreilles fines & délicates, ce corps vigoureux & bien proportionné ? non, ces dons précieux ne sont point votre ouvrage. En êtes-vous moins sensibles cependant au plaisir de les posséder ? ces faveurs du TOUT-PUISSANT vous en paroissent-elles moins estimables ?

EH bien ; à cette Machine si admirable DIEU a joint une Ame capable de penser ; & il a

placé cette Ame dans de telles circonstances qu'elle est un SOCRATE ou un NEWTON. En estimerez-vous moins la vertu du Sage & le savoir du Géometre? nullement ; la vertu & le savoir demeureront toujours tels aux yeux de la Raison.

L'HOMME naît libre ; il agit sans contrainte & se détermine pour ce qui lui paroît le meilleur. Il peut donc être regardé à juste titre comme l'Auteur de ses actions ; ces actions peuvent lui être imputées comme à la Cause immédiate qui les produit. Il est vrai qu'il n'est pas l'Auteur des principes de ses déterminations ; mais dans quel Systême prouve-t-on qu'il le soit? Il use du pouvoir qu'il a reçu d'agir ; il en use avec plaisir & connoissance ; c'en est assez.

INTERROGEZ les Partisans les plus zélés de la *Liberté d'indifférence* : ils conviendront tous que les cas où cette Liberté s'exerce sont très-rares & peu importans ; & que l'Homme est presque toujours mû par des raisons. Faites un pas en avant ; & demandez d'où proviennent ces raisons? vous obtiendrez bientôt des réponses qui vous prouveront que vos Adversaires ont dans l'Esprit les mêmes idées que vous.

Mais, n'allez point aux Philosophes : interrogez le Peuple. Demandez-lui pourquoi Adraste aime mieux céder à ses passions que de les combattre ? il vous répondra, Adraste n'a point eu d'éducation ; il s'est toujours trouvé dans de mauvaises Compagnies. Mais pourquoi Adraste n'a-t-il point eu d'éducation ? pourquoi ces mauvaises Compagnies ? le Peuple ne va pas jusqu'à ces pourquoi ; & combien de Philosophes qui sont ici Peuple !

Adraste aime mieux céder à ses passions que de les combattre, parce que son Entendement manque du degré de perfection nécessaire pour lui faire distinguer le vrai bien du bien apparent, & que ses affections & la disposition naturelle de son Corps favorisent la décision de l'Entendement.

Mais, pourquoi cette imperfection de l'Entendement, ces affections, cette disposition naturelle du corps ?

Le manque d'éducation, le genre de vie, les préjugés & mille autres circonstances ont concouru à ces effets.

Mais, toutes ces circonstances sont exté-

rieures & ne dépendent point originairement du fait d'ADRASTE. Elles dérivent d'un enchaînement infini de Causes & d'effets, & cet enchaînement tient au Système général.

L'HOMME vertueux est celui qui se conforme à l'Ordre ; l'Homme vicieux est celui qui trouble l'Ordre. Nous estimons l'un, nous mésestimons l'autre : nous serrons le Diamant, nous jetons le Caillou.

LE mérite est vertu ou perfection : le démérite est vice ou imperfection.

CHAPITRE LVIII.

Des Loix Divines & Humaines considérées dans le Système de la nécessité.

LES différentes especes de Loix qui sont prescrites aux Hommes sont différentes sources de déterminations.

LE but de la RÉVÉLATION est de nous fournir les plus puissans motifs pour nous porter au bien.

MAIS, pourquoi ce Divin Flambeau n'éclaire-t-il pas tous les Hommes? pourquoi la crasse ignorance, l'idolâtrie monstrueuse, la folle superstition regnent-elles sur de très-grandes parties du Genre humain?

VOUS l'avez appris : le Systême général renfermoit cette diversité de perfection dont vous cherchez l'origine. Les Mœurs, les Coutumes, le Gouvernement, la Religion, le Climat, &c. sont les Causes naturelles & prochaines de ces différences. DIEU a prévu ces Causes & IL a approuvé qu'elles eussent leur effet, parce qu'IL a vu que le Monde où cela entroit étoit *bon*. Par une suite du même Plan DIEU a voulu que la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE fût le moyen qui portât une partie du Genre humain au plus haut degré de perfection morale où l'Humanité puisse parvenir.

QU'ON ne me demande donc point si la RÉVÉLATION est *nécessaire* ou simplement *utile*: elle est absolument nécessaire pour porter les Hommes au plus grand degré de la Perfection ou du Bonheur. Mais il est une infinité de dégrés de Perfection ou de Bonheur au-dessous de celui-là.

de la place qu'ils occupent, parce que tous voient distinctement que c'étoit celle qui leur convenoit, & que où qu'ils eussent été placés ils auroient pu toujours ambitionner des places plus relevées; la distance du fini à l'infini étant infinie. En un mot; les moins Heureux s'écrient qu'ils préferent infiniment leur état à la non-existence.

Il est des Récompenses & des Peines : il est un Bonheur & un Malheur à venir. Les Récompenses, suites naturelles de la vertu, iront sans cesse en augmentant, parce que l'Ame se perfectionnera sans cesse. Les Peines, suites naturelles du vice, iront sans cesse en diminuant; parce qu'elles rapprocheront sans cesse le *vicieux* de l'Ordre & que Dieu veut essentiellement le Bonheur de toutes ses Créatures : la Justice est dans cet Etre adorable la Bonté dirigée par la Sagesse.

Nous serons jugés, non sur ce qu'on suppose que nous aurions pu faire & que nous n'aurons pas fait, mais uniquement sur ce que nous aurons fait. Et ce Jugement ou cette Imputation consistera à traiter chaque Homme relativement au degré de perfection ou d'excellence qui se trouvera en lui.

Celui-la sera jugé le plus vertueux dont la vertu aura été plus habituelle. La vertu ne consiste pas dans un trait : elle se forme de l'assemblage d'une multitude de traits dont la variété, la beauté & l'accord composent une Vie.

Tachez donc de contracter l'habitude de la Vertu : fortifiez en vous cette habitude, & votre nature sera d'être vertueux.

CHAPITRE LXI.

De l'Habitude en général.

Les mouvemens que les Objets impriment au Cerveau l'Ame les reproduit ; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de facilité à les reproduire.

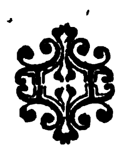
Si deux ou plusieurs mouvemens ont été excités à la fois, & que l'Ame veuille reproduire un de ces mouvemens, il arrivera presque toujours que les autres mouvemens se reproduiront en même tems.

Voila l'Habitude. Comment se forme-t-

elle? question infiniment intéressante, & dont l'éclaircissement répandroit le plus grand jour sur toutes les opérations de notre Ame. Que sont, en effet, ces opérations, sinon des mouvemens & des répétitions de mouvemens?

L'HABITUDE naît dans l'Enfance: elle se fortifie dans la Jeunesse: elle s'enracine de plus en plus dans l'Age viril: elle est indestructible dans la Vieillesse.

L'HABITUDE tient donc à l'état des fibres. Elle se forme pendant qu'elles sont assez souples pour se prêter aux impressions qu'elles reçoivent. Elle se fortifie à mesure que les actes se réiterent & que les fibres acquierent *plus de solidité*.



CHAPITRE LXII.

De la maniere dont l'Habitude se forme.

LA répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change jusqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle est composée se disposent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre relatif au genre & au degré de l'impression reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules la fibre devient plus facile à mouvoir dans un sens que dans tout autre. Les sucs nourriciers se conformant à la position actuelle de ces molécules, se placent en conséquence. La fibre croît; sa solidité augmente, la disposition contractée se fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins susceptible d'impressions nouvelles.



CHAPITRE LXIII.

Comment l'Habitude s'affoiblit & se fortifie.

SI le mouvement imprimé à une fibre n'y est pas répété ou qu'il ne le soit qu'au bout d'un fort long espace de tems, l'efficace de la disposition primitive & des mouvemens intestins, souvent contraires, effacera peu à peu dans cette fibre le pli qui avoit commencé à s'y former; & l'Habitude ne se contractera point.

IL en sera de même si la fibre éprouve successivement un grand nombre d'impressions différentes. Ces impressions se détruiront mutuellement, & la fibre ne retiendra aucune détermination particuliere.

EXCEPTEZ de ces cas celui où une fibre reçoit une si forte impression que l'effet en est permanent & atteint jusqu'à la Vieillesse. Il est un terme au-delà duquel les molécules élémentaires ne sauroient changer de situation. La Force qui agit sur les élémens des Corps a ses loix. Ces loix sont les résultats nécessaires des rapports qu'a le Sujet de cette Force avec le

Sujet de la Matiere. Mais l'un & l'autre nous sont inconnus.

PLUS une fibre a de force originelle, plus elle a de capacité à retenir les impressions qu'elle a contractées. Les molécules une fois disposées dans un certain ordre, prennent plus difficilement de nouvelles positions.

CE que je viens de dire d'une fibre doit s'appliquer à un Organe, à un Membre, au Corps.

CHAPITRE LXIV.

L'Habitude, source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere.

LA facilité avec laquelle les fibres encore tendres se prêtent aux premieres impressions qu'elles reçoivent, la résistance qu'elles apportent à contracter de nouveaux plis dès qu'elles se sont endurcies jusqu'à un certain point, sont la vraie source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere, &c.

L'AME est un Etre qui agit par l'interven-

tion d'un autre Etre. Les Facultés de l'Ame ſont modifiées par l'état du Corps.

L'ETAT du Corps eſt déterminé par la naiſſance & par les impreſſions du dehors.

LE Corps eſt une Production organique qui réſulte du concours de deux Productions organiques de même genre. Il participe aux qualités de l'une & de l'autre dans une certaine proportion.

LE degré d'activité de chaque Individu conſpirant fixe cette proportion.

LE Corps apporte donc en naiſſant des déterminations particulieres, en vertu deſquelles il eſt plus ou moins ſuſceptible de certaines impreſſions.

LES mêmes Objets ne produiſent donc pas les mêmes effets ſur tous les Cerveaux. Chaque Cerveau a dès la naiſſance un ton, des rapports qui le diſtinguent de tout autre.

LE changement d'état que ſubit un Cerveau immédiatement après la naiſſance par l'impreſſion des Objets, eſt toujours en raiſon

composée de l'activité de ces Objets & de la disposition primitive des fibres.

Tout mouvement qui affecte le Siege de l'Ame change la maniere d'exister de l'Ame, & ce changement est une perception ou une sensation.

La diversité des perceptions & des sensations dépend donc de la diversité des mouvemens que les Objets excitent dans le Siege de l'Ame.

Tout changement dans l'existence de l'Ame lui est agréable, désagréable ou indifférent.

Toute maniere d'exister dont l'Ame desire la continuation est plaisir.

Toute maniere d'exister dont l'Ame desire la cessation est déplaisir.

Toute maniere d'exister dont l'Ame ne desire ni la continuation ni la cessation lui est indifférente.

Le plaisir & la douleur sont les effets nécessaires d'une loi qui veut qu'à un certain

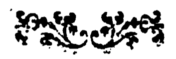
état du Cerveau réponde constamment dans l'Ame une certaine modification.

Le sentiment qui accompagne cette modification, le desir qu'elle excite, l'acte qui le suit sont des résultats nécessaires de la nature de l'Ame.

Comme Etre sentant, l'Ame se porte nécessairement vers les Objets qui sont propres à lui procurer du plaisir, & se détourne nécessairement de ceux qui sont propres à lui causer de la douleur.

Comme Etre mouvant, l'Ame agit plus facilement sur des fibres encore souples, que sur des fibres déja endurcies, sur des fibres douées d'une certaine tendance au mouvement que l'Ame veut leur imprimer, que sur des fibres douées d'une tendance opposée ou différente.

L'Ame se plait dans l'exercice facile de ses Forces.



CHAPITRE LXV.

Du plaisir & de la douleur.

LE plaisir & la douleur sont de trois genres.

IL est des plaisirs & des douleurs purement physiques ou corporels, qui n'affectent que la Partie inférieure & grossiere de l'Ame, la Faculté sensitive.

IL est des plaisirs & des douleurs spirituels, qui affectent principalement la partie supérieure de l'Ame, l'Entendement & la Réflexion.

IL est des plaisirs & des douleurs qu'on peut nommer *mixtes*, parce qu'ils tiennent le milieu entre ceux-là, qu'ils participent à la nature des uns & des autres. Les plaisirs & les douleurs de l'Imagination sont la plupart de ce genre.

LES plaisirs & les douleurs du premier genre sont le partage de l'Enfance. Ceux du troisieme genre affectent sur-tout la premiere Jeunesse.

Ceux du ſecond genre ſont l'appanage de la Raiſon.

Nous ignorons quelle eſpece de mouvement produit telle ou telle eſpece de plaiſir, telle ou telle eſpece de douleur phyſique.

Mais nous ſavons que tout mouvement eſt ſuſceptible d'augmentation, & que le même mouvement qui, dans un certain degré nous a cauſé du plaiſir, commence à nous cauſer de la douleur dès qu'il paſſe ce degré & qu'il tend à déſunir les molécules des fibres.

L'intensité de la douleur eſt proportionnelle au nombre des molécules déſunies & au tems employé à les déſunir. Un tems plus court ſuppoſe un plus grand effort.

Le plaiſir phyſique conſiſtera donc en général dans une douce agitation, dans un léger ébranlement, dans de petites & de très-promptes vibrations des molécules.

De cette douce agitation au mouvement qui opere la déſunion il y a bien des degrés. Tous ces degrés ne compoſent qu'une même chaîne.

CHAPITRE LXVI.

Des effets qui résultent de l'impression des Objets sur les Sens de l'Enfant.

LE plaisir étant attaché de sa nature à un certain mouvement, le penchant que l'Ame témoigne souvent dès l'Enfance pour certains Objets, résulte du mouvement que ces Objets impriment à un ou plusieurs Sens ou à différentes parties du même Sens.

L'ELOIGNEMENT de l'Ame pour d'autres Objets dérive d'une impression contraire.

L'APTITUDE ou l'inaptitude à un mouvement suit de la Génération.

UN Enfant recherche certains alimens, il se plait à certains tons, il se déclare pour certaines couleurs; c'est que les papilles de sa Langue ont avec certains Sels ou certains mêlanges des rapports qu'elles n'ont pas avec d'autres Sels & d'autres mêlanges : c'est que les mouvemens des fibres de l'Ouïe & de celles de la Vue destinées à transmettre à l'Ame cer-

taines vibrations de l'Air & de la Lumiere sont plus dans la proportion néceſſaire au plaiſir, que ceux des autres fibres.

Les premieres impreſſions de plaiſir que l'Ame éprouve à la préſence d'un Objet déterminent ſa maniere de penſer à l'égard de cet Objet & de tous ceux qui ont avec lui quelque rapport.

La maniere de penſer détermine la maniere d'agir.

L'Ame recherchera donc ces Objets dans leur rapport à ſes penchans les plus décidés.

La fréquence des actes décide le penchant. Elle augmente la diſpoſition au mouvement. Plus de mobilité facilite plus le rappel & rend les images plus vives. Plus de vivacité dans les images met plus d'activité dans les deſirs.



CHAPITRE LXVII.

De l'Éducation considérée dans ses effets les plus généraux.

LA force de l'E'ducation modifie la force du Naturel. L'E'ducation eſt une ſeconde naiſſance qui imprime au Cerveau de nouvelles déterminations.

EN offrant aux Sens dans un certain ordre une ſuite variée d'Objets, elle diverſifie les mouvemens des Organes. Par là elle développe & perfectionne différentes Facultés, elle fait germer divers Talens, elle met en jeu différentes Affections.

CES Facultés, ces Talens, ces Affections ſont différentes manieres de goûter l'exiſtence, différentes ſources de plaiſir.

LES modifications de l'exiſtence ſont ce qui la caractériſe & fixe ſa valeur.

L'E'DUCATION ne crée rien; mais elle met

en œuvre ce qui eſt créé. Elle reçoit des mains de la Nature une Machine admirable dans ſa compoſition, & qui, ſelon qu'elle eſt maniée, produit la toile la plus groſſiere ou un Chef-d'œuvre des Gobelins.

CHAPITRE LXVIII.

De ce qui conſtitue la perfection de l'Éducation.

LA perfection de l'E'ducation conſiſte à multiplier les mouvemens du *Senſorium* le plus qu'il eſt poſſible; à combiner ces mouvemens de toutes les façons aſſignables & conformes à la deſtination de l'Individu; à établir entre ces mouvemens une liaiſon en vertu de laquelle ils ſe ſuccedent dans le meilleur ordre; enfin, à rendre habituel tout cela.



CHAPITRE LXIX.

Que le Naturel modifie les effets de l'Éducation

MAIS comme l'E'ducation ne forme point le Naturel, elle ne le détruit point non plus. Le Naturel modifie donc à son tour l'E'ducation ; & c'est à bien connoître la Force du Naturel que consiste principalement le grand Art de diriger l'Homme.

ARATOR plante des Chênes dans un terrein léger & graveleux : ils languissent ; leurs jets sont foibles, pâles, en petit nombre. ARATOR ! vous vous méprenez : le Chêne mâle & vigoureux ne se plait que dans une terre compacte & nourrissante : mais la Vigne saura trouver dans ce terrein aride des sucs proportionnés à la finesse & à la volatilité de son nectar.



CHAPITRE LXX.

Des dispositions naturelles de l'Esprit.

LE matériel de la Mémoire, de l'Imagination, de l'Attention, de la Réflexion, du Génie est une certaine nature de fibres, une certaine disposition du Cerveau.

LE spirituel de ces Facultés est un certain exercice de la Force motrice de l'Ame, d'où naissent différentes idées & différentes combinaisons d'idées ; ou pour parler plus exactement, c'est l'Ame elle-même en tant *qu'elle* agit sur différens points du *Sensorium* & qu'elle modifie différemment son action.

LE degré de perfection de chaque Faculté répond donc à l'état des fibres qui sont les instrumens de cette Faculté.

L'EXPÉRIENCE seule manifeste cet état. Elle apprend quels sont les Objets qui agissent sur le Cerveau avec le plus de force ; quels sont les mouvemens que les fibres contractent avec le plus de facilité.

LES

Les idées attachées à ces mouvemens seront celles que l'Ame aimera le plus à reproduire & à combiner, parce qu'elle le fera avec moins de travail.

Il en est des fibres qui servent aux opérations méchaniques, comme de celles qui servent aux opérations intellectuelles. Elles ont, ainsi que ces dernieres, leurs déterminations primitives, que l'expérience découvre, & en vertu desquelles le Corps est plus ou moins propre à certains mouvemens & à certaines suites de mouvemens.

Du commerce mutuel de ces deux ordres de fibres naît l'harmonie qui regne entre les Sens & les Membres.

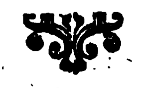
L'effet de cette harmonie est un tel accord entre les impressions d'un ou de plusieurs Sens & les mouvemens d'un ou de plusieurs Membres, que les uns répondent aux autres.

Le plus ou le moins de justesse d'un ou de plusieurs Sens, leur accord plus ou moins parfait avec un ou plusieurs Membres, la souplesse plus ou moins grande de ces derniers décident

du plus ou du moins de dispoſition à certaines Profeſſions, ou à certains Arts.

L'EXTREME juſteſſe de l'Oreille, ſon accord parfait avec l'Organe de la Voix, la grande flexibilité de cet Organe forment une diſpoſition naturelle pour le Chant. Un coup d'Oeil ſûr & prompt, une Imagination qui ſaiſit & retrace avec force & juſteſſe les images qui ſe peignent au fond de l'Oeil, l'aptitude de la main à exprimer par ſes mouvemens les traits de ces images ſont des diſpoſitions naturelles pour le Deſſin.

UNE heureuſe Mémoire conduit à l'E'tude des Faits. Un grand fonds d'imagination & un penchant marqué pour l'Harmonie ſont le Germe du Poëte. Une Attention ſoutenue & beaucoup de cette ſorte d'Imagination qui ſaiſit les Propriétés d'une Figure, les rapports & les combinaiſons des nombres & des grandeurs annoncent le Géometre.



CHAPITRE LXXI.

En quoi consiste principalement la sagesse de l'Education dans la maniere dont elle démêle les dispositions naturelles de l'Esprit & dont elle les met en œuvre.

LA sage E'ducation démêle ces dispositions naturelles & s'y conforme. Elle sait imaginer les expériences propres à les lui faire connoître. Comme ULYSSE elle sait découvrir ACHILLE & le rendre à sa véritable destination. Fidele à suivre la Nature, industrieuse à la seconder elle met chaque Cerveau à sa place, & donne à chaque Talent l'exercice qui lui convient. Persuadée qu'il n'est point de Tète si disgraciée qui ne puisse figurer dans le Monde moral, elle ne se rebute point, & le mauvais succès de ses premieres épreuves ne fait que l'exciter à en tenter de nouvelles. Raisonnable dans ses desirs, parce qu'elle est fort éclairée, elle n'a point la sotte ambition de vouloir monter tous les Cerveaux sur les tons les plus élevés. Elle sait se borner quand la Nature le demande & renoncer sans chagrin à faire un Artiste, quand il n'y a de la matiere que pour faire un La-

boureur. Elle ne cherche point la pêche fondante sur l'E'pine, le muscat parfumé sur la Ronce. Instruite de l'utilité de chaque Production, elle n'en méprise aucune. Le désordre seul lui déplait. Une heureuse disposition laissée sans culture, un Talent déplacé, voilà ce qui la choque. Elle veut que tout Etre tende à la plus grande perfection qui convient à sa nature, & elle préfere sagement l'excellence dans un Genre inférieur à la médiocrité dans un Genre supérieur. Elle croit que la masse du bonheur départi au Genre humain se forme par la réunion des services particuliers de tous les Individus. Elle n'oublie point qu'il falloit sur la Terre des Mousses, des Vers, des Limaçons, comme il y falloit des Pommiers, des Bœufs, des Chameaux.

CHAPITRE LXXII.

Des dispositions naturelles du Cœur.

LA Vertu, comme les Talens, tient beaucoup au Physique. Elle se façonne dans la matrice comme l'Oeil, l'Oreille, la Main. On naît tempérant, humain, courageux, comme

on naît Muſicien, Deſſinateur, Poëte. Le Cœur a comme l'Eſprit ſes fibres, ſes humeurs, ſon méchaniſme.

Des fibres douées d'une grande élaſticité, un ſang bouillant & qui ſe porte avec impétuoſité dans le cœur donnent à l'Homme un certain ſentiment de ſes Forces, qui eſt inſéparable de la confiance en ces Forces, & cette confiance eſt le principe du courage. Des Papilles médiocrement ſenſibles, un Eſtomac qui demande peu ſont la cauſe naturelle de la ſobriété. Un genre nerveux délicat, une Imagination qui peint avec aſſez de force pour faire reſſentir à l'Ame quelque choſe d'analogue à ce qu'eprouvent les Malheureux conſtituent le matériel de la pitié. Des ſolides d'une élaſticité tempérée, des humeurs difficiles à émouvoir, une bile peu abondante, ſont le phyſique de la douceur.



CHAPITRE LXXIII.

Comment l'E'ducation cultive & ennoblit les dispositions naturelles du Cœur.

L'E'DUCATION ennoblit ces Dons de la Nature & les éleve par degrés au rang des Vertus morales. Elle transplante dans ses Jardins ces Plantes sauvages : la culture qu'elles y reçoivent les perfectionne, les multiplie ; donne des graces à leur port, augmente la vivacité & la variété de leurs couleurs, releve le goût & le parfum de leurs Fruits. La Nature aidée par cette Main habile s'empresse de répondre à ses soins.

PAR un sage régime l'E'ducation prévient des excès dangereux. Elle retient la Vertu dans les bornes de l'utile, & en l'unissant inséparablement à la Raison, elle lui donne son véritable lustre.

L'E'DUCATION modere la trop grande énergie d'un tempérament vertueux en le dirigeant sans cesse vers sa fin naturelle. Les idées d'ordre, de beauté, de convenance qu'elle fait

entrer dans l'Entendement instruisent l'Ame du rapport qu'a un certain exercice de la Vertu avec son Bonheur ; & l'heureuse expérience qu'elle fait de cet exercice fortifie en elle le goût de la Vertu.

CHAPITRE LXXIV.

Du régime de l'E'ducation à l'égard des Tempéramens vicieux.

LA Nature est souvent vicieuse. Les plus mauvaises dispositions sont un présent de la naissance comme les dispositions les plus heureuses. Il est des vices de tempérament comme il est des vertus de tempérament. La même Main a formé le Lion courageux & le Daim timide, le Porc glouton & l'Ane sobre, le Léopard farouche & le Chien docile, le Loup cruel & l'innocent Agneau.

L'E'DUCATION prudente n'attaque point de front un Tempérament vicieux ; elle ne le combat point à force ouverte. Les coups qu'elle lui porteroit pourroient atteindre au principe de la Vie. Elle se conduit avec plus d'art. Au

lieu d'oppoſer au Torrent l'inflexibilité de la roche, elle ne lui oppoſe que la ſoupleſſe de l'oſier. Elle ſe laiſſe pénétrer juſqu'à un certain point; elle cede avec meſure : elle prend un peu du mouvement afin d'en faire perdre. Elle détourne à propos tout ce qui pourroit augmenter l'effort du courant & groſſir ſes eaux. Elle parvient ainſi peu-à-peu à ſurmonter ſa violence, à empêcher ſes débordemens, à modérer ſa pente, à changer la direction. Ce Torrent qui menaçoit les Campagnes, ne coule plus que pour les embellir & les fertiliſer. Ses eaux terribles maniées par cet excellent Ingénieur vont rendre à la Société des ſervices de tout genre. Elles vont remplacer une multitude de Bras, animer une infinité de Machines.

Ce n'eſt donc pas tant à détruire le Tempérament vicieux, qu'à le contenir dans certaines limites & à faire une juſte application de cette Force, que l'E'ducation déploie ſon Génie. Elle veut du mouvement : il eſt l'Ame du Monde. Elle redoute un repos, une inaction qui conduiroit à une funeſte Léthargie. Mais, elle ne redoute pas moins un trop grand mouvement, un mouvement qui tendroit à pervertir, à détruire l'Individu. Elle écartera donc avec le plus grand ſoin tout ce qui pourroit

exciter un ſemblable mouvement dans des fibres diſpoſées à le recevoir. L'effet qu'il y produiroit ne ſeroit pas abſolument momentané. L'état actuel des molécules élémentaires des fibres, leur arrangement, leur poſition reſpective s'en reſſentiroient plus ou moins ; & ce changement, quelque léger qu'il fût, ſeroit toujours un nouveau degré de propenſion ajouté à ceux que les fibres poſſéderoient déja.

Cet effet ſeroit encore plus dangereux s'il étoit accompagné de ſenſations agréables & un peu vives. L'Imagination s'y trouveroit intéreſſée. Elle reproduiroit ces ſenſations ; & en les reproduiſant elle augmenteroit la diſpoſition des organes à les tranſmettre. Elles acquerroient ainſi plus de vivacité & ſolliciteroient l'Ame plus fortement.



CHAPITRE LXXV.

De la liaison qui est entre les Talens & de celle qui est entre les Vertus. Que l'E'ducation s'applique à connoître ces liaisons, à les fortifier, à les étendre.

UN Talent se lie à un autre Talent, une Vertu à une autre Vertu, une Habitude à une autre Habitude. Il n'est rien d'absolument isolé. Une même chaîne réunit tout ; pénetre le Physique & le Moral ; embrasse tous les mouvemens du Corps, toutes les Idées de l'Esprit, tous les sentimens du Cœur.

L'E'DUCATION suit le fil de cette chaîne : ses yeux perçans le démêlent lorsqu'il est presqu'imperceptible : ils découvrent des liaisons qui échappent au commun des Hommes. L'E'ducation s'applique à fortifier ces liaisons, à les étendre, à les multiplier. Elle voit quels Talens, quelles Vertus peuvent germer du Talent dominant, de la Vertu principale ; & c'est à procurer le développement de ces Boutons précieux qu'elle met ses soins.

Elle hâte lentement cet important ouvrage. Scrupuleuſe imitatrice de la ſage Nature, elle ne va point par ſauts. Elle ne précipite point ſon œuvre. Elle n'entreprend point de faire développer un nouveau Bouton que le Rameau qui doit le nourrir n'ait acquis une certaine conſiſtance.

Elle ne multiplie point les Branches aux dépens du Tronc. La conſervation & l'accroiſſement de celui-ci forment toujours le grand objet de ſon travail; & elle eſt auſſi ſévere à retrancher tout ce qui pourroit l'épuiſer, qu'intelligente à cultiver ſes Productions les plus utiles. En cherchant à multiplier les Talens dans le même Individu, à y développer de nouvelles Qualités, elle ſe donne bien de garde d'affoiblir le Talent dominant, la Vertu diſtinctive. Elle ſait que c'eſt dans ce Talent, dans cette Vertu que ſe trouve la plus grande perfection du Sujet, la ſource la plus ſûre & la plus féconde des ſervices que la Société peut en retirer. L'Education eſt donc très-attentive à conſerver au Sujet ce qui conſtitue, en quelque ſorte, ſon Eſſence morale. Elle travaille à renforcer de plus en plus les traits qui le caractériſent, à les rendre ineffaçables.

CHAPITRE LXXVI.

De l'universalité des Talens.

IL apparoît de tems en tems de ces Cerveaux heureux, de ces Prodiges du Monde moral qui offrent aux yeux étonnés des semences de presque tous les Talens. La Nature semble s'être plûe à leur à leur prodiguer ses Dons les plus rares, à y concentrer des Richesses qu'elle a coutume de partager très-inégalement entre un grand nombre d'Individus. Mémoire, Imagination, Jugement, Attention, Génie, perfection des Sens, disposition des Organes, tout paroît concourir à rendre ces Cerveaux des Instrumens universels des Sciences & des Arts. L'Ame qui possede un tel Cerveau peut habiter indifféremment toutes les Régions du vaste Empire des Sciences. Elle a les Qualités, l'espece de Tempérament qui conviennent à chaque Climat.



CHAPITRE LXXVII.

De la conduite de l'E'ducation à l'égard de l'universalité des Talens.

CETTE abondance extraordinaire, cette étonnante profusion n'exige pas moins d'art dans l'E'ducation qu'une triste stérilité. Ces Talens n'ont pas tous la même énergie : ils ne tendent pas tous avec la même force à se développer. Ils sont les résultats nécessaires d'une Organisation très-compliquée : dans une semblable Organisation une parfaite égalité de tendance seroit presqu'impossible. L'E'ducation s'attachera donc à découvrir de quel côté la Nature incline le plus, afin de fortifier ces penchans naissans. Un Jardinier expérimenté & intelligent sait démêler les Boutons qui promettent le plus & leur conserver l'avantage qu'ils tiennent de la Nature. Il détermine habilement la seve à se porter vers eux en plus grande abondance. Il prévient à tems des dérivations qui pourroient leur dérober une nourriture nécessaire à l'entretien & à l'augmentation de leurs forces.

LA Démocratie dans les Talens n'eſt pas ſujette à de moindres imperfections que celles qui l'accompagnent dans l'E'tat civil. Une Monarchie bien réglée a conſtamment plus d'activité, de nerf, de vigueur. Elle tend plus directement à ſon but, & ce but eſt une gloire plus ſolide. Elle penſe plus fortement & plus en grand. Elle exécute avec plus de ſûreté & de promptitude. Elle favoriſe plus efficacement le Commerce, les Sciences, les Arts. Elle ne pouſſe pas néanmoins également toutes les Branches de ſon Commerce ; elle ne cultive pas avec le même ſoin toutes les Sciences & tous les Arts. Cela ne la conduiroit qu'à une certaine médiocrité en tout genre. Mais *elle* étend davantage les Branches de ſon Commerce dont elle a lieu d'eſpérer de plus ſûrs profits, des richeſſes plus durables : elle donne de plus puiſſans encouragemens aux Sciences & aux Arts auxquels ſes Sujets ſont le plus propres. Par là elle atteint dans certains Genres à une perfection qui lui acquiert ſur ſes Voiſins un empire plus glorieux que celui qui naît de la conquête.

L'ACTIVITÉ de l'Ame eſt bornée : c'eſt un Feu qui ne peut embraſer qu'une certaine quantité de matiere. Le trop diviſer, c'eſt l'af-

foiblir; se concentrer sur un petit nombre de corps, c'est l'entretenir & l'augmenter. Réunissez donc ces rayons trop divergens, & ils produiront les plus grands effets. Ils jetteront au loin la plus vive lumiere. Ils pénétreront les tissus les plus serrés, décomposeront les corps les plus durs.

Mais, si l'E'ducation ne se laisse point entraîner aux appas séduisans de l'universalité des Talens, d'un autre côté elle est éloignée d'étouffer des dispositions qui peuvent être cultivées avec avantage. Telles sont celles qui par leur liaison avec le Talent dominant tendent à lui donner plus de lustre, à l'élever à une plus grande perfection. Ces Talens secondaires sont chers à l'E'ducation. Ce sont de petits Ruisseaux destinés à grossir une Source, de petites Forces qui conspirent avec la Force principale. Les rapports qui lient ces Talens rendent leur développement plus facile. La nourriture que reçoit une Branche se communique bientôt aux autres. La germination de tous ces petits Talens répand dans le Cerveau une variété féconde en grands effets. Pour former d'agréables accords, le ton principal doit être accompagné de tous ses harmoniques.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Talens purement curieux, & de l'art avec lequel l'E'ducation sait les rendre utiles.

IL est des Talens, il est des Goûts purement curieux, & qu'on admire à-peu-près comme certains Insectes à cause de leur singularité ou de leur industrie. L'E'ducation, qui ramene tout à l'utile, imite ces Physiciens ingénieux & zélés pour le Bien public, qui en étudiant ces Insectes cherchent à y découvrir quelque utilité cachée.

BON, attiré par l'éclat & la variété des couleurs de certaines Araignées, fixe sur elles des regards curieux. Il observe qu'elles renferment leurs œufs dans une espece de Bourse ou de Coque d'une soie très-fine & très-lustrée. Il contemple avec un secret plaisir la maniere industrieuse dont cette Coque est construite, arrêtée, défendue. Mais il n'en demeure pas là : le curieux est entre les mains du Sage le fil qui conduit à l'utile : BON imagine de faire travailler ces araignées pour l'usage de l'Homme. Il rassemble un grand nombre de ces Insectes ; il

il recueille avec soin leurs Coques jusques là inconnues ou négligées, & après avoir donné à la soie qui les compose les préparations convenables, il en forme des Tissus d'une beauté parfaite, des Tissus supérieurs à tout ce qu'on voit en ce genre. Il entreprend encore de tirer de cette soie des Gouttes pareilles à celles que la Chymie fait extraire de la soie des Vers, & le mérite des nouvelles Gouttes l'emporte à quelques égards sur celui des anciennes.

RE'AUMUR suivant avec sa sagacité ordinaire les Teignes domestiques, admire la façon ingénieuse de leurs Fourreaux, l'art avec lequel elles savent les fixer, les alonger, les élargir. La même matiere qui sert à vêtir l'Insecte sert à le nourrir. RE'AUMUR observe avec surprise que les excrémens des Teignes ont précisément la couleur du drap qu'elles ont rongé. L'action de leur estomac n'a altéré en rien la vivacité de la teinte. Cette observation qui seroit demeurée stérile dans tout autre Cerveau, prend dans celui de RE'AUMUR une forme utile. Il lui vient en pensée de proposer aux Peintres de s'assortir de poudres colorées auprès des Teignes, en leur faisant ronger des draps de toutes couleurs & de toutes nuances de couleur.

Le jeune Ornithophile est passionné des Oiseaux & sur-tout des Oiseaux de Proie. Il en remplit ses appartemens, & il lui reste à peine de la place pour loger sa propre Personne. Il n'a de commerce qu'avec eux; ils lui tiennent lieu de tout. Il passe des journées entieres à contempler leur bec crochu, leurs serres tranchantes, leurs couleurs nuées, ondées, tranchées. Il sait le nombre de leurs grosses plumes, & il n'est pas une écaille de leurs jambes qui ne l'ait occupé quelques heures. Le feu de leurs yeux, la fierté de leur contenance, leur force, leur rapacité l'enchantent, le transportent. Il tressaille de joie quand ils accourent au leurre & qu'ils déchirent la viande qu'il leur présente. Il déplore alors le sort de ceux qui sont *insensibles* à ces plaisirs; leur indifférence l'étonne, & il ne conçoit pas qu'on puisse vivre heureux sans quelque connoissance des Oiseaux de Proie. L'Education sourit de l'enthousiasme d'Ornithophile, & appercevant sous cette écorce singuliere les germes d'un Observateur & d'un Naturaliste, elle projette de les développer. Elle conduit Ornithophile dans une Bibliotheque. Là, elle lui met en mains un Traité d'Ornithologie, où elle lui montre ses chers Favoris peints d'après le naturel. Ornithophile, qui a l'Imagination pleine des Originaux, découvre

bientôt des défauts dans les Copies : ici, c'est un bec trop recourbé ; là, c'est un œil qui n'est pas assez ouvert ou une tête trop applatie : ailleurs, c'est un Corsage trop effilé, des couleurs mal rendues, une queue trop courte ou trop fermée, des doigts mal proportionnés, &c. Toutes ces remarques sont justes, & l'E'ducation ne manque point de les approuver. Elle propose ensuite à ORNITHOPHILE de jeter un coup d'œil sur l'Histoire particuliere de chaque Oiseau. Il n'en trouve pas les descriptions moins défectueuses que les Figures, & il indique bien des particularités qu'il a observées & qui ont été omises. L'E'ducation applaudit au Naturaliste naissant, & flattant adroitement son Amour propre, elle l'invite à écrire ses observations & à les perfectionner, afin de les communiquer aux Maîtres de l'Art. ORNITHOPHILE se laisse aisément persuader : il se met à écrire ; les découvertes se multiplient ; l'Esprit d'observation se développe, & l'E'ducation n'a plus qu'à le porter sur d'autres sujets d'Histoire naturelle ou de Physique.

PHIDIAS a un talent particulier pour imiter en pâte tout ce qu'il voit. L'E'ducation substitue à cette pâte une Pierre molle ; elle arme

les mains de PHIDIAS d'un Ciseau; elle en fait un Sculpteur.

ARCHYTAS, encore Enfant, ne peut détacher ses yeux de dessus un Moulin; & il a à peine l'usage bien libre des doigts qu'il se met à contrefaire la Machine. L'Education feint d'admirer beaucoup sa petite invention; & en lui en indiquant cependant d'une maniere indirecte les défauts les plus sensibles, elle l'invite à la corriger. Encouragé par ces éloges, excité par son goût naturel ARCHYTAS construit un grand nombre de Moulins, & le dernier construit a toujours quelque degré de supériorité sur le précédent. ARCHYTAS acquiert ainsi une certaine adresse des doigts, un certain sentiment des proportions méchaniques dont l'Education prévoit assez les suites & qu'elle se propose de cultiver. Dans cette vue, elle offre successivement aux yeux d'ARCHYTAS des Moulins de différentes constructions plus composés les uns que les autres. Le jeune Artiste surpris de cette variété à laquelle il ne s'attendoit pas, sent redoubler en lui le goût de l'imitation. A ces Moulins l'Education fait succéder les Machines qui s'en rapprochent le plus, à celles-ci d'autres Machines plus composées & plus curieuses. ARCHYTAS que ces nouveautés enflam-

ment de plus en plus, atteint en peu de tems à une dextérité singuliere & à un degré d'intelligence peu commun à son âge. Il est déja Méchanicien par goût & par pratique : mais la Théorie lui manque, & sans elle il ne sauroit aller bien loin. L'Education, qui connoît ses besoins, travaille incessamment à lui inculquer les principes d'une Science pour laquelle il témoigne tant de vocation. Elle suit dans ses instructions Théorétiques la même méthode qu'elle a à suivre dans les instructions pratiques : elle conduit ARCHYTAS du simple au composé, du connu à l'inconnu. Elle irrite sa curiosité ; elle aiguise sa pénetration. Enfin, elle lui dévoile les mysteres les plus profonds de cette belle Science. Par ces soins éclairés, par cette heureuse culture ARCHYTAS devient le plus célebre Méchanicien de son Siecle. Il a commencé par des imitations grossieres des Machines les plus communes ; il finit par l'invention de Mêtiers qui exécutent seuls les plus belles E'toffes.



CHAPITRE LXXIX.

Du soin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Esprit.

QUELLE que soit la nature du plaisir, il est certain qu'il ne se trouve point dans un exercice trop pénible des Facultés. Il faut toujours qu'il y ait une proportion entre la puissance & la résistance, entre la dépense que l'Ame fait de ses Forces & l'acquisition qui résulte de cette dépense.

Si la résistance surmonte trop la puissance ; si l'Ame dépense beaucoup pour ne rien acquérir ou pour acquérir très-peu, elle ne sentira que les efforts, & ce sentiment sera un sentiment désagréable, une pure fatigue.

Si, au contraire, la résistance est telle qu'elle cede graduellement aux efforts de la puissance, l'Ame aura du plaisir, & elle en aura d'autant plus, que ces richesses croîtront davantage dans un tems donné, & qu'elle pourra juger de ses progrès par une comparaison plus exacte & plus suivie.

E'TUDIEZ donc la portée actuelle des Esprits, des Talens, des Facultés; & vous entretiendrez constamment entre la puissance & la résistance cette proportion admirable qui tend les ressorts de l'Ame sans les affoiblir. Ces ressorts une fois faussés par une résistance trop opiniâtre, perdroient leur activité, qu'il seroit ensuite difficile de rétablir.

E'CARTEZ le dégoût : il est inséparable de la paresse qui éteint toutes les Facultés. Imitez la nature : elle parvient par la voie du plaisir à une fin nécessaire. Elle a attaché la conservation de l'Individu & celle de l'Espece à des sensations très-agréables. Quand vous conduirez l'Ame à la perfection par la route du plaisir, vous la conduirez sûrement. Combien de Génies qu'une méthode contraire a fait avorter! combien de Talens étouffés ou dégénérés dès leur naissance par une culture mal entendue! Non; les irruptions des Barbares n'ont pas fait à la Société des maux plus réels que ceux qu'elle éprouve chaque jour d'une semblable culture.



CHAPITRE LXXX.

Des progrès de l'Esprit ou de la gradation qu'on observe dans l'acquisition de ses Connoissances.

L'ESPRIT végete comme le Corps. Il est une gradation nécessaire dans l'acquisition de nos Connoissances & dans le développement de nos Talens, comme il en est une dans l'accroissement de nos Membres. Il n'est point en notre pouvoir de doubler, de tripler dans un instant le degré d'un Talent; de passer sans milieu d'une vérité d'un genre à une vérité d'un autre genre; de découvrir du premier coup tout ce que renferme un sujet.

CELA est d'une évidence parfaite. Les moyens par lesquels nous acquérons des idées, & ceux par lesquels nous opérons entraînent par eux-mêmes la succession. L'œil, l'oreille, la main sont des instrumens qui n'agissent que successivement. Le cerveau ne reçoit que de la même maniere leurs impressions. La lecture, la conversation, l'expérience, la méditation sont inséparables de la succession. L'Ame ne sauroit

ſaiſir tout d'un coup les rapports qui lient deux vérités un peu éloignées. Elle n'y parvient que par l'intervention d'idées moyennes, & toute la Théorie du Raiſonnement repoſe ſur ce principe. Les Génies les plus pénétrans, les plus profonds ne ſe diſtinguent des autres Hommes que parce qu'ils emploient un plus petit nombre de milieux. Leur vue plus étendue ſaiſit des rapports plus éloignés. Ils ne marchent pas, ils volent; mais toujours leur vol eſt-il ſucceſſif.

PARÇOUREZ toutes les Sciences & tous les Arts; ſuivez toutes les découvertes, toutes les inventions & vous verrez qu'il n'en eſt point qui n'ait ſon échelle, ſes gradations, ſon mouvement. Tantôt l'échelle ſe trouvera compoſée d'un très-grand nombre d'échelons diſtribués irréguliérement; tantôt le nombre des échelons ſera fort petit & leur diſtribution réguliere; tantôt la ligne parcourue ſera une ligne droite, tantôt ce ſera une courbe très-compoſée, très-biſarre. Les circonſtances, la nature du ſujet, la lenteur ou la rapidité des Eſprits, la diſette ou l'abondance des Génies détermineront ces variétés.

CE feroit aſſurément un Ouvrage bien inté-

reſſant que celui qui expoſeroit ſous nos yeux dans une ſuite de Tableaux les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, & la véritable marche des Inventeurs. Un pareil Ouvrage ſeroit la meilleure Introduction à l'Hiſtoire de l'Eſprit humain. Les Mémoires que les Phyſiciens & les Naturaliſtes publient en ſeroient d'excellens Matériaux. L'Eſprit d'obſervation qui s'y montre par-tout eſt l'Eſprit univerſel des Sciences & des Arts. C'eſt cet Eſprit qui va à la découverte des Faits par la route la plus ſûre, & qui voit toujours naître ſous ſes pas des vérités nouvelles. Mais quelle eſt la Science où les progreſſions de cet Eſprit ſoient exprimées par une ſuite de degrés plus nombreuſe, plus étendue, plus liée que dans la Géométrie! Nous la voyons cette Science, aujourd'hui ſi ſublime, naître comme un Ver des fanges du Nil, tracer en rampant les bornes des Poſſeſſions, ſe fortifier peu à peu, prendre des ailes, s'élever au ſommet des Montagnes, meſurer d'un vol hardi les Plaines céleſtes, percer enfin dans la Région de l'Infini.

L'E'DUCATION dreſſera donc ſon plan d'Inſtruction ſur la génération la plus naturelle des idées. Elle choiſira dans chaque ſujet celles qui ſeront les plus lumineuſes, les plus intéreſſan-

tes, les plus capitales. Elle les distribuera suivant leurs rapports les plus prochains. Elle en composera des suites qui représenteront fidellement la marche de l'Esprit dans la recherche du vrai. Elle conservera tous les milieux nécessaires, & ne supprimera que ceux qui pourroient causer de l'ennui & du dégoût. Elle tâchera de faire du Cerveau confié à ses soins un E'difice dont toutes les pieces communiquent les unes avec les autres dans un ordre commode, naturel, élégant. Elle y ménagera des avenues faciles, agréables. Elle suivra dans les proportions, les ornemens, les ameublemens la loi févere que lui imposera la destination de l'E'difice. Elle ne confondra point l'économie d'un Temple avec celle d'un Palais, l'ordonnance d'un Théatre avec celle d'un Arsenal. Lorsqu'un mouvement conduit à un autre mouvement; lorsque les idées naissent les unes des autres, que les comparaisons, les images, les transitions ne servent qu'à y répandre plus de clarté, à lier plus fortement tous les chaînons de la chaîne, l'Ame retient mieux ce que l'on veut qu'elle retienne, elle exerce toutes ses Facultés avec une aisance, un agrément qui en assurent les progrès.

CHAPITRE LXXXI.

Réflexions générales sur les Méthodes d'Instruction.

SI nous jugeons sur les principes que nous venons de poser du mérite des Ouvrages qui ont pour objet l'instruction de la Jeunesse, & qui s'annoncent sous les différens Titres d'*Elémens*, d'*Introductions*, d'*Abrégés*, d'*Entretiens*, de *Catéchismes*, &c, quels seront les résultats d'un semblable examen?

CET enchaînement naturel des vérités qui contribue tant à les graver dans la Mémoire y sera-t-il bien observé? Les Forces de l'Ame y seront elles ménagées avec cet art qui les entretient & les augmente? La Curiosité, toujours si agissante, y recevra-t-elle la nourriture propre à aiguiser son appétit? L'agréable y conduira-t-il toujours à l'utile? Des fleurs, mèlangées & distribuées avec goût, y cacheront-elles des épines qu'il seroit dangereux de laisser appercevoir? L'Esprit y embellira-t-il la Raison; la Raison y ennoblira-t-elle l'Esprit? Au lieu de la vivacité, de la délicatesse & du badinage léger du Dialogue, n'y éprou-

verons-nous point le froid, la pesanteur & le sérieux d'une Dissertation? N'y verrons-nous point avec surprise l'Architecture Gothique du onzieme Siecle mise en œuvre dans des E'difices du dix-septieme? N'y remarquerons-nous point des Colonnes énormes employées à soutenir un simple Dais, & de petits Pilastres appellés à porter le poids immense d'une Voûte? Les distributions n'y offriront-elles point d'embarras & d'obscurité? Les Avenues n'y seront-elles point des Labyrinthes?

CHAPITRE LXXXII.

De la maniere d'enseigner les premiers Principes de la Religion.

J'OUVRE un Catéchisme à l'usage des Enfans, qu'on dit fait par un habile Homme: j'y vois à la tête cette Question; qu'est-ce que DIEU? La Réponse est aussi sensée que la Demande; DIEU est un Esprit infini & tout parfait, éternel, tout puissant, présent par-tout. Quoi donc! un seul de ces Attributs suffiroit pour absorber le Philosophe le plus profond, &

vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant ! Sans doute, que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? & pourquoi, je vous prie, chargez-vous si inutilement sa Mémoire ? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie Élémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole ou par les Suites infinies ? Si vous voulez parler de DIEU à l'Enfant, faites-LE lui connoître sous les images sensibles d'un Pere, d'un Ami, d'un Bienfaiteur absent qui lui envoie chaque jour de quoi fournir à ses besoins & à ses plaisirs.

JE continue à feuilleter ce Catéchisme ; & je trouve dès la seconde ou la troisieme Section la Doctrine des Anges fideles & des Anges rebelles ; Satan Esprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande ; qu'à jeter dans l'Ame de l'Enfant des terreurs paniques, que les discours d'un Domestique ignorant & superstitieux ne manqueront pas de fortifier ? Je confesse ingénument que je ne connois point l'utilité de ces instructions ; & je souhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eût été reléguée pour toujours dans la Philosophie Orientale.

La maniere de présenter les Dogmes de la Religion aux Enfans n'est guere moins absurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Mémoire ou plutôt de l'accabler par cet assemblage de termes obscurs, métaphysiques & quelquefois contradictoires. Est-ce là cette Religion annoncée aux Simples & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Cœur? ou n'est-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholastique?

Que dirons-nous encore de la Morale, déja si seche par elle-même, & qu'on prend soin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuse cathégorie de vertus & de vices?

Pour moi, si j'avois à dire ma pensée sur l'Instruction des Enfans, sujet si important, si rebattu, mais sur lequel on ne sauroit trop rebattre, j'avouerois que tous nos Catéchlismes me paroissent inutiles ou même nuisibles à cette fin. Je voudrois ne parler de Dieu & de la Religion à l'Enfant que lorsque sa Raison auroit atteint une certaine maturité. Il me semble que l'idée assez claire & toujours présente du Pouvoir paternel suffit pour diriger cet âge tendre, sans qu'il soit besoin d'y faire intervenir la notion psychologique d'un Esprit Infini

dont il ne sauroit concevoir l'existence. Quand je vois un Enfant joindre les mains à demi, lever vers le Ciel des yeux qui ne disent rien, réciter à la hâte d'un ton piteux & d'une voix mal articulée une Priere qu'il a apprise avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune Singe qui répete sa leçon. De telles Prieres ne sauroient être d'aucune utilité pour celui qui les fait ni édifiantes pour ceux qui les écoutent; & elles jettent même une sorte de ridicule sur ce que la Religion a de plus saint. Je voudrois donc n'entretenir d'abord l'Enfant que des choses les plus sensibles, que des Objets qui s'offriroient à lui tous les jours. Je n'oublierois point que si nous sommes Machines, c'est *surtout* à cet âge, & que les ressorts de cette Machine qu'il s'agit de monter sont les Sens. J'instruirois l'Enfant de ses Devoirs sans paroitre l'en instruire. J'en resserrerois le nombre le plus qu'il me seroit possible, en les déduisant des relations les plus prochaines, les plus essentielles, des relations qui auroient pour objets immédiats son propre Corps, ses Parens & les Personnes avec lesquelles il auroit à vivre. Je l'intéresserois à l'observation de ces Devoirs principalement par le bien naturel qui en résulte. Je les lui ferois goûter en les lui rendant toujours utiles, & en en bannissant avec soin la gène,

le

le dégoût & le chagrin. La table, le jeu, la promenade feroient l'E'cole où il recevroit fes inftructions. Les Fables de LA FONTAINE l'a-muferoient utilement. Je faifirois toutes les occafions qui s'offriroient naturellement de gliffer dans fon Ame quelque vérité, de développer dans fon Cœur quelque fentiment. J'exciterois fon petit amour propre par des éloges & des récompenfes difpenfés à propos & par une émulation bien ménagée. Je le formerois à la réflexion en converfant fouvent avec lui & en lui laiffant une grande liberté de m'interrompre & de dire tout ce qu'il penferoit. Je ferois rencontrer fous fes pas, comme par hafard, une de ces merveilles de la Nature dont tous les yeux font frappés : je lui en développerois peu-à-peu les particularités les plus curieufes & les plus à fa portée. Je lui ferois defirer de voir d'autres Objets de ce genre. Je l'achemineroi ensuite infenfiblement à s'enquérir de l'Auteur de ces chofes. Je lui ferois chercher, & je chercherois avec lui cet ESPRIT invifible qui femble nous dire par-tout, Me voici. J'échaufferois fa curiofité pour cet ETRE le plus intéreffant de tous les Etres ; & je la fatisferois en LE lui faifant connoîtrre fur-tout par fes Attributs moraux. Je m'attacherois à lui rendre DIEU aimable, à imprimer pour LUI dans fon Cœur

le même amour, & s'il étoit possible un amour plus vif, que celui qu'il ressentiroit pour ses Parens les plus chers. Je me ferois une espece de devoir de ne parler jamais de DIEU qu'avec un air de recueillement & en accompagnant la prononciation de ce NOM auguste de gestes propres à faire sur l'Esprit de l'Enfant une impression mêlée de joie & de respect. Je lui montrerois ce tendre PERE pressé sans cesse du soin de ses Créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vêtement & le domicile. Un Gâteau d'Abeilles, la Coque d'un Ver à soie, le Nid d'un Oiseau seroient mes démonstrations. Le ramenant ensuite à lui-même, je lui ferois remarquer le nombre & l'excellence des biens par lesquels DIEU a voulu distinguer l'Homme de tous les Animaux. Je lui découvrirois enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la BONTÉ DIVINE. Je lui produirois JÉSUS-CHRIST sous la relation simple & tout-à-fait intelligible d'un Envoyé, dont la Mission a pour objet principal d'annoncer le pardon au Pécheur qui se repent & de mettre en évidence la Vie & l'Immortalité. J'applanirois à ses yeux la route du Salut. Je ferois des Loix du SEIGNEUR un *joug facile & un fardeau léger*. J'accoutumerois le jeune Homme à envisager la Religion comme ce qui doit égayer toutes ses occupations, affai-

ſonner tous ſes plaiſirs, embellit autour de lui toute la Nature. Je voudrois que cette idée riante, *je ſerai éternellement heureux*, l'accompagnât par-tout, qu'elle aſſiſtât à ſon coucher & à ſon lever; qu'elle le ſuivît dans la compagnie & dans la ſolitude, qu'elle diſſipât ou adoucît tous les chagrins qui pourroient s'élever dans ſon Ame. Je ferois ſouvent retentir à ſes oreilles ce Chant d'allégreſſe, *paix ſur la Terre & bonne Volonté envers les Hommes.*

CHAPITRE LXXXIII.

Du caractère.

QUAND un Talent s'eſt développé juſqu'à un certain point; quand une Vertu ou un Vice ont pouſſé des racines aſſez profondes, ils deviennent, pour ainſi dire, un centre d'attraction qui exerce ſa puiſſance ſur tout ce qui l'environne. Toutes les Facultés ſpirituelles & corporelles ſe reſſentent plus ou moins de l'énergie de cette Force. Le Cerveau ſe modelant ſur ſon impreſſion, façonne en conſéquence les ſucs nourriciers, & leur donne un arrangement relatif au ton dominant.

De là naît le Caractere, qui n'est que l'ensemble ou le résultat des dispositions habituelles.

Chaque Talent, chaque Profession, chaque Etat a son Caractere que l'Observateur attentif découvre, que le Moraliste étudie, que le Législateur consulte.

La multiplicité des Talens, des Vertus ou des Vices dans le même Sujet rend le Caractere plus compliqué, d'une décomposition plus difficile.

On a dit que c'est un Caractere bien *fade* que de n'en avoir aucun. Ces termes expriment assez bien cette extrème médiocrité en tout genre, ce parfait unisson de plusieurs riens, de plusieurs qualités manquées, qui laissent un Homme dans une indétermination si complete qu'on ne sait à quelle classe il appartient ni quelle valeur lui assigner. Un tel Homme n'a proprement ni talent ni vertu ni vice. Il en est de ces Caracteres indéterminés, comme de ces Visages qui n'ont point de physionomie, parce qu'ils n'ont aucun trait qui saille.

Il faut que l'Éducation s'industrie beaucoup

pour trouver dans un Fond aussi ingrat quelque disposition qui mérite d'être cultivée par préférence. Elle ne doit cependant pas désespérer de ses soins. Souvent la Nature se plaît à cacher des Dons estimables sous des apparences qui promettent peu. Elle veut être sollicitée à se produire; & elle ne se découvre qu'à ceux qui savent l'interroger.

CHAPITRE LXXXIV.

Du pouvoir de l'Education.

C'EST un grand pouvoir que celui de l'E'ducation : l'Univers est plein de ses effets. La Génération peut mettre entre les Habitans d'un même Lieu des différences marquées ; elle peut accorder aux uns des dispositions qu'elle refuse aux autres ; mais ces dispositions que deviendroient-elles si l'E'ducation ne s'en saisissoit pour les faire valoir ? C'est elle qui rend assez souvent les Membres d'une même Famille aussi différens entr'eux que le sont les Habitans de Climats éloignés. C'est elle qui fait fleurir aujourd'hui sur les bords de la Seine & sur ceux de la Tamise un Peuple de Savans, à la place

duquel on ne vit autrefois qu'une Nation de Barbares. C'est elle qui conserve à la Chine depuis près de trois mille ans sa Religion, ses Loix, ses Mœurs, ses Sciences & ses Arts. C'est elle enfin qui transportera quelque jour sur les Rives sauvages de l'Amazone les Sciences Européennes, & qui transformera l'Américain stupide en Métaphysicien profond.

D'OU vient la distance énorme qui sépare l'immortel NEWTON du Pâtre grossier? La Nature n'auroit-elle pas pêtri leurs Cerveaux du même limon; auroit-elle mis dans l'un des parties qui ne se trouveroient point dans l'autre; ou auroit-elle arrangé dans l'un certaines parties tout autrement qu'elle ne les auroit arrangées dans l'autre? Non; le Cerveau du Pâtre a essentiellement les mêmes organes, la même structure, le même tissu que celui du Philosophe; & si ce dernier a quelque avantage qui n'ait pas été donné à l'autre, cet avantage n'est pas tel qu'il eût fait de NEWTON, placé dans les Orcades, le NEWTON qu'on a vu briller à Londres. L'Éducation a opéré ce prodige dont nous cherchons la cause prochaine: elle a élevé le Philosophe au sein de la Lumiere; elle a laissé ramper le Pâtre dans l'épaisse nuit.

CHAPITRE LXXXV.

Continuation du même ſujet.

LE pouvoir de l'E'ducation ne ſe borne point à cette Vie : il perce au-delà du tombeau, & porte ſes heureuſes influences juſques dans l'E'ternité.

APRÈS s'être développé par degrés inſenſibles, l'Homme atteint l'âge de maturité. Dans cet âge il déploie toutes ſes Forces, il exerce toute ſon Activité, il goûte la plénitude de l'exiſtence. Mais ce Solſtice de la Vie humaine dure peu. Bientôt l'Homme déchoit; ſes Forces s'affoibliſſent; ſon Activité diminue; & cet affoibliſſement graduel le conduit inſenſiblement à la vieilleſſe, qui eſt ſuivie de la mort.

L'HOMME, cet Etre excellent, dans lequel nous découvrons tant de traits d'une origine céleſte, ne vivroit-il donc que la vie de l'E'phemere? Tant de vertus, tant de lumieres, tant de capacités à acquérir n'auroient-elles pour fin que d'embellir un inſtant le tableau

changeant de l'Humanité, en rendant à la Société des services néceſſaires?

La Raiſon peut élever ces doutes, parce qu'elle peut craindre d'être privée pour toujours d'un Bonheur qu'elle deſireroit qui ne finît point, & qu'ignorant le Plan de l'Univers, elle ignore ſi ce deſir s'accorde avec ce Plan. Mais lorſqu'elle réfléchit profondément ſur la ſimplicité de l'Ame & ſur les PERFECTIONS DIVINES, elle y découvre des motifs ſuffiſans pour ſe perſuader que l'Ame continuera d'exiſter après la deſtruction du Corps groſſier qu'elle anime aujourd'hui. S'il reſte là-deſſus quelques inquiétudes à la Raiſon, c'eſt ſur le beſoin que l'Ame a d'un Corps pour exercer ſes Facultés. La RÉVÉLATION vient diſſiper ces inquiétudes en enſeignant aux Hommes le Dogme important de la RÉSURRECTION, Dogme ſi conſolant, & en même tems ſi conforme aux notions les plus ſaines de la Philoſophie. La SOUVERAINE SAGESSE a donc de grandes vuës ſur l'Homme. ELLE a placé au-dedans de lui le Germe d'une Immortalité glorieuſe. ELLE a ſemé ſur la Terre le Grain qui renferme ce Germe précieux; ELLE a voulu qu'il y prît ſes premiers accroiſſemens, qu'il y portât ſes premiers fruits; & ELLE s'eſt propoſée de le tranſplanter un jour dans un

Terrein plus fertile, où il recevra la culture propre à donner à ses productions toute la perfection qu'elles sont capables d'acquérir.

L'Éducation commence ici bas ce grand ouvrage. Elle prépare le Cœur & l'Entendement pour cet État futur : elle les rend propres à habiter le Séjour de la Vertu & de la Lumiere.

Mais, qu'est-ce que ce Germe qui doit se développer un jour avec tant d'éclat ? Un voile épais le dérobe à nos foibles yeux & ne laisse à notre curiosité avide que la ressource des conjectures. Ce Germe seroit-il un Corps organique de matiere éthérée ou d'une matiere analogue à celle de la Lumiere ? Seroit-il le véritable Siege de l'Ame ? Le Corps *calleux* n'en seroit-il que l'enveloppe grossiere ? Les esprits animaux, destinés à transmettre à ce Corps éthéré les ébranlemens des Objets, y produiroient-ils des impressions durables, source de la *Personnalité ?* Les esprits animaux eux-mêmes seroient-ils d'une nature analogue à celle de la Lumiere ou de la Matiere électrique ? L'action des Visceres n'auroit-elle pour but que de séparer ce Feu élémentaire des alimens dans lesquels on sait qu'il est renfermé ? Les nerfs ne seroient-ils que les cordons destinés à la transmission de

cette Matiere dont la rapidité est si merveilleuse ? Le Corps éthéré contiendroit-il en petit tous les Organes du Corps glorieux que la Foi espere & que S. PAUL nomme Corps *spirituel*, par opposition au Corps *animal* ? La Résurrection ne seroit-elle que le développement prodigieusement accéléré de tous ces Organes ? Une Lumiere céleste, infiniment plus active que la liqueur qui opere le développement du Germe grossier, opéreroit-elle le développement du Germe immortel ?

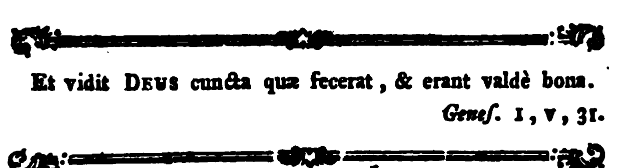
TOUT n'est que changement & que développement. Contenus originairement en petit dans des Germes les Corps organisés ne font que se développer, & l'instant où ce développement commence est ce que nous nommons improprement *Génération*. La Nature prépare de loin ses Productions ; elle les fait passer successivement par différentes formes pour les élever enfin au dernier terme de leur perfection. Quelle distance entre la Plante renfermée encore dans la Graine & cette même Plante parvenue à son parfait accroissement ! Quelle différence entre la Chenille & le Papillon qui en doit naître, entre ce Ver hérissé de poils qui rampe pesamment sur la terre & qui ne se nourrit que d'alimens grossiers, & cet Animal paré des plus

riches couleurs, qui fend l'air d'un vol léger & qui ne vit que de rosée ! Cependant, la Chenille est un véritable Papillon sous une forme empruntée. La main savante & délicate d'un SWAMMERDAM ou d'un RÉAUMUR fait faire tomber ce Masque & produire à nos yeux surpris les parties propres au Papillon.

L'HOMME ne paroît point non plus ici bas sous sa véritable forme : ce n'est point lui que nous voyons ; ce n'est que cette Enveloppe terrestre qu'il doit rejeter. La mort, si redoutable au Vulgaire, n'est pour une Ame philosophique que la mue qui doit précéder une heureuse transformation.

FIN.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES SUR LA CAUSE PREMIERE ET SUR SON EFFET.



Et vidit DEUS cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.

Genes. 1, v, 31.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités essentielles de la RELIGION.

*TOUS les Etres ont leurs rapports. Les conséquences de ces rapports sont des Loix. La Métaphysique considere ces rapports : elle en observe l'enchainement & les effets. L'Homme, le plus parfait des Etres terrestres, est aussi celui dont les rapports sont les plus étendus, les plus féconds, les plus variés. L'Homme tient à toute la Nature, & la Nature tient à l'*ETRE *des* ETRES.

L'UTILITÉ de la Métaphysique est donc proportionnée à la grandeur des Objets dont elle s'occupe. Elle part modestement du fait : elle recherche ce qui est, & en généralisant les idées, elle s'éleve par degrés à la PREMIERE RAISON *des Choses.*

LA Métaphysique voit la RELIGION *comme une maîtresse Roue dans une Machine. Les effets de cette Roue sont déterminés par ses rapports*

aux Pieces dans lesquelles elle s'engrene. La RELIGION *parle d'une* Alliance, *d'un* MÉDIATEUR, *de* récompenses *&* *de* peines à venir. *Ces termes puisés dans le langage des Hommes & pour des Hommes expriment figurément l'Ordre établi. Les rapports de l'état actuel de l'Humanité à un état futur sont des rapports certains. Ceux de la vertu au bonheur, du vice au malheur ne sont pas moins certains, & ils se manifestent déja ici bas.*

AINSI, soit que l'on admette une nécessité proprement dite dans les actions morales; soit que l'on nie cette nécessité, rien ne change: la Religion est toujours le Trésor de la Grace. La vertu & le vice demeurent ce qu'ils sont: leurs conséquences sont infaillibles; elles dérivent de la Nature des Choses.

DIEU voit l'Homme de bien & le Méchant comme IL *voit le Froment & l'Yvraie. Ce sont différens degrés de l'E'chelle terrestre. DIEU a voulu l'existence de ces degrés parce qu'ils entroient dans la composition de ce Monde;* IL *a voulu l'existence de ce Monde, parce qu'il entroit dans la composition de l'Univers;* IL *a voulu l'Univers, parce que l'Univers étoit* Bon. *DIEU ne* récompense *donc point;* IL *ne* punit *point,*

à parler métaphysiquement : mais IL *a établi un Ordre en conséquence duquel la vertu est source du bien, le vice source du mal.*

CE seroit donc en vain que le Vicieux voudroit s'autoriser d'un Enchaînement nécessaire : il n'en sera pas moins vrai qu'il éprouvera un mal proportionné au degré de son imperfection. Mais le Vicieux peut cesser de l'être : il cessera de l'être dès qu'il le voudra : il le voudra dès qu'il aura été placé dans des circonstances propres à lui faire distinguer sûrement le meilleur réel du meilleur apparent.

TELLE est l'idée que la Raison se forme de la fin principale des peines : elles sont le moyen qui ramenera à l'Ordre tous les Etres qui auront eu le malheur de s'en écarter. L'Ame est une Force dirigée essentiellement *vers le bien : un degré de perfection acquis conduit à un autre degré.*

DANS ce Systême la difficulté se réduit donc à demander ; pourquoi DIEU *a créé un Monde dans lequel le mal devient pour un certain nombre d'Etres le véhicule au bien ? La solution de cette question est dans l'*ESSENCE *de l'*ENTEN-

DEMENT DIVIN. *La Métaphysique n'entreprend point de sonder ces profondeurs : elle se borne à découvrir que l'Univers est la Production de* l'ETRE SUFFISANT A SOI, *& dont les* PERFECTIONS *n'ont point d'autres bornes que* SA NATURE.

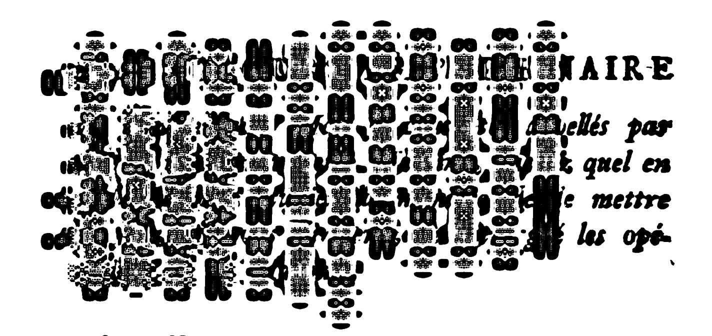
*EN approfondissant la Méchanique de notre Etre, la Métaphysique apperçoit dans l'A*mour-propre *le Principe de toutes nos Actions ; & ce Principe n'est pas plus opposé à la* RELIGION *que celui de la nécessité. L'Amour - propre est l'Amour du bonheur ; & qui pourroit douter que l'Amour du bonheur ne soit le ressort qui meut les Hommes ? La* RELIGION *en leur annonçant des récompenses & des peines, fait-elle autre chose que tendre davantage ce ressort ? L'Amour - propre est dans une belle Ame la source de la Bienveuillance universelle, parce que le sentiment de la perfection est inséparable de celui du bonheur. L'Entendement peut s'obscurcir & se méprendre dans le discernement des biens & des maux. Mais l'Amour - propre ne perd point de son activité : l'Homme ne cesse point de sentir & de vouloir son bonheur.*

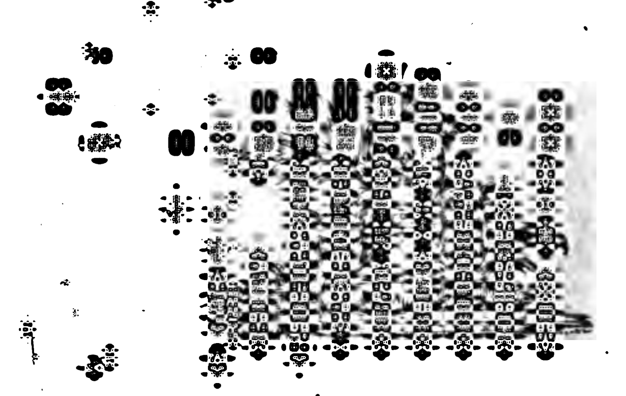
ECLAIREZ donc l'Homme sur le bonheur ; en-

seignez-lui qu'il le trouvera dans celui de ses Semblables & dans l'observation des rapports qu'il soutient avec eux; laissez à l'expérience à le convaincre de la vérité de ces principes, & vous en ferez un Agent moral.

JE l'ai dit dans ma Préface; je le répete ici: la RELIGION *considérée sous son vrai point de vue, peut s'allier aux idées les plus philosophiques: mais ceux qui manient la* RELIGION *n'ont pas toujours assez de Philosophie dans l'Esprit. Ils s'imaginent que tout est perdu lorsqu'on donne à un mot un sens différent de celui qu'ils adoptent. Ils jugent d'un principe par ses conséquences; & au lieu de s'assurer de la vérité du principe; ils examinent ce qui en résulteroit s'il étoit admis. C'est ainsi que sans y penser ils asservissent la raison à l'opinion, la* RELIGION *au préjugé, & qu'ils fournissent à l'incrédule les armes les plus dangereuses.*

VOUS donc qui vous intéressez sincérement aux progrès de la RELIGION, *qui est la Vérité, ne vous scandalisez point lorsqu'un Philosophe ose vous dire que l'Homme est une Machine physico-morale construite pour exécuter une certaine suite*


AIRE
ellés par
quel en
mettre
les opé-





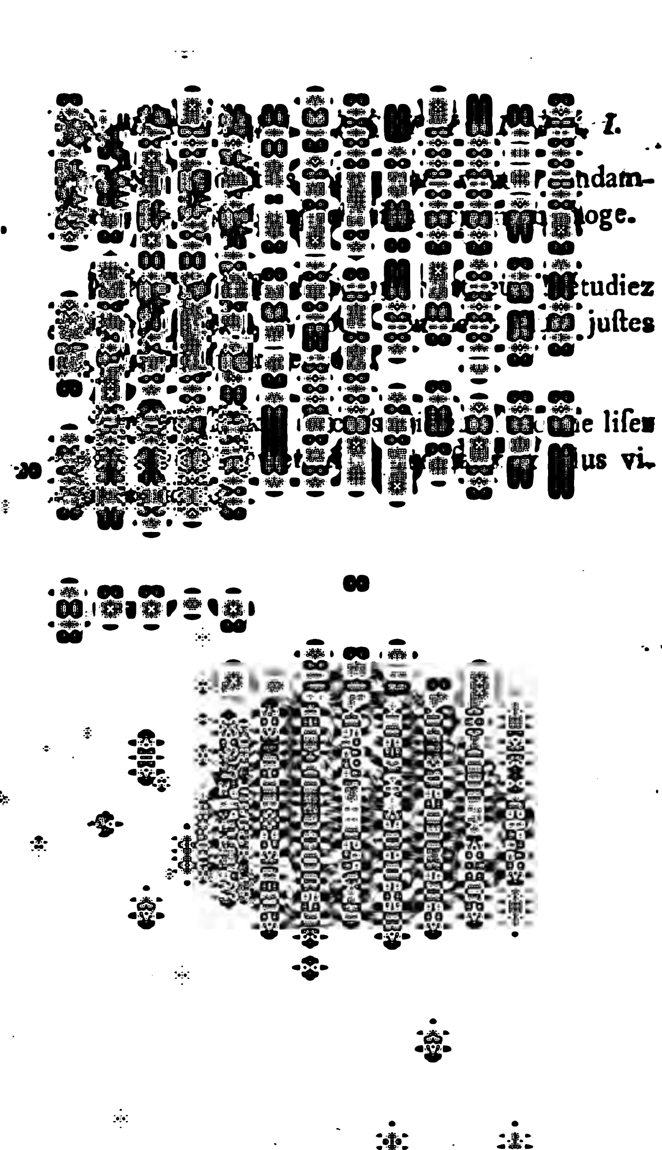
PRINCIPES
PHILOSOPHIQUES.

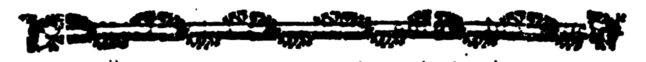
INTRODUCTION.

J'AI donné dans les Considérations précédentes des principes sur l'E'conomie de notre Etre: je reprends ici quelques-uns de ces principes: je les lie à d'autres principes plus généraux ou relatifs. Je tâche d'en composer une suite où ils soient exposés avec netteté & précision. Je vais à ce qui me paroît le plus certain, & je ne me détermine point par les conséquences. Ce qui est, est. Les détails n'entrent point dans mon plan: je veux saisir les grosses Branches & non les Rameaux.

PHILOSOPHES qui êtes au-dessus du préjugé & qui recherchez le fond des Choses! c'est à vous que j'adresse ces principes: jugez; & dites-moi si je suis dans l'erreur.

PEUPLE des Philosophes! Théologiens pas-





PREMIERE PARTIE.

DE LA CAUSE PREMIERE.

CHAPITRE I.

Le Monde successif, preuve d'une CAUSE NÉCESSAIRE.

LE Monde est successif: son état actuel est l'effet immédiat de son état antécédent. Une Génération succede à une autre Génération, une forme à une autre forme, un mouvement à un autre mouvement.

LA suite de ces états divers n'est pas infinie. Chaque état a nécessairement sa Cause hors de soi: la somme de toutes ces Causes individuelles a donc nécessairement SA CAUSE hors de soi.

CETTE CAUSE extérieure à la Chaîne im-

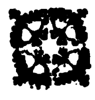
menſe qui forme l'Univers ; cette CAUSE qui a en SOI la raiſon de SON Exiſtence ; cette CAUSE ſans LAQUELLE rien n'exiſteroit eſt la CAUSE NE'CESSAIRE.

CHAPITRE II.

Des ATTRIBUTS *de la* CAUSE NE'CESSAIRE.

QUELS ſont les ATTRIBUTS de cette CAUSE ? ELLE a agi ; obſervons SES Effets ; ils nous manifeſteront SES ATTRIBUTS.

L'UNIVERS exiſte ; la CAUSE qui l'a produit eſt donc PUISSANTE. L'Univers eſt un Syſtème de rapports : la CAUSE qui l'a produit eſt donc INTELLIGENTE. L'Univers renferme des Etres heureux : la CAUSE qui l'a produit eſt donc BIENFAISANTE.



CHAPITRE III.

De l'illimitation des ATTRIBUTS DIVINS.

MAIS, ces ATTRIBUTS ADORABLES résident dans l'ETRE EXISTANT par SOI ; ils n'ont donc aucune raiſon *extérieure* de limitation. Ils ſont néceſſairement ce qu'ILS ſont. ILS ne le ſont pas dans un certain degré : ILS le ſont *abſolument*.

L'ETRE NÉCESSAIRE a donc toute la PUISSANCE, toute la SAGESSE, toute la BONTÉ poſſibles. IL eſt l'ETRE ABSOLUMENT PARFAIT.



SECONDE PARTIE.

L'UNIVERS UN ET BIEN.



CHAPITRE I.

De la Bonté de l'Univers.

L'Effet répond à sa Cause. L'Univers est l'Effet de la Cause néçessairement parfaite: il a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir. Il est bien.

CHAPITRE II.

De l'Unité de l'Univers.

L'Univers est un; parce qu'il est tout ce qui pouvoit être La Cause premiere a produit le plus grand effet possible. Dieu a voulu & a

voulu en DIEU. SA VOLONTE' efficace a rendu actuel tout ce qui étoit possible. DIEU continue à vouloir ce qu'IL a voulu, parce qu'IL est essentiellement ce qu'IL a été & ce qu'IL sera.

CHAPITRE III.

Continuation du même sujet.

L'UNIVERS est un encore dans les rapports des Parties au Tout & des moyens à la fin. Cette fin est le bonheur des Etres sentans & intelligens. Les moyens sont les rapports de ces Etres entr'eux & aux Objets environnans.

CHAPITRE IV.

Motif de la Création.

DIEU a créé parce qu'IL étoit DIEU. SES PERFECTIONS vouloient des Etres qui goûtassent l'existence. DIEU a créé ces Etres. En les créant, IL a satisfait à SOI. IL les aime, parce qu'IL s'aime LUI-MEME de l'Amour le plus parfait.

CHAPITRE V.

De la PROVIDENCE.

LA VOLONTE' qui a créé & qui conserve est la PROVIDENCE.

DIEU est présent à toutes les Parties de l'Univers: IL l'a fait. IL connoît les Loix des Etres matériels & des Etres intelligens: IL a ordonné ces Loix; IL a formé ces Etres. IL ne prévoit pas; IL voit. L'avenir est pour LUI comme le présent, un Monde qui se développera comme ce Monde développé. Il découvre les Effets dans leurs Causes. Que dis-je! il n'y a qu'une Cause, qu'un Effet; DIEU, l'Univers.

CHAPITRE VI.

Un seul Univers étoit possible.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu différens Univers aspirer à l'existence. La SAGESSE

n'a point choisi entre ces Univers le meilleur. Un seul Univers étoit possible : c'étoit celui dont DIEU a dit *qu'il étoit bon.* Il étoit bon, parce qu'il répondoit aux PERFECTIONS de la CAUSE. Il étoit le Plan de la SAGESSE, l'Objet de la PUISSANCE qui n'a point d'autres bornes que la Nature des Choses.

CHAPITRE VII.

De l'Origine du Mal.

LE Mal entroit-il donc comme Mal dans le Plan de l'Univers? Il étoit l'Effet néceſſaire des limites naturelles de la Création. L'Univers est aussi bon qu'il pouvoit l'être. Il n'est pas aussi bon que sa CAUSE : il n'est pas l'ETRE EXISTANT PAR SOI.

LES déterminations de chaque Etre ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Un bien exclut un autre bien ; une propriété s'oppose à une autre propriété ; un arrangement répugne à un autre arrangement, une Force à une autre Force, un degré à un autre degré. Le DIVIN GÉOMETRE a vu le *maximum* & le *minimum* de

tout cela, & l'Univers eſt la ſolution d'un Problême digne de SA PROFONDE SAGESSE.

CHAPITRE VIII.

E'tat de la queſtion.

POURQUOI DIEU ne détruit-il pas le Mal à ſa naiſſance, la grêle dans la nuée?

DIEU agit par les Cauſes ſecondes. Il a voulu que ces Cauſes produiſiſſent leurs Effets, & que ces Effets deviniſſent Cauſes à leur *tour*. Voilà le fait. Tel eſt le fondement le plus ſolide de nos jugemens ſur l'E'tat des Choſes & la ſuite des E'vénemens.

LA queſtion ſe réduit donc à celle-ci: pourquoi DIEU préfere-t-IL d'agir par les Cauſes ſecondes à agir immédiatement?

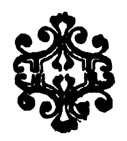


CHAPITRE IX.

Réponse à la question.

CETTE question eſt irréſoluble : elle tient à des Connoiſſances qui ne ſont peut - être données à aucune Créature ; parce que ces Connoiſſances touchent à la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

RENFERMONS - NOUS donc ſagement dans cette propoſition : DIEU agit par les Cauſes ſecondes : cela étoit conforme à SA SAGESSE ; cela étoit bon.



CHAPITRE X.

Des Miracles.

LORSQUE le cours de la Nature paroît tout à coup changé ou interrompu, on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il est l'Effet de l'Action immédiate de DIEU. Ce jugement peut être faux & le Miracle ressortir encore des Causes secondes ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du Bien qui devoit en résulter exigeoit cet arrangement ou cette exception aux Loix ordinaires Mais. s'il est des Miracles qui dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action entroit dans le Plan comme moyen nécessaire de bonheur. Dans l'un & l'autre cas l'effet est le même pour la Foi,



TROISIEME

TROISIÉME PARTIE.

DES LOIX.

CHAPITRE I.

Notion générale des Loix.

LEs Loix sont les résultats des rapports qui sont entre les Etres.

CHAQUE Etre a son Essence qui le distingue de tout autre ; & cette Essence est le fondement de ses rapports.

LES Loix se différencient donc comme les Etres. Chaque Etre a ses Loix.

CHAPITRE II.

De l'invariabilité des Loix.

L'Essence des Etres est invariable : ils sont ce qu'ils sont.

Les Loix des Etres, fondées sur leur Essence, sont donc invariables. Le Fer se porte vers l'Aimant, le Tigre se jette sur le Daim, le Voluptueux poursuit le plaisir, le Séraphin brûle pour Dieu de l'amour le plus ardent, en vertu des Loix établies. Ces Loix très-différentes entre elles sont également *constantes*. Les Forces physiques & les Forces intellectuelles sont également déterminées à produire leurs Effets. Ces Effets sont nécessaires : ils découlent de rapports immuables. Chaque Etre décrit sa courbe : celle de l'Araignée, beaucoup moins composée que celle du Singe, l'est beaucoup plus que celle du Polype. Toutes ces courbes ne sont que des portions infiniment petites de la Courbe prodigieusement variée qui compose l'Univers. L'Intelligence suprême connoît seule l'équation de cette Courbe.



QUATRIEME PARTIE.

DES LOIX DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

L'Homme, Etre mixte.

L'HOMME est un Etre mixte. Il tient par son Corps aux Substances matérielles ; par son Ame aux Substances spirituelles.

L'HOMME sent qu'il existe, & la simplicité de ce sentiment tout-à-fait inexplicable par les propriétés de la Matiere, nous conduit à penser qu'il est une modification d'une Substance qui n'est point Matiere.

CHAPITRE II.

L'Homme, Etre corporel.

EN vertu des rapports que l'Homme soutient avec la Matiere, il est soumis aux Loix du Mouvement & à l'activité des Forces physiques.

IL se nourrit; Il change en sa propre Substance des particules étrangeres: il croît par l'intussusception de ces particules: il engendre des Etres semblables à lui.

L'ACTION réciproque & continuée des Solides & des Fluides & l'impression variée des Elémens conservent, alterent ou détruisent cette admirable Machine dans le rapport de sa Constitution à l'activité des Causes qui agissent sur elle.



CHAPITRE III.

L'Homme, Etre spirituel.

COMME Etre spirituel l'Homme sent, apperçoit, juge, veut, agit.

CES différentes opérations sont l'effet de Facultés qui ont l'Ame pour Sujet. Elles sont des manieres d'ètre de ce Sujet.

CHAPITRE IV.

De l'Union de l'Ame & du Corps.

CES modifications ont une Cause extérieure & prochaine: cette Cause est la Machine organisée à laquelle l'Ame est unie par des nœuds qui ne sont vraisemblablement connus que de la SAGESSE QUI les a formés.

LA Loi fondamentale de cette union est qu'à l'occasion des mouvemens qui s'excitent dans le Corps l'Ame est modifiée, & qu'à l'occasion des modifications de l'Ame le Corps est mû.

CHAPITRE V.

Des déterminations & de la gradation du Sentiment.

IL n'eſt point de modification de l'Ame qui lui ſoit indifférente. Toutes ſont accompagnées de ſentimens agréables ou déſagréables. Les modifications de la Faculté de ſentir ſont déterminées comme celles de toute autre Faculté.

IL eſt une gradation dans les ſentimens comme il en eſt une dans toutes les Productions de la Nature. L'Inſtrument qui meſureroit *les ſentimens* auroit, comme celui qui meſure la chaleur, un point d'où l'on commenceroit à compter : au-deſſus de ce point ſeroient les degrés du plaiſir, au-deſſous ceux de la douleur.

CHAPITRE VI.

De l'Amour-propre.

L'AME se plait aux modifications agréables; elle se déplait aux modifications désagréables. Elle est un Etre sentant: elle veut le Bonheur; elle s'aime elle-même.

CET Amour est le Principe fécond des actions de l'Homme, la Loi suprême des volontés.

CHAPITRE VII.

L'utile, source de plaisir & des déterminations de l'Amour-propre.

L'AME apperçoit les rapports des Choses à son Bonheur; & cette perception produit un sentiment agréable.

L'UTILE est source de plaisir. Tout ce qui est source de plaisir modifie la faculté de sentir en rai-

composée du caractere de l'Ame & du nombre, de l'espece ou de l'intensité des plaisirs.

CHAPITRE VIII.

Des premiers Principes du Beau.

L'AME se plaît dans l'exercice facile de ses Facultés : elle est un Etre actif ; mais son Activité est bornée.

L'AME aime donc à saisir des rapports ; mais elle n'aime pas des rapports trop compliqués. Le Beau lui plait, parce qu'il est un & *varié* : il offre des rapports faciles à saisir. Le Beau paroîtra donc à l'Ame d'autant plus beau qu'il offrira un plus grand nombre de rapports & de rapports faciles à saisir, ou qu'il réveillera en elle un plus grand nombre de sentimens agréables ou des sentimens plus vifs. Les rapports des moyens à la fin sont une source de beauté. L'importance de la fin & la simplicité des moyens sont une plus grande beauté encore. L'Homme est beau : un Monde est plus beau : l'Univers est souverainement beau : il est le Système général du Bonheur.

CHAPITRE IX.

Du Caractere de l'Ame, & des sources de ses variétés.

L'Ame juge des rapports comme elle a été appellée à en juger. La place qu'elle occupe dans le Systême détermine sa maniere de penser : sa maniere de penser détermine ses volitions : ses volitions déterminent ses actions. L'Eskimaut raisonnera-t-il comme le François? Alexandre pouvoit-il penser comme Diogene, Mais il falloit des Eskimauts & des François, un Alexandre & un Diogene.

Le Caractere de l'Ame est ce qui la distingue. Les idées & les volontés le fixent. Il exprime la valeur de l'Ame.

Dans un Monde successif & varié il ne naît pas deux Etres précisément semblables. La Loi des développemens s'y opposeroit. Elle ne permet pas qu'un Corps organisé demeure le même un instant. Les effets d'une Cause toujours changeante sont nécessairement variés. La com-

binaison des Causes morales avec les Causes physiques augmente encore la variété.

CHAPITRE X.

De la Perfection morale.

LE Bonheur se diversifie donc comme les Esprits. L'échelle du Bonheur est celle des Etres sentans & intelligens. Elle est celle de la Perfection.

A la tête de cette échelle est la Perfection morale. Elle consiste dans le nombre, la *généralité* & la vérité des notions & dans l'observation de l'Ordre ou des rapports.

CHAPITRE XI.

De l'origine du plaisir attaché à la Perfection.

L'AME se complait d'autant plus dans la Perfection morale qu'elle saisit plus fortement les rapports qui en sont les fondemens.

Ces rapports ſont ceux que l'Homme ſoutient par ſa nature avec les Etres qui l'environnent.

CHAPITRE XII.

De la Loi Naturelle & des Maximes morales.

LA Loi Naturelle eſt le réſultat de ces rapports. Les Maximes de la *Morale* en ſont l'expreſſion.

L'Ame juge de la beauté de ces Maximes par leur utilité. Elle les approuve comme des moyens de Bonheur. Elle acquiert d'autant plus de facilité à les pratiquer qu'elle les pratique plus ſouvent. L'habitude à s'y conformer la rend vertueuſe. La Vertu eſt cette habitude: elle eſt un Tempérament de l'Ame.

CHAPITRE XIII.

Du Tempérament vertueux.

L'Ame qui a ce Tempérament fait le bien ſans y réfléchir: elle ne ſauroit faire autrement:

sa nature est de faire le bien : elle est un Automate bienfaisant. Elle ne se détermine pas par la vue distincte des motifs ou des rapports : elle agit par sentiment ; & ce sentiment est le produit des perceptions distinctes qui l'ont souvent affectée. Il est, à proprement parler, une multitude de perceptions confuses qui viennent frapper l'Ame subitement & à la fois, & qu'elle ne démêle point. La Réflexion analyse le sentiment : elle en découvre l'origine & la formation : elle est le prisme qui décompose ce faisceau d'idées.

CHAPITRE XIV.

L'Amour propre, Principe des Devoirs.

LES Devoirs naissent de l'Amour propre comme de leur Tronc : ils en sont les Branches & les Rameaux, ou plutôt c'est l'Ame elle même répandue dans le Tronc & jusques dans les moindres Rameaux. Et comme il y a plus de vie là où il y a plus de vaisseaux, le sentiment est aussi plus vif dans le Tronc que dans les Branches ; dans les Branches que dans les Rameaux. Les Devoirs dont l'obser-

vation emporte une plus grande utilité sont ceux qui excitent le plus l'Amour propre. Les principes qui supposent une plus grande perfection dans l'Intelligence qui les saisit & qui les pratique sont ceux qui agissent sur l'Ame le plus fortement. Le plaisir qui naît de la Perfection est proportionné au degré de la Perfection.

CHAPITRE XV.

Des Devoirs envers DIEU.

AINSI, la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS émeut puissamment l'Ame qui s'en occupe. Les Devoirs qui découlent de cette contemplation lui paroissent les plus importans. L'Ame ne demeure pas froide à la vue des Biens particuliers; la vue du SOUVERAIN BIEN ne l'embraseroit-elle point? L'Ame se complaît dans le sentiment de son excellence: ce sentiment n'est jamais plus vif que lorsqu'elle s'éleve le plus: elle ne s'éleve jamais plus que lorsqu'elle remonte de l'Univers à son AUTEUR.

l'Amour-propre vers sa véritable fin, & cette fin est un Bonheur permanent.

CHAPITRE XIX.

De la Foi.

LA Raison juge du Moyen & de la Fin Evangéliques. L'assentiment qu'elle leur donne constitue la Foi.

LA Foi est donc raisonnable. C'est la Raison elle-même opérant sur les VÉRITÉS SALUTAIRES; & la Raison est le bon usage de nos Facultés.

LE mérite de la Foi ne consiste donc pas à croire; mais à rechercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir rouge ce qui est bleu; mais il dépend de nous de distinguer le rouge du bleu.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

De la Vérité & du But de la RE'VE'LATION.

LA certitude de la RE'VE'LATION eſt fondée en dernier reſſort ſur ce qu'une multitude d'Hommes qui avoient des Yeux & des Oreilles, du bon Sens & un Cœur droit n'a pu ni tromper ni être trompée en matiere de Faits renfermés dans la ſphere des notions communes.

L'UTILITE' de la RE'VE'LATION n'eſt point une preuve de la Vérité : mais ſa Vérité prouveroit ſon Utilité, ſi la Raiſon avoit beſoin de preuves en ce genre.

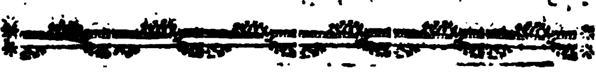
LES Martyrs prouvent ſimplement qu'il eſt des Ames capables de ſouffrir la mort en faveur d'une Opinion ; mais ils ne prouvent point la vérité de cette Opinion. Quelle Opinion n'a pas eu ſes Martyrs ? Quelle foule de prodiges n'offrent point en ce genre les bords du Gange ou du St. Laurent ?

LE CHRISTIANISME exiſte : un HOMME qui ſe nommoit CHRIST le fonda, & cet HOMME reſſuſcitoit les Morts.

Le But de la Miſſion de cet ENVOYE' CE'LESTE eſt d'élever une Partie du Genre humain au plus haut degré de la Perfection ou du Bonheur. C'eſt ce que l'E'CRITURE nomme en ſa langue le *Salut*. Mais DIEU ne veut pas que tous les Hommes parviennent à ce degré, comme IL ne veut pas que tous les Hommes ſoient Philoſophes & que tous les Animaux ſoient Singes.

NE dites donc pas, la RE'VE'LATION eſt *néceſſaire* : le Fait vous démentiroit, & le Fait eſt l'expreſſion de la VOLONTE' DIVINE. ELLE laiſſe le Chinois ſacrifier à *Fohé*, le Canadien à *Michapous*. Le Chinois & le Canadien *ſont* heureux : ils le ſont moins que le Chrétien ; mais le Chrétien l'eſt moins que l'ANGE, celui-ci moins que le CHE'RUBIN. DIEU ne devoit-IL donc créer que des CHÉRUBINS ! Mais il eſt encore des degrés entre les CHÉRUBINS : un CHÉRUBIN n'eſt pas tout autre CHÉRUBIN. Chacune de ces Intelligences a ſes déterminations, ſa maniere d'être.

APPRENEZ donc que la Nature des Choſes vouloit des Gradations, & que DIEU veut la Nature des Choſes.



CINQUIEME PARTIE.

DES LOIX DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Les Animaux, Etres mixtes.

SI des Effets semblables supposent les mêmes Causes, les Animaux sont des Etres mixtes. Ils tiennent, comme l'Homme, aux Substances corporelles & aux Substances spirituelles.

COMME l'Homme, ils se nourrissent, ils croissent, ils multiplient.

COMME l'Homme, ils sentent, ils apperçoivent, ils veulent, ils agissent.

CHAPITRE II.

Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.

MAIS, les Animaux ne jugent pas proprement; ils ne *généralisent* point leurs idées: ils n'ont que des notions particulieres, parce qu'ils ne sont point doués de la *Parole*; & c'est là ce qui paroît les distinguer essentiellement de l'Homme.

CHAPITRE III.

De l'Union des deux Substances dans les Animaux.

DANS l'Animal, comme dans l'Homme, l'Union de l'Ame & du Corps suit la même Loi fondamentale: le Corps mû par les Objets modifie l'Ame; l'Ame modifiée meut le Corps.

CHAPITRE IV.

Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Causes & de leurs effets.

LES modifications de l'Ame de la Brute lui sont agréables ou désagréables. Elle est un Etre sentant.

TOUT ce qui est cause de modifications agréables détermine l'Activité de l'Animal en raison composée de sa Nature & de l'efficace des Causes qui agissent sur lui. L'Animal veut nécessairement son Bien-être : il s'aime comme tous les Etres sentans.

CHAPITRE V.

Des Sentimens dans la Brute & de leur rappel.

L'ANIMAL est affecté par les rapports des Choses à son Bien-être, & cette impression produit un Sentiment agréable.

Les Sentimens se réveillent les uns les autres dans l'Ame de la Brute. La loi de leur rappel est fondée sur leur analogie & leur intensité.

CHAPITRE VI.

De l'Instinct.

La Faculté en vertu de laquelle l'Animal saisit ce qui convient à sa nature est ce qu'on nomme son *Instinct*; & cet Instinct paroît n'être que le Sentiment qui naît des rapports établis.

La portée de l'Instinct se mesure par le nombre & la qualité des rapports que l'Animal soutient avec les Etres environnans. Les Sens sont la principale Source de ces rapports.

L'E'ducation perfectionne l'Instinct comme elle perfectionne la Raison. En plaçant l'Animal dans des circonstances où il n'eût point été placé par la Nature, elle alonge la chaine de ses sensations, elle multiplie ses rapports, elle lui imprime de nouveaux mouvemens. Elle a atteint son but lorsqu'elle a rendu tout cela

aussi propre à l'Animal que son caractère originel.

CHAPITRE VII.

Du Principe des actions des Brutes.

UNE Loi secrete préside à la conservation de l'Animal, à celle de son Espece, à celle de ses Petits, à celle de la Société dont il est Membre. Cette Loi différeroit-elle de celle qui porte tout Etre sentant à vouloir son Bien-être? Est-il un Mobile plus puissant, un Principe d'action plus sûr?

L'ACTUALITE' des sensations & le degré de leur intensité décident des mouvemens de l'Animal. Il se plait dans l'exercice de ses Organes & dans un certain exercice. Ce plaisir est ordinairement fondé sur un besoin : ce besoin l'est sur la Machine. De là résultent des opérations que le Peuple admire & que le Philosophe observe.

TOUT paroît avoir été arrangé de façon que les Petits sont causes de modifications agréables

pour les Meres appellées à les nourrir & à les élever, & que les plaisirs ou les besoins d'un Individu d'une Société sont ceux de cette Société.

CHAPITRE VIII.

Réflexions. Exemples.

LES actions des Animaux présentent un texte assez obscur : on veut commenter ce texte ; & parce qu'on est Homme & qu'on raisonne, on fait raisonner les Animaux ; on leur prête de l'industrie, de l'intelligence, & ce qui est *moins* philosophique encore, des vues & de la prévoyance. Si cependant l'on cherchoit à se faire des principes sur cette matiere, l'on rameneroit tout aux sensations & à une méchanique qui ne seroit pas moins admirable que l'Intelligence qu'on voudroit lui substituer. Je dis admirable, parce qu'on aime beaucoup à admirer ; & on aime beaucoup à admirer, parce qu'on est fort ignorant. Des Intelligences élevées admirent peu, il en est peut-être de si élevées qu'elles n'admirent que la CAUSE PREMIERE.

Vous célébrez l'induſtrie du Ver à ſoie dans la conſtruction de ſa Coque ; vous célébrez une chimere. Le Ver à ſoie conſtruit une Coque, parce que le beſoin de filer le preſſe. Il donne à cette Coque une figure ellyptique, parce que forcé de plier ſon Corps tantôt en maniere d'anneau, tantôt en forme d'S, il eſt ainſi l'eſpece de Moule qui détermine méchaniquement la figure & la proportion de la Coque.

Ne dites pas, les Abeilles amaſſent des proviſions pour l'Hyver ; vous diriez une abſurdité. Mais, dites ſimplement, les Abeilles recueillent du miel & de la cire, & vous direz un fait. Le Philoſophe cherchera l'explication de ce fait dans les rapports qui ſont entre les fleurs & la Conſtitution pſychophyſique des Abeilles. Attirées vers les fleurs par les corpuſcules qui en émanent, les Abeilles trouvent du plaiſir à y exercer leur Activité & à l'y exercer d'une certaine maniere. Ce plaiſir ceſſe lorſque l'Inſecte eſt autant chargé de cire ou de miel qu'il peut l'être. Un autre ſentiment ſuccede alors par une liaiſon naturelle ; ce ſentiment eſt celui de la Ruche. Les Abeilles y retournent donc & y portent leur récolte. D'autres ſenſations qui nous ſont inconnues & qu'on pourroit eſſayer de deviner déterminent les Abeilles à dépoſer

cette récolte dans les cellules. Les Abeilles continuent cet exercice aussi long-tems que la Saison le leur permet : l'Hyver arrive, & elles se trouvent approvisionnées sans avoir songé ni pu songer à faire des provisions. Ce ne sont pas les Abeilles qui ont prévu ; c'est l'AUTEUR des Abeilles. Par une suite de l'ordre que SA SAGESSE a établi, les Abeilles sont pourvues de nourritures lorsque la Campagne ne peut plus leur en fournir. L'Homme & quelques Animaux profitent du travail des Abeilles ; & cela entroit encore dans le Plan.

Vous êtes touché de l'attachement de la Chienne pour ses Petits ; vous ennoblissez cet attachement & vous l'élevez au rang *d'une* tendresse réfléchie ; vous vous méprenez : la Chienne aime ses Petits, parce qu'elle s'aime elle-même. Ils contribuent à son bien-être actuel, soit en déchargeant ses mammelles d'un lait trop abondant, soit en excitant dans leurs parties nerveuses un chatouillement agréable.

Les Abeilles, les Fourmis, les Castors, &c. naissent en Société : ils y sont retenus par les plaisirs attachés à cet état. Ces plaisirs ont leur fondement dans la Constitution de l'Animal. Il les goût : dès qu'il est né ; plus il les goûte &

plus les nœuds qui le lient à la Société se resserrent. De là, la conservation de cette Société. Le plaisir est la voix de la Nature : tout Etre sentant obéit à cette voix ; c'est elle qui rappelle l'Abeille à sa Ruche, la Fourmi à sa Fourmilliere ; le Castor à sa Cabane.

CHAPITRE IX.

De la Mémoire des Animaux.

IL n'est pour les Animaux ni passé ni futur ; ils ne sentent que le présent ; les notions de passé & de futur tiennent à des comparaisons qui supposent évidemment l'usage des termes.

LES Animaux ont de la Mémoire : mais cette Mémoire differe essentiellement de la nôtre. Nous nous rappellons que nous avons existé dans un certain tems avec certaines idées : nous sentons que le Moi qui pensoit alors est le moi qui pense actuellement, & ce Sentiment constitue la *Personnalité*. Il n'est point de Moi, de Personnalité chez les Animaux. Leur Cerveau retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impressions des *Objets*. Les idées

ou les ſentimens attachés à ces impreſſions ſe réveillent les uns les autres par un enchaînement phyſique : mais leur rappel n'eſt point accompagné de *Réminiſcence.* Ils affectent l'Animal ſimplement comme actuels ; & c'eſt comme tels qu'ils déterminent ſes mouvemens.

Les careſſes que le Chien fait à ſon Maître après une abſence, ſont l'expreſſion du Rapport qui eſt entre l'Objet & les ſenſations agréables qu'il a fait éprouver au Chien. Le rappel de ces ſenſations par l'Objet monte la Machine ; elle joue. Nous nous plaiſons à trouver dans cette Scene les traits les plus touchans : nous ſubſtituons ſans y penſer l'Homme au Chien.

CHAPITRE X.

De l'Activité de l'Ame des Animaux.

Ces mouvemens qui s'excitent dans l'Animal à l'occaſion d'une ſenſation ou du rappel d'une ſenſation, dépendent-ils, comme je l'ai ſuppoſé, de l'action de l'Ame ſur les Membres ? ou ſont-ils l'effet d'une correſpondance ſecrete

qui soit entre le Siege du Sentiment & les Membres?

DANS cette derniere supposition l'Ame seroit simple spectatrice des mouvemens de son Corps; mais non une spectatrice indifférente: son activité se borneroit à la perception, au sentiment. Nous ne sommes assurés qu'il n'en est pas de même de notre Ame, que par le Sentiment intérieur; ce Sentiment suffit à nous convaincre de notre Liberté. L'analogie conduit à attribuer la Liberté aux Animaux, mais une Liberté limitée par le nombre & le genre des sensations.

SPIRITUELLE, intelligente, libre, l'Ame humaine n'en a pas moins, comme le Corps, sa méchanique, & les actions où elle intervient avec le plus de connoissance peuvent être considérées comme physiques sans détruire leur moralité. Il est un sens dans lequel on peut dire que l'Homme est un *Automate moral.* La Brute est un *Automate sentant.* Son Activité ou sa Liberté se déploie par le ministere des sensations.

LES sensations résultent du rapport qui est entre les Objets & la Constitution animale.

Soumis à la direction des ſenſations, & uniquement à cette direction, l'Animal remplit ſa fin ſans s'égarer : la Nature eſt ſon guide, il en ſuit fidelement les Loix. Soumis à la direction des ſenſations & à celle des notions générales l'Homme s'égare ſouvent, mais ſes erreurs mêmes, il eſt vrai, ſervent à le ramener au but. L'Homme s'égare, parce qu'il eſt Animal raiſonnable ; l'Animal ne s'égare pas parce qu'il n'eſt qu'Animal.

Les ſenſations balancent les ſenſations : le repos naît de l'équilibre, l'action de la rupture de cet équilibre.

CHAPITRE XI.

Continuation du même ſujet.

Si l'organiſation ſeule ne ſuffit pas à entretenir la vie dans les Corps animés ; ſi cet effet dépend encore d'un Principe diſtinct du Corps, d'un Principe qui agiſſe à chaque inſtant ſur les reſſorts de la Machine & qui en modifie les mouvemens ſuivant les circonſtances, nous trouverons ce Principe dans l'Ame, & cette

ſorte d'Activité ſera commune à toutes les Ames unies à des Corps organiſés : cet exercice de la Force motrice des Ames ſera indépendant du Sentiment : elles agiront ſans ſavoir qu'elles agiſſent : elles ſeront les Mobiles des Syſtêmes vitaux, & elles l'ignoreront. Dans les mouvemens les plus volontaires l'Ame a-t-elle le moindre ſentiment du comment de ſon action? C'eſt que mouvoir & ſentir ſont deux choſes eſſentiellement différentes.

CHAPITRE XII.

Du Travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés.

LE Travail de différentes Eſpeces d'Animaux qui vivent en Société ne prouve point qu'il y ait entre les Membres de ces Sociétés un accord proprement dit; un ſemblable accord ſupposeroit des conventions qui n'entrent point dans la ſphere de l'Inſtinct des Animaux. Ce Travail prouve ſeulement que chaque Individu eſt une Machine montée pour exécuter certains mouvemens ou certaines ſuites de mouvemens,

& qui les exécute. L'Ouvrage ſe forme par le concours des mouvemens de toutes ces Machines : il eſt le réſultat de ces mouvemens, l'expreſſion de toutes ces Forces particulieres.

Ainsi, les Nids des Chenilles qui vivent en Société réſultent des fils que fournit chaque Individu. Il les fournit, parce que ſa Conſtitution le porte à filer & à filer ſouvent. Il file ſur tous les Corps qu'il parcourt : de tous ces fils ſe forme un ſentier de ſoie que les Chenilles ſuivent aſſez conſtamment, & qui les ramene à leur Nid lorſqu'elles s'en ſont le plus écartées. Pendant qu'elles ſont encore fort jeunes elles s'écartent peu : elles filent alors autour d'une feuille ou de l'extrémité d'une branche, & ces fils ſont le fondement du Nid. Les Chenilles ſont déterminées à ſe fixer ſur cette feuille ou ſur cette branche, parce que c'eſt là ou fort près de là que le Papillon avoit dépoſé les œufs dont elles ſont ſorties.

Les plaiſirs ou les beſoins qui tiennent pluſieurs Individus réunis en Société ſont ou à tems ou à vie ; de là des Sociétés à tems & des Sociétés à vie.

SIXIEME



SIXIEME PARTIE.

DE LA

LOI DES GRADATIONS

ET DE

L'ÉCHELLE DES ETRES.

CHAPITRE I.

Idée générale de la Perfection.

TOUT Etre est parfait en soi : il a ce qui convenoit à sa fin.

CONSIDÉRÉ relativement à d'autres Etres, tout Etre est plus ou moins parfait.

LORSQUE différentes Parties conspirent au même but, on dit du Tout qu'elles forment qu'il est parfait.

La mesure de la Perfection des Parties est donc dans leurs rapports au Tout. Celles-là sont les plus parfaites, dont les rapports au Tout sont plus étendus ou plus variés.

La mesure de la Perfection du Tout est dans sa fin; celle de la fin dans le bien qu'elle renferme; celle du bien dans le nombre & la qualité des Etres qui en sont les Objets.

CHAPITRE II.

Deux sortes de Perfections.

Il est deux genres de Perfection; la Perfection qui est propre aux Corps; la Perfection qui est propre aux Ames.

CHAPITRE III.

Du plus haut degré de la Perfection corporelle.

Le plus haut degré de la Perfection corporelle est dans l'Organisation & dans une Organisation telle que d'un nombre de Parties

aussi petit qu'il est possible résulte un plus grand effet. Tel est entre les Etres terrestres le Corps humain.

Un Organe est un assemblage de parties solides différemment construites, qui concourent ensemble à produire un certain effet, ou c'est un Composé de différens vaisseaux qui contiennent, préparent ou font circuler une ou plusieurs especes de liqueurs.

CHAPITRE IV.

Du plus bas degré de la Perfection corporelle.

Le plus bas degré de la Perfection corporelle est de n'être pas composé. Telle est la Particule élémentaire.



CHAPITRE V.

Du plus haut degré de la Perfection ſpirituelle.

LE plus haut degré de la Perfection ſpirituelle eſt dans la généraliſation des idées. Tel eſt le caractere qui éleve l'Ame humaine au-deſſus de l'Ame des Brutes.

GÉNÉRALISER ſes idées, c'eſt abſtraire d'un ſujet ce qu'il a de commun avec d'autres.

DE ces abſtractions naiſſent les Attributs & les Modes, qui ne ſont que le Sujet conſidéré ſous différens rapports.

LES attributs auxquels l'idée du Sujet eſt attachée conſtituent ſon Eſſence *nominale*. Le Principe ou la Raiſon de ces Attributs eſt l'Eſſence *réelle* du Sujet.

AINSI, plus un Génie a de profondeur, plus il décompoſe un Sujet.

LE nombre de ces décompoſitions peut ſervir de principe à la graduation de l'Échelle des Intelligences.

L'INTELLIGENCE pour QUI la décompoſition ſe réduit à *l'Unité* eſt l'INTELLIGENCE CRÉATRICE.

CHAPITRE VI.

Du plus bas degré de la Perfection ſpirituelle.

LE plus bas degré de la Perfection ſpirituelle eſt dans le ſentiment confus de l'exiſtence ou des fonctions vitales. Telle eſt peut-être la Perfection de l'Ame de l'Huitre.

CHAPITRE VII.

De la Perfection mixte.

LA Perfection corporelle & la Perfection ſpirituelle ſont réunies dans chaque Sujet organiſé animé, & l'une répond à l'autre.

LA réunion des deux Perfections forme la Perfection mixte, & celle-ci répond à la Place que l'Etre occupe dans le Plan.

CHAPITRE VIII.

De la Vie.

DU jeu des Organes ou de leur action ſur les liqueurs qu'ils renferment réſulte la Vie.

LA Nutrition & l'Accroiſſement qui en eſt l'effet, caractériſent la Vie.

CHAPITRE IX.

De la Nutrition.

LA Nutrition eſt cette Opération par laquelle l'Etre organiſé change en ſa propre ſubſtance ou s'aſſimile les matieres étrangeres qu'il admet dans ſon intérieur.

CETTE aſſimilation dérive en dernier reſſort de l'arrangement & de la dégradation des vaiſſeaux ou des filtres par leſquels les matieres alimentaires paſſent ſucceſſivement.

CHAPITRE X.

De l'Accroissement.

L'ACCROISSEMENT est le développement ou l'extension graduelle des Parties en tout sens, produite par l'intromission des Sucs nourriciers dans les mailles de leur Tissu.

LA Loi du développement est renfermée dans cette proposition fondamentale, *la Nature ne va point par sauts*; & cette proposition revient à l'axiome, *il n'est point d'effet sans raison suffisante*.

L'ETAT actuel d'un Corps organisé a nécessairement sa Raison dans l'état qui a précédé immédiatement.

ET comme dans un Corps organisé il regne un mouvement perpétuel, tantôt accéléré, tantôt retardé, d'où résulte un changement continuel dans ses parties; il suit qu'un Corps organisé ne demeure pas le même deux instans; mais qu'il passe à chaque instant d'un état à un autre état.

Nous ne saisissons que les passages les plus frappans. L'imperfection de nos Instrumens & les bornes de nos Facultés ne nous permettent pas de suivre toute la succession. Les Horloges grossieres indiquent les Heures; des Horloges plus parfaites indiquent les Tierces.

CHAPITRE XI.

Métamorphoses. Génération.

Il n'est donc point de Métamorphoses proprement dites; mais des Parties qui étoient voilées ou emboîtées dans d'autres Parties commencent à paroître.

La Génération n'est donc point une Production; mais les Parties du Corps organisé préexistantes en petit dans un Germe commencent à se développer ou à devenir sensibles.



CHAPITRE XII.

Des Germes.

L'EXISTENCE des Germes eſt fondée ſur l'impoſſibilité où nous ſommes d'expliquer méchaniquement la formation des Corps organiſés.

DIRE que cette formation eſt due à certaines *Forces* de *rapports*, en vertu deſquelles les élémens tendent à ſe rapprocher & à s'unir, c'eſt ſubſtituer des qualités occultes à des notions aſſez claires. Mais on aime à ſe paſſer de l'ÊTRE ORDINATEUR.

COMBATTRE l'exiſtence des Germes par des calculs ſans fin, c'eſt n'effrayer que l'Imagination. Les derniers termes de la diviſion de la Matiere nous ſont inconnus. Le Philoſophe mettra-t-il ici les Sens à la place de l'Entendement ? Oublieroit-il que DIEU a pu renfermer un Monde dans un Globule d'Air ?

CHAPITRE XIII.

Idées sur la Génération.

LA maniere de la Génération nous eſt inconnue ; ſi çependant les Corps organiſés exiſtent originairement en petit dans des Germes, leur Génération apparente eſt l'effet d'une nutrition particuliere qui développe leurs Parties infiniment petites.

CETTE nutrition s'opere par une liqueur dont l'énergie, la ſubtilité & la compoſition ſont relatives à la fineſſe des mailles du *Germe* & à la nature de leurs élémens.

CETTE liqueur fécondante imprime le mouvement aux Organes. Elle ouvre les mailles des fibres & les diſpoſe à recevoir des nourritures plus fortes qui acheveront de les développer.

L'INCORPORATION des ſúcs nourriciers dans les fibres eſt due à une Force qui nous eſt inconnue, & qui a peut-être quelque analogie

avec celle en vertu de laquelle divers Corps, soit liquides soit solides, tendent à s'unir ou à se pénétrer réciproquement.

Le degré de ductilité ou d'extensibilité des fibres détermine la mesure de l'accroissement du Corps organisé.

L'EXTENSIBILITÉ des fibres est elle-même déterminée par la nature de leurs élémens & par l'activité des sucs qui agissent sur eux.

De la figure & de la combinaison des élémens résultent l'espece du Corps organisé & l'ordre dans lequel les atomes nourriciers s'incorporent à ses Parties.

Le mouvement une fois imprimé à la Machine organique s'y conserve, soit par la seule énergie de sa construction, soit par l'efficace du Principe immatériel qui lui est uni.



CHAPITRE XIV.

Trois sortes de Vies dans les Etres terrestres.

ON distingue dans les Etres terrestres trois sortes de Vies, la Vie végétative, la Vie sensitive, la Vie réfléchie.

LORSQUE dans un Etre organisé l'action des Organes n'est point accompagnée du sentiment de cette action, l'Etre n'a que la Vie végétative. Lorsque le sentiment est joint à cette action, l'Etre possede la Vie sensitive. Lorsque la réflexion sur le sentiment accompagne le sentiment, l'Etre possede la Vie réfléchie. Les Plantes possedent la premiere espece de Vie, les Animaux la seconde, l'Homme la troisieme.

CHAPITRE XV.

Idées sur le développement de l'Ame.

LE Principe du Sentiment & de la Réflexion est dans la Substance immatérielle qui anime

le Corps organisé. Celui-ci donne lieu à l'exercice de ce Principe. Il n'est pas lui-même ce Principe : le Sentiment est un ; le Corps est multiple.

L'Ame unie au Corps & agissant par lui, se développe donc comme lui.

Le physique de ce développement est dans la succession des mouvemens variés que les Objets excitent dans la Partie du Corps qui est le Siege immédiat des opérations de l'Âme.

Cette Partie, quelle qu'elle soit, tient à toute la Machine ; puisqu'il n'est aucun Point de cette Machine qui ne puisse devenir l'Organe d'un sentiment.

De l'impression des Objets sur le Siege de l'Ame résulte un *changement* dans l'état primitif de ses fibres.

De ce changement naît une tendance à certains mouvemens & à une certaine suite de mouvemens. De là l'Habitude.

Les sentimens s'excitent les uns les autres. Les fibres destinées à la production des sen-

timens communiquent donc les unes avec les autres. Le comment de cette communication nous est inconnu : nous n'en voyons que les effets.

L'Ame est douée d'Activité ; mais cette Activité est de sa nature *indéterminée*. C'est une tendance à agir, & non une certaine action. L'Ame demeureroit donc dans un repos éternel, si une Cause extérieure ne venoit l'en tirer. Cette Cause est dans les mouvemens que les Objets impriment aux Organes des Sens.

La raison des déterminations de l'Activité de l'Ame est donc originairement dans les *impressions* du dehors.

En vertu de la méchanique de l'Union l'Ame reproduit les mouvemens qui l'ont une fois affectée, & avec eux les sentimens qui en dérivent. Elle les combine : de là les notions réfléchies. Mais ces combinaisons sont toujours fondées en dernier ressort sur les impressions des Objets. Elles sont le fond sur lequel l'Ame opere ; & comme il n'est point d'Objet isolé, il n'est point aussi d'idées iso-

lées : un mouvement excité en réveille d'autres.

Les Objets ſe peignent dans le Cerveau tels qu'ils ſont au-dehors. Il retient ces images & les retrace à l'Ame avec autant de fidélité que de promptitude. Ce ſont des peintures exquiſes, des Tableaux mouvans infiniment ſupérieurs aux Chef-d'œuvres des Raphaels & des Sébastiens.

L'E'ducation arrange & multiplie ces images : elle en compoſe des ſuites qui repréſentent des Parties plus ou moins étendues de l'Univers.

L'Ame parcourt ces peintures ; elle en dirige à ſon gré les mouvemens. Plus elle opere ſur ces images, plus ſon Activité ſe développe.



CHAPITRE XVI.

Réflexion ſur les Forces.

NOUS ignorons profondément ce que c'eſt que *Force*, *Activité*, *Mouvement*. Nous avons inventé ces termes pour exprimer de certains effets ; & tout notre ſavoir ſe borne à connoître ces effets. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque inſtant ſur notre Corps, & par notre Corps ſur tant d'Objets divers ; cette Force qui eſt nous-mêmes, nous eſt auſſi inconnue que toute autre Force.

SI nous ſavions ce que c'eſt que *Force*, qu'*Action* l'Univers ſe dévoileroit à nos yeux : nous verrions les Effets dans leur Principe. Les INTELLIGENCES qui connoiſſent ce Myſtere voient les efforts que fait un d'ALEMBERT, un EULER pour ſe traîner d'une vérité à une autre, comme nous voyons les efforts de la Fourmi dans le tranſport d'une paille.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Conséquences de la Théorie du développement de l'Ame.

AINSI, le développement de l'Ame est la suite de ses modifications variées; & ces modifications sont l'effet nécessaire du jeu des Organes & des circonstances qui le déterminent.

LE nombre, la variété, l'espece des modifications déterminent le degré de Perfection de l'Ame.

LE Langage en multipliant les mouvemens & les combinaisons des mouvemens, en les assujettissant à un certain ordre est ce qui perfectionne le plus l'Activité de l'Ame.

L'EXTREME pauvreté des Langues Américaines annonce l'imperfection des Peuples qui les parlent. Ces Peuples ont des signes naturels & des symboles & fort peu de termes. Le *Calumet* leur tient lieu des meilleures formules : c'est que comme ils n'ont que peu

d'idées & la plupart ſenſibles, ces ſignes & ces ſymboles ſuffiſent à les exprimer.

QUELLE eſt donc la différence eſſentielle de l'Iroquois à LEIBNITZ ? Dans l'un les fibres *intellectuelles* ſont preſque toutes demeurées paralytiques ; dans l'autre toutes ont été miſes en jeu, & leurs mouvemens infiniment variés ſe ſont ſuccédés dans le plus bel ordre.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même ſujet.

LE grand Art de la Culture de l'Eſprit conſiſte donc à varier le plus qu'il eſt poſſible les mouvemens de l'Organe intellectuel & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils ſe reproduiſent mutuellement. L'Inſtruction doit faire du Cerveau un Arbre *idéal*, une Carte *idéale* où chaque idée ait ſa place déterminée.

LES *Méthodes*, & ſur-tout les Méthodes géométriques, ne ſont ſi utiles que parce qu'elles produiſent infailliblement l'effet dont

je parle. Elles font d'autant plus parfaites, qu'elles répondent mieux à l'ordre de la génération de nos idées sur chaque fujet.

Les fignes & les figures aident merveilleufement l'Efprit; tant il eft décidé que plus nos idées font corps, formes, mouvemens, plus elles nous affectent, plus elles font dans la dépendance de notre Ame.

Si nous favons tant de Chofes imparfaitement, fi nous avons tant d'idées confufes, ce n'eft pas toujours que les Objets de ces idées ne foient pas affez à la portée de notre Efprit; c'eft pour l'ordinaire parce que ces Objets ne nous ont pas été préfentés dans un ordre convenable. On a excité prefque tout d'un coup dans notre Cerveau beaucoup de mouvemens très variés; on a remué bien des fibres; & de tout cela il n'a réfulté que des liaifons imparfaites; les rapports n'ont été que peu fentis, quelquefois point du tout.

Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois; l'Activité de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très-fimples, l'Ame en auroit mieux faifi l'effet

des mouvemens composés, par leur liaison naturelle avec ceux-là.

Je l'ai dit: l'Ame se plait aux gradations; elle aime à comparer, & il n'est point de comparaison où il n'est point de rapports apperçus. Les Sciences & les Arts tournent sur ce pivot.

L'Ame est si bien faite pour comparer, qu'elle ne sauroit demeurer long-tems sur le même Objet sans en affoiblir l'impression: c'est qu'elle vient à ne comparer plus. La premiere impression est ce qui la frappe, à cause de sa liaison avec une impression précédente qui en différoit plus ou moins: il faut à l'Ame des passages, ils sont changemens. Ceci tient à une infinité de faits.

La Méditation est un excellent correctif des premieres études & le meilleur moyen de perfectionner celles de l'Age mûr. Elle change l'ordonnance défectueuse du Cerveau & le remonte, pour ainsi dire, en donnant aux idées l'arrangement, la forme, la liaison qui en font nos véritables richesses.

La Méditation fixe, compare, analyse, digere, incorpore, développe. Elle tend l'Atten-

tion ; & combien ce reſſort eſt-il puiſſant! Je n'exprime pas aſſez; il décide de tout. Mais, ne vous y trompez point: la Méditation ne produit tous ces grands effets que lorſqu'en méditant on revêt ſes idées des termes les plus propres. Vous en avez compris la raiſon ; ces termes ſont à l'Ame ce que le pinceau & les couleurs ſont au Peintre.

Je ne fais plus qu'une réflexion ſur ce ſujet, & je le quitte : ce que je vais dire regarde ſur-tout la *Compoſition.* Réduiſez vos idées par la Méditation à leurs plus petits termes: écartez tout ce qui n'eſt qu'acceſſoire, & l'idée principale dégagée de ces brouillards brillera d'un éclat nouveau. Un mot l'exprimera ; or ce mot quels charmes n'aura-t-il point pour l'Amour-propre, flatté de découvrir là-deſſous tant de rapports! Voilà l'Art des grands Maîtres ; en voici le Modele, MONTESQUIEU ; je le répete MONTESQUIEU.



CHAPITRE XIX.

Continuation du même sujet.

TOUT est donc aussi déterminé dans l'Homme que dans les Etres purement matériels. Il est une Machine physico-morale qui joue en conséquence des rapports qu'elle soutient avec différens Objets. Les mouvemens donnent lieu aux perceptions ; les perceptions engendrent les volontés ; les volontés déterminent la Liberté.

LES mouvemens, les perceptions, les volontés, les actions sont enchaînés les uns aux autres par des nœuds nécessaires qui les rendent tour-à-tour causes & effets, effets & causes. Il est une action & une réaction perpétuelle du Cerveau sur l'Ame & de l'Ame sur le Cerveau ; & voilà ce qui constitue la Vie dans les Etres mixtes.

L'EXERCICE de la Liberté dépend donc originairement d'un enchaînement de causes physiques, & cet enchaînement ne dépend point originairement de l'Agent.

CHAPITRE XX.

Réflexion sur la Théorie du développement de l'Ame.

APPROFONDISSEZ cette Théorie, & dites-moi ce que sont le mérite & le démérite. Essayez, si vous le pouvez, de la concilier avec une Éternité malheureuse.

CHAPITRE XXI.

Réflexion sur la Prophétie & sur la Grace.

SOIT que DIEU agisse immédiatement sur les fibres représentatrices des Objets & qu'IL leur imprime des mouvemens propres à exprimer ou à représenter à l'Ame une suite d'événemens futurs; soit que DIEU ait créé dès le commencement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-mêmes dans un tems déterminé de semblables représentations; l'Ame lira dans l'avenir: ce sera un ÉSAÏE, un JÉRÉMIE, un DANIEL.

Ce sera un Saint, un Martyr si les mouvemens représentatifs des Objets de la Foi l'emportent en intensité sur ceux que produit l'impression des Objets de la Chair. La Priere en montant le Cerveau sur un certain ton opere physiquement ces victoires. Le SAUVEUR du Monde qui possédoit, sans doute, la Méchanique de notre Constitution, nous invite aussi *à prier sans cesse*. L'ÉVANGILE est donc la Source de la Grace, puisqu'il fait entrer dans l'Entendement les idées les plus propres à surmonter l'effet des Objets sensibles. Les *Sacremens* sont encore un moyen de Grace par leur influence sur les Sens. Jugez sur ces principes de l'utilité & de la maniere du Culte public & privé.

CHAPITRE XXII.

Considération importante.

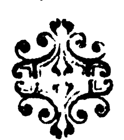
CEUX qui reprochent à la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE de n'avoir pas mis dans un assez grand jour les Objets de la Foi savent-ils si la chose étoit possible ? Sont-ils certains que ces Objets ne different pas assez des Objets

terrestres pour ne pouvoir pas être saisis par des Hommes ? Notre maniere actuelle de connoître tient à notre Constitution présente, & nous ignorons les rapports de cette Constitution à celle qui doit lui succéder. Nous n'avons des idées que par les Sens : c'est en comparant entr'elles les idées sensibles, c'est en généralisant que nous acquérons des notions de différens genres. Notre capacité de connoître est donc limitée par nos Sens ; nos Sens le sont par leur structure ; celle-ci l'est par la place que nous occupons. Nous connoissons, sans doute, de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici-bas : pour nous donner plus de lumiere sur cet État futur il eût fallu apparemment changer notre État actuel. Le tems n'est pas venu où ce changement doit s'opérer : *nous marchons encore par la Foi & non par la vue :* l'Animal stupide qui broute l'herbe abstrairoit-il ? il distingue une touffe de gazon d'une motte de terre, & cette connoissance suffit à son État présent. Il acquerroit des connoissances plus relevées, il atteindroit à nos Sciences & à nos Arts si la conformation essentielle de ses Organes venoit à changer ; mais alors ce ne seroit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans le Cerveau d'un Enfant la Théorie sublime de l'infini ? Ce Cerveau

contient actuellement toutes les fibres nécessaires à l'acquisition de cette Théorie; mais vous ne pouvez encore les mettre en action.

Tout se fait par degrés dans la Nature: un développement plus ou moins lent conduit tous les Etres à la Perfection qui leur est propre. Notre Ame ne fait que commencer à se développer: mais cette Plante si foible dans ses principes, si lente dans ses progrès étendra ses racines & ses branches dans l'Éternité.

C'est assurément un trait de la sagesse de la Révélation que son silence sur la nature de notre État futur. L'Homme divin qui enseigna à des Hommes mortels la *Résurrection*, étoit trop bon Philosophe pour parler de musique à des Sourds, de couleurs à des Aveugles.



CHAPITRE XXIII.

Du développement de l'Ame des Animaux.

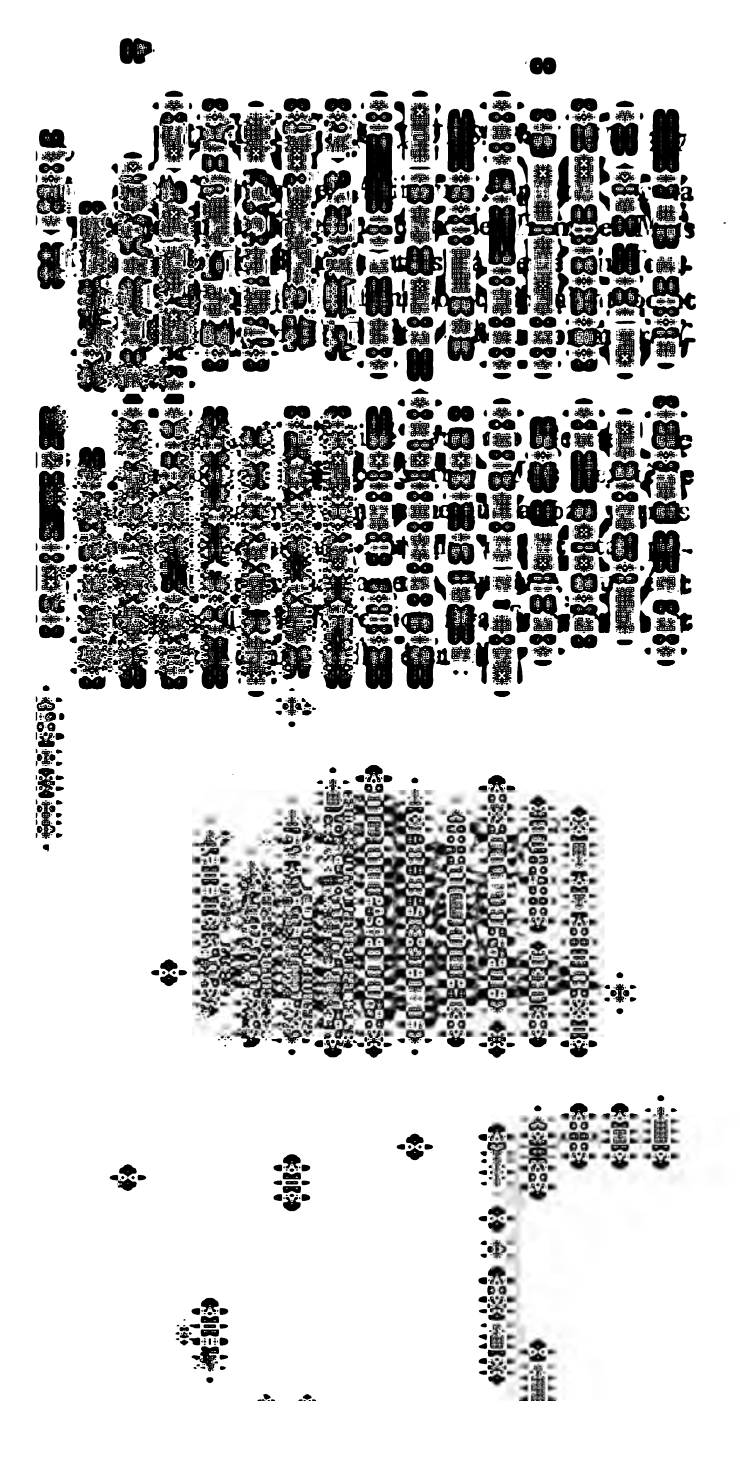
PARMI les Animaux dont l'Ame est capable d'extension ou de développement, & il faut mettre sur-tout dans ce genre les Animaux domestiques, ce développement découle des mêmes sources que celui de l'Ame humaine. Mais l'Echelle qui exprime le Développement de l'Ame de la Brute renferme bien moins de degrés que celle qui exprime le développement de l'Ame de Homme. Les mouvemens sont moins variés, moins combinés dans le Cerveau de la Brute. Et comme l'usage des signes d'institution suppose des fibres représentatrices de ces signes, il y a lieu de penser, ou, que ces fibres manquent dans le Cerveau de la Brute; ou, que celles qui le composent ne sont pas susceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes suites de mouvemens que celles du Cerveau de l'Homme.

[illegible]PITRE XXIV.

Des Songes.

[illegible] l'Ame a la perception ou le
[illegible] de la suite de ses modifi-
[illegible] veille. Lorsque l'Ame éprouve
[illegible] de modifications sans pouvoir ré-
[illegible] les éprouve, elle dort. Le plus
[illegible] d'intensité dans les mouvemens
[illegible] ces deux états.

[illegible] des représentations du Cer-
[illegible]ent la même dans le som-
[illegible] la veille. Chaque Cerveau est
[illegible]nique montée pour exécuter
[illegible] de mouvemens qui le dis-
[illegible] autre Cerveau. Une fibre de
[illegible]-elle ébranlée? toutes les fibres
[illegible] successivement; & cette es-
[illegible]ement continue jusqu'à ce
[illegible]érieure ou intérieure l'inter-
[illegible] la direction. De ce chan-
[illegible] autre suite qui s'exécute
[illegible] premiere.

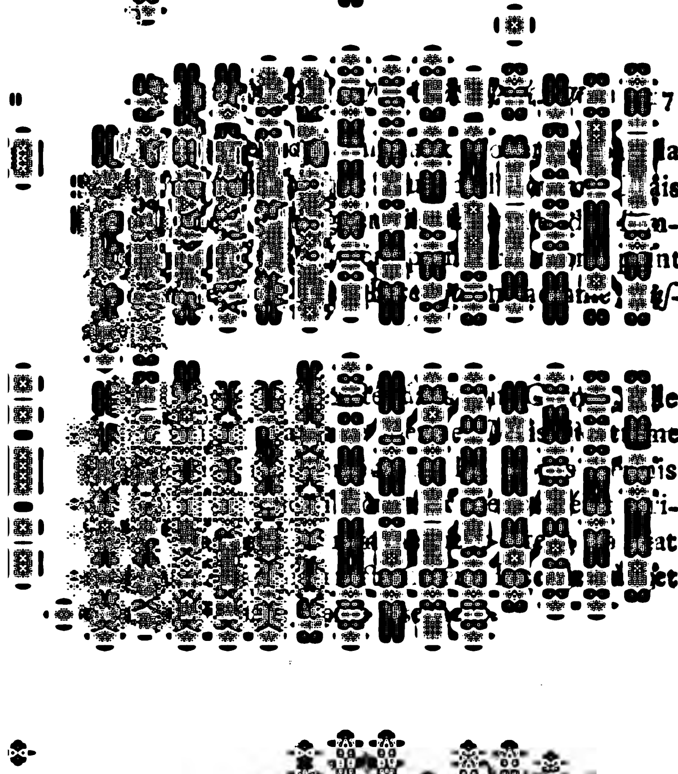


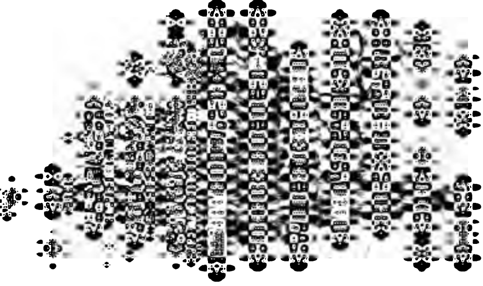
CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

LORSQUE l'Ame a la perception ou le fentiment réfléchi de la fuite de fes modifications, elle veille. Lorfque l'Ame éprouve une fuite de modifications fans pouvoir réfléchir qu'elle les éprouve, elle dort. Le plus ou le moins d'intenfité dans les mouvemens paroît différencier ces deux états.

LA méchanique des repréfentations du Cerveau eft effentiellement la même dans le *fommeil* & dans la veille. Chaque Cerveau eft une Machine organique montée pour exécuter de certaines fuites de mouvemens qui le diftinguent de tout autre Cerveau. Une fibre de cette Machine eft-elle ébranlée? toutes les fibres à l'uniffon le font fucceffivement; & cette efpece de développement continue jufqu'à ce qu'une caufe extérieure ou intérieure l'interrompe ou en change la direction. De ce changement naît une autre fuite qui s'exécute comme la premiere.







SEPTIEME PARTIE.

SUITE DES GRADATIONS.

CHAPITRE I.

Que les dégrés de la Perfection sont pour nous indéfinis. Immensité de l'Echelle qu'ils composent.

ENTRE les extrêmes de la Perfection corporelle & entre ceux de la Perfection spirituelle il est un nombre indéfini de moyens ou de degrés intermédiaires.

LA raison de ces degrés est dans la composition du Monde, d'où résulte la dépendance réciproque des Etres, effet nécessaire de leurs rapports.

La Collection ou la Suite de ces degrés compose l'E'chelle des Etres.

Cette E'chelle traverse tous les Mondes & va se perdre près du Trône de Dieu.

CHAPITRE II.

Bornes & imperfections de nos Connoissances sur l'E'chelle des Etres.

Nous n'entrevoyons encore de cette Chaîne immense qu'un très-petit nombre de Chaînons. Nous ne les appercevons que mal liés, interrompus & dans un ordre qui differe, sans doute, beaucoup de l'ordre naturel. La place où nous sommes, la foiblesse de notre vue, l'imperfection de nos Instrumens opposent à notre curiosité avide des obstacles qu'elle ne sauroit franchir. La Taupe contempleroit-elle de sa demeure obscure le Firmament & toutes les Productions qui embellissent l'Habitation de l'Homme.

Mais si nos Connoissances sur l'E'chelle des

Etres ſont extrêmement bornées, elles ſuffiſent au moins pour nous faire concevoir les plus grandes idées de cette magnifique Gradation & de la prodigieuſe variété qui regne dans l'Univers.

CHAPITRE III.

Nuances dans la Nature. Eſpeces mitoyennes.

TOUT eſt donc gradué ou nuancé dans la Nature: il n'eſt point d'Etre qui n'en ait au-deſſus ou au-deſſous de lui qui lui reſſemblent par quelques caractères & qui en different par d'autres.

ENTRE les caracteres qui différencient les Etres terreſtres la Raiſon en conſidere de plus ou de moins généraux qui conviennent à plus ou moins de *Sujets*. De là les Diſtributions qu'elle fait de ces Etres en Claſſes, en Genres, en Eſpeces.

LES limites d'une Claſſe ou d'un Genre ne ſont pas celles de la Claſſe ou du Genre le plus voiſin: il eſt entre deux des Productions, pour

pour ainsi dire, mitoyennes qui sont comme autant de liaisons ou de points de passage. Ces Productions ont des qualités qui sont communes aux Classes ou aux Genres entre lesquels elles se trouvent placées, & elles en ont qui leur sont propres & qui les excluent de ces Classes ou de ces Genres.

Les Bitumes, les Soufres lient les Terres aux Métaux. Les Vitriols unissent les Métaux aux Sels. Les Crystallisations tiennent aux Sels & aux Pierres. Les Amianthes, les Litophytes forment une sorte de liaison entre les Pierres & les Plantes. Le Polype unit les Plantes aux Insectes. Le Ver à tuyau semble conduire des Insectes aux Coquillages. La Limace touche aux Coquillages & aux Reptiles. Le Serpent d'eau, l'Anguille forment un passage des Reptiles aux Poissons. Le Poisson volant, la Macreuse sont des milieux entre les Poissons & les Oiseaux. La Chauve-souris, l'E'cureuil volant enchaînent les Oiseaux avec les Quadrupedes. Le Singe donne la main aux Quadrupedes & à l'Homme.



CHAPITRE IV.

Réflexion.

IL y a lieu de penser que toutes les combinaisons qui ont pu s'exécuter avec les mêmes particules de la matiere ont été exécutées & ont produit autant d'Especes différentes. D'autres particules jointes à celles-là ont donné naissance à de nouvelles combinaisons & conséquemment à de nouvelles Especes. Par-là tous les vuides ont été remplis, toutes les places ont été occupées.

CHAPITRE V.

Idée de l'Etendue de l'Échelle des Etres terrestres.

ON peut concevoir dans l'E'chelle des Etres terrestres autant d'E'chelons qu'on connoît d'Especes de ces Etres. Ainsi, les vingt ou vingt-cinq mille Especes de Plantes qui composent un Herbier moderne sont vingt ou vingt-cinq mille E'chelons de l'E'chelle de notre Globe.

Entre toutes ces Plantes il n'en est point qui ne nourrisse une ou plusieurs Especes d'Animaux. Et parmi les Animaux combien en est-il qui sont des Mondes où habitent des Animaux plus petits? Combien en est-il de ces derniers qui servent à leur tour de domicile ou de pâture à d'autres Animaux plus petits encore? Qui sait où cette dégradation se termine?

CHAPITRE VI.

Conséquences des Gradations.

Mais, s'il n'est aucune interruption dans la Suite des Etres; si la Chaîne est par-tout continue, nos distributions en Classes, en Genres, en Especes sont des Distributions purement nominales, assorties à nos besoins & relatives aux bornes étroites de nos Connoissances & de nos Facultés. Il n'existe dans la Nature que des Individus; & entre deux Individus que nous rangeons dans la même Espece, parce qu'ils nous paroissent semblables, il y a peut-être autant de différence que nous en pouvons découvrir entre deux Individus de

Genres éloignés. Nous ne voyons que la premiere écorce des Choſes; nous n'appercevons que les traits les plus ſaillans. Un Spectateur placé dans les couches ſupérieures de l'Atmoſphere diſtingueroit-il un Noyer d'un Orme, un Bœuf d'un Rhinoceros ?

PUIS donc qu'il n'exiſte que des *Individus* & des Individus variés, chaque Individu *eſt* lui-même un E'chelon. Ainſi, l'E'chelle de notre Globe eſt composée d'autant d'E'chelons qu'il y a d'Individus. Il en eſt de même de l'E'chelle de chaque Monde, & toutes ces E'chelles particulieres ne compoſent qu'une même Suite, qui a pour premier Terme la Particule élémentaire & pour dernier Terme la PAROLE.

CHAPITRE VII.

De la pluralité des Mondes.

DES Globes qui égalent ou ſurpaſſent même de beaucoup en grandeur notre Monde; des Globes qui tournent autour du Soleil & ſur eux-mêmes; des Globes qui ſont le Centre des révolutions de pluſieurs Lunes; des Globes

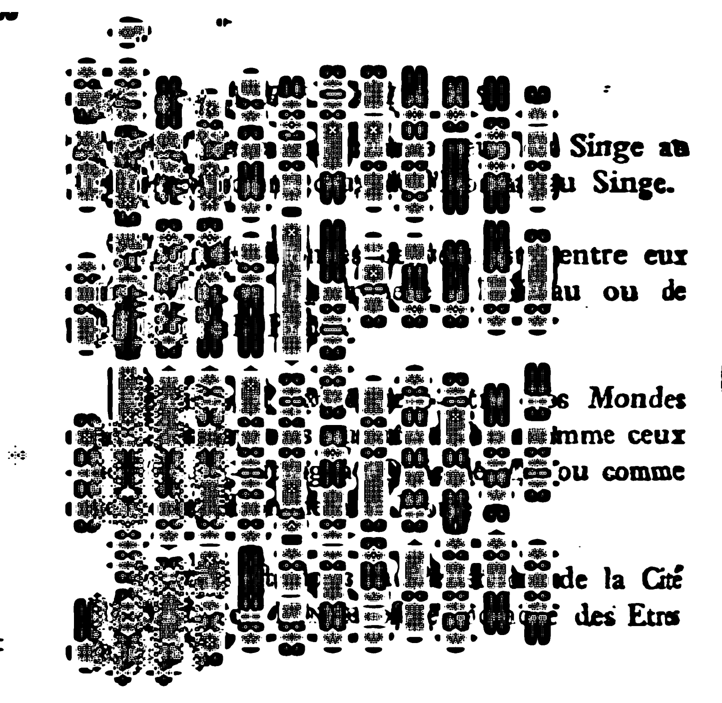
dans lesquels on découvre des Parties semblables ou analogues à celles qu'on observe sur la Terre ; ces Globes, dis-je, je le demande à la Raison, seroient-ils sans Habitans ?

CHAPITRE VIII.

Variétés des Mondes.

PLUS on étudie la Nature, plus on se persuade que tout est varié. La Métaphysique qui entreprend de démontrer ce principe ajoute peu aux preuves de fait. S'il n'existe pas deux Individus précisément semblables, cela est vrai sur-tout d'Individus très-composés. Il est incomparablement plus difficile que deux Hommes se ressemblent, que deux Vers, deux Oignons, deux Crystaux. Que doit-ce donc être de deux Mondes, de deux Systêmes, de deux Tourbillons ? Assurément l'Assemblage d'Etres qui compose un Monde ne se rencontre dans aucun autre. Chaque Monde a son E'chelle, son E'conomie, ses Loix.

IL est peut-être des Mondes dont les rapports

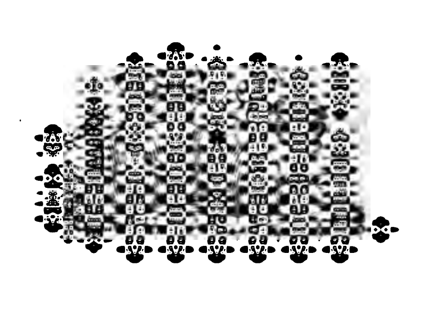


Singe au
u Singe.

entre eux
au ou de

s Mondes
mme ceux
ou comme

de la Cité
des Etres



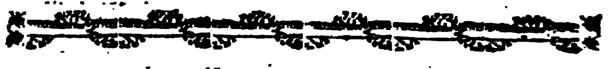
CHAPITRE IX.

Des NATURES CÉLESTES.

LA Collection des Mondes semés dans l'Espace comme le sable sur les bords de la Mer, est pour les NATURES CÉLESTES ce que sont pour nous les Cabinets d'Histoire naturelle. Parmi ces NATURES SUPÉRIEURES les unes ne savent peut-être qu'un Monde ; d'autres en savent plusieurs. Quels sont ceux qui échappent à l'étendue de TON INTELLIGENCE, FILS UNIQUE DU PERE, ROI des Hommes & des Anges !

VERBE INCARNÉ ! PREMIER NÉ entre les Créatures ! si TU les surpasses toutes en excellence, que sont TES PERFECTIONS comparées à CELLES de l'ÊTRE SUFFISANT A SOI, devant QUI tant de milliers de Mondes ne sont que comme des gouttes de rosée!





HUITIEME PARTIE.

DE L'HARMONIE

DE L'UNIVERS.

CHAPITRE I.

Principes généraux sur la liaison universelle.

LE propre de l'Intelligence est d'établir entre les Choses des rapports en vertu desquels elles conspirent au même but.

PLUS les rapports sont liés, variés, étendus, plus le but est utile, noble, élevé, & plus il y a de Perfection dans l'Intelligence.

L'UNIVERS, Production de l'INTELLIGENCE SANS BORNES, est donc un Systême de rapports parfaits. Sa fin est sublime : c'est le Bonheur; *tout* le Bonheur possible; le Bonheur général.

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet.

Tout est donc lié dans l'Univers ; tout y est rapport ; tout y conspire au même but.

Il n'est pas jusqu'au moindre atome du Monde physique & jusqu'à la moindre *idée* du Monde intellectuel qui n'aient leur liaison avec tout le Systême. Retranchez cette idée ou cet atome, vous détruisez l'Univers. Quelle seroit, en effet, la raison de l'existence de cet atome ou de cette idée ; s'ils ne tenoient absolument à rien ? Or, dès qu'ils ont une liaison avec quelques Parties du Systême, ils en ont une avec le Tout.



CHAPITRE III.

Du Système général.

LES différens Etres qui composent chaque Monde peuvent être regardés comme autant de Systêmes particuliers qui tiennent à un Systême principal par diverses relations. Celui-ci est lié lui-même à d'autres Systêmes plus étendus, & tous tiennent au Système général.

AINSI chaque Etre a sa Sphere dont l'activité est proportionnée à la force du *Mobile*. Cette Sphere est renfermée elle-même dans une autre Sphere; celle-ci dans une autre encore; & les circonférences s'étendant continuellement, cette étonnante Progression s'éleve par degrés des Infiniment petits aux Infiniment grands, de la Sphere de l'atome à celle du Soleil, de la Sphere du Polype à celle du CHÉRUBIN.

ESPRIT ADORABLE, présent à l'Universalité des Etres! si TON IMMENSITÉ n'étoit TA

TOUTE PUISSANCE & TA TOUTE SCIENCE, je dirois que TA SPHERE *a ſon Centre par-tout & ſa circonférence nulle part.*

CHAPITRE IV.

Rapports généraux.

IL eſt donc une correſpondance mutuelle entre toutes les Parties de l'Univers: aucune de ces Parties n'eſt iſolée.

UN Corps tient à un autre Corps, une figure à une autre figure, un mouvement à un autre mouvement, un Eſprit à un autre Eſprit, une idée à une autre idée, &c.

LE Feu, l'Air, l'Eau, la Terre agiſſent réciproquement les uns ſur les autres ſuivant certains rapports, & ces rapports ſont la baſe de leurs liaiſons avec les Foſſiles, les Végétaux, les Animaux, l'Homme.

LES Etres bruts ou non-organiſés ſe rapportent aux Etres organiſés comme à leur centre. Les Etres organiſés ſont les uns pour les autres.

Les Plantes tiennent aux Plantes; les Animaux tiennent aux Animaux les Animaux; & les Plantes ſont enchaînés par des ſervices mutuels. L'Homme comme le principal Mobile, exerce ſon Activité ſur tout le Globe.

La multiplication eſt en raiſon de la deſtruction; la défenſe eſt proportionnelle à l'attaque; la ruſe s'oppoſe à la ruſe; la force combat la force; la vie balance la mort; les Eſpeces ſe conſervent.

Les Eſpeces & les Individns répondent en dernier reſſort au volume & à la maſſe de la Terre. Le volume & la maſſe de la Terre répondent à la place qu'elle occupe dans le Syſtême ſolaire. Celui-ci répond à la place qu'il occupe entre les Syſtêmes voiſins.

Le Soleil agit ſur les Planetes; les Planetes agiſſent ſur le Soleil & les unes ſur les autres.

CHAPITRE V.

Autres rapports généraux.

Rapports des Objets, des Sens & de l'Ame.

Conséquence de ces rapports.

LE physique répond au moral: le moral répond au physique.

L'AME est unie au Corps: le Corps tient par son Organisation aux Objets extérieurs: ces Objets tiennent à l'Ame, & y font naître des sentimens.

CES sentimens sont agréables ou désagréables dans la relation du degré de l'ébranlement à la nature de l'Ame.

LES Machines organiques sont construites sur des rapports déterminés aux Objets qui agissent sur elles: le nombre des ébranlemens modérés, d'où naît le plaisir, l'emporte de beaucoup sur celui des ébranlemens violens d'où naît la douleur. Il est plus de sentimens agréables que de sentimens désagréables, plus de bien que de mal.

CHAPITRE VI.

Liaison du Tempérament & du Caractère.

Effets qui en résultent.

LES Penchans, les Affections, les Mœurs, le Génie dérivent du Tempérament. Le Tempérament est lié au Climat, aux nourritures, au genre de vie.

DE là le Caractere des Nations : de là encore les diverses Formes de Gouvernement qui sont les résultats naturels de ce Caractere.

LES rapports des Caracteres entr'eux, les relations des Forces, des besoins, des intérêts constituent l'Harmonie politique de notre Monde.

TOUTES ces forces particulieres agissent les unes sur les autres en raison de leur activité & cette activité varie dans chaque force.

LES Corps politiques qui résultent de l'aggrégat de ces forces naissent, croissent, durent, s'affoiblissent, s'alterent, périssent ou se décom-

posent, & de leurs débris ou de leurs élémens se forment de nouveaux Corps, appellés aux mèmes révolutions que les premiers.

D'AUTRES Forces se combinant avec les Forces politiques en modifient les effets. Ces Forces sont les Religions, & leur énergie est un *maximum* qu'on ne sauroit déterminer.

CE développement & cette succession des Monarchies, des Républiques, des Religions; les transformations des Monarchies en Républiques, des Républiques en Monarchies font passer l'Humanité par tous les degrés de la Perfection terrestre, & font la principale Décoration de notre Planete.

CHAPITRE VII.

Réflexion sur l'Enchaînement universel.

AINSI, une même *Chaîne* embrasse le physique & le moral, lie le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'Eternité.

LA SAGESSE QUI a ordonné l'existence de cette Chaîne a, sans doute, voulu chacun des

Chaînons qui la composent. Un CALIGULA est est un de ces Chaînons, & ce Chaînon est de fer: un MARC-AURELE est un autre Chaînon, & ce Chaînon est d'or. L'un & l'autre sont des Parties nécessaires d'un Tout qui ne pouvoit pas ne pas être. DIEU s'irriteroit-il donc à la vue du Chaînon de fer? quelle absurdité! DIEU estime ce Chaînon ce qu'il vaut. IL le voit dans sa Cause, & IL approuve cette Cause parce qu'elle est bonne. DIEU voit les Monstres moraux comme il voit les Monstres physiques. Heureux le Chaînon d'or! plus heureux encore s'il sait qu'il n'est qu'*heureux*! Il a atteint le plus haut degré de la Perfection morale, & il ne s'en enorgueillit point, parce qu'il sait que ce qu'il est, est le résultat nécessaire de la place qu'il devoit occuper dans la Chaîne.

L'E'VANGILE est l'Exposition allégorique de ce Systême; la comparaison du *Potier* en est le précis.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

POURQUOI vous aigrir à la vue des défauts de votre Prochain? Vous aigrissez-vous à l'aspect d'une Ronce ou d'un Scorpion? Songez donc que l'AUTEUR du Scorpion est aussi l'AUTEUR de ce Prochain qui vous aigrit.

CHAPITRE IX.

De la Beauté de l'Univers.

LA Beauté de chaque Monde a son fondement dans la diversité harmonique des Etres qui le composent & dans la somme de Bonheur qui résulte de cette diversité.

L'ASSEMBLAGE des sommes de Bonheur distribuées aux différens Mondes forme le BONHEUR GÉNÉRAL, qui renferme toutes les déterminations possibles de l'Existence SENTANTE & INTELLIGENTE.

CHAPITRE X.

Vue métaphysique de l'Univers sensible.

SI cette magnifique Décoration qui charme nos Sens n'est réellement qu'une Décoration; si le Monde n'est qu'un phénomene, une apparence; si l'Etendue, la Solidité, la Force d'inertie, la Pesanteur, le Mouvement, &c. ne sont que les résultats de l'Activité d'Etres *simples*; si les Loix suivant lesquelles cette Activité, variée dans chaque Etre, se développe & se modifie, constituent les Corps particuliers de l'assemblage desquels résulte l'Univers *sensible*; cet Univers n'en est pas moins beau; mais les yeux de la Chair ne sauroient le voir sous ce point de vue.

CHAPITRE XI.

Somme des Vérités métaphysiques sur DIEU *& le Monde.*

JE sens, donc; je suis. Ce qui est en moi qui sent est un. J'ai des idées qui se succedent dans un certain ordre; il est entre elles une harmonie, des rapports indépendans de ma

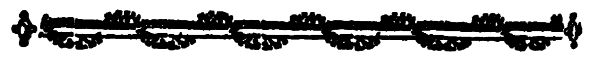
Volonté; elles modifient agréablement mon existence; donc, il est hors de moi une CAUSE ÉTERNELLE de ces idées; donc cette CAUSE est PUISSANTE, INTELLIGENTE, BIENFAISANTE.

CHAPITRE XII.

De l'Unité de la CAUSE PREMIERE.

L'HARMONIE de l'Univers prouve l'INTELLIGENCE de sa CAUSE; elle indique encore que cette CAUSE est UNE. L'Unité du dessein conduit à l'Unité du Principe. Il n'y a pas même lieu de supposer plusieurs Principes lorsqu'un seul Principe a en soi la raison suffisante de ce qui est. Le *Polythéisme* est au moins un pléonasme en Métaphysique: il n'en est pas absolument un en Théologie; c'est que la Théologie n'est pas la Science des notions communes.





CONCLUSION.



QUELLE que ſoit notre maniere de penſer ſur DIEU & ſur l'Univers, une choſe demeure certaine, c'eſt que l'Homme n'eſt pas un Quadrupede & qu'un Quadrupede n'eſt pas un Champignon.

IL ſuit de cette Obſervation importante, que le moyen d'être heureux c'eſt de ſe conformer à l'Ordre ou aux rapports qui ſont entre les Choſes.

L'ATHÉE de ſpéculation peut donc être heureux ou honnète Homme, parce qu'il peut connoître l'Ordre & le ſuivre : mais l'honnête Homme qui croit un DIEU & une Vie à venir a tout le bonheur de l'Athée & des eſpérances que l'Athée ne ſauroit avoir. Si je pouvois ceſſer un inſtant de penſer qu'il y a une PREMIERE Cauſe, je dirois encore comme MARC-AURELE ; *agis d'une maniere conforme à la Nature.*

Lorsque j'ai dit que l'Amour propre eſt le Principe des Devoirs, j'ai entendu néceſſairement un Amour propre ſoumis aux Loix de l'Ordre; puiſque ſans cette ſoumiſſion il n'eſt point de Devoirs & conſéquemment de vrai bonheur.

Quand j'ai parlé de l'utile, j'ai compris ſous ce mot tout ce qui eſt propre à nous procurer du plaiſir : mais il eſt des plaiſirs ſenſuels que l'Amour propre bien ordonné n'eſtime que ce qu'ils valent, & des plaiſirs ſpirituels ou réfléchis que l'Amour propre bien ordonné recherche par préférence. Il eſt un intérêt groſſier qui annonce l'imperfection, & un intérêt noble qui caractériſe la perfection. Cet intérêt eſt le mobile du Sage, & le Sage poſſede le Bonheur le plus réel qui ſoit ici bas.

Lorsque j'ai avancé que tout eſt néceſſaire, j'ai avancé que la Cause nécessaire ne pouvoit pas ne pas agir ni agir autrement : cela revient à dire que la Cause nécessaire eſt ce qu'Elle eſt.

FIN.

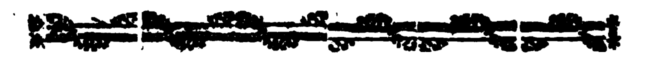


TABLE.

SECONDE PARTIE.

L'Univers Un & Bien.

TROISIEME PARTIE.

Des Loix.

QUATRIEME PARTIE.

Des Loix de l'Homme.

CINQUIEME PARTIE.

Des Loix des Animaux.

SIXIEME PARTIE.

De la loi des gradations & de l'Echelle des Etres.

SEPTIEME PARTIE.

Suite des Gradations.

HUITIEME PARTIE.

De l'Harmonie de l'Univers.

FIN de la Table.

ERRATA.

Tome XVII.

Page

2 : lign. 14, *dcs*; lis. des.
42 : lign. 18, *ébralement*; lis. ébranlement.
55 : lign. 5 & 6, *qu'il qu'il*; effacez un de ces mots.
60 : lign. 2, *tous*; lis. tons.
75 : lign. 2, *mouvemen*; lis. mouvemens.
85 : lign. 21, *ridéal*; lis. idéal.
96 : lign. 4 & 5, *Reresentez*; lis. Représentez.
109 : lign. 16, *saus*; lis. sans.
Ibid : lign. 19, *par cette*; lis. dans cette.
114 : lign. 4, *toutes la fois*; lis. toutes à la fois.
132 : lign. 25, *conecvoir*; lis. concevoir.
204 : lign. 5, *à leur à leur*; effacez un à leur.
214 : lign. 16, *ces* lis. ses.
227 : lign. 19, *molns*; lis. moins.
235 : lign. 5, *fait faire*; lis. sait faire.
265 : lign. 7 & 8, *DIOGENE*, mettez un point interrogant après DIOGENE?
273 : lign. 8, *de la vérité*; lis. de sa vérité.
328 : lign. 1 & 2, *entre*, lis. entre.
332 : lign. 2, *aux Animaux, les Animaux; & les*; lis. aux Animaux; les Animaux & les.

